
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1963

Volume 127: 1963

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>



Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 127: 1963, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/127>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

Publié par les Filles de la Charité, C. d.
SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 127 — ANNEE 1963
Nos 503-506



A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95
1963

INDEX ANALYTIQUE DE L'ANNEE 1963
TOME 127 (N° 503-506)

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN CHINE (1699-1850)

par Octave FERREUX

(pages 3-530)

★

Cette vue d'ensemble de deux cent cinquante ans d'apostolat lazariste dans les Missions ne prétend être qu'un résumé. Parmi nombre d'apôtres du Christ, cette histoire se borne à évoquer le labeur des missionnaires (Prêtres, Frères et Sœurs) fournis par la famille vincentienne, au service des millions d'âmes de Chine dont la destinée a soutenu le dévouement de quantité d'apôtres.

Revu, ici et là, par quelques missionnaires de Chine, le texte de M. Ferreux avec ses déficiences de rédaction et d'oubli ou méprises, représente cependant une intéressante vue d'ensemble : un utile résumé qui groupe l'essentiel de cette histoire.

La table donnée aux pages 526-530 oriente le lecteur en ce survol et ce résumé. C'est un bouquet, assemblé devant tant de dévouements, avant l'épreuve de 1950 qui a expulsé hors de Chine tous les missionnaires étrangers, accourus au service du Christ et du « Céleste Empire ».

★

NOTES D'AU JOUR LE JOUR (MARS 1962-AOÛT 1963)

M. Paul Bizart (5 décembre 1880-5 février 1962, notice : pp. 531-537.

Election du Conseil général des Filles de la Charité (juin 1962) : p. 538.

Les Ordinations et la Saint-Vincent en 1962, à la *Maison-Mère* : p. 538.

Mort de Mgr Joseph Hou (28 août 1962) et service funèbre (26 septembre) : p. 538.

Première Session du Concile de Vatican I (oct.-déc. 1962) : p. 538.

Armand Gros, Frère de la Mission (1888-1962), notice et notes, par M. Dulau : pp. 539-546.

Mgr Vandekerckove et orgue à transistors pour *Bikoro* (janvier 1963) : p. 546.

Congrès de février 1963 (Enfants de Marie) : p. 546.

Béatification d'Elisabeth-Anne Seton (17 mars 1963) : pp. 546-548.

Trèves : Frère Philippe Knuppen (1869-1963), par *Jean-Baptiste Meyer* : pp. 549-552.

Irati : Mgr Pio Freitas, ancien évêque de Joinville (note par Ezio Lima) : pp. 552-554.

P.S. : L'Assemblée générale de 1963 (20 août-1^{er} septembre). Election des Assistants : p. 555.

Défunts de 1963 : Missionnaires et Sœurs : pp. 555-560 et couverture.

★

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION
(LAZARISTES)
ET DE LA COMPAGNIE
DES FILLES DE LA CHARITÉ

TOME 127 — ANNEE 1963

N^{os} 503-506



A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1963

HISTOIRE
de la CONGRÉGATION DE LA MISSION
en CHINE — (1699-1950)

par Octave FERREUX



OCTAVE FERREUX
(1875-1963)

La présente histoire de la Congrégation de la Mission en Chine est l'œuvre de M. Octave Ferreux qui, décédé à Paris le 9 février 1963, avait passé 49 ans de sa vie en cette Chine qu'il aima et servit en apôtre. De tout cœur il aurait voulu s'y dépenser jusqu'à la fin de ses jours. Expulsé au début de 1951, avec nombre d'autres missionnaires, il conserva toujours vifs le souvenir et l'affection de ce cher pays.

L'œuvre missionnaire en Chine, notamment la part du travail lazariste, l'intéressa toujours. Cette histoire il la revivait et l'étudiait. Il en dressa un résumé à son usage et pour l'instruction de tous. Ce travail d'ensemble lui tenait à cœur : il en souhaitait l'impression, non pas certes dans une vaine gloriole. C'est sagesse. Les auteurs, sauf quelques rares exceptions (et encore bien temporaires) rentrent vite et inévitablement dans la foule des inconnus et attendent leur futur interlocuteur. C'est normal aussi, car submergé par la marée des volumes et publications, le public reste limité dans sa possibilité et son intérêt pour telle lecture ou étude.

Au lendemain de la mort de M. Ferreux, on a estimé que ce présent hommage à l'ensemble des missionnaires lazaristes offrait un honnête résumé et des détails intéressants. Il convenait donc de le conserver et mettre à la disposition de tous. Certes déjà plusieurs livres et travaux ont été consacrés à la Chine. Ainsi les Mémoires de la Congrégation de la Mission en Chine de Gabriel Perboyre († 1880) soit dans les cinq gros tomes publiés en 1865-1866, soit dans la réduction en trois volumes complémentés de 1911-1912. Il y a aussi plusieurs autres études mentionnées et analysées dans Bibliotheca Missionum des PP. Streit et Rommerskirchen, Herder, 1960 t. XIV p. 62-171 etc.

Mais le présent travail de M. Ferreux offre un survol de cette histoire missionnaire jusqu'à ces événements de 1950 qui mirent un arrêt aux Missions de Chine, emprisonnant parfois et expulsant massivement tous les missionnaires de n'importe quel pays. Sacrifice pour toute âme chrétienne qui réfléchit, mais combien

plus sensible pour les expulsés qui auraient voulu poursuivre le bien et la conversion de la Chine qu'ils aimaient et pour laquelle ils se dévouaient. Dans la suite de ces apôtres avait pris place Octave Ferreux.

Né à Montrond (Jura) le 2 mai 1875, il appartenait à une famille profondément chrétienne. Octave eut notamment une sœur aînée qui entra chez les Filles de la Charité et fut longtemps placée à Naples.

Octave, habile de ses doigts et dessinateur, s'adonna d'abord au métier d'ébéniste.

En marge de son travail, son esprit chrétien rêvait d'expansion de la foi chrétienne dans les Missions lointaines. Cet ardent désir de jeunesse le tenait encore lors de ses vingt-cinq ans. Il put alors le réaliser grâce aux indications et interventions de sa sœur. Celle-ci lui signale M. Fargues, Lazariste, professeur de morale au Grand Séminaire d'Albi. Pour se rapprocher de ce directeur, Octave se rendit à Albi, et travailla à l'Institut professionnel Saint-Jean fondé par le P. Colombier. Ainsi il put préparer et avancer la réalisation de son désir sacerdotal. Toute sa vie, courageusement et avec intelligence, il travailla et étudia en autodidacte.

Sur les conseils de M. Fargues, Octave Ferreux est admis au Séminaire interne des Lazaristes à Dax (réception le 5 septembre 1902). Quelques jours après, il s'embarquait pour la Chine et arrivait à Changhai le 6 novembre 1902. En Chine, il poursuit sa période de formation et ses études avec ses jeunes confrères de la Mission, indigènes ou européens, en la maison de Kashing. Intelligemment il s'adaptait. Normalement il émit ses vœux le 8 septembre 1904 et reçut la prêtrise le 9 juin 1907 des mains de Mgr Reynaud. Il a trente deux ans. Placé comme missionnaire en Chine nord au Tchéli septentrional, M. Ferreux est envoyé, trois ans après, au Vicariat de Pao Ting Fou (1910). Le 8 septembre 1932, il est nommé à Pékin et devient supérieur du Grand Séminaire de Chala en janvier 1934. « Pieux, régulier, intelligent, zélé, sérieux, d'une énergie peu commune, il dirige ce Grand Séminaire intervicarial ».

En 1946, il est placé à la Procure de Tientsin sous la direction de M. François-Xavier Desrumaux qui l'apprécie et l'estime grandement. C'est d'ailleurs réciproque.

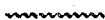
Enfin, en 1951, M. Ferreux se voit refoulé de Chine avec nombre d'autres missionnaires. Pour sa part il est recueilli à Paris. En 1953, il rend un an de services à Strasbourg au Séminaire universitaire fondé et dirigé par la Congrégation de la Mission, en faveur des clercs d'Europe centrale. Il s'y dévoue sans bruit, à sa bonne manière. Fatigué, il revient à Paris et reprend avec joie et courage ses modestes activités de confession et direction multiples.

C'est dans cette vie édifiante et toujours généreuse qu'il achève saintement ses derniers jours. Il s'éteint à l'infirmerie de

la Maison-Mère, le 9 février 1963, pleinement et totalement estimé de tous. Son âme transparait (on s'en apercevra aisément) dans ces pages qui rappellent et font revivre nombre de figures d'apôtres : prêtres et frères de la Mission, missionnaires de Chine.



PREMIERES TENTATIVES D'EVANGELISATION DE LA CHINE



AVANT-PROPOS

La Congrégation de la Mission, fondée en France en 1625 par saint Vincent de Paul, très modeste dans ses débuts, se développa assez rapidement ; et peu à peu, du vivant même de son fondateur, elle s'implanta dans les principales nations de l'Europe. Puis, presque anéantie par la Révolution française, elle se reconstitua et devint plus nombreuse et plus prospère qu'elle ne l'avait jamais été avant la bourrasque. Si bien que, non seulement elle rétablit ses œuvres, un instant interrompues, mais elle s'étendit au loin, bien au-delà des limites de l'Europe, en envoyant ses missionnaires dans presque toutes les contrées de l'univers.

Quand les enfants de saint Vincent se répandaient dans les diverses nations d'Europe, ils arrivaient dans des pays évangélisés depuis nombre de siècles. Mais lorsqu'il vinrent en Chine, en 1785, envoyés expressément par le Saint-Siège pour remplacer les PP. Jésuites, dont la Société venait d'être dissoute, l'évangélisation proprement dite de cet immense pays était commencée depuis moins de 150 ans. Il est vrai qu'avant cette époque, le message chrétien avait été apporté en Chine, et même la hiérarchie ecclésiastique y avait été établie quatre ou cinq siècles auparavant, mais sa durée fut si éphémère, qu'il n'en restait que des vestiges insignifiants à peine perceptibles, lorsque les Missions s'organisèrent.

CADRES DE L'HISTOIRE DE CHINE.

Si donc, l'on veut faire connaître le champ de travail auquel furent appliqués les premiers missionnaires, il est nécessaire d'exposer tout d'abord quelques notions historiques sur ces brèves initiations à la vie chrétienne, qui devaient si tôt disparaître. D'où venaient-elles ? Dans quelles régions de la Chine eurent-elles lieu ? Quelles furent les causes qui les détruisirent ? C'est à quoi répondra notre premier chapitre dans lequel nous verrons qu'avant la fin du XIII^e siècle, c'est-à-dire avant l'arrivée en Chine du franciscain Jean de Monte-Corvino vers 1293, le Message Evangélique proprement dit n'avait pas encore été annoncé dans l'immense Empire Chinois.

Mais comme notre récit fera fréquemment allusion aux autorités de ce pays, dont la civilisation est très ancienne et des mieux conservées, de plus, fort différente des civilisations occidentales, il nous paraît nécessaire de mettre en tête de ce travail un résumé historique des dernières dynasties qui se succédèrent sur le trône de la Chine, non pas depuis les origines de l'Empire — ce qui serait inutile à notre propos — mais depuis le VII^e siècle de notre ère, époque où les Nestoriens de Perse vinrent s'établir en Chine.

Ainsi défileront sous les yeux du lecteur, comme au cinéma, les dynasties Tang, Song, Yuan, Ming et Tsing ; et lorsque au cours du récit, un événement marquant excitera sa curiosité, il pourra facilement se référer à cet abrégé historique où il trouvera parfois et la date, et même peut-être le nom, de l'auteur du fait en question.

Nos sources, pour les dates et les dénominations, sont les Annales chinoises, conservées et répandues dans tous les manuels d'histoire de la Chine ; pour les jugements et caractéristiques de chacune de ces diverses dynasties, nous ne pouvions mieux faire que de les emprunter à l'ouvrage *La Chine, passé et présent*, de Jean Escarra, qui a étudié la Chine sur place et en a écrit avec une grande largeur de vue ; encore n'en avons-nous reproduit qu'une petite partie.

LES DYNASTIES CHINOISES.

Dynastie Tang (620-907). — C'est la huitième dynastie régnante de notre ère. Elle a eu 22 souverains, dont le second, Taï-Tsong (627-650), fut sans doute un des plus grands empereurs de la Chine. Sous son règne et les suivants la civilisation chinoise se développa ; les lettres et les arts brillèrent d'un éclat exceptionnel ; l'administration acquit cette majestueuse ordonnance qu'elle devait conserver jusqu'à nos jours. Mais surtout, l'impérialisme chinois en Asie atteignit son apogée, et les contacts avec l'extérieur se multiplièrent. Au cours de ces règnes, la domination chinoise fut étendue, par une série de guerres victorieuses, jusqu'aux confins indo-iraniens, en passant par les royaumes turcs de l'Asie centrale, qui durent se soumettre. L'Empire Tang touchait à l'Empire arabe. Une partie du Tibet passa sous la domination chinoise.

Après Taï-Tsong, les deux empereurs les plus marquants furent le troisième, Kao-Tsong (650-683), et le neuvième, Suan-Tsong (713-756). C'est sous ce dernier qu'en 747 un général chinois franchit les passes du Pamir avec une armée de 10 000 hommes et occupa le Pakistan oriental. Randonnée qui a fait l'étonnement des historiens. A cette époque, une partie de la Corée fut également annexée. Et c'est sous cette dynastie Tang que les Nestoriens apparurent en Chine, accueillis par Taï-Tsong lui-même. Expulsés par le dix-huitième, Ou-Tsong (841-847), ils furent rappelés par ses successeurs.

Ces succès prodigieux ne se maintinrent pas longtemps. Les 150 dernières années de la dynastie virent la débâcle complète. La Chine perdit peu à peu toutes ses conquêtes. Des guerres civiles désolèrent le pays.

Un aventurier, Tchou-Wen, déposa et déposséda Tchao-Tsong (889-907), le dernier des Tang. Une dizaine de petits Etats rivaux se partagèrent à nouveau la Chine. En l'espace de cinquante ans, cinq dynasties se succédèrent au milieu de troubles intérieurs et d'attaques venues du dehors. Leur capitale fut généralement Kai-Fong, ville capitale de la province du Ho-Nan. Période d'anarchie, qui d'ailleurs ne fut pas de longue durée ; elle est désignée dans les Annales sous le nom de Ou-Tai : les Cinq Dynasties (907-960). Au total, treize roitelets, dont nous ne donnerons même pas les noms, s'y succédèrent.

Dynastie Song (960-1280). — Sous la dernière de ces cinq petites dynasties, un général nommé Tchao-Koang-Yin se fit proclamer empereur par ses soldats et inaugura la nouvelle dynastie Song : c'est l'empereur Tai-Tsou (960-976), qui s'établit à Kai-Fong.

Son règne et celui de Tai-Tsong (976-998) furent occupés par des guerres contre les Ki-Tan et un clan Tangout, tous deux venant du nord, et qui s'étaient taillé un nouvel Etat dans la province actuelle du Kan-Sou. Mais sous le huitième empereur Hœi-Tsong (1101-1126) — cette dynastie en eut 18 — d'autres barbares, les Jou-Chen, qui vivaient plus à l'est en Mandchourie, envahirent le territoire des Ki-Tan qui s'étaient déjà sinisés, et y établirent une dynastie Kin, qui se mit en guerre contre les Song. Ceux-ci, après une résistance de quinze années, durent lâcher pied, évacuèrent Kai-Fong et allèrent s'établir d'abord à Nan-Kin, puis, sous le règne de Kao-Tsong (1127-1163), à Lin-Nan (aujourd'hui : Hang-Tcheou, chef-lieu de la province actuelle du Tche-Kiang).

Donc, à partir de 1141, il y eut, comme par le passé, une Chine du Sud, où se maintint la dynastie Song, et une Chine du Nord au pouvoir des dynasties tartares. A l'intérieur de son domaine réduit, la dynastie Song connut dans le sud de longs règnes relativement pacifiques qui permirent à la littérature, à la philosophie et aux arts (peinture, céramique) de prospérer d'une manière éclatante. Le grand voyageur Marco Polo nous a laissé, deux siècles plus tard, une description merveilleuse de « *King-Say* », qui n'est autre que la ville de Hang-Tcheou.

LA CONQUÊTE MONGOLE.

Vers 1160, naissait dans un clan mongol un personnage qui, à l'âge de cinquante ans, avait réussi, par des luttes impitoyables, à réunir sous son autorité tous les peuples turco-mongols de la Mongolie et du Turkestan.

En 1206, il était proclamé « Souverain universel » de ces peuples.

C'était Gengis-Kan, dont la capitale était Kara-Korum. Sous ce titre il est passé à la postérité comme l'un des plus grands fondateurs d'empires que le monde ait connus. Ce sont ses hordes à cheval qui allèrent s'établir sur la Volga et de là, pénétrant jusqu'à la Pologne et la Hongrie, firent trembler l'Europe orientale. Après avoir unifié l'immense Mongolie, il entreprit la conquête de la Chine. Aidé de ses lieutenants, il anéantit la dynastie Kin, qui régnait dans la Chine du Nord-Ouest. Après sa mort en 1227, le troisième de ses quatre fils, Ogotai, acheva la conquête du royaume Kin, qui s'était maintenu dans la province du Ho-Nan après avoir été chassé du Kan-Sou. A partir de 1234 commencèrent les opérations qui devaient amener, au bout d'une lutte de cinquante ans, la chute des Song. Celle-ci fut l'œuvre d'un petit-fils de Gengis-Kan, Kubilai, dont le nom dynastique fut Che-Tsou.

En 1280, il monta sur le trône du « Fils du Ciel », établit sa dynastie sous le nom de Yuan et fixa sa capitale à Peking, qui s'appelait alors Yen-Tcheou.

Dynastie des Yuan (1280-1368). — Neuf empereurs mongols s'y succédèrent, pratiquant d'une manière générale, vis-à-vis des Chinois, une politique de méfiance. Aussi, le nationalisme chinois n'a-t-il pas manqué de vouer leur règne à l'exécration jusqu'à leur chute.

Cependant, les premiers temps de la dynastie Yuan sont une des époques les plus merveilleuses de l'histoire de la Chine. Possesseur de la Chine, suzerain théorique du Turkestan et de la Russie mongole, Kubilai, selon la remarque de Marco Polo, fut vraiment le « Grand Sire » le plus puissant homme de guerre et de terres et de trésors que oncques ne fut au monde du temps d'Adam jusqu'à nos jours ».

En fait, Kubilai mit son orgueil à être un grand empereur chinois et il y excella. Pourtant, il ne fut pas très heureux dans ses essais d'expansion territoriale ; ses expéditions furent souvent des échecs. Aussi, loin d'élargir ses positions acquises par les Tang, le domaine de la Chine ne fit que diminuer.

En revanche, à l'intérieur de son immense territoire, il fit régner l'ordre et la loi. En matière de commerce et de communications, la largeur de vue de Kubilai et de ses ministres assura à la Chine une prospérité sans précédent. Sa politique de tolérance religieuse permit le développement des religions chrétiennes (nestorienne et catholique), mais aussi du bouddhisme. A sa cour résidèrent Marco Polo, Jean de Plan-Carpin, l'archevêque Jean de Monte-Corvino, le Bx Odoric de Portdenone. Voyageurs étrangers de toute nationalité venaient à la Chine par les routes de l'Asie centrale et, au sud, par les voies maritimes. Grande et noble époque, où l'esprit international fleurit dans tout ce qu'il a de plus fécond et de plus sain.

Mais cette prospérité ne fut pas non plus de longue durée. Les derniers Yuan furent des souverains incapables. Des révoltes

éclatèrent en Chine du Sud. Un chef d'origine paysanne, Tchou-Yuan-Tchang, fit reconnaître son autorité et entreprit ensuite de reconquérir sur les Mongols les provinces du nord. En 1368, il s'empara de Péking, tandis que le dernier empereur des Yuan, Chou-Tsong, s'enfuyait vers le Gobi. Tchou-Yuan-Tchang se fit alors proclamer empereur et fonda la dynastie des Ming, purement chinoise. Sa capitale fut à Nan-King, d'où il était parti. Alors Péking, dépossédé de sa dignité King (King : capitale), fut appelé Péping (Ping : paix). Pé-Ping : pacification du nord. Nous verrons plus loin que plusieurs fois encore, ces deux dénominations de la même ville seront échangées pour la même raison.

Dynastie des Ming (1369-1643). — Le premier et le troisième des dix-sept souverains de la dynastie Ming : Tai-Tsou (1369-1398) et Tcheng-Tsou (1403-1425), s'appliquèrent — en réaction contre les lois sociales des Mongols — à restaurer dans tous les domaines les traditions nationales chinoises. La Chine redevint strictement confucéenne, repliée sur elle-même et hostile aux influences étrangères. Tcheng-Tsou (son nom de règne, Yong-Lao, est généralement employé par les historiens), empereur guerrier et énergique, rétablit l'hégémonie chinoise en Asie. Il remit la capitale à Péking ; c'est de son règne que date l'aspect actuel de Péking ; c'est lui qui construisit les murs d'enceinte qui entourent la ville encore aujourd'hui, les larges avenues qui se coupent à angle droit, la symétrie et l'orientation impeccable des palais, qui font toujours l'admiration des touristes.

Le règne de Chen-Tsong (1573-1620), le quatorzième empereur, appelé aussi Wan-Ly, le plus fastueux des Ming, vit la première guerre sino-japonaise à propos de la Corée, dans les années 1592-1607. Celle-ci demeura un royaume indépendant, mais vassal de la Chine, du moins théoriquement, ne payant aux Chinois qu'un léger tribut. C'est Wan-Ly qui accueillit le P. Ricci et les premiers Jésuites (voir plus loin, pages 38-43).

Vers la fin du règne de Wan-Ly, la Chine entra en lutte avec les Mandchous, qui avaient déjà menacé Péking à plusieurs reprises. Des révoltes dans les provinces vinrent également affaiblir les forces de l'Empire, si bien que la dynastie, minée par les intrigues des eunuques, dont l'influence n'avait fait que grandir, s'acheminait vers sa perte.

Un aventurier, comme souvent en de telles circonstances, Ly-Tse-Tcheng, après avoir assis son autorité sur les provinces du Ho-Nan et du Shan-Si, arracha la capitale des mains du dernier empereur, Tchong-Tchen (1628-1643) qui, de désespoir, se suicida en se pendant à un arbre du parc Mei-Shan, proche du palais impérial (1). Mais ce n'est pas Ly-Tse-Tcheng qui succéda au dernier des Ming.

Le chef de l'armée impériale, qui tenait en bride les Mandchous aux abords de la Grande Muraille, Wou-San-Koei, appre-

(1) Cet arbre maudit, portant de lourdes chaînes, était encore visible en l'année 1907, au pied de la colline artificielle du Mei-Shan.

nant la chute de la dynastie qu'il servait, offrit la paix à ses ennemis, à la condition qu'ils l'aident à venger la mort de Tchong-Tchen. Les Mandchous acceptèrent et, conduits par Wou-San-Koei, reprirent Péking. Mais les Mandchous, une fois entrés dans la ville, refusèrent d'en sortir et de retourner chez eux comme il avait été convenu avec le général chinois. Alors ils proclamèrent empereur leur propre chef, Choun-Tche. Une nouvelle dynastie venait de monter sur le trône de la Chine, sous le nom de Tsing.

Dynastie Tsing, famille mandchoue (1644-1911). — Les premières années de cette dynastie, qui compte une dizaine d'empereurs, furent employées à consolider la conquête du nord au sud. Ce qui n'était pas chose facile, car, outre que les bandes de Ly-Tse-Tcheng n'étaient pas complètement matées, les princes Ming, restes de la dynastie déchue, conservèrent longtemps encore des partisans dans les provinces méridionales et se firent même à plusieurs reprises proclamer comme empereurs, ayant Nanking ou Canton pour capitale. Cette dernière ville fut occupée par les Tsing dès 1650 ; mais il fallut plus longtemps pour venir à bout de la résistance de Wou-San-Koei, ce général qui avait si maladroitement attiré les Mandchous à Péking.

Une fois maîtres de la Chine, les Mandchous — comme jadis les Mongols — voulurent faire figure de grands souverains chinois. En fait, ils continuèrent les traditions millénaires, conservèrent l'administration chinoise, en doublant dans les postes militaires et civils les fonctionnaires chinois par des Mandchous. Le seul signe de vassalité qu'ils imposèrent à leurs sujets fut le port de la natte de cheveux, à l'instar des Mandchous eux-mêmes.

Le XVIII^e siècle fut illustré par les règnes de Kang-Si (1662-1722), deuxième empereur, et de Kien-Long (1736-1796), le quatrième empereur.

Sous ces souverains, la Chine retrouva la splendeur et le prestige qu'elle avait connus sous les Tang et les Yuan : une vie de cour fastueuse et raffinée, une littérature abondante quoique peu originale, l'art de la céramique poussé à une grande perfection.

Au point de vue chrétien, le règne de Kang-Si fut marqué par la trop fameuse « Controverse des Rites », et celui de son fils Yong-Tcheng (1723-1736), par une violente persécution contre l'Eglise catholique, dictée plus par la haine de la religion que par des raisons politiques.

Sous Kang-Si et Kien-Long, les PP. Jésuites acquirent une grande influence à la cour et occupèrent des postes de confiance, à la faveur desquels ils surent introduire et maintenir bon nombre de leurs confrères, non seulement à Péking, mais aussi dans les provinces.

Après la suppression de leur Société en 1773, les Lazaristes, leurs successeurs à la Mission française de Péking, n'eurent pas

la même influence à la cour, ce qui ne les empêcha pas de faire avancer l'évangélisation dans toute la Chine septentrionale.

Nous terminons ici cet abrégé historique des dynasties chinoises puisqu'aussi bien, les fastes de la dernière dynastie Tsing seront mêlés à notre histoire des Missions des Lazaristes en Chine.



DEBUTS D'EVANGELISATION DE LA CHINE



CHAPITRE PREMIER

La parole de Dieu a-t-elle été annoncée en Chine par les Apôtres ou par leurs successeurs immédiats ? — Les Nestoriens en Chine. — La stèle de Si-Nan-Fou. — Expulsion des Nestoriens. — Les premiers Missionnaires catholiques envoyés par Rome en direction de la Chine : Jean de Plan-Carpin, André de Longjumeau, Guillaume de Rubruk.

La parole de Dieu a-t-elle été annoncée en Chine par les Apôtres ou par leurs successeurs immédiats ?

On aimerait à répondre à cette question par l'affirmative, mais encore faudrait-il s'appuyer sur des documents probants, ou du moins sur des traditions anciennes et respectables. Or, nous n'avons ni les uns ni les autres.

L'Apôtre saint Thomas aurait (raconte-t-on) évangélisé les Indes. C'est là ce qu'affirme le Martyrologe romain qui déclare que saint Thomas prêcha aux Mèdes, aux Perses, aux Hircaniens et aux Bactriens et qu'ensuite il pénétra aux Indes et fut martyrisé à Calamine. Mais il se tait sur sa venue en Chine.

Le premier évêque de Péking, appelé alors Kambalik, Jean de Monte-Corvino, qui connaissait bien les églises des Indes, fondées par saint Thomas, puisqu'il y passa quelques années, écrit de Chine en 1305 : « Il n'est jamais venu en ces pays ni Apôtre, ni disciple des Apôtres ».

Le P. Ricci, qui a tant essayé de retrouver les traces des anciens chrétiens de Chine, a complètement ignoré leur origine apostolique. S'il l'avait connue, il n'aurait pas manqué d'en faire mention dans ses écrits. D'ailleurs, il n'est pas impossible que plus tard, des explorateurs mettent au jour des documents anciens inconnus actuellement, qui permettraient de croire que l'Apôtre saint Thomas a jeté la semence évangélique en Chine. En attendant, nous ne pouvons que nous en tenir à la négative sur cette question.

LES NESTORIENS EN CHINE.

La prédication de l'Evangile en Chine revenait de droit, semble-t-il à l'Eglise d'Orient. Cette partie de l'Eglise pouvait en effet s'étendre facilement dans les régions orientales, tandis que ce rôle convenait moins à l'Eglise d'Occident plus éloignée.

Malheureusement, l'Eglise orientale (Byzance) était enlisée dans les querelles théologiques : les hérésies succédaient aux schismes, grâce au Césaropapisme des empereurs et à l'ambition des patriarches de Constantinople ; de sorte qu'elle y perdit tout prosélytisme. A son défaut, ce furent des hérétiques, les Nestoriens, qui eurent l'honneur d'apporter les premiers l'Evangile en Chine.

On sait que Nestorius, patriarche de Constantinople, enseignait que le Fils de Dieu et Jésus sont deux personnes unies très intimement, mais non quant à la substance ; par conséquent, celui qui est né de la Vierge Marie, c'est un homme en qui Dieu demeure ; en Jésus il y a deux natures et deux personnes, chaque nature gardant sa personnalité. Marie ne doit donc pas être appelée Mère de Dieu, mais seulement mère de l'homme en qui demeure la divinité. Dieu n'a pas souffert et n'est pas mort pour nous, mais l'homme seulement en qui Dieu habitait.

Cette doctrine niant l'union substantielle de la personne du Verbe avec l'humanité, faisait crouler le dogme de la valeur rédemptrice de l'immolation et de la mort du Sauveur. Les empereurs grecs, alors fils soumis de l'Eglise, s'unirent aux évêques pour étouffer cette regrettable hérésie. Nestorius fut condamné au III^e Concile œcuménique en 431, déposé de son siège et ses sectateurs dispersés.

Mais ces derniers furent accueillis à bras ouverts par le roi de Perse, ennemi héréditaire des Grecs, et ils fondèrent dans son royaume une école florissante, grâce à l'évêque Barsauma de Nisibe († 492/495). De là, l'Eglise nestorienne pénétra bien avant dans l'Asie et progressa jusqu'à l'invasion de Tamerlan au XIV^e siècle, et ensuite déclina.

Vers le milieu du VII^e siècle, les Nestoriens pénétrèrent en Chine à la suite de riches marchands arméniens et y répandirent l'Evangile.

En 635, un groupe de Nestoriens, guidés par Olopen, arrivaient en Chine. Tai-Tsong, second empereur de la dynastie Tang, les reçut avec honneur et leur permit de s'établir dans la capitale même, qui était Tchang-Nan (aujourd'hui Si-Nan, dans la province du Shen-Si). Un document authentique, que l'on peut consulter encore aujourd'hui au *Pei-Lin*, temple de Confucius, dans la ville même de Si-Nan, nous donne sur ce point historique des renseignements précis et certains.

LA STÈLE DE SI-NAN-FOU.

En mars 1625, des ouvriers terrassiers, creusant des fondations d'un édifice à Tcheou-Tche, à l'ouest de Si-Nan, à une

distance d'environ 80 kilomètres, et sur la rivière Woei-Choei qui baigne Si-Nan, trouvèrent, enfoncée dans la terre, une grande dalle de marbre, semblable à une stèle comme on a coutume d'en élever, pour conserver à la postérité le souvenir d'événements remarquables ou d'hommes illustres.

Ceci est l'opinion du P. Havret, S.J., qui écrivait en 1897. Plus tard, d'autres savants, comme Pelliot et Moule, placent la découverte de la stèle en 1623, non à Tcheou-Tche, mais dans un faubourg de Si-Nan, situé à quelques kilomètres de la ville.

En somme, le lieu et la date de la découverte importent assez peu. Ce qui intéresse, c'est la description de la stèle que publia le P. Havret et que nous reproduisons ici.

La stèle, haute d'environ 2 mètres, porte au sommet les deux « dragons » classiques entrelacés et enveloppant une petite croix, sous laquelle sont gravées, en grands caractères chinois, les neuf lettres suivantes, disposées sur trois lignes :

TCHONG	KIAO	TA
KOUO	LIOU	TSIN
PEI	HING	KING

qui se lisent de haut en bas, en commençant par la droite. Ces neuf lettres ou caractères peuvent se traduire ainsi : « Stèle (monument) de la diffusion dans l'Empire du Milieu de la doctrine sublime du Tatsin (Occident) ».

Puis sur toute la face s'étale une longue inscription comprenant 1780 caractères plus petits et finement gravés ; et à la partie inférieure, sur son soubassement et également sur les deux tranches de la stèle, sont tracées 90 lignes de caractères étrangers, que l'on reconnut plus tard être de langue syriaque, transcrite en ancienne écriture estranghela.

Cette découverte excita l'attention des mandarins et des lettrés de la contrée. La stèle fut exposée en public et visitée par une foule de curieux. Un lettré de Fong-Siang, nommé Tchang Keng-Yu, baptisé à Hang-Tcheou (Tche-Kiang) par le P. Aleni, S.J., s'aperçut que le texte chinois contenait beaucoup d'expressions, dont il ne comprenait pas bien le sens, mais qui lui semblaient faire allusion à la religion chrétienne, dont il avait entendu parler jadis par son ami, le docteur Ly Tche-Tsao Léon, de la ville de Hang-Tcheou. Aussitôt, ce lettré prit un décalque sur fond noir de ces inscriptions et l'envoya à son ami Ly Léon. Celui-ci, connaissant très bien la doctrine chrétienne qu'il avait reçue du P. Ricci, se réjouit fort en reconnaissant dans ce texte les grandes lignes de notre religion. De concert avec le docteur Shu Koang-Ki Paul, il fit imprimer l'inscription tout entière, avec additions d'explications nécessaires, et ils la répandirent dans tout l'Empire, sous forme d'apologétique en faveur de la foi chrétienne. Mais ils ne s'occupèrent pas du texte syriaque qu'ils n'étaient pas à même de comprendre.

Ensuite, des PP. Jésuites, entre autres le P. Trigault, Français, le P. Boym, Polonais, les PP. Sémédo et Diaz, Portugais, mirent tous leurs soins à établir exactement le sens du texte chinois. Depuis lors, beaucoup de savants se sont intéressés à cette question.

A la nouvelle de cette curieuse découverte, le gouvernement de Péking fit demander (1) une copie de l'inscription et il donna ordre au mandarin du lieu de transférer la stèle à Si-Nan et de la placer dans un endroit convenable. Elle fut dressée dans un temple de Confucius, le Pei-Lin, comme nous l'avons dit. C'est là que l'on peut la visiter actuellement.

Le texte de l'inscription nous fait connaître les circonstances et la date de l'érection de la stèle. C'était sous Tei-Tsong, de la dynastie Tang, il régna de 780 à 805. Ensuite le texte dit : « Olopen, homme illustre, vint du Ta-Tsin (de la Perse) à Tchang-Nan (Si-Nan). L'empereur d'alors, Tai-Tsong (627-650) envoya des officiers au-devant de lui jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais et ordonna qu'on traduisît les saints livres qu'il avait apportés avec de nombreuses images ».

Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne et que l'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna à cet effet est cité dans l'inscription.

Voici le sommaire de ces livres : Des notions concises sur Dieu, sur la Sainte Trinité, sur la création, sur la tentation de l'homme par Satan, sur le péché et ses suites, sur l'Incarnation et la Nativité de Jésus, sur la Rédemption et l'Ascension du Sauveur.

Il est dit que Olopen apporta les vingt-sept livres de la Loi lumineuse. Puis est racontée l'histoire du Nestorianisme en Chine depuis 635 jusqu'en 780. On dit aussi que, trois ans après leur arrivée, en 638, un monastère nestorien fut construit par ordre de Tai-Tsong (627-650) dans la ville même de Si-Nan qui était la capitale de l'Empire. Olopen fut promu au titre de « Protecteur de l'Empire ». La religion se répandit dans les dix provinces (d'alors) et il y avait des monastères dans beaucoup de villes.

Le texte dit encore que deux persécutions furent suscitées contre les moines par les bouddhistes en 699 et en 713. Mais, en 742, l'empereur Suan-Tsong (713-756) les protégea et leur rendit la faveur impériale. De même Tei-Tsong (780-805). On lit aussi des vers à la louange des empereurs qui furent favorables à la Foi ; et puis, en langue syriaque, une longue liste de soixante-dix noms d'évêques, de prêtres et de moines nestoriens répartis en sept catégories ou titres, terminent l'inscription.

(1) On était alors sous la Dynastie des Ming, et l'Empereur était ou Hi-Tsong (1621-1628), ou son successeur Tchong-Tcheng (1628-1643) le dernier des Ming, qui s'est suicidé.

D'après le témoignage de la stèle de Si-Nan-Fou et suivant les dires de Marco Polo, la prédication des Nestoriens se répandit à travers les diverses provinces de la Chine d'alors, mais on ignore et le nombre des convertis et le nombre des Chinois qui furent admis dans leurs monastères.

Peu après leur arrivée en Chine, les moines nestoriens commencèrent à traduire des livres en chinois. De 530 livres qu'ils avaient apportés, disent des sinologues, ils en auraient traduit 35, dont deux seulement ont été retrouvés.

EXPULSION DES NESTORIENS.

L'empereur Ou-Tsong (841-847), trompé par les Taoistes, lança un édit violent qui ordonnait la destruction du bouddhisme. Le décret disait :

« Nous ordonnons de détruire 4 600 pagodes et de séculariser 200 000 bonzes et bonzesses ». Et il ajoutait : « Maintenant que le bouddhisme est déjà prohibé, il ne convient pas que les temples des hérétiques comme le Ta-Tsin-Kiao (la religion des Perses) soient tolérés. Leurs prêtres donc doivent retourner à la vie séculière et rentrer dans leur pays natal ; s'ils sont étrangers, qu'on les renvoie dans leur pays ». L'édit est de 845.

On croit savoir qu'à cette époque-là, le nombre des moines était de deux à trois mille. La finale de l'édit : « S'ils sont étrangers », permet de supposer que, parmi eux, devaient se trouver bon nombre d'indigènes.

C'est probablement à cette époque, autour de 845, que la stèle fut enfouie à Tcheou-Tche, ou bien, selon l'autre opinion, au faubourg de Si-Nan. Nous ignorons quelles furent les pertes des Nestoriens, mais nous savons que le successeur de Ou-Tsong, Suan-Tsong (847-860) révoqua l'acte de proscription et rétablit les pagodes, mais on ne sait si les monastères nestoriens bénéficièrent de cette faveur. Quoi qu'il en soit, ceux-ci ont résisté à l'orage, car Marco Polo, entre 1275 et 1292, découvrit d'importantes chrétientés nestoriennes en Mongolie, au Kan-Sou, au Shan-Si, au Fou-Kien, au Kiang-Sou, etc. D'ailleurs, on sait que, lorsque les Mongols arrivèrent au pouvoir au XIII^e siècle, les Nestoriens vinrent de nouveau vers l'Est, apportant une doctrine de plus en plus dégénérée.

Quelques vestiges de ces communautés nestoriennes ont été trouvés dans le cours des temps. Tels sont les croix de fer découvertes dans la ville de Tsuan-Tcheou au Fou-Kien ; d'autres croix gravées sur pierres tombales à Che-Tchou-Tse-Leang en Mongolie ; celle de marbre à la pagode dite Che-Tse-Sse (de la Croix), près de Liou-Ly-Ho, à 60 kilomètres de Péking, dont on peut lire la description dans le *Bulletin de Péking*, 1923, p. 218-224.

LES PREMIERS MISSIONNAIRES CATHOLIQUES
ENVOYÉS EN DIRECTION DE LA CHINE.
LES FRANCISCAINS : JEAN DE PLAN-CARPIN,
ANDRÉ DE LONGJUMEAU, GUILLAUME DE RUBRUK (1).

En 1245, présidant le Concile œcuménique de Lyon, le Pape Innocent IV (1243-1254) se déclara extrêmement angoissé en songeant à l'avance inopinée des hordes tartares vers l'Europe.

En effet, les immenses conquêtes de Gengis-Kan, la terrible invasion de son petit-fils Batou, — envoyé à la conquête de l'Occident avec une armée de 600 000 hommes, — la Russie envahie jusqu'à Kiew, la Pologne et la Hongrie dévastées, les armées chrétiennes repoussées par ce torrent dévastateur, avaient plongé l'Europe dans la consternation.

L'espoir de propager la Foi et de faire cesser la barbarie des peuples de la Haute-Asie déterminèrent le Souverain Pontife à envoyer aux Tartares des Missionnaires avec des Lettres Pontificales, pour les exhorter à embrasser la foi catholique et à ne plus faire couler le sang chrétien. A cette fin, Innocent IV s'adressa aux deux ordres mendiants, les Dominicains et les Franciscains qui, bien que d'origine récente, répandaient déjà au loin les lumières de l'Évangile.

Il demanda au prieur des Dominicains de Paris de choisir quatre de ses religieux pour les envoyer aux princes mongols qui commandaient en Perse ; puis lui-même désigna, parmi les Franciscains, l'Italien Jean de Plan-Carpin, du territoire de Pérouse, pour l'envoyer comme son légat auprès du Grand Kan (Kan = empereur) des Tartares.

Jean de Plan-Carpin. — Jean de Plan-Carpin avait été compagnon et disciple de saint François d'Assise. Lorsqu'il reçut l'ordre du Pape, il était âgé de 60 ans et avait rempli d'importantes charges dans son Ordre. On lui adjoignit Etienne de Bohême comme compagnon.

Ils partirent tous deux de Lyon, où était le Souverain Pontife, le 16 avril 1245. Ils traversèrent l'Allemagne, la Bohême, la Pologne, où un troisième Franciscain, Benoît de Pologne, se joignit à eux pour leur servir d'interprète, et arrivèrent à Kiew, métropole de la Russie.

Le chef tartare qui commandait cette ville leur fournit des chevaux et des guides. Mais, après six jours de route, Etienne de Bohême tomba malade et dut s'arrêter. Les deux autres, Jean et Benoît, continuèrent leur voyage à travers des pays désolés et incultes.

Arrivés à *Kaniew*, le chef tartare du lieu changea leurs montures fatiguées. En cours de route, ils avaient été maintes fois

(1) C'était une coutume au Moyen Age en Europe de désigner les hommes qui sortaient de leurs pays, par leur prénom, auquel on ajoutait le nom du lieu de leur origine.

molestés par de petits chefs tartares, qui ne leur permettaient de passer qu'après avoir reçu d'eux de l'argent ou des présents.

Le 4 avril 1246, ils arrivèrent au camp de Batou, maître de toute la région du fleuve Volga. Batou, petit-fils de Gengis-Kan, était le plus puissant prince après le Grand Kan. On conduisit les deux religieux à sa cour quasi impériale et, à genoux, Jean présenta la Lettre Pontificale. Quelques jours après, Batou leur fit dire qu'ils devaient se rendre auprès du Grand Kan. Il ordonna à leurs guides de les faire voyager avec toute la vitesse possible, afin qu'ils puissent assister à l'élection du nouvel empereur.

En effet, le trône était vacant depuis plusieurs années. Gengis Kan, mort en 1227, son fils Ogotai lui succéda et mourut en 1241. Des intrigues de cour retardèrent l'élection de son successeur jusqu'en août 1246. L'élu fut Kuyuk, fils d'une concubine de Ogotai.

Après un voyage extrêmement fatigant, les religieux atteignent la Mongolie et parvinrent le 22 juillet 1246 à Karakorum, la capitale du Grand Kan. Pendant que se faisait l'élection, on les hébergea et, quelques jours après, ils durent assister à l'intronisation du nouvel empereur, non sans avoir revêtu sur leur robe de bure un costume d'apparat qu'on leur avait prêté.

Quelque temps après ces fêtes, Kuyuk prit connaissance des Lettres du Souverain Pontife et s'informa minutieusement auprès des religieux sur les intentions du Pape. Le 12 novembre, il leur fit donner pour le Chef de l'Eglise une réponse que les interprètes leur traduisirent mot à mot. Voici en abrégé le contenu de cette lettre insolente :

...« Vous avez le dessein de faire la paix avec nous. Eh bien ! Vous, Pape et tous les empereurs et rois de l'Occident, ne tardez plus à venir auprès de moi, afin de définir les conditions de la paix : vous entendrez notre réponse et vous saurez notre volonté... Vous dites que nous devrions nous faire baptiser et nous faire chrétiens. Nous ne comprenons pas pourquoi nous le ferions... De plus, vous vous étonnez des massacres d'hommes que nous avons faits, surtout des chrétiens hongrois, polonais et moraves. Nous ne comprenons pas davantage... Nous vous dirons cependant que ces peuples n'avaient pas obéi à la volonté de Dieu et de Gengis-Kan ; c'est pourquoi Dieu nous a ordonné de les détruire... Vous, habitants de l'Occident, vous adorez Dieu et vous croyez être les seuls chrétiens et vous méprisez les autres... Nous aussi, nous adorons Dieu, et c'est avec son secours que nous ravageons la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident... ».

Le lendemain, 13 novembre, Jean de Plan-Carpin eut son audience de congé et, quelques jours après, il se remit en route avec Benoît pour son voyage de retour. Après avoir longtemps subi nombre de souffrances et de dures fatigues, il rejoignit le Souverain Pontife à Lyon, à l'automne de 1247. Nommé à l'archevêché d'Antivari (Albanie), Jean de Plan-Carpin y mourut en 1252.

André de Longjumeau. — Lorsque Jean de Plan-Carpin revint de la Tartarie, la septième Croisade était en marche. Saint Louis, roi de France, étant à Chypre en route pour la Terre Sainte, apprit, le 20 décembre 1248, que Kuyuk et sa mère avaient embrassé la Foi. Le saint résolut d'envoyer un ambassadeur à Kuyuk pour le féliciter.

A cette époque-là, il y avait en Tartarie, outre les Nestoriens, beaucoup de chrétiens occidentaux, qui avait été emmenés captifs par les armées victorieuses de Gengis-Kan. Il ne faut donc pas s'étonner de ces rumeurs qui circulaient en Europe annonçant des conversions de princes tartares.

Un Dominicain français de Longjumeau, près de Corbeil (Seine-et-Oise) fut choisi pour cette ambassade. Deux autres Dominicains devaient l'accompagner. André devait porter des présents et des lettres du roi à Kuyuk, et aussi des reliques de la vraie croix.

La mission quitta Chypre le 27 janvier 1249 et arriva à la cour tartare après un pénible voyage d'un an. Kuyuk était mort en avril 1248. André fut reçu par sa veuve, l'impératrice douairière Ogul, qui accepta les présents de Saint Louis comme marque de soumission (*sic*) au pouvoir tartare. Elle écrivit une lettre au roi de France dans laquelle elle lui demandait en termes hautains de payer un tribut annuel. Cette lettre fut apportée à Saint Louis à Césarée de Palestine, au printemps de 1251, par des ambassadeurs mongols que l'impératrice envoya en Occident en compagnie d'André à son voyage de retour.

Le saint roi se repentit un peu d'avoir adressé un ambassadeur à un potentat si arrogant.

Guillaume de Rubruc. — Néanmoins, peu d'années plus tard, le bruit se répandit que Sartach, fils de Batou, donc arrière-petit-fils de Gengis-Kan, alors gouverneur d'un grand territoire en Russie, s'était converti à la foi chrétienne ; cela décida le roi de France à lui envoyer un message de félicitations. L'occasion dont il profita fut le voyage vers l'Est de deux Franciscains Guillaume de Rubruc, originaire de la Flandre française, et l'Italien Barthélémy de Crémone, qui tous les deux brûlaient de zèle pour la conversion des infidèles.

Bien qu'ils ne fussent pas ambassadeurs du roi de France, mais simplement missionnaires, Saint Louis leur confia sa lettre à Sartach, dans laquelle, non seulement il le félicitait d'avoir embrassé la Foi, comme le disait la rumeur, mais de plus, il lui demandait de permettre aux missionnaires de s'établir dans son pays.

Les deux religieux quittèrent Constantinople le 16 avril 1253 et, après trois mois et demi d'un voyage très pénible, arrivèrent au camp de Sartach, près du fleuve Volga. Mais Sartach ne voulut pas prendre sur lui de répondre à la lettre de Saint-Louis et les envoya à son père, Batou.

Quand ils arrivèrent au camp de Batou, ils furent émerveillés à la vue de si nombreuses tentes rangées dans un ordre parfait. Le lendemain ils furent présentés à Batou. Guillaume, n'ayant pas de lettre à lui présenter, dit simplement : « Je me suis rendu auprès de votre fils parce que nous avons entendu dire qu'il était chrétien ; et je lui ai apporté des lettres du roi de France. Votre fils m'a renvoyé vers vous, vous devez en savoir les motifs. » Alors Batou les fit lever, les interrogea et les congédia. Quelques jours se passèrent et Batou fit dire à Guillaume : « Votre roi demande que vous puissiez rester en ce pays ; mais ceci ne peut se faire sans l'assentiment du Grand Kan ; ainsi il faut aller le trouver avec votre interprète ».

Plus haut nous avons dit que Kuyuk était mort en 1248. Ogul, sa veuve, resta impératrice jusqu'à la nomination d'un successeur, laquelle eut lieu le 1^{er} juillet 1251. Il se nommait Mangou-Kan.

Après un séjour de six semaines à la cour de Batou, les religieux reçurent la visite d'un officier tartare qui leur dit : « C'est moi qui suis chargé de vous conduire à Mangou-Kan ; il y a quatre mois de route, et il fait un froid à fendre les pierres et les arbres ; voyez si vous pouvez entreprendre ce voyage. — « Oui, répondirent-ils, avec l'aide de Dieu ».

Ils traversèrent le Turkestan, le pays des Ouigours et parvinrent au camp de Mangou, situé près de Karakorum, le 27 décembre 1253. Pendant ce voyage la faim, la soif, le froid et la fatigue furent horribles (1).

Le 4 janvier 1254, les deux Franciscains furent admis à l'audience de Mangou-Kan. Après lui avoir présenté quelques pompeux compliments assaisonnés de paroles pieuses, Guillaume déclara : « Nous avons oui dire que Sartach était chrétien, ce qui avait causé une grande joie à tous les chrétiens et surtout au roi de France. A cause de cela nous sommes venus vers lui, et le roi lui a envoyé des lettres pleines de paroles de paix. Entre autres choses, le roi le priait de vouloir bien nous permettre de demeurer en son pays, car notre profession est d'enseigner aux hommes à vivre selon la loi de Dieu. Sartach nous a envoyés à son père Batou et lui vers vous, à qui Dieu a donné un grand empire sur la terre.

« Nous supplions donc Votre Majesté de vouloir bien nous permettre de rester en son royaume pour y faire le service de

(1) Sur ces voyages et relations des Frères mineurs des XIII^e et XIV^e siècles, voir la collection *Sinica Franciscana* qui comporte, en 1962, six volumes. Les deux derniers (pour la période 1684-1721) ont été édités et savamment annotés par le P. Georges Mensaert. (Voir *Nouvelle Revue de Science missionnaire*, Beckenried, Suisse, 1962, n. 230-235). Le volume I, publié en 1929 par Anastasius van den Wyngaert O.F.M. (Quarrachi, Firenze), comprend cxviii-638 pages. L'éditeur, outre les textes et relations de sept autres Franciscains, fournit des notes biographiques sur Guillaume de Rubruc, Jean de Montcorvin et Odoric de Pordenone (note des *Annales*).

Dieu, tout en priant pour vous. Nous n'avons ni or ni argent à vous présenter... Nous nous offrons nous-mêmes à vous... Au moins, donnez-nous la permission d'attendre ici que le grand froid soit passé, car mon compagnon est si affaibli qu'il ne pourrait pas sans danger se remettre à cheval ».

Mangou répondit : « Comme le soleil levant répand partout ses rayons, ainsi ma puissance et celle de Batou s'étendent de toutes parts !... ». Le lendemain, il fit dire aux religieux qu'ils pouvaient se reposer quelque temps ou aller à la ville de Karakorum.

Ils y allèrent en effet et trouvèrent là un nombre considérable de catholiques russes, hongrois et arméniens, qui n'avaient pas reçu les sacrements depuis leur captivité. Les religieux entendirent leurs confessions comme ils purent et leur donnèrent la sainte Communion. Comme Barthélémy de Crémone n'avait pas recouvré ses forces, on lui permit de rester chez les catholiques.

Le 8 juillet 1254, les deux religieux se séparèrent et Guillaume reprit le chemin du retour en Europe. En route, il rencontra Sartach, qui se rendait à la cour du Grand Kan et repassa au camp de Batou où il séjourna un mois. Puis il traversa le Caucase, l'Arménie et la Syrie et, le 15 août 1255, il arriva à Tripoli, d'où il expédia la relation de son voyage au roi de France.

A première vue, ces ambassades ou missions semblent n'avoir guère avancé l'évangélisation des peuples d'Extrême-Orient. Jean de Plan-Carpin et Benoît de Pologne n'ont fait qu'un voyage d'aller et retour ; André de Longjumeau, item. Guillaume de Rubruc, qui désirait tant prêcher la vraie foi parmi ces peuples, entendit quelques confessions, donna cinq baptêmes et convertit un prêtre nestorien. Les résultats de ces pénibles expéditions paraissent à peu près nuls. Il n'en est pas de même si l'on songe aux conséquences qui les suivirent. Ces ardents missionnaires ont écrit des lettres aux papes et aux rois. Les récits qu'ils ont faits de leurs lointains voyages ont apporté à l'Europe et à l'Eglise des connaissances sur des pays dont on ne savait même pas la position géographique, et dont on ignorait tout des mœurs et coutumes, connaissances qui ont été dans la suite d'une grande utilité pour les relations diplomatiques, et davantage encore pour les futures Missions catholiques.

A vrai dire, ces premiers missionnaires, ne dépassant pas Karakorum, n'atteignirent pas la Chine proprement dite. Nous arrivons à parler de celui qui, en pleine capitale du grand Empire chinois, fonda la première Mission catholique en Chine.

CHAPITRE II

Jean de Monte-Corvino, envoyé par le Pape Nicolas IV (1288-1292) à la capitale de la Chine. — Le premier évêque de Kambalik. — Un pèlerin inattendu à Kambalik : Odoric de Pordenone. — Mort de Mgr Jean de Monte-Corvino. — Guillaume de Prato, dernier évêque de Kambalik. — Fin de l'Eglise de *Chine et de l'archevêché de Kambalik*.

JEAN DE MONTE-CORVINO.

Les circonstances de sa naissance et de sa jeunesse nous sont fort peu connues. C'est par une lettre de lui, écrite en 1305, dans laquelle il se dit âgé de 58 ans, que nous pouvons en déduire qu'il est né en 1247. Il fut successivement soldat, juriste et médecin, entra dans l'Ordre de Saint-François, étudia la philosophie et la théologie et fut ordonné prêtre. Rigide et austère pour lui-même, il se rangea parmi les plus fervents imitateurs de saint François, spécialement dans la pratique de la pauvreté.

A peine âgé de 40 ans, il fut chargé de diverses missions en Asie, de la part de Nicolas IV. Ce Pape, appréciant ses qualités et le sachant instruit des langues orientales, l'accrédita comme son propre ambassadeur auprès des princes, des patriarches et des nations de l'Asie entière.

En juillet 1289, Jean de Mont-Corvin partait avec plusieurs compagnons, muni de lettres du Souverain Pontife pour les rois et les princes de Géorgie. Enfin, une dernière lettre, destinée au Grand Kan régnant sur la Chine, assignait à l'ambassadeur de Rome le but qu'il aurait à atteindre. A la vérité, cette lettre n'était qu'une réponse tardive du Souverain Pontife à l'invitation que Kubilai-Kan, le fondateur de la dynastie Yuan, avait faite au Pape Clément IV, par l'intermédiaire des deux frères Nicolao et Maffeo Polo, commerçants vénitiens qui rentraient en Europe.

Le Kan demandait au Saint-Père de lui envoyer une mission d'au moins cent personnes bien instruites, afin d'enseigner à ses sujets la religion et les principes de la science européenne.

Sur ces entrefaites, Clément étant mort, Grégoire X, son successeur, confiait en 1271 aux deux messagers du Kan une réponse écrite et leur adjoignait deux dominicains. La guerre arrêta ces derniers en Asie Mineure, tandis que les Polo amenant Marco, fils de Nicolao, âgé de 15 ans, poursuivaient leur route et rentraient à Kambalik (Péking) en 1275.

L'envoi de savants demandés par le Kan ne put se faire. Plusieurs papes se succédèrent sur le Siège de Pierre sans que l'occasion se présentât d'organiser cette expédition. Il fallut attendre jusqu'à l'année 1289 en laquelle Nicolas IV, ayant une réponse à adresser au roi d'Arménie, profita de l'occasion pour envoyer Jean de Mont-Corvin jusqu'en Chine, comme nous l'avons dit.

Débarqué à Antioche, il traversa la Syrie, gagna l'Arménie et se dirigea vers la Perse, faisant plusieurs fois halte dans l'un

des couvents franciscains ou dominicains, qui jalonnaient la route. Arrivé à Tauris, il fut reçu par le roi de Perse Argoun, avec les honneurs dus à un légat du Pape. Jean y prêcha, administra les sacrements et ne s'en éloigna qu'en 1291. Mais des compagnons qu'il avait au départ, aucun ne lui restait. Heureusement que Nicolas de Pistoie, Dominicain, s'offrit à l'accompagner, et un marchand vénitien se joignit à eux, Pierre de Lucalongo. En leur compagnie, Jean atteignit Ormuz, du golfe Persique, et reprit la mer.

C'est à ce moment que Jean fut frappé d'une pénible épreuve : la mort lui enlevait son compagnon Nicolas. Sans se décourager, il reprit son voyage avec le fidèle Vénitien, bien décidé à atteindre le Cathay (ainsi nommait-on la Chine).

Sur son trajet des Indes à Kambalik, l'histoire est muette. En quelle année y arriva-t-il ? Faute de documents, on peut croire que c'est vers 1294. La lettre dont il était porteur était adressée à Kubilai, mais ce n'est pas lui qui la reçut. Kubilai était mort sur la fin de 1293.

Son successeur était son petit-fils Tcheng-Tsong, que le choix du Kan avait désigné depuis longtemps et préparé pour continuer l'Empire. Le changement de règne ne modifia pas le libéralisme pratique des Mongols envers le Christianisme, ou du moins de ce qui en avait l'apparence. Et pourtant ce sera là une des causes qui augmentèrent les difficultés que Jean aura à surmonter. Avec les Mongols vainqueurs était revenu le Nestorianisme, qui peu à peu imprima son influence dans la vie et les mœurs des Mongols, car cette hérésie avait une existence publique au milieu d'eux et était officiellement reconnue.

Mais il n'y avait pas que des chrétiens nestoriens dans le nouvel Empire. Dans les armées mongoles des corps entiers étaient composés d'étrangers chrétiens de divers rites. Les Alains, venant du sud de la Russie, étaient les plus nombreux, tous du rite grec ; les autres étaient des Géorgiens, des Hongrois, etc., de rite catholique. Telle était l'expansion chrétienne, lorsque Kubilai organisait son empire et s'installait à Kambalik.

Les Mongols ne distinguaient pas entre les diverses nuances religieuses : pour eux, c'était le « Christianisme ». Les Yuan donnaient au Christianisme ainsi entendu un statut officiel, comme ils en avaient donné un au Bouddhisme. Ainsi réglementé et protégé, ce Christianisme se transforma en « fonctionnarisme ». Aussi voyait-on les prêtres nestoriens, les moines bouddhistes, les sorciers, etc., à la complète disposition des Kans, pour les bénir, leur assurer la prospérité ou pour interpréter les volontés du Ciel. Les Nestoriens en vinrent à exercer un culte purement extérieur, dont la vertu de religion faisait totalement défaut : ils se permettaient des licences grossières, comme la simonie, l'ignorance de la doctrine et même la polygamie. Les Mongols ne s'en choquaient point.

Tel était l'état de choses avec lequel avait à compter Jean de Mont-Corvin. Lorsqu'il arriva à Kambalik, dans cette immense

ville cosmopolite, l'humble Franciscain eut à s'approcher de l'Empereur.

C'est dans un décor somptueux que Jean fut admis à présenter au potentat mongol le message du Pape. Nicolas IV, enthousiasmé par les rumeurs exaltant les dispositions favorables du christianisme du Kan, croyait voir en cet empereur un nouveau « Constantin ». Aussi le traitait-il comme « Très cher Fils » dans le Christ, et il le pressait d'embrasser la Foi catholique. L'illusion était grande. Cependant, Jean obtint de résider à Kambalik ; une demeure lui fut assignée et, sans tarder, il se mit à prêcher la vraie Foi. Certes, il était le premier prêtre catholique qui apparut dans ce pays. Bientôt, un petit noyau se forma et sa résidence devint vite trop petite ; il fallut songer à trouver un lieu plus spacieux et à édifier une église. Mais aussitôt il eut à compter avec les Nestoriens qui, jaloux de ses succès, n'entendaient pas laisser s'établir une nouvelle religion du Christ à côté de la leur.

Pour cela, ils empêchèrent par tous les moyens possibles la construction de l'église ; toutefois, ils n'osaient le faire trop ouvertement, car ils savaient que le Kan aimait le Légat pontifical. Jean fut patient et tenace, il parvint à ses fins.

Parmi les premières conversions qui suivirent sa venue, la plus remarquable est celle du prince Georges, qui commandait un camp à Tenduc, à l'ouest de Kambalik. Il était Nestorien comme une bonne partie de son peuple. Etant venu à la cour, il y apprit la présence de Jean, comme aussi sa piété et sa foi ardente, qui contrastait avec la tiédeur des prêtres nestoriens. Il désira le voir et entra en relation avec lui.

Le résultat de ses entretiens avec le religieux fut sa conversion à la Foi catholique.

De retour dans ses domaines, Georges entraîna à sa suite une partie de ses sujets à l'Eglise catholique. Il fit construire une chapelle où Jean venait de temps en temps célébrer les Saints Mystères. Il se réjouissait fort de ces résultats dus à la ferveur de son néophyte, et se plaisait à fonder de grands espoirs sur l'avenir de cette jeune Chrétienté. Mais ces succès exaspérèrent les Nestoriens. Ils accusèrent Georges d'apostasie. Puis bientôt s'en prirent au vrai responsable : ils eurent recours à la calomnie.

Ils avaient appris, par Jean lui-même et par Pierre de Lualongo, la mort de Nicolas de Pistoie aux Indes. Alors ils répandirent le bruit que Jean n'était pas l'envoyé de Rome, mais qu'il avait assassiné Nicolas, le vrai Légat pontifical, pour s'emparer du trésor qu'il apportait au Kan, et s'était substitué à sa place.

L'affaire était grave : l'autorité judiciaire dut s'en saisir. Jean comparut devant les juges, comme accusé de meurtre, de vol et de faux. Le crime, disait-on, avait été commis dans les Indes lointaines, et les accusateurs affirmaient sans pouvoir prouver. Menacé d'une condamnation à la peine capitale, durant plusieurs années, Jean de Mont-Corvin sentit le poids de cette

odieuse calomnie. Mais Dieu veillait sur son serviteur. Quelques faux témoins, torturés par le remords, avouèrent qu'ils avaient été achetés par des Nestoriens pour mentir. Aussitôt le Kan reconnut l'innocence de Jean et la bassesse de ses calomniateurs. Alors les rôles furent changés : ceux-ci furent bannis avec leurs familles et Jean parfaitement réhabilité.

N'ayant plus à craindre les Nestoriens, Jean put achever son église. On était autour de 1299. Hélas ! à cette époque, un grand malheur venait de nouveau l'accabler : Georges, ayant à lutter contre une insurrection, fut fait prisonnier et massacré. Jean en ressentit une douleur d'autant plus cuisante, que tous les beaux espoirs qu'il avait fondés sur cette nouvelle Chrétienté se trouvaient, de ce fait, anéantis.

Les frères de Georges, demeurés Nestoriens, profitèrent de l'occasion pour obliger le peuple à renoncer totalement au culte catholique et à revenir au culte nestorien.

Manquant de tout collaborateur, Jean ne fut nullement découragé. Il réunit une quarantaine d'enfants de païens de 7 à 11 ans, leur enseigna les rudiments du latin et le catéchisme, les baptisa, leur fit apprendre les cérémonies et les rubriques de l'Office divin. Il copia de sa main pour eux deux exemplaires du bréviaire et trente copies du psautier. Et voilà qu'au milieu de cette ville, qui n'avait jamais vu de prêtre catholique, s'élevait comme un monastère de petits moines qui psalmodiaient les louanges de Dieu à heures fixes de la journée, annoncées par les cloches !

L'Empereur lui-même se plaisait volontiers à entendre ces voix enfantines. Un beau jour, la Providence ménagea au religieux une indicible consolation : c'était l'arrivée inopinée d'un Franciscain, Arnold de Cologne. Jean put enfin se confesser — ce qu'il n'avait pas fait depuis onze ans. Les renseignements nous manquent sur les motifs de la venue à Kambalik de ce missionnaire. Mais d'après une lettre de Jean, nous savons que peu après le passage du Franciscain, Jean était de nouveau isolé. Nous savons aussi qu'en 1305 il écrivit une longue lettre à ses confrères d'Europe, dans laquelle il décrivait sa situation, ses œuvres et son besoin urgent de collaborateurs. Puis il les suppliait de communiquer son rapport à la Curie romaine. Dans cette lettre Jean déclarait qu'il avait déjà baptisé 6 000 personnes et que, si les Nestoriens n'y avaient mis obstacle, il en aurait baptisé 30 000.

LE PREMIER EVÊQUE DE KAMBALIK.

La lettre de Jean de Mont-Corvin arriva assez vite à destination et, selon son désir, fut transmise à Rome. A ces bonnes nouvelles du missionnaire — dont on n'avait pas entendu parler depuis douze ans et que l'on croyait mort — l'enthousiasme fut grand, tant à Rome qu'au sein de l'Ordre Franciscain. Le Sacré Collège se déclara prêt à exécuter de beaux projets. Le Pape Clément V ordonna au Maître Général des Franciscains de choisir

sept religieux, bons et vertueux, et députa lui-même trois cardinaux qui devaient conférer l'épiscopat à ces religieux, avant de les envoyer en Tartarie pour sacrer eux-mêmes Jean de Mont-Corvin, à qui il donnait le titre d'archevêque et patriarche de tout l'Orient.

Ces évêques, accompagnés d'un grand nombre de Franciscains remplis de l'esprit de Dieu, reçurent la bénédiction de Clément V et partirent. La caravane prit la route que Jean avait suivie. Malheureusement, dans cette même contrée des Indes, où Nicolas, le compagnon de Jean, avait succombé, la mort enleva trois évêques (1) et bon nombre de prêtres, dont l'histoire n'a pas conservé les noms. Continuant leur route, les survivants arrivèrent à Kambalik vers 1309-1310.

Quelle joie pour Jean de recevoir de tels auxiliaires ! Sans perdre de temps, les trois évêques, ou plutôt l'un d'eux assisté des deux autres, donna à Jean la consécration épiscopale et, aussitôt, le nouvel archevêque se mit en devoir de répartir son personnel en divers postes.

Il en garda une partie dans la capitale : Pérégrin de Castello et André de Pérouse avec quelques prêtres. Il envoya des prêtres à Hang-Tcheou du Tche-Kiang, à Yang-Tcheou dans le Kiang-Sou. Enfin, il délégua Gérard avec des compagnons à Zaiton (aujourd'hui Tsuan-Tcheou du Fou-Kien).

L'année suivante, en 1311, le Souverain Pontife envoya trois nouveaux évêques à Jean, comme suffragants, sans doute pour remplacer les trois, dont le Pape avait appris la mort. Mais de ces trois évêques, seul Pierre de Florence atteignit Kambalik ; les autres moururent en chemin.

On sait aussi que celui qui avait fait défaut au départ d'Europe, Guillaume de Villeneuve, fut envoyé en Chine avec des compagnons, mais tous disparurent de même en cours de route.

En 1317, la maladie emporta Gérard, l'évêque travaillant au Fou-Kien. Jean ne peut mieux faire que de se séparer de l'évêque Pérégrin de Castello pour aller remplacer le défunt.

En dépit de notre désir de connaître le travail qui s'est opéré dans ces diverses missions, nous devons nous résigner à beaucoup ignorer.

Jean n'a plus rien écrit depuis 1306 ou, s'il l'a fait, rien n'en est resté. Nous n'avons qu'une lettre de chacun des deux évêques Pérégrin et André, mais ces lettres ne parlent guère que des hautes vertus et du zèle de l'archevêque de Kambalik et des tribulations qu'il a subies de la part des Nestoriens. Le premier écrit en 1317, après avoir pris possession de son siège de Zaiton (ou Tsuan-Tcheou). Il nomme les confrères qui travaillent avec lui et exprime le désir d'en avoir une centaine.

(1) L'un des sept élus, empêché par un motif inconnu, ne prit pas le départ avec les autres ; donc, trois évêques étant morts aux Indes, il n'en restait plus que trois.

Par André de Pérouse, qui écrit en 1326, nous apprenons que les Franciscains, habitués à la vie conventuelle, érigeaient des monastères partout où ils résidaient, pour y chanter l'Office divin. Il dit que parmi les idolâtres, beaucoup reçoivent le baptême, mais très peu vivent de la vie chrétienne. Il dit également que, dans les premières années les missionnaires ne connaissaient pas assez la langue du pays et partant étaient obligés de se servir d'interprètes pour s'adresser au peuple. Il nous apprend aussi que Pérégrin de Castello mourut en 1322.

UN PÈLERIN INATTENDU A KAMBALIK :
ODORIC DE PORDENONE.

Après avoir vécu en ermite dans quelque forêt d'Italie, le Franciscain Odoric quitta son pays en 1314 et, prenant son bâton de pèlerin, se dirigea vers l'Orient, avec le seul but d'évangéliser les infidèles. A travers l'Asie Mineure, l'Arménie, la Perse, de couvent en couvent, reçu tantôt par ses confrères les Franciscains, tantôt par les Dominicains, il travailla avec eux pendant six ans. Ensuite il se dirigea aux Indes ; de là, il parcourut les îles de la Sonde et enfin atteignit Canton. Mais n'y trouvant pas de Franciscains, il poursuivit jusqu'au Fou-Kien et séjourna quelque temps chez ses confrères de Zaiton. Puis, Odoric reprit ses pérégrinations et se dirigea vers Kambalik en faisant de longs détours. Il y arriva en 1323 et y séjourna environ trois années.

Sur l'ordre de ses supérieurs, le pèlerin infatigable a laissé par écrit une longue relation de ses voyages, dans laquelle il donne des détails intéressants sur la géographie des pays qu'il a traversés, sur les mœurs des populations qu'il a visitées. On y lit aussi beaucoup de choses si merveilleuses qu'elles paraissent invraisemblables et dont il n'a pas été témoin ; il les relate telles qu'il les a entendu raconter.

Quand il parle de Kambalik, il semble n'avoir remarqué que sa grandeur et la magnificence du palais et du trône de l'Empereur. Il note le prestige dont était entouré l'archevêque et la vénération que le Kan avait pour sa personne. Mais il ne parle presque jamais des activités apostoliques des Franciscains. En quelques lignes il dit l'action merveilleuse des missionnaires « dont la puissance sur les démons avait procuré de nombreuses conversions ». D'ailleurs, il ne dit pas un seul mot des nombreuses conversions d'infidèles qu'il a lui-même effectuées, comme si, à ses yeux, faire le bien était si naturel qu'il était inutile d'en parler.

Odoric, constatant le besoin urgent qu'avait Jean de recevoir de nouveaux auxiliaires, conçut le dessein de retourner en Europe, à l'effet de recruter de nouveaux missionnaires pour la Chine.

Quittant Kambalik en 1326, il rentra en Italie en 1330. Aussitôt, il se mit en devoir d'enrôler des volontaires. Il voulait se rendre à Avignon pour recevoir la bénédiction du Souverain Pontife, mais une maladie grave l'obligea de s'arrêter à Pise.

De là, il regagna son monastère d'Udine, où il rendit sa belle âme à Dieu le 14 janvier 1331.

Quant aux volontaires qu'il avait déjà rassemblés, on ignore s'ils sont jamais partis pour la Chine. Odoric fut béatifié en 1755 par Benoît XIV.

MORT DE L'ARCHEVÊQUE JEAN DE MONT-CORVIN.

Deux ans après l'éloignement du bienheureux Odoric, le fondateur des Missions en Chine expirait pieusement en 1328, à l'âge de 81 ans, entouré de l'affection et de la vénération des chrétiens et des païens.

Jean de Cora, un de ses collaborateurs, dit que ses obsèques furent très solennelles, et que le lieu de sa sépulture était visité avec une grande dévotion. Combien il est regrettable que ce lieu n'ait jamais été identifié !

En 1333, le Pape (1), qui avait appris la mort de Jean, nomma pour le remplacer Nicolas de Botras, qui n'arriva à Kambalik qu'en 1337. Il ne semble pas probable qu'il ait pris possession de son siège.

Plusieurs années se passèrent encore lorsque le Pape pria le Ministre général des Franciscains de choisir des religieux pour les envoyer en Chine. Parmi eux, quelques-uns devaient être consacrés évêques. Il est peu probable que ces pieux desirs du Pape aient été exécutés. Déjà, en effet, la dynastie des Yuan était en pleine décadence et sa chute, qui arrivera en 1368, à l'avènement de la dynastie des Ming, amènera la disparition des religions étrangères que les Mongols avaient tolérées et protégées, beaucoup plus par raison d'utilité publique que par convictions religieuses.

LE DERNIER ARCHEVÊQUE NOMMÉ A KAMBALIK : GUILLAUME DE PRATO.

Nous avons dit plus haut que Nicolas de Botras n'avait probablement pas même résidé à Kambalik. A cause des troubles amenés par la chute imminente de la dynastie Yuan, les chrétiens, partisans de l'ancien régime, s'enfuirent de Kambalik et suivirent le dernier Empereur, Choun-Tsong (1333-1368) à travers la Mongolie en se dirigeant vers l'Ouest. Les Franciscains les imitèrent. Ils allèrent à Saraï (Russie), où se trouvait l'évêque franciscain Cosmas, nommé à ce siège en 1362 par Urbain V.

Ce même Pape, fort peu renseigné sur ce qui se passait en Extrême-Orient, transférait Cosmas à l'archevêché de Kambalik en 1370. Puis, quelques mois après, lui donnait un successeur en la personne de Guillaume de Prato (Florence), docteur de l'Université de Paris.

(1) Nous sommes à une époque très troublée ; de peur de nous tromper nous ne citons pas de noms.

Urbain V l'envoya en Chine avec douze compagnons. Il lui confia une lettre et des présents pour le souverain de la Chine quel qu'il soit.

On n'eut jamais de nouvelles de ces missionnaires et on ignore même s'ils arrivèrent à destination.

EXTINCTION DE L'ÉGLISE EN CHINE.

La nouvelle dynastie des Ming, nationale cette fois, s'appliqua à empêcher toute communication avec le dehors, à interdire l'entrée de la Chine à tous les étrangers et à détruire systématiquement tout ce qui était de nature à rappeler le souvenir des Yuan. Kambalik devint la simple préfecture Pei-Ping.

La seconde capitale des Mongols fut rasée. Non seulement les palais, les monuments, mais les églises, tout disparut. Des 20 ou 30 mille chrétiens baptisés par Jean de Mont-Corvin, il n'est pas resté une seule famille. Désormais, pendant deux longs siècles, les missionnaires, dociles à la voix de Pierre, voudront à plusieurs reprises venir sauver cette malheureuse Eglise de Chine... Ils se heurteront à une porte fermée... (1368-1583)



CHAPITRE III

Les navigateurs portugais aux abords de la Chine. — Fondation de Macao. — Restauration des Missions de Chine.

LES NAVIGATEURS PORTUGAIS AUX ABORDS DE LA CHINE.

L'accès même à cette porte de la Chine qui se fermait devant les étrangers, était devenu extrêmement difficile. Les deux routes qu'avaient suivies les missionnaires franciscains : celle de terre passant par la Russie, qui conduisit Jean de Plan-Carpin à Karakorum ; l'autre, passant par la Perse et les Indes, moitié par eau, moitié par terre, qui avait introduit Jean de Mont-Corvin jusqu'au cœur de la Chine. Ces deux routes, disons-nous, étaient devenues impraticables, car les musulmans, après avoir affermi leur hégémonie sur les pays méditerranéens, s'étaient tournés vers l'Est et faisaient bonne garde sur toutes les routes qui se dirigeaient vers l'Extrême-Orient.

Personne ne songeait alors à contourner l'Afrique. Il était réservé aux nations ardentes de jeunesse (l'Espagne et le Portugal) d'ouvrir les premières voies mondiales à l'Évangile.

Christophe Colomb, Génois au service de l'Espagne, se dirigea droit vers l'Ouest. Les Portugais se tiendront sur les côtes de l'Afrique, puis, peu à peu, feront presque le tour de cet immense continent. Poussant toujours plus avant, ces navigateurs avaient établi des comptoirs de commerce tout le long de la côte de Guinée et continuaient à longer la côte d'Afrique droit vers le Sud lorsque, en 1486, l'un d'eux, Dias, après avoir essuyé une terrible tempête, se trouva sans le savoir à l'extrême-sud de l'Afrique et nomma cet endroit le cap des « Tempêtes ». De

retour à Lisbonne, le roi Jean II, qui caressait l'espoir d'atteindre les Indes et même le Cathay (la Chine), changea ce nom en cap de « Bonne-Espérance ».

Six ans après, en 1492, se répandait la nouvelle que les Indes avaient été atteintes, mais par un tout autre côté. Le 12 octobre 1492, Christophe Colomb aperçut une terre qu'il crut être les Indes : c'était le Nouveau Monde, qui reçut plus tard le nom d'Amérique.

Les savants d'alors se penchèrent sur leurs cartes géographiques, évidemment très erronées, et affirmèrent que le continent découvert était bien celui des Indes.

Quant aux Portugais, il leur fallut encore une décade avant de découvrir enfin la route des Grandes-Indes. Vasco de Gama, envoyé par le roi du Portugal, partit de Lisbonne le 8 juillet 1497 avec quatre navires et 170 hommes, doubla le cap de Bonne-Espérance, longea la côte est de l'Afrique, passa le détroit de Mozambique sans même apercevoir l'île de Madagascar, puis obliquant vers l'Est, il jeta l'ancre, en mai 1498, à Calicut, sur la côte Malabar de l'Inde.

Sur ces entrefaites s'éleva une rivalité jalouse entre l'Espagne et le Portugal : à laquelle des deux puissances revenaient les pays découverts ?

On s'adressa au Saint-Siège, qui était considéré comme un tribunal de paix internationale. Le Pape Alexandre VI, en mai 1493, fixa une ligne de démarcation du pôle Sud au pôle Nord et passant à 200 lieues de l'Espagne : toutes les terres situées à l'est de cette ligne étaient attribuées au Portugal ; toutes les terres situées à l'ouest à l'Espagne. Nous dirions aujourd'hui : à l'est et à l'ouest du 30^e méridien occidental. A cette époque les méridiens n'étaient pas encore fixés par des conventions internationales.

Cette sentence pontificale a essentiellement contribué à la solution de nombreuses questions de frontières maritimes et terrestres entre ces deux puissances. Elle fait honneur au Pape.

Un peu plus tard, les Portugais prirent Goa, au nord de Calicut, et enfin Malacca, le plus grand centre commercial des îles de la Sonde. Goa se transforma vite en une colonie portugaise, avec administration civile et ecclésiastique. Une église y fut construite, qui deviendra bientôt la métropole ecclésiastique des Indes, de la Chine et du Japon.

Nous avons vu plus haut qu'aux Espagnols avait échu le Nouveau Monde découvert par Christophe Colomb ; ceux-ci se précipitèrent sur le continent et s'aperçurent bientôt que ces terres se divisaient comme en deux grands continents reliés entre eux par une bande de terre (Panama) qui ne laissait aucun passage pour aller de l'Atlantique à l'autre mer qu'il devait falloir traverser avant d'atteindre le Cathay et les vraies Indes. Des navigateurs songèrent à rien moins qu'à contourner l'Amérique par le Sud comme les Portugais avaient contourné l'Afrique.

C'est encore un Portugais, Magellan, au service de l'Espagne, qui accomplit cette prouesse. En 1515 il jeta l'ancre à Buenos Aires, ensuite il doubla le cap et continua de naviguer droit vers l'Ouest.

Bientôt, il atteignit un groupe d'îles, qui plus tard fut nommé archipel des « Philippines », du nom de Philippe II, roi d'Espagne.

Désormais l'Espagne peut arriver aux Indes, elle aussi, et sans passer par les eaux portugaises.

FONDATION DE MACAO.

En 1517, de hardis marins portugais, partant de Malacca, contournèrent l'Indo-Chine et arrivèrent au delta du fleuve qui arrose Canton, port de la province du Koang-Tong, et malgré les protestations des autorités chinoises, débarquèrent à Canton même. Aussitôt ces marins furent faits prisonniers ; mais au bout de peu de temps, libérés, ils rentrèrent à Malacca. Après plusieurs essais infructueux, il leur fut permis, en 1557, d'établir une petite colonie sur le territoire chinois, dans la presqu'île de Macao, située à l'embouchure de la « Rivière des Perles ». Ils établirent là un comptoir qui devint dans la suite l'entrepôt général du commerce européen en Chine, et qui prospérera jusqu'à la fondation anglaise de Hongkong en 1842.

Macao a joué un très grand rôle dans les fastes de l'Eglise de Chine. A la fois, lieu de refuge pour les missionnaires fuyant la persécution, et pied-à-terre pour ceux qui se préparaient à entrer en Chine, il fut encore un noviciat, un séminaire où les aspirants pouvaient vaquer en paix à leurs études et se préparer au ministère apostolique. En outre, les marchands et les fonctionnaires portugais de Macao, pénétrés de l'esprit religieux de cette époque, mirent souvent au service des Missions catholiques en Chine leur richesse et leur crédit.

RESTAURATION DES MISSIONS DE CHINE.

Ces expéditions lointaines intéressaient la Chrétienté au plus haut point. Dans la pensée des Papes, elles devaient faciliter la pénétration dans les pays infidèles et servir de moyen aux prédicateurs de l'Evangile de se faire entendre. Les premiers établissements de l'Eglise en Extrême-Orient comportaient de grosses difficultés.

Quand le Souverain Pontife voulait envoyer quelques missionnaires, il ne pouvait que s'adresser aux Ordres religieux, et non aux prêtres des diocèses d'Europe ; mais les Sociétés missionnaires étaient alors peu nombreuses. D'autre part, le Pape qui envoyait des missionnaires ne pouvait couvrir les frais d'un voyage de cinq ou six mois de durée au minimum, ni pourvoir aux frais de l'installation et de l'entretien des nouvelles chrétientés, et encore moins pouvait-il intervenir pour protéger les petites communautés dispersées en territoires infidèles. De là,

la nécessité d'accepter l'aide matérielle et la protection qu'offrait le roi du Portugal qui, fidèle serviteur de l'Eglise catholique, en vue de faire avancer le royaume de Dieu parmi les incroyants, était disposé à prêter un concours efficace aux missionnaires. Et, comme la puissance portugaise seule avait accès aux pays d'Extrême-Orient, il était équitable de lui accorder certains privilèges qui pussent lui faciliter la tâche de fournir, de conduire et d'entretenir des missionnaires dans ces nouvelles terres d'infidèles.

C'est ce que fit dès 1516 le Pape Léon X et plusieurs Papes suivants, en accordant et en confirmant aux rois du Portugal le droit de présentation des candidats aux sièges épiscopaux et d'autres avantages encore. Institution provisoire que l'on a désignée sous le nom de « Patronat portugais », en langue portugaise « *Padroado* ».

Le *Padroado* a permis à l'Eglise d'établir aux Indes et en Chine une hiérarchie spéciale, seule possible alors. Le roi du Portugal devait fournir des ecclésiastiques en nombre suffisant pour l'évangélisation des pays conquis ou à conquérir. Mais celle-ci se développant sans cesse, on conçoit facilement qu'une petite nation comme le Portugal ne put à elle seule fournir tant de missionnaires. Alors le roi devait en appeler d'autres nations et tous devaient se faire agréer de la métropole de Lisbonne d'abord, de Goa ensuite, comme nous le verrons bientôt, et se rendre en Extrême-Orient par les navires portugais.

Plus tard, quand le *Padroado* sera devenu inefficace et même embarrassant, l'Eglise atténuera certains privilèges accordés ; puis, peu à peu, se passera d'une institution qui ne répondait plus aux exigences du moment.

Le premier évêché de ces régions créé par Paul III, le 5 novembre 1534, fut celui de Goa, suffragant de Lisbonne. Le premier évêque fut le Franciscaïn Jean Albuquerque. Paul IV érigea le 4 février 1558 Goa au rang de Métropole pour toutes les églises situées au-delà du cap de Bonne-Espérance.



CHAPITRE IV

Des religieux missionnaires pénètrent en Chine jusqu'à Péking. — Les quatre étapes. — Deuxième étape : Nan-Tchang. — Un voyage aller et retour à Péking. — Troisième étape : Nankin. — Dernière étape : Péking. — Les collaborateurs de Ricci. — Kiu-Tai-Son. — Ly Tche-Tsao. — Siu Koang-Ki. — Mort de Ricci.

DES RELIGIEUX MISSIONNAIRES PÉNÈTRENT EN CHINE JUSQU'À PÉKING.

Les missionnaires qui arrivaient en vue de la Chine toujours plus nombreux, soit par la voie portugaise, soit par la voie espagnole du Pacifique, avaient tous le même désir : entrer à

l'intérieur de la Chine. L'Empire chinois les fascinait, et toutes les tentatives qu'ils avaient entreprises jusqu'alors avaient abouti à des échecs. Le problème de l'entrée en Chine se posait toujours.

Les PP. Jésuites en trouvèrent la solution. Ils s'introduisirent en Chine par des moyens on ne peut plus pacifiques. C'est leur grand titre de gloire. Deux Jésuites italiens y concoururent : Valignani et Matthieu Ricci.

En 1573, le P. Valignani fut placé par ses Supérieurs à la tête des Missions des Indes avec le titre de Visiteur. Il partit de Lisbonne en 1574 avec 41 Jésuites espagnols, portugais et italiens et s'installa à Goa, la métropole ecclésiastique de l'Extrême-Orient. Il visita d'abord Macao où il n'avait que peu de confrères, puis le Japon où ceux-ci, plus nombreux, travaillaient péniblement sur les traces de saint François-Xavier. Au cours de ses voyages, il entendait raconter beaucoup de belles choses sur la Chine, et il s'attristait de ce que, selon l'opinion commune, il paraissait impossible que des missionnaires entrassent jamais dans cet empire.

Il avait cependant remarqué que les missionnaires, de quel qu'ordre qu'ils fussent, ne faisaient que peu d'efforts pour apprendre la langue chinoise. La plupart d'entre eux allaient de ville en ville, balbutiant quelques mots du dialecte local, ou se servaient d'interprètes. Réfléchissant sur cette pénible remarque, Valignani en vint à songer qu'au contraire, les missionnaires devraient étudier la langue chinoise, non pas seulement les dialectes régionaux, mais la langue classique qui était la base de toute la littérature chinoise. Ainsi préparés, les missionnaires pourraient connaître mieux la pensée, les habitudes, les mœurs chinoises. Car il ne suffit pas d'entrer en Chine, mais il faut y demeurer et s'y adapter.

Tel fut son plan. Il s'en expliqua à ses supérieurs et leur demanda de lui envoyer des sujets capables d'entreprendre cette tâche.

On lui désigna le P. Ruggieri, Italien âgé de 34 ans, qui arrivait à Goa en 1578 avec trois confrères, dont Matthieu Ricci, qui devait achever ses études théologiques à Goa. L'année suivante, Ruggieri seul est envoyé à Macao, avec ordre formel de Valignani d'apprendre au mieux la langue chinoise. Ruggieri n'avait sous la main ni dictionnaire, ni livre quelconque pour l'initier à cette étude ; d'autre part, les prêtres les plus entendus aux choses chinoises ne jugeaient pas seulement impossible l'essai de Ruggieri, mais ils le considéraient comme téméraire et ils tentaient de détourner son esprit de cette pensée. Ainsi, le Supérieur local ne cessait de l'employer au ministère de la résidence afin de l'arracher à cette étude.

Au bout d'une année, il demanda instamment à Valignani qu'on lui associe le jeune P. Ricci ; mais celui-ci ne pouvait quitter Goa avant d'avoir achevé ses études. Ruggieri ne se découragea pas. Déjà, il avait appris plus d'un millier de caractères et commençait à parler ; toutefois, étant déjà un peu

avancé en âge, il éprouvait de la difficulté à parler chinois. Il allait quelquefois à Canton, où il trouvait l'occasion de s'entretenir avec des mandarins chinois, dont il se fit quelques amis. Un jour, il fit part à ceux-ci de son désir de pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays. Ils lui firent comprendre que pour obtenir cette faveur il fallait s'adresser au vice-roi de la province du Koang-Tong, qui habitait alors dans la ville de Siu-Hing, à environ 180 kilomètres de Canton, et, qu'au préalable, il était nécessaire de lui offrir des présents.

Ruggieri tenta un essai. Il fit envoyer au vice-roi des lunettes d'approche et d'autres curiosités scientifiques ; puis, par des amis, il se fit annoncer comme un moine d'Occident venu en Chine, non pour faire du commerce, mais attiré par la renommée de ce grand pays et désireux d'apprendre la littérature chinoise. Le vice-roi se montra bien disposé et lui concéda une petite pagode, située au faubourg de la ville, où il pourrait habiter.

Sur ces entrefaites, en août 1582, Ricci et Pasio, un autre Jésuite, arrivaient à Macao. Celui-ci ira bientôt à Siu-Hing avec Ruggieri, tandis que Ricci se mettra incontinent à l'étude du chinois. Ce religieux, né à Macerata (Italie), le 6 octobre 1552, avait de grandes qualités. Doué d'une mémoire prodigieuse, il put en peu de temps rejoindre son devancier Ruggieri dans la science de la langue chinoise et bientôt le dépasser. Il avait apporté d'Europe un grand nombre d'objets, comme pendules, prismes de verre triangulaires et des instruments de mathématiques et d'astronomie. Dans la suite il ne cessera d'en demander d'autres à ses confrères d'Europe.

Pendant que Ricci étudiait, Ruggieri continuait ses démarches auprès du vice-roi. Il lui fit annoncer qu'il désirait lui offrir une horloge qui marchait toute seule et sonnait les heures. Le vice-roi, enchanté, lui fit répondre qu'il voulait le voir le plus tôt possible. A cette nouvelle, Ruggieri résolut de partir, accompagné de Pasio. Ils partirent en barque le 18 décembre 1582 et arrivèrent à Siu-Hing le 1^{er} janvier 1583. Les deux Pères s'étaient habillés en bonzes sur l'ordre de Valignani qui voulait que les missionnaires se fissent tout à tous. Erreur malheureuse que lui-même ne tarda pas à corriger.

Le vice-roi, entouré des mandarins, les accueillit avec une grande amabilité. On les conduisit à la pagode. Après quelques jours l'horloge fut installée dans un salon du palais du vice-roi et fit l'admiration de tous. Les gens cultivés et les lettrés de la ville, voyant l'estime que le vice-roi avait pour les bonzes d'Occident, ne cessaient de visiter les deux Pères à la pagode et d'admirer les images et autres objets curieux qu'ils y avaient exposés.

En mars suivant, tout changea brusquement. Le vice-roi ayant été dénoncé à Péking pour abus de pouvoir, ordonna aux Pères de déloger prestement, car il craignait que le fait d'avoir introduit des étrangers en Chine sans l'autorisation de l'Empereur, qui était alors Chen-Tsong (1573-1620) — nom de règne Wan-Ly — ne lui attire des ennuis. Aussitôt, les Pères confièrent

leurs curiosités à un ami et reprirent la route de Macao. En septembre de la même année, Ruggieri s'adressa au successeur du vice-roi et lui demanda l'autorisation de rentrer à Siu-Hing. Elle fut accordée et sans tarder Ruggieri retourna à Siu-Hing, accompagné cette fois de Ricci.

Le nouveau vice-roi, moins familier que le précédent, ne voyait pas les Pères et ne communiquait avec eux que par l'intermédiaire du préfet de la ville. Mais les visites à leur domicile ne leur manquèrent pas. Ricci, déjà très versé dans la littérature chinoise, pouvait entretenir avec les lettrés des conversations intéressantes, surtout sur le Confucianisme, car il connaissait déjà les « Quatre livres » de Confucius et il en citait des passages — ce qui étonnait ses auditeurs.

En août 1585, le P. de Sande, Portugais, leur fut adjoint. Les difficultés qu'ils rencontraient pour maintenir leur situation croissaient de jour en jour. Tantôt honorés, tantôt soupçonnés comme espions du Portugal, ils sentaient que leur situation n'était pas stable. De plus, malgré le soin qu'ils prenaient pour distinguer leur doctrine de celle du Bouddhisme, ils étaient assimilés aux bonzes dont ils portaient l'habit et le nom ; et puis, la résidence étant considérée comme une pagode, tout le monde et à toute heure pouvait y entrer. Considérant tous ces inconvénients, ils songeaient à aller s'installer ailleurs. Ils sentaient bien que tant qu'ils n'auraient que la faveur des mandarins, ils ne pouvaient être en sécurité ; c'est une autorisation de l'Empereur qu'il leur faudrait. Mais comment l'obtenir ? si ce n'est par une ambassade du Saint-Siège. Ils en parlèrent à Valignani, qui acquiesça. Il fut décidé que Ruggieri irait à Rome exposer la situation aux Cardinaux. Il partit en 1588 et, ayant été affecté à d'autres emplois, il ne revint pas en Chine. Du reste, le Pape Sixte V ne jugea pas les circonstances favorables à l'envoi d'une ambassade en Chine.

LES QUATRE ÉTAPES.

Les deux Pères Ricci et de Sande se trouvèrent donc seuls pour porter les responsabilités. Leur patience fut mise à une rude épreuve. Le vice-roi étant mort, fut remplacé par un troisième, qui se montra hostile aux deux étrangers. Il leur fit comprendre qu'il n'était pas convenable qu'ils demeurassent dans la même ville que le vice-roi.

Voyant qu'il fallait quitter Siu-Hing, ce qu'il désirait d'ailleurs, Ricci osa lui faire demander s'il ne pouvait leur permettre d'habiter dans une autre ville de sa juridiction. Il lui fut répondu qu'ils pourraient fort bien aller s'installer à Chao-Tcheou, au nord du Koang-Tong, à une distance d'environ 300 kilomètres de Canton. Ricci et son compagnon quittèrent Siu-Hing et rentrèrent à Macao pour préparer les voies à l'accès de Chao-Tcheou.

L'intention du vice-roi était qu'ils s'installassent encore dans une pagode. Ricci refusa net, car il ne voulait plus être assimilé

aux bonzes. Il s'adressa au vice-préfet de la ville et trouva un lieu passable. Le vice-roi donna son approbation à ce choix et céda gratis le terrain demandé. Immédiatement, les Pères se mirent à l'œuvre et firent construire une résidence. Mais auparavant, Ricci avait exposé au P. Valignani les grands inconvénients du port de l'habit et du nom de bonzes.

A savoir : 1° Les bonzes sont méprisés par toute la population en général et spécialement par les gens cultivés ; 2° Les bonzes ne peuvent jamais s'asseoir devant un mandarin et, durant les audiences officielles, ils doivent rester à genoux ; 3° La prédication des Pères ainsi vêtus était regardée par les auditeurs comme différant peu du Bouddhisme, etc. Ricci ajoutait que depuis quelque temps, aux yeux des lettrés, il était regardé comme un docteur de l'Occident, et ceux qui le connaissaient, parlant de lui, disaient toujours « le Docteur Ly ». Par conséquent, il pourrait, sans avoir passé par la filière des examens, se présenter comme docteur non chinois, mais européen ; donc le mieux serait de porter l'habit des lettrés dans leurs sorties en ville et chaque fois qu'ils recevraient chez eux des gens cultivés.

Valignani comprit la valeur de toutes ces raisons et se rangea à l'avis de Ricci sur le changement de costume. Cette bonne nouvelle leur fut apportée par Cattaneo, Jésuite italien que Valignani leur adjoignait. De ce jour, en juillet 1594, les Pères ne se rasèrent plus la tête, laissèrent pousser leur barbe et déposèrent le costume des bonzes. La première visite au préfet de la ville de Chao-Tcheou pour lui présenter le P. Cattaneo se fit suivant le rituel des lettrés, et désormais ils agiront de même aux audiences des mandarins.

Ricci se présenta à tous les mandarins de la ville. Partout la réception fut courtoise, sans doute parce qu'il s'acquittait mieux de ces réceptions officielles. D'ailleurs, sa réputation de savant s'étendait de plus en plus, et il était déjà connu dans plusieurs grandes villes. L'affluence des visiteurs fut pourtant moindre qu'à Siu-Hing, la ville étant moins populeuse. Ils eurent là aussi de grands ennuis à subir, surtout de la part des bonzes d'une pagode voisine, qui leur firent le plus de mal possible, jusqu'à provoquer des émeutes contre eux.

DEUXIÈME ÉTAPE : NAN-TCHANG.

Bien que le projet de l'ambassade pontificale à Péking eût échoué, Ricci ne perdait nullement l'espoir d'aller à Péking et n'attendait qu'une occasion propice. Celle-ci faillit se présenter. Un grand mandarin ayant autorité sur tous les vice-rois des provinces, se dirigeant vers Péking en barque, descendit à Chao-Tcheou et visita les Pères. Ricci lui dit son intention d'aller à Péking. Le mandarin lui offrit de l'y conduire et Ricci accepta.

Laissant Cattaneo et les autres à Chao-Tcheou, le 18 avril 1595, il prit une barque et suivit le mandarin. En cours de route, celui-ci, s'effrayant sans doute des conséquences de la démarche

qu'il avait assumée, déclara à Ricci qu'il lui serait bien difficile d'entrer à Péking et de s'y faire accepter, et qu'il vaudrait mieux aller à Nan-Tchang, chef-lieu du Kiang-Si, où il avait été mandarin pendant dix ans, et qu'il l'aiderait de son influence. Ricci refusa et persista à vouloir se diriger sur la capitale. Alors le mandarin changea d'itinéraire et dit qu'il n'irait qu'à Nankin, mais pour y aller, il fallait passer par Nan-Tchang.

Ricci le suivit et, arrivé à Nan-Tchang, il voulut s'y arrêter quelques jours pour visiter cette ville. Fin mai 1595, il arriva à Nankin où il rencontra plusieurs mandarins qu'il connaissait et qui le reçurent très bien. Voyant qu'il ne pouvait continuer sa route vers Péking, Ricci pensa s'installer à Nankin, mais aussitôt ses amis l'apprirent ; ils s'y opposèrent, craignant de se compromettre. Alors Ricci retourna à Nan-Tchang, malgré sa répugnance. A son passage dans cette ville, il avait remarqué que les membres de la famille de l'Empereur Wan-Ly y étaient très nombreux, et aussi qu'il y avait beaucoup de lettrés.

Il logea chez un bachelier de ses amis. Le vice-roi de la province du Kiang-Si, déjà bien disposé pour lui sans l'avoir vu, le fit appeler et se déclara enchanté de lui permettre de demeurer dans sa ville. Entre temps, le P. de Sande lui envoya comme aide, de Chao-Tchéou, le P. Soerio, qui arriva à Nan-Tchang à Noël 1595.

Le vice-roi leur offrit une pagode. Ricci refusa et acheta une maison. Les lettrés et mandarins affluèrent chez les Pères. Jusque-là, Ricci et ses compagnons avaient enseigné la doctrine catholique quand l'occasion se présentait, mais le nombre des conversions se comptait sur les doigts d'une seule main. A Nan-Tchang, Ricci mit une sourdine à sa prédication, car il ne voulait pas prêcher une religion nouvelle avant d'en avoir obtenu autorisation de l'Empereur. Il s'était présenté comme docteur de l'Occident ; aussi, ne parlait-il guère que des sciences, ce qui d'ailleurs plaisait beaucoup à ses auditeurs. Pour eux, il construisit des sphères, des cadrans solaires, il traça des cartes, etc. A l'époque des examens littéraires, les visites étaient si fréquentes que Ricci en était accablé.

UN VOYAGE ALLER ET RETOUR A PÉKING.
TROISIÈME ÉTAPE : NAN-KIN.

En l'année 1597, un ancien président du Tribunal des Rites à Nankin, Wang-Tchong-Ming, de passage à Nan-Tchang, fit une visite à Ricci et lui offrit de le conduire à Péking. C'était justement ce que souhaitait Ricci. Vite, il prépara de nombreux et beaux cadeaux à offrir à l'Empereur. Il prit avec lui Cattaneo, laissant les deux autres Pères pour garder la résidence de Nan-Tchang. Le 25 juin 1598, il s'embarqua et en peu de jours arriva à Nankin, où il revit ses amis. De là, le voyage se fit par le canal impérial, qui rejoint Nankin à Tong-Tcheou, ville importante située à 30 kilomètres de Péking, à l'Est. Le 7 septembre, on débarquait à Tong-Tcheou. Wang-Tchong-Ming avait pris

les devants et était déjà dans la capitale, car il avait grande hâte de savoir si sa nomination à un poste supérieur qu'il désirait ardemment était promulguée. Le lendemain, Ricci entra à Péking et visita Wang-Tchong-Ming. Hélas ! celui-ci se trouvait fort déçu : sa nomination n'avait pas eu lieu. Ne pouvant rien faire pour l'aider, il conseilla à Ricci de rebrousser chemin. Celui-ci voulut d'abord voir quelques-uns de ses amis devenus mandarins, mais tous refusèrent même de le recevoir. La situation était critique et l'échec était complet. Ricci, craignant d'être appréhendé, n'hésita pas à suivre le conseil du mandarin ; il prit incontinent le chemin du retour, repassa à Nankin sans descendre et s'arrêta à Sou-Tcheou, ville riche et distinguée par le nombre de ses docteurs. Il y avait là Kiu-Tai-Sou, un de ses premiers amis, qui n'avait pas cessé de vanter les mérites de son maître, le Dr Ly de l'Occident. Ricci n'y fit qu'un court séjour. Wang-Tchong-Ming était rentré à Nankin. Apprenant que Ricci était à Sou-Tcheou, il l'invita à venir s'installer à Nankin. Ricci ne se fit pas prier et y arriva en janvier 1600, acheta une maison et continua ses relations avec lettrés et mandarins. Cette fois, il répand largement la « Vraie notion de Dieu », opuscule qu'il avait élaboré et répandu à Chao-Tcheou, et qui sera bientôt imprimé à Péking en beaucoup d'éditions.

DERNIÈRE ÉTAPE : PÉKING.

Ricci venait d'être nommé Supérieur des trois résidences : Chao-Tcheou, Nan-Tchang et Nankin. Il s'agissait d'en ériger une quatrième à Péking. Il prépara un second « assaut ».

Un eunuque du nom de Ma-Tang, puissant et très rusé mandarin, devant conduire à l'Empereur cinq ou six barques chargées de soie, offrit à Ricci de le conduire à la capitale sans frais. Malgré sa méfiance en cet homme, Ricci tenait trop à arriver à Péking pour négliger cette occasion.

Cattaneo, qui avait rapporté les objets et cadeaux de Péking, demeura à Nankin, et un autre Jésuite, Pantoja, Espagnol, partit avec Ricci le 18 mai 1600. De ce jour commencèrent les tribulations pour les voyageurs. Ma-Tang ayant appris que les caisses des Pères contenaient des objets précieux destinés à être offerts à l'Empereur, sa cupidité s'enflamme : il espère en obtenir une partie et s'attribuer l'honneur de distribuer le reste à l'Empereur. De là, toutes sortes de ruses, de mensonges et même de violences de la part de Ma-Tang contre les Pères, pour arriver à ses fins, et que nous ne raconterons pas ici.

Il nous suffit de dire que, malgré toutes ses habiles machinations, Ma-Tang ne réussit à s'adjuger que quelques pièces. La barque qui les conduisait dut s'arrêter à Tientsin depuis juillet 1600 jusqu'au début de janvier 1601. L'Empereur Wan-Ly, averti de la venue des docteurs d'Occident lui apportant de nombreux cadeaux et objets curieux, donna, le 8 janvier 1601, des ordres pour que ces étrangers arrivent sur-le-champ à Péking. Huit chevaux et trente porteurs furent réquisitionnés et en quatre

jours de voyage, ils arrivaient à Péking avec tous les bagages. C'était le 24 janvier 1601.

Le Tribunal des Rites était chargé de cette affaire. On prépara les présents avec la liste accompagnée d'une supplique. Dans cette pièce, Ricci exposait qu'il avait fait 40 000 kilomètres pour venir dans ce pays, dont la renommée l'avait attiré. Il a demeuré à Siu-Hing et à Chao-Tcheou pendant cinq ans. Durant ce temps il a étudié la langue et l'écriture, dans le but d'acquérir la connaissance de la doctrine des sages de la Chine et de leurs œuvres... Il ne désire ni charges ni faveurs dans l'Empire... Si Sa Majesté daigne accepter les objets européens qu'il lui présente, elle augmentera sa reconnaissance pour tant de bienveillance...

Quel était ce souverain auquel Ricci s'adressait ? Wan-Ly paraît avoir été doué de certaines qualités impériales ; ayant succédé à son père à l'âge de 10 ans (1573), il garda, durant les premières années de son règne, les traditions de ses ancêtres. Mais bientôt, adonné à l'ivrognerie et à la luxure, il vivait retiré au fond de son palais, se laissant complètement dominer par les eunuques. Pendant son long règne de quarante-sept ans, on ne le vit que très rarement. Il ne se laissait approcher que par les eunuques et les Grands Ministres. Menant une vie oisive, il ne semblait s'intéresser qu'à son harem, ou à voir et à collectionner des objets rares et curieux ; aussi, ne cessait-il d'en rechercher, non pas comme artiste, mais comme amateur de curiosités.

Ricci ne tarda pas à comprendre que l'autorisation tant souhaitée ne pouvait être accordée par un tel empereur. Mais c'est précisément sur cette passion démesurée de l'insolite que Ricci s'appuiera pour assurer son séjour en Chine, et cela lui suffira.

Quand Wan-Ly vit les images, il fut très impressionné à cause de l'apparence de vie que semblaient avoir les personnages représentés ; les instruments de musique le charmaient également. Il admira surtout l'horloge, mais il fut fort déçu, parce qu'elle ne marchait pas ni ne sonnait. On lui dit qu'elle n'était pas réglée et que les Pères seuls pouvaient la mettre en marche. Alors les Pères furent conduits à la salle où était placée l'horloge. Ricci en expliqua le mécanisme et demanda quelqu'un auquel il enseignerait en deux ou trois jours tout ce qui est nécessaire pour faire marcher l'horloge. Sur ce rapport l'Empereur ordonna à quatre eunuques, forts en mathématiques, de se mettre à l'école de Ricci. Pendant ce temps, l'Empereur ne cessait d'envoyer des eunuques pour poser des questions aux Pères.

Les trois jours écoulés, on fit marcher l'horloge et l'Empereur en fut si satisfait qu'il augmenta incontinent la dignité et le traitement des quatre eunuques. Faute de voir les Pères, il fit exécuter leur portrait par deux de ses meilleurs peintres.

Jusqu'à-là les Pères logeaient dans des locaux aménagés par Ma-Tang ; mais Ricci avait hâte de se dépêtrer des mains de

cet homme qui, par ses subordonnés, empêchait les visiteurs de venir voir les Pères. D'ailleurs, il savait pertinemment que Ma-Tang voulait le faire expulser de Chine, afin de s'arroger la récompense que — pensait-il — l'Empereur ne manquerait pas d'accorder aux Pères en reconnaissance de leurs présents.

Un incident vint mettre un terme à la demi-captivité des Pères entre les mains des eunuques. Le Président du Tribunal de la Cour Suprême s'indignait de ce que les Pères n'étaient pas encore allés lui rendre visite. Il les fit arrêter et conduire au tribunal. C'était le 4 mars.

Ricci, interrogé, dit qu'il avait souffert des violences de la part de Ma-Tang depuis sa venue à Péking. Le Président, ému par ces raisons, dit au Père de ne rien craindre, l'affaire s'arrangera, et en attendant il ira loger au Seu-Yi-Yuan (1) où les Pères seront entretenus aux frais du Trésor public. Ils y allèrent et ainsi échappèrent des griffes de Ma-Tang ; mais c'était pour retomber dans celles des mandarins de ce grand Tribunal. Pour se libérer tout à fait, Ricci loua à ses frais une petite maison dans le quartier le plus important de la ville.

Aussitôt que les Pères furent installés dans cette nouvelle résidence, l'affluence des visiteurs commença, dans de telles proportions que durant la journée, la rue était pleine de palanquins et de chevaux appartenant aux personnages de distinction qui venaient visiter les Pères.

L'horloge du palais s'étant détraquée, l'Empereur la fit porter chez les Pères pour la réparer. Alors pendant trois jours les curieux ne manquèrent pas pour défiler devant l'horloge et l'admirer. Wan-Ly l'ayant su, ne permit plus qu'on la transportât dehors, mais il accorda aux Pères d'entrer au palais chaque fois que l'horloge aurait besoin d'être réglée.

On voit par là que si l'Empereur était si favorablement disposé pour les Pères, ce n'était point pour leurs personnes, encore moins pour la doctrine qu'ils apportaient ; c'était uniquement pour l'entretien des objets curieux qu'ils lui avaient apportés.

Au bout d'un an ou deux, Ricci songea à l'instruction des catéchumènes qui se présentaient. Son compagnon Pantoja, dès les premiers jours, catéchisait les petites gens qui s'approchaient d'eux et les serviteurs de la résidence. Ricci écrivit des opuscules qui contenaient les prières chrétiennes et exposaient les grands Mystères ; il en fit d'autres d'un style plus relevé pour les lettrés.

LES COLLABORATEURS DE RICCI.

Ricci ne travaillait pas seul ; il y avait parmi ses auditeurs des lettrés, des docteurs qui, subjugués par son ascendant, ne

(1) Le Seu-yi-Yuan était un vaste espace où on logeait tous les étrangers qui, munis d'un passeport, venaient à Péking soit comme pseudo-ambassadeurs apportant le tribut, soit comme marchands.

désiraient rien tant que de collaborer avec lui. Citons-en les plus marquants.

Kiu-Tai-Sou. — Le premier en date qui lui offrit ses services déjà à Chao-Tcheou et qui se glorifiait, nous l'avons vu, d'être l'élève de Ricci, s'appelait Kiu-Tai-Sou. Il avait du goût pour les sciences européennes. Il apprit la géométrie et les mathématiques et ne considérait pas ces sciences comme des récréations intellectuelles, à la manière de beaucoup de lettrés, mais pour leur utilité pratique. Il traduisit ou aida Ricci à traduire plusieurs ouvrages. Il s'appliqua en même temps à l'étude de la religion chrétienne et bientôt il demanda le baptême. Les Pères ne se pressèrent pas de le lui conférer. Il le reçut à Nankin le 25 mars 1606 et continua à travailler avec les Pères.

Ly Tche-Tsao. — Natif de Hang-Tcheou, docteur en 1598, Ly était un homme de talent. Il s'adonna à Péking à l'étude des sciences. Il composa plusieurs volumes de mathématiques, traduisit la géométrie d'Euclide. Devenu secrétaire du ministère des Travaux publics à Nankin, il résidait effectivement à Péking et profita de ce voisinage pour continuer ses relations intellectuelles avec Ricci auquel il fut d'un grand secours pour la traduction de ses livres de mathématique et d'astronomie. Lui aussi, avait un grand désir de se faire chrétien, mais il avait plusieurs femmes, et sa foi n'était pas assez vive pour lui suggérer les sacrifices nécessaires. Etant tombé malade en 1610, l'année de la mort de Ricci, celui-ci l'assista, l'amena à faire le nécessaire pour entrer dans l'Eglise et le baptisa en lui donnant le nom de Léon. Il guérit et vécut encore de longues années durant lesquelles il mit ses talents au service de la propagation de l'Evangile, comme nous l'avons vu, lors de la découverte de la stèle de Si-Nan en 1625, connu alors sous le nom de Docteur Léon.

Siu Koang-Ki. — Le plus célèbre des convertis de Ricci est sans contredit Siu Koan-Ki. Né en 1568 à Shang-Hai d'une famille cultivée. En 1581, il fut reçu bachelier, se maria et n'eut qu'un seul enfant. En 1600, de passage à Nankin, il eut une entrevue avec les Pères et retint de l'entretien qu'il eut avec eux que « Dieu était le premier principe de toutes choses ». Cette affirmation le fit réfléchir ; il en conçut de l'inquiétude, avec un ardent désir d'approfondir cette question. En 1601, il alla à Péking pour y passer un examen. Il tenta de voir Ricci, mais ne put y arriver. D'ailleurs, il était profondément triste d'avoir échoué à l'examen. Il alla cacher sa honte — ce sont ses propres paroles — au Koang-Tong, où il assumait la direction d'une école à Chao-Tcheou.

Ce fut là qu'il rencontra de nouveau les Pères. Cattaneo lui montra une grande image du Sauveur, devant laquelle Siu s'inclina comme devant une divinité. Siu avait un jugement droit, mais il avait la passion des études littéraires, bien qu'il aimât aussi les sciences naturelles. Son ambition était alors de parvenir aux hautes charges, partant il ne songeait pas encore à se convertir. En 1603, il alla de nouveau à Nankin et vit le

P. Rocha, qui lui donna une belle image de la Mère de Dieu et quelques opuscules de religion. Il n'en fallut pas davantage. Il passa toute la nuit à les lire et à apprendre les prières par cœur. Le lendemain, il retourna vers le Père et lui demanda le baptême. Rocha lui dit de venir s'instruire tous les jours pendant une semaine. Il y alla deux fois par jour et reçut le baptême sous le nom de Paul, dans de grands sentiments de foi. Ensuite il rentra à Shang-Hai et peu près, il retourna à Péking, où il obtint le degré de docteur et, de plus, fut admis à l'Académie des « Han-Linn ». Siu Paul entra en relations fréquentes et intimes avec Ricci, qui en fit son bras droit.

Plus tard, il deviendra chancelier de l'Empire et sera, plusieurs années durant, le soutien de l'Eglise de Chine.

LES OCCUPATIONS DES PÈRES A PÉKING.

Dans une lettre du 10 mai 1605, Ricci assure qu'il y a plus de cent chrétiens dans la capitale, et il ajoute que « n'était la pluralité des épouses, très commune chez les personnages de distinction, plusieurs de ceux-ci seraient entrés dans l'Eglise ». Il y avait quatre ans que les Pères séjournaient dans la capitale, et ils avaient dû plusieurs fois déménager dans des demeures étroites. Valignani leur vint en aide, et ils purent acheter à bon compte, non loin de la porte méridionale de Chou-Tche, une maison de quarante-cinq pièces, grandes et petites. Ils s'y établirent en août 1605, après avoir aménagé une jolie chapelle. C'est là que, plus tard, s'érigera l'église du Nan-Tang, première et mère de toutes les églises de Péking. Les compagnons de Ricci commencèrent à s'avancer un peu dans les campagnes, conversant de ci de là avec les gens simples ; à l'occasion, les réunissant en petits groupes et leur prêchant les grandes vérités. Là où ils avaient été bien reçus, ils revenaient au bout de quelques mois et baptisaient les mieux préparés. Leur ministère fut fécond, surtout dans les villages de la région de Pao-Ting-Fou où ils donnèrent environ 150 baptêmes. Il est très regrettable que les Pères n'aient pas désigné par leurs noms les chrétientés qu'ils avaient ouvertes, mais seulement par des vocables comme « L'Assomption », « Saint-Clément », « Tous les Saints », de sorte qu'il est impossible maintenant d'identifier ces villages d'une manière certaine. Mais ces conversions relativement nombreuses, quoique faites en sourdine, provoquèrent des commentaires malveillants de la part des païens.

Dès 1607, les Pères durent cesser leurs tournées, pour ne les reprendre que plus tard.

Ricci, étant Supérieur de toutes les résidences, devait chaque année rendre compte à son Visiteur des résultats de leurs travaux. En 1605, il déclarait à son Supérieur que les quatre résidences avaient, avec leurs dépendances, 1 200 chrétiens. Jusqu'ici nous n'avons parlé que des activités des compagnons de Ricci, qui, lui, ne pouvait songer à aller explorer les villages. Parmi ses activités, la plus absorbante était celle de recevoir et de rendre

les visites, ainsi que de correspondre par lettre à des personnages dispersés à travers toute la Chine. Ricci excella en cet art de converser avec les visiteurs. « C'est une fatigue au-dessus de nos forces, avouait-il, mais dont nous ne pouvons nous dispenser, si nous ne voulons pas détruire ce que nous avons édifié avec tant de peine ». En ce genre d'activité, ses confrères ne pouvaient l'aider que très faiblement.

Persuadé qu'il fallait à Péking des missionnaires savants, Ricci ne cessait d'en demander à son Supérieur général.

Ne pouvant décrire ici dans le détail tous les travaux de ce grand missionnaire, nous nous bornerons à dire comment se termina sa carrière.

MORT DE RICCI.

Tant de travaux et de soucis usèrent prématurément la forte constitution de Ricci. Pendant les premiers mois de l'année 1610, comme s'il avait pressenti sa mort prochaine, Ricci écrivit un mémoire de ce qu'il avait fait pendant les vingt-cinq années qu'il avait passées en Chine. Comme conclusion, il affirmait que le « meilleur plan était de gagner peu à peu du crédit chez les Chinois, au moyen des lettres et des sciences ; et ensuite, lorsque les soupçons auraient été dissipés, on procédera aux conversions ». Certains de ses compagnons le pressaient pour qu'il essayât d'obtenir la permission de demeurer en sécurité dans l'Empire. Ricci répondait : « Ne voyez-vous pas que l'Empereur ne s'entretient de vive voix qu'avec les eunuques de l'intérieur du Palais. On ne peut lui adresser une supplique que par l'intermédiaire d'un magistrat. Or, je sais d'expérience qu'une pétition de ce genre, demandant que des étrangers résident en Chine, ne sera jamais présentée, tant son objet est contraire aux us et coutumes de cet Empire ». Et il ajoutait : « Durant ces dix années passées, les Pères ont été exposés au danger d'être expulsés d'une ville ou d'une autre, et cependant ils sont restés ; puisque nous sommes ici à Péking, et que personne ne parle de nous chasser, ne donnons aucunement lieu de croire que nous redoutons quelque chose ».

Le 3 mai 1610, Ricci revint d'une visite avec un violent mal de tête. Bientôt le mal s'aggravant, six médecins furent appelés et prescrivirent en vain leurs médicaments. Le 11 mai, le malade, en pleine possession de ses facultés, reçut les derniers sacrements et rendit son âme à Dieu.

Peu avant de mourir, faisant ses recommandations à ses confrères, il leur dit ces paroles : « Je laisse devant vous une porte ouverte pour de grands mérites, mais non pas sans dangers et travaux ».

Le P. Ricci fut vraiment un homme apostolique. Vingt fois contrarié dans son hardi projet de s'établir dans la capitale de la Chine, vingt fois il revint à la charge jusqu'à ce que son indomptable énergie eût mérité de voir son dessein couronné

de succès. Si nous nous sommes un peu attardé dans le récit de ses travaux (1), c'était pour mieux faire ressortir que celui que Dieu avait destiné pour être l'introducteur des missionnaires dans une nation si ennemie de tout ce qui vient de l'étranger, devait être un homme sage, prudent et un cœur large, inspirant la confiance. Sa tâche était d'ouvrir une porte fermée hermétiquement. Il l'a ouverte, non pas toute grande certes, mais après lui les prêtres ont pu passer. Parfois la porte ne sera qu'entrebâillée, et les missionnaires devront user d'habileté pour pénétrer et demeurer dans le pays ; il y aura des persécutions, il y aura aussi des périodes d'accalmie. C'est un fait indéniable : depuis Ricci seulement, les Missions catholiques ont pris pied en Chine.

LA SÉPULTURE DE RICCI.

Jusqu'à la mort de Ricci, les Jésuites qui avaient pénétré en Chine, grâce au prestige de leur confrère, ne dépassaient pas le nombre de 14, parmi lesquels quelques-uns moururent avant lui, et leurs corps furent inhumés au cimetière de Macao.

A Péking, les Pères avaient pour ainsi dire acquis droit de cité, mais ils n'avaient nul emplacement pour être ensevelis après leur mort. Le docteur Ly Léon eut l'idée de s'adresser directement à l'Empereur pour le supplier d'accorder à l'illustre défunt un lieu de sépulture.

Après de nombreuses démarches auprès des hauts fonctionnaires, la supplique fut approuvée par l'Empereur et envoyée au Ministère des Rites, qui la jugea favorablement.

Cette faveur causa une grande joie aux missionnaires de Péking. En effet, une sépulture pour les morts était une sécurité pour les vivants.

On leur présenta quatre établissements également commodes et on invita les Pères à choisir. Ils optèrent pour une grande propriété située hors de la porte de l'Ouest, à une distance de 600 mètres des murailles, sur laquelle s'élevait une grande et riche maison entourée d'un beau jardin.

En octobre 1610, les missionnaires prirent possession du cimetière ; ils y transportèrent aussitôt le corps du défunt qu'ils entreposèrent dans une salle, en attendant l'achèvement du tombeau. L'année suivante, le jour de la Toussaint 1611, les Pères procédèrent très solennellement aux funérailles du P. Matthieu Ricci.

Ce cimetière est désigné sous le nom du village d'à côté, « Chala » ; nous verrons plus loin que cette propriété, très agrandie, sera le centre de grandes œuvres des Missions catholiques de Chine, entre autres du Séminaire régional de Chala.

(1) Récit que nous avons extrait de l'ouvrage : *Le P. Matthieu Ricci et la société chinoise de son temps*, par le R.P. Bernard Henri S.J. en 1937.

CHAPITRE V

Les autres religieux missionnaires de l'époque. — Macao « ville sainte ». — Fondation des chrétientés de Shang-Hai et de Hang-Tcheou. — Le successeur de Ricci. — La persécution de Chen-Kiao. — Rentrée officielle des Jésuites à Péking. — Chute de la Dynastie des Ming.

LES AUTRES RELIGIEUX MISSIONNAIRES DE L'ÉPOQUE.

Pendant que les Jésuites s'acheminaient péniblement sur Péking, les autres Ordres religieux ne restaient pas inactifs. Nous avons dit plus haut que le Portugal, trop petit, ne pouvait suffire à la tâche qui lui incombait d'envoyer assez de missionnaires dans ses immenses possessions de l'Extrême-Orient.

Ce que le Portugal était incapable de réaliser seul, l'Espagne était impatiente de l'exécuter et, de même que Macao était le centre de ralliement d'où partaient les missionnaires venus de Goa, de même les Iles Philippines parurent un moment devenir un autre centre par où devaient passer les missionnaires qui venaient par le Mexique ou par le détroit de Magellan, traversant le Pacifique.

Depuis l'érection du diocèse de Macao en 1576, jusqu'à la mort de Ricci (1610), les Espagnols envoyèrent près de 200 religieux aux Philippines, avec l'espoir avoué de les voir prendre pied dans l'Empire chinois : or, aucun d'eux n'a réussi même à s'installer à ses portes. Les Augustins se confinent décidément à l'évangélisation des Philippines ; les Franciscains rêvent de porter leurs pas vers le Japon où les Jésuites les invitent ; les Dominicains consacrent une partie de leurs efforts à prêcher aux Chinois qui sont à Manille, avec l'espoir qu'ils pourront pénétrer avec eux par le Fou-Kien. Tous vont à Macao pour y ériger une maison de leur Ordre.

De son côté, le Portugal, débordé par l'immensité de ses charges, n'a pu accorder qu'une faible attention à la Chine. Une vingtaine de Franciscains portugais sont allés à Goa, mais la plupart n'ont pas continué plus loin, à cause surtout des nouvelles décevantes qui leur furent apportées de Chine.

MACAO, « VILLE SAINTE ».

La cité de Macao était devenue une vraie ville chrétienne ; bien qu'assez mal servie par son épiscopat trop dépendant de la politique métropolitaine, elle voyait se développer dans ses murs une vie religieuse intense, non sans des rivalités de clochers, d'ailleurs. Pas de rue qui ne possédât son église : la cathédrale, l'église Saint-Paul, les deux paroisses de Saint-Laurent et de Saint-Antoine, les chapelles publiques des Jésuites, des Franciscains, des Dominicains, des Augustiniens, de la Santa Casa, du Sénat, sans compter les petits sanctuaires érigés par la dévotion privée des Macaïtes.

Puisque dans notre visite à travers les diverses Sociétés de

missionnaires, nous n'avons trouvé aucun progrès dans leur pénétration en Chine, force nous est de retourner à Péking.

FONDATION DES CHRÉTIENTÉS DE SHANG-HAI
ET DE HANG-TCHEOU.

Deux ans avant la mort de Ricci, en 1608, le Dr Siu Paul était allé enterrer son père à Shang-Hai. Là, il instruisit un catéchumène et pria Cattaneo, alors à Nankin, de venir baptiser le néophyte. Cattaneo s'y rendit en septembre 1608, donna le baptême demandé et se mit à catéchiser ceux qui manifestaient le désir de l'entendre. En deux mois, il administra 50 baptêmes. Ce fut là le premier noyau de la Chrétienté de Shang-Hai ; deux années après, on y comptait 200 fidèles. Après cela, Cattaneo alla à Hang-Tcheou, patrie du docteur Ly Léon, et ouvrit cette ville à la Foi.

Nous verrons bientôt de quelle manière se fit cette fondation.

LE SUCCESSEUR IMMÉDIAT DE RICCI.

Sur son lit de mort, Ricci avait remis à ses confrères un pli cacheté sur lequel on lisait ces mots : « Au Père Nicolas Longobardi, Supérieur de la Mission de Chine, de la part de Matthieu Ricci, Supérieur de la même Mission ».

Longobardi, Sicilien, était arrivé à Macao en 1597 et fut placé à Chao-Tcheou la même année. D'un tempérament vigoureux — il mourra à 98 ans — il était enclin à l'optimisme. Il ne comprenait pas la méthode de Ricci et ne se faisait pas faute de le critiquer. Nous ne sommes pas venus en Chine pour enseigner les sciences, mais pour instruire le peuple et le sauver. En trois ans, il baptisa environ 300 personnes, mais ne tarda pas à s'apercevoir que ses conversions n'étaient pas très sincères et commença à comprendre que les travaux d'approche entrepris par son Supérieur n'étaient peut-être pas tout à fait inutiles.

Au moment de la mort de Ricci, il était Supérieur local à Nankin ; après sa nomination de Supérieur de la Mission, il ne vint pas à Péking, mais voulut résider à Nankin, d'où il pouvait rayonner et diriger ses confrères aussi facilement qu'à Péking. Un nouveau Supérieur local, le P. Vagnoni, fut donné à Nankin. Peu à peu, connaissant mieux les talents et la vertu de Ricci, il appréciait davantage ses méthodes. Cependant, il lui restait dans l'esprit quelques doutes sur la légitimité de certains rites chinois que Ricci avait permis aux chrétiens. Par ailleurs, il avait appris que plusieurs de ses confrères du Japon n'approuvaient pas les rites chinois que les Japonais observaient également. Se sentant responsable des abus qui pouvaient se commettre, il se mit à lire attentivement les livres de Confucius. Déjà d'autres missionnaires de Chine avaient agité la question entre eux et les opinions étaient diverses.

De son étude, Longobardi conclut que ces rites paraissaient entachés de superstition, sinon d'idolâtrie. Les choses en étaient là quand une tempête imprévue s'éleva contre les missionnaires.

LA PERSÉCUTION DE CHEN-KIAO, DE 1616 A 1623.

Un lettré distingué de Nankin, vice-président du Tribunal des Rites et ardent confucianiste, s'irritait de voir les progrès que faisait la Chrétienté de Nankin sous la direction de Vagnoni. Ce personnage se nommait Chen-Kiao.

En mai 1616, il présenta à la Cour une violente accusation contre les prédicateurs de la religion nouvelle et étrangère, qui détournent le peuple du culte des ancêtres. L'accusation étant restée sans réponse, il en rédigea une seconde le 15 août, dans laquelle il disait qu'il fallait mettre à mort les missionnaires et les chrétiens sans attendre qu'ils eussent pris pied dans l'Empire. Le 20 août, un décret du Tribunal des Rites ordonnait l'arrestation et l'exil des Pères. Le 31 août, Vagnoni et quinze chrétiens sont conduits en prison. Longobardi, prévenu à temps, s'empressa de monter à Péking dans l'espoir de conjurer l'orage. A Péking, il trouva les Pères Pantoja et de Ursis, et les trois docteurs (1) usant de toute leur influence pour faire révoquer l'inique sentence. Les membres du Tribunal des Rites étaient acharnés contre les missionnaires et jaloux de la faveur que les docteurs chrétiens avaient à la Cour.

A la suite d'une nouvelle pétition de Chen-Kiao, un décret de 1617 condamnait les missionnaires à l'exil à Macao. Les Pères partirent le 18 mars 1617, laissant le cimetière de Chala à la garde de deux frères chinois, non compris dans la condamnation. Ils mirent quatre mois pour arriver à Canton. Longobardi et un autre se cachèrent dans la campagne et purent ainsi exercer un peu de ministère, secourus par les aumônes et l'appui des docteurs chrétiens. Les Pères de Nankin furent mis dans des cages de bois et conduits par terre jusqu'au littoral, d'où ils furent embarqués vers Canton pour y être incarcérés avec leurs confrères de Péking.

Cattaneo et deux autres Pères, qui étaient à Hang-Tcheou, furent sauvés par le Dr Yang Michel. Celui-ci les logea chez lui et aida si judicieusement les missionnaires que pendant ces six années de persécution, la résidence de Hang-Tcheou fut le vrai centre de la Mission de Chine. En 1621, cette Chrétienté comptait 1 600 fidèles.

C'est à cette époque que Nicolas Trigault, Jésuite français, fut envoyé en 1613 par Longobardi en Europe, avec mission de recruter des missionnaires et de renseigner le Pape et le Supérieur général des Jésuites sur le succès et les besoins de l'œuvre commencée dans le Céleste-Empire. Trigault avait apporté les « Mémoires » de Ricci. Il les rédigea en latin et les publia en 1615 sous le titre : *De Christiana expeditione apud Sinas*. Cet ouvrage, traduit dans plusieurs langues d'Europe, eut un énorme succès.

(1) Ces trois docteurs étaient Shu Paul, Ly Léon et Yang Michel.

RENTRÉE OFFICIELLE DES JÉSUITES A PÉKING.

Depuis quelque temps déjà, les Mandchous se remuaient et menaçaient d'envahir le nord de la Chine. Au-delà de la Grande Muraille, les armées chinoises éprouvaient défaite sur défaite et cherchaient un moyen de barrer la route aux Tartares.

L'empereur Wan-Ly, vraiment insouciant, n'avait rien fait pour prévenir cette insurrection. A sa mort (1620), son fils Hi-Tsong (1621-1628) montait sur le trône à l'âge de 15 ans.

Les lettrés chrétiens, en l'absence des Pères, s'ingénièrent pour faire parvenir à l'Empereur un mémoire dans lequel ils exposaient que les Portugais de Macao avaient d'excellents soldats et que les PP. Jésuites étaient des savants habiles ; que les uns et les autres pourraient contribuer au salut de l'Empire. L'Empereur ayant entendu ce conseil, un détachement de 400 soldats portugais fut demandé à Macao ; mais des difficultés l'empêchèrent de parvenir à Péking. Longobardi, avec quelques compagnons, se hâta de remonter à Péking, où ils apprirent que les intentions de la Cour en les appelant étaient de leur faire couler des canons. Les Pères s'y refusèrent en disant qu'ils n'en étaient pas capables. Le Dr Ly Léon leva leurs scrupules en disant : « De même que le couturier ne se sert de son aiguille que pour faire passer le fil, de même aussi vous vous servirez de ce titre de « fondeurs ». Ce qui signifiait : « Rentrez toujours ; vous avez été bannis par l'Empereur, rentrez de même par ordre impérial ; ensuite il vous sera aisé de déposer les armes pour la plume ! ». En effet, après avoir été présentés au Ministère de la Guerre, ils rentrèrent dans leur ancienne résidence qu'un chrétien avait sauvée de la destruction en l'achetant lui-même ; ensuite ils reprirent leurs exercices, renouvelèrent leurs anciennes relations et virent leur petit noyau de chrétiens grossir, sans que jamais plus on ne leur parlât de canons à couler.

Les docteurs chrétiens avaient en tête le projet hardi d'introduire quelques Pères au Tribunal d'Astronomie, pour la réforme du calendrier et leur assurer ainsi une situation plus stable à Péking. Siu Paul avait déjà présenté les Pères à Wan-Ly comme très versés dans les sciences astronomiques. L'Empereur actuel, agréant la requête, avait chargé les PP. de Ursis et Terrenz de la correction du calendrier.

Hi-Tsong étant mort, eut pour successeur son frère Tchong-Tchen (1628-1643). Siu Paul, qui était devenu « *Kolao* » (Conseiller d'Etat), avait toute l'influence voulue pour protéger les Pères.

CHUTE DE LA DYNASTIE DES MING.

Pendant que les armées chinoises, envoyées en Mandchourie pour repousser les Tartares, n'éprouvaient que des échecs, toutes les provinces de la Chine étaient en guerre les unes contre les autres. Pas moins de huit chefs se battaient entre eux, chacun d'eux prétendant à la succession impériale. Il n'en resta que deux, qui se partagèrent la Chine : Ly Tse-Tcheng prit le Nord

et Tchang Sien-Tchong le Sud. Ly marcha sur Péking et fit massacrer la plupart des membres de la famille impériale. Tchong-Tchen, abandonné de tous et désespéré, s'échappa du palais et se pendit à un arbre du Mei-Shan, colline artificielle attenante au palais. Alors Ly somma le général chinois Ou San-Koei qui combattait en Mandchourie contre les Tartares, de le reconnaître comme son souverain. Pour toute réponse, Ou San-Koei appela à son aide ses propres ennemis les Mandchous qui, trop heureux de saisir l'occasion d'entrer à Péking, ne se firent pas prier. Ensemble, Chinois et Mandchous, dans une bataille acharnée près de la Grande Muraille, battirent Ly Tse-Tcheng. Celui-ci rentra dans la capitale, s'empara des trésors et s'enfuit vers Pao-Ting-Fou avec ses bandes. Ou San-Koei, voyant les rebelles hors de Péking, crut le moment arrivé de rétablir sur le trône la famille impériale. Naïvement, il essaya de persuader ses auxiliaires les Mandchous de retourner chez eux en Mandchourie. Ils s'y refusèrent, évidemment. Leur chef Tai-Tsong étant mort depuis peu, ils choisirent son neveu âgé de 7 ans et l'établirent sur le trône de Chine sous le nom de Choun-Tche. Ce fut le premier empereur tartare de la dynastie des Tsing.

Choun-Tche (1643-1661) régnera sur une Chine morcelée, mais son successeur, le grand Kang-Si (1662-1723) remettra les choses en place.

Ce changement de dynastie n'eut pas d'inconvénient fâcheux pour la religion. Les missionnaires qui avaient aidé les Ming se rallièrent immédiatement à la cause des Tsing et ne furent pas trop inquiétés, sauf toutefois sous le règne de Yong-Tcheng (1723-1736), fils de Kang-Si, comme nous le verrons plus loin.

CHAPITRE VI

Restauration de la hiérarchie ecclésiastique. — Les Rites chinois.

Jusqu'ici, le lecteur a pu s'étonner de ne lire dans notre récit aucune allusion aux évêques. Il n'a été question que d'évangélisation par des missionnaires presque tous religieux. C'est que, nous l'avons dit, il n'existait qu'un seul évêque depuis le 23 janvier 1576 : celui de Macao, suffragant de Goa la Métropole. Le premier évêque fut Mgr Léonard de Sâ (1577-1597), de l'Ordre du Christ. La Chine, l'Annam, le Siam, le Cambodge, le Japon étaient sous la juridiction de cet évêque.

A plusieurs reprises, les Papes avaient concédé de grands privilèges aux rois du Portugal, tant pour les remercier des services rendus que pour les encourager à en rendre d'autres. Au cours des premières années de ses conquêtes, le Portugal

avait rempli avec zèle ces prescriptions, mais le temps allait venir où ils ne pourraient plus. Dépourvu d'hommes et d'argent, il laissait les Eglises sans missionnaires et n'arrivait pas à entretenir ceux qu'il avait envoyés. On pouvait donc considérer le Portugal comme déchu de ses prérogatives, puisqu'il n'était plus à même d'en remplir les conditions. Mais le roi, les hommes d'Etat, même le clergé portugais ne l'entendaient pas ainsi. Ils voulaient conserver tous les droits du patronage, même s'il leur était impossible d'en remplir les obligations.

On vit alors des missionnaires zélés supplier le Pape d'envoyer des pasteurs pour les Eglises récemment fondées en Extrême-Orient. Innocent X voulut sacrer l'un d'eux, le P. de Rhodes, Jésuite, qui refusa.

Alors le Pape le chargea de chercher des sujets. Il en trouva à Paris dans un groupe de prêtres qui avaient fait le projet de fonder une Société pour les Missions étrangères. En France, de hautes personnalités religieuses, pleines de sollicitudes pour les Missions, supplièrent le Souverain Pontife de « créer des évêques titulaires et de les députer dans ces régions au nom du Siège Apostolique, et non avec le titre d'« Ordinaires » (juillet 1653). Parmi les signataires de cette supplique, nous trouvons le nom de saint Vincent de Paul.

Après de longues hésitations, Rome adopta ce plan. Le Saint-Siège institua trois prêtres français non religieux : François Pallu, Vicaire apostolique du Tonkin, en lui adjoignant l'administration de cinq provinces de Chine ; de la Motte-Lambert, Vicaire apostolique de quatre autres provinces de Chine, et Cottolendi, Vicaire apostolique de Nankin et administrateur des provinces suivantes : Tchely, Chan-Tong, Chen-Si, Ho-Nan, Corée et Mongolie.

Bientôt, grâce aux libéralités de Louis XIV, à la générosité et à la piété de la duchesse d'Aiguillon, une Société de Missionnaires destinés exclusivement à l'Extrême-Orient prenait naissance à Paris, sous le nom de « Société des Missions Etrangères de Paris » qui, depuis, a donné à l'Eglise d'Asie tant de missionnaires.

Mgr Cottolendi, sacré à Paris en 1660, ne put arriver à destination. Epuisé par la fièvre du pays, il mourut aux Indes le 18 août 1662, à l'âge de 33 ans.

Son successeur fut un Chinois, Grégoire Lou dit Lopez (nom portugais). Né au Fou-Kien, il fut baptisé à 22 ans. Il entra chez les Dominicains et fut ordonné prêtre en 1656. Nommé Vicaire apostolique en 1674, il ne put être sacré que le 8 avril 1685. Ce premier prêtre et évêque chinois fut modeste et zélé. Il secourut les chrétiens des provinces méridionales pendant l'exil des missionnaires à Canton. Après son sacre, il résida à Nankin où il exerça un ministère très actif. Mgr Grégoire Lopez mourut à Nankin le 27 février 1691.

Cette forme de hiérarchie ne fut pas de longue durée. Malgré les précautions que prenait Rome pour ne pas offenser le Portugal, celui-ci ne cessait de protester contre la prétendue lésion de ses droits de patronage, par la création des Vicaires apostoliques. Pour donner quelque satisfaction au roi, le Pape Alexandre VIII, le 10 avril 1690, érigea les deux évêchés de Péking et de Nankin, pour lesquels il accorda au roi du Portugal le droit de présentation, avec l'obligation de les doter.

Voici comment fut réparti le territoire entre ces deux évêchés et celui de Macao :

A l'évêque de Macao : le Koang-Tong et le Koang-Si.

A l'évêque de Péking : le Tche-Ly, le Chan-Tong, le Chan-Si, la Mongolie, le Ho-Nan et le Sè-Tchoan.

A l'évêque de Nankin : le Tche-Kiang, le Fou-Kien, le Kiang-Si, le Hou-Koang, le Koei-Tcheou et le Yun-Nan.

Ces trois évêchés eurent pour métropolitain l'archevêque de Goa. Six années après l'érection de ces trois évêchés, Rome prit sur chacun d'eux des territoires pour former huit vicariats apostoliques (1696).

Cette dernière manière de procéder se répétera plusieurs fois jusqu'au 21 janvier 1856 où eut lieu le changement en vicariats desdits évêchés de Péking et de Nankin. Seul, l'évêché de Macao, dont le territoire s'amenuisa de plus en plus, persistera jusqu'à la fin...

LES RITES CHINOIS.

Avant de poursuivre notre histoire de l'apostolat en Chine, nous devons faire mention des graves divergences de vues qui eurent lieu parmi les missionnaires sur certaines pratiques en usage en Chine et concernant la vie spirituelle des vivants et les hommages à rendre aux défunts.

Il s'agissait d'abord des rites observés par tous les fonctionnaires publics et par les élèves des écoles du gouvernement à certains jours et à certaines époques déterminées, en l'honneur du « Sage Confucius ; et, en second lieu, de ceux que gardait le peuple chinois en privé, à l'égard des défunts et des ancêtres.

Les missionnaires pouvaient concevoir plusieurs façons de procéder à l'égard des nouveaux convertis : les uns, comme Ricci et beaucoup de ses successeurs, en vue d'attirer le plus de prosélytes possible, voulaient laisser intacts les usages chinois qui n'étaient pas absolument en opposition avec le dogme catholique ; ils ne pensaient pas que certaines cérémonies extérieures envers les morts, les ancêtres, Confucius et même l'Empereur, fussent entachées de croyances superstitieuses.

Ils étaient donc portés à les tolérer, quitte à les animer petit à petit, de concepts chrétiens. Ils pensaient qu'à vouloir faire table rase de tous les usages chinois, on n'arriverait qu'à provoquer chez les officiels une opposition systématique ; et chez le peuple, une méfiance toute naturelle à l'égard d'une nouvelle religion, qui n'hésitait pas à supprimer ce à quoi il tenait tant. Cette manière de procéder était devenue quasi une règle, quand de nouveaux missionnaires, appartenant à d'autres sociétés religieuses, débarquèrent à leur tour sur le territoire chinois déjà ouvert par leurs aînés. Ils furent mal impressionnés par la grande liberté que l'on prenait à l'égard du Dogme catholique. Moins préoccupés que leurs devanciers par les difficultés des débuts, ils ne comprirent pas qu'on pût transiger avec la pureté de la doctrine catholique. Ils pensèrent que cette dernière importait bien plus, surtout au début de la prédication évangélique en Chine, que le nombre des néophytes attirés grâce aux facilités accordées par rapport aux usages en vigueur.

La question fut portée à Rome, et les « Rites chinois » furent interdits par plusieurs mémorables décrets. Mais la plupart des missionnaires qui avaient toléré les rites ne voulurent pas céder, pensant que Rome ne se rendait pas compte de la situation qui prévalait sur les lieux.

Les autres ne désarmèrent pas non plus, convaincus qu'ils étaient de servir le parti de la vérité, et qu'ils représentaient les « défenseurs de la Foi ». Il fallut de longues années pour que la lumière se fit sur cette question et pour que le calme se rétablît dans les esprits.

Loin de nous la pensée de raconter ces joutes d'arguments. Il nous suffira d'y faire une brève allusion lorsque la clarté du récit le demandera.

DES MISSIONNAIRES LAZARISTES
SONT ENVOYES EN CHINE



OBSERVATIONS. — *Les prêtres de la Congrégation de la Mission ont exercé leur ministère en Chine dans des situations diverses, et au milieu de circonstances bien différentes. Aussi devons-nous diviser notre récit en plusieurs périodes distinctes.*

Ces missionnaires arrivèrent en Chine une première fois en très petit nombre, non point envoyés par leur Supérieur général, mais directement par la Sacrée Congrégation de la Propagande érigée en 1622, et non sans l'assentiment de leur Supérieur Majeur. Ils n'étaient que deux prêtres, MM. Appiani et Mullener ; peu après, un troisième, M. Pedrini, les suivit.

De là, une première période, qui comprendra les années 1699-1783.

Plus tard, Rome offrira à la Congrégation de la Mission la direction de la « Mission française de Péking », confiée jusque-là aux RR.PP. Jésuites, dont la Société venait d'être dissoute. Ce sera la deuxième période, commençant en 1783, pour s'achever lors d'une nouvelle distribution des territoires ecclésiastiques en Chine.

En 1856, après avoir supprimé les deux évêchés de Péking et de Nankin, le Saint-Siège divisa le territoire de Péking en trois Vicariats apostoliques. C'est par cet événement que débutera la troisième période, qui s'étendra jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Enfin, la révolte des « Boxeurs », qui inaugure le XX^e siècle, marque le début d'une ère de progrès dans les Missions de Chine. Ce sera l'objet de la quatrième période, qui comprendra un bon demi-siècle, et sera forcément la dernière, puisque nous serons arrivés à la fin des Missions en Chine, au moment sinistre où le Communisme aura hélas ! tout anéanti...



PREMIERE PERIODE (1699 à 1783)

CHAPITRE PREMIER

Le Pape Innocent XII envoie des Missionnaires en Chine. — Louis-Antoine Appiani, Lazariste. — Clément XI récompense le Légat Mgr de Tournon. — La persécution de Yong-Tcheng. — Mort de M. Appiani.

LE PAPE INNOCENT XII
ENVOIE DES MISSIONNAIRES EN CHINE.

Nous avons vu que, par l'institution de trois Vicariats apostoliques l'Eglise avait soustrait presque toute la Chine à la

domination portugaise. Mais d'une part, ces trois circonscriptions, beaucoup trop étendues pour être visitées efficacement par leurs chefs, Mgr Pallu, Mgr de la Motte-Lambert et Mgr Grégoire Lopez, ne bénéficiaient guère de cette innovation. D'autre part, le Portugal se plaignait amèrement d'avoir été évincé de ses droits d'une manière si catégorique.

En érigeant les deux évêchés de Péking et de Nankin en 1690, Alexandre VIII s'était réservé le droit de faire des coupes dans les territoires de ces diocèses, ainsi que dans celui de Macao, pour en former des vicariats apostoliques. C'est son successeur, Innocent XII, qui exécuta cette réserve en établissant neuf nouveaux Vicariats apostoliques. Ce sont les Vicariats de :

- 1° Fou-Kien, confié aux Missions Etrangères de Paris ;
- 2° Tche-Kiang, aux Dominicains ;
- 3° Kiang-Si, aux Augustins ;
- 4° Hou-Koang, aux Franciscains ;
- 5° Shan-Si, aux Jésuites ;
- 6° Sse-Tchoan, encore aux Missions Etrangères de Paris ;
- 7° Chen-Si, encore aux Franciscains ;
- 8° Yun-Nan, encore aux Missions Etrangères de Paris ;
- 9° Koci-Tcheou, encore aux Jésuites.

REMARQUE IMPORTANTE. — *Quand nous disons que tel Vicariat fut confié à telle Société de missionnaires, cela ne signifie pas que dès ce jour, les missionnaires qui travaillèrent dans ce nouveau Vicariat fussent tous membres de la Société ou Congrégation à laquelle fut confié ce Vicariat. N'oublions pas que les Missions de Chine n'avaient alors qu'une organisation très rudimentaire. La Propagande attribuait l'administration des Chrétientés à ceux qui les avaient fondées. Or, les premiers missionnaires ouvraient des Chrétientés partout où les circonstances le permettaient et ainsi, ils pénétraient dans nombre de provinces civiles. Lorsque les Evêchés et les Vicariats furent créés, les missionnaires devaient continuer à administrer les Chrétientés où ils se trouvaient, sans aucun préjudice de la juridiction de l'Ordinaire du lieu, auquel tous les missionnaires, à quelque Société ou Congrégation qu'ils appartenissent, étaient soumis.*

Cette ligne de conduite était favorable aux néophytes, qui demeuraient ainsi sous l'administration des Pères qui les avaient convertis à la Foi, tout en tombant eux-mêmes sous la juridiction de l'Evêque ou du Vicaire apostolique du lieu. D'ailleurs, ce système ne pouvait durer bien longtemps, car ces missionnaires dispersés avaient plus ou moins hâte de rentrer au giron de leur famille spirituelle qui, elle, travaillait à son compte dans le territoire qui lui avait été confié.

Cette mise au point faite, reprenons notre récit.

En 1597, le Pape Innocent XII, après avoir pourvu de chefs ces Vicariats apostoliques, songea à les fournir de bons ouvriers et, par ses ordres, la S.C. de la Propagande prépara une expédition apostolique pour la Chine, se composant de trente-deux

religieux, parmi lesquels étaient des Dominicains, des Augustins et des Franciscains, puis un prêtre lazariste italien, M. Louis Appiani, directeur spirituel du Collège de la Propagande (1), accompagné d'un prêtre séculier, M. Mullener, Saxon d'origine, qui sortait de ce même Collège.

L'intention de la Sacrée Congrégation était d'établir en Chine un Séminaire pour y former un clergé indigène. Les qualités qu'elle avait remarquées en M. Appiani lui avaient fait concevoir une grande espérance de réaliser par lui cette belle œuvre. Et pour lui fournir les moyens de réaliser ce projet, elle lui donna le titre et les pouvoirs de Visiteur apostolique.

LOUIS-ANTOINE APPIANI.

Louis Appiani naquit à Dogliani, dans le Piémont (Italie), le 22 mars 1663. A l'âge de 25 ans, étant déjà prêtre et docteur en théologie, il entra dans la Congrégation de la Mission à Gênes et fit les vœux le 28 mai 1689. Il enseigna la théologie, puis la philosophie à Rome, à la Maison de Monte-Citorio ; ensuite il fut chargé de la direction spirituelle au Collège de la Propagande de Gênes.

Appiani et le jeune Mullener, âgé de 24 ans, s'embarquèrent à Venise le 12 mai 1697, débarquèrent en Syrie, traversèrent la Perse et reprirent la mer jusqu'à Madras, port des Indes, où ils devaient attendre près d'un an un bateau pour la Chine. En cours de route, Mullener réfléchissait. Témoin de la vertu et des exemples de son ancien directeur spirituel, il éprouvait le besoin de mener une vie religieuse plus intense, afin de ne pas s'exposer à perdre son âme en voulant sauver celle des autres. C'est pourquoi il supplia M. Appiani de le recevoir dans la Compagnie de Saint-Vincent. Présument le consentement de ses supérieurs, Appiani le reçut le 25 janvier 1699 à Madras.

Le 14 août suivant, tous deux arrivèrent à Canton, où ils firent un séjour de deux ans, apprenant la langue chinoise et se formant au ministère apostolique.

C'était le moment où la « controverse des Rites » battait son plein, jetant le trouble dans toutes les Chrétientés de Chine. M. Appiani jugea bien vite qu'au milieu de telles conjonctures, il ne pourrait établir son Séminaire ni à Canton, ni à Macao, ni à Péking ; mais qu'il devait ajourner la réalisation de son projet, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit retiré qui ne fût pas fréquenté par les Européens. A Canton, il vit Mgr de Lyonne, qui venait d'être nommé Vicaire apostolique du Sse-Tchoan et qu'il connaissait déjà. Il lui demanda s'il ne pourrait pas aller travailler provisoirement dans son Vicariat avec son compagnon, en attendant des circonstances plus favorables. L'Evêque s'empressa d'accepter ce projet.

(1) Ce Collège fut érigé à Gênes en 1626, pour la formation d'un clergé spécialement destiné aux missions étrangères.

Les deux missionnaires partirent donc au Sse-Tchoan et se fixèrent très pauvrement aux environs de la grande ville de Tchong-King, où ils trouvèrent quelques chrétiens. Ils déployèrent là, au milieu de grandes privations, un zèle que Dieu récompensera par de nombreuses conversions.

Comme ils manquaient de ressources pour leurs œuvres et pour eux-mêmes, M. Appiani ayant appris que Mgr de Tournon, Légat du Pape pour traiter la question des « Rites », devait prochainement arriver à Canton, laissa son confrère et alla à Canton pour demander au Légat quelques secours pour sa mission.

Le 2 avril 1705, Mgr de Tournon débarquait à Macao et, de là, gagna Canton où M. Appiani l'attendait depuis deux mois. La rencontre de M. Appiani, Piémontais comme lui, causa au Légat un très vif plaisir et, comme il voyait en lui un homme dévoué à la fois à sa personne et à sa mission, déjà expérimenté dans la langue et dans les affaires de Chine, il voulut se l'attacher et lui demanda de l'accompagner comme interprète. C'est ainsi qu'au lieu de regagner sa mission du Sse-Tchoan comme il l'escomptait, M. Appiani suivit l'ambassade jusqu'à Péking.

Le Légat, avec sa suite, arriva à la capitale le 4 décembre 1705 et fut reçu au Pétang par les Jésuites français. La première audience à la Cour impériale eut lieu le 31 décembre. Ce furent, de part et d'autre, des compliments et Kang-Si déclara brusquement qu'il avait préparé un présent pour le Pape, et qu'il fallait le lui envoyer sans tarder. Le Légat, très fatigué de son long voyage, était assez étonné de l'attitude de l'Empereur.

Celui-ci, informé des décisions prises par Rome contre les rites chinois, n'avait pas manqué de manifester son indignation auprès de son entourage. Aussi, quand le Légat parut de nouveau devant lui, ce fut pour subir le contre-coup de son aigreur et de sa colère.

Sur ces entrefaites, Mgr Maigrot, Vicaire apostolique du Fou-Kien, qui avait été signalé à l'Empereur comme champion des doctrines romaines, fut convoqué à Péking. Kang-Si lui demanda s'il consentait à abandonner ses opinions pour suivre celles du Trône. Celui-ci répondit hardiment « Je le voudrais, mais ma conscience s'y oppose ! ». Cette sainte obstination allait précipiter les événements. Dans son indignation l'Empereur fit arrêter l'Evêque et décréta le bannissement de tous les missionnaires qui refuseraient de se munir du « *Piao* », qui était le sauf-conduit délivré par l'autorité civile, moyennant l'approbation formelle des rites chinois.

Profondément affligé en voyant l'échec de sa mission, Mgr de Tournon repartit le 18 août 1706 pour Canton. Pendant son séjour à Péking, aux côtés du Légat, M. Appiani fut plusieurs fois interrogé insidieusement par des mandarins subalternes ; une fois on lui dit « Est-il vrai que vous avez été chassé du Sse-Tchoan pour y avoir causé des troubles ? »



++++ Limites de l'EMPIRE CHINOIS.
 Limites des Provinces civiles.
 Dans une Province, un seul Vicairie Ap.
 0 100k 300k 500km 1000km

LA CHINE en 1860.

Ce qui fit comprendre à M. Appiani qu'il était l'objet de leurs soupçons.

En quittant Péking avec sa suite, Mgr de Tournon avait pris avec lui, comme compagnon, Mgr della Chiesa (1), Franciscain, qui était le premier Evêque de Péking depuis 1696, mais n'aimant pas résider dans la capitale parce qu'il y était seul comme Franciscain, il avait choisi comme résidence la ville de Linn-Tsing (Chan-Tong). Présent à Péking lors de l'ambassade il rentra dans sa ville avec le Légat, le 14 octobre 1706.

Le Légat s'y reposa quelques jours et en profita pour écrire une lettre de consolation et d'encouragement à Mgr Maigrot, gardé à vue à Péking. Le 23 novembre suivant, le Légat approchait de Nankin lorsque deux policiers envoyés par l'Empereur entrèrent dans la barque, saisirent M. Appiani et lui passèrent une chaîne au cou. Mgr de Tournon, indigné, s'écria que si M. Appiani était coupable, lui aussi l'était et devait porter la chaîne. Le lendemain on doubla les chaînes du prisonnier, on lui lia les mains, puis on le mit dans une chaise de criminel, et c'est ainsi qu'il fut ramené à Péking et jeté en prison au Tribunal des Crimes. Ainsi commença pour ce courageux confesseur un calvaire qui devait durer dix-neuf ans.

Après le retour de M. Appiani à la capitale, Kang-Si entra dans la voie des violences. Une véritable persécution fut déchaînée contre les adversaires des rites. Un décret du 21 décembre 1706 disait « Mgr Maigrot et Mgr Mezzafalce, Vicaire apostolique du Fou-Kien, sont des hommes turbulents... Qu'on les livre au Tribunal militaire, qui les fera partir à Macao, sans qu'il leur soit permis de revenir jamais... On dit aussi que Appiani a causé des troubles au Sse-Tchoan... Que le Tribunal des Crimes fasse diligence pour conduire ledit Appiani au vice-roi du Sse-Tchoan qui, après examen, m'en fera un rapport... »

Sans retard, Mgr Maigrot, avec ses compagnons, fut conduit sous escorte jusqu'à Canton et expulsé de Chine. Rentré en France, il se rendit à Rome, appelé par le Souverain Pontife, qui le reçut à bras ouverts. Mgr Maigrot mourut à Rome en 1730.

L'article du décret qui visait M. Appiani fut également strictement exécuté. Il fut expédié au Sse-Tchoan pour faire instruire sa cause par le vice-roi. Il parcourut à cheval, enchaîné seulement en passant dans les grandes villes, les 1 800 kilomètres qui séparent Péking et Tcheng-Tou, capitale du Sse-Tchoan, en trente-cinq jours. Le vice-roi, voyant qu'on lui envoyait de la Cour un prisonnier avec une telle escorte, se demandait de

(1) Sur Mgr della Chiesa O.F.M., voir les volumes VI et VII de la *Sinica Franciscana*. Ces tomes, édités et annotés par le P. Mensaert, fournissent la correspondance conservée dudit della Chiesa et aussi celle de ses confrères. Ces textes fournissent les éléments de la biographie documentée de ces missionnaires franciscains. L'on sait qu'un membre de la famille della Chiesa fut le Pape Benoît XV (1914-1922).

quelle espèce de crime s'était rendu coupable le prévenu, que l'Empereur lui-même lui expédiait, sans lui donner aucune indication. Alors le vice-roi envoya en secret à Péking une personne de confiance pour s'informer des motifs de l'arrestation de son prisonnier. L'envoyé revint de la capitale sans avoir rien découvert, sinon un oui-dire affirmant que Kang-Si était irrité contre le détenu parce qu'il avait quitté la capitale sans sa permission... Pour montrer son zèle à exécuter les ordres de l'Empereur, le vice-roi condamna M. Appiani à 40 coups de bâton et à l'exil perpétuel ; puis il le renvoya à Péking pour y faire approuver sa sentence.

M. Appiani arriva en effet à Péking le 18 décembre 1707 et fut mis dans la prison commune ; ensuite il fut conduit au Pétang et consigné chez les Jésuites dans un appartement isolé des Pères. Là, on le déchargea de ses chaînes. Le prisonnier pensait que la tragédie était finie. Mais il n'en fut rien. Le 27 du même mois il fut conduit dans une petite cellule sans autre ouverture que la porte, avec six soldats. Le prisonnier y souffrit de la dysenterie pendant tout l'été de 1708, et du froid pendant l'hiver. Tout le temps qu'il passa dans cette cellule il fut nourri aux frais des Pères.

Le 17 mai 1710, M. Appiani fut alors renvoyé à Canton. Il fut mis dans une prison, sous la garde de six soldats, tout en pouvant recevoir quelques visites.

MGR DE TOURNON EXILÉ A CANTON.

Pendant que M. Appiani se trouvait encore à Péking comme un criminel, le Légat continuait sa route vers Nankin. Il y arriva le 17 décembre 1706 et s'y reposa quelques mois. Le 7 février 1707 il publia à Nankin un mandement qui ne faisait que renouveler la condamnation des superstitions chinoises qu'en avait faite Clément XI en 1704. Ce mandement, connu sous le nom de *Décret de Nankin*, était un acte courageux de la part de Mgr de Tournon, car il n'ignorait pas le danger auquel l'exposait la colère de l'Empereur. En effet, un ordre de Péking vint chasser le Légat de Nankin et le faire conduire sous escorte jusqu'à Canton en le faisant passer par le Kiang-Si. Le Légat y arriva le 24 mai 1707 et jouit d'abord d'une certaine liberté, mais le 19 juin, on vint lui signifier l'ordre de se retirer à Macao. Dix jours après, le Légat arrivait au terme de son exil. Il était accompagné de sa suite et de cinq prêtres exilés comme lui et pour la même raison. Dans sa nouvelle prison, Mgr de Tournon fut privé de toute communication avec le dehors. On alla jusqu'à interdire au Légat *a latere* d'exercer aucune juridiction... Cependant on ne put empêcher le Légat de conférer dans sa prison même et dans la plus parfaite clandestinité l'épiscopat à un religieux. Il s'agissait du P. Claude de Videlou, Jésuite français, grand sinologue, auteur de nombreux ouvrages que Kang-Si lui-même louait hautement en disant que leur auteur avait fait

preuve d'une grande pénétration et d'une profonde connaissance de la langue chinoise. Zélé autant que savant, il avait travaillé avec fruit à Péking, au Kiang-Si et au Fou-Kien. Mais dans la question des rites, il prit parti contre l'opinion de la plupart de ses confrères. Connaissant ses mérites, le Légat nomma le Père de Visdelou Vicaire apostolique du Koei-Tcheou et donna ordre au Vicaire apostolique du Kiang-Si, Mgr Alvares Benavente, de lui conférer la consécration épiscopale ; celui-ci, partisan des rites, refusa. Alors le Père de Visdelou se rendit à Macao et réussit à pénétrer dans la prison du Légat, qui le sacra, à la faveur de la nuit (2 février 1709). Mais Mgr de Visdelou ne put jamais pénétrer dans son Vicariat, dont il confia la gestion à M. Mullener. Sa nouvelle dignité lui attira de telles vexations, qu'il dut s'enfuir dans les Indes, à Pondichéry, où il fut reçu par les PP. Capucins et travailla avec eux jusqu'à sa mort, en 1737.

CLÉMENT XI RÉCOMPENSE MGR DE TOURNON.

Ayant appris les travaux et les souffrances de son Légat en Chine, le Pape Clément XI, pour bien marquer l'approbation qu'il donnait à sa conduite, le fit Cardinal au Consistoire du 1^{er} août 1707. Mais ce ne fut qu'en 1710 que la nouvelle en parvint à l'intéressé. La cérémonie de la remise de la barrette eut lieu en secret le 18 janvier 1710, devant le personnel de la Légation et quelques missionnaires. Peu de temps après cette cérémonie, le Cardinal ressentit de violentes douleurs d'entrailles qui l'obligèrent à s'aliter. Le mal s'aggrava de jour en jour. Il souffrit tout avec un grand calme et une parfaite résignation à Dieu. Le dimanche 8 juin 1710, fête de la Pentecôte, après avoir entendu la Sainte Messe dans sa chapelle privée, et reçu le Saint Viatique, il rendit son âme à Dieu. Le Cardinal était âgé de 41 ans.

La nouvelle de la mort du Cardinal de Tournon causa une vive douleur à la Cour de Rome. Clément XI, dans un Consistoire, fit l'éloge de l'illustre défunt, dont nous extrayons quelques passages : « Nous avons perdu un grand zéléteur de la religion chrétienne, une grande lumière de votre Ordre (du Sacré Collège). Nous avons perdu notre frère, épuisé par les longs travaux qu'il a entrepris pour Jésus-Christ, épuisé par les angoisses qu'il a eu à souffrir... »

EMPRISONNEMENT ET LETTRES DE M. APPIANI.

Revenons à notre patient prisonnier de Canton. Appiani ne porte plus les chaînes ; il a obtenu enfin la permission de dire la messe dans sa prison et d'avoir pour géolier son ancien domestique, qui peut ainsi lui servir la messe et porter sa correspondance. M. Appiani écrivait beaucoup. Ses lettres, en bonne partie conservées, sont adressées au Supérieur de la Compagnie, à son frère Jean, Lazariste comme lui en Italie, à MM. Mullener et Pedrini, à des missionnaires ou évêques de Chine.

Du fond de sa prison, il n'oublie jamais qu'il est missionnaire, il se renseigne sur les événements des missions. Le Cardinal de Tournon, qui ne pouvait ni lui écrire, ni le voir, écrivant au Cardinal-Archevêque de « Fermo » (Italie), dans le Séminaire duquel Jean Appiani était professeur, disait « Je vous le recommande spécialement à cause de son frère, Louis Appiani, qui depuis deux ans m'a été enlevé. Il me servait d'interprète ; c'est lui qui a le plus souffert dans cette persécution, pour n'avoir pas voulu me trahir, pour avoir suivi le parti de la vérité et la voix de sa conscience... »

Jusqu'à l'arrivée d'un second Légat apostolique en 1721, M. Appiani fut traité assez humainement dans sa prison. Il n'en fut plus de même dans la suite. Deux évêques, celui de Macao et le Vicaire apostolique du Kiang-Si, en avaient appelé du *Mandement de Nankin* publié par le Légat. Un décret du 25 septembre de Clément XI déclarait que le Mandement de Mgr de Tournon était de tout point conforme au Décret pontifical de 1704. Mais la mort du Cardinal donna un nouvel élan à la dispute des Rites. La condamnation des deux appelants n'amena pas leur soumission. C'est alors que Clément XI publia la Bulle « *Ex illa die* » (19 mars 1715), qui renouvelait toutes les condamnations précédentes, ajoutait des précisions plus explicites, enfin imposait à tous les missionnaires — même à ceux qui appartenaient à la Compagnie de Jésus — le serment d'observer cette Constitution.

Malgré les dispositions si rigoureuses de la Constitution « *Ex illa die* », le Saint-Siège n'avait pas réussi à obtenir l'obéissance. Clément XI pensa qu'une nouvelle ambassade auprès de l'Empereur de Chine pourrait obtenir de ce dernier qu'il permit aux uns l'observance paisible des ordres du Saint-Siège, et qu'il retirât aux autres son appui dans la résistance. Ce moyen échouera comme les autres. Il faudra que Dieu y mette la main par la dure épreuve d'une persécution dont le motif sera tout à fait étranger à la question des rites.

LÉGATION DE CHARLES MEZZABARBA (1720-1721)

Le choix du Pape se portera sur Mgr Charles de Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie, qui arriva à Macao le 23 septembre 1720 et à Péking le 26 décembre suivant. Les audiences commencèrent aussitôt, pendant lesquelles le Légat put entendre les sarcasmes de l'Empereur à son égard et à l'égard du Pape, et n'essuya que des avanies.

Assuré de l'inutilité de son séjour en Chine, Mgr Mezzabarba n'avait plus d'autre désir que de sortir de ce guépier au plus tôt, afin de pouvoir du moins aller renseigner le Pape sur le véritable état des choses.

Le 1^{er} mars 1721, il alla prendre congé de l'Empereur au Palais d'Été. Le 3 mars, malgré les instances qui lui furent faites pour différer son départ, le Légat quitta Péking. Après un séjour de six mois à Macao, le Légat s'embarqua le 3 décem-

bre 1721 pour Rome, emportant les restes du Cardinal de Tournon, auxquels le Pape voulait accorder une honorable sépulture.

EMPRISONNEMENTS D'APPIANI ET PEDRINI.

Tant que dura la présence du Légat en Chine, et surtout pendant son séjour à Macao, M. Appiani fut l'objet de la plus stricte surveillance de la part de ses gardiens. Aucune visite ni sortie ne lui fut accordée ; il ne pouvait écrire ni recevoir aucune lettre.

Kang-Si étant mort le 22 décembre 1722, son quatrième fils lui succéda sous le nom de Yong-Tcheng (1723-1736). Selon l'usage, le nouveau souverain publia une amnistie qui vida les prisons. M. Pedrini, qui avait été incarcéré par Kang-Si, fut mis en liberté. Nous parlerons bientôt de ce vaillant missionnaire.

Le Pape Benoît XIII, ayant eu connaissance de la délivrance de M. Pedrini et étant aussi informé sur les dispositions du nouvel Empereur, lui adressa deux Brefs en 1724. Le premier félicitait Yong-Tcheng de son avènement au trône et lui recommandait les missionnaires. Le second demandait au monarque la délivrance de M. Appiani et de M. Guignes, des Missions Etrangères de Paris, incarcéré en même temps et pour le même motif que M. Appiani. L'Empereur, ayant entendu la lecture de ce Bref, donna l'ordre d'élargir les deux missionnaires prisonniers. M. Appiani ne fut pas libéré sans difficultés ni sans retard. Enfin, le 21 août 1726, MM. Appiani et Guignes furent délivrés. Agé, infirme et sans ressources, M. Appiani alla demander l'hospitalité à la Procure de la Propagande établie à Canton. Il y demeura six longues années, c'est-à-dire jusqu'au 20 août 1732, jour fatidique où un ordre impérial vint l'arracher de sa demeure pour l'expulser de Chine avec tous les missionnaires internés à Canton, par la persécution ouverte de Yong-Tcheng, dont nous allons parler.

MORT DE M. APPIANI.

Tout malade qu'il était, M. Appiani dut faire le voyage de Macao avec d'autres missionnaires parmi lesquels se trouvait Pierre Sanz, vicaire apostolique du Fou-Kien, qui fut un peu plus tard martyrisé et béatifié. Il reçut l'hospitalité chez les Franciscains. Mais son état de santé s'étant aggravé, il reçut, cinq jours après, les derniers sacrements et expira le 29 août 1732. Il était dans sa soixante-dixième année, en avait passé trente-deux en Chine, dont vingt en prison pour la défense de la Foi. Sa mort accélérée par la brutalité de ses persécuteurs lui apporta l'auréole des martyrs. Il ne fallait rien moins pour couronner une vie passée une bonne partie dans les chaînes, d'où il signait gaiement ses lettres comme saint Paul : L.A. Appiani, « vincus Christi ».

LA PERSÉCUTION DE YONG-TCHENG

Le vice-roi du Fou-Kien avait lancé le 7 septembre 1723 une violente diatribe contre les missionnaires et contre tous ceux qui s'étaient laissés tromper par eux. Il envoya son mémoire à

l'empereur qui le remit à la cour des Rites pour en obtenir le sentiment. Ce tribunal, qui avait toujours été l'adversaire du christianisme, approuva à l'unanimité les conclusions du vice-roi et présenta son rapport à l'empereur. Ce rapport disait en substance :

« Conformément à ce que le vice-roi du Fou-Kien propose, il faut laisser à la Cour impériale les Européens qui y sont utiles ; quant aux autres répandus dans les provinces, il faut les conduire à Macao, sauf ceux qui peuvent être utiles. Que l'on ne délivre plus de sauf-conduit (*piao*). Que les temples qu'ils ont construits soient changés en maisons communes. Qu'on interdise rigoureusement cette religion. Que les mandarins qui seraient peu attentifs à cet ordre soient cassés... ».

Le 11 février 1724, l'empereur ratifia cette décision et l'annota de son pinceau rouge. Dans le décret qu'il éditait, il ajouta ces clauses :

« Comme il est à craindre que le peuple ne leur fasse quelque outrage, j'ordonne aux gouverneurs et aux vice-rois des provinces de les faire accompagner dans leur voyage par un mandarin qui prenne soin d'eux et les garantisse de toute insulte ».

Les missionnaires furent donc obligés de partir précipitamment le 20 août 1732. Ils étaient au nombre de cinquante-trois dont vingt-trois restaient tolérés à Péking. Ces trente missionnaires furent entassés sur de petites barques escortées par quatre galères et arrivèrent Macao le 24 août. Remarquons que les motifs de cette expulsion générale des missionnaires n'ont aucun rapport avec la question des « Rites ». Ils sont expulsés parce qu'ils sont étrangers, sans distinction entre partisans et opposants. On n'y fait même aucune allusion.

Ceci dit pour répondre à certains historiens mal informés, qui écrivent que cette persécution avait pour cause la dispute des rites.

Rien de plus faux.

★

CHAPITRE II

M. Jean Mullener. — Ses travaux en diverses provinces. — Son élévation à l'épiscopat. — Son zèle pour la formation du clergé indigène. — Sa mort, les armes à la main.

M. JEAN MULLENER.

Avant de laisser s'éloigner M. Appiani, qui partait à Canton pour voir le Légat, M. Mullener émit les saints vœux en la présence de son confrère, le 2 février 1704.

Désormais, ces deux confrères seront séparés de corps : ils ne se reverront que deux fois durant quelques instants seulement. Cependant, ils demeurèrent si unis d'esprit que l'on ne peut parler de l'un sans penser à l'autre, tant leurs entreprises étaient

communes. D'ailleurs, ils entretenaient leur amitié par une assez fréquente correspondance.

Il en sera de même lorsque nous parlerons de M. Pedrini, qui eut des occupations bien différentes de celles de ses deux confrères.

Laissé seul au Sse-Tchoan, M. Mullener continue d'exercer le ministère bien qu'il ne fût pas muni du « *piao* » (permis de séjour) nécessaire pour prêcher la religion. Cet immense vicariat n'avait encore que quelques centaines de chrétiens et était administré par le P. Basset, M.E.P., provicaire, en l'absence de Mgr de Lyonne qui, après son entrevue avec M. Appiani, était retourné en Europe et ne revint pas en Chine. En 1706, M. Mullener fut arrêté parce qu'il n'avait pas le *piao* et fut reconduit à Canton. Il s'échappa des mains de ses gardiens et crut naïvement qu'il suffisait d'aller à Péking pour y obtenir le permis de prêcher. Mais à la capitale, il put se convaincre de la situation et voir de ses propres yeux l'origine de tant de maux. Il aurait voulu voir M. Appiani, prisonnier au Pétang, et lui laisser quelque secours pécuniaire ; mais il lui fut répondu qu'il ne pourrait le voir et que du reste le détenu ne manquait de rien... N'ayant plus rien d'autre à faire à Péking, M. Mullener reprit la route du Sse-Tchouan, non sans courir de multiples dangers. Arrêté plusieurs fois, il comparut devant les tribunaux et subit près de cent interrogatoires, sans se contredire en rien ni jamais prononcer des paroles compromettantes pour l'Eglise.

Saisi de nouveau et ramené à Canton en 1708, on l'exile à Macao, d'où un décret du vice-roi du Koang-Tong, en décembre 1709, vint l'expulser, ainsi que tous les étrangers résidant à Macao. M. Mullener alla se réfugier à Batavia, mais au bout de quelques mois, il réussit à regagner Canton et à s'y cacher si bien pendant un an, que personne ne se doutait de sa présence, si ce n'est M. Appiani, car le fugitif avait envoyé un chrétien de confiance avertir M. Appiani qu'il irait bientôt le voir dans sa prison. Sur ces entrefaites, M. Pedrini, attendu depuis longtemps, venait d'arriver à Canton.

C'est alors qu'eut lieu cette mémorable entrevue, dont écrit M. Appiani : « Nous avons pu nous embrasser tous les trois et passer ensemble une nuit tout entière à nous entretenir ».

Enfin, toujours incognito, M. Mullener rentra au Sse-Tchoan, en 1711, et parvint à Tchong-King, où il fut très affligé de trouver sa première chapelle occupée par des païens. En cours de route, il avait appris que le vice-roi de Tchong-Tou, la capitale, le recherchait ; alors il continue ses visites, se déguisant tantôt en portefaix, tantôt en marchand ambulante, échappant comme toujours aux embûches qu'il rencontre.

M. MULLENER EST ÉLEVÉ A L'ÉPISCOPAT.

Rome n'avait pas encore nommé de successeur à Mgr de Lyonne. C'était le P. Basset, son provicaire, qui depuis 1705

administrait le Sse-Tchoan, mais, en 1709, il fut expulsé de Macao avec tous les étrangers, il rentra en France et ne revint pas en Chine.

Le Pape Clément XI, comptant sans doute que la captivité de M. Appiani prendrait fin sous peu et voulant lui donner une nouvelle marque de son estime, nomma M. Appiani évêque de Myriophis et vicaire apostolique du Sse-Tchoan. M. Appiani s'empessa de remercier le Saint-Père de l'honneur qu'il lui faisait ; mais il le supplia de transférer cette dignité à son confrère M. Mullener, donnant pour raisons 1° Son âge et ses infirmités, puis l'incertitude de sa libération ; 2° La santé vigoureuse de M. Mullener et ses grandes qualités de missionnaire : expérience, zèle infatigable, douceur et humilité. Le Pape acquiesça à ces raisons.

En expédiant la Constitution « *Ex illa die* » du 19 mars 1715, le Saint Père y avait joint le Bref pontifical adressé à M. Mullener par lequel il l'élevait à l'épiscopat. La Bulle enjoignait au nouvel évêque de se faire sacrer par l'évêque le plus proche. Or l'évêque le plus proche était l'évêque de Péking, Mgr della Chiesa, qui résidait à Linn-Tsing (Chan-Tong). Mgr Mullener s'y rendit aussitôt et reçut la consécration épiscopale le 14 décembre 1716. A son retour, il passa par Tchang-Te-Fou (Hou-Koang, qui se composait des deux provinces actuelles du Hou-Pei et du Hou-Nan) pour visiter les chrétientés qu'il y avait fondées lui-même. Il trouva là le P. Thomas, Dominicain de Gênes, missionnaire au Tonkin, qui l'attendait depuis un mois pour recevoir de lui la consécration épiscopale. La cérémonie faite, sans doute bien modestement, Mgr Thomas s'en retournait chez lui, et Mgr Mullener regagnait son vicariat.

Immense était son champ de travail. Nous avons dit plus haut comment Mgr de Visdelou, ne pouvant entrer dans son vicariat du Koei-Tcheou, en avait remis l'administration à Mgr Mullener. Le Sse-Tchoan égale presque la France en superficie et la surpasse en population. Quant au Hou-Koang, Mgr Mullener ne s'en occupa plus guère car il y avait là quelques Jésuites partisans des rites, dont il n'aimait pas le voisinage. Les tournées apostoliques de Mgr Mullener étaient très fatigantes ; dans les plaines ou les vallées, il voyageait en barque, mais les villages se trouvaient le plus souvent dans les montagnes, alors il allait à pied par des sentiers rocailleux, traversant les cours d'eau pieds nus.

Il n'eut longtemps comme collaborateurs que les prêtres chinois qu'il avait formés, puis quelques autres que lui avait fournis le Séminaire de Poulo-Pinang, érigé par les Pères des M.E.P. Ces prêtres ne travaillaient pas avec lui ; du moins, dans ses lettres, il ne parle jamais du ou des compagnons qu'il avait avec lui ; mais ils allaient faire la mission là où il les envoyait.

Il lui faudra attendre jusqu'en 1733 pour recevoir un compagnon européen : c'était le P. Maggi, Dominicain italien, qui sera

sacré en 1740 par Mgr Mullener lui-même, comme son coadjuteur, et sera son successeur en 1742 pour peu de temps, car il mourut en 1744.

LE ZÈLE DE MGR MULLENER
POUR LA FORMATION DU CLERGÉ INDIGÈNE.

Nonobstant ses visites longues et pénibles, Mgr Mullener a fondé et entretenu un séminaire. Il écrit en 1721 : « J'entretiens avec moi huit jeunes gens à qui j'enseigne le latin. Le plus ancien, Sou Paul, a 25 ans ; je lui ai donné les ordres mineurs ». Il laisse celui-ci à Tcheng-Tou, pour surveiller la chrétienté et pour enseigner à ces enfants à lire et à écrire le latin, pendant qu'il parcourt les missions. « Tous ces jeunes gens, écrit-il, ont été offerts à Dieu par leurs parents. Dans la province et nos autres missions, nous en avons encore plus de quinze, mais ils sont petits. Je ne puis en recevoir un plus grand nombre tant que je suis seul et sans confrère ».

Ecrivant à Mgr Mezzabarba, deuxième Légat, il disait : « Puisque Votre Excellence désire que je lui dise quelque moyen de faire fleurir ces missions, je dirai que depuis vingt-deux ans que j'y suis, je n'ai pas trouvé de moyen plus utile et plus nécessaire que d'élever et de former la jeunesse chrétienne au Sacerdoce ». Sans doute plusieurs de ses disciples ne parvinrent pas au terme qu'il leur proposait. Il eut du moins la consolation d'ordonner trois prêtres : MM. Sou Paul, Shu Etienne, ces deux-ci Lazaristes, et M. Liou Jean-Baptiste, séculier, puis un diacre et dix minorés, qui rendirent de bons services à la Mission. Enfin, il put envoyer quatre de ses élèves au Séminaire de la « Sainte-Famille » érigé à Naples par le P. Ripa en 1732.

SA MORT, LES ARMES A LA MAIN.

Mgr Mullener, comme un bon soldat du Christ, mourut sur la brèche. Il était allé passer la fête de l'Immaculée-Conception dans une chrétienté voisine de Tcheng-Tou. Il entendit beaucoup de confessions, prit froid et dut s'aliter quelques jours. La maladie semblant sérieuse, il voulut rentrer à sa résidence pour se soigner et fit le voyage à pied. Le mal s'aggrava rapidement. Assisté de Mgr Martillat et du P. Dartigues, Mgr Mullener rendit son âme à Dieu le 17 décembre 1742, à l'âge de 69 ans.

Bien que ce vicariat du Sse-Tchoan fût d'abord confié aux Missions étrangères de Paris en 1702 avec Mgr de Lyonne comme Vicaire apostolique qui n'y fit qu'une apparition, et définitivement en 1744 après la mort de Mgr Maggi, successeur de Mgr Mullener, dont il avait été coadjuteur, l'on peut regarder Mgr Mullener comme l'apôtre effectif du Sse-Tchoan, qu'il a administré comme évêque durant vingt-six années.

CHAPITRE III

M. Théodoric Pedrini. — Un voyage aventureux. — A la Cour Impériale, le musicien de l'Empereur. — La disgrâce. — Le Missionnaire de la Propagande. — Nouvelles épreuves. Sa mort.

M. THÉODORIC PEDRINI.

Remontons un peu en arrière, à l'année 1702, où le Pape Clément XI décidait d'envoyer aux Indes et en Chine Mgr de Tournon, son Légat, afin de régler la question des Rites malabares et chinois. On savait à Rome que rien ne pouvait être plus agréable à l'empereur Kang-Si que de recevoir du Pape quelque artiste pour son service ; c'est pourquoi, en plus du personnel composant la Maison du Prélat, on adjoignit à cette mission Théodoric Pedrini, que l'on connaissait spécialement habile dans la musique.

Théodoric Pedrini naquit à Fermo (Italie) le 30 juin 1670, fit ses études à Rome et entra dans la Compagnie de Saint-Vincent le 24 février 1698. Il était docteur en droit civil et ecclésiastique.

UN VOYAGE AVENTUREUX (1702-1710).

Le Légat devant aller en Espagne avait averti Pedrini de se trouver aux îles Canaries en avril 1703, afin de faire route ensemble vers la Chine. M. Pedrini désirant visiter la Maison-Mère, se dirigea sur Paris. Mais quand il voulut s'embarquer à Saint-Malo pour les îles susdites, des circonstances fortuites l'en empêchèrent.

A la date fixée, le Légat, très affecté de l'absence de M. Pedrini aux Canaries, partit sans lui en direction de la Chine. Quant à M. Pedrini, ayant manqué l'occasion de partir, il dut attendre jusqu'au 25 décembre 1703, date où un navire français devait le prendre à son bord à Saint-Malo, pour se rendre en Chine non par l'Est, mais par l'Amérique du Sud. La navigation fut contrariée par de violentes tempêtes. Le 10 mai 1705 on arrivait au Pérou, mais le navire fit volte-face et retourna à son port d'attache. Ainsi délaissé, M. Pedrini devait chercher à atteindre le port d'Acapulco du Mexique pour traverser le Pacifique et gagner les Iles Philippines. Il franchit les 1200 kilomètres qui le séparaient d'Acapulco, par mer et par terre puis s'embarqua à ce port en mai 1707, et débarqua à Manille le 9 août suivant.

La navigation de Manille à Macao ne demandait ordinairement que quinze ou vingt jours. Nous allons voir qu'il en fut tout autrement. Les vents étaient si contraires que par trois fois, le bateau qui le portait, dut rebrousser chemin. M. Pedrini devait donc attendre à Manille peut-être encore longtemps, car le roi d'Espagne, Philippe V, venait de lancer un édit qui défendait aux navires espagnols de faire commerce

avec la Chine. Peu de temps après, M. Pedrini voit arriver à Manille cinq Missionnaires de la Propagande apportant la barrette cardinalice au Légat prisonnier à Macao. Tous ces prêtres avaient hâte de gagner la Chine, mais une grande difficulté se présentait à eux : comment trouver un navire pour les y conduire ? M. Pedrini, qui se regardait chargé par la Providence d'introduire la mission pontificale à Macao, conçut un projet hardi. Il alla voir le Gouverneur espagnol, lui exposa la nécessité où il se trouvait de conduire les missionnaires à Macao, et lui proposa d'affréter une frégate, dont il serait lui-même le capitaine.

La proposition fut acceptée et la frégate préparée. Les prêtres de la Propagande prirent passage sur le navire. M. Pedrini s'était coupé la barbe et s'était revêtu de la tenue de capitaine ; les missionnaires, avertis du secret à tenir, n'eurent plus aucune relation avec lui, sinon comme capitaine du bord.

Le 30 novembre 1709, on leva l'ancre et on fit voile pour Macao. La traversée fut des plus dures. Plusieurs fois repoussés en arrière, rejetés à la dérive de la route, ils abordaient enfin à Macao le 3 janvier 1710. Grâce à l'audace et à la ténacité du capitaine improvisé la Mission de la Propagande pouvait remettre la barrette au Cardinal de Tournon le 17 janvier suivant. M. Pedrini surmontant ainsi tous les obstacles rencontrés au cours de son long voyage de huit années gagnait enfin la Chine.

M. PEDRINI A LA COUR IMPÉRIALE. LE MUSICIEN DE KANG-SI.

Un mois après la mort du Cardinal de Tournon, un ordre de l'empereur appelait M. Pedrini à la Cour. Celui-ci dut d'abord aller passer quelques mois à Canton pour y apprendre la langue chinoise. Sa joie fut grande de voir ses deux confrères MM. Appiani et Mullener...

Le 27 novembre 1710, en compagnie de Ripa et Fabre-Bonjour, prêtres de la Propagande, il entreprit le voyage de Péking où il arriva le 5 février 1711. Les trois propagandistes furent présentés à Kang-Si, qui les reçut très aimablement et assigna à chacun sa fonction. A M. Pedrini, c'était la musique, aux deux autres la peinture et la cartographie.

Cette vie au service de l'empereur n'était pas une sinécure. M. Ripa écrira plus tard : « L'empereur prétendait être servi par obligation et pour l'honneur qu'on a d'être à son service. Par l'expérience que j'en ai faite pendant treize ans que je suis resté à la Cour, je puis assurer en toute vérité que, sous ce prince, la vie du missionnaire à son service est si fatigante et si dure, que j'avais coutume de l'appeler « *un esclavage doré* ». En somme, ces missionnaires employés à la Cour avaient un but : s'attacher à gagner l'estime de l'empereur pour en obtenir des grâces de protection à l'égard des missionnaires qui évangélaient, soit à Péking, soit dans les provinces.

Kang-Si aimait la musique. C'est pourquoi il donna à Pedrini un logement proche du sien, afin de l'avoir constamment à sa disposition pour jouer parfois de quelque instrument, pour entretenir, réparer ou construire des instruments nouveaux. Dès le début il s'attacha la faveur de Kang-Si qui lui donna plusieurs élèves, parmi lesquels deux de ses fils, pour leur apprendre la musique. Chaque année, à la saison chaude, Pedrini suivait l'empereur à son palais d'été de Je-Hol.

M. Pedrini fabriqua un orgue qui jouait tout seul quelques airs chinois. L'empereur en fut si enchanté, qu'il fit appeler Pedrini en sa présence pour le complimenter. M. Pedrini avait apporté des œuvres musicales ; il en composa lui-même dont quelques-unes ont été conservées et témoignent en Pedrini un talent plus qu'ordinaire, disent les connaisseurs.

LA DISGRACE DE PEDRINI.

Nous sommes à l'époque la plus critique de la controverse des rites. La Bulle « *Ex illa die* » était publiée. Pour M. Pedrini, vrai fils de saint Vincent et vrai missionnaire de la Propagande, il ne s'agissait ni de discuter, ni d'hésiter. Dès son entrée en Chine il accepta, sans réserve aucune, les directives du Cardinal de Tournon et toutes les prescriptions renouvelées de Rome. Aussi, ne se mêlait-il pas aux controverses des partis opposés. Son devoir était clair.

Mais cette conduite ne pouvait manquer d'offusquer ceux qui, partisans des rites, se sentaient appuyés par l'empereur. Il était étrange en effet, que celui qui se montrait ouvertement hostile aux rites conservât néanmoins l'affection de l'empereur.

D'autre part, certains mandarins de la Cour étaient très jaloux du crédit de Pedrini auprès de Kang-Si. L'un d'eux, Tchao-Tchang, dont le pouvoir était grand, dénigra si bien Pedrini devant l'empereur, que celui-ci se tourna subitement contre son musicien favori. Cette disgrâce ne fut pas de longue durée : M. Ripa écrit : « Au bout d'une semaine, Kang-Si a rendu sa faveur à M. Pedrini ». C'était un premier son de cloche qui donnait assez à entendre le peu de confiance qu'il y avait à attacher aux faveurs impériales.

Deux ans après, en 1718, pendant une grave maladie qui faillit emporter M. Pedrini, l'impératrice-mère vint à mourir. Or, en de telles circonstances, les missionnaires étaient tenus d'aller chaque jour, pendant un temps déterminé, se présenter au palais en signe de deuil.

M. Pedrini, retenu par la maladie, brilla par son absence. Le 8 février 1720, qui était le premier jour de l'an chinois, M. Pedrini encore souffrant, ne parut pas le matin au palais avec les Européens, pour faire les neuf prostations d'usage. L'après-midi, il fut mené en prison.

Il y resta dix jours, ensuite, libéré de ses chaînes, il fut gardé dans des locaux privés sous surveillance. C'est là que Tchao-

Tchang l'attendait ; ayant pouvoirs discrétionnaires sur les geôliers qui le surveillaient, il se servait d'eux pour vexer de toute manière le détenu.

Kang-Si ne revint pas sur la condamnation ; M. Pedrini était encore son prisonnier quand l'empereur mourut en 1722.

L'amnistie proclamée par le nouvel empereur Yong-Tcheng lui fut appliquée le 27 février 1723. Alors M. Pedrini se retira dans la maison des Propagandistes à Hai-Tien à 6 km de la capitale et jouit de la paix durant tout le règne de Yong-Tcheng son ancien élève, qui pourtant n'était pas tendre pour les missionnaires en général, nous l'avons vu plus haut ; mais son maître en musique était de ceux qu'il jugeait utiles à Péking. Pedrini eut toujours ses entrées libres au palais.

LE MISSIONNAIRE DE LA PROPAGANDE.

Quoique musicien de l'empereur, M. Pedrini n'oublia jamais qu'il était envoyé par la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Les missionnaires dépendants de cette Congrégation n'avaient pas à Péking de maison qui leur appartienne, ni n'avaient d'église ouverte aux chrétiens de la capitale. Pedrini résolut d'acheter à ses frais une maison qui serait bien à eux, en ville, où il leur serait loisible de prendre soin des chrétiens.

Déjà cependant, M. Ripa avait acquis un petit local, pendant la captivité de Pedrini, mais c'était insuffisant pour le but visé. Du reste, Ripa quittait la Chine et regagnait l'Italie en 1723, en vue d'organiser un séminaire pour la formation des prêtres chinois ; projet qu'il réalisa en 1732 en érigeant à Naples le Séminaire de la « *Sainte-Famille* » qui, dans la suite donna un grand nombre de bons missionnaires à la Chine, jusqu'à sa fermeture par le gouvernement italien en 1888.

Peu après le départ de M. Ripa, M. Pedrini ayant réuni quelques ressources acheta une grande maison de 70 chambres grandes et petites, et mit tous ses soins à la transformer, à l'aménager et à y élever une chapelle. Quant tout fut terminé, il invita tous les prêtres de la Propagande à venir l'habiter. Enfin, s'adressant au Cardinal Préfet de la Propagande, il le pria d'agréer l'offrande qu'il lui faisait de cette propriété pour le service des missionnaires de la Sacrée Congrégation. C'est sur ce terrain que plus tard sera construite l'église du Si-Tang.

NOUVELLES ÉPREUVES.

Pendant son séjour à la nouvelle résidence, les épreuves ne manquèrent pas à notre patient missionnaire. Sa propriété n'était pas officiellement reconnue comme église, et ne se désignait pas encore sous le nom de Si-Tang, étant considérée comme une habitation privée. Il n'y avait alors à Péking que trois églises : 1° le Si-Tang (plus tard Nan-Tang), construite en 1650 par le P. Schall, habitée par les Jésuites portugais ; 2° le Pe-Tang, bâtie par les Jésuites français en 1700 ; enfin 3° le Tong-Tang,

construite en 1721 aux frais du roi du Portugal et dédiée à saint Joseph.

Yong-Tcheng mourut en 1736 et fut remplacé par son fils Kien-Long (1736-1796) qui, circonvenu par les ennemis de la religion chrétienne, publia un décret qui défendait à tous les missionnaires de prêcher la religion à Péking, et aux Tartares de l'embrasser. Il en résulta que les chrétiens de la capitale, ne pouvant plus fréquenter leurs propres églises, affluèrent à la chapelle du Si-Tang, qui n'était pas une église proprement dite, donc, non prohibée aux chrétiens. C'était une bonne aubaine pour M. Pedrini qui, aidé de quelques Propagandistes, put prendre soin des chrétiens qui venaient à lui.

Sur la fin de sa vie, M. Pedrini eut encore à souffrir de la part de ceux qui ne cessaient de lui créer des embarras. Ils l'accusèrent à Rome d'avoir dilapidé les biens appartenant à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

M. Pedrini essaya bien d'autres avanies au sujet des rites ; nous n'en avons presque rien dit, parce que notre but, dans cet ouvrage, n'est autre que de donner les notes les plus caractéristiques sur les personnages que nous désirons faire connaître.

La maladie avait souvent éprouvé la santé de M. Pedrini, de sorte que les années pesaient lourdement sur ses épaules. « Je mène une vie de vieillard, écrit-il à l'un de ses parents, avec des infirmités et des embarras de toutes sortes, étant chargé de l'église et de la maison de la Propagande... Il s'est fait ici beaucoup de chrétiens... »

En 1741, il fit une grave maladie, « pendant laquelle, écrit-il, les Jésuites m'ont assisté avec la plus grande charité de nuit et de jour ». Il se remit et vécut encore quelques années ; mais nous n'avons pas de détails sur ses derniers jours. Il mourut le 10 décembre 1746 dans sa 77^e année, et la 36^e de son séjour en Chine.

M. Pedrini a beaucoup souffert, moralement surtout ; si parfois la nature se sentit écrasée sous l'épreuve, l'âme, supérieurement trempée, se refusait à tout abandon de ce que sa conscience lui dictait comme étant son devoir marqué par la volonté de Dieu.



CHAPITRE IV









Vue d'ensemble sur l'évangélisation en Chine à cette époque. — Mgr Bernardin della Chiesa, premier évêque de Péking. — Ses successeurs. — Mgr Sallutti. — Mgr de Gouvea. — Suppression des Jésuites.

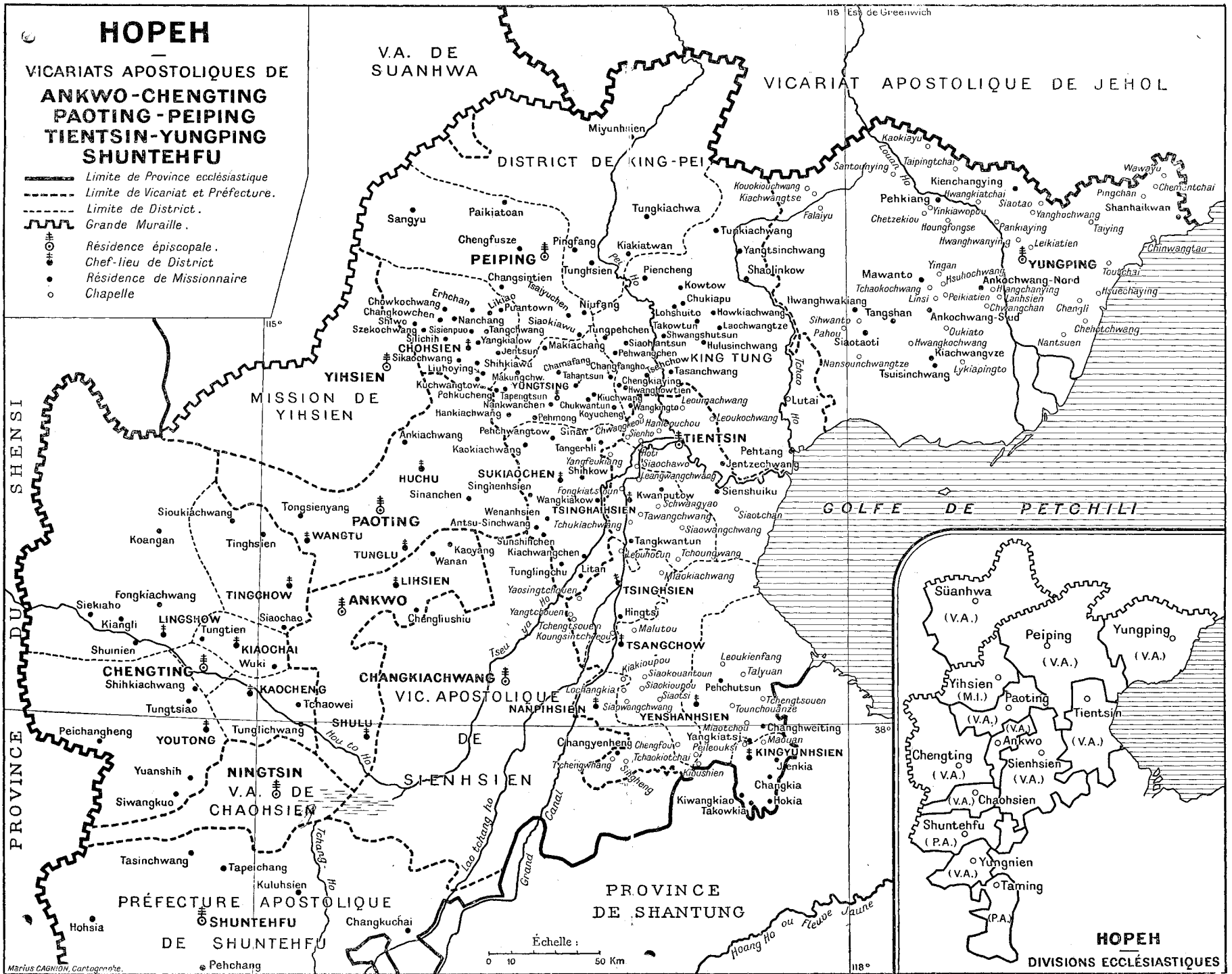
L'ÉVANGÉLISATION EN CHINE A CETTE ÉPOQUE.

L'histoire, quoique très succincte, des trois premiers Lazaristes en Chine, nous a obligé d'anticiper quelque peu sur les

HOPEH

VICARIATS APOSTOLIQUES DE
ANKWO-CHENGTING
PAOTING-PEIPING
TIENTSIN-YUNGPING
SHUNTEHFU

-  Limite de Province ecclésiastique
-  Limite de Vicariat et Préfecture.
-  Limite de District.
-  Grande Muraille.
-  Résidence épiscopale.
-  Chef-lieu de District
-  Résidence de Missionnaire
-  Chapelle



événements, et a détourné notre attention des travaux des autres missionnaires. Nous allons donc maintenant jeter un coup d'œil d'ensemble sur les progrès de l'évangélisation accomplis depuis l'entrée en Chine des Lazaristes, c'est-à-dire depuis 1700 jusqu'à l'époque où arriveront leurs frères en saint Vincent en 1785.

Durant ce laps de temps, il y eut des jours de paix bien courts ; le plus souvent les épreuves et les persécutions étaient à l'ordre du jour. D'ailleurs, la néfaste controverse des Rites domine toute cette période, et ses funestes effets se feront sentir encore au début de la période suivante.

On aimerait savoir le nombre des missionnaires qui travaillaient en Chine en 1700. A défaut de documents certains, on n'est pas loin de la vérité en donnant les chiffres suivants extraits de diverses sources :

- 36 Jésuites, dont 8 ou 10 à la Cour ;
- 30 Franciscains ;
- 4 Dominicains ;
- 10 Prêtres séculiers (la plupart sont Prêtres des Missions Etrangères de Paris) ;
- 6 Augustiniens ;
- 3 Lazaristes.

Total : 89

Voici une autre liste pour 1723, d'après Mgr Gubbels, *Trois siècles d'apostolat*, p. 88 :

- 59 Jésuites, dont 19 à Péking ; dans ce nombre 59 sont compris les frères coadjuteurs ;
- 32 Franciscains ;
- 8 Dominicains ;
- 15 Prêtres séculiers ;
- 6 Augustiniens ;
- 3 Lazaristes.

Total : 123

Quant au nombre des chrétiens de cette époque, nous ne pouvons le connaître actuellement, faute de statistiques véritables. Les missionnaires d'alors ont beaucoup écrit sur la Chine encore peu connue en Europe. Ils décrivaient son gouvernement, son histoire, ses mœurs. Rarement ils donnent des chiffres sur le nombre de leurs chrétiens, et quand ils en donnent, ce sont toujours des chiffres ronds, dont un ou deux sont qualifiés à gauche ; les autres à droite sont des zéros. Par exemple, ils écrivent : 600 ; 3 000 ; 50 000 ; ce qui fait assez comprendre que ces auteurs arrondissent les nombres et qu'il ne s'agit pas là de sommes exactes ; on procède par ouï-dire, on calcule de tête, souvent avec une tendance à enfler les chiffres. Ce ne sont pas là des statistiques véritables. Ce qui manquait alors, c'était une organisation générale des missions.

Les vicariats et les districts n'étaient pas encore bien délimités; des groupes de religieux étaient souvent entremêlés. De plus, il n'y avait pas d'Organe central pour réunir annuellement ce qu'on appelle les « Fruits spirituels » récoltés par les diverses Missions au cours de l'année précédente, les communications ou relations épistolaires étant très longues et difficiles. Il faudra attendre jusqu'au XIX^e siècle pour avoir de toute la Chine des nombres approchant de la réalité. Les premières statistiques furent élaborées par les Pères Jésuites et imprimées à Zikawei; puis, en 1916 commença à paraître chaque année à Péking, le véritable annuaire « Missions de Chine » publié par M. Planchet, C.M., grâce auquel on peut facilement se rendre compte des progrès des fruits spirituels réalisés chaque année, non seulement dans chaque vicariat, mais dans chaque station de missionnaires et par suite, dans toute la Chine. Ce que les missionnaires anciens ne pouvaient obtenir.

Cependant, notre esprit n'est pas satisfait s'il ne peut se représenter un nombre de chrétiens, ne serait-il que très approximatif. Disons donc qu'à la fin du XVII^e siècle le nombre des chrétiens chinois ne dépassait pas 150 000.

D'aucuns ont écrit : « Avant la controverse des Rites, il y avait en Chine environ 300 000 fidèles ; après, il n'y en avait plus que 200 000.

Donc, la controverse a causé la perte du tiers des chrétiens. Raisonnement trop simpliste pour être vrai : 1^o les chiffres ne sont pas exacts ; 2^o seraient-ils exacts, la conclusion que l'on tire est fausse.

Pour prouver ces deux assertions, nous donnons d'abord une statistique de ce temps. Le P. Luis Gama, Portugais de Macao, a établi un catalogue dans lequel il donne le nombre des fidèles dans toute la Chine en 1663. Il énumère une trentaine d'églises répandues dans onze provinces civiles et présente pour chaque église le nombre de chrétiens qu'elle administre. Tous ces nombres portent deux, trois ou quatre zéros, ce qui indique déjà qu'ils sont arrondis et donc trop forts. De plus, on met pour Péking 13 000 ; pour Shang-Hai 40 000 ; pour Si-Nan 20 000 ; pour Tchang-Tcheou 10 000.

Or, ces nombres sont fort exagérés.

Parlons de Péking seulement. Les Lazaristes y arrivèrent en 1785. Leur Supérieur, M. Raux, fait en 1788 un rapport sur l'administration des cinq districts qui composent sa Mission, dont nous ne donnerons que deux nombres : celui des baptêmes d'enfants de chrétiens et celui des confessions annuelles :

Baptêmes d'enfants de chrétiens : 465 ; confessions non répétées ou annuelles : 2 001.

Il faut savoir qu'en ces temps de persécutions fréquentes, les missionnaires ne mettaient jamais le nombre de leurs chrétiens en vedette dans leurs comptes. Pour le connaître approximativement, il n'y avait qu'à se baser sur le nombre des enfants de fidèles baptisés dans l'année en supposant que chaque nais-

sance représente une famille, et qu'une famille comprend généralement sept personnes.

Ainsi la Mission de Péking comprenait environ :
 $465 \times 7 = 3\,255$ chrétiens.

Nous sommes loins des 13 000 du P. Gama. Que dire des 40 000 de Shang-Hai ? et des autres ? Il vaut mieux ne pas insister. Mais on peut croire que le total 113 000 est trop fort pour l'année 1663, et que trente-sept ans après, c'est-à-dire en 1700, le nombre de 300 000 est encore plus éloigné de la vérité.

Si nous prenons comme base le nombre des confessions « non répétées », c'est-à-dire annuelles de 2 000, nous pouvons supposer que sur les 465 familles de sept individus, il y en a deux ou trois qui ne se confessent pas, parce qu'ils n'ont pas encore l'âge de raison, ou parce qu'ils sont tièdes. Disons deux abstentions par famille. On a $465 \times 2 = 930$ à ajouter à $2\,000 = 2\,930$ fidèles. Disons trois abstentions, on a $465 \times 3 = 1\,395$ à ajouter à 2 000, soit 3 395 fidèles. Les chiffres ont parlé.

CATALOGUE DU P. GAMA (1663)

Provinces	Eglises	Nombre des chrétiens
Tche-Ly	3 à Péking	13 000
	Ho-Kien	2 000
Shan-Tong	1 Tsi-Nan	3 000
Shan-Si	1 Kiang-Tcheou	5 000
Chen-Si	2 Si-Nan	20 000
	1 Pou-Tcheou	300
	1 Han-Tchong	4 000
Sse-Tchoan	1 Tcheng-Tou	300
Hou-Koang	Ou-Tchang	1 000
Kiang-Nan	2 Nanking	600
	1 Hoai-Nan	600
	1 Yang-Tcheou	800
	1 Song-Kiang	2 000
	2 Shang-Hai	40 000
	2 Tchang-Tcheou	10 000
	1 Sou-Tcheou	500
	1 Kia Ting	200
	1 Kiu-Ting	400
	1 Tchen-Kiang	1 000
Tche-Kiang	1 Hang-Tcheou	1 000
Kiang-Si	1 Nan-Tchang	2 000
	1 Kien-Tchang	200
Fou-Kien	2 Fou-Tcheou	2 000
	1 Yen-Ping	300
	1 Ting-Tcheou	800
	1 Cha-Ou	400
	1 Kien-Ning	200
	32 églises	111 600

La première assertion : « les nombres sont trop forts » étant suffisamment prouvée, il faut maintenant prouver la seconde, qui nie que l'affaire des Rites soit seule la cause du déclin des missions de Chine de 1700 à 1800.

Certes, nous ne nions pas que la controverse n'ait fait beaucoup de mal à l'Eglise de Chine ; mais à vrai dire, les chrétiens en général n'y prirent pas une grande part. Le mal se trouvait chez les missionnaires mêmes, qui formaient deux partis très opiniâtres, mais ils n'ont pas cessé pour autant d'administrer leurs chrétiens respectifs. Ce sont les persécutions qui les empêchèrent de travailler. Ce n'est pas la querelle qui a chassé les missionnaires, ce sont les persécutions. Or, celles-ci n'ont jamais eu pour cause l'affaire des Rites, mais bien la mauvaise volonté des empereurs qui voulaient détruire la religion des étrangers. Souvenons-nous du pinceau rouge de Yong-Tcheng. Il n'était nullement question des rites dans l'édit de l'empereur (voir plus haut, pages 62-63).

« Que le « *Piao* » soit aboli » avait dit le vice-roi du Fou-Kien. Il ne parle ni de partisans, ni d'adversaires des Rites ; pour lui, ce sont tous des étrangers qui prêchent la même religion catholique : « C'est pour cela seul que nous n'en voulons pas, qu'ils retournent chez eux » !

Yong-Tcheng approuve tout : « Il faut s'en tenir à ce que propose le vice-roi du Fou-Kien », dit-il.

Or, tous les successeurs de Yong-Tcheng s'appuieront sur cet édit plus ou moins explicitement, à commencer par son fils Kien-Long, pour finir par l'impératrice Tse-Hi, tous reviendront à peu près sur ce thème : « Ce sont des étrangers, et ils nous apportent une religion qui n'est pas chinoise ». Ils le feront le plus souvent indirectement sous le prétexte que ces étrangers sont des espions au compte de leur propre gouvernement, pour lui livrer la Chine. Il y aura heureusement des périodes d'accalmie, grâce auxquelles l'évangélisation de la Chine ne sera jamais tout à fait interrompue.

— Ceci dit, pour éclairer notre route. Reprenons la suite des événements.

MGR BERNARDIN DELLA CHIESA,
PREMIER ÉVÊQUE DE PÉKING.

Il naquit à Venise en 1643. Il entra chez les Franciscains à Venise même. En 1680, il fut nommé coadjuteur de Mgr Pallu, qui venait de partir pour l'Extrême-Orient avec le titre d'administrateur général de la Chine. Peu après sa nomination, il reçut la consécration épiscopale à l'église de la Propagande, avec le titre d'évêque d'Argolis (1).

(1) Sur Bernardin della Chiesa, voir le travail fondamental du P. Mensaert, mentionné et résumé dans *Nouvelle Revue de Science missionnaire* (Beckenried, Suisse), 1955, p. 148-150, et 1962, p. 230-235.

Mgr della Chiesa quitta Rome avant même que Mgr Pallu fut arrivé en Chine. Il était accompagné de quatre Franciscains. Arrivés au Siam, un délai s'imposa, qui les retint pendant un an ; mais forçant la consigne, ils arrivent le 27 août 1684 à Canton, où ils furent reçus avec joie par leurs confrères espagnols, mais ils trouvèrent la situation fort troublée à Canton.

Peu après son arrivée, Mgr della Chiesa eut l'honneur de sacrer le premier évêque chinois, Mgr Grégoire LOPEZ, le 8 avril 1685. Ce dernier avait été nommé évêque de Basilée, et Vicaire apostolique de Nankin, dès le 4 février 1674, mais n'avait pu, jusqu'ici trouver de consécrateur. Après le sacre, les deux évêques se rendirent alors à Nankin, où ils résidèrent ensemble sans que l'on puisse bien discerner l'ordre hiérarchique qui les unissait.

Quant à Mgr Pallu, il parvint à Amoy (Fou-Kien) le 27 janvier 1684, où quelques mois après, se sentant près de mourir, il nomma M. Maigrot, M.E.P., son provicaire pour le Fou-Kien, le Tche-Kiang, le Kiang-Si, et le Hou-Koang, puis il mourut le 29 octobre 1684.

Le 10 avril 1690 fut créé le siège épiscopal de Péking en même temps que celui de Nankin. Sur la proposition du roi de Portugal — qui avait droit de présentation — Mgr della Chiesa fut nommé le premier évêque résidentiel du nouvel évêché de Péking. Mais ses Bulles ne lui parvinrent qu'en 1699.

Comme il ne pouvait prendre possession de son siège, sans les Bulles, il continua d'administrer les provinces du Sud. Avant de monter à Péking, il sacra Mgr Maigrot comme Vicaire apostolique du Fou-Kien le 14 mars 1700, et enfin se rendit à Péking sans difficulté. Comme il n'y avait là ni maison, ni église franciscaine (voir page 58) il alla résider à Linn-Tsing (Shan-Tong), province qui était confiée aux Pères Franciscains.

Comme évêque de Péking, Mgr della Chiesa avait à promulguer les différents décrets contre les Rites. Il le fit par son Vicaire général et ce ne fut pas sans rencontrer de grandes difficultés.

Mgr della Chiesa mourut à Lin-Tsing le 20 décembre 1721. Au milieu des situations très délicates où il se trouva, Mgr della Chiesa inclina plutôt à la longanimité qu'à la rigueur ; aussi s'attira-t-il parfois des reproches de ses contemporains, comme traitant avec trop de ménagements les partisans des Rites.

LES SUCCESSEURS DE MGR DELLA CHIESA A L'ÉVÊCHÉ DE PÉKING.

Le plus grand nombre de ces évêques furent des Portugais, et plusieurs ne purent jamais occuper leur siège.

1° *François de la Purification*, Augustinien italien, élu vers 1725, ne put pénétrer à Péking, à cause de la persécution de Yong-Tcheng. Il mourut à Macao le 31 juillet 1731.

2° *Polycarpe de Souza, S.J.*, Portugais, né à Coïmbre le 26 janvier 1697, arrivé en Chine en 1726, missionnaire à Péking, il fut élu évêque de Péking le 19 décembre 1740 et mourut le 26 mai 1757.

D'après les canons, l'administration du diocèse vacant de Péking était dévolue à l'évêque le plus proche, qui se trouvait être l'évêque de Nankin, Mgr Laimbeckoven, S.J., Autrichien. Il prit possession du siège par lettre du 31 août 1757. Mais de Rome on lui donna ordre de se nommer un grand Vicaire à Péking, puisque lui-même ne pouvait quitter son diocèse de Nankin. Alors de grandes difficultés surgirent entre Rome et Lisbonne au sujet du choix de ce grand vicaire, si bien que lorsqu'enfin ces deux pouvoirs se mirent d'accord pour nommer un successeur à Mgr de Souza, la vacance avait duré vingt et un ans.

Nous venons de toucher du doigt les inconvénients résultant des ingérences du Padroado dans les affaires de l'Eglise. En voici une, qui est encore plus odieuse.

3° *Damascène Salutti*, Augustinien de la Mission italienne de Péking (de la Propagande), fut nommé évêque de Péking le 20 juillet 1778.

Etant dûment averti de l'expédition de ses Bulles, il les attendit vainement pendant deux ans. L'évêque élu écrivit au gouverneur de Macao, lui demandant s'il avait reçu une missive de Rome à son adresse. La réponse fut négative. Mgr Burger, Vicaire apostolique du Shan-Si, avait reçu ordre de Rome d'aller sacrer le nouvel évêque de Péking. Lorsqu'il fut arrivé, une grave question se posait : « convenait-il de procéder au sacre sans attendre les Bulles ? » Il y avait à ce moment à Péking vingt-six prêtres qui, consultés sur cette question, se divisèrent en deux camps. Douze déclarèrent que Mgr Salutti pouvait se faire sacrer licitement. Quatorze se déclarèrent opposés à la consécration. Mgr Burger estima que la certitude morale de l'envoi des Bulles était suffisante pour rendre licite la consécration dans les circonstances actuelles, et il fixa la cérémonie au 2 avril 1780. Aussitôt après la consécration une scission se produisit entre les missionnaires de Péking. Une partie ne voulait pas reconnaître le nouvel évêque. La question portée à Rome fut résolue en faveur des deux prélats. Mais déjà Mgr Salutti avait succombé à une attaque d'apoplexie le 16 septembre 1781. Or, c'est à Goa qu'on retenait les Bulles...

4° *Alexandre de Gouvea*, Portugais ; né en 1751, fut nommé évêque de Péking le 12 juillet 1782. Ce choix était très heureux et fut approuvé de tous les partis.

En attendant sa prise de possession du siège de Péking, nous devons interrompre l'histoire de la hiérarchie de Péking, pour relater un événement de la plus haute gravité non seulement pour les Missions, mais pour l'Eglise elle-même.

SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le 21 juillet 1773, un bref de Clément XIV supprimait la Compagnie de Jésus. On conçoit quel fut l'émoi des missionnaires jésuites, quand en 1774, parvint à leur connaissance la terrible nouvelle, qui mettait le désarroi dans leur vie, dans leur maison de Péking, et dans leur œuvre. Ils ne pouvaient reprendre le chemin de l'Europe, car la cour de Péking s'y opposerait ; ils ne pouvaient quitter leurs maisons qu'ils tenaient de la libéralité de l'empereur. D'ailleurs, ils ne voyaient sur place personne qui pût les remplacer, car en dehors des Jésuites, on ne trouvait à Péking que les « Propagandistes », dont le nombre était réduit à quatre : trois Italiens et un Allemand, parmi lesquels aucun n'était capable de continuer l'œuvre scientifique des Pères. Il fallait donc songer et sans retard, à trouver des successeurs qui viendraient continuer les œuvres de sciences et celles d'apostolat établies à Péking.

C'est en novembre 1775, que fut signifié officiellement aux Jésuites le Bref « *Dominus ac Redemptor* » qui les frappait, par le grand vicaire de l'évêque de Nankin, administrateur de Péking.

Quand ils entendirent la lecture du Bref apostolique, les religieux de l'ancienne Compagnie ne se permirent aucune plainte, et affirmèrent leur respect pour le Saint-Siège.

DEUXIEME PERIODE

LES LAZARISTES SONT ENVOYÉS EN CHINE

PAR LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE

CHAPITRE V

Règle de conduite de saint Vincent au sujet des nouveaux établissements. — Le voyage des trois Lazaristes à Péking. — Une dure persécution. — Etat de la Mission Française de Péking. — Mort de M. Raux. — Arrivée à Péking de quelques nouveaux missionnaires. — Nomination de deux évêques qui ne purent jamais occuper leur siège. — Mort de Mgr Alexandre de Gouvea. — L'Œuvre de M. Ghislain : le clergé indigène. — Liste des prêtres indigènes formés par M. Ghislain.

RÈGLE DE CONDUITE DE SAINT VINCENT AU SUJET DES NOUVEAUX ÉTABLISSEMENTS.

Saint Vincent disait à ses premiers disciples : « Nous ne pouvons faire aucune avance pour nous établir en quelque lieu que ce soit, si nous voulons nous tenir dans les voies de Dieu et dans l'usage de la Compagnie, car jusqu'à présent sa Providence nous a appelés aux lieux où nous sommes, sans que nous l'ayons cherché directement, ni indirectement... Dieu sait ce qui nous est convenable, et il nous le donnera quand il sera

temps si nous nous abandonnons comme de véritables enfants à un si bon Père. Certainement, si nous étions persuadés de notre inutilité nous n'aurions garde de nous ingérer en la moisson d'autrui avant qu'on nous y appelât, ni de prendre le devant pour nous préférer à d'autres ouvriers que peut-être Dieu y a destinés ».

Les Prêtres de la Mission, venus à Péking à la fin du XVIII^e siècle ont suivi fidèlement cette ligne de conduite tracée par leur saint fondateur. C'est bien la Providence qui les y appela sans qu'ils l'aient cherché directement, ni indirectement, ainsi que le prouvera le bref récit des négociations qui aboutirent alors à la substitution des Lazaristes français aux Jésuites français, dans toutes leurs missions de Chine.

La suppression de la Compagnie de Jésus avait mis en question l'avenir de la mission française de Péking, et des autres missions qui en dépendaient. Les derniers missionnaires jésuites — leur nombre ne dépassait pas 20 — continuaient de remplir leurs fonctions à la cour, et d'exercer leur ministère auprès des chrétiens, sous la juridiction de l'évêque de Péking. Parmi eux le P. Amiot et le P. Bourgeois, supérieur, se préoccupaient de leur succession. Dès novembre 1774, le P. Amiot, au nom du supérieur, avait proposé au roi de France Louis XVI de confier la mission française à la Société des Missions Etrangères de Paris. Celle-ci déclina l'offre, comme n'ayant pas dans son sein des sujets aptes à continuer l'œuvre scientifique de Péking. Le gouvernement français entama des négociations avec le Souverain Pontife.

Dix années s'étaient écoulées depuis la suppression des jésuites, et aucune décision n'avait été prise, lorsqu'enfin on reconnut que le seul parti réalisable était l'affiliation de la mission française à un ordre religieux. Il s'agissait donc de trouver un ordre ou une société qui eût des membres capables de continuer l'œuvre scientifique de Péking, en même temps que d'autres membres s'appliqueraient à l'apostolat.

Dans un rapport du ministère de la Marine présenté au roi, il était dit : « En France on ne connaît de sociétés savantes que celle des Bénédictins et celle des Oratoriens ; or, les deux doivent être exclues : la première, parce qu'elle n'est pas adonnée aux missions ; la seconde parce que des dissentiments de doctrine se sont jadis élevés entre l'Oratoire et les Jésuites, à l'époque du jansénisme, qui pourraient nuire à l'harmonie nécessaire pour vivre côte à côte. Ainsi donc, conclut le rapporteur, je pense que de tous les corps ecclésiastiques connus dans le royaume, celui de Saint-Lazare est le seul auquel on puisse confier la mission de Péking. Ce n'est pas une société savante ; mais elle est trop nombreuse pour qu'on ne puisse trouver entre ses membres quelques prêtres propres aux fonctions dont il de la Congrégation de la Mission. M. Jacquier refusa, alléguant s'agit ».

Le roi de France fit appel à M. Jacquier, supérieur général

l'impossibilité de fournir le personnel nécessaire pour des œuvres si importantes. Le roi insista, et le supérieur général répondit par un second refus. Revenant à la charge, le roi lui fit dire qu'il ne s'agissait quant au présent que de fournir un prêtre ou deux, avec un chirurgien s'il se peut, et qu'enfin il était question d'une des missions les plus intéressantes qu'il y ait. Alors M. Jacquier accepta la lourde charge.

Le roi de France proposa au Pape la Congrégation de Saint-Lazare pour succéder aux Jésuites français de Péking. Pie VI agréa cette demande du roi de France. Par le Bref du 7 décembre 1783 de la Propagande, il est stipulé que les Lazaristes sont chargés de toutes les œuvres que dirigeaient leurs prédécesseurs et reçoivent les mêmes pouvoirs et privilèges. Quant aux biens matériels il est dit : « Le Roi très chrétien seul en disposera ». Le roi en effet, en disposa par décret du 25 janvier 1784, qui fait transférer à la Congrégation de la Mission tous les biens qui appartenaient aux Jésuites français de Chine.

Après avoir accepté la mission des Jésuites français de Péking, M. Jacquier fit connaître au Ministre de France les noms des missionnaires qu'il se proposait d'envoyer à la capitale de l'empire chinois. Ce sont :

1° *M. Raux*, qui doit être leur supérieur, s'est occupé depuis un an à perfectionner et augmenter ses connaissances en astronomie et en géographie ; il a suivi les cours de M. Lalande au Collège Royal ; il s'est aussi appliqué à l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle... ;

2° *M. Ghislain*, après avoir repassé les éléments des mathématiques, a fait un cours de physique expérimentale ; il a suivi les cours de M. Macquer au Jardin du Roi... ;

3° *Le frère Paris*, horloger, mécanicien et tourneur... Il a suivi les « Carillons » et a pris des leçons de clavecin...

M. Raux Nicolas-Joseph, né à Ohain, diocèse de Cambrai, le 14 avril 1754 ; reçu au Séminaire à Paris le 18 juillet 1771, fut ordonné prêtre avec dispense d'âge, le 5 mars 1777.

M. Ghislain Jean-Joseph, né à Salles, diocèse de Cambrai, le 5 mai 1751 ; reçu à Saint-Lazare le 4 juillet 1774, fut ordonné le 11 mars 1780.

Frère Paris Charles, dit Joseph, né à Verderonne, diocèse de Beauvais, le 8 décembre 1738, entra à Saint-Lazare le 2 juin 1783, prononça les saints vœux à Péking le 14 juin 1785.

LE VOYAGE DES TROIS LAZARISTES A PÉKING.

Les trois missionnaires quittèrent Brest le 20 mars 1784. Le 23 août suivant, ils étaient en face de Macao ; mais n'osant mettre pied à terre, de peur d'y être molestés par l'ombrageux gouvernement de la colonie, ils allèrent débarquer à Canton le 29 août.

Là, le P. Della Torre, procureur de la Propagande, les accueillit avec une grande effusion de charité. Ils rencontrèrent aussi à Canton le nouvel évêque de Péking, Mgr de Gouvea. Ce prélat n'avait que 33 ans, mais ses qualités d'esprit et de cœur compensaient l'âge précoce : affable, prudent et pieux, il sera une bénédiction pour son diocèse.

MM. Raux et Ghislain lui donnèrent communication des décrets de Rome. Mgr de Gouvea reçut ces pièces avec respect, et témoigna toujours aux nouveaux missionnaires beaucoup de sympathie.

A peine débarqué à Canton, M. Raux avait écrit aux Pères de Péking pour leur annoncer son arrivée. Il reçut une touchante réponse, dont nous citons quelques passages : « Nous rendons de sincères actions de grâces à la divine Providence d'avoir si bien arrangé les événements que vous et vos Messieurs de Saint-Lazare ayez été forcés, en quelque sorte, de vous charger des missions françaises en notre place... Nous savons aussi que depuis l'extinction de la Compagnie de Jésus, vos Messieurs ont rendu mille et mille services à ses membres dispersés... ». Cette lettre était signée des cinq Pères et d'un frère, encore présents à Péking, car la mort avait fait de nombreux vides parmi eux depuis le sacre de Mgr Salutti.

Le vice-roi de Canton avait reçu de Péking l'ordre de diriger sans délai les nouveaux « mathématiciens » vers la capitale ; mais une persécution conseillait de différer ce voyage à travers l'empire troublé.

Enfin, après un séjour de cinq mois, partis de Canton le 7 février 1785, les voyageurs arrivèrent à Péking le 29 avril suivant. Ils y furent parfaitement accueillis par les missionnaires tant jésuites que propagandistes.

Tous, y compris l'évêque, arrivé quelques semaines avant eux, vinrent les féliciter de leur heureuse traversée. La transmission des pouvoirs se fit sans heurt, grâce à la bonne volonté réciproque : les Lazaristes furent accueillis à la mission du Pétang, non en rivaux, mais en frères. D'autre part, le tact, la prudence de M. Raux, son caractère facile et bienveillant, et jusqu'à ses qualités extérieures, eurent vite fait de lui attirer la considération et la sympathie générale. M. Raux était d'une taille élevée et bien proportionnée ; il parlait aisément, avec grâce et majesté, ce qui rendait sa conversation très agréable.

UNE DURE PERSÉCUTION.

A peine installé comme supérieur de la mission française, M. Raux eut à exercer son rôle et son influence en faveur des autres missionnaires persécutés. Nous avons dit plus haut que Kien-Long, au début de son règne, avait lancé un édit contre les missionnaires, mais cet édit n'atteignait guère que ceux de Péking, et dans cette ville, ceux qui étaient employés à la cour n'en souffrirent pas ; du reste elle ne dura pas. Mais

bientôt se leva une révolte anti-mandchoue, c'est-à-dire contre la dynastie. Elle s'intitulait *Nénuphar blanc*. Des mesures sévères furent prises contre les sociétés secrètes et presque partout, les autorités s'acharnèrent à assimiler le catholicisme à cette secte antidynastique ; les missionnaires des provinces eurent beau se cacher, ils furent presque tous découverts et conduits à Péking au tribunal des crimes. Dix-huit européens, parmi lesquels quatre évêques, furent incarcérés au *Hing-Pou*. On saisit également les prêtres indigènes et de nombreux chrétiens qui tous furent condamnés à l'exil. Le P. della Torre éprouva tant de privations qu'il expira au bout de quelques semaines. Il ne fut pas le seul à terminer ainsi sa carrière : deux évêques, Mgr Maggi et Mgr Sacconi, tous deux Franciscaïns italiens ; deux prêtres des Missions Etrangères de Paris, deux prêtres chinois et sept chrétiens chinois succombèrent aux misères de tout genre dans des cachots infects.

Après tant d'arrestations les missions de Chine restaient presque dépourvues d'ouvriers apostoliques. Cependant la persécution n'ayant pas atteint les églises de Péking, les missionnaires vauquaient librement à l'exercice du ministère. Dès qu'ils virent arriver des plus lointaines provinces ces évêques, ces prêtres et ces chrétiens enchaînés, ils osèrent présenter à l'empereur une requête, demandant l'autorisation de les soulagier. On fit la sourde oreille. De nouvelles instances essayées par le P. Ventavon, ex-Jésuite, mieux connu à la cour, aigriront l'empereur à ce point qu'il défendit de lui parler à nouveau de ces prisonniers.

Une charité industrielle trouva pourtant moyen de pénétrer dans les cachots par le concours de chrétiens hardis ; ainsi, on leur procura toutes les consolations que permettait leur lamentable condition.

On s'étonne à bon droit de la conduite de Kien-Long envers les missionnaires, lui qui avait su si bien tirer profit des talents des missionnaires attachés à son service, lui qui, après Kang-Si, son grand-père, avait su honorer la dynastie par sa hauteur de vue et la sagesse de son administration, et avait durant soixante années de règne, conduit son empire à l'apogée de sa puissance. Sa dureté à l'égard des captifs innocents ne s'explique que par l'aberration d'un esprit aveuglé par les calomnies de son entourage. Devant de telles rigueurs de la part de l'empereur, on n'osait plus espérer la délivrance des captifs, lorsque, contre toute prévision, parut, le 9 novembre 1785, un décret qui les rendait à une liberté immédiate.

Selon la coutume, l'empereur avait passé la saison chaude en son palais d'été de Je-Hol (Mandchourie). « A son retour, écrit M. Raux, nous allâmes à sa rencontre ; il nous reçut avec un air de bonté, qui nous donna des espérances. Elles ne furent pas vaines ».

M. Gabriel-Taurin Dufresse, faisant la relation de sa captivité, écrit : « Un événement si inopiné, où le doigt de Dieu paraît si

manifestement, combla de joie les missionnaires de Péking ; ils nous le firent annoncer aussitôt, et le 10 novembre 1785 au matin, on nous fit sortir de prison, on nous ôta nos chaînes, on nous conduisit au prétoire où nous trouvâmes tous les prêtres résidant à Péking, qui étaient venus nous recevoir (1).

« Les mandarins nous remirent entre leurs mains et ces Messieurs, dans les témoignages de la plus grande joie, nous conduisirent à la cathédrale du Nan-Tang. Mgr de Gouvea nous attendait à la porte à la tête de son clergé ; il donna à Mgr de Saint-Martin, Coadjuteur de Mgr Potier, vicaire apostolique de Sse-Tchoan, la croix pectorale et l'anneau. Etant tous entrés dans l'église, on chanta le *Te Deum* ».

L'édit impérial leur permettait de fixer leur séjour à Péking, ou de reprendre le chemin de Canton. Quatre missionnaires de la Propagande s'y fixèrent ; les autres furent reconduits à Canton... où ils attendirent le moment propice de rentrer secrètement dans leur mission.

Hélas ! les prêtres chinois et les chrétiens envoyés en exil ne reçurent aucune grâce. Que l'on ne se fasse pas illusion : la délivrance que l'empereur accorda aux prêtres européens n'était pas désintéressée, car il espérait encore pouvoir tirer d'eux quelques avantages ; tandis que les prêtres et les chrétiens avaient commis le crime d'abandonner les religions chinoises pour en embrasser une étrangère : c'était un péché impardonnable.

ETAT DE LA MISSION FRANÇAISE DE PÉKING.

Le récit de cette persécution brutale de 1785, nous a fait perdre de vue ce qui était l'objet de ce chapitre, à savoir l'apostolat des Lazaristes récemment arrivés.

Citons d'abord les diverses Missions ou églises de Péking, en donnant leur date d'origine et l'année de la construction de leur église :

1° *Nan-Tang*, Mission portugaise, érigée en 1601.

Jésuites portugais, italiens ou d'autres nations.

Date de la construction de l'église : 1650.

2° *Tong-Tang*. Mission portugaise, érigée en 1657.

Jésuites surtout portugais. L'église date de 1721.

3° *Pei-Tang*. Mission française, érigée en 1693.

Jésuites tous français jusqu'en 1785. Depuis lors : Lazaristes français et ex-Jésuites. L'église date de 1703.

(1) Gabriel-Taurin Dufresse, sacré évêque vicaire apostolique du Sse-Tchoan en 1800, tint à Tchong-King en 1803 un Synode dont la plupart des membres étaient Chinois, et qui est un chef-d'œuvre. Ses décisions approuvées par Rome, firent autorité en Chine jusqu'au Concile Plénier de Shang-Hai en 1924.

Mgr Dufresse subit le martyre le 14 décembre 1815 et fut béatifié en mai 1900, en même temps que le bienheureux François-Régis Clet.

4° *Si-Tang*. Mission de la Propagande, ou italienne, érigée en 1711.

Religieux ou séculiers presque tous italiens.

L'église fut construite en 1723.

Au début, ces diverses missions étaient sous la juridiction plus nominale qu'effective de l'archevêque de Goa. Puis, dès que le diocèse de Péking fut érigé (1690), les missionnaires de chacune d'elles travaillèrent sous la juridiction des évêques de Péking, dont le premier fut Mgr della Chiesa.

La troisième mission, le *Pei-Tang*, était donc le champ de travail dont la culture incombait aux Lazaristes, aidés des anciens Jésuites qui l'avaient fondée et voulaient y mourir.

En vertu de la règle, posée jadis par la Sacrée Congrégation de la Propagande : « La chrétienté d'un lieu appartient à ceux qui l'ont formée », les Lazaristes, successeurs légitimes des Jésuites, avaient donc charge d'âmes dans les chrétientés formées par leurs prédécesseurs et appartenant à d'autres diocèses ou vicariats. Il y en avait dans le Kiang-Si et le Tche-Kiang, sous la juridiction du vicaire apostolique du Fou-Kien ; dans le Hou-Koang sous la juridiction du Vicaire apostolique du Shan-Si-Shensi, dans le Ho-Nan, administré par l'évêque de Nankin (diocèse).

La pénurie d'ouvriers dans un champ si vaste inquiéta M. Raux, dès son arrivée à Péking. Il ne restait dans ces chrétientés hors de la province civile du Tche-Ly, que deux ex-Jésuites chinois.

Aussi, l'une de ses premières œuvres fut l'érection d'un séminaire, dont il confia la direction à son confrère M. Ghislain ; une quinzaine de jeunes gens choisis en formèrent le début.

Toutes les lettres de M. Raux à ses supérieurs revenaient sur la nécessité de lui envoyer du renfort. Enfin, le 21 septembre 1788, deux jeunes missionnaires débarquaient à Macao à destination de Péking : MM. Robert Hanna, Irlandais, et Raymond Aubin, Français, tous deux Lazaristes. Ils devaient attendre à Macao une occasion favorable pour aller à Péking. Après une attente vaine de deux ans, M. Aubin réussit à pénétrer incognito au Hou-Koang ; tandis que M. Hanna trouvait à Macao, au Séminaire Saint-Joseph — érigé en 1784 par Mgr de Gouvea — de quoi exercer ses talents dans le professorat.

M. Aubin rejoignit, dans la région de Kou-Tcheng, au Hon-Kouang, des prêtres chinois chargés de cette importante chrétienté, qui comptait environ trois mille chrétiens. Ardent défenseur des Bulles qui avaient condamné les rites, il travaillait sans cesse à extirper les superstitions qui étaient restées jusque-là en pratique dans la province. Zélé et pieux, il pratiquait des pénitences rigoureuses.

Mandé près de son évêque, Mgr de Mandello, vicaire apostolique du Shen-Si, il fut arrêté à Ngan le 27 mars 1795. De là, il fut conduit à Si-Nan et traduit devant les tribunaux. Il confessa

la Foi et se garda bien de révéler le nom d'aucun fidèle, ni d'aucune chrétienté. Mais les mandarins, craignant qu'il ne vînt à les dénoncer à l'empereur pour leurs excessives rigueurs, empoisonnèrent M. Aubin dans sa prison, le 1^{er} août 1795. Martyr voilé aux hommes, mais brillant devant Dieu !

M. Raux attendait encore ses deux collaborateurs, quand de tristes nouvelles arrivées d'Europe aggravèrent son anxiété : Le 13 juillet 1789, la Maison-Mère de Paris ayant été saccagée par une bande de forcenés, on avait dû renvoyer les séminaristes dans leurs familles, et disperser les étudiants en diverses maisons ; bientôt, les établissements lazaristes de France, au nombre de 73, furent fermés et les confrères exilés.

Cependant — voies admirables de la Providence — ces tristes événements furent l'occasion, sinon la cause, que trois nouveaux missionnaires fussent envoyés en Chine.

M. François-Régis Clet, après dix-huit ans de fructueux ministère, soit comme professeur de morale au diocèse d'Annecy, soit à la direction du Séminaire interne de Paris, considérant que dans l'état lamentable où se trouvait la France, il ne pourrait plus exercer son zèle, conçut le désir intense de consacrer le reste de sa vie au travail des missions lointaines, et demanda instamment à ses supérieurs de l'envoyer en Chine.

Ses supplications plusieurs fois réitérées furent enfin exaucées. Le 10 avril 1791, accompagné de deux diacres MM. Louis Lamiot et Augustin Pesné, il s'embarquait à Lorient pour arriver à Macao le 15 octobre suivant. Les deux diacres furent immédiatement ordonnés par l'évêque du lieu, Mgr Joseph da Sylva. L'ordination eut lieu secrètement, afin de ne pas éveiller les susceptibilités du gouvernement portugais.

Les trois missionnaires reçurent à Macao une lettre de M. Raux fixant leur destination respective : M. Lamiot, versé dans les sciences, devait aller à Péking ; M. Pesné au Hou-Koang et M. Clet au Kiang-Si.

Pendant que MM. Pesné et Clet se rendaient dans leur mission, M. Lamiot devait attendre encore longtemps sa permission pour se rendre à Péking. M. Clet était à peine arrivé au Kiang-Si lorsque M. Raux, revenant sur sa décision, l'envoya au Hou-Koang (Hou-Nan et Hou-Pei) où le besoin de missionnaires était plus urgent qu'au Kiang-Si, et chargeait M. Aubin — il ignorait encore sa fin tragique — de visiter de temps en temps les chrétientés du Kiang-Si. Or ces trois confrères qui, avec quelques prêtres chinois, composaient tout le clergé du Hou-Koang et travaillaient dans les montagnes du Kou-Tcheng, ne jouirent pas longtemps de leur vie de communauté. Lorsque M. Aubin était prématurément mis à mort à la prison de Si-Nan, un mois auparavant, le 29 juin 1795, M. Pesné avait succombé à un crachement de sang. Il rendit le dernier soupir dans les bras de M. Clet à l'âge de 28 ans.

Par la mort de ses deux collaborateurs, M. Clet se trouva,

avec trois ou quatre prêtres chinois, à la tête de nombreuses chrétientés. Ses haltes à la résidence centrale de Kou-Tcheng le fatiguaient à l'excès, au lieu de le reposer ; car, rentrant harassé de ses voyages à pied, il était souvent attendu par des chrétiens désireux de le conduire au dehors pour administrer des mourants. Ce ne fut qu'au bout de quelques années que le supérieur du Pétang put lui envoyer trois prêtres indigènes, élèves de M. Ghislain, tous Lazaristes. C'étaient M. Ly Joseph, qui plus tard ira au Kiang-Nan à Ou-Si où il mourra en 1827. M. Tchang Jean, qui ira de même mourir à Ou-Si en 1833. M. Tchang Jouventin, qui mourra au Hou-Pei en 1803.

Telles furent la clairvoyance et la sagesse du supérieur et de son bras droit M. Ghislain, qu'à peine arrivés en Chine et, privés par la Révolution du renfort qu'ils étaient en droit d'attendre de France, ils avaient réussi, en une dizaine d'années, à fournir aux missions françaises un clergé suffisant pour traverser ce temps de crise qui menaçait de leur devenir mortel.

Nous avons laissé à Macao MM. Hanna et Lamiot attendant une permission que les Portugais se refusaient à leur accorder. A force de démarches, M. Raux obtint enfin le permis. MM. Hanna et Lamiot arrivèrent à Péking le 30 juin 1794. Ce fut une grande joie pour la mission française, qui avait perdu récemment deux de ses meilleurs collaborateurs, les PP. Bourgeois, qui avait été longtemps supérieur, et Amiot, un des plus savants Jésuites qui aient été à Péking et qui avait tant fait pour l'introduction des Lazaristes comme remplaçants des Jésuites.

M. Hanna, bon astronome, seconda dès lors M. Raux dans son rôle de membre du Bureau des Mathématiques, titre qui lui avait été concédé quelques années auparavant. M. Lamiot fut interprète de la Cour.

MORT DE M. RAUX.

Hélas ! La mission française allait perdre celui qui en était le principal soutien. Son supérieur, M. Raux, après avoir été pendant quelques jours dans un état de grande fatigue, fut emporté par une attaque d'apoplexie le 16 novembre 1801.

D'une lettre de M. Ghislain annonçant la douloureuse nouvelle à ses supérieurs de Paris, nous tirons ces quelques lignes qui marquent la grande perte que la mission française venait de faire : « ...M. Raux fut singulièrement regretté. Il avait en effet, toutes les qualités qu'on peut désirer dans un missionnaire et dans un supérieur : outre l'ordre, la diligence, l'exactitude qui paraissent dans tout ce qu'il faisait, il était pieux, régulier, affable envers tous, généreux et compatissant envers les pauvres ; il avait un zèle infatigable. Plût à Dieu qu'il se fût un peu plus ménagé, nous le posséderions peut-être encore ! »...

Selon les pouvoirs qu'il avait reçus, M. Raux avant de mourir, avait désigné M. Ghislain pour lui succéder en qualité de supérieur de la mission française. Cette charge fut lourde pour M. Ghislain, qui ne se plaisait pas beaucoup dans les relations extérieures ; se donnant tout entier à ses chers séminaristes,

il n'entretenait avec le dehors et surtout avec les grands, que les rapports de stricte convenance.

Après la mort de M. Raux, le personnel de la maison se réduisait à MM. Ghislain et Lamiot, trois confrères chinois, les frères coadjuteurs Paris Joseph et Wang Paul, puis deux Pères et un frère ex-Jésuites.

Le frère Paris donna sans tarder les preuves de son savoir-faire : il construisit pour l'empereur, qui était alors Kia-King (1796-1821) un petit et un grand orgue, plusieurs horloges, des carillons. Il mourut le 6 septembre 1804.

Wang Paul, premier frère coadjuteur chinois, se rendait surtout utile pour les soins matériels de la maison. Assez instruit des livres chinois, il accompagna quelques années le prêtre en tournées de missions. S'il fallait un agent de liaison entre les missions des provinces et celle de Péking, c'est au dévouement de Wang Paul que l'on faisait appel. C'est ainsi que nous le voyons en 1802 au Hou-Koang auprès de M. Clet ; en 1805, à Macao ; par une lettre de M. Clet en 1809, on sait qu'il était auprès de lui.

ARRIVÉE A PÉKING DE QUELQUES MISSIONNAIRES.

Plus haut, nous avons dit en deux mots que Mgr de Gouvea avait érigé un séminaire à Macao. Il l'avait fait après avoir vu, à Goa, la bonne tenue de celui que dirigeaient les Lazaristes portugais ; de là, lui vint l'idée d'en établir un semblable à Macao. A cette fin, il invita deux lazaristes portugais de Goa, MM. Correa et Villa, à venir le rejoindre à Macao. Le 1^{er} octobre 1784 avait lieu l'ouverture des cours avec un premier groupes d'élèves, dans l'ancien collège Saint-Joseph des Jésuites. Tous les frais de ce séminaire étaient à la charge de la reine de Portugal, qui en avait permis l'installation (1).

Telle est l'origine du célèbre « *Séminaire Saint-Joseph* » de Macao qui, de diocésain qu'il fut dans le début, devint plus tard central pour toute la Chine. Or, Mgr de Gouvea, désirant du renfort pour son diocèse de Péking, appela à lui deux professeurs du Séminaire Saint-Joseph, M. Ribeiro et M. Ferreira qui, depuis neuf ans, y donnaient leurs cours. Ils furent facilement agréés par le gouvernement chinois et partirent de Canton le 26 février 1801. Mgr de Gouvea les mit en possession de l'église du Tong-Tang, pour y remplacer les ex-Jésuites portugais qui desservaient cette église.

En septembre 1793, parvint à Macao M. Minguet Pierre, C.M., qui après le pillage de Saint-Lazare, était allé continuer ses études au Portugal. De là, il fut envoyé en Chine, pour faire partie des missions portugaises, bien que de nationalité française. Le 1^{er} mars 1800 deux autres Lazaristes français s'embarquaient en Angleterre à destination de Péking. C'étaient

(1) En même temps que le roi de France substituait à Pékin la Congrégation de la Mission aux Pères Jésuites, la reine du Portugal appelait les Lazaristes portugais à reprendre les œuvres des Jésuites portugais, chassés par Tombal.

MM. Dumazel et Richenet. Après de longs détours ils arrivaient à Macao en février 1801. Une lettre de M. Raux les y attendait et leur prescrivait d'aller droit à Canton pour s'y présenter au vice-roi, en qualité de « mathématiciens » et « d'astronomes » de la cour. Se conformant aux instructions reçues, les deux confrères ne prirent pas terre à Macao et se dirigèrent sur Canton. Là, ils rencontrèrent M. Minguet qui attendait toujours une occasion favorable pour pénétrer plus avant.

Ils y trouvèrent aussi les deux Lazaristes Ribeiro et Ferreira, déjà munis du permis de monter à Péking. Ces deux derniers partirent en effet dix jours plus tard et arrivèrent à la capitale sains et saufs.

MM. Dumazel et Richenet durent attendre pendant cinq longues années les passeports promis, comme précédemment MM. Hanna et Lamiot. Ils partirent de Canton le 19 juin 1806. Hélas ! Arrivés à Tei-Tcheou (Shan-Tong), ils reçurent le sinistre contre-ordre de retourner à Canton. Ils envoyèrent aussitôt un courrier à Péking pour annoncer la triste nouvelle à M. Ghislain. Sans même attendre une réponse, les voyageurs reprenaient la route de Canton, où ils arrivèrent le 22 décembre 1806.

C'était une rude épreuve pour la mission française. Comme il ne restait plus aucun espoir de faire venir ces deux missionnaires à Péking, M. Ghislain confia à M. Richenet l'office de procureur des Missions à Macao, office dont M. Raux avait fort désiré l'installation. M. Richenet s'en acquitta à la plus grande satisfaction de ses confrères jusqu'en 1815, époque de son retour en France.

Quant à M. Dumazel, il reçut, par l'intermédiaire du frère Wang Paul, l'ordre de M. Ghislain de pénétrer au Hou-Koang, et d'aller rejoindre M. Clet. La voie de Canton était infranchissable à cause des troubles locaux. M. Dumazel s'embarqua à Macao vers la Cochinchine, afin d'essayer de pénétrer en Chine par cette route encore inexplorée. Après des fatigues inouïes et de graves accidents de santé, il parvenait au Hou-Nan en 1810. Il y aida M. Clet dans son ministère durant huit années avec un zèle et un dévouement infatigables ; mais sa santé s'épuisa rapidement. Il expira le 14 décembre 1818, assisté à ses derniers moments par son confrère lazariste M. Song Paul qui, éloigné de plus de 60 kilomètres, accourut pour lui fermer les yeux.

NOMINATION DE DEUX ÉVÊQUES

QUI NE PURENT JAMAIS OCCUPER LEUR SIÈGE.

M. Correa, supérieur du Séminaire Saint-Joseph de Macao, fit en 1803 un voyage au Portugal. Ce missionnaire eut toujours pour ses confrères lazaristes français une très sincère affection. Ceux-ci profitèrent de son retour au pays pour prier M. Correa d'amener, si possible, le gouvernement portugais à étendre sur eux-mêmes la bienveillance qu'il accordait aux Lazaristes portugais, et spécialement d'aplanir pour eux les obstacles qui les arrêtaient à la porte de la Chine. M. Correa ne put que faire

nommer deux de ses confrères portugais aux évêchés de Péking et de Nankin. Le Souverain Pontife approuva ces deux nominations.

A première vue, cette combinaison semblait devoir lever toutes les difficultés provenant du Portugal, puisque les trois évêchés, Macao, Nankin et Péking, à la nomination du Portugal, auraient chacun un évêque portugais. Mais Péking avait son évêque, Mgr de Gouvea. Portugais, non religieux. Comment pourrait-on le remplacer ? Rien de plus simple : c'était de lui donner un coadjuteur avec succession. C'est ce que l'on fit en nommant M. de Souza, qui fut sacré à Macao, le 15 octobre 1805, évêque de Tipasa, avec future succession de Mgr de Gouvea.

Quant à l'évêché de Nankin, ce siège était vacant depuis 1790, et de ce fait, c'était l'évêque de Péking qui en était l'administrateur. Alors on nomma M. Pires, Lazariste portugais arrivé à Péking en 1804, évêque de Nankin.

Le succès de la combinaison fut loin de répondre à ce qu'on espérait. La méfiance des autorités chinoises à l'égard des européens s'était aggravée. Désormais, l'entrée à Péking est prohibée à tout prêtre européen au service ou non de l'empereur, et défense est faite à ceux qui résident à Péking de quitter la capitale. C'est pourquoi Mgr Souza dut rester à Macao, en attendant une occasion, qui ne se présentera jamais, de pouvoir monter à Péking. Il mourut à Macao le 6 janvier 1818.

De son côté, M. Pires reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr de Gouvea, dans l'église du Nan-Tang en 1806 ; mais la défense faite aux missionnaires de Péking de quitter la ville fut cause que Mgr Pires ne put jamais, lui non plus, prendre possession de son siège de Nankin en personne. Il mourut le 3 novembre 1838 à Péking.

MORT DE MGR ALEXANDRE DE GOUVEA.

Les choses en étaient là. Lorsque le 6 juillet 1808, mourait dans sa résidence du Nan-Tang Mgr de Gouvea, à l'âge de 67 ans.

Par sa bonté, il avait conquis le cœur de tous les missionnaires de Péking et avait fait régner parmi eux la concorde et la paix. Cependant, tout son épiscopat fut attristé par de violentes persécutions, qui furent pour l'évêque une suite ininterrompue de douleurs.

Mgr de Gouvea fut pendant vingt ans membre, puis vers la fin, président du Bureau d'Astronomie. A ce titre, la Cour accorda le don traditionnel de 150 taels pour ses funérailles.

A la mort de Mgr de Gouvea, Mgr de Souza, son coadjuteur, sacré depuis trois ans, devenait évêque de Péking, et comme il ne pouvait y venir lui-même, il nomma M. Ribeiro vicaire général pour l'administration de Péking. M. Ribeiro était supérieur du Tongtang. Après la mort de Mgr de Gouvea, il alla

habiter au Nan-Tang et dirigea le diocèse même après la mort de Mgr de Gouvea, non en tant que vicaire général, mais comme administrateur apostolique jusqu'à sa mort en 1826.

Désormais, le diocèse de Péking n'aura que des administrateurs jusqu'en 1856, date mémorable.

M. Ribeiro fut toujours favorisé de la présence de Mgr Pires qui, très volontiers, exerçait pour lui toutes les fonctions liturgiques réservées à l'évêque. Mais combien fut néfaste l'ingérence du pouvoir temporel dans les affaires de l'Eglise, qui causa cette double et très regrettable anomalie : un évêque de Péking résidant à Macao ; un évêque de Nankin résidant à Péking !...

L'ŒUVRE DE M. GHISLAIN : LE CLERGÉ INDIGÈNE.

Avant de passer à la lecture pénible du chapitre suivant, repons-nous un instant à considérer l'œuvre de M. Ghislain.

Dès 1802, avons-nous dit, il avait été confirmé dans son titre de supérieur de la mission française (1) de Péking avec les droits et les devoirs de son prédécesseur M. Raux.

Quoique n'ayant pas les dons extérieurs de celui-ci, M. Ghislain prouva par ses travaux qu'il avait lui aussi du talent et de la vertu.

Bon physicien, il aurait pu tenir son rôle comme membre du Bureau des Mathématiques ; mais quand on lui offrit cet honneur, il déclina en faveur d'un confrère portugais. Ce qu'il préférerait c'était les missions dans les villages, c'était surtout la formation des prêtres. Il visitait les chrétiens les plus proches de la capitale un mois ou deux pendant les vacances. Le reste de son temps était entièrement consacré à ses chers élèves du séminaire. Ces prêtres chinois, il le prévoyait, devaient être pendant les mauvais jours, les seuls soutiens de la Foi. Il ne fut d'ailleurs pas toujours seul attaché à cette œuvre ; il se fit aider par un propagandiste, le P. Ferreti ; puis par M. Han Joseph comme sous-directeur du noviciat ; enfin par M. Lamiot sur la fin de sa vie.

Tous ces prêtres avaient émis les saints vœux dans la Congrégation et l'on peut dire qu'en général, ils firent honneur à leurs éducateurs.

Un des principaux ennuis qu'éprouva M. Ghislain fut la situation sans issue que lui créa l'obstruction portugaise empêchant les missionnaires d'arriver à Péking. Pendant que de

(1) Cette dénomination de « Mission Française » à l'époque où nous sommes arrivés, ne répond plus bien à la réalité. En effet, après la Révolution, la France cessa de s'occuper officiellement de cette Mission, dont son dernier Roi avait été le principal auteur. C'est pourquoi désormais nous la désignerons par « Les Lazaristes français » ou par « Pétang » ; à moins que nous parlions de choses d'avant 1800.

jeunes prêtres se morfondaient pendant des années à Macao ou à Canton, il voyait les œuvres de Péking végéter, faute d'ouvriers. D'autre part, comme supérieur, les tracas ne lui manquaient pas, surtout quand éclata la persécution de 1811, dont nous allons parler.

Toutes ces préoccupations ruinèrent la santé de M. Ghislain. Sentant lui-même ses forces diminuer, en 1812 il quitta la résidence du Pétang et se retira à Tchen-Fou-Sse à quelque 7 kilomètres de Péking pour y prendre un peu de repos... repos très bref, préparatoire au repos éternel (1).

Le 12 août 1812, à 10 heures du matin, assisté de M. Lamiot et entouré de ses novices, M. Ghislain rendait son âme à Dieu à l'âge de 62 ans, dont 28 passés en Chine.

Nous donnons ici la liste des prêtres indigènes formés par M. Ghislain avec la date de leur naissance, de leur ordination sacerdotale et de leur décès. Ne sont pas inscrits dans cette liste les cinq que nous avons déjà cités plus haut.

NOMS	NAISS.	ACTIVITÉS PRINCIPALES	ORDIN.	DÉCÈS
HAN Joseph	1772	Sous-dir. du sém. interne ; en mission au Ho-Nan ; à Suan-Hoa.	1798	1844
TCHENG Etienne	17 ?	Mission au diocèse. Sorti.	?	1826
TENG Paul	1771	Professeur au séminaire.	1801	1803
CHEN Cyrus	1769	En Mongolie et au Kiang-Si.	1800	1827
SONG Paul	1774	Avec M. Clet jusqu'en 1852. Confessa la foi en prison.	1803	1854
WANG Joseph	1777	Remplace Fr. Paris comme horloger. Ministère à Péking.	1804	1814
HO Ignace	1781	Missions au Hou-Pé, en Mongolie, au Ho-Nan. En 1829 exilé et meurt.	1808	1844
SUE Matthieu	1780	Ministère à Péking. En 1819, Sup. de la Mis. Fr. En 1829 à Si-Wantze.	1809	1860
CHEN François	1780	En captivité avec M. Clet. Condamné à l'exil à I-Ly, massacré en 1825.	1808	1825
TCHENG Antoine	1778	Au Hou-Pé ; au Kiang-Si.	1809	1835
YAO Jean	1785	Au diocèse du Péking.	1811	1813
LINN Vincent	1779	En Mongolie.	1815	1836
KAO Thomas	1782	En Mongolie.	1813	1832
NGAI Stanislas	1785	Au Hou-Pé ; Ho-Nan ; Kiang-Nan.	1817	1849
KANG Jean	1764	A Péking.	1811	1814
YANG Antoine	1776	Frère coadj. à Péking. [Vœux	1796	1817
WANG Paul	1751	Frère coadj. Rendit de précieux services au Pétang et ailleurs. [Vœux	1790	1827

(1) Tchen-Fou-Sse était le lieu de sépulture des Jésuites français, comme Chala celui de la Mission portugaise. Les premiers Jésuites français arrivés à Péking habitèrent d'abord au Nan-Tang, chez leurs confrères portugais, et après leur mort, furent inhumés à Chala. Mais quand ils eurent établi leur propre résidence au Pétang, ils eurent aussi leur cimetière distinct.

CHAPITRE VI

DÉCLIN DES MISSIONS DE PÉKING

Une nouvelle persécution en 1811. — Destruction du Si-Tang. — Destruction du Tong-Tang. — Arrestation de M. Clet. — Arrestation de M. Lamiot. — Condamnation des confesseurs de la foi. — Martyre du bienheureux Clet. — Sort des deux compagnons de M. Clet. — Fermeture et destruction de l'église du Pétang. — L'exil de M. Lamiot à Macao. — Mort de Mgr Gaetan Pires. — De nouvelles recrues arrivent en Chine. — M. Jean-Gabriel Perboyre. — Arrestation et martyre du bienheureux Perboyre. — Réorganisation des Missions de Chine. — Le Clergé. — Les Séminaires. — Les chrétiens.

UNE NOUVELLE PERSÉCUTION EN 1811.

En février 1811, un prêtre chinois ordonné à Péking par Mgr de Gouvea, avait été arrêté par les autorités de Shang-Hai. On découvrit dans les papiers de ce prêtre la feuille de « pouvoirs » où il était qualifié de *curator animarum* ayant charge d'âmes, avec facultés d'absoudre certaines fautes, de donner des dispenses, etc... La lecture de cette pièce intrigua fort les mandarins. Ils s'imaginèrent que les missionnaires s'arrogeaient le droit suprême, conféraient des grades, et établissaient à la tête des districts des chefs avec lesquels ils entretenaient une correspondance suivie.

Un censeur en profita pour présenter à l'empereur un rapport très violent, dans lequel étaient répétées les anciennes calomnies contre le catholicisme. Kia-King (1796-1821) fils de Kien-Long, approuva ce rapport et, le 19 juillet 1811, fit paraître un décret où il déclarait : « Qu'il fallait couper l'arbre à la racine ». Désormais, ne devaient plus rester à Péking que les Européens membres du Bureau des Mathématiques et l'interprète français, c'est-à-dire MM. Ribeiro, Ferreira et Serra, puis M. Lamiot comme interprète. Les autres cependant pouvaient demeurer à Péking et même dans les provinces, pourvu qu'ils s'abstiennent de tout apostolat, sous peine d'être expulsés et renvoyés dans leur patrie. Ceux qui dès maintenant désiraient retourner en Europe pouvaient partir immédiatement.

DESTRUCTION DU SI-TANG.

Le 8 août suivant, des délégués de la cour convoquèrent tous les missionnaires non officiels, dans une résidence portugaise, pour leur signifier les décrets impériaux, et ils les prièrent de leur faire connaître le parti qu'ils comptaient prendre.

Les quatre missionnaires italiens de la Propagande témoignèrent le désir de quitter la Chine. Alors il leur fut proposé de vendre leur résidence pour en emporter le prix. Il s'agissait de la résidence du Si-Tang que Pedrini avait achetée quatre-vingt-dix

ans auparavant et cédée à la Propagande, puis de l'église qu'il y avait construite. Les prêtres n'ayant pu trouver d'acquéreur, l'empereur leur en donna la valeur et fit aussitôt démolir la résidence et l'église. Les quatre prêtres furent reconduits à Canton aux frais de l'Etat.

Ainsi finit la Mission de la Propagande à Péking. Les neuf cents chrétiens qu'elle administrait furent confiés aux Lazaristes du Pétang. Les Propagandistes n'ayant ni prêtres indigènes ni séminaire pour en former n'avaient pas les mêmes raisons de rester que les Lazaristes français et portugais du Pétang et du Tong-Tang. Ceux-ci crurent en effet, qu'il était de leur devoir de ne pas abandonner la place, espérant que, malgré la défense, ils pourraient toujours de quelque façon avoir soin des chrétiens.

DESTRUCTION DU TONG-TANG.

Peu de temps après la destruction de la mission italienne, un désastre semblable allait s'abattre sur celle des Lazaristes portugais du Tong-Tang. Deux confrères seulement y habitaient à ce moment, MM. Serra et Ferreira. Depuis l'affaire du Si-Tang certains mandarins ne cessaient de les importuner par leurs visites domiciliaires plus soupçonneuses qu'amicales. Prévoyant le jour prochain où leur église aurait le sort de celle du Si-Tang, ils crurent devoir prendre des mesures pour prévenir les événements. Mais, une nuit pendant laquelle ils emballaient livres et autres objets de quelque valeur, une lampe mal surveillée causa un incendie à leur bibliothèque ; une bonne partie de la résidence fut dévorée par les flammes. Quelques jours après, voulant relever les ruines à leurs frais, ils en firent demander la permission à la cour. On ne se contenta pas de la leur refuser, mais on leur donna ordre d'aller habiter au Nan-Tang. Sitôt qu'ils furent partis, l'autorité impériale fit démolir ce qui restait des bâtiments, y compris l'église qui était, dit-on, la plus belle de Péking.

ARRESTATION DE M. CLET.

Cependant la persécution religieuse continuait dans les provinces, tantôt ici, tantôt là, selon les circonstances. On recherchait surtout les prêtres européens ; mais les prêtres chinois n'étaient pas épargnés lorsqu'on pouvait prouver qu'ils propageaient la religion. Ainsi, en 1818, quatre prêtres chinois du Sse-Tchoan furent arrêtés et condamnés à l'exil.

M. Clet continuait ses randonnées de chrétienté en chrétienté, dans l'immense province du Hou-Koang, qui comprenait le Hou-Pé et le Hou-Nan, toujours en barque ou à pied malgré son âge avancé. Ce qui faisait dire à son évêque, Mgr Mandello : « Plût à Dieu que j'eusse vingt missionnaires comme M. Clet ! ».

Au début de 1819 un païen, pour satisfaire une vengeance contre un chrétien, mit le feu à sa propre maison et alla au tribunal accuser ce chrétien, son ennemi, d'avoir incendié sa maison à l'instigation d'un Européen. Comme il n'y avait pas

d'autre Européen que M. Clet dans cette région, c'était bien lui que le païen voulait désigner. Les mandarins, satisfaits de trouver une occasion de montrer leur zèle, mirent leurs soldats en campagne pour arrêter M. Clet et promirent 1 000 taels à celui qui se saisirait de lui. Lorsque les satellites se présentèrent chez lui, M. Clet averti, avait déjà pris la fuite. Pendant quatre mois toujours poursuivi, ce missionnaire de 70 ans échappa aux plus minutieuses recherches.

Enfin, lassé de se réfugier de caverne en caverne, continuellement traqué, il quitta les lieux, afin de dépister la police et alla dans la province du Ho-Nan, plus au nord, pour se rendre utile aux chrétiens en attendant la paix.

Mais là, il fut trahi par un mauvais chrétien de mœurs scandaleuses, autrefois maître d'école, qui avait déjà vendu M. Chen François, C.M., pour la somme de 20 taels. M. Clet avait reçu l'hospitalité d'une famille chrétienne du village de Kin Kia-Kang. Le 6 juin 1819, jour de la Sainte-Trinité, il venait de célébrer la Sainte Messe, lorsque la maison fut entourée par des satellites. Saisi et chargé de chaînes, il fut conduit à Kai Fong-Fou, capitale du Ho-Nan, avec des chrétiens de la famille où il avait logé, arrêtés comme lui. M. Clet fut soumis à d'interminables interrogatoires par les juges désireux de connaître les noms des chrétiens qu'il avait évangélisés. Dans ses papiers on trouva trois lettres qui venaient de M. Lamiot, supérieur du Pétang. A force de questions insinueuses, les mandarins finirent par connaître l'auteur de ces lettres. D'ailleurs M. Clet, qui ne savait pas mentir, avait laissé échapper de sa bouche l'aveu qu'il avait échangé des correspondances avec M. Lamiot. Mais de graves inconvénients surgirent de ce fait : entre autres, l'arrestation de M. Lamiot et la fermeture de la maison du Pétang, comme nous le verrons plus loin.

Quand M. Clet apprit les fâcheuses conséquences de son interrogatoire, il en fut atterré et se reprocha amèrement, jusqu'au jour de son martyre, d'avoir compromis, par ses aveux, les chrétiens de Chine.

Parmi les questions posées à M. Clet, il y avait celle de son domicile habituel. M. Clet répondit qu'il habitait dans le nord du Hou-Koang, c'est-à-dire au Hou-Pé, sur la montagne Mo-Pan. Cette déclaration détermina le gouverneur de Kai-Fong à renvoyer ses prisonniers au vice-roi du Hou-Koang résidant à Ou-Tchang-Fou. M. Clet y fut transporté dans une cage de bois, les fers aux mains et aux pieds et la chaîne au cou, par une route de vingt journées, n'ayant pour auberge que les prisons qui se rencontraient. Son dur séjour dans les prisons du Ho-Nan et le pénible voyage qu'il venait de faire avaient altéré la santé de M. Clet. Les géôliers le voyant dans un si pitoyable état ne lui firent pas bon accueil, jugeant sans doute que d'un tel misérable, il n'y avait pas grand espoir de tirer beaucoup d'argent. Il fut jeté dans une prison où se trouvaient déjà depuis février M. Chen François et dix chrétiens. M. Clet, qui craignait

tant de n'avoir que des païens comme compagnons de cellule, en fut rempli de joie et de reconnaissance envers Dieu.

Dès lors, les prisonniers transformèrent leur prison en un véritable oratoire. Tous les jours, ils y récitèrent en commun et à haute voix les prières du matin et du soir. Un prêtre chinois, M. Jean Tchang, put même arriver jusqu'à eux et leur apporter la communion moyennant un léger pourboire aux gardiens. Ce fut la dernière des vingt-sept prisons que M. Clet occupa depuis son arrestation au Ho-Nan.

ARRESTATION DE M. LAMIOT.

Le contre-coup de ces événements ne tarda pas à se faire sentir à Péking. Sur la fin de juin 1819, M. Lamiot, supérieur de la mission du Pétang, se trouvait à la maison de campagne de Tchen-Fou-Sse en compagnie de quelques prêtres et séminaristes. Subitement la propriété est envahie par des satellites qui déclarent au supérieur avoir mandat de l'arrêter et conduire au tribunal des crimes. M. Lamiot ne put même pas obtenir la permission de rentrer chez lui en ville pour mettre ordre à ses affaires.

Le motif de cette arrestation restait un véritable mystère pour tous. Ce n'est qu'à force de présents que M. Ribeiro, administrateur du diocèse, arriva enfin à apprendre que la saisie de quelques lettres de M. Lamiot, trouvées dans les papiers de M. Clet, avait provoqué cet éclat.

Le lendemain, durant l'interrogatoire, les juges qui, sans nul doute, connaissaient M. Lamiot comme un homme de bien, tentèrent d'étouffer l'affaire. Ils lui proposèrent de signer une formule par laquelle il déclarait : 1° qu'il ne connaissait pas M. Clet ; 2° ou bien que le culte qu'il propageait n'était autre que le culte du Ciel et de la Terre qui est le culte des lettrés ; ou bien qu'il promettait de ne plus prêcher.

M. Lamiot ne pouvait proférer de tels mensonges qui auraient équivalu à une apostasie. Il refusa nettement, ajoutant qu'il préférerait mourir que de signer une telle pièce. Un des juges lui dit : « Vous n'en mourrez pas, mais il vous en coûtera cher » !

Après quatre mois d'emprisonnement, M. Lamiot fut conduit à Ou Tchang-Fou pour y être confronté avec M. Clet. Il y arriva vers Noël 1819. Il aurait fort désiré voir son confrère avant de comparaître, mais on ne le lui permit pas ; il ne le vit qu'au tribunal. Laissons parler M. Lamiot :

« Le lendemain de mon arrivée, écrit-il, on me conduisit au tribunal où se trouvaient déjà MM. Clet et Chen ; après nous avoir fait mettre à genoux tous les trois, on me demanda si je connaissais M. Clet ; je répondis le connaître, quoique sa figure fût si décomposée, que je ne reconnaissais aucun de ses traits. Je savais que c'était lui, mais je ne le reconnus pas, (Tous deux ne s'étaient pas vus depuis vingt-cinq ans.)

« J'ai été frappé de la sagesse de ses réponses et de sa présence d'esprit. J'admiraits sa sensibilité extrême pour M Chen et moi. Lorsqu'on me fit mettre à genoux, il se mit à pleurer. Comme on voulait frapper M. Chen, il s'écria : « Pourquoi le frapper ? Je suis seul coupable ». — « Vieille machine » (grossière injure) lui dit le mandarin ». — « Tu as corrompu trop de gens ! L'empereur veut ta vie ! » — « Bien volontiers », lui répondit M. Clet.

« Au sortir du tribunal un mandarin tartare vint me saluer. Pendant la conversation avec lui, j'aperçois à côté de moi MM. Clet et Chen. Je dis au premier : « Bon courage ! » Il me répondit : « Je ne sais plus parler ni français, ni latin, ni chinois ». Ce disant, il riait et M. Chen riait aussi. On nous aperçut et sur le champ nous fûmes séparés. Ce sont les derniers mots que nous pûmes nous dire ».

CONDAMNATION DES CONFESSEURS DE LA FOI.

M. Clet, Lamiot et Chen furent définitivement jugés le 1^{er} janvier 1820. On fit d'abord comparaître vingt-trois chrétiens fidèles qui, persévérant dans la confession de leur foi, furent condamnés à l'exil.

Un groupe séparé de chrétiens, qui avaient renoncé à la foi, furent mis en demeure d'apostasier publiquement en mangeant de la viande qu'on leur avait apportée. Ils en mangèrent tous, bien que ce fût un samedi, jour d'abstinence, ce qui était un signe d'apostasie. Ils furent mis aussitôt en liberté.

En dernier lieu comparurent les trois confrères demeurant à genoux. Après deux ou trois interrogatoires, le gouverneur déclara M. Lamiot déchargé de toute accusation et lui donna l'ordre de se lever, les deux autres demeurant à genoux. Le juge les exhorta à apostasier. Sur leur refus, M. Chen fut condamné à suivre les chrétiens en exil. M. Clet fut déclaré coupable « d'avoir séjourné en Chine » ce qui voulait dire qu'il était condamné à mort.

M. Lamiot acquitté, s'attendait à être reconduit à Péking et réintégré dans son église du Pétang. Quoique non coupable il devait être renvoyé en Europe sans délai. L'ordre fut exécuté si ponctuellement, qu'il était déjà à Canton le 30 mars suivant. Mais il se garda bien de retourner en Europe.

MARTYRE DU BIENHEUREUX CLET.

En attendant la ratification de la sentence portée par le vice-roi contre M. Clet, celui-ci comprenant que son heure suprême ne tarderait pas à sonner, se préparait avec une plus grande application que jamais au grand voyage de l'Eternité. Il se confessait tous les jours et communiait souvent, car il savait que le décret de l'empereur serait exécuté aussitôt connu. Ainsi il communia le matin même de sa mort.

Enfin le jour arriva : c'était le 18 février 1820. Des satellites entrèrent à la prison dans laquelle M. Clet était enfermé. Celui-ci prévenu par leur chef, s'agenouilla devant M. Chen et lui demanda une absolution que son confrère lui donna les yeux baignés de larmes. M. Clet bénit une dernière fois les chrétiens qui s'étaient rangés autour de lui et, après leur avoir adressé quelques paroles de consolation, il partit plein de joie pour le lieu du supplice.

M. Lamiot lui avait fait acheter des habits neufs ; mais il refusa de les accepter ; il revêtit au contraire ses habits les plus vieux et usés, disant qu'il allait à la mort non en martyr mais en pénitent. Le supplice eut lieu à l'ouest des murailles de Ou-Tchang. M. Clet fut attaché à un poteau qui avait la forme d'une croix, par une corde passant autour du cou et pouvant être tirée par derrière jusqu'à l'étranglement. Le bourreau tira trois fois sur la corde et le martyr fut consommé.

Les chrétiens ensevelirent son corps sur le versant de Hong-Shan (Mont Rouge) à l'ouest de la ville. M. Clet fut béatifié par Léon XIII, le 27 mai 1900.

SORT DES DEUX COMPAGNONS DU Bx CLET : CHEN ET HO.

M. Chen François, confrère de M. Clet, fut conduit dans une ville du Turkestan, dont on sait que la population fut entièrement massacrée par les mahométans révoltés en 1825. Comme on n'eut plus jamais de nouvelles de M. Chen, on est obligé de conclure qu'il fut enveloppé dans le massacre général.

Un autre compagnon de mission de M. Clet mérite d'être mentionné à côté de son supérieur. C'est M. Ho Ignace, C.M. Lui aussi sortait de l'école de M. Ghislain (il se trouve dans la liste donnée plus haut). Au moment de la persécution il travaillait avec M. Clet et ne dut qu'à une fuite précipitée de ne pas être arrêté en même temps que MM. Clet et Chen. Il revint à Péking et fut envoyé à Si-Wantze, en Mongolie. Mais le martyr de M. Clet, l'exil de M. Chen et de M. Lamiot affectèrent tellement M. Ho, qu'il en eut le cerveau troublé. M. Serra, qui administrait provisoirement le Pétang, l'envoya se reposer à Macao auprès de M. Lamiot. De fait, la tranquillité et le changement de milieu hâtèrent son rétablissement, et M. Lamiot put l'envoyer au Ho-Nan, où la persécution sévissait encore.

Il put ainsi exercer le ministère pendant cinq ou six ans : mais en 1830, sous Tao-Koang (1821-1851), il fut arrêté et eut l'honneur de confesser la foi avec fermeté. Le juge, désirant le favoriser, lui conseilla de se faire passer comme simple chrétien. « Non, répondit M. Ho, je suis prêtre et l'un des chefs de la religion chrétienne ». Il fut condamné à l'exil. On apprit plus tard, par un autre fidèle exilé avec lui, qu'il mourut en 1844.

FERMETURE ET DESTRUCTION DU PÉTANG.

Le 2 septembre 1820, c'est-à-dire six mois après le martyre de M. Clet, mourait l'empereur Kia-King qui l'avait condamné

à subir le supplice réservé aux malfaiteurs et ainsi, se trouvait réalisée la prédiction du martyr, qui avait dit à un catéchiste le visitant dans sa prison de Ou-Tchang : « Je suis jugé, mais l'empereur qui m'a condamné périra bientôt, car la mesure de ses péchés est comble ». Son successeur, Tao-Koang, montra, en montant sur le trône, qu'il voulait suivre la même ligne de conduite que son père. Lors de son avènement il accorda, selon la coutume, une amnistie en faveur de tous les détenus, mais il eut soin d'en excepter tous les chrétiens condamnés par Kia-King.

L'expulsion de M. Lamiot avait privé les Lazaristes français de leur supérieur à Péking. Dès son arrivée à Canton, M. Lamiot protesta énergiquement contre son expulsion. Il réussit à faire parvenir à Péking un placet dans lequel il disait que sa présence était nécessaire à Péking pour y gérer les biens de la mission dont il était le seul responsable.

Le gouvernement répondit à M. Lamiot que s'il avait des biens à gérer à Péking, il n'avait qu'à donner sa procuration à un des Européens qui y demeuraient encore. C'est ce que fut obligé de faire M. Lamiot. Il nomma M. Serra, C.M. portugais du Nan-Tang ; nomination qui fut agréée par le gouvernement chinois.

Déjà, avant sa nomination officielle, M. Serra s'était installé au Pétang en compagnie de Mgr Pires, afin d'empêcher par ce moyen les autorités chinoises de s'emparer de cet établissement en l'absence de M. Lamiot. Celui-ci, par lettre, y avait déjà établi M. Sué Matthieu, C.M., comme supérieur de la maison afin de continuer à diriger le séminaire et les chrétiens ; mais, aux yeux de l'autorité civile, M. Serra seul était considéré comme supérieur de l'établissement.

Par mesure de précaution, la bibliothèque du Pétang fut transférée à Tchen-Fou-Sse, et les ornements précieux furent envoyés en Mongolie à Si-Wantze, petite, mais excellente chrétienté, située à près de 200 kilomètres de Péking. Ces précautions s'avèreront bientôt très justifiées.

Il ne restait alors à Péking que trois prêtres européens : Mgr Pires qui était retourné au Nan-Tang ; M. Ribeiro, administrateur du diocèse de Péking depuis la mort de Mgr Souza ; et M. Serra, supérieur provisoire du Pétang ; tous les trois Portugais.

M. Serra, impatient de faire arriver à Péking plusieurs missionnaires qui, depuis des années attendaient à Macao le laissez-passer pour venir à la capitale, imagina un moyen d'amener l'empereur à autoriser l'entrée à Péking des prêtres retenus à Macao. Il présenta une supplique demandant à l'empereur un congé pour aller voir sa mère très avancée en âge, estimant que son départ obligerait le gouvernement à appeler de nouveaux missionnaires, pour le remplacer tout au moins au Bureau des Mathématiques, dont il était membre. Mais, à la

surprise générale, l'empereur le prit au mot, lui permit de partir et ne parla même pas de le remplacer par un autre. M. Serra comprit, et, la mort dans l'âme, il quitta la Chine en octobre 1826. Quelques semaines après le départ de M. Serra, une grave maladie emportait M. Ribeiro. Ainsi, il ne restait à Péking d'autre Européen que Mgr Pires, qui devenait de ce fait administrateur du diocèse de Péking.

M. Serra étant parti, le gouvernement chinois ne tarda pas à s'emparer des bâtiments du Pétang et à contraindre la mission, c'est-à-dire M. Sué et ses confrères, seuls à la représenter, à lui céder la propriété au prix fixé par lui-même, soit 8 000 taels, immeubles et terrain estimés à 80 000 taels. MM. Sué et Han n'ayant plus de quoi s'abriter, allèrent demander à Mgr Pires de vouloir bien les recevoir au Nan-Tang avec leurs élèves, en attendant le retour toujours espéré de M. Lamiot.

L'année suivante, en 1827, l'église fut rasée par ordre impérial. Quant aux maisons, l'empereur en fit don à un grand mandarin tartare, nommé Yu, qui ne jouit pas longtemps de ce bienfait, car en peu d'années tous les membres de sa famille y moururent et lui-même s'éteignit sans postérité. A sa mort, ces bâtiments devinrent la propriété d'un favori de l'empereur, qui laissa tout tomber en ruine...

MM. Sué et Han demeurèrent au Nan-Tang deux années entières. Or, en 1829, un chrétien apostat accusa M. Sué Matthieu devant les tribunaux de Péking de s'être approprié des biens de la mission en dehors du Pétang. Prévenu à temps, M. Sué se cacha d'abord dans les environs de Péking ; puis, se rendit à Suan-Hoa-Fou ; enfin, ne se croyant pas encore assez en sécurité pour établir sa résidence dans cette ville, il passa la Grande Muraille et alla se réfugier à Si-Wantze. C'est là qu'il établit le siège de l'administration du Pétang — dont il était le seul responsable — et y installa les huit séminaristes qu'il avait amenés avec lui de Péking.

L'EXIL DE M. LAMIOT A MACAO.

Retiré à Macao, M. Lamiot se berça jusqu'au dernier jour de l'espoir de rentrer à Péking. Quand il apprit les déplorables événements du Pétang, il en fut atterré, mais non découragé, car il ne pouvait s'imaginer que l'œuvre scientifique, qui avait ouvert les portes de la Chine à la prédication de l'Évangile, pût disparaître.

Il est incontestable que la mission scientifique inaugurée par les PP. Jésuites a rendu à l'Église de Chine un service immense. Mais ce moyen n'eut d'efficacité qu'un temps très court. Déjà à l'époque où vivait M. Lamiot — on se demande comment il pouvait ne pas le remarquer lui-même — l'astronomie, la peinture, la mécanique, etc., ne jouissaient plus à la cour de la même estime que du temps des Ricci, Shall et Verbiest ; et bientôt les Chinois du Bureau d'Astronomie, initiés

à la routine du calendrier impérial, pourront se passer des Européens.

M. Lamiot se consolait de l'éloignement de ses chrétiens du Pétang en s'efforçant de leur être utile par le moyen des prêtres qu'il leur formait. M. Sué en effet, trop occupé par le ministère, lui avait envoyé ses huit élèves. M. Lamiot ne manquait pas de talents littéraires. Soit à Péking, soit à Macao, il écrivit plusieurs ouvrages de géographie de la Chine ; il prépara un dictionnaire ; il écrivit une relation sur les martyrs de Corée.

Sentant que la mort ne pouvait tarder, il ne cessait de solliciter l'envoi d'un confrère français pour le remplacer. Enfin en octobre 1829, arrivait à Macao M. Torrette qui devait rendre des services immenses à toutes les missions confiées aux Lazaristes français en Chine.

M. Lamiot rendit son âme à Dieu le 5 juin 1831. M. Torrette lui succéda comme supérieur de la maison de Macao, et en même temps fut nommé visiteur de nos missions de Chine. Il mourut le 12 septembre 1840.

MORT DE MGR GAETAN PIRES.

Sur la fin de ses jours, Mgr Pires, malade et infirme, dut se démettre de ses fonctions au Bureau d'Astronomie. Les avanies incessantes dont il était l'objet, l'obligèrent de se mettre sous la protection des Russes orthodoxes, établis à Péking depuis quelque quarante ans. Du reste, les Jésuites avaient toujours entretenu des relations d'urbanité avec cette mission moscovite, qui comprenait un archimandrite, trois ou quatre moines et quelques jeunes gens, pour étudier les langues tartare et chinoise. L'archimandrite, qui s'était lui-même offert à secourir la mission en ces temps difficiles, se transporta lui-même au Nan-Tang, pour délivrer le vieil évêque de beaucoup de vexations.

Mgr Pires rendit son âme à Dieu le 2 novembre 1838, âgé de 71 ans. Après ses funérailles le gouvernement chinois s'adjudgea la propriété du Nan-Tang, comme il l'avait fait pour le Pétang, mais à cette différence qu'il ne fit que sceller les portes de l'église, fit fermer toutes les portes de la résidence et en remit les clés aux Russes. Pour éviter tout désordre, ceux-ci firent démolir tous les bâtiments, vendirent les matériaux pour en remettre le prix aux successeurs éventuels de Mgr Pires, montrant ainsi une bienveillance manifeste envers l'Eglise catholique. Les Russes répondirent parfaitement à la confiance que le digne évêque avait mise en eux. Aussitôt en effet, que les circonstances le permirent, ils rendirent intégralement à la Mission catholique de Péking les divers dépôts, dont ils avaient été constitués les gardiens.

Quant à l'administration du diocèse de Péking, elle passa à M. Jean Castro y Moura, Lazariste portugais qui résidait au Shan-Tong, à l'insu du gouvernement chinois, et ne pouvait par

conséquent, se rendre dans la capitale sans danger. Ce confrère, non encore prêtre, était arrivé à Macao en 1825 et fut ordonné à Manille en 1829. L'année suivante, Mgr Pires le nomma son vicaire général pour son diocèse de Nankin. Donc, selon la coutume établie dans les pays de missions, M. Jean de Castro devenait naturellement administrateur de Péking.

Des quatre églises de Péking, il ne restait que la cathédrale du Nan-Tang, qui n'était même plus ouverte au culte. L'Eglise de Péking semblait donc près de sombrer. Il n'en fut rien. Nous la verrons bientôt se relever, mais sous une autre forme et plus florissante qu'auparavant.

En attendant ce renouveau, saluons des ouvriers apostoliques qui s'approchent de la Chine.

DE NOUVELLES RECRUES ARRIVENT EN CHINE.

Jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, les Lazaristes portugais étaient venus en Chine assez nombreux, favorisés qu'ils étaient par le Padroado. La plupart restaient à Macao, c'est pourquoi nous n'avons cité que les noms de ceux qui ont pris part à d'autres missions de Chine. Désormais, nous n'en verrons que très peu venir du Portugal, car une révolution antireligieuse sévissait dans cette nation, dont un résultat des plus désastreux fut de tarir les vocations religieuses.

En France, la révolution avait presque anéanti notre Congrégation, mais grâce à Dieu, celle-ci se releva de ses ruines, et dès 1830, elle put envoyer des missionnaires en Chine.

Le 2 novembre 1830, M. Jean-Louis Perboyre, né à Montgesty (Lot), le 23 novembre 1807, reçu à Saint-Lazare, le 9 septembre 1825, ordonné prêtre en 1830, s'embarqua pour la Chine, mais hélas ! il n'eut pas le bonheur d'atterrir : il mourut en mer non loin de Java, le 2 mai 1831. Après lui, vinrent huit Lazaristes français qui jouèrent un grand rôle dans les missions de Chine. Ce sont : MM. Laribe Bernard et Rameaux Alexis, qui débarquèrent à Macao le 3 mars 1832 ; MM. Mouly Joseph-Martial et Danicourt François-Xavier arrivèrent à Macao le 14 juin 1834, et Baldus Henri le 25 septembre 1834 ; MM. Gabet Joseph, Perry Joseph et Perboyre Jean-Gabriel, frère du précédent, débarquent le 29 août 1835.

Comme ce dernier, après cinq années seulement d'apostolat, a conquis la glorieuse couronne du martyr et que, d'autre part, ceux qui le précédèrent devaient avoir une activité missionnaire beaucoup plus prolongée que la sienne, nous aurons souvent l'occasion de les rencontrer au long de notre récit ; pour ces raisons nous donnons ici une courte biographie de celui qui, par ses grandes vertus et son long et héroïque martyre, est justement regardé comme une des gloires les plus pures de l'apostolat missionnaire en Chine.

M. JEAN-GABRIEL PERBOYRE.

Né à Montgesty (Lot) le 5 janvier 1802, il entra dans la Congrégation en décembre 1818, émit les vœux le 28 décembre 1820 et fut ordonné prêtre le 23 septembre 1826.

Quoique très jeune encore, mais à cause de ses qualités intellectuelles et morales, il fut placé en premier lieu au Grand Séminaire de Saint-Flour comme professeur de dogme. Deux années après, il devint supérieur d'un pensionnat ecclésiastique dans cette même ville, qui devait se transformer plus tard en petit séminaire. A peine fut-il entré dans l'établissement que tout prit une physionomie nouvelle : les élèves indisciplinés se trouvèrent tout à coup animés des meilleures intentions, tant la douce fermeté du supérieur les subjuguait. L'école, qui ne comptait que trente élèves, en reçut plus de cent l'année suivante.

Au début de l'année 1832, lorsque Jean-Gabriel reçut la nouvelle de la mort de son frère Louis, il en ressentit une grande affliction.

M. Perboyre, lui aussi, désirait depuis longtemps se consacrer aux missions de Chine ; c'était, disait-il, le principal motif pour lequel il était entré à Saint-Lazare ; mais ses supérieurs avaient jusque-là refusé d'accéder à son désir, dans la persuasion que la fragilité de sa santé leur imposait cette attitude.

Aux vacances qui suivirent la mort de son frère, M. Perboyre alla passer dix jours chez ses parents pour leur consolation. Avant de les quitter, il leur annonça que son intention était d'aller en Chine remplacer le cher défunt. On voulut le détourner de ce projet en lui faisant considérer les dangers qu'il aurait à courir, les privations, les persécutions qui l'attendaient ; mais il souriait à ces objections et répondait que c'était là précisément l'objet de ses désirs. A peine rentré au pensionnat, il reçut une lettre qui le rappelait à Paris afin d'y remplir la charge de sous-directeur du séminaire interne. Ce n'était pas ce qu'il désirait ; il eût préféré qu'on lui accordât la permission de partir en Chine. Mais, fidèle à son vœu d'obéissance, il fit taire ses préférences et se livra tout entier à sa nouvelle charge, tout en gardant au fond de son cœur la conviction que Dieu l'appelait en Chine.

Du reste, on l'entendait souvent dire que le bienheureux Clet avait fait une mort enviable, et qu'il désirait en faire une semblable. Et pourtant ses supérieurs lui avaient toujours dit de ne pas y penser. Il se soumettait, il s'humiliait et continuait d'espérer.

Un jour, il apprit qu'on allait envoyer des missionnaires en Chine et qu'il n'était pas du nombre des partants. Poussé par une inspiration intérieure, il alla se jeter aux pieds du supérieur général et le conjura avec larmes de ne pas mettre obstacle plus longtemps à sa vocation. Le supérieur, ému, lui promit d'en parler au Conseil. Celui-ci fut d'un avis contraire à son envoi, à cause de la fragilité de sa santé ; cependant, l'un des consultants demanda qu'on s'en rapportât à l'avis du médecin.

Le médecin, consulté, déclara d'abord que si M. Perboyre partait il était à craindre qu'il ne mourût en route. Puis, dans la même journée, craignant de s'être trompé, il revenait sur sa décision et annonçait qu'en conscience, il n'avait pas le droit de s'opposer à un voyage qui, au lieu de détériorer sa santé, pourrait aussi bien l'améliorer. Les membres du Conseil se rangèrent à l'opinion du docteur et décidèrent que M. Perboyre partirait pour la Chine. Au comble de ses vœux, M. Perboyre remercia Dieu avec effusion.

Accompagné de ses deux confrères, MM. Gabet et Perry, il s'achemina vers Le Havre. Monté à bord le 20 mars 1835, après une heureuse traversée, il mettait pied à terre à Macao le 29 août suivant.

Après quelques jours de repos au milieu de ses confrères, il se mit sans plus tarder à apprendre la langue, d'abord sous la direction de M. Torrette, son ancien condisciple, puis, deux mois après, sous M. Gonçalves, Lazariste portugais et savant sinologue.

M. Torrette, qui connaissait déjà la vertu et la haute intelligence de M. Perboyre, espérait le voir un jour prochain à la tête de la mission de Chine, ou tout au moins d'un vicariat apostolique. Aussi ne tarda-t-il pas à l'envoyer dans l'arène.

Les confrères qui l'avaient précédé en Chine de deux ou trois ans avaient déjà reçu leur destination. MM. Rameaux et Baldus exerçaient leur zèle au Hou-Pei. M. Laribe travaillait au Kiang-Si, tandis que M. Danicourt était resté à Macao pour aider M. Torrette dans la formation des séminaristes. Quant à M. Mouly, dirigé vers le Nord, il était arrivé le 12 février 1835 en Mongolie.

M. Torrette désigna M. Perboyre pour aller travailler avec M. Rameaux, tandis qu'il laissait ses deux compagnons de voyage, MM. Gabet et Perry, continuer l'étude de la langue à Macao.

Pour se rendre au Hou-Pei, M. Perboyre devait passer par le Fou-Kien et traverser le Kiang-Si où travaillait M. Laribe. Parti de Macao le 21 décembre 1835 avec M. Delamarre, M.E.P., qui se rendait au Sse-Tchoan, il débarqua au Fou-Kien, non loin de Fou-Ning, le 22 février 1836. Trois semaines après il poursuivait son voyage en direction du Kiang-Si, faisant la route à pied avec son compagnon. En cours de route, le 29 mars, approchant du Kiang-Si, il laissa M. Delamarre continuer la route et, faisant un détour, il alla voir M. Laribe qui faisait la mission dans une chrétienté du Kiang-Si. On devine avec quelle joie il revoyait son condisciple en plein exercice du ministère. Il passa les fêtes de Pâques avec M. Laribe, ensuite celui-ci le conduisit à Kien-Tchang, où l'attendait son compagnon qui avait pris les devants. De cette ville les deux voyageurs prirent la voie d'eau pour gagner Ou-Tchang, la capitale du Hou-Pei.

M. Perboyre aurait bien voulu faire un pèlerinage à la tombe de M. Clet, mais, lui dit-on, les missionnaires de ce poste

étaient absents. Alors, traversant le Yang-Tse-Kiang (Fleuve Bleu), ils débarquèrent à Han-Keou qui dépendait des Lazaristes. C'était le 25 avril 1836. Le lendemain M. Delamarre se dirigea sur le Sse-Tchoan, tandis que M. Perboyre poursuivait son voyage en remontant le Han-Yang. Passant par la ville de Sha-Yang, il apprit que MM. Rameaux et Baldus donnaient en ce moment la mission annuelle dans les sept chrétientés des environs ; il résolut d'aller les rejoindre. Le 7 mai, il eut la joie d'embrasser M. Baldus et le 8 mai M. Rameaux.

« Je demeurai, écrit-il, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, comme témoin de leur zèle et de leurs travaux ; ce qui me servait de noviciat dans un art où ils excellaient déjà ». Il passa deux semaines avec eux, puis M. Rameaux s'en alla seul aux montagnes de Kou-Tcheng, comme pour frayer la voie à M. Perboyre, pendant que M. Baldus continuait d'administrer ce district. Alors, conduit par des chrétiens, M. Perboyre se mit en route, escalada les montagnes non sans éprouver une grande fatigue, et enfin rejoignit à la résidence de Tcha-Yuen-Keou M. Rameaux et un confrère chinois.

Vers la mi-juillet 1836, M. Rameaux l'envoya au Ho-Nan où il devait continuer ses études de langue avec deux confrères chinois et s'initier peu à peu au ministère. Voyageant à cheval, il se rendit à Kin-Kia-Kang, la résidence même où M. Clet avait été arrêté dix-sept ans auparavant. C'est de ce centre que M. Perboyre va rayonner dans tous les sens à travers la province, pendant un an et demi.

Nous ne le suivrons pas dans ses pérégrinations, nous donnerons seulement quelques extraits de ses lettres quand nous en aurons l'occasion.

Ainsi, c'est une de ses lettres qui nous apprend qu'il donna ses premières missions avec un confrère chinois sur lequel il ne tarit pas d'éloges pour son zèle et son savoir-faire. Dans une autre, il se félicite de travailler dans cette même portion de la vigne du Seigneur, que M. Clet a fécondée de sa sueur et de son sang ; il se promet de continuer l'œuvre si bien commencée. Il avait environ 1 500 fidèles disséminés dans une vingtaine de villages, dont la visite successive lui demandait six mois et l'obligeait à traverser la province dans toute sa longueur et largeur.

Dans une lettre à son cousin datée de septembre 1838, il lui dit : « Au mois de janvier dernier j'ai été rappelé dans le Hou-Pei par mon supérieur, M. Rameaux. Le district que j'occupe est situé au milieu des montagnes ; au centre du district, nous avons une résidence à Tcha-Yuen-Keou. Là, le missionnaire se trouve facilement en rapport avec les chrétiens de tout le district ». Puis il raconte par le menu la manière dont on fait les exercices d'une mission. Le peu de temps que M. Perboyre passa au Hou-Pei fut signalé par de grands succès. Son occupation continuelle était de parcourir les chrétientés. « Depuis que je

suis ici, dit-il, j'ai fait dix-sept missions, et je puis dire que je n'ai pas joui d'un moment de vacances ».

ARRESTATION ET MARTYRE DE M. PERBOYRE.

Le Hou-Pei jouissait d'une paix relative, et rien n'annonçait une persécution imminente. Pourtant, l'orage allait fondre sur cette province.

Le dimanche 15 septembre 1839, M. Perboyre et M. Baldus étaient à leur résidence de Tcha-Yuen-Keou. Les chrétiens étaient venus entendre la Sainte Messe et assister aux offices du dimanche. Après la messe les deux confrères prenaient leur déjeuner en compagnie du P. Rizzolati, Franciscain, de passage, et de M. Wang, Lazariste chinois.

Tout à coup, des chrétiens viennent en hâte leur dire de pourvoir à leur sûreté sans retard, car des soldats, sous la conduite de mandarins, approchaient de l'église. Aussitôt les missionnaires s'empressent de fuir en diverses directions pour ne pas tomber tous ensemble au pouvoir des envahisseurs. M. Perboyre, persuadé que le danger n'était pas imminent, sortit le dernier et se réfugia dans un bosquet de bambous non loin de la résidence. A peine s'était-il mis à l'abri que les mandarins se présentèrent avec leurs troupes et cernèrent la maison.

Furieux de constater que leur proie leur avait échappé, ils se saisirent de tout ce qu'ils trouvèrent de plus précieux dans la maison, brûlèrent les papiers et la plupart des livres. Plusieurs chrétiens furent pris, chargés de chaînes et conduits à Kou-Tcheng.

La nuit étant venue, M. Perboyre quitta sa retraite pour se réfugier dans la famille du catéchiste et y prendre un peu de nourriture, dont il avait grand besoin après les émotions de la journée. La catéchiste lui coupa la barbe afin qu'il fût moins facilement reconnu comme Européen. Mais pour ne point compromettre son hôte, dès avant l'aurore M. Perboyre abandonna son asile pour aller se cacher dans une forêt voisine ; il n'avait plus avec lui que son serviteur et deux chrétiens.

Pendant ce temps, les autres prêtres erraient à l'aventure sans savoir où trouver un gîte. Quant à la cachette de M. Perboyre, elle était assez sûre, et l'aurait dérobé à toutes les recherches, s'il ne se fut trouvé un traître comme pour M. Clet. Un néophyte, par crainte ou par avarice, découvrit aux soldats, au prix de 30 taels, le lieu de la retraite du missionnaire. Aussitôt les satellites vinrent cueillir M. Perboyre et le sommèrent de déclarer le lieu où s'étaient retirés les autres Européens et, comme il leur répondit qu'il n'en savait rien, ils le frappèrent avec une telle brutalité qu'il en avait le corps tout meurtri.

Trois chrétiens tombèrent également au pouvoir des satellites. Ceux-ci traînèrent leur captif au sommet de la montagne, le dépouillèrent de ses vêtements, lui lièrent les mains derrière le dos et le conduisirent au marché de Koan-Yin-Tang, où se

trouvait le sous-préfet de Kou-Tcheng. Celui-ci lui demanda s'il était Européen et prédicateur de la religion chrétienne. Le captif répondit affirmativement et le pria de lui rendre ses vêtements, ce qui lui fut accordé. Dès qu'il fut habillé on le suspendit à un poteau de manière que ses pieds ne pouvaient toucher la terre ; ensuite on le mit sur un banc auquel ses jambes furent attachées solidement pour rendre sa fuite impossible. Ce fut dans cet état qu'il passa la nuit, bénissant Dieu d'être traité comme son Divin Maître.

Le lendemain 17 septembre, très tôt le matin, ordre donné aux soldats de conduire le prisonnier, chargé de chaînes comme un malfaiteur, à la ville de Kou-Tcheng, pour y subir les interrogatoires des juges civils et militaires. Mais les cruels traitements de la veille lui avaient enlevé le peu de forces qui lui restaient ; il dut faire des efforts inouïs pour suivre les satellites. Arrivé à Kou-Tcheng, le captif fut d'abord conduit au tribunal militaire. A la question : « Êtes-vous prêtre ? », il répondit oui. « Voulez-vous renoncer à votre foi ? — Jamais ». Ensuite il dut comparaître au tribunal civil où on lui posa force questions sur les lieux dans lesquels il avait prêché, sur le nombre de ceux qu'il avait attirés à la religion, sur les autres prêtres. M. Perboyre ne donnait que des réponses vagues et imprécises ; souvent même il gardait un mutisme absolu. Il fut incarcéré pendant un mois et fut traité assez humainement.

De Kou-Tcheng, il fut conduit à Siang-Yang-Fou à une distance de 50 kilomètres ; le préfet de cette ville lui posa à peu près les mêmes questions que ses juges précédents et n'obtint aucun des renseignements qu'il désirait.

Parmi les effets enlevés au missionnaire se trouvait une caisse qui contenait les objets du culte sacré. On la fit apporter au tribunal et on en retira la boîte des saintes huiles. Le juge demanda si ce n'était pas cette boîte qui contenait l'eau que les prêtres exprimaient des yeux des malades. Le prisonnier répondit que jamais les prêtres ne faisaient de semblables choses. Alors le juge lui présenta le missel et l'obligea à lire à haute voix. M. Perboyre obéit... ce qui provoqua la risée du mandarin. Il le fit aussi revêtir des ornements sacrés et lui demanda pourquoi il s'en servait. « C'est pour offrir un sacrifice au Dieu Tout-Puissant ». Ensuite le juge tourna en ridicule ce culte à un Dieu qui ne pouvait pas même secourir le prisonnier dans les circonstances présentes ; puis il dit : « Si vous ne changez pas de sentiments, je vous ferai endurer de grands supplices ». — « Je ne fais aucune attention aux souffrances du corps, parce que je ne pense qu'au salut éternel ».

A la séance du lendemain, le juge demanda à M. Perboyre s'il était bien le prêtre nommé Tong. « Oui, je le suis ». Le juge lui dit que les prêtres européens s'introduisaient en Chine pour y mener une vie agréable et douce ; mais qu'il les traiterait de manière à leur ôter l'envie de revenir dans ce pays. En conséquence, il fit mettre le patient les genoux à nu sur des

chaînes de fer et le laissa dans cette position quatre heures consécutives, après quoi on le reconduisit en prison.

Quelques jours après, M. Perboyre comparut devant le plus haut tribunal de cette préfecture. Des questions similaires aux précédentes lui furent posées ; ensuite le juge l'interrogea sur les trois prêtres européens qu'il savait être présents dans la province. Le captif se tut ; il connaissait les angoisses dans lesquelles fut plongé jadis M. Clet pour avoir peut-être trop parlé — du moins le pensait-il — dans ses réponses.

Le juge, exaspéré, le fit agenouiller sur des chaînes de fer et ordonna que le missionnaire fût suspendu par les pouces et par la tresse de ses cheveux afin que son corps ne pût s'incliner. Dans cette posture il est impossible de faire aucun mouvement sans éprouver des douleurs cruelles.

Il resta ainsi suspendu quatre heures durant, pendant que le féroce juge l'insultait et demandait aux chrétiens présents si leur chef était dans une position agréable ; puis, les tournant en ridicule, il les félicitait d'avoir cru aux fables que cet homme leur avait enseignées.

Dans un autre interrogatoire le juge revint à la charge pour le faire apostasier. C'était en vain. Alors, outré de dépit, il lui fit donner sur la figure quarante coups de férule de cuir avec tant de violence que son visage, entièrement tuméfié, n'avait plus l'apparence humaine.

Au milieu de ces affreuses tortures, le patient ne proféra jamais aucun cri. Il montra tant de constance que les assistants en demeuraient frappés.

Les souffrances et les tortures qu'avait supportées M. Clet après son arrestation ne sont pas comparables avec celles qui furent infligées à M. Perboyre. M. Clet avait pu faire de sa cellule une petite chapelle dans laquelle, régulièrement et à haute voix, il priait avec ses compagnons ; tandis que les prisons que M. Perboyre occupa étaient le plus souvent des cachots infects dans lesquels on jetait les plus grands scélérats, qui ne gardaient aucune retenue dans leurs paroles et dans leurs actions ; leur bouche ne s'ouvrait que pour vomir les propos les plus obscènes, les malédictions et les imprécations. Quant aux tortures que M. Perboyre a subies, elles dépassent l'imagination. Nous ne voulons pas les décrire ici, ce serait trop prolonger notre récit. On peut lire ces choses dans la *Vie du Bienheureux Perboyre*. M. Clet n'en a pas souffert le dixième. Peut-être son âge avancé et la vénération qu'il inspirait par son humilité et sa sincérité ingénue eurent pour effet d'adoucir la fureur de ses bourreaux. Quoi qu'il en soit, poursuivons le récit des événements.

Nous avons laissé M. Perboyre au tribunal du préfet de Siang-Yang-Fou. Il doit passer par la filière des tribunaux de l'Empire. Déjà la cause criminelle a été instruite à la sous-préfecture de Kou-Tcheng, elle doit aller maintenant à Ou-Tchang,

capitale de la province du Hou-Pei, distante d'environ 200 kilomètres. C'est là qu'a été condamné M. Clet.

M. Perboyre y fut conduit avec une dizaine de chrétiens qui s'étaient montrés fermes dans la confession de la foi. Tous avaient les fers au cou, aux mains et aux pieds. On peut se figurer combien ce voyage dut être pénible pour lui, qui avait déjà tant souffert.

Ou-Tchang devait être le théâtre de combats plus terribles encore pour le serviteur de Dieu. Il y subit vingt séances d'interrogatoire, toutes agrémentées de la flagellation. Elles duraient de longues heures, et quelquefois une journée entière ; souvent il recevait jusqu'à cent coups.

Dans la dernière séance, de l'aveu des satellites, il reçut deux cents coups de férule. Pendant quatre mois, on employa contre la victime toutes les ressources que peut suggérer la cruauté la plus ingénieuse.

Plusieurs fois, il fut rapporté à demi-mort dans sa cellule par les satellites.

Enfin, vers la mi-janvier 1840, le vice-roi le condamna à la strangulation. Mais comme la sentence ne pouvait être exécutée qu'après sa ratification par l'empereur, M. Perboyre dut attendre encore huit mois dans sa prison. On s'imagine dans quel état il se trouvait alors, et l'on s'étonne qu'il ait survécu à tant de supplices.

Pendant que le jugement se poursuivait, aucun chrétien n'avait pu parvenir jusqu'à lui ; mais une fois la sentence prononcée, on permit quelques visites. Un des premiers qui fut admis à voir M. Perboyre fut M. Yang André, Lazariste. Lorsque celui-ci contempla M. Perboyre gisant à terre, les membres sillonnés de déchirures, le corps couvert de plaies et la figure enflée, il se mit à pleurer. M. Perboyre aurait voulu se confesser, mais il était gêné par deux soldats qui se tenaient constamment à ses côtés dans la crainte qu'on essayât de l'empoisonner.

Un chrétien qui avait accompagné le prêtre les invita à s'écarter un peu. Ils s'y prêtèrent volontiers et le missionnaire put faire sa confession. A partir de ce jour, M. Perboyre fut souvent visité par les chrétiens, entre autres par un catéchiste nommé Fong, qui lui rendit de nombreux services. Le plus grand désir du captif était de recevoir la sainte communion ; mais il n'était pas possible de la lui procurer, ses gardiens ayant reçu l'ordre formel de goûter à tout ce qu'on lui offrait du dehors — toujours par crainte d'empoisonnement — de sorte qu'il ne put jamais communier.

Enfin, le 11 septembre 1840, un courrier impérial express apportait l'édit de l'empereur Tao-Koang qui ratifiait la sentence. Celle-ci, selon l'usage, fut immédiatement mise à exécution. M. Perboyre fut donc enlevé à l'improviste de sa prison et conduit au supplice avec des voleurs qui devaient être suppliciés

ce jour-là. Il marchait nu-pieds, ses mains attachées derrière le dos tenaient une longue perche au bout de laquelle était fixé l'écríteau portant la sentence de mort prononcée contre lui. Il avait recouvré ses forces et, chose étonnante, ses plaies ne paraissaient plus, son visage était beau, la chair nette comme celle d'un enfant. Tout le monde criait au prodige en le voyant dans cet état.

On commença par les sept prisonniers et, pendant leur supplice, Jean-Gabriel se tint à genoux pour prier. Enfin, il fut attaché au gibet en forme de croix. Sa mort fut plus douloureuse que celle des autres condamnés qu'on avait décapités promptement. Le vice-roi avait prescrit pour le prêtre catholique un genre de supplice qui le fit souffrir davantage : il devait être étranglé par trois tensions successives de la corde qui lui passait au cou, avec un intervalle après chaque tension. Au troisième coup, la tension fut décisive mais, comme le corps paraissait conserver encore un reste de vie, un des bourreaux s'approcha et lui donna un grand coup de pied dans le bas-ventre ; M. Perboyre rendit son âme au Créateur. C'était un vendredi à midi.

Le corps resta attaché un jour et une nuit sur l'instrument du supplice. Le lendemain, 12 septembre, les satellites le détachèrent, le déposèrent dans un cercueil et le transportèrent sur la montagne Hong-Shan. Mais des chrétiens, bien décidés de procurer à M. Perboyre une sépulture plus honorable, se concertèrent et prirent si bien leurs mesures, qu'au moyen d'une somme d'argent ils se firent délivrer le cercueil lui-même qui contenait les précieux restes ; puis, ils fournirent aux satellites un autre cercueil rempli de terre. Et tandis que les satellites faisaient le simulacre d'inhumer M. Perboyre, les chrétiens l'emportèrent dans une chapelle non éloignée. Ils le revêtirent de beaux habits que l'on avait confectionnés pendant la nuit précédente, récitèrent les prières d'usage pour les défunts, puis allèrent l'ensevelir sur le versant du Mont Rouge, à proximité de la tombe du Bienheureux Clet, martyrisé vingt ans auparavant.

L'héroïque missionnaire a été placé au rang des Bienheureux le 9 novembre 1889, par Léon XIII.

RÉORGANISATION DES MISSIONS DE CHINE.

Nous terminons ce chapitre par une vue d'ensemble sur la situation des missions de Chine, à l'époque où nous sommes arrivés.

Après la mort de Mgr Pires en 1838, on voit s'opérer dans leur organisation une transformation d'abord presque imperceptible, mais qui devint bientôt générale. La méthode des missionnaires va changer peu à peu. Trois causes y contribuèrent :

1° La fermeture des établissements missionnaires à la cour de Péking va libérer ceux qui y étaient attachés de cette espèce de servilité que le séjour à la cour leur imposait. Ils n'auront

désormais à compter que sur leur propre initiative, comme le faisaient ceux des provinces, pour se maintenir dans le pays.

2° A cette époque l'arrivée des vaisseaux européens, de jour en jour plus nombreux dans les mers de Chine, obligera l'autorité suprême à plus de ménagements envers les résidents étrangers et à clore progressivement l'ère des persécutions sanglantes ; puis, à tolérer ou à subir la libre prédication de l'Évangile dans toute la Chine.

3° Au point de vue de l'organisation ecclésiastique, le Saint-Siège modifie l'ancienne discipline qu'il avait établie, selon laquelle chaque chrétienté était confiée à la société qui l'avait fondée, ce qui était cause de nombreux froissements. Depuis longtemps une réforme sérieuse était réclamée. Donc, bientôt, dans chaque vicariat, il n'y aura qu'une famille religieuse, qui assumera la charge de procurer les ressources et le personnel nécessaire, y compris le chef. De plus, le Saint-Siège, dont l'intention était de supprimer les diocèses pour les remplacer par des vicariats apostoliques, réunit en trois groupes, certaines chrétientés situées hors du diocèse de Péking et dont les Lazaristes avaient le soin, pour en former trois vicariats : celui du Kiang-Si et Tche-Kiang réunis en 1838 ; celui du Hou-Pei et Ho-Nan en 1939 ; et celui de Mongolie en 1940.

LE CLERGÉ - LES SÉMINAIRES - LES CHRÉTIENS.

On comptait alors en Chine environ cent vingt prêtres, dont quarante Européens. Parmi les quatre-vingt prêtres chinois, cinquante étaient Lazaristes.

Trois séminaires préparaient le clergé indigène :

Le *Collège de la Sainte-Famille*, érigé à Naples par M. Ripa en 1732, sous la direction de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Le *Séminaire Saint-Joseph*, érigé à Macao par Mgr de Gouvea en 1784, sous la direction des Lazaristes portugais, d'abord diocésain, ensuite commun pour les Lazaristes de Chine. Nous avons vu que M. Sué Matthieu de Si-Wan-Tse envoya ses huit séminaristes à Macao ; et ainsi, tous les séminaristes du Nord seront placés à Macao jusqu'en 1842, lors de l'érection d'un séminaire par Mgr Mouly en Mongolie, lequel sera transféré à Nan-Kia-Tchoang, puis définitivement à Péking.

Le *Séminaire de Pinang* (Malacca), fondé par M. Létondal, M.E.P., en 1812, pour la Société des Missions Étrangères.

Quant au nombre des chrétiens des trois diocèses confiés en fait à la sollicitude des Lazaristes portugais, secondés par les Lazaristes français, à cette date (1838), à défaut de chiffres rigoureusement exacts, on peut admettre les chiffres suivants :

Dans le Diocèse de Macao : 15 000 fidèles.

Dans le Diocèse de Péking : 34 000 fidèles.

Dans le Diocèse de Nankin : 40 000 fidèles.

Mais les Lazaristes français de Péking avaient pour eux seuls environ 40 000 fidèles, dispersés dans les provinces du Tche-Ly, de la Mongolie, du Tche-Kiang, du Kiang-Si et du Hou-Pei.



CHAPITRE VII

Arrivée de M. Mouly en Mongolie. — M. Mouly à Si-Wan-Tse. — Etat du Clergé et des chrétiens en Mongolie. — Erection du Vicariat apostolique de Mongolie. — La conversion des Mongols ; sa difficulté. — Le voyage de MM. Gabet et Huc au Thibet.

ARRIVÉE DE M. MOULY EN MONGOLIE.

La venue de M. Mouly en Chine marque pour la Mission de Péking comme un tournant de son histoire. Pendant les trente années de son administration, vont s'accomplir une série d'événements qui feront époque.

L'exposé de ses vertus sacerdotales, de ses activités comme chef de mission, des immenses services qu'il rendit à l'Eglise de Chine, demanderait tout un ouvrage, une « Histoire de Mgr Mouly », qui n'est pas encore écrite. Nous n'en ferons ici qu'une brève relation.

M. Joseph-Martial Mouly appartient, comme le Bienheureux Perboyre, au diocèse de Cahors. Né le 2 août 1807 à Figeac, il entra au séminaire interne à Paris le 18 octobre 1825. Ses études terminées, il enseigna pendant trois ans au collège ecclésiastique de Roye, en Picardie, et fut ordonné prêtre à Amiens, le 2 avril 1831. Le 30 septembre 1833, il s'embarqua pour la Chine avec M. Danicourt, et après une longue navigation, arriva à Macao le 14 juin 1834.

Le lendemain de leur arrivée, M. Torrette déclara à ses deux confrères que la mission de Péking avait besoin d'un missionnaire pour la diriger, et que le séminaire de Macao en exigeait un autre, lui-même ne pouvant suffire seul à faire toute l'éducation des séminaristes. Mais M. Torrette était bien embarrassé du choix qu'il devait faire entre ces deux prêtres, pour envoyer l'un au loin et garder l'autre.

Que fit-il ? Ce que firent saint Pierre et les dix apôtres au Cénacle lorsqu'ils élurent Mathias. Avec les deux candidats, il invoqua l'Esprit-Saint, ceux-ci mirent leurs noms dans une urne et on tira au sort. Le sort, ou plutôt la Providence, désigna M. Mouly pour Péking et M. Danicourt pour le séminaire. Ainsi fut fait. M. Mouly fit ses préparatifs pour le voyage, tout en s'initiant à la langue.

Il désirait voir M. Rameaux, son ancien supérieur de Roye, supérieur de la mission du Hou-Pei. Par conséquent, il devait passer par cette province et ainsi traverser toute la Chine. C'était dangereux : il fallait faire tout le voyage *incognito*, comme l'avaient fait tous les missionnaires de cette époque, depuis l'édit de Kia-King en 1811.

M. Mouly se déguisa en malade : en barque ou en char, il était sensé incapable de se lever ; dans les auberges, on le faisait coucher face au mur, pour voiler son visage aux curieux. Grâce à ces précautions, il put voir son confrère au Hou-Pei, passer quelques jours avec lui, puis, arriver sans encombre aux portes de Péking, au début de l'été. Il s'était mis en route le 12 février 1835. Mgr Pires, averti de sa venue, ne permit pas à M. Mouly d'entrer en ville, de crainte de compromettre gravement les intérêts de la religion, en fournissant au gouvernement un nouveau prétexte pour aggraver les mesures prises contre les chrétiens de la capitale, et peut-être expulser le seul missionnaire (lui-même) encore toléré. Le Pétang n'existe plus ; nous avons dit plus haut dans quelles circonstances l'église a été démolie en 1827 et les maisons vendues ou données. Obligé de remettre à plus tard son entrevue avec l'évêque, M. Mouly se rendit à Tchen-Fou-Sse, au cimetière français. Il y fut reçu par M. Han Joseph, C.M., qui l'accueillit comme son supérieur. Après un repos de trois jours, il poursuivit son voyage jusqu'à Si-Wan-Tse, où il arriva le 2 juillet 1835.

M. MOULY A SI-WAN-TSE.

Ce village était depuis 1829 le siège de la mission française. avec M. Sué pour supérieur intérimaire, nommé jadis (1820) par M. Lamiot. Le respectable M. Sué, en tête de ses confrères chinois. reçut leur jeune supérieur comme l'envoyé de Dieu. M. Sué se démit sur-le-champ de sa charge, sans aucune hésitation. Il écrivit aussitôt au supérieur général : « Que d'actions de grâces je rends au Seigneur, pour vous avoir inspiré la bonne pensée de nous envoyer le vénéré M. Mouly ! Que nous avons besoin de lui, tant pour nous réformer nous-mêmes et nous ramener dans l'esprit de notre état, que pour instruire et diriger les fidèles confiés à nos soins ! ».

De son côté, M. Mouly pouvait écrire, en parlant de ceux qui lui avaient fait un accueil si sympathique : « Tous sont dignes des maîtres qui les ont formés... M. Sué, qui était le supérieur, a une vertu plus qu'ordinaire, à laquelle se joint un grand talent d'administration tant spirituelle que temporelle... Avec une grande capacité, quelle simplicité ! quelle humilité ! quelle ponctualité ! — je ne dis pas aux règles — mais même aux moindres usages de la Congrégation ! ».

Le village de Si-Wan-Tse, devenu un centre religieux si important qu'il sera bientôt le siège d'un nouveau diocèse, n'était alors qu'un hameau habité par quelques émigrés de la province du Tche-Ly qui y défrichaient les terres cédées par les Mongols à ceux qui voulaient les cultiver.

L'importance qu'il a prise date tout entière de la fermeture du Pétang et du transfert de la mission française par M. Sué en 1829. Quand celui-ci y arriva, on n'y comptait que cent et quelques chrétiens ; en 1835, il en avait 676. Avant la ruine de cette chrétienté par les Communistes, il y en avait plus de 3 000.

Malgré leur pauvreté, les chrétiens de Si-Wan-Tse, trouvant leur chapelle trop petite, venaient de la démolir et avaient entrepris d'en bâtir une plus grande au moment où M. Mouly arriva. Commencée en 1835, elle fut achevée en 1838. Elle coûta 1 000 tael, dont un dixième fut payé par M. Mouly. Tout le reste fut fourni par le village et les chrétiens voisins. Cette église a servi de cathédrale jusqu'en 1920.

ETAT DU CLERGÉ ET DES CHRÉTIENS DE MONGOLIE.

L'arrivée de M. Mouly produit immédiatement d'heureux effets ; on sentit aussitôt s'animer d'une nouvelle vie cette mission qui semblait assoupie, faute d'une autorité entreprenante. Son clergé n'était pas nombreux : en tout, cinq prêtres chinois, tous Lazaristes. Dès les premiers jours, M. Mouly se préoccupa de connaître les besoins spirituels de ses administrés et d'y porter remède. Il commença par son clergé.

Deux mois après son arrivée en Mongolie, il invitait ses collaborateurs à se réunir à Si-Wan-Tse pour y faire la retraite annuelle, et c'est à cette occasion que le pieux M. Sué demanda pardon devant toute la communauté des fautes commises dans l'exercice de son supérieurat et voulut reconnaître à nouveau solennellement son jeune confrère pour légitime supérieur et lui promit l'obéissance. On sait qu'il tint parole.

Après les missionnaires, ce fut le tour des chrétiens. Quel en était le nombre ? D'après les statistiques de M. Mouly en 1838, on peut dire qu'en Mongolie seule, il y avait environ 2 000 fidèles.

M. Mouly inaugura les retraites d'hommes et de femmes, reprit la pratique du chant liturgique supprimée par Mgr Pires à l'occasion d'une persécution. Il permit aux femmes chrétiennes d'entrer à l'église, — ce qui ne s'était jamais fait, — les hommes seuls y étaient admis, et les femmes se réunissaient dans une chambre privée, aménagée en oratoire, où un prêtre allait célébrer la messe les dimanches et fêtes. Toutefois, pour ne pas contrevenir aux us et coutumes de ce temps, il ménagea une porte d'entrée différente de celle des hommes. De plus, toute église mixte comprenait deux corps de bâtiments formant entre eux un angle droit, et dans cet angle était placé l'autel, de sorte que les deux catégories de fidèles pouvaient assister aux mêmes offices, ayant tous vue sur l'autel sans se voir mutuellement. Cet usage s'est fort répandu dans le nord de la Chine, mais a disparu au début du xx^e siècle. Aujourd'hui, l'église n'est en général qu'un seul corps de bâtiment plus long que large. Les hommes assistent d'un côté, les femmes de l'autre ; et souvent même, la porte d'entrée est commune aux deux sexes.

Afin de remettre en vigueur l'observance des dimanches et fêtes, M. Mouly établit le « Chemin de la Croix », comme exercice de l'après-midi, et en fit la règle pour tous les fidèles. Depuis

lors, cette pieuse pratique s'est partout conservée dans les chrétiens, même dans celles qui sont dépourvues de prêtres.

La question de l'éducation ne pouvait laisser M. Mouly indifférent. Partout se faisait sentir le besoin d'écoles religieuses. Mais où trouver des maîtres d'école ? Se rappelant les efforts couronnés de succès des anciens missionnaires du Pétang, il fonda une école de maîtres.

L'hiver, il réunissait un certain nombre de bons chrétiens, à qui leurs loisirs permettaient cette étude ; il se chargeait de leur entretien, achevait leur instruction et les formait à la prédication. Ces chrétiens étaient ensuite envoyés dans les villages pour y tenir les écoles d'hiver. Chaque dimanche ils faisaient une instruction au peuple. Il créa également des catéchistes ambulants, qui séjournèrent dans les petites chrétientés plus ou moins de temps, selon le nombre des enfants et le besoin des fidèles.

Pour établir les écoles de filles, les difficultés furent beaucoup plus grandes : d'une part, les usages du pays s'y opposaient ; en effet, l'étude pour les filles, notamment celles de la campagne, était chose inouïe ; d'autre part, la méthode qu'il avait adoptée pour la formation des maîtres ne pouvait s'appliquer à celle des maîtresses. Cependant, son sens administratif et sa ténacité triomphèrent des difficultés. L'école de Si-Wan-Tse, dirigée par deux vierges et par les deux épouses des deux catéchistes du village, comptait soixante filles de 8 à 16 ans. N'étant pas capables d'expliquer certains passages des livres de religion, les maîtresses étaient suppléées trois fois par semaine par le premier catéchiste, vieillard de 60 ans, d'une vertu éprouvée. Ce genre d'écoles de filles fut imité à l'extérieur, autant que les circonstances le permettaient.

*
**

Le lecteur s'est déjà aperçu qu'à cette époque, les chrétiens avaient en mains catéchisme et livres de prières. Ces livres avaient été composés et imprimés — l'imprimerie existait en Chine depuis plus de 2 000 ans — par les premiers Jésuites introduits en Chine, dont la plupart étaient de nationalité portugaise.

La grande œuvre, celle qui tenait le plus à cœur à M. Mouly, était le séminaire. A peine arrivé à Si-Wan-Tse, M. Sué avait envoyé ses séminaristes à M. Lamiot, exilé à Macao, pour que celui-ci se chargât de leur formation, comme le fit après lui M. Mouly, et n'avait conservé pour lui qu'une école préparatoire. Les jeunes gens que l'on jugeait susceptibles d'une vocation sérieuse y étudiaient les rudiments du latin et étaient ensuite expédiés à Macao. M. Mouly continua ainsi pendant cinq ou six ans à préparer des élèves pour le Séminaire Saint-Joseph de Macao ; mais aussitôt que sera érigé le vicariat apostolique de Mongolie, il cessera de le faire. En 1842, il transférera son petit séminaire à Siao-Tong-Kéou, à 120 kilomètres à l'ouest de Si-Wan-Tse, et gardera le grand séminaire dans sa résidence épiscopale.

M. Mouly, établi en Mongolie, n'en continuait pas moins à desservir, même dans la province du Tche-Ly, les fidèles confiés aux soins des Lazaristes français ; ce qui lui donnait environ 9 000 chrétiens, dispersés en plus de deux cents chrétientés à administrer. A cette même date, 25 000 fidèles environ restaient aux soins de la mission portugaise que dirigeait Mgr Pires en tant qu'administrateur du diocèse de Péking et, après lui, M. Castro.

A cet endroit de notre récit, nous devrions placer l'érection du vicariat de Mongolie ; mais pour rendre cet événement plus compréhensible, nous devons faire une parenthèse et parler de la petite Eglise de Corée.

LE VICARIAT DE CORÉE.

Nous disions plus haut que M. Mouly arrivait à Si-Wan-Tse le 12 juillet 1835. Or, il trouva là un évêque de passage, qui allait prendre possession de son vicariat de Corée. C'était Mgr Bruguière, M.E.P., accompagné de M. Maubant, son confrère. Partis du Siam en septembre 1832, ces deux intrépides missionnaires étaient arrivés le 11 mai 1835 à Si-Wan-Tse, après avoir enduré des souffrances et couru des dangers inimaginables. Mgr Bruguière, impatient d'atteindre le but de son voyage, laissa là son compagnon et partit avec un prêtre que M. Mouly lui prêta, M. Keue Jean, C.M., en direction de la Corée, le 8 août suivant. Mais le 1^{er} novembre, les courriers qui l'avaient conduit revenaient annoncer à M. Maubant la triste nouvelle de la mort subite de l'évêque le 24 octobre 1835, après avoir reçu les derniers sacrements de la main de M. Keue.

M. Maubant, pénétré de douleur, partit aussitôt aux frontières de la Corée et, le 21 novembre, célébrait les funérailles de Mgr Bruguière.

Rome se hâta de lui donner un successeur. Ce fut M. Imbert, M.E.P., missionnaire au Sse-Tchoan. Comme son prédécesseur, il prit la voie de Mongolie et de Mandchourie pour se rendre en Corée en 1837.

Nous allons constater une fois de plus combien d'inconvénients, voire même de méprises, causait l'extrême lenteur des communications de cette époque, jointe à l'ignorance de la géographie et des us et coutumes des nouveaux pays de mission, de la part de Rome et des missionnaires eux-mêmes.

ERECTION DU VICARIAT APOSTOLIQUE DE MONGOLIE.

Mgr Imbert, à peine arrivé en Corée, mit à exécution un projet qu'avait déjà élaboré Mgr Bruguière, à savoir : la demande à Rome de l'érection en vicariat apostolique de la province civile du Leao-Tong, s'étendant à la Mandchourie et à la Mongolie, avec la résidence de Si-Wan-Tse comme pied-à-terre et asile à la portée du Vicariat de Corée, en ce moment désolé par la persécution. Mgr Imbert fit cette demande à l'insu de M. Mouly.

Rome, sans prendre d'autres informations, entra dans ces vues, et, sans préciser nettement les limites de ce nouveau vicariat, nomma M. Vérolles, M.E.P., missionnaire au Sse-Tchoan, premier vicaire apostolique de cette région. M. Vérolles se fit sacrer par Mgr Salvetti, Franciscain, vicaire apostolique du Shan-Si ; puis, sans plus tarder, se mit en route pour la Mongolie. Le 2 décembre 1839, Mgr Vérolles arrivait à Si-Wan-Tse.

M. Mouly ignorait absolument tout de cet événement, qui pourtant le touchait de près. Quoi d'étonnant si, lorsque Mgr Vérolles lui révéla la vérité et lui montra ses bulles, M. Mouly en fût consterné !

Sa surprise était grande. Cette décision du Saint-Siège enlevait en effet au diocèse de Péking une partie immense, et le prétendu vestibule que l'évêque de Péking cédaît comme entrée pour la Corée, était dix fois plus grand que le « palais » auquel il donnait accès. De plus, Si-Wan-Tse était la résidence principale et unique des missionnaires de Péking.

Cependant, grâce à son esprit de foi, M. Mouly accepta la décision de Rome sans atermoiements et il hébergea Mgr Vérolles avec la plus grande affabilité pendant les trois mois qu'il séjourna à Si-Wan-Tse, avant de se diriger vers son vicariat.

Mais M. Torrette, visiteur des Lazaristes de Chine, écrivit à ses supérieurs et en même temps adressait une lettre à la Propagande, dans laquelle il proposait de soustraire au nouveau vicariat du Leao-Tong toute la Mongolie, et de la confier aux Lazaristes qui y avaient déjà le centre de leurs œuvres, et tenaient prêts plusieurs missionnaires sur le point de s'y rendre. Il appuyait sa demande sur des raisons aussi justes que pertinentes.

La supplique de M. Torrette était trop bien fondée pour que Rome la rejetât. Aussi, le 31 août 1840, la Sacrée Congrégation adressait à M. Torrette la lettre suivante qui n'arriva qu'après la mort du destinataire : « Très Révérend Monsieur, la Sacrée Congrégation a reçu avec le plus grand plaisir votre rapport sur les missions de Chine confiées à votre Société en Chine... Prenant en considération vos raisons comme aussi la grande étendue du vicariat du Leao-Tong, elle a approuvé votre demande. Elle est donc d'avis de séparer du Leao-Tong la Mongolie pour l'ériger en vicariat distinct et le donner aux prêtres de Saint-Lazare... ».

Le 15 avril 1841, une lettre du Supérieur général notifiait à M. Mouly que le Saint-Siège l'avait nommé évêque de « Fussula » et vicaire apostolique de Mongolie. Les bulles ne lui parvinrent qu'en juillet 1842.

Entre temps, M. Mouly essaya de se soustraire à cet honneur et à cette charge ; il proposa la nomination de son confrère M. Gabet, disant qu'il était mieux doué que lui, surtout pour les grandes choses de l'administration. Rome, après les supérieurs, en avait jugé autrement. M. Mouly dut donc se mettre en quête

d'un consécrateur. Le plus proche évêque voisin était Mgr Salvetti, vicaire apostolique du Shan-Si, quoique à vingt-cinq journées de route. Il reçut la consécration épiscopale à Hong-Kéou-tze (chrétienté du district de Yan-Kiu), non loin de Tai-Yuen-Fou, capitale du Shan-Si, le 25 juillet 1842.

Mgr Mouly demeurait supérieur ecclésiastique et religieux de la Mission de Péking, sous la dépendance du visiteur de Macao, qui était alors M. Faivre, successeur de M. Torrette, décédé le 12 septembre 1840, à l'âge de 39 ans.

LA CONVERSION DES MONGOLS.

Parmi les chrétiens dont M. Mouly avait le soin, il ne se trouvait pas de Mongols proprement dits. La population mongole offrait une spéciale résistance à l'évangélisation, à cause de ses mœurs nomades. Ces pasteurs, qui se déplacent selon les besoins de leurs troupeaux, vivent par clans, dont le chef est le maître des hommes et des biens : quitter la religion du prince, c'est se soustraire à son autorité, c'est renoncer aux pâturages et aux champs de son clan ; de plus, les lamas (bonzes) ont une très grande emprise sur ces peuples simples et ignorants, ancrés dans leurs superstitions bouddhiques.

En 1837, arrivait à Si-Wan-Tse le premier collaborateur européen que reçut Mgr Mouly ; c'était M. Gabet qui, on s'en souvient, débarquait à Macao avec M. Perboyre en 1835. Ses premiers succès apostoliques causèrent à Mgr Mouly, après une vive joie, une grande espérance ; deux conversions inattendues faites par lui le confirmèrent dans ses projets, car ces deux néophytes étaient des lamas, moines de la religion bouddhique.

Voici en quelques mots comment se sont opérées ces conversions. M. Gabet, connaissant déjà très bien la langue chinoise, désirait fort étudier la langue mongole toute différente du chinois. A peine arrivé, il exerça le ministère. Appelé pour administrer un mourant dans une chrétienté de Jehol, à une distance de 120 kilomètres, il apprit par des chrétiens que des Mongols, amis de la mission, habitaient dans le voisinage. Il alla leur faire visite. Ces gens-là parlaient chinois, quoique purs Mongols. Tout en causant avec eux, M. Gabet témoigna de son désir d'apprendre le mongol et leur demanda s'ils ne pourraient pas lui envoyer un homme de bonne volonté pour lui enseigner le mongol. Ils le promirent. Quelque temps après deux catéchistes de là arrivèrent à Si-Wan-Tse, amenant avec eux un jeune lama âgé de 25 ans, nommé Tsi, pour enseigner la langue mongole à M. Gabet. Celui-ci se fit aussitôt l'écolier de ce nouveau maître, sans oublier d'enseigner à son lama, comme à son insu, la science du salut. Quand le lama entendit dans sa propre langue l'exposé de la doctrine, il en comprit la beauté, abjura ses erreurs, rejeta l'habit bouddhiste et prit rang dans la maison comme catéchumène sous le nom de Paul.

La seconde conversion de lama suivit de près celle de Tsi Paul, et sembla donner raison au jugement que portait M. Mouly

sur la vocation spéciale de son confrère pour convertir les Mongols.

M. Gabet parcourait les chrétientés en compagnie de Paul qu'il instruisait au cours de ses voyages. Un jour, approchant de Kou-Pé-Keou, la passe de la Grande Muraille, il croisa sur la route un lama pénitent.

On sait que ces lamas pénitents font parfois de longs et pénibles pèlerinages aux pagodes renommées, en faisant à chaque pas une prostration sur la route. M. Gabet, considérant ce lama faire un pas, puis se précipiter étendu dans la poussière le front contre terre, puis se relevant, faire un pas et une nouvelle chute, et ainsi de suite durant des journées entières, fut si apitoyé de ce spectacle, que le lendemain de grand matin il envoya Paul rejoindre ce pauvre abusé qui, sans doute, continuait son pèlerinage sur le chemin. Paul l'eut bientôt atteint. « Arrête-toi, lui dit-il, je veux te parler. Quel péché as-tu commis pour t'imposer une telle pénitence ? — Je n'ai commis aucun gros péché, mais je veux assurer le paradis à mon âme. — Eh ! ce n'est pas la bonne voie : moi aussi j'ai cru à Bouddha ; comme toi j'ai été lama ; or, j'ai découvert que tout cela était faux ». Paul lui parla de M. Gabet et lui persuada de le suivre pour s'entretenir avec lui.

Tous deux arrivèrent auprès du missionnaire. « Qui t'a imposé une telle pénitence ? » lui demanda celui-ci. Le lama répondit à nouveau qu'il se l'était imposée lui-même pour sauver son âme ; qu'il se rendait à Péking et de là à *Ou-Tai-Shan* (montagne aux cinq sommets) avec de nombreuses pagodes, lieux célèbres de pèlerinages. Après de multiples explications, le jeune lama réfléchit un instant et dit « Je veux sauver mon âme ; que faut-il faire ? — Ce n'est pas l'affaire d'un moment ; viens avec moi et tous les jours tu apprendras quelque chose de cette science du salut. Aujourd'hui repose-toi ».

Le lama se décida à quitter ses deux palettes de bois qu'il portait aux mains pour ne pas se blesser en se prosternant et, le jour suivant, il partait avec M. Gabet et Paul. Entré au catéchuménat, on lui donna le nom de Pierre. A Si-Wan-Tse on fit le projet de pousser les deux néophytes jusqu'au sacerdoce, personne ne pouvant mieux qu'eux se faire accepter par leurs compatriotes. Pierre, en effet, suivit — comme nous le verrons — sa vocation jusqu'au bout ; mais Paul resta simple laïc et se dévoua sa vie durant aux œuvres missionnaires. Pierre, de son nom mongol s'appelait « Gardi », qui signifie « Phénix » ; on lui donna le nom propre chinois « Fong », qui a le même sens.

LE VOYAGE AU THIBET DE MM. GABET ET HUC.

Encouragé par les premiers succès de M. Gabet, M. Mouly caressait le projet de le charger d'un voyage d'exploration et d'apostolat parmi les nomades. Il fallait au voyageur un compagnon apte à le suivre. M. Mouly attendit quelque temps avant de mettre son projet à exécution.

Un nouveau missionnaire qui était à Macao depuis deux ans, M. Evariste Huc, arriva à Si-Wan-Tse le 17 juin 1841. Il parut à M. Mouly avoir toutes les qualités requises pour être associé à M. Gabet, son confrère et ami, dans ses excursions. Quant aux deux lamas néophytes, Pierre Fong montrant de bonnes dispositions pour l'étude et la piété, fut alors envoyé au séminaire de Macao, tandis que Paul Tsi continuait à rendre de bons services aux missionnaires dans leurs pérégrinations.

Devenu évêque, Mgr Mouly songea bientôt à mettre son projet à exécution. Il avait des vues sur Fong Pierre, l'ex-lama devenu séminariste : il pensait lui faire provisoirement interrompre ses études et le donner aux explorateurs comme le meilleur guide qu'il pût leur fournir. Mais les directeurs du Séminaire de Macao ne jugèrent pas à propos d'accéder à cette demande.

Pendant l'été de 1842, Mgr Mouly envoya M. Gabet, accompagné de Tsi Paul, faire comme un essai d'apostolat auprès des lamas. Les voyageurs s'arrêtèrent à la « Ville Bleue », nommée alors Koei-Hoa-Tcheng, aujourd'hui Soei-Yuen. M. Gabet y arriva avec l'intention bien arrêtée de tenter la prédication directe aux lamas. Il se proposait d'entrer dans une lamaserie et ne désespérait pas d'attirer bon nombre de lamas au christianisme, même peut-être une lamaserie tout entière. Malgré tous ses efforts, l'entreprise ne donna aucun résultat.

Pendant ce temps, M. Huc était allé dans les districts de *Hei-Choei-Ho* (les « Eaux Noires ») où, à l'exercice du ministère, il avait joint l'étude des langues mongole et mandchoue, étude pour laquelle il avait une grande facilité. Lui aussi fit une conquête. Il trouva à *Ma-kia-Tse* un nommé Sandachiemba, originaire du Kan-Sou, qui avait résidé dans la grande lamaserie de Péking et, avec l'aide de Paul, il l'amena à la foi et le baptisa sous le nom de Jean-Baptiste. Bientôt, cet ex-lama reparaitra sur la scène.

En 1844, M. Gabet demanda à son évêque d'être déchargé de son district de Je-Hol, afin de pouvoir se consacrer exclusivement à la conversion des Mongols ; et en même temps, M. Huc demanda à accompagner M. Gabet dans son voyage d'exploration. Mgr Mouly, qui s'intéressait vivement à l'apostolat de ses deux confrères, accéda à leur demande. Ceux-ci conférèrent longuement ensemble sur la méthode à adopter. Ils furent d'avis que, pour vivre au milieu des Mongols, il convenait de gagner leur confiance en adoptant leurs usages.

Une fois leur plan mûrement arrêté, ayant reçu la bénédiction de leur vicaire apostolique, ils se mirent en route, en septembre 1844.

La petite caravane était composée de M. Gabet, monté sur une grande chamelle, de M. Huc sur un cheval blanc, de Sandachiemba qui, monté sur un mulet noir, allait leur servir de guide. Il ouvrait la marche, traînant après lui deux chameaux chargés de bagages.

Dès le deuxième jour de leur voyage, tous quittèrent le costume chinois et prirent l'habit jaune, qui est l'habit commun des lamas et que portait déjà le guide Sandachiemba.

Nous ne les suivrons pas dans cette longue et pittoresque pérégrination. Ce récit n'a pas sa place ici. D'ailleurs, les publications de M. Huc sur ce sujet sont bien connues et encore très appréciées. Citons seulement *L'Empire chinois*, qui fut couronné par l'Académie française, *Le Christianisme aux Chine* et *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet* dont les deux volumes ont longtemps enthousiasmé ses lecteurs.

Nous dirons seulement que les deux missionnaires, arrivés au début de l'année 1846 à Lhasa, capitale du Thibet, furent reçus courtoisement par le régent qui gouvernait pendant la minorité du Dalai-Lama. Ils purent entrer librement dans les lamaseries et exposer les grandes vérités aux lamas ; mais ils se heurtèrent à une incompréhension totale. Du reste leur séjour dans cet étrange pays fut très court : l'Amban, sorte d'ambassadeur de Chine, fit comprendre clairement au régent que la présence de ces étrangers n'était pas tolérable et qu'il fallait au plus tôt les diriger sur Macao. Leur départ de Lhasa eut lieu le 26 février 1846 et après un voyage de sept mois, ils arrivèrent à Macao au début d'octobre. M. Gabet retourna en Europe et en 1849, est placé au Brésil : il meurt à Rio de Janeiro le 3 mars 1853. Quant à M. Huc, il resta encore quelques années en Chine. Rappelé en France, il meurt à Paris le 25 mars 1860.

★

CHAPITRE VIII

Nominations de nouveaux Vicaires Apostoliques. — Mgr François-Alexis Rameaux. — Mgr Bernard Laribe. — Mgr Henri Baldus. — Mgr Pierre Lavaissière. — Mgr François Danicourt. — Mgr Louis-Gabriel Delaplace. — Le Diocèse de Peking. — Mgr Mouly s'installe à Nan Kia-tchoang. — Les évêques coadjuteurs de Mgr Mouly. — Deux réunions épiscopales ayant des buts différents : l'assemblée de Ning-Po ; l'assemblée de Shang-Hai. — Fin du schisme dans le diocèse de Péking. — Les édits de tolérance. — Persécutions locales : massacre de M. Montels Félix. — Mgr Mouly se livre aux autorités pour sauver ses chrétiens. — Expulsion de Mgr Mouly.

NOMINATIONS DE NOUVEAUX VICAIRES APOSTOLIQUES.

Au milieu des persécutions, violentes ici, atténuées là, partout latentes et menaçantes, les missionnaires travaillent en se faufilant, pour ainsi dire, entre les mailles d'un filet plus ou moins serré : le bien se fait, les missions progressent.

En parlant du Bienheureux Perboyre, nous avons promis de revenir sur nos pas, pour considérer les activités des missionnaires qui l'avaient précédé en Chine de deux ou trois ans.

Les deux premiers, MM. Rameaux et Laribe, débarqués à Macao le 3 mars 1832, étaient déjà à pied d'œuvre l'année sui-

vante, l'un au Hou-Pei, l'autre au Kiang-Si. Nous les avons rencontrés en 1835, en plein exercice, lorsque nous suivions M. Perboyre dans son voyage au Hou-Pei. De même, M. Baldus, que nous avons vu s'échapper à travers champs et broussailles, lors de l'arrestation de M. Perboyre, le 15 septembre 1839. Ces trois confrères deviendront bientôt des chefs de missions.

M. FRANÇOIS-ALEXIS RAMEAUX.

Né à Desne (Jura) le 24 mai 1802, ordonné en 1826. D'abord professeur au Grand Séminaire de Montauban, il remplit ensuite les fonctions de supérieur du Collège de Roye, jusqu'à son départ pour la Chine. Au Hou-Pei, missionnaire, puis supérieur des Lazaristes de cette région, M. Rameaux eut peine à s'habituer au spectacle de l'extrême indigence, dont souffraient les habitants de cette région, qui avait été ravagée par trois années successives d'inondations. Il se sentait le cœur percé de douleur à la vue de tant de misères qu'il aurait voulu soulager. Survint la persécution, suite de l'arrestation de M. Perboyre. M. Rameaux se hâta de se rendre dans la province du Kiang-Si, plus paisible, à la manière d'un fugitif, en supportant mille incommodités ; sans cesse poursuivi par les satellites, il fut assez heureux pour échapper à toutes les perquisitions.

Au moment où il recevait la nouvelle de la prise de M. Perboyre, il recevait également celle de sa nomination à l'épiscopat avec le titre d'évêque de « Myre ». Rome lui assignait les deux provinces civiles du Tche-Kiang et du Kiang-Si en un seul vicariat apostolique. Ces deux provinces se trouvaient ainsi détachées du vicariat apostolique du Fou-Kien, dont l'évêque était Mgr José Carpena, Dominicain espagnol. Celui-ci désirait cette division et l'avait proposée à Rome depuis plusieurs années, pour la bonne raison qu'il n'avait pas de prêtres à y envoyer.

Mgr Rameaux reçut la consécration épiscopale à Ki-Tcheng (Fou-Kien) des mains de Mgr Carpena, le 1^{er} mars 1840. Ce vénérable évêque jouissait d'une très haute estime, tant sa douceur et son affabilité attiraient les cœurs. Evêque depuis quarante-six ans, il était le doyen de tous les évêques du monde, disaient ses contemporains.

Mgr Rameaux fit sans tarder la visite de toutes les chrétientés des deux provinces qui lui étaient confiées. Il trouva dans le Kiang-Si son confrère M. Laribe, qui était déjà provicaire de Mgr Carpena. Il voulait voir par lui-même les besoins des différentes chrétientés. Son grand moyen d'action était l'établissement des écoles. Mgr Rameaux fit une visite aux îles de l'archipel de Tcheou-Shan, qui était dans sa juridiction. Un an auparavant, M. Danicourt y était passé et avait fondé une chrétienté dans l'île de Ting-Hai. L'évêque parcourut les îles avoisinantes où la foi n'avait pas encore été prêchée ; c'était un voyage d'exploration. A ce moment l'archipel était occupé par les Anglais qui le reçurent très aimablement.

Mais le champ de travail de Mgr Rameaux était trop vaste pour lui seul. Il proposa au Saint-Siège de lui donner M. Laribe comme coadjuteur. Le 2 mars 1844, celui-ci fut nommé évêque de « Sozopolis » et coadjuteur du Kiang-Si - Tche-Kiang. Mgr Laribe fut sacré par Mgr Rameaux à San-Kiao du Kiang-Si, le 13 mai 1845.

Peu après cette cérémonie, Mgr Rameaux apprit qu'un plénipotentiaire, envoyé par la France en Chine, était sur le point d'arriver à Macao ; c'était M. Lagrené, qui devait négocier le Traité dit de « *Wampoa* » entre la France et la Chine, comme l'Angleterre l'avait fait trois ans auparavant pour conclure le Traité de commerce de « Nankin ». Mgr Rameaux voulut profiter de cette occasion pour aller traiter avec M. Lagrené des affaires des Missions de Chine. Il arriva quelques jours avant le débarquement du plénipotentiaire. Le 14 juillet, vers 9 heures du soir, l'évêque pria son confrère de l'accompagner jusqu'à la mer, dans le dessein d'y prendre un bain. Mais au cours de son bain, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante et coula à pic. Hélas tous les efforts pour le ramener à la vie furent vains. Cette mort si inopinée de Mgr Rameaux, âgé de 45 ans, fut une grande perte pour les Missions de Chine.

Du fait de la mort du vicaire apostolique, son coadjuteur, Mgr Laribe, devenait immédiatement son successeur.

MGR BERNARD LARIBE.

Mgr Laribe naquit à Sousceyrac (Lot) le 12 mai 1802 ; il entra à Saint-Lazare le 31 octobre 1823 et vint en Chine en compagnie de M. Rameaux. A peine était-il arrivé au lieu de sa destination, c'est-à-dire au Kiang-Si, que Mgr Carpena le nomma son provicaire pour cette province. En 1842, le Saint-Siège le désigna pour procéder aux informations canoniques touchant le martyr de M. Perboyre. Pour ce faire, il entreprit un long et pénible voyage au Hou-Pei qui dura huit mois. A cause de la persécution qui sévissait encore dans cette région, il ne put que furtivement faire une visite à la tombe du vénérable martyr et dut s'en retourner sans avoir pu mener ses enquêtes à bonne fin. Après son sacre (1845) Mgr Laribe reprit ses travaux au Kiang-Si avec une nouvelle ardeur.

L'année suivante Mgr Laribe recevait une ordonnance de la Propagande, par laquelle on lui faisait connaître la séparation des deux provinces du Tche-Kiang et du Kiang-Si, pour en faire deux vicariats distincts, et on lui donnait la faculté d'opter pour l'un ou pour l'autre.

Mgr Laribe opta pour le Kiang-Si qui lui était plus connu. En même temps la Propagande nommait M. Lavaissière vicaire apostolique de la province libre qui était le Tche-Kiang. Celui-ci, nommé évêque de « Myre », reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Laribe le 27 mars 1846.

Mgr Laribe s'est rendu très utile à son vicariat par les livres

qu'il composa, et spécialement par son grand catéchisme qui était une petite théologie très appréciée.

Les travaux que son zèle lui suggérait ne tardèrent pas à ruiner sa santé. En 1850, le Tche-Kiang ayant perdu son évêque par la mort de Mgr Lavaissière, Mgr Laribe, quoique déjà malade, se rendit au Tche-Kiang pour y conférer les saints ordres à deux jeunes prêtres. A son voyage de retour, il fut obligé de faire un long détour pour administrer des malades.

Voyageant en barque, il sentit son mal s'aggraver. Pourtant, arrivé à la chrétienté, il voulut malgré sa faiblesse célébrer la messe. Deux hommes durent le soutenir pour qu'il puisse achever le Saint Sacrifice. Néanmoins, il donna encore deux extrêmes-onctions, puis s'alita pour ne plus se relever. M. Ly Joseph, C.M., accourut pour assister le mourant et l'administrer. Mgr Laribe s'éteignit le 20 juillet 1850, à l'âge de 48 ans, dont dix-huit années passées en Chine.

MGR JEAN-HENRI BALDUS.

Né à Ally (Cantal), le 26 janvier 1811, reçu à Saint-Lazare le 11 juin 1829, M. Baldus arrivait à Macao le 25 septembre 1834. Parti au Hou-Pei en 1835, il y travailla trois ans. Surpris à Tcha-Yuen-Keou, lors de l'arrestation de M. Perboyre, il erra à l'aventure en compagnie du P. Rizzolati sans savoir où trouver un gîte pour se mettre à l'abri de leurs persécuteurs. Marchant la nuit et le jour, se cachant dans les maisons des chrétiens, où ils entraient en tremblant et qu'ils abandonnaient bientôt, afin de ne pas les compromettre. Enfin, le P. Rizzolati finit par pouvoir regagner son vicariat du Shan-Si, tandis que M. Baldus s'établissait au Ho-Nan et y demeura définitivement.

Les chrétientés du Ho-Nan dépendaient du diocèse de Péking, non comme territoire, mais comme ayant été confiées aux Lazaristes. Ce n'est qu'en 1844 que le Saint-Siège érigea le Ho-Nan en vicariat apostolique, par décret du 2 mars, nommant M. Baldus évêque de « Zoara » et premier vicaire apostolique du Ho-Nan. Mgr Baldus fut sacré au Kiang-Si par Mgr Laribe, le 10 octobre 1845. A cette date, Mgr Baldus n'avait que deux collaborateurs, MM. Song Paul, C.M., âgé de 71 ans et Nai Stanislas, C.M., sexagénaire et infirme. Il y avait cependant beaucoup à faire au milieu de ces chrétientés qui ne voyaient le prêtre que tous les quatre ou cinq ans. Dans les années suivantes quelques ouvriers furent donnés à cette mission, mais cela ne suffisait pas encore. C'est pourquoi le supérieur de la Congrégation pria la Sacrée Congrégation de la Propagande de confier à d'autres ce vicariat du Ho-Nan, afin d'en rappeler les missionnaires pour les envoyer où les besoins étaient les plus urgents. C'est ce qui eut lieu en 1865. Le vicariat du Ho-Nan fut confié à la Société des Missionnaires de Milan, et Mgr Baldus fut transféré au Kiang-Si. Nous verrons plus loin quelles furent les circonstances de ce transfert, et nous suivrons Mgr Baldus jusqu'à la fin de sa carrière.

MGR PIERRE LAVAISSIÈRE.

Né à Grandel (Cantal) le 25 octobre 1813, M. Lavaissière entra à Paris le 4 octobre 1835 et débarqua à Macao le 2 janvier 1839. C'était l'époque où les confrères portugais travaillant dans le diocèse de Nankin demandaient du renfort et n'en obtenaient guère. Mgr Lavaissière y fut envoyé vers la fin de l'année 1839.

Écoutons-le parler de ses débuts au Kiang-Nan. Il dit d'abord que cette mission, faute de prêtres européens pour la cultiver, était dans un piteux état. « Le dernier qui a fait mission ici était Mgr Laimbeckhoven, qui est mort depuis cinquante ans. Des confrères portugais y sont venus qui n'ont fait que d'y contracter des maladies et entendre quelques confessions. Les prêtres chinois, trop peu nombreux, n'arrivaient pas même à visiter les chrétiens chaque année ».

Laissons là le rapport de M. Lavaissière et disons nous-même en peu de mots quelle était la situation du diocèse de Nankin. Depuis son institution en 1696, ce diocèse n'avait joui de la présence effective que de deux évêques. Ce sont Mgr Ciceri, S.J. italien (1696-1704), et Mgr de Laimbeckhoven, S.J. autrichien (1752-1787). Des six autres nommés, les uns démissionnèrent aussitôt, les autres ne siégèrent que très peu de temps. Enfin, le dernier évêque, Mgr Pires (1804-1838), n'y alla jamais. Après lui, trois administrateurs se succéderont jusqu'à la suppression du diocèse.

En l'absence des PP. Jésuites, quelques Lazaristes furent attachés à cette mission, d'abord des portugais, puis des français : MM. Faivre et Lavaissière. Le gros du travail des missions était livré aux seuls prêtres chinois Lazaristes et Séculiers.

Un jeune ecclésiastique se trouva un moment mêlé aux affaires des deux diocèses de Péking et de Nankin, dont les entreprises manquaient de prudence et causèrent des ennuis aux missionnaires. C'était le comte de Bési. Compatriote de Grégoire XVI, il jouissait de la connaissance et des faveurs du Pape.

Au lendemain de son ordination, il conçut le désir de se dévouer aux Missions de Chine. Péking était son but. Il s'offrit à cet effet au préfet de la Propagande et se mit entièrement à ses ordres. Ce jeune prêtre ne manquait pas de moyens intellectuels. Il avait la noble intention de relever le prestige scientifique des anciens missionnaires de Chine et, par là, reconquérir les faveurs de la cour et de l'empereur. Aussi emportait-il tout un cabinet de physique et d'astronomie.

Ce fut dans ces dispositions que M. de Bési arrivait en Chine en 1834. Or, c'était au moment où à Macao l'entrée des étrangers non Portugais était interdite par le Portugal. Ne pouvant débarquer à Macao, il fut obligé, comme les autres étrangers, d'aller chercher un refuge à Canton.

Très désappointé, il mit cette obstruction sur le compte des Lazaristes et en écrivit à la Propagande pour s'en plaindre.

Le cardinal préfet exprima son mécontentement au supérieur général. Sans tarder, M. Torrette adressa à Paris un magistral rapport qui mettait à néant toutes les accusations portées contre lui et ses confrères portugais et français.

Bref, l'affaire n'eut aucune suite.

M. de Bési ne tarda pas à reconnaître que la situation en Chine n'était pas celle qu'il avait supposée. Il se décida donc, renonçant à Péking, à pénétrer incognito dans les missions du Hou-Koang, dont Mgr Salvetti, vicaire apostolique du Shan-Si, avait la juridiction. En 1838, des prêtres indigènes de Nankin, apprenant la présence de M. de Bési au Hou-Koang, l'invitèrent à venir se mettre à leur tête, en l'absence de Mgr Pires, proche de la mort. M. de Bési, heureux de cette proposition, accepta et vint s'installer à Nankin. Le 2 novembre 1838, Mgr Pires quittait ce monde. Trois mois après, des lettres de Rome conféraient le titre d'administrateur du diocèse de Péking à M. Henriquez, Lazariste portugais.

Déçu, M. de Bési quitta Nankin et revint au Hou-Koang où Mgr Salvetti fit de lui son vicaire général.

Le 3 septembre 1839, un décret de Rome détachait du diocèse de Péking la province du Shan-Tong et érigeait cette province en vicariat, puis nommait M. de Bési comme premier vicaire apostolique du Shan-Tong. Celui-ci se fit sacrer le 14 mars 1841, au Shan-Si, par Mgr Salvetti.

Aussitôt, Mgr de Bési alla prendre possession de son siège, y nomma le P. Moccagatta, Franciscain italien, comme son vicaire, lui donnant tout pouvoir spirituel, et revint à Nankin, dont l'administration lui incombait comme évêque le plus proche voisin.

Sur ces entrefaites, la Compagnie de Jésus, supprimée par Clément XIV en 1773, et reconstituée en 1814 par Pie VII, envoya en 1842 des missionnaires en Chine. Ceux-ci se dirigèrent directement au Kiang-Nan (i.e. Kiang-Sou et Nan-Hoei, deux provinces civiles) et reprirent sans délai leurs travaux dans le diocèse de Nankin.

De ce jour, Mgr de Bési, voyant sa vigne bien munie d'ouvriers, et ne s'étant jamais entendu avec les Lazaristes, chercha à éliminer ces derniers. Mis au courant de ces procédés le supérieur général ordonna en 1844, à tous ses confrères travaillant dans le secteur de Nankin, européens et chinois, de céder la place. M. Faivre alla en Mongolie et rentra en France en 1846. (Décédé à Paris le 2 mai 1864.) M. Lavaissière se rendit au Ho-Nan, et M. Henriquez, malade, était déjà rentré à Macao en 1837, et au Portugal dès 1841. Des six prêtres chinois, quatre remontèrent sur le Nord, les deux autres, déjà âgés, préférèrent mourir là où ils avaient travaillé de longues années.

Et Mgr de Bési finit par ne plus s'entendre avec les PP. Jésuites : il retourna en Europe, sans promesse de retour, en 1847, et mourut en Italie en 1871.

Revenons à M. Lavaissière que nous trouvons maintenant au Ho-Nan, tenant compagnie à Mgr Baldus. Il n'y travailla pas longtemps, car, en 1846, il devint vicaire apostolique du Tche-Kiang, comme nous l'avons déjà dit.

Aussitôt sacré, il alla prendre possession de son vicariat à Ning-Po. Cette ville ne comptait encore que quelques dizaines de familles chrétiennes, mais parce qu'elle venait d'être ouverte au commerce européen, on pouvait espérer que l'exercice de la religion y serait plus libre.

L'évêque songea dès le début à y implanter l'œuvre de la Sainte Enfance, car il espérait bien qu'un jour prochain les Filles de la Charité viendraient y installer leurs œuvres, et il voulait qu'à leur arrivée il y eût déjà un embryon d'orphelinat. Il loua une maison, reçut quelques enfants abandonnés et les fit soigner par des femmes chrétiennes déjà un peu âgées. Cet espoir fut réalisé peu après ; mais Mgr Lavaissière n'était plus là pour s'en réjouir.

En attendant l'évêque s'occupait d'établir une résidence à Tche-Fou-Pang, dans le district de Kia-Shing. M. Danicourt travaillait dans les îles Tcheou-Shan à ranimer la ferveur des néophytes qu'il y avait formés, quand ils n'étaient pas retournés à leurs superstitions.

Hang-Tcheou, capitale de la province, avait été ouverte au christianisme autrefois par les Jésuites. Une église assez grande avait été construite par eux, mais elle avait été confisquée et était encore aux mains du gouvernement. Le temps n'était pas venu de la réclamer. Elle le fut plus tard par Mgr Danicourt. Cette église, réparée, existe encore aujourd'hui.

Mgr Lavaissière fit une grave maladie qui l'immobilisa pendant deux mois et dont il ne se remit pas complètement ; il lui resta une dysenterie chronique qui finit par l'emporter. Le 19 décembre 1849, il terminait à Ning-Po sa trop courte carrière, n'étant âgé que de 37 ans.

MGR FRANÇOIS DANICOURT.

A peine Mgr Lavaissière avait-il fermé les yeux que ses travaux allaient fructifier de la manière la plus admirable.

Par un décret du 22 décembre 1850, le Saint-Siège nommait M. Danicourt évêque d' « Antiphelle » et vicaire apostolique du Tche-Kiang.

M. Danicourt naquit à Authies (Somme) le 18 mars 1806 ; reçu à Saint-Lazare le 8 septembre 1828, il fut ordonné le 24 septembre 1831. Après un stage de trois années au collège de Montdidier, il s'embarqua pour la Chine avec M. Mouly et débarqua à Macao en 1834. Nous avons vu comment il fut nommé professeur du Séminaire Saint-Joseph, où il enseigna durant sept ans avec un zèle et un succès peu ordinaires.

M. Danicourt, qui était vicaire général de Mgr Lavaissière, comme il l'avait été de Mgr Rameaux, avait à plusieurs reprises travaillé au Tche-Kiang, spécialement aux îles Tcheou-Shan. Il était à Ning-Po lorsqu'il reçut sa nomination. Son sacre put se faire très solennellement à Ning-Po même — nous en dirons la raison plus loin — le 7 septembre 1851. Les œuvres étaient en progrès. Le séminaire établi à Ning-Po comptait déjà douze élèves, dirigés par le jeune M. Ly André, C.M., qui sera plus tard, en 1862, victime des rebelles « Tchang-mao ».

Mgr Danicourt se mit immédiatement à construire une partie des bâtiments destinés aux Filles de la Charité. Celles-ci étaient depuis juin 1848 à Macao, prêtes à prendre leur vol, pour se poser quelque part en Chine où on les appellerait. Le 21 juin 1852, Mgr Danicourt eut la consolation de les accueillir. Elles se mirent aussitôt à l'ouvrage, et l'évêque était heureux de voir lui-même s'implanter les œuvres que son prédécesseur avait tant désirées.

Vint alors une nouvelle de Rome qui causa à l'évêque une douleur cuisante : un décret de la Propagande le transférait au Kiang-Si, tandis que Mgr Delaplace, vicaire apostolique de cette province, viendrait prendre sa place au Tche-Kiang.

Malgré la peine très sensible qu'il éprouvait, Mgr Danicourt obéit sans aucune hésitation et se rendit avec courage à sa nouvelle mission. Il trouva cette province livrée à toutes les horreurs des guerres intestines. Il s'agissait de la révolte des « Tchang-Mao », rebelles aux « longs cheveux ». Les troupes impériales luttèrent pendant plusieurs années sans succès véritables contre ces rebelles qui dévastaient le sud de la Chine. Nous en reparlerons à l'occasion de leurs ravages dans le Tche-Kiang.

Pendant six années, Mgr Danicourt fut témoin de ces tristes événements. Ses chapelles ont été pillées, dévastées, brûlées, un grand nombre de chrétiens sont morts de faim, de chagrin et de misère ; d'autres ont eu la tête tranchée. Lui-même a été pris lors du pillage de son séminaire, dépouillé de ses vêtements, enchaîné, conduit devant un tribunal de guerre où il a confessé la foi, et d'où il n'a échappé que par un coup providentiel.

Tant de tribulations avaient altéré sa santé. En 1859, il fut chargé par Rome d'accompagner les précieux restes de Jean-Gabriel Perboyre. Il arriva à Paris le 6 janvier 1860. Là, il fut atteint de l'une de ces fièvres qu'il avait éprouvées en Chine, et qui le conduisit au tombeau en quelques jours. Le 2 février 1860, il rendit son âme à Dieu, âgé de 53 ans, dont vingt-cinq d'épiscopat. Le lecteur a sans doute remarqué qu'en ce temps-là les chefs de missions mouraient souvent prématurément. Les longs et pénibles voyages exigés par leurs tournées pastorales fréquentes expliquent la brièveté de la vie de nombreux vicaires apostoliques.

MGR LOUIS-GABRIEL DELAPLACE.

M. Delaplace naquit le 21 janvier 1820 à Auxerre (Yonne). Il étudia au petit séminaire de cette ville et fit ses études théologiques au grand séminaire de Sens, dirigé par les Lazaristes. Il était encore dans ce séminaire quand arriva en Europe la nouvelle du martyre de M. Perboyre, qui produisit en France une si grande émotion. Ce fut pour le jeune homme le signal de sa vocation de missionnaire ; il lui sembla que Dieu l'appelait à remplacer Gabriel Perboyre sur la terre de Chine.

Après son ordination au diaconat en 1842, il quitta secrètement ses parents pour entrer à Saint-Lazare le 9 août 1842. Il fut ordonné prêtre l'année suivante et envoyé en mission à Fontevrault. Deux ans plus tard, ses supérieurs exaucèrent ses vœux et ses instances en le destinant à la Chine. M. Delaplace arriva à Macao le 13 mars 1846, y resta un an et fut envoyé au Ho-Nan pour travailler sous la direction de Mgr Baldus. Il donna dans cette mission la mesure de son zèle et de sa haute intelligence, pendant les trois années qu'il y passa à parcourir les routes sillonnées autrefois par les Bienheureux Clet et Perboyre. Le vicariat du Kiang-Si était vacant depuis la mort de M. Laribe (1850). Le Saint-Siège nomma pour le remplacer M. Jandard, qui était provicaire de Mgr Baldus au Ho-Nan. Par humilité, M. Jandard ayant refusé cette dignité, M. Delaplace fut proposé à Rome. Par décret du 27 février 1852, M. Delaplace était nommé évêque d'« Andrinople » et vicaire apostolique du Kiang-Si. Il reçut la consécration épiscopale le 25 juillet 1852 à Fong-Tsiao, chrétienté du Ho-Nan, dans une petite chapelle de chaume, des mains de Mgr Baldus, assisté de M. Jandard et de M. Tcheou Jacques, C.M.

Aussitôt qu'il eut pris en mains l'administration du Kiang-Si, l'évêque sut lui imprimer une direction forte et éclairée. Déplorant que les malheurs des temps n'eussent pas permis de donner aux prêtres une formation assez complète, il résolut d'y porter remède. Il fit ménager une résidence à Kiou-Tou et s'y installa avec les dix prêtres indigènes qui composaient le personnel de la mission. Là, il les fit, en quelque sorte, passer par un second séminaire, leur donnant chaque jour une conférence sur la théologie morale, l'administration des sacrements, les règles de la Compagnie et les vertus sacerdotales.

Mgr Delaplace n'ayant demeuré que deux ans au Kiang-Si, il semblerait qu'il y ait peu de choses à dire sur les œuvres qu'il accomplit dans ce vicariat ravagé par la guerre. Le temps, certes, n'était pas favorable pour susciter les conversions. Le nouvel évêque pourtant ne pouvait pas rester inactif. Alors il s'occupa avec un zèle infatigable de l'œuvre des « Bons Anges », comme il l'appelait, c'est-à-dire du baptême des enfants chinois abandonnés, et de la fondation d'orphelinats. « La Sainte-Enfance, disait-il, est toujours le superlatif de notre joie. Voyez, nos baptêmes augmentent. En 1852 il y en avait 1 500 ; cette année en voici 2 245 ! ». On peut dire que ce fut là l'œuvre de prédilection de

toute sa vie épiscopale. Mais, à sa grande surprise, un décret de la Propagande vint le transférer au Tche-Kiang, où il devait succéder à Mgr Danicourt. A un certain point de vue, on peut affirmer que Mgr Delaplace est tombé de Charybde en Scylla. Si le Kiang-Si eut beaucoup à souffrir de la part des rebelles, la province du Tche-Kiang en a souffert davantage, à cause du long séjour qu'ils y firent. Ning-Po, Chao-Hing, Kia-Shing et d'autres villes importantes passèrent sous leur joug. Cette révolte des « Tchang-Mao », que les historiens nomment Tai-ping, mit à une rude épreuve la dynastie régnante. Elle éclata en 1850 après la mort de Tao-Koang, qui eut pour successeur son fils Sien-Fong (1850-1861). Elle commença au Koang-Si et, comme la Chine du Sud de tout temps n'était pas favorable à la dynastie Tsing, toutes les provinces méridionales tombèrent facilement aux mains des rebelles. Alors, leurs bandes triomphantes montèrent vers le Nord et pénétrèrent même dans la province du Tche-Ly, sans pourtant aborder la capitale. Plusieurs généraux impériaux se distinguèrent dans cette lutte, qui dura presque quinze années.

Le personnage qui réussit le mieux fut Ly Hong-Tchang, qui n'était cependant pas général, mais gouverneur civil du Nan-Hoei. Ce sont précisément ses exploits qui attirèrent sur lui l'attention des autorités impériales et firent de lui un grand homme d'Etat.

Mais, convaincu qu'il ne parviendrait pas à vaincre la rébellion, le gouvernement proposa aux Européens de lui former des troupes et de les commander eux-mêmes. Les Anglais s'y prêtèrent volontiers, puis les Français pour une moindre part. La paix était rétablie en 1865. Mais les dégâts étaient immenses dans la majorité des provinces.

Nous avons vu plus haut quelle estime avait Mgr Delaplace pour l'œuvre de la Sainte-Enfance ; aussi, on comprend que lorsqu'il eut pris possession du vicariat du Tche-Kiang, où grâce aux Filles de la Charité cette œuvre se trouvait déjà établie, la Sainte-Enfance ne put que prospérer.

En 1855, un an seulement après y être arrivé, l'évêque écrivait : ...« En attendant le jour du Seigneur pour les adultes, nous développons ici l'œuvre de la Sainte-Enfance ; mon plan est bien arrêté d'attaquer par nos baptiseurs toutes les îles de l'archipel de Tcheou-Shan, qui en compte soixante-douze ». Il monte la ferme de Saint-Joseph avec quelques arpents de rizières, pour caser les garçons de 12 ou 13 ans recueillis et élevés par l'orphelinat. Il crée des crèches, des dispensaires, il fonde une école de métiers qu'il met sous la direction de M. Guierry.

Le vicariat comptait alors vingt-six chrétientés très dispersées, avec cinq chapelles et six missionnaires. La ville de Ning-Po possédait un noyau de deux cents chrétiens fervents. On espérait que le progrès des conversions irait toujours croissant, quand les rebelles, qui avaient les années précédentes porté l'incendie et la mort dans la province du Kiang-Si, vinrent au nombre de 80 000 cerner la ville de Ning-Po et s'en emparèrent le 9 décem-

bre 1861. Les missionnaires et les Sœurs se réfugièrent dans le port, à proximité d'un vapeur français qui mouillait en rade.

Ils n'eurent pas trop à souffrir, grâce à la protection du brave amiral Protet. Mais il n'en fut pas de même pour le reste de la province.

Mgr Delaplace allait d'une contrée à l'autre, soit pour consoler les chrétiens et leur administrer les sacrements, soit pour en imposer aux rebelles par sa présence. Il eut parfois à courir de grands dangers.

Nous venons d'assister à la naissance de nos missions du Sud. Certes, elles sont nées dans la douleur : c'est un signe certain pour nous que viendra bientôt l'ère de leur développement. Déjà nous voyons poindre à l'horizon le calme qui le permettra. Laissons-les maintenant colmater les brèches causées par les rebelles et remontons vers le Nord voir un peu ce qui s'est passé depuis la mort de l'évêque de Nankin, Mgr Pires, en 1838.

LE DIOCÈSE DE PÉKIN.

En 1841, la cour de Portugal, prétendant encore user de son droit de présentation, nomma M. Castro, Lazariste portugais, à l'évêché de Péking, dont il était l'administrateur depuis la mort de Mgr Pires. Mais le Saint-Siège qui, suivant une politique nouvelle, ne voulait que des vicaires apostoliques, refusa l'institution canonique, lui conférant seulement le titre d'évêque « in partibus infidelium » et d'administrateur du diocèse de Péking, que cette nomination laissait subsister quant au *nom*.

M. Joao de França Castro e Moura, né en 1804, arriva en Chine en 1825. En 1830, il vint à Nankin comme vicaire général de Mgr Pires. En 1838, il monta à Péking comme administrateur du diocèse, mais ne peut entrer en ville par suite de la prohibition impériale à tout étranger à pénétrer dans la capitale.

Devant cette nomination à l'évêché de Péking par le Portugal, contredite par Rome, qui ne voulait qu'un vicaire apostolique, M. Castro se trouva dans une étrange perplexité. D'un côté, il ne voulait pas s'opposer aux mesures du Saint-Siège qui, tout doucement, visait à la suppression de l'évêché de Péking ; de l'autre côté, son patriotisme répugnait à prêter son concours à un acte qui devait dépouiller son pays d'un privilège très ancien et surtout très apprécié. En d'autres termes, M. Castro, en tant que Portugais, ne voulait pas que son nom fut attaché à une mesure de Rome qui, bien que légitime, privait son pays d'un droit que celui-ci s'obstinait à regarder comme inaliénable.

Le refus de M. Castro et les instances de Rome se croisèrent pendant environ six ans. A la fin, fatigué de cette situation anormale, le Saint-Siège imposa un terme à toutes ces tergiversations par une note d'autorité.

Le 28 avril 1846, le cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, écrivit à M. Castro pour le mettre en demeure d'accepter

l'épiscopat dans les conditions fixées par le Saint-Siège, ou de remettre l'administration du diocèse de Péking à Mgr Mouly. En même temps, il chargeait Mgr Mouly d'exécuter cet ordre avec tous les ménagements possibles.

Recevant ces instructions, Mgr Mouly s'empressa d'écrire à M. Castro pour le supplier instamment d'accepter la charge offerte par le Saint-Siège.

M. Castro le remercia de sa grande bonté à son égard, puis il dit : « D'après l'Évangile, je dois à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ! ». La citation n'était pas heureuse, car en fait « César » n'avait plus ce droit.

Mgr Mouly, non découragé par cette réplique un peu vive, revint à la charge et écrivit une seconde lettre. Il se heurta à une obstination irréductible. « L'unique cause de mon départ, répondit M. Castro, est que je n'accepte pas la consécration épiscopale comme la Sacrée Congrégation l'exige de moi... Je me démetts de ma charge et je pars à Macao ».

Après avoir reçu cette décision irrévocable, Mgr Mouly descendit de ses montagnes et vint trouver M. Castro dans sa petite résidence de Hou Linn-Kien, à 60 kilomètres au sud de Péking. Nouvelles exhortations pressantes, nouveaux refus. « J'y perdis mon grec et mon latin, écrit Mgr Mouly, son parti est pris ». Et il ajoute : « Je finis par lui remettre le bref de la Propagande et il se retira dans sa chambre. Après quelques instants, à ma prière, il me remit trois lettres, dont une latine pour les prêtres; une chinoise pour les chrétiens et une troisième pour moi, dans lesquelles il attestait que je n'étais absolument pour rien dans son départ ».

Le 15 juin 1847, M. Castro prit le chemin de Macao. Avec lui finissait la Mission portugaise de Péking. Toutefois, par égard pour le Patronat, le Saint-Siège laissa subsister pendant neuf ans encore — en titre du moins — l'évêché de Péking, dont Mgr Mouly ne sera que l'administrateur. En 1856, Rome crut avoir assez attendu et supprima l'évêché de Péking pour le remplacer par trois vicariats apostoliques, comme nous le verrons bientôt.

Quant à M. Castro, après s'être montré, et jusqu'au bout, bon Portugais, il voulut se montrer bon missionnaire, ce qu'il avait d'ailleurs toujours été. Après un court séjour à Macao, il alla à l'île de Timor comme missionnaire. En 1858, il rejoignit les Lazaristes qui venaient d'être rétablis à Lisbonne, mais qui furent à nouveau dispersés en 1862. C'est cette même année qu'il fut nommé évêque de Porto. M. Castro refusa, mais le Saint-Siège fit faire des instances auprès de lui pour le déterminer à accepter ce fardeau. Il se décida enfin, et Mgr Castro porta sur le trône épiscopal la même énergie et le même zèle que dans les missions de Chine. Il mourut à Porto le 14 octobre 1868.

Cependant, sa conduite en Chine depuis 1841 peut paraître étrange. Mais Rome ne lui avait pas donné l'ordre de recevoir

la consécration épiscopale — ce que d'ailleurs elle ne fait jamais — ; Rome lui donnait seulement le choix entre deux choses : ou bien se faire sacrer de la manière dont elle lui offrait l'épiscopat, c'est-à-dire en ne l'exerçant que comme administrateur de Péking, non comme évêque ; ou bien le refuser, mais dans ce cas, il fallait quitter la place et la laisser à un autre.

M. Castro choisit la deuxième alternative. Aussi Rome ne lui a-t-elle imposé aucune sanction, ni ne lui a fait aucun reproche. Donc, il n'a pas désobéi. On peut dire qu'il eût mieux fait d'accepter la charge ; Rome le désirait, et c'est ce à quoi l'exhortait Mgr Mouly avec tant d'insistance. Quoi qu'il en soit, ses contemporains ne parlent de lui qu'avec éloge, et les chrétiens l'avaient en grande vénération et étaient très attachés à lui, comme le prouve le petit schisme qui suivit son départ.

MGR MOULY S'INSTALLE A NAN-KIA-TCHOANG.

Aussitôt après le départ de M. Castro pour Macao, Mgr Mouly s'empresse de publier la lettre circulaire de M. Castro, ancien administrateur du diocèse, aux chrétiens du diocèse, pour les amener à bien accepter son successeur ; puis de communiquer à tous les prêtres la lettre latine écrite pour eux par M. Castro.

Mgr Mouly devait donc sans plus tarder chercher à installer sa résidence dans un lieu du diocèse plus central que la lointaine Mongolie. Il ne pouvait songer encore à résider dans la capitale dont l'entrée restait interdite à tout Européen ; seuls, les prêtres chinois Lazaristes et Séculiers y exerçaient le ministère auprès des chrétiens. Il suivit le conseil que lui avait donné M. Castro d'établir sa résidence à Nan-Kia-Tchoang, chrétienté située à 35 kilomètres de Pao-Ting-Fou et à 100 kilomètres de Péking. On se souvient que les PP. Jésuites avaient ouvert cette région à la foi dans les années 1605-1610.

Vers la fin d'août 1847, Mgr Mouly, accompagné de M. Tcheng Jean, Lazariste, partit pour Nan-Kia-Tchoang. L'accueil ne fut pas enthousiaste. M. Castro était estimé et aimé des chrétiens. Quel serait le nouveau maître ?

Les esprits n'étaient pas sans méfiance. Cependant, les chrétiens environnants vinrent offrir de petits présents. En somme, accueil respectueux, mais froid.

Quant à la ville de Péking, Monseigneur ne pouvant y entrer, se fit représenter par M. Tchen Matthieu, prêtre séculier qui exerçait le ministère dans la capitale, pour prendre en son nom possession de sa juridiction. Tout se passa bien, grâce au savoir-faire de ce prêtre.

Il n'en fut pas de même partout. Dans la région de Tcheng-Ting-Fou le bruit courait que deux Lazaristes européens, MM. Simiand et Privas, avaient ourdi un complot pour éliminer M. Castro et faire mettre à sa place Mgr Mouly. Deux prêtres indigènes confirmèrent cette opinion et envoyèrent des courriers à Macao, dans l'espoir de ramener M. Castro au milieu d'eux.

Mgr Mouly crut au début que cette effervescence se dissiperait sans tarder, mais cela dura. Un an après, il écrivait ces paroles mélancoliques : « Me voici actuellement dans une position passablement pénible. Les Portugais de Macao, aussi bien que la plupart des nouveaux chrétiens, des prêtres eux-mêmes, me regardent comme ayant chassé M. Castro. Et ceux-mêmes qui ne me sont pas opposés, ne laissent pas que de me voir d'un mauvais œil. On me considère comme venu d'un camp ennemi ».

Comme bien l'on pense, la démarche à Macao ne produisit aucun résultat, mais les opposants ne restaient pas inactifs ; ils allèrent même jusqu'à la révolte ouverte : affectant de regarder M. Castro comme leur légitime supérieur, et le Portugal comme leur royaume protecteur, ils refusèrent obéissance à Mgr Mouly et entraînent dans leur parti les principales chrétiens des préfectures de Tcheng-Ting-Fou et de Ho-Kien-Fou. Ayant fait une abondante collecte, ils envoyèrent à Rome plusieurs catéchistes pour porter leurs réclamations contre l'intrusion de Mgr Mouly et redemander M. Castro. Sur six ou sept qui se mirent en route, les uns revinrent à Macao, d'autres moururent en route ; un seul, Ou Lao-Yang, du village de Ly-Tsoum, parvint à Rome. Le Pape Grégoire XVI accueillit avec bonté ce messenger et le chargea de rapporter à ses compatriotes de la part du Pape une exhortation à la paix et à la soumission. Ce fut là tout le résultat de cette ambassade.

Il n'y a aucun doute que le motif principal de cette révolte était la « pauvreté » bien connue de Mgr Mouly. Les missionnaires portugais recevaient de leur roi d'abondants subsides qui, on le savait, cesseraient d'être accordés à leurs successeurs.

La Propagande, en effet, avait bien donné à Mgr Mouly l'autorité spirituelle pour administrer le diocèse de Péking, mais elle ne lui avait pas fourni les fonds nécessaires pour alimenter son budget. Les biens de l'ancien évêque de Péking existaient toujours, mais ils se trouvaient à Macao entre les mains du gouvernement portugais. Mgr Mouly réclama ses droits maintes fois. Ce fut en vain.

LES MISSIONNAIRES LAZARISTES EN CHINE (1835-1850).

La Congrégation de la Mission, qui a failli être anéantie par la Révolution, s'est relevée de ses ruines, ses membres dispersés se sont de nouveau rassemblés et ont repris leurs activités. Déjà, elle peut envoyer plus nombreux ses missionnaires en Chine. C'est pourquoi, avant de suivre Mgr Mouly dans sa nouvelle charge d'administrateur de Péking, nous voulons faire connaître les nouveaux ouvriers arrivés en Chine depuis que le Bienheureux Perboyre aborda à Macao en 1835, jusqu'en 1850, c'est-à-dire dans l'espace de quinze ans. En voici la liste avec la date de leur débarquement à Macao :

MM.

Faivre Ferdinand : 14 oct. 1836.
Peschaud Pierre : 29 août 1837.
Simiand Antoine : 3 janv. 1839.
Vautrin Louis : 31 juillet 1839.
Carayon Laurent : 16 oct. 1841.
Anot Antoine : 24 août 1843.
Peschaud Bernard : 12 mars
1846.
Allara Jean : 21 juin 1848.
Aymeri Michel : 21 juin 1848.
Talmier Vincent : 28 juin 1849.
Dowling Michel : 18 nov. 1850.

MM.

Guillet Claude : 14 octobre 1836.
Lavaissière Pierre : 3 janv. 1839.
Privas Vincent : 31 juillet 1839.
Huc Evariste : 31 juillet 1839.
Daguin Florent : 21 sept. 1840.
Combelles Antoine : 16 oct. 1841.
Jandard André : sept. 1844.
Delaplace L.-Gabriel : 12 mars
1846.
Anouilh J.-B. : 21 juin 1848.
Gottlicher Victor : 28 juin 1849.
Montels Félix : 18 nov. 1850.

LES ÉVÊQUES COADJUTEURS DE MGR MOULY.

Après avoir sommairement organisé sa nouvelle mission du Tche-Ly, Mgr Mouly retourna en Mongolie, d'où il était descendu en mai 1847 pour une dernière entrevue avec M. Castro.

Il ne rentra à Si-Wan-Tse que le 1^{er} juillet 1848. Avant de quitter la Mongolie il avait eu l'heureuse idée de constituer M. Daguin son provicaire, pour le remplacer jusqu'à son retour. M. Daguin avait rempli les fonctions de professeur au séminaire de Macao durant trois années et était arrivé en Mongolie en mars 1843.

En vertu d'un bref de Grégoire XVI, Mgr Mouly était autorisé à se choisir et à consacrer un évêque coadjuteur, qui gouvernerait le vicariat de Mongolie en son nom, pendant que lui-même administrerait le diocèse de Péking. Mgr Mouly porta son choix sur M. Daguin. Mais il fallait consulter l'intéressé. Celui-ci n'avait reçu aucun ordre du Supérieur général et ne voulait pas paraître se soustraire à l'obéissance due à son supérieur régulier. Mgr Mouly fut obligé de discuter avec lui toute une nuit. Enfin M. Daguin se rendit à la raison que le Saint-Siège est au-dessus des constitutions religieuses.

Le sacre eut lieu à Si-Wan-Tse le 25 juillet 1848. La cérémonie se déroula devant une foule de chrétiens venus de tous côtés et de cinq prêtres chinois, dont MM. Sué et Kouo remplirent l'office d'assistants.

Mgr Daguin était nommé évêque de « Troade » et coadjuteur pour la Mongolie.

ORGANISATION DES MISSIONS (VISITEURS ET VICARIATS).

A cette occasion, nous devons faire connaître ici une innovation introduite dans nos missions de Chine. Jusqu'ici, le Visiteur de tous les Lazaristes de Chine résidait à Macao ; mais dès qu'il y eut des prêtres de la Mission élevés à l'épiscopat, le Supérieur général leur conféra le titre et les pouvoirs de visiteurs pour tous les confrères de leur vicariat. Désormais, chaque évêque Lazariste vicaire apostolique sera visiteur et chaque

vicariat apostolique sera considéré comme une petite province lazarisite. Il n'y aura donc plus de visiteur à Macao.

Cette organisation durera jusqu'en 1889, époque où furent restituées au Procureur des Lazaristes, résidant à Shang-Hai, les attributions de l'ancien visiteur de Macao. Il y aura donc de nouveau un seul visiteur pour toute la Chine et donc, une seule province ; mais les vicariats apostoliques seront considérés comme une maison, dont le supérieur local sera le vicaire apostolique. Plus tard nous verrons encore d'autres changements.

En ce qui regarde Mgr Mouly, il fut nommé visiteur de la Mongolie, par lettre de M. Etienne, Supérieur général, le 4 octobre 1844. De même Mgr Daguin sera nommé visiteur de la Mongolie aussitôt que Mgr Mouly aura été nommé vicaire apostolique de Péking.

Puisque nous en sommes aux coadjuteurs de Mgr Mouly, nous devons maintenant parler d'un second évêque coadjuteur que se choisit l'administrateur de Péking. Ainsi nous anticiperons un peu sur les événements, quitte à revenir sur nos pas dans la suite.

Le 24 décembre 1850, le Supérieur général adressait à tous les chefs des missions confiées aux Lazaristes une lettre qui les convoquait à Ning-Po, à l'effet de discuter diverses questions intéressant les missions à eux confiées. La date fixée pour l'assemblée était le 4 août 1851.

Mgr Mouly ne voulut pas entreprendre un si long voyage qui pouvait être considérable, sans laisser à Péking quelqu'un pour le remplacer pendant son absence. D'ailleurs, son champ de travail était grand : il y avait de la besogne pour deux. De plus, le schisme portugais, qui sévissait encore dans quelques régions, exigeait que l'autorité ne fit pas défaut. Déjà il avait demandé à Rome l'autorisation de s'adjoindre un confrère comme coadjuteur. Pie IX lui avait donné ce pouvoir par un bref du 28 mars 1848 et avait mis à sa disposition le titre d' « Abydos ».

Le choix du titulaire fut très laborieux. Mgr Mouly songea à un Lazariste chinois, M. Keue Jean-Chrysostôme. Il demanda l'avis de ses supérieurs, puis celui de la Propagande. La réponse pouvait exiger un an ou plus, l'évêque était pressé. Il se décida pour son vicaire général M. Simiand, doyen d'âge des missionnaires du diocèse de Péking, arrivé en Chine en 1840, et dont le nom avait été mis en avant par le Supérieur général. L'accord se fit sur son nom. Toute la communauté de Nan-Kia-Tchoang fut convoquée à la chapelle ; on y lut la bulle de Pie IX et... la nomination de M. Simiand à l'évêché d' « Abydos ». Mgr Mouly n'avait oublié qu'une chose : c'était de demander au préalable le consentement de l'intéressé. Il avait supposé que, étant vicaire général, M. Simiand accepterait certainement cette charge nouvelle. Il n'en fut rien. L'élu refusa obstinément le choix fait de sa personne.

On ne put vaincre sa résistance. Tous s'y employèrent, les prêtres européens et chinois, tous sans exception redoublèrent d'instances, mais inutilement. Le modeste M. Simiand refusa jusqu'au bout la dignité qui lui était offerte.

A défaut de M. Simiand, tous manifestèrent hautement le désir que M. Delaplace, missionnaire au Ho-Nan, fût élu coadjuteur. Mgr Mouly ne se pressa pas ; il prit son temps et réfléchit. Cependant la date de l'Assemblée approchait. Il ne voulait absolument pas partir sans avoir sacré son coadjuteur. Il jeta les yeux sur le plus jeune de ses collaborateurs, M. Anouilh qui, à une piété sincère, joignait un zèle ardent, une grande activité et un entrain qui l'avait rendu très populaire dans la région de Tchong-Ting-Fou qu'il avait spécialement évangélisée. Le choix ne se pouvait plus heureux, comme le prouvèrent les événements.

Une fois sa décision prise, Mgr Mouly se mit en route pour Ning-Po en passant par Tchao-Tcheou, où M. Anouilh se trouvait occupé aux missions. Le pieux évêque lui annonça qu'après mûre réflexion, et vu la résistance de M. Simiand, il se trouvait contraint de lui imposer les mains et de le faire son coadjuteur.

Une nomination si inattendue et si peu recherchée apparut à l'intéressé comme un décret de la Providence. Aussi répondit-il dans toute la simplicité de son cœur, comme Isaïe : « *Ecce ego, mitte me !* Vous êtes mon Père, Monseigneur, faites de moi ce que vous voudrez ».

Heureux de ce filial acquiescement, Mgr Mouly voulut sacrer le nouvel évêque élu sans perdre de temps, à l'endroit même où il était venu le trouver, au milieu de quatre ou cinq cents fidèles qui composaient la petite chrétienté de Siao-Yng-Ly.

La cérémonie du sacre eut lieu le 22 juin 1851, dans une pauvre chapelle que rien ne distinguait des maisons ordinaires. Le chœur était séparé de la nef par une corde qui servit de balustrade. Comme assistants, il y avait un prêtre chinois et M. Simiand, qui accompagnait Mgr Mouly à Ning-Po. Des chrétiens en armes faisaient le guet à l'entrée du village, de crainte qu'une insurrection des schismatiques de la chrétienté voisine n'interrompît la cérémonie. Tout se passa bien.

Libre désormais de quitter sa mission et tout à fait rassuré à cause du précieux auxiliaire qu'il s'était donné, Mgr Mouly continua, le cœur léger, son voyage jusqu'à Ning-Po en compagnie de M. Simiand. Et, bien qu'il fût l'un des plus éloignés, il arriva le premier au rendez-vous.

DEUX RÉUNIONS ÉPISCOPALES SUCCESSIVES AYANT DES BUTS DIFFÉRENTS.

L'assemblée de Ning-Po. — M. Etienne, Supérieur général, voyant l'importance croissante de nos missions de Chine, et rassuré par les édits de tolérance concédée à la religion catholique — bien que souvent non mis à exécution — se préoccupait de leur avenir. Telle est la raison de l'assemblée de Ning-Po.

M. Poussou, premier assistant du Supérieur général, devait présider. Il ne s'agissait, dans cette réunion, que de traiter des affaires qui regardaient la Congrégation en tant que Société de Missionnaires, non en ce qui concernait les Missions catholiques de Chine en général ; car dans ce cas, la convocation de l'assemblée aurait été faite par le Saint-Siège lui-même, comme cela a eu lieu cette même année à Shang-Hai, nous allons le voir.

Le 8 septembre 1851, les chefs de missions se trouvant au complet, purent ouvrir l'assemblée. Elle comprenait huit membres :

1. M. Antoine Poussou, envoyé en Chine en qualité de commissaire extraordinaire, président ;
2. Mgr J.-Martial Mouly, vicaire apostolique de Mongolie, administrateur du diocèse de Péking, visiteur de la province de Tche-Ly ;
3. Mgr François-Xavier Danicourt, vicaire apostolique du Tche-Kiang, visiteur de cette province ;
4. Mgr Henri Baldus, vicaire apostolique du Ho-Nan, visiteur de cette province ;
5. Mgr Florent Daguin, évêque coadjuteur de Mongolie et visiteur de cette province ;
6. M. Claude Guillet, procureur de l'assemblée ;
7. M. Antoine Anot, provicaire du vicariat du Kiang-Si (sede vacante, 1850-1852) et visiteur de cette province ;
8. M. Antoine Simiand, vicaire général de Mgr Mouly.

Il serait trop long de rapporter ici les procès-verbaux de l'assemblée, qui ne tint pas moins de douze séances. Nous donnerons seulement le sommaire des décisions qui y furent prises. L'assemblée approuva le transfert de la Procure des Lazaristes de Macao à Ning-Po ; et aussi le transfert des Filles de la Charité. Elle détermina dans quelle mesure la Congrégation viendrait en aide à ces missions quant au personnel et aux ressources.

Elle reconnut que l'érection d'un séminaire interne unique et commun, similaire à celui de Macao, était impraticable.

Elle approuva l'usage de la soie pour ceux qui portent l'habit chinois et ne décida rien au sujet du port de la soutane.

Les avis furent partagés au sujet de la dignité épiscopale offerte par Rome à un Lazariste : les uns y voyaient un état inconciliable avec la vocation ; les autres y voyaient une chose nécessaire en Chine, pour éviter les conflits d'autorité dans un même champ d'action.

Ce dernier avis prévalut.

Jusqu'à ce jour, à peu près tous les prêtres indigènes devenaient membres de la Congrégation de la Mission. L'assemblée résolut de leur laisser plus de latitude et, par conséquent, d'admettre aux ordres ceux qui, par ailleurs bien disposés, ne désiraient pas se faire Lazaristes.

Dès l'année 1852, s'effectuèrent les deux transferts de la Procure et de la maison des Filles de la Charité, qui quittèrent définitivement Macao. Plus tard, la Procure sera de nouveau changée de place et viendra s'installer à Shang-Hai quand cette ville sera devenue le plus grand port de Chine. De même, les Sœurs iront bientôt établir leur maison centrale dans cette grande ville.

L'assemblée de Shang-Hai. — En 1848, la Sacrée Congrégation de la Propagande avait projeté pour la Chine un synode national et avait proposé pour lieu de réunion l'île de Hong-Kong. Tous les vicaires apostoliques en avaient reçu notification avec un questionnaire de 34 articles, qui seraient la base des discussions. Mais des évêques se trouvaient dans l'impossibilité de se rendre à la convocation ; d'autres s'étonnaient du choix du lieu de réunion, qui venait d'être mis au nombre des possessions anglaises.

Le synode n'eut pas lieu. Pourtant, des réunions épiscopales particulières offraient moins d'inconvénients et pouvaient produire les mêmes avantages. Plusieurs se tinrent en 1851. Celle qui eut lieu à Shang-Hai dut à l'assemblée de Ning-Po une importance spéciale du fait de la présence de plusieurs vicaires apostoliques réunis dans cette ville peu éloignée de Shang-Hai. Mgr Maresca, administrateur de Nankin, en profita pour tenir à Shang-Hai une réunion qui, sans aucun caractère officiel, examinerait les articles du questionnaire de la Propagande et enverrait à Rome le résultat de ses délibérations.

Il invita donc les quatre vicaires apostoliques qui avaient pris part à la réunion de Ning-Po à venir à Shang-Hai. Tous se rendirent à l'invitation, sauf Mgr Danicourt, retenu à Ning-Po pour affaires importantes. Les délibérations commencèrent le 7 novembre 1851 et se terminèrent le 3 décembre, après douze séances.

Nous ne donnerons pas le compte rendu de cette assemblée qui n'était que consultative et non législative. La Sacrée Congrégation voulait se renseigner, elle demandait des opinions et restait juge de leur opportunité. D'ailleurs les choses de Chine n'ont pas tardé à évoluer, et les sujets de discussions faites alors n'offrent maintenant qu'un médiocre intérêt.

FIN DU « SCHISME » DANS LE DIOCÈSE DE PÉKING.

Rappelons que ce petit schisme se limitait à quelques chrétiens dans les environs de la sous-préfecture civile de Tchao-Tcheou (aujourd'hui Tchao-Hsien) et à quelques individus dans la préfecture de Ho-Kien-fou. L'expérience démontre que lorsque des prêtres entrent dans le parti des schismatiques, la chose est plus grave et peut devenir une catastrophe. Or, dans le diocèse se trouvait un prêtre, qui se mit à la tête des récalcitrants : c'était M. Shu Joseph surnommé « Alves », selon la coutume des Portugais. Il était originaire du Kiang-Si ; il fit

ses études au Séminaire Saint-Joseph à Macao et fut ordonné prêtre en 1845 par Mgr Rameaux, pour aller travailler avec les missionnaires portugais de Péking.

A peine de retour de son voyage dans le Sud, Mgr Mouly eut hâte de mettre un terme à cette situation anormale. Il fit une visite au centre même de la résistance en 1852. Il visita trente endroits du district de Tchao-Tcheou. Il fut partout bien reçu et bien traité, sauf dans une chrétienté de deux cents confessions qui ne voulut pas le recevoir.

L'année suivante, 1853, désirant faire un effort définitif, il envoya aux schismatiques Mgr Anouilh et M. Talmier. Tous deux eurent d'abord beaucoup à souffrir dans cette même région de Tchao-Tcheou. On menaçait même de les massacrer. Cependant, beaucoup d'égarés se laissèrent toucher et se soumirent à l'autorité légitime. A la fin de l'année 1853, il restait encore environ six cents chrétiens qui suivaient M. Shu Alves.

Mais les principaux meneurs, de plus en plus abandonnés, tant par leurs compatriotes que par leurs amis de Macao, finirent par rentrer dans l'obéissance. Le 21 mars 1856, Mgr Mouly écrivait à la Propagande : « ...J'ai la joie d'annoncer à la Sacrée Congrégation la fin, en quelque sorte, de notre schisme de Péking. En effet, les deux têtes du schisme et le prêtre Shu Alves qu'ils avaient entraîné, après avoir demandé, accepté et accompli une salutaire pénitence, ont réparé leur scandale et ont été reçus dans le giron de l'Eglise apostolique et romaine ».

Ce fut véritablement la fin. Depuis lors, toute trace de ce schisme a disparu ; c'est à peine s'il en reste un souvenir dans la région. Cette révolte avait duré neuf ans.

LES ÉDITS DE TOLÉRANCE.

Nous n'avons fait jusqu'ici que des allusions à une certaine liberté du culte catholique, concédée par Tao-Koang (1820-1850). Cet événement a eu trop de retentissement dans les Missions de Chine, pour que nous n'en donnions pas un bref historique.

Plusieurs nations avaient déjà pris contact avec la Chine pour des intérêts commerciaux. Lorsque le Gouvernement français songea aussi à entrer en relations avec ce grand pays, l'homme qu'il choisit pour remplir la charge de plénipotentiaire fut M. Lagrené. Ce choix ne pouvait être plus heureux, car, catholique convaincu, M. Lagrené se fit un devoir de faire tous ses efforts pour obtenir en faveur du catholicisme un peu de tolérance et de justice. Il jugea en effet digne de son Gouvernement de ne pas seulement obtenir avec la Chine des relations purement commerciales, mais de viser un but plus élevé, à savoir de mettre le prestige de la France au service des missionnaires si souvent malmenés par les autorités civiles, comme s'ils n'étaient pas les meilleurs civilisateurs de ce grand pays.

En 1842, les Anglais avaient conclu avec la Chine le traité dit de « Nankin », qui ouvrait au commerce européen les cinq ports de Canton, Amoy, Fou-Tcheou, Shang-Hai et Ning-Po. Cet événement procura aux missionnaires cinq lieux de séjour et de... refuge, où ils pourront demeurer impunément, et en même temps, cinq portes pour... s'introduire à l'intérieur de la Chine ; il est vrai que ces portes seront gardées, mais il est plus difficile d'en garder cinq que de n'en garder qu'une. On passera « in-cognito ».

M. Lagrené entra en pourparlers avec le vice-roi de Canton, Ki-Ying, chargé de pouvoirs au nom de l'empereur. Les deux plénipotentiaires signèrent à bord d'un navire, le traité dit de « Wam-Pou », du nom de l'embouchure de la rivière de Canton. Ce traité contenait un article stipulant que, si des Français s'aventuraient en dehors des limites, ou pénétraient au loin dans l'intérieur du pays, ils pourraient être arrêtés par l'autorité chinoise, laquelle, dans ce cas, serait tenue de les faire conduire au consulat du port le plus voisin ; mais il est formellement défendu de blesser ou de maltraiter en aucune manière les Français ainsi arrêtés, de peur de troubler la bonne harmonie qui doit régner entre les deux empires. Ce traité de Wam-Pou fut signé par les deux parties le 24 octobre 1844. Comme faveur envers les missions catholiques, c'était bien peu.

M. Lagrené désirait obtenir davantage. Par de délicates négociations avec Ki-Ying, il obtint qu'à la requête de celui-ci, le gouvernement chinois accordât un édit en faveur de la religion chrétienne. L'empereur approuva la requête et, le 20 février 1846, il publiait un décret dans lequel il est dit en substance : « Ki-Ying et ses collègues nous ayant adressé une pétition, dans laquelle ils demandent que ceux qui professent la religion chrétienne dans un but vertueux, soient exempts de culpabilité ; qu'ils puissent construire des lieux de prières pour s'y rassembler et y réciter des prières, faire des prédications, sans éprouver en tout cela le moindre obstacle, nous avons donné notre adhésion impériale à ces divers points dans toute l'étendue de la Chine... En conséquence, que toutes les églises chrétiennes qui ont été construites sous le règne de Kang-Si, dans les différentes provinces de Chine et qui existent encore, soient rendues aux chrétiens des localités respectives ; et s'il arrive qu'après réception de cet édit, les autorités locales exercent des poursuites contre ceux qui professent vraiment la religion chrétienne sans commettre aucun crime, on devra infliger à ces autorités le châtement que méritera leur coupable conduite. Mais ceux qui empruntant faussement le nom de chrétiens, s'en servent dans un but de désordre, devront être rangés parmi les criminels et punis selon les lois de l'Empire. Respect à ceci ! ».

Cet édit de tolérance, obtenu par l'entremise du vice-roi que M. Lagrené avait adroitement amené à sa cause, provoqua dans la Chine chrétienne un grand enthousiasme. En effet, s'il avait

été mis en vigueur — quoique contenant encore beaucoup de lacunes — c'eût été pour les missions un véritable succès. Malheureusement, la publication en fut très restreinte ; les mandarins de l'intérieur l'ignoraient ou, s'ils le connaissaient, se gardaient bien de le promulguer. D'ailleurs, le trop fameux décret de Kia-King de 1805 n'était nullement abrogé ; il continua de subsister au code pénal.

La nouvelle convention ne produisit donc que peu de résultats : néanmoins, elle ne fut pas inutile, car elle préparait la voie à deux autres traités : celui de Tientsin en 1858, et celui de Péking en 1860, qui ouvrirent une large porte aux missionnaires et permit à l'Eglise de faire de magnifiques progrès pendant plus de cinquante ans ; grâce aussi et surtout au protectorat français qui va bientôt exister, sans qu'il ait jamais été institué par un acte ou un contrat quelconque. Il s'est établi quasi automatiquement, par la force des choses, et n'a jamais été voulu ni désiré par la France ; mais celle-ci l'a subi et accepté, parce que le gouvernement chinois ne voulait traiter qu'avec le gouvernement français de toute affaire litigieuse avec les Européens. Et la France a assumé cette tâche difficile à l'égard des missions de toutes nations et de toutes sociétés missionnaires en Chine, bien qu'il n'y eût jamais quel que pièce écrite qui l'y obligeât.

Donc, malgré les traités, il y aura encore des persécutions locales ; citons-en quelques unes.

MASSACRE DE M. FERDINAND-FÉLIX MONTELS.

Né à Castres (Tarn), le 23 mars 1823, il fut reçu à Paris le 12 juin 1844 et ordonné le 29 mai 1847. Après avoir enseigné pendant deux années au Grand Séminaire de Châlons-sur-Marne, il se dirigea vers la Chine et arriva à Macao le 18 novembre 1850, d'où il ne tarda pas à être envoyé au Kiang-Si, province alors en proie aux horreurs de la guerre civile entre rebelles et impériaux, ceux-ci n'étant pas moins à craindre que les Tchang-Mao.

Le 25 juin 1857, M. Montels partait, accompagné de deux chrétiens, en direction du gros village de Fou-Hoang-Chou, pour administrer les sacrements à un malade. En cours de route, il laissa derrière lui ses deux compagnons et prit les devants, afin d'éviter tout examen de la part des soldats, s'il venait à en rencontrer. C'est ce qui arriva, et ceux-ci ne firent aucune attention à lui. Mais quand les chrétiens passèrent portant le petit bagage du prêtre, les soldats les fouillèrent, ouvrirent le paquet et leur demandèrent à qui appartenaient ces objets. Les chrétiens répondirent naïvement que c'étaient les habits du P. Tseng, missionnaire français, qui les avait devancés sur la route. Alors les soldats les injurièrent, les traitèrent de voleurs et les conduisirent à leur chef qui stationnait au village de Tsi-Fou-Ling. L'officier leur posa beaucoup de questions, puis les enferma. Le lendemain, cet officier envoya à la recher-

che de M. Montels cinq soldats, qui ne tardèrent pas à le trouver. Le missionnaire, en effet, apprenant à l'auberge où il avait passé la nuit, que deux chrétiens avaient été arrêtés et emprisonnés à Tsi-Fou-Ling, comprit aussitôt qu'il s'agissait de ses deux compagnons, mais, au lieu de chercher à s'évader, il retourna sur ses pas, et comme il approchait du village, il rencontra les cinq soldats qui le cherchaient. Ceux-ci le saisirent et le conduisirent auprès de leur chef. Celui-ci, irrité des réponses que M. Montels fit à diverses questions, le fit mettre à genoux et donna ordre de lui appliquer cinquante coups sur les épaules. Le missionnaire, ne pouvant supporter la violence d'un si cruel traitement, se leva courroucé et, frappant du poing sur la table de l'officier, il dit : « Tu n'as pas le droit de me mettre à mort ! J'en appelle à ton chef supérieur ! » L'officier le fit encore frapper, puis le remit à dix soldats pour le conduire au camp des impériaux, éloigné d'environ 30 kilomètres.

A peine avaient-ils fait quelques kilomètres qu'ils firent la rencontre du mandarin civil de la région. Ce magistrat demanda aux soldats quels étaient ces trois hommes qu'ils conduisaient ainsi. Ceux-ci pour toute réponse lui remirent la lettre destinée au général, que l'officier de Tsi-Fou-Ling leur avait confiée. Après en avoir pris connaissance et avoir posé quelques questions à M. Montels, le mandarin s'écria : « Coupez-lui la tête, ainsi qu'à ses deux compagnons ! ». Ce qui fut exécuté sur-le-champ. Trois jours après, des chrétiens d'un village voisin allèrent, pendant la nuit, enlever les corps des suppliciés et leur donnèrent la sépulture auprès de leur village. M. Montels avait 34 ans.

Quand le général impérial apprit qu'un missionnaire français avait été mis à mort par un mandarin civil, il maudit celui-ci et lui fit dire : « En tuant un Européen, tu as attiré des malheurs sur la Chine ! ».

Voilà comment se rendait la justice à cette époque !

MGR MOULY SE LIVRE AUX AUTORITÉS
POUR SAUVER DES CHRÉTIENS.

C'était pendant la Semaine Sainte de l'année 1854 ; Mgr Mouly, après avoir consacré les Saintes Huiles à Nan-Kia-Tchoang, envoyait un courrier porter les nouvelles Saintes Huiles aux prêtres de Péking. Ce courrier, nommé Fou-Kiang, fut arrêté en cours de route le 15 avril par des soldats impériaux qui le traitèrent comme un rebelle. Interrogé par eux et ne voulant pas compromettre son évêque, il se contenta de dire qu'il portait ces objets à un nommé Pao, catéchiste de Hou-Ling-Tien, village qu'il devait effectivement traverser pour aller à Péking. Cet aveu compromit aussitôt toute la chrétienté de Hou-Ling-Tien (1). Cinq chrétiens furent arrêtés et conduits à Péking au Tribunal de guerre, muni de pouvoirs spéciaux contre la rébellion. Pendant cette opération, un offi-

cier fit main basse sur tous les objets du culte de la chapelle et emporta tout ce qu'il trouva, en fait de livres, dans la résidence.

Deux chrétiens s'empressèrent de porter ces mauvaises nouvelles à Mgr Mouly à Nan-Kia-Tchoang, ajoutant qu'ils avaient appris que le général avait donné des ordres à ses troupes de se tenir prêtes pour aller le lendemain à Nan-Kia-Tchoang. Dans ces conjonctures, Mgr Mouly crut qu'il était de son devoir de sauver la vie des pauvres chrétiens, d'épargner à sa résidence le pillage et la destruction, et à tous ses chrétiens des persécutions sous le couvert de perquisitions. Spontanément, il décida de se livrer aux autorités. Ses confrères approuvèrent ce projet. L'évêque l'exécuta sur-le-champ.

Dès avant le jour, le lundi de Pâques, il envoyait le Frère Jean-Baptiste Tchou avertir le sous-préfet de Nan-Sü (aujourd'hui Sü-Choei) qu'il se mettait entre ses mains. Le Frère s'adressa d'abord au chef de la police, un vieil ami des missionnaires du nom de Tchang Lao-Nien.

Celui-ci, très embarrassé d'une commission si compromettante, courut en avertir le sous-préfet qui en fut épouvanté, ne sachant quel parti prendre. Sur l'avis du commandant Tchang, il fut résolu par le mandarin que le lendemain, Tchang irait poliment inviter Mgr Mouly de se rendre dans sa propre famille et de s'y constituer prisonnier jusqu'à ce qu'on ait pu arranger cette affaire au mieux.

Le lendemain, en effet, Tchang-Lao-Nien, accompagné de deux lettrés, se présenta à la résidence de Nan-Kia-Tchoang, comme il avait été convenu. Mgr Mouly les suivit jusqu'à la ville de Nan-Sü, située à une vingtaine de kilomètres. Pendant les deux mois qu'il demeura dans cette honorable famille, Mgr Mouly n'eut qu'à s'applaudir des égards qu'on eut pour lui, et le commandant ne voulut recevoir aucune compensation pour les frais occasionnés par ce séjour prolongé de Monseigneur et de sa suite.

Le sous-préfet, heureux que le chef de la police se fût chargé de ce prisonnier encombrant, n'attendait que la conclusion de l'affaire des chrétiens de Hou-Ling-Tien pour permettre à Mgr Mouly de retourner secrètement à son ministère. Mais déjà, l'empereur Sien-Fong, fils de Tao-Koang, prévenu de l'arrestation du courrier et des chrétiens, avait donné l'ordre de se saisir de l'évêque, tout en le traitant avec de grands égards. Quand, peu de jours après, il eut appris que Mgr Mouly s'était lui-même constitué prisonnier, l'empereur en fut vivement satisfait et recommanda à nouveau qu'on le traitât honorablement.

Cependant, le procès des chrétiens continuait. Ceux-ci, mis au secret, ne pouvaient communiquer entre eux et ignoraient

(1) Hou-Ling-Tien avait été la résidence habituelle de M. Castro.

que leur évêque s'était livré pour eux. Dès lors, leurs dépositions ne concordaient pas. Tandis que leurs juges, connaissant très bien l'acte de dévouement accompli par Mgr Mouly, ne pouvaient plus soupçonner les prévenus d'avoir pris la moindre part à la rébellion. Alors ils changèrent de tactique et firent porter leurs interrogatoires sur la religion seulement ; mais ils le firent d'une manière particulièrement odieuse et hypocrite. « Nous ne vous proposons pas de fouler aux pieds le crucifix, puisqu'il porte l'image de votre Dieu, mais quel inconvénient y a-t-il de fouler une simple croix ? Et si vous ne le faites pas, nous arrêterons votre chef religieux, vos parents, et ainsi, par votre refus, vous ferez un acte contraire à la piété filiale que vous leur devez ».

Parmi les prisonniers se trouvait un vieillard refusant absolument d'apostasier et de fouler la croix aux pieds. On lui dit alors qu'il l'avait déjà foulée, puisqu'en entrant, il avait passé sur une petite croix qu'on avait secrètement tracée sur le seuil de la porte. Le chrétien protesta que, ne le sachant pas, il n'avait commis aucune apostasie ; mais trois d'entre eux, au nombre desquels était le courrier Fou-Kiang, eurent la faiblesse d'y consentir. On passa outre (on voulait en finir) et tous furent mis en liberté, ignorant jusqu'à la fin à qui ils étaient redevables de leur élargissement.

Quelques jours après, quand Fou-Kiang se présenta à Nan-Sü, Mgr Mouly lui reprocha sévèrement son apostasie et lui déclara qu'il avait encouru l'excommunication. Alors Tchang-Lao-Nien et ses amis, bien que tous païens, vinrent intercéder pour le coupable, l'excusant parce qu'il n'avait péché que par ignorance et par fragilité. L'évêque se laissa toucher et abrégea la pénitence. Quinze jours après, à la fête de la Pentecôte, après s'être publiquement humilié devant les fidèles réunis, avoir accepté une pénitence et fait une retraite de trois jours, Fou-Kiang fut absous et réconcilié, selon les règles du rituel.

EXPULSION DE MGR MOULY.

L'empereur Sien-Fong ordonna que, conformément au décret porté par son père (la Convention Lagrené, dont il observait la lettre, et non l'esprit) on devait remettre l'évêque entre les mains des autorités françaises. C'est-à-dire qu'il devait être conduit à Shang-Hai où se trouvait le consul de France.

Comme le jour du départ n'était pas fixé, le vice-roi donna à Mgr Mouly la faculté de retourner à Nan-Kia-Tchoang et de fixer lui-même la date de son départ pour le Sud. Mgr Mouly se rendit solennellement à sa résidence épiscopale la veille de la Trinité. Comme il avait le choix de déterminer l'époque de son départ, il le fixa à la mi-septembre, tant pour achever de régler ses affaires, que pour éviter les chaleurs de l'été.

Mgr Mouly prit le 8 novembre 1854 la route de l'exil. Toutefois, au lieu de lui donner pour gardes des inconnus, le vice-roi

eut l'obligeance de lui donner ses deux amis, Tchang Lao-Nien et Tai Lao-Chou, celui-ci capitaine, l'autre commandant de la police de Nan-Sü.

L'évêque prit la voie de terre et arriva à Shang-Hai le 2 janvier 1855. Les guides ayant rempli leur mission s'en retournèrent seuls. Monseigneur leur garda une profonde reconnaissance pour la délicatesse avec laquelle ils avaient accompli le rôle qui leur avait été confié. Par l'intermédiaire du consul français à Shang-Hai il pria le vice-roi du Tchely de leur donner de l'avancement ; ce qu'ils obtinrent en effet.

Eux, de leur côté, gardèrent un souvenir ineffaçable de leur vénérable prisonnier. Rentré chez lui, Tchang Lao-Nien mit par écrit le récit détaillé de sa mission. Il y ajouta même des gravures naïves représentant les principales scènes de cette odyssee : l'arrestation de Mgr Mouly, son départ et ses adieux aux chrétiens, une séance au consulat de France à Shang-Hai, etc. Ce manuscrit existe encore dans la famille Tchang, où il est précieusement conservé.

La Mission de Péking a désiré l'acheter, mais les descendants n'ont pour rien au monde consenti à se défaire d'une relique qui fait l'illustration de leur famille ; ils ont cependant permis de prendre des photos des six gravures susdites, lesquelles sont conservées à la Mission catholique de Péking. On y voit ces dessins un peu gauches et manquant aux règles de la perspective, mais toujours expressifs. L'évêque est représenté portant la mitre constamment : quand il prend ses repas, quand il monte dans son char, quand il se promène dans la cour, Mgr Mouly est toujours en mitre. Le brave Tchang honorait son insigne ami autant qu'il le pouvait.

Nous avons vu que dans la Convention Lagrené, l'empereur Tao-Koang s'était engagé à restituer aux chrétiens les églises fermées par Kang-Si ; aussi Mgr Mouly se préoccupait-il à plusieurs reprises de revendiquer les établissements de Péking, à savoir les deux églises du Nan-Tang et du Pétang et les deux cimetières de Tchen-Fou-Sse et de Chala. Il prépara même une supplique destinée à paraître sous les yeux de Sien-Fong, mais comme il ne pouvait la présenter lui-même, il tenta de la faire présenter par quelque haut fonctionnaire ; mais il lui fut impossible de trouver un personnage qui osât s'en charger.

Evidemment, il manquait à Mgr Mouly un titre officiel — nous dirions aujourd'hui un « permis de séjour » — ; ce titre, il ne l'avait jamais eu. Il était entré en Chine clandestinement comme presque tous les missionnaires de ce temps. Nous savons qu'auparavant, seuls les missionnaires mathématiciens appelés au Tribunal ou Bureau des Mathématiques avaient le droit de résider à Péking ; tous les autres n'y demeurèrent que par faveur bénévole, en raison des services rendus par les membres du Tribunal. Or, le dernier membre de ce Tribunal fut Mgr Pires, mort en 1838. Depuis lors, aucun missionnaire n'y fut appelé ;

par conséquent, ceux qui voulaient pénétrer en Chine s'introduisaient en cachette, à leurs risques et périls. Il faut bien toutefois convenir que sur ce point l'application de la loi n'était pas rigoureuse, puisque les missionnaires allant et venant à travers les provinces n'étaient que rarement inquiétés. Les mandarins, pour l'ordinaire, connaissaient le lieu de leur résidence, mais tant qu'une affaire ne surgissait pas, ils laissaient faire. Nous disons pour l'ordinaire, car il n'en manquait pas qui, par haine personnelle ou par ambition, organisaient contre eux des poursuites acharnées.

Mgr Mouly avait fait tout le possible, étant donné sa position, pour réussir. Ses efforts ne produisirent aucun résultat. Alors, il s'inclina, accepta même joyeusement cet insuccès, et continua son ministère avec le même calme et la même patience qu'auparavant. Un jour viendra, nous le verrons, où il recevra beaucoup plus qu'il ne l'avait demandé.

TROISIEME PERIODE

Depuis la division du diocèse de Péking jusqu'en 1900



CHAPITRE IX

Division du Diocèse de Péking en trois Vicariats Apostoliques. — Etat de la Mission de Péking en 1856. — Etat du personnel de la Congrégation de la Mission en 1852. — Mgr Mouly se démet de sa charge de Vicaire apostolique de Mongolie. — Réformes opérées en Mongolie. — Mort de Mgr Daguin. — Cession de la Mission de Mongolie. — Mgr Anouilh est renvoyé à son Consul ; M. Kiou Joseph exilé à Canton. — Réouverture du culte dans la capitale. — Les Traités. — Voyage de Mgr Mouly en Europe. — Restauration des églises de Péking. — Un coadjuteur est donné à Mgr Mouly. — Cession du Vicariat du Ho-Nan. — Mort de Mgr Mouly.

LA TRIPLE DIVISION DU DIOCÈSE DE PÉKING.

Dans les deux assemblées de Ning-Po et de Shang-Hai, parmi les questions à discuter, figurait la création en Chine de nouveaux vicariats apostoliques, bien que déjà presque chaque province civile eût son vicaire apostolique.

Il s'agissait donc, pour en créer de nouveaux, de morceler les provinces civiles, ce qui paraissait impensable à quelques-uns.

Naturellement les avis furent partagés. A Ning-Po, Mgr Mouly protesta d'avance contre le démembrement éventuel de sa Mission de Péking, parce que la province du Tche-Ly était rangée parmi

les plus petites comme superficie. Malgré cette protestation, la majorité des membres se prononça pour la division du Tche-Ly, à cause du nombre relativement élevé des chrétiens de cette mission.

De même, à la réunion de Shang-Hai sur cette même question, sans désigner quelles seraient les provinces susceptibles d'être divisées, les vicaires apostoliques jugèrent « expédient d'établir en Chine des évêques titulaires et de les multiplier dans les régions où le nombre des fidèles le permettrait ».

Frappé de cette insistance, Mgr Mouly entrevit que Rome ne tarderait pas à démembrement le diocèse de Péking qui, selon le dernier recensement, comptait environ 36 000 chrétiens, chiffre élevé pour l'époque.

Ne désirant que le bien général, Mgr Mouly renonça à son opinion personnelle, cessa de faire opposition à ce projet et même, en décembre de cette même année 1851, il présenta à la Propagande un projet de division de son diocèse, en indiquant les limites de chaque partie.

Plusieurs années s'écoulèrent. Mgr Mouly s'étonnait de voir ses projets de division rester sans effets, quand en août 1856, les PP. Jésuites de Shang-Hai lui font savoir par lettre, que le Saint-Siège, accédant à sa demande, leur donnait à évangéliser la partie méridionale de la province du Tche-Ly et avait nommé le P. Languillat, un des leurs, premier vicaire apostolique de cette mission.

Mgr Mouly, un peu froissé sans doute, n'ayant reçu de Rome aucune notification de cette décision, s'excusa d'abord d'avoir à s'abstenir de tout acte officiel à ce sujet. Puis, lorsqu'il eut reçu la transcription du texte de la nomination de Mgr Languillat, il se reprit et écrivit à ce dernier : « ...Mais, puisque Pierre a parlé par la bouche de Pie IX, si Votre Grandeur se croit obligée d'aller de l'avant et de venir prendre possession de son vicariat apostolique, je puis l'assurer, en mon nom et au nom de tous mes confrères, qu'elle sera bien reçue comme il convient au vicaire du Saint-Siège, et que nous ferons tous tout ce qui dépendra de nous pour le mettre dûment en paisible possession de son nouveau vicariat. Quant à la route, prenez celle de notre résidence de Nan-Kia-Tchoang d'où je vous écris, et où nous vous recevrons à bras ouverts »...

Mgr Mouly conféra la consécration épiscopale à Mgr Languillat le 22 mars 1857. Il écrivit aux fidèles pour les exhorter à bien accepter leur nouveau pasteur. De plus, il céda à la mission naissante plusieurs de ses prêtres, à savoir : prêt de quatre prêtres lazaristes et cession de trois prêtres séculiers. Quant aux élèves du séminaire originaires de la nouvelle mission, ils continueront leurs études avec ceux de Péking.

En fait, c'est une triple division que Rome avait décidée. De l'unique diocèse de Péking, on faisait trois vicariats apostoliques, qui allaient être connus sous les noms de :

- Vicariat du Tche-Ly-Nord, ville principale Péking ;
- Vicariat du Tche-Ly-Sud-Est, ville principale Koang-Ping Fou ;
- Vicariat du Tche-Ly-Sud-Ouest, ville principale Tcheng-Ting-Fou.

A Mgr Mouly restait confié le Tche-Ly-Nord ; Péking en deviendrait la résidence épiscopale, dès que le permettraient les événements que l'on espérait proches.

Quant au vicariat du Tche-Ly-Sud-Ouest, avec la ville de Tcheng-Ting-Fou comme résidence épiscopale, Rome avait envisagé d'abord sa cession à la Société des Missions étrangères de Paris ; mais celle-ci ne crut pas opportun d'accepter. Mgr Mouly fut donc prié de prendre provisoirement l'administration de ce territoire, en attendant la nomination d'un titulaire. En exécution de cet ordre, Mgr Mouly n'eut rien de mieux à faire que d'y envoyer son coadjuteur Mgr Anouilh, pour en prendre possession. Un an après, le 14 décembre 1858, un bref de Rome nommait Mgr Anouilh premier vicaire apostolique du Tche-Ly-Sud-Ouest.

Maintenant, nous mettons sous les yeux du lecteur un « état » de la Mission de Péking, tel qu'il était au moment même où se fit son démembrement en trois vicariats, c'est-à-dire en 1856. Comme ces trois vicariats prirent bien vite les noms des villes où était la résidence épiscopale, nous employons ces dernières dénominations.

ETAT DU DIOCESE DE PEKING EN 1856
lorsqu'il fut divisé en trois vicariats apostoliques



I. — VICARIAT DE PÉKING.

- 1° Résidence épiscopale de Nan-Kia-Tchoang-Séminaire 400 fidèles
Mgr Mouly : administrateur ;
Mgr Anouilh : coadjuteur, professeur de théologie ;
M. Aymerie : directeur du Séminaire interne, procureur ;
M. Liou François, C.M. : curé.
36 séminaristes, dont 8 au Séminaire interne.
- 2° District (ou doyenné) de Péking : en 30 localités 3 000 —
M. Keue Chrysostome, C.M. : directeur du district ;
M. Yang André, C.M. : vicaire ;
Un prêtre séculier.

3° District de Suan-Hoa-Fou : en 80 localités....	4 500	—
M. Tchang Paul, C.M., : directeur du district ; M. Sué Matthieu, C.M., et deux prêtres séculiers vicaires.		
4° District du King-Tong, en 100 localités.....	5 600	—
M. Tchang Jean, C.M. : directeur du district ; M. Smorenburg : vicaire.		
5° District de Pao-Ting-Fou, en 40 localités.....	3 000	—

II. — VICARIAT DE SIEN-HSIEN.

6° District de Koang-Ping-Fou, en 40 localités....	4 000	—
7° District de Ho-Kien-Fou, en 54 localités.....	6 000	—
M. Simiand : directeur du district ; Trois prêtres européens non lazaristes.		

III. — VICARIAT DE TCHENG-TING-FOU.

8° District de Tcheng-Ting-Fou, en 72 localités....	6 000	—
M. Talmier : directeur du district ; Deux prêtres européens séculiers.		
9° District de Tchao-Tcheou, en 50 localités.....	6 000	—
M. Tsai Pierre, C.M., et un prêtre européen.		

Total général..... 38 500 fidèles

Nous donnons ici également le tableau du personnel lazariste répandu dans toute la Chine, mais en remontant de quatre années plus haut.

ETAT DU PERSONNEL DE LA CONGREGATION
DE LA MISSION EN CHINE
en l'année 1852



1° PÉKING

Administration apostolique

Mgr Mouly, administrateur du diocèse de Péking et vicaire apostolique de Mongolie, visiteur du Tche-Ly ;
Mgr Anouilh, évêque coadjuteur ;
Prêtres européens MM. Simiand, Aymerie, Talmier ;
Prêtres indigènes : MM. Tchang Paul, Keue J.-Chrysostome, Lu Maur, Tcheng Jean et Sué Matthieu, tous Lazaristes.

2° MONGOLIE

Vicariat apostolique

Mgr Daguin, évêque coadjuteur pour la Mongolie, visiteur de la Mongolie ;
Prêtres européens : MM. J. Combelles et J. Gottlicher ;
Prêtres indigènes : MM. Tcheou Matthieu, séculier ; Ou Vincent, Tcheng Paul et Fan Vincent, Lazaristes.

3° HO-NAN
Vicariat apostolique

Mgr Henri Baldus, vicaire apostolique et visiteur ;
Prêtres européens : MM. André Jandard et Michel Dowling ;
Prêtres indigènes : MM. Kiou Joseph, Fong Pierre et Song Paul,
tous Lazaristes.

4° TCHE-KIANG
Vicariat apostolique

Mgr L.-G. Delaplace, vicaire apostolique et visiteur ;
Prêtres européens : MM. Claude Guillet et Protais Montagneux ;
Prêtres indigènes : MM. Fang François, Yang André, Ly André,
Ly Matthieu, Fou Vincent, Yuen Pierre, un Frère coadjuteur,
tous Lazaristes.

5° KIANG-SI
Vicariat apostolique

Mgr Fr.-X. Danicourt, vicaire apostolique, visiteur ;
Prêtres européens : MM. Antoine Anot, Bernard Peschaud, Ferdinand Montels ;
Prêtres indigènes : MM. Pai Jean, Yeou Joseph, Tan Jean,
Lu Matthieu et Wang Jean, tous Lazaristes.

MGR MOULY DÉPOSE SON TITRE DE VICAIRE
APOSTOLIQUE DE MONGOLIE.

Jusqu'à la division du Tche-Ly en trois vicariats (1856), Mgr Mouly réunissait en sa personne trois autorités distinctes : celle de supérieur de la Mission lazarisite de Péking, celle de vicaire apostolique de Mongolie, enfin celle d'administrateur du diocèse de Péking. Le décret de 1856 divisant le diocèse en trois vicariats établissait simplement Mgr Mouly vicaire apostolique du Tchely-Nord ou de Péking, supprimant tout souvenir de l'Evêché de Péking, et pourtant lui laissait le titre de vicaire apostolique de la Mongolie.

Dès lors, Mgr Mouly considéra que ce dernier titre n'avait plus sa raison de lui être attribué, puisqu'effectivement, depuis plusieurs années, ce vicariat était réellement administré par Mgr Daguin. C'est pourquoi il en référa au Saint-Siège et exposa les raisons ci-dessus. Quelques mois après, en l'année 1857, Rome se hâta de faire droit à une demande si raisonnable.

DE QUELQUES RÉFORMES OPÉRÉES EN MONGOLIE.

Les premiers missionnaires Jésuites s'étaient aperçus très tôt que, selon la civilisation chinoise, il est indécent pour les hommes d'avoir la tête découverte. Or, la liturgie catholique exige expressément que tout prêtre qui célèbre le Saint Sacrifice doit avoir la tête nue. Ils jugèrent donc très expédient de demander à Rome la permission pour le prêtre de se couvrir

la tête pendant la célébration de la messe. Paul V accorda aux Jésuites cette permission, ainsi qu'à tous les missionnaires travaillant en Chine, jusqu'à nouvel ordre, en spécifiant toutefois que la coiffure autorisée ne devait pas être la barrette ordinaire, mais une coiffure spéciale au culte divin.

Alors les missionnaires firent confectionner le « *tsi-kin* », sorte de chapeau carré, dont les quatre pans reliés seulement par le haut forment quatre ailes mobiles, et muni de deux longs rubans qui tombent par derrière comme ceux de la mitre épiscopale ; le tout, orné plus ou moins de broderies or et argent sur fond noir. C'était, dit-on, assez ressemblant à la coiffure officielle, au temps de la dynastie des Ming.

Mgr Mouly, désirant se conformer aux lois et usages de l'Eglise, et sachant que cette permission donnée par Rome n'était en somme qu'une tolérance, supprima l'usage du *tsi-kin* dans son vicariat de Mongolie. Cependant, il ne changea rien dans le diocèse de Péking quand il en fut devenu administrateur. A ceux qui lui en demandaient la raison, il répondait : « Je sais que plusieurs vicaires apostoliques sont désireux de ne plus user de ce privilège ; je pense que la Sacrée Congrégation de la Propagande statuera bientôt sur cette question et je me conformerai à ses décisions ». Elle attendit jusqu'en 1883 pour décréter que la coutume en Chine de porter le *tsi-kin* devait être peu à peu abolie, au fur et à mesure que les circonstances le permettraient. En réalité, l'usage du *tsi-kin* ne fut complètement aboli que lors de la Révolution de 1912.

Une réforme beaucoup plus importante fut accomplie par Mgr Daguin. Dès les premières années de son épiscopat, il songea à déraciner en Mongolie la coutume absurde, qui condamne les femmes chinoises à se déformer les pieds, dès le bas âge. Il souffrait des multiples inconvénients qui résultaient de cet abus étrange. La plupart des missionnaires étaient de cet avis. Pour entreprendre de changer une coutume si universelle, il fallait de l'audace. En mars 1850, Mgr Daguin fit distribuer à ses chrétiens une « instruction » contre cet usage, dans laquelle il affirmait que : 1° il constituait une insulte à l'honneur du Créateur ; 2° qu'il était cause pour la femme de nombreux inconvénients, tant pour l'âme que pour le corps ; 3° en dernier lieu, l'évêque réfutait les prétextes invoqués et terminait en exhortant les chrétiens : a) à ne pas lier les pieds de leurs petites filles ; b) à délier les pieds de celles qui sont au-dessous de leur dixième année ; c) enfin il conseillait aux vierges qui n'avaient pas à plaire à un mari, et même aux jeunes femmes qui le pourraient sans inconvénient, de faire de même.

Il faut remarquer que Mgr Daguin n'imposait pas un précepte, il ne faisait qu'exhorter ses fidèles à abolir une coutume abusive. Et pourtant il fut entendu et compris. D'ailleurs, les missionnaires, tant européens qu'indigènes, entrèrent pleinement dans les vues de leur chef.

Disons tout de suite que les missionnaires belges qui succédèrent à Mgr Daguin ont maintenu la ligne de conduite de ce dernier et que, depuis lors, les chrétiennes de Mongolie étaient aussi fières de leurs pieds naturels que leurs compatriotes païennes l'étaient de leurs « petits pieds déformés ». Ajoutons que c'est encore la Révolution de 1912 qui mit fin parfaitement à la vieille coutume dans toute la Chine.

MORT DE MGR FLORENT DAGUIN.

L'évêque se trouvait seul depuis trois mois, occupé à faire mission à l'Est de son vicariat au début du Carême 1859.

Se sentant sérieusement malade, il écrivit à son provicaire, M. Tagliabue, à Si-Wan-Tse, c'est-à-dire à une distance de quinze jours de route : « Envoyez-moi vite un confrère, afin que je puisse me confesser, lui remettre la mission commencée et m'en retourner pour me soigner ».

M. Tagliabue appela aussitôt M. Fong Pierre, l'ex-lama, et l'envoya porter secours au cher malade. Ce prêtre, en cours de route, fut appelé de-ci de-là pour administrer des mourants et mit quarante jours pour arriver auprès de son évêque. Après avoir embrassé son confrère, Mgr Daguin l'interrogea sur les affaires courantes. M. Fong avait en réalité des nouvelles assez fâcheuses à lui annoncer, mais craignant de lui faire de la peine, se tint sur la réserve et ne lui dit pas tout ce qu'il savait. L'évêque s'en aperçut et crut qu'on voulait lui cacher quelque grand malheur, quelque arrestation de missionnaire. Quoi qu'il en soit, son mal empira d'heure en heure. Lui-même voulut recevoir les derniers sacrements et, le troisième jour de la présence de M. Fong, le 9 mai 1859, Mgr Daguin rendait son âme à Dieu, âgé de 44 ans.

Quelques témoignages des vertus de ce bon missionnaire. De M. Tagliabue : « ...Mgr Daguin était d'une taille haute et bien prise ; son regard plein de bonté lui conciliait tous les cœurs. On lisait sur son visage la sérénité, la gravité et la douceur qui faisaient le fond de son caractère... ». Un de ses confrères disait de lui : « Mgr Daguin était l'âme la plus innocente, la plus droite, la plus simple que j'aie jamais connue... ». De M. Mesnard, M.E.P., missionnaire du vicariat voisin de Mandchourie : « Je pourrais résumer tout son éloge dans la désignation que faisaient de lui les chrétiens qui l'avaient connu : « Mgr Daguin était un *houo-chen-jen* (saint vivant...) Tout le temps que j'ai eu le bonheur de le fréquenter, je n'ai pas pu découvrir en lui le plus léger défaut. D'une nature tendre et sensible, jamais personne ne put compâtrer plus que lui aux nécessités, aux misères de ses néophytes ».

**

Bien que la Mongolie dût rester encore plusieurs années sous la juridiction des Lazaristes, nous plaçons ici l'historique

de la cession de ce vicariat entre les mains des Pères belges, afin de ne pas revenir sur cette mission.

CESSION DE LA MISSION DE MONGOLIE.

Après la mort de Mgr Daguin, la Mongolie eut comme administrateur son provicaire, M. Tagliabue, qui deviendra plus tard vicaire apostolique de Péking. Le Supérieur général (M. Etienne) n'avait proposé personne pour remplir le siège vacant ; car, tandis qu'un véritable élan — depuis la proclamation de la liberté religieuse en Chine — suscitait des vocations de toutes parts en Europe, et même de nouveaux ordres religieux pour les missions à l'extérieur, il redoutait de ne pouvoir suffire aux besoins de tant de provinces, dont sa Congrégation avait la responsabilité.

Il pria le Saint-Siège de confier à d'autres sociétés de missionnaires une partie de sa lourde charge. Or, à ce moment même, un saint prêtre belge, M. Verbist, fonda en Belgique, sous le nom de « Congrégation du Cœur Immaculé de Marie » une société de missionnaires exclusivement destinés à l'évangélisation de l'Extrême-Orient. Le fondateur ayant demandé à la Propagande de lui assigner un territoire dans l'Empire chinois, la Sacrée Congrégation lui manda de s'entendre avec les Lazaristes.

Ce qui fut fait entre le supérieur des Lazaristes et le fondateur. Puis, profitant de la présence à Paris de Mgr Mouly en 1861, M. Verbist eut avec celui-ci une entrevue à la Maison-Mère de Saint-Lazare, au cours de laquelle il lui dit : « ...Notre naissante congrégation désirait avoir un vicariat en Extrême-Orient et a demandé spécialement la Mongolie. Le souverain Pontife l'accorde volontiers et le Supérieur général, M. Etienne, n'y fait pas d'objection. Cependant, je n'accepterai qu'avec l'assentiment de Votre Grandeur. Je suis venu vous demander cet assentiment en notre faveur ».

Mgr Mouly ne pouvait refuser de consentir à une affaire déjà quasi conclue, mais la seule pensée de céder ce champ de travail dans lequel il avait fait ses premières armes, lui causa une telle émotion qu'il en versa des larmes.

Quand tout fut arrangé entre la Congrégation de la Mission et la nouvelle Congrégation belge (dite de « Scheut »), le Préfet de la Propagande statua que les Lazaristes resteront à leur poste jusqu'à ce que les nouveaux missionnaires soient arrivés et soient par leur nombre et leur expérience des missions, devenus capables de prendre possession du vicariat ; et parmi eux sera choisi un supérieur, qui aura le titre et l'autorité de provicaire.

Les missionnaires belges n'arrivèrent en Chine qu'à la fin de 1865 ; il avait fallu donner aux premiers membres de la société nouvelle le temps de faire leurs vœux de religion ; ce qui eut lieu le 24 août 1864.

Les missionnaires belges venus les premiers prendre la succession des Lazaristes étaient M. Verbist, supérieur et fondateur, M. Hamer (futur martyr) et deux autres. Aussitôt qu'ils furent assez habitués aux usages chinois et à la langue et qu'ils furent capables de remplacer les Lazaristes, ceux-ci prirent leurs dispositions pour quitter la Mongolie. Le 24 septembre 1866, d'autres Pères belges ayant grossi le nombre des premiers arrivés, et tout étant réglé à la satisfaction commune, les Lazaristes se rendirent aux postes qui leur furent assignés. Ils furent répartis dans les deux vicariats de Péking et de Tcheng-Ting-Fou. A Péking furent envoyés MM. Claude-Marie Chevrier, Tchao Matthieu, Tcheng Paul, Ou Vincent, Fong Pierre (l'ex-lama) et le Frère Louis Chevrier, frère du précédent.

A Tcheng-Ting-Fou furent donnés MM. Géraud Bray, Fan Vincent, Heou Quintus, Kouo Pierre, Tchang Jean, Tchang Paul et Tchang Laurent.

Le Vicariat de Mongolie comptait alors 7 à 8 000 fidèles.

MGR ANOUILH EST RENVOYÉ A SON CONSUL,
M. KIOU JOSEPH EXILÉ A CANTON.

Nous avons vu que Mgr Anouilh fut envoyé une première fois à Tcheng-Ting-Fou en tant que coadjuteur de Mgr Mouly, puis une seconde fois, lors de la division du diocèse de Péking en 1856, pour administrer ce vicariat qui n'avait pas encore de titulaire. On était en décembre de l'année 1856. L'évêque voulut aller passer la fête de Noël dans la petite chrétienté de Pei-Che-Kiu. Tout s'était passé dans le calme pendant cette visite, quand, dans la nuit du 1^{er} janvier 1857, le préfet de Ting-Tcheou, escorté de 300 satellites et soldats, fit irruption dans le village, criant bien haut : « Ne craignez rien, je ne veux de mal à personne, je veux seulement voir l'évêque ! ». Les chrétiens, comprenant fort bien les intentions du préfet, se précipitent aux pieds de Mgr Anouilh et le supplient de fuir immédiatement à la faveur de la nuit. Ce fut vite fait, grâce au dévouement des chrétiens. Pendant ce temps le préfet faisait main basse sur tout ce qui se trouvait dans la chambre de l'évêque : crosse, croix, boîte aux Saintes Huiles, etc. Puis il demanda aux chrétiens où était l'évêque. Ils répondirent, usant d'une répréhensible restriction mentale, qu'il était à Nan-Kia-Tchoang, persuadés que le préfet n'irait pas le chercher dans une sous-préfecture qui n'était pas de son ressort. Alors il fit saisir deux catéchistes et quelques chrétiens et retourna à sa résidence de Ting-Tcheou.

On peut se demander pourquoi le mandarin de Ting-Tcheou voulait s'emparer de la personne de Mgr Anouilh. C'est que des affaires litigieuses sur la religion se traitaient devant les tribunaux.

Des chrétiens d'un gros village, Siou-Kia-Tchoang, avaient été arrêtés et terriblement battus par le sous-préfet de Kiu-Yang, pour avoir refusé de participer aux frais d'une comédie supersti-

tieuse. Or Mgr Anouilh, s'appuyant sur la Convention Lagrené, avait entrepris de défendre ses chrétiens devant le tribunal.

De plus, M. Kiou Joseph avait, sur l'ordre de Mgr Mouly, installé à Tientsin une petite pharmacie, qui devait être l'amorce d'une future résidence, car jusque-là la ville très commerciale de Tientsin n'avait pas été évangélisée, du moins n'avait jamais eu de prêtre à demeure.

Par ordre du mandarin la pharmacie fut pillée et M. Kiou arrêté comme accusé de trahison envers sa patrie pour avoir eu des relations avec les Européens. Chargé de chaînes, il fut conduit au tribunal de Pao-Ting-Fou, siège du vice-roi du Tche-Ly.

Le juge interpella ainsi M. Kiou : « Votre religion est fausse parce qu'elle est contraire à nos livres sacrés. Confucius était un grand sage et pourtant il n'était pas chrétien. Les Chinois ne doivent pas embrasser une religion étrangère, etc ».

M. Kiou répondit hardiment : « Ma religion n'est pas fausse, elle ne contredit pas nos livres, au contraire, elle est tout à fait conforme à leur enseignement et à la droite raison. Confucius n'était pas chrétien parce qu'il vivait 500 ans avant J.-C. La religion catholique n'est pas une religion étrangère ; Dieu n'est pas étranger pour les Chinois ». Bref, il apporta tant d'assurance à ses réponses que le juge ne sut plus rien objecter. Ce qui n'empêcha pas M. Kiou d'être horriblement maltraité à Pao-Ting-Fou, où il subit plus de cent interrogatoires.

Ces déplorables affaires furent portées à la connaissance de l'empereur qui, circonvenu par toutes sortes de calomnies contre le christianisme et les Européens, ordonna de reconduire Mgr Anouilh à Shang-Hai et d'exiler M. Kiou à Canton.

Ils partirent ensemble en mars 1860 et furent bien traités au cours du trajet, grâce au savoir-faire de l'évêque. Après un voyage de quatre mois, ils arrivèrent à Shang-Hai. Dans ce port, Mgr Anouilh put voir en rade la flotte anglo-française, que les nations alliées envoyaient en Chine pour exiger de son gouvernement l'observance des Traités.

M. Kiou fut conduit jusqu'à Canton ; mais il ne tarda pas à rentrer clandestinement dans sa maison de Tientsin, où il mourut l'année suivante.

Quant au retour de Mgr Anouilh, il fut encore plus rapide. L'amiral Protet ayant offert à l'évêque de le prendre à bord de son vaisseau, l'offre fut acceptée sans hésitation.

Le 1^{er} août 1860, les deux flottes alliées se présentèrent à l'embouchure du fleuve de Tientsin. Le 12 août, ce fut l'attaque des bords de Ta-Kou et le 26 août, le corps expéditionnaire entra à Tientsin. Le 21 septembre, la prise de Pa-Ly-Kiao laissait Péking sans défense. Le 18 octobre, ce fut l'incendie du Palais d'Été, auquel les soldats français ne prirent aucune part.

L'empereur s'était enfui à Je-Hol, laissant son jeune frère, le prince Kong Tsin-Wang, avec pleins pouvoirs pour les négocier.

ciations. Celui-ci ayant entendu dire que Mgr Mouly était un homme de bien et de bon conseil, il le fit chercher en vue de le prier de s'entremettre avec les étrangers. Les notables de Tientsin avaient les mêmes sentiments à l'égard de Mgr Anouilh qu'ils avaient remarqué dans leur ville.

Malgré le danger qu'il risquait en traversant des régions occupées par l'armée chinoise, Mgr Mouly s'était rapproché de la capitale dans laquelle il n'était jamais entré. Un mandarin nommé Tchang prépara l'entrevue du prince Kong et des deux évêques. Ils virent d'abord le général en chef Cheng-Pao, qui leur dit : « J'ai appelé beaucoup de soldats pour continuer la guerre ; quel est votre avis ? ». Mgr Mouly répondit : « Excellence, il est difficile de continuer la guerre dans les conditions actuelles ». Mgr Anouilh ajouta : « Si tous les chefs avaient le courage de Votre Excellence, ce serait possible, mais bien peu savent mourir pour la patrie ». La réponse plut au général qui reprit : « Les Européens sont habiles, nous ne pouvons pas leur résister ». Après cela il fit des cadeaux aux évêques.

Le 22 octobre, ceux-ci arrivaient au camp des Alliés ; mais déjà on avait décidé la suspension des armes et l'ouverture des portes de Péking. Les deux évêques furent très heureux de n'avoir pas à s'entremettre. Néanmoins le prince Kong voulut les recevoir en audience le 28 octobre, car il avait des doutes sur les intentions des Alliés. Mgr Mouly le rassura en lui disant que, si les conditions du traité étaient observées de leur part, les Alliés certainement tiendraient leurs promesses. Le prince fut très bien impressionné de cette conversation et disait ensuite à qui voulait l'entendre : « L'évêque Mong (Mouly) est un homme désintéressé, droit et vertueux ».

RÉOUVERTURE DU CULTE DANS LA CAPITALE.

Bien que les Traités ne fussent pas encore signés de part et d'autre, Mgr Mouly pouvait enfin prendre possession de sa cathédrale, dans laquelle il n'avait jamais mis le pied.

Grâce à l'Archimandrite russe, qui en avait été constitué le gardien depuis 1838, l'église de Nan-Tang n'avait pas été détruite, ses murs et la toiture étaient intacts, mais l'intérieur était dans un piteux état : il n'y avait plus ni autels ni fenêtres. Les marins français replacèrent la croix à son sommet et firent à l'intérieur les réparations les plus urgentes. Le 29 octobre un service funèbre y fut célébré pour les morts de la guerre et se termina par le chant du *Te Deum* d'action de grâces pour la réouverture du culte.

LES TRAITÉS.

Le prince Kong, au nom de l'empereur, avait signé avec les Alliés le pacte dit « *Traité de Tientsin* », traité double, l'un concernant l'Angleterre, l'autre la France. Ces deux documents statuent de questions de commerce et navigation ; mais le traité

français contient en plus une clause qui est d'une extrême importance pour les Missions de Chine. C'est presque un édit de liberté religieuse.

En voici la formule :

« La religion chrétienne ayant pour objet essentiel de porter les hommes à la vertu, les membres de toutes les communautés chrétiennes jouiront d'une entière sécurité pour leurs personnes, leurs propriétés et le libre exercice de leurs pratiques religieuses. Une protection efficace sera donnée aux missionnaires qui se rendront pacifiquement dans l'intérieur du pays, mais munis d'un passeport dont il est parlé dans l'article 8.

« Aucune entrave ne sera apportée par les autorités de l'Empire chinois au droit, qui est reconnu, d'embrasser le christianisme et d'en suivre les pratiques, sans être passible d'aucune peine infligée pour ce fait. Tout ce qui a été précédemment écrit, proclamé, publié en Chine par l'ordre du gouvernement contre le culte chrétien, est complètement abrogé et reste sans valeur, dans les provinces de l'Empire ».

A ces avantages déjà très grands pour les missionnaires, vinrent bientôt s'en ajouter d'autres non moins importants.

Les Traités de 1860 avaient décidé l'établissement des « légations étrangères ». Jusqu'à ce jour, la Chine n'avait admis que des « chargés d'affaires », qui pouvaient négocier avec la Chine sur telle ou telle question particulière en litige, mais qui ne représentaient pas officiellement leur nation propre. La France et l'Angleterre établirent les premières légations, c'est-à-dire envoyèrent chacune un ministre plénipotentiaire. Les autres nations ne tardèrent pas à les imiter, ayant chacune son ministre reconnu et agréé de l'empereur.

Or, le ministre qui représentait la France, M. Berthemy, obtint le 20 février 1865 du Tsong-Ly-Yamen (ministère des Affaires étrangères) la déclaration suivante :

« A l'avenir, si les missionnaires français vont acheter des terrains et des maisons dans l'intérieur du pays, le vendeur, tel ou tel (son nom) devra spécifier dans la rédaction de l'acte de vente, que sa propriété a été vendue pour faire partie des biens collectifs de la Mission catholique de la localité. Par suite, il sera inutile d'y inscrire les noms des missionnaires ou des chrétiens ».

Par conséquent, sur les actes d'achat, les noms des missionnaires ne paraîtront plus. Tous les achats de propriétés se feront au nom de la communauté chrétienne de l'endroit où se trouve la propriété, terrain ou maison. Ce sont ces conventions qui ont permis à l'évangélisation de la Chine un développement inconnu jusqu'alors. Il y eut des infractions commises contre ces règlements, quelques-unes très graves ; mais leur base demeura comme un solide appui pour les missions.

VOYAGE DE MGR MOULY EN EUROPE.

A peine Mgr Mouly eut-il pris possession des établissements de Péking qu'il dut laisser l'administration de son vicariat entre les mains de son provicaire M. Smorenburg, et faire un voyage en France, afin de prendre part à une assemblée générale de la Congrégation de la Mission.

Le retour en Europe de cet évêque, qui avait fait en Chine un séjour de vingt-cinq années, fit une grande impression. On l'invita de tous côtés à prendre la parole, à présider des conférences, aussi bien en Italie, en Belgique, en Hollande qu'en France.

Il ne manqua pas d'aller saluer l'empereur Napoléon III et le remercier de ses bienfaits à la Chine. L'empereur lui fit un accueil très bienveillant et lui demanda quelle faveur il pourrait bien lui accorder. Mgr Mouly, qui avait poussé la délicatesse et le désintéressement jusqu'à remettre à l'Œuvre de la Propagation de la Foi tous les dons reçus pendant son séjour en Europe, au lieu de les garder pour sa propre mission, répondit à l'empereur : « Sire, ce qui me ferait le plus plaisir, ce serait de me faire reconduire jusqu'à Tientsin, moi et la colonie de missionnaires et de Sœurs que je dois emmener ». L'empereur acquiesça sur-le-champ.

Le 20 février 1862, Mgr Mouly s'embarqua sur un vaisseau de l'Etat et arriva à Tientsin quatre mois après, puis à Péking le 14 juillet suivant.

L'accueil fait à l'évêque de retour fut enthousiaste. Les chrétiens allèrent en groupes l'attendre à plusieurs kilomètres de la capitale. De nombreux catéchistes, venus à cheval ou en voiture, et huit prêtres, revêtus du surplis, lui firent escorte à travers les rues de la ville.

Mgr Mouly, porté en chaise verte (couleur officielle), se dirigea vers le Nan-Tang, où l'attendait le provicaire, qui le reçut selon les prescriptions du rituel. Du Nan-Tang, le cortège se dirigea sur le Pétang, où les catéchistes des quatre paroisses de Péking et le personnel de la légation de France l'attendaient.

RESTAURATION DES ÉGLISES DE PÉKING.

Il ne suffisait pas de rentrer à Péking ; il se présentait maintenant l'immense tâche de relever les ruines, que Mgr Mouly avait trouvées à la place des établissements qui y avaient été élevés autrefois. Il commença par faire réparer la cathédrale. On se rappelle que la résidence du Nan-Tang et toutes les dépendances qui l'entouraient avaient été rasées et les matériaux vendus. L'évêque fit construire quelques locaux pour servir de presbytère. Au Pétang, où l'église n'existait plus, on se contenta de restaurer les vieilles maisons chinoises qu'on avait retrouvées toutes délabrées. Il fallait aller vite, car le Séminaire de Nan-Kia-Tchoang s'était déjà transporté à Péking. On sait que l'église avait été rasée après avoir été incendiée en 1827, par

ordre du gouvernement ; de même le *Si-Tang* et le *Tong-Tang* en 1811. On aménagea un oratoire pour les hommes, qui devait servir aussi de chapelle aux séminaristes.

Au *Si-Tang* et au *Tong-Tang*, on disposa de même provisoirement un logement pour un ou deux prêtres et une salle qui servirait de lieu de prières en attendant une église. Tous ces travaux se faisaient simultanément.

Au *Pétang*, nonobstant un grave incendie causé en janvier 1864, par une cheminée en mauvais état, on construisit pour résidence des prêtres une maison européenne à étage et double véranda en arcades, qui attira la curiosité de tout Péking, tant ce style paraissait étrange aux Pékinois.

Mais que signifiait une résidence de missionnaires sans une église ? L'essentiel manquait. Dans cette immense ville de Péking, il n'y avait qu'une seule église, la cathédrale du *Nan-Tang*. Mgr Mouly avait donc une cathédrale. Mais beaucoup de raisons militaient pour déterminer l'évêque à se choisir un autre emplacement pour sa résidence épiscopale. D'abord le *Nan-Tang* était très éloigné du centre de la ville tartare dans laquelle se trouvait la propriété du *Pétang*, tandis que le terrain du *Nan-Tang* touchait la muraille méridionale ; de plus, l'exiguïté du terrain avoisinant la cathédrale ne permettait pas d'y établir le Séminaire et les autres centres d'œuvres que Mgr Mouly voulait avoir sous les yeux.

D'autre part, les souvenirs que rappelait le *Pétang*, berceau de la Congrégation des Lazaristes en Chine, indiquaient assez à l'évêque que le choix du *Pétang*, comme résidence épiscopale, ne saurait être plus raisonnable.

Une fois prise la décision, sa mise à exécution ne tarda pas. Mgr Mouly fit dresser le plan de la cathédrale par un architecte français et le fit exécuter par le frère Joseph Marty, qui venait d'achever les récentes constructions. Le plan ayant été approuvé par le Tsong-Ly-Yamen, les travaux commencèrent aussitôt, et lorsque les fondements furent à fleur de terre, on procéda à la cérémonie de la pose de la première pierre.

Elle eut lieu le 1^{er} mai 1865. Y assistaient : M. Berthemy, ministre de France ; tout le corps diplomatique chinois ; le prince Kong envoya trois représentants ; quatre évêques et tout le clergé.

Les travaux, sous l'habile direction de frère Marty, avancèrent rapidement. La bénédiction solennelle eut lieu le 1^{er} janvier 1867. Pour la première fois, au *Pétang*, les femmes furent admises dans la même église que les hommes, les deux sexes étant séparés dans la grande nef.

L'église était de style gothique xiv^e siècle. Le soubassement, jusqu'à une hauteur de 1,50 m, était en pierres de taille, les murs en grosses briques, dont l'emploi était réservé aux constructions impériales. A l'intérieur étaient dressés trois autels :

le maître-autel était dédié au Saint Sauveur ; les deux autres à la Sainte Vierge et à saint Joseph.

Le plan original portait un clocher, dont la flèche devait atteindre une hauteur de cinquante mètres. Mgr Mouly décida de lui-même qu'on ne bâtirait pas cette flèche, qui aurait certainement déplu à l'empereur, dont l'un des palais était contigu au terrain du Pétang. Au lieu de l'unique clocher, on construisit deux tours carrées surmontées de petits clochetons. Les murs étaient percés de hautes et étroites fenêtres et de trois grandes rosaces. Par économie, on se contenta de mettre des vitres de couleurs en guise de vitraux, dont le prix eût été hors de proportion avec les ressources de la Mission. On les acquerra plus tard.

La toiture était en grandes tuiles jaunes vernissées provenant de pagodes en ruines et dont l'usage était interdit aux particuliers. Cependant les ennuis, que l'on avait cru éviter en réduisant la hauteur de l'édifice, ne furent pas supprimés. On trouvait qu'il était encore trop haut, trop massif et offusquait la vue. Un mesurage du monument fait devant les mandarins leur prouva que ses dimensions ne dépassaient pas celles du plan qui avait été approuvé par les autorités. Malgré cela, cette affaire des tours ne cessa de revenir sur le tapis et de faire l'objet des réclamations de la cour de Péking sous tous les successeurs de Mgr Mouly, jusqu'au jour où le gouvernement se portera acquéreur de la résidence et de l'église du Pétang.

UN COADJUTEUR EST DONNÉ A MGR MOULY.

Un jour, pendant une récréation, Mgr Mouly ouvrant le journal *L'Univers*, y lut la nomination de M. Guierry comme coadjuteur de Péking. Il fut très étonné d'apprendre par cette voie une nouvelle qui le touchait de si près. Seule la lenteur des communications postales était la cause de ce retard. Mais comme M. Guierry n'était pas un inconnu pour le vicaire apostolique de Péking qui, après la mort de Mgr Daguin, l'avait lui-même proposé à la Propagande et à M. Etienne, comme apte à remplir le siège vacant de Mongolie, il se félicita de cette nomination.

M. François Guierry, né à Magny (diocèse de Sens) le 4 juillet 1825, entra à Saint-Lazare le 8 octobre 1848 et fut ordonné en 1851 ; il arriva à Ning-Po en mai 1853 et y remplit les fonctions de procureur pour nos Missions de Chine et de directeur des Filles de la Charité de Ning-Po. Il était dans cette ville, lorsqu'il reçut de la Propagande un décret du 22 septembre 1864, le nommant évêque de « Danaba » et coadjuteur avec future succession de M. Mouly.

Mgr Guierry arriva à Péking le 17 mars 1865 et son sacre eut lieu dans la cathédrale du Nan-Tang le 30 avril suivant. Le matin de ce jour Mgr Mouly quittait le Pétang en chaise verte et se rendait à Nan-Tang, accompagné de son coadjuteur, de

Mgr Vérolles de Mandchourie, de Mgr Dubar de Sien-Hsien et de Mgr Anouilh de Tcheng-Ting-Fou, escortés eux-mêmes de nombreux prêtres et catéchistes.

Le consécrateur était Mgr Mouly, assisté de Nos SS. Vérolles et Dubar ; c'est grâce à cette consécration épiscopale que le lendemain, nous l'avons dit, pouvait se faire si solennellement, le 1^{er} mai, la pose de la première pierre de la nouvelle cathédrale du Pétang, où se trouvaient les quatre prélats susnommés.

CESSION DU VICARIAT DU HO-NAN.

Les Lazaristes, qui avaient introduit une nouvelle société de missionnaires en Chine, en cédant la Mongolie aux Pères belges de Scheut, en introduisaient une seconde, en offrant le Vicariat du Ho-Nan à la Société naissante des Missions étrangères de Milan.

La cession se fit vers la même époque que celle de Mongolie, et les deux décrets de la Propagande déchargeant les Lazaristes sont du même jour, le 1^{er} septembre 1864.

Mgr Baldus, non sans regret, quitta son cher Ho-Nan qu'il administrait depuis 1839 comme directeur et depuis 1844 comme vicaire apostolique. Il se rendit au début de 1865 au Kiang-Si, où le même décret le transférait. Ce dernier siège, vacant depuis la mort de Mgr Danicourt (1860), était administré par M. Anot, provicaire.

De même un provicaire fut nommé pour administrer le Ho-Nan, en attendant les nouveaux missionnaires italiens. C'était M. Jandard, dont plusieurs fois déjà nous avons fait mention sans le faire connaître.

M. André Jandard, né à Ardillats (Rhône) le 21 mars 1809, fut ordonné prêtre à Lyon le 20 mai 1837. Reçu à Saint-Lazare le 12 novembre 1841, il émit les vœux le 13 novembre 1843 et arriva à Macao sur la fin de septembre 1844. En 1849, par suite de difficultés avec Mgr de Bési, sur la décision du Supérieur général, M. Jandard quitta Nankin avec ses confrères français pour se rendre au Ho-Nan et y travailla sous la conduite et juridiction de Mgr Baldus.

Le 27 août 1850, il fut élu évêque d'« Andrinople » et vicaire apostolique du Kiang-Si, en remplacement de M. Danicourt, décédé. M. Jandard refusa catégoriquement sa nomination. Deux années après, Mgr Delaplace était nommé à ce siège, tandis que M. Jandard continuait à exercer son ministère au Ho-Nan. Il n'eut pas la consolation de voir ses successeurs prendre sa place au Ho-Nan. Dans le cours de l'année 1867, ses fidèles ayant à subir d'iniques vexations de la part des autorités civiles, il entreprit un voyage à Péking, pour essayer de faire rendre justice à ses administrés. C'est là qu'il mourut prématurément, le 16 novembre 1867.

Quand, en 1869, arrivèrent les trois premiers missionnaires

italiens, il ne restait au Ho-Nan que deux prêtres, l'un français et l'autre chinois.

A ce moment ce petit vicariat ne comptait qu'environ 3 000 fidèles. Le 22 juillet 1873, Mgr Siméon Volonteri en fut nommé vicaire apostolique.

Arrivé au Kiang-Si, Mgr Baldus prit sa résidence à Kiou-Kiang, ville très commerçante sur le Yang-Tse-Kiang (Fleuve Bleu). Ce champ de travail était trop vaste pour le petit nombre de missionnaires qui s'y trouvaient. Rome y avait déjà pourvu. Par décret du 25 septembre 1868, le Saint-Siège nommait M. Tagliabue évêque de « Pompeiopolis » et coadjuteur de Mgr Baldus.

M. Tagliabue, quittant la Mongolie, fut chargé par le Supérieur général de la direction des Filles de la Charité de Ning-Po et de Shang-Hai.

Etant encore dans cette ville, sur l'invitation de Mgr Baldus, il alla prêcher une retraite aux prêtres du Kiang-Si, dans la chrétienté de Kien-Tcheng. M. Tagliabue se rendit donc à Kiou-Kiang, vit Monseigneur et s'en alla présider les exercices spirituels à Kien-Tcheng. Quelle ne fut pas sa douloureuse surprise d'apprendre là le décès de Mgr Baldus qu'il avait vu bien portant quelques jours auparavant !... Mgr Baldus avait rendu son âme à Dieu le 29 septembre 1869, après une courte maladie. Il avait 58 ans.

Sitôt la retraite accomplie, M. Tagliabue s'empessa de repartir à Kiou-Kiang. En cours de route, il reçut de Shang-Hai un décret de Rome, daté du 22 juin 1869, qui, revenant sur sa première nomination de coadjuteur du Kiang-Si, le nommait vicaire apostolique de Tcheng-Ting-Fou, où il était appelé à succéder à Mgr Anouilh.

Mgr Tagliabue quitta le Kiang-Si en mars 1870, pour se rendre au poste que la Providence lui confiait. Il y reçut la consécration épiscopale le 11 novembre suivant, des mains de Mgr Delaplace.

Voilà donc le siège du Kiang-Si de nouveau vacant ; mais l'attente ne fut pas longue. Le 15 mars 1870, M. Bray était nommé vicaire apostolique du Kiang-Si avec le titre de « Legio ».

MORT DE MGR MOULY.

Jusqu'à la fin de sa longue carrière, Mgr Mouly n'avait cessé de vaquer à ses occupations habituelles. Il n'interrompit jamais ses tournées apostoliques chez les chrétiens, auprès desquels il jouissait d'une popularité légitimement acquise. Mais il sentait ses forces diminuer et des rhumatismes fréquents le faisaient souffrir. Le 30 novembre 1868, il dut s'aliter, sans toutefois éprouver autre chose qu'une faiblesse inaccoutumée. Le lendemain, son état fut reconnu très grave ; sur sa demande, on lui administra les derniers sacrements.

Cette cérémonie fournit à l'auguste malade l'occasion de manifester une dernière fois son grand esprit de foi. Au moment de recevoir le Saint Viatique, il rassembla toutes ses forces pour demander pardon à ses confrères de toutes les peines qu'il avait pu leur causer pendant sa vie, puis il se recommanda aux prières de tous les assistants, ainsi qu'à celles de tous les chrétiens du vicariat. Tous étaient émus jusqu'aux larmes.

Mgr Mouly s'éteignit le 4 décembre 1868, à 7 heures du soir. Quand retentit le glas funèbre qui annonçait sa mort, on put juger de l'attachement universel dont ce saint évêque était l'objet. Pendant trois jours et trois nuits, les prières ne discontinuèrent pas auprès de sa dépouille mortelle.

Ses funérailles furent un vrai triomphe. La veille eut lieu le service solennel à la cathédrale du Pétang. Le nouveau vicaire apostolique, Mgr Guierry, fit les cinq absoutes et un prêtre chinois prononça l'oraison funèbre. Le lendemain 11 décembre eurent lieu les obsèques. Dans l'église tendue de noir, étaient présents les plus hautes personnalités de Péking : les ministres des légations de six nations étrangères, l'Archimandrite russe, les plus hauts fonctionnaires du gouvernement. Après l'Office pontifical, célébré par Mgr Guierry, le cortège se dirigea vers la porte Fou-Tcheng-Men, pour se rendre au cimetière français de Tchen-Fou-Sse, à douze kilomètres de la capitale.

Derrière les ministres sacrés, s'avancait le cercueil, surmonté d'un énorme catafalque, porté alternativement par deux équipes de trente-deux hommes. La procession s'étendait sur une longueur de plus d'un kilomètre. Partie du Pétang à 10 heures, elle n'arriva au faubourg de *Chala* qu'à une heure après midi. La foule des curieux s'arrêta là ; seul, le cortège continua sa route jusqu'à la sépulture, suivi de près de quatre cents charrettes de chrétiennes désireuses de rendre les derniers honneurs à leur regretté pasteur.

Ce même cérémonial, à peu de chose près, sera observé aux funérailles de tous les évêques de Péking, dont le dernier qui mourut dans cette ville fut Mgr Jarlin.

Mgr Mouly fut un administrateur remarquable ; il unissait l'humilité la plus vraie à une inébranlable ténacité, la politesse à la fermeté, la droiture à la simplicité, à la prudence et même à la finesse.

Comme évêque, il a fourni une somme de travail considérable. Toujours en tournées pastorales ou en mission, il n'y a pas une seule chrétienté, si petite soit-elle, qui n'ait reçu sa visite une ou plusieurs fois, et où l'on ne conserve encore le souvenir de ses saints exemples, de ses longues prédications et de ses offices pontificaux qu'il n'hésitait pas à célébrer jusque dans les mesures, afin de réjouir ses chères ouailles, avides des pompes du culte divin.

Tout cela ne l'empêcha pas d'entretenir une très volumineuse correspondance épistolaire avec ses supérieurs, avec ses confrères, avec les évêques et autres personnalités.

En ce qui concerne le développement de la Mission de Péking, Mgr Mouly a servi de trait d'union entre les temps de persécution et ceux de la liberté religieuse, encore que relative. Rappelons que la Mission portugaise ne lui avait laissé qu'une seule chapelle, celle de Nan-Kia-Tchoang. Lui, en légua une trentaine à son successeur. Lors de la division du diocèse en 1856, son vicariat de Péking avait environ 17 000 fidèles ; à sa mort, douze ans après, il en comptait 24 000.

Sous la conduite de Mgr Guierry, les œuvres continuèrent à progresser ; plusieurs églises furent construites : l'une sous le vocable de Saint-Pierre, dans la chrétienté de Kao-Kia-Tchoang, à 90 kilomètres de Péking au Sud ; une autre à Suan-Hoa-Fou, sous le vocable de la Sainte-Croix ; une autre, très grande, qui avait, il est vrai, été commencée par Mgr Mouly, à Tientsin, au lieu dit Wang-Hai-Leou.



CHAPITRE X

Mgr Anouilh et sa méthode de prédication aux païens. — Mort de Mgr Anouilh. — Mgr Tagliabue, successeur de Mgr Anouilh. — Mgr Bray, Vicaire apostolique du Kiang-Si. — M. Rouger Adrien, Provicairer du Kiang-Si méridional. — Evêché de Mgr Rouger. — Deuxième division du Kiang-Si ; Mgr Vic Casimir, Vicaire apostolique du Kiang-Si oriental. — La jeune chrétienté de Tientsin. — Les préludes du massacre. — Massacre de deux prêtres, dix Filles de la Charité, neuf Européens et quatre Chinois, le 21 juin 1870. — Mgr Delaplace, Vicaire apostolique de Péking. — Les œuvres de Péking : orphelinat, collège, les Sœurs de Saint-Joseph, hôpital, imprimerie.

MGR ANOUILH ET SA MÉTHODE DE PRÉDICATION AUX PAIENS.

Vers la fin de 1860, Mgr Anouilh rentra à Tchong-Ting-Fou rempli d'espoir. Fort des promesses qu'il avait reçues des grands mandarins de Péking, il avait hâte de les leur faire mettre à exécution. On lui avait promis en effet un terrain convenable pour y établir ses œuvres. Il loua d'abord près du Yamen (résidence du préfet) une auberge et s'y installa provisoirement avec ses missionnaires. Il alla ensuite visiter le préfet et les mandarins de la ville, et il leur demanda un établissement convenable dans la cité, selon la promesse qui lui avait été faite à Péking.

Les mandarins proposèrent — en attendant l'ordre de Péking — la pagode Tchong-Yin-Sse. Bien que cet édifice ne lui plût pas beaucoup, Mgr Anouilh, qui était si mal logé à l'auberge, vint y habiter avec ses confrères. Enfin, en 1863, vint un ordre de Péking qui céda à la Mission de Tchong-Ting un immense terrain contenant de vieilles maisons, que l'on restaura bien

vite pour y habiter sans tarder. C'est là que s'éleveront de nombreux établissements, tant pour les missionnaires que pour les Filles de la Charité.

Dans l'une de ses tournées pastorales de la région de Tchao-Tcheou, l'évêque put constater les multiples entraves apportées à la conversion des païens et à la persévérance des chrétiens. Ceux-ci étaient contraints, même par les mandarins, de contribuer aux frais des comédies superstitieuses, à la construction des pagodes ou à leurs réparations, et aux fêtes païennes en général. La liberté promise par les traités était pratiquement inexistante. Alors il fit imprimer plusieurs exemplaires des susdits traités et en portait constamment un sur lui, pour l'exhiber à l'occasion.

Dans un rapport qu'il faisait au directeur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, Monseigneur décrit ainsi sa manière de prêcher : « ...Depuis quelques mois je parcours non seulement les anciennes chrétientés, mais même les villages où le nom du Seigneur était tout à fait inconnu. Je prêche non seulement dans les maisons, mais sur les places publiques. On prépare une table, une chaise, et là je prêche tant que je puis. Neuf villages se sont déclarés chrétiens ; dans vingt autres, de nombreuses familles ont renoncé à leurs idoles et veulent honorer le « Seigneur du Ciel » ; à Kia-Tchoang, soixante-dix familles, à Lou-Tsoun cinquante, etc. ».

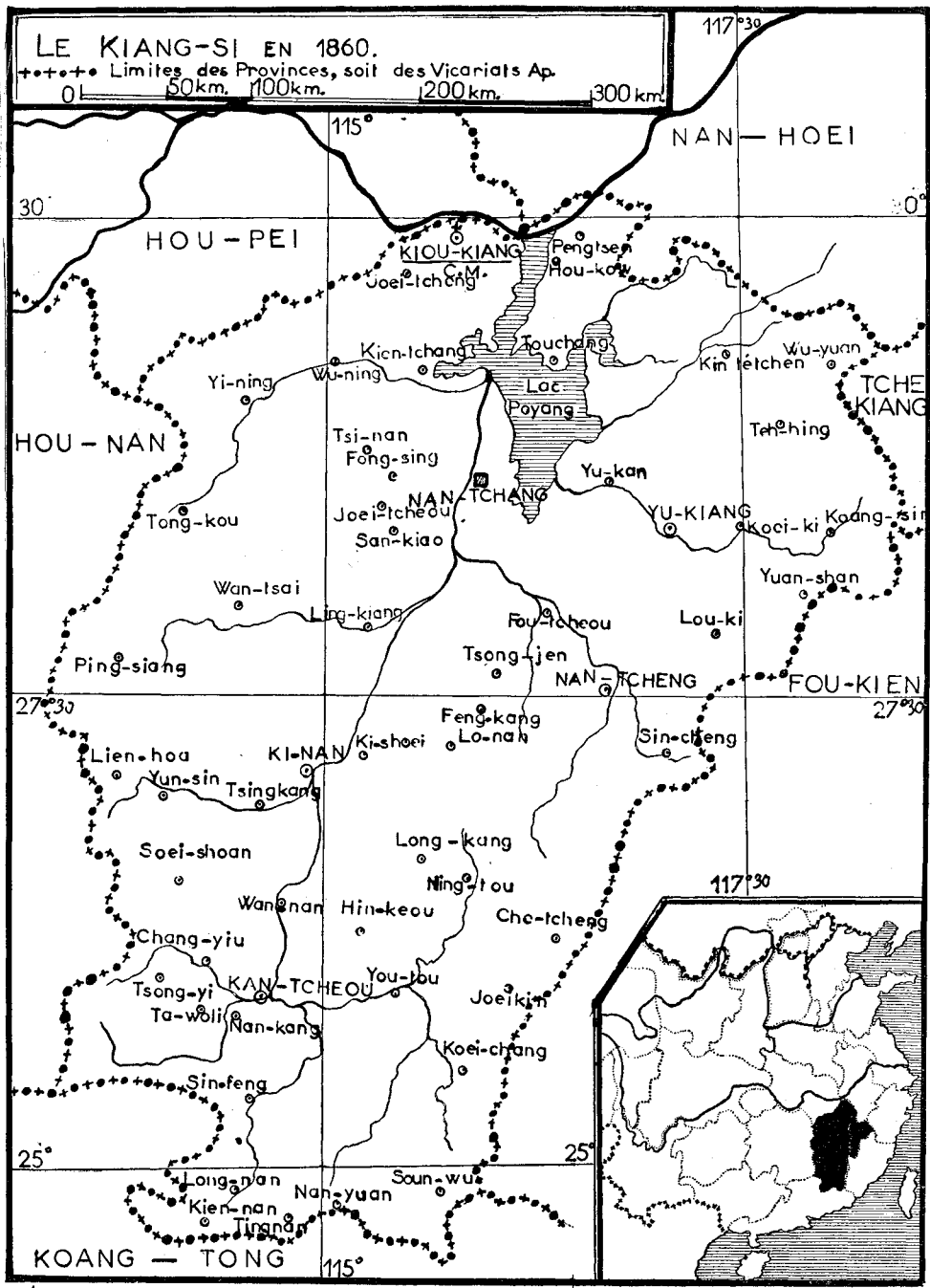
Il prêchait en réalité de longues heures dans la journée et souvent jusqu'à minuit. Parfois, un prêtre chinois le relayait, ainsi que trois ou quatre catéchistes. S'adressant aux païens, il commençait ainsi : « J'ai avec moi l'ordre de l'empereur — il montrait alors l'édit impérial posé sur la table —. Tout le monde peut embrasser la religion ; personne ne peut vous en empêcher, pas même l'empereur, encore moins les mandarins ». Ensuite il enseignait la doctrine.

Parfois, on lui posait des questions, dont l'une était souvent : « Grand homme, vous occuperez-vous de nos procès contre les païens ? ».

A quoi il répondait : « Si ce sont des affaires justes et raisonnables et si vous observez bien les règles de la religion, soyez tranquilles, je vous aiderai ». Aussi l'évêque était souvent entraîné à traiter des affaires qui ne touchaient guère à la religion.

Partout où il se trouvait, c'était un va-et-vient continu : après avoir congédié les uns, d'autres arrivaient et le sollicitaient pour obtenir son appui dans des affaires disparates. Parmi les chrétiens mêmes, il s'en trouvait qui, pour gagner la protection de l'évêque auprès des mandarins, ne se faisaient aucun scrupule de grossir ou de dénaturer les faits et gestes des païens.

Que dire alors des païens qui s'adressaient à lui pour obtenir l'heureux succès d'un procès en cours et lui promettaient la



LE KIANG-SI EN 1860.

+++++ Limites des Provinces, soit des Vicariats Ap.
 0 50km. 100km. 200km. 300km.

⊙ Résidence du Vicaire Apostolique à KIOU KIANG.

conversion de leur famille, ou même quelquefois de tout un village, pourvu que l'évêque prit leur affaire en main.

Mgr Anouilh inaugurait sans s'en douter un système qui sera imité dans quelques vicariats du nord de la Chine. Le P. Leboucq, S.J., le pratiqua d'une manière très ostensible dans la partie septentrionale du Vicariat de Sien-Hsien ; M. Liou François, C.M., à Pao-Ting-Fou. D'autres missionnaires intervinrent également dans des procès par occasion. On désigne parfois cette époque : « l'ère des procès » ; elle date des Traités de liberté religieuse, et ne dura guère qu'une trentaine d'années. Méthode d'un emploi difficile, dont peu de missionnaires étaient capables : méthode pleine d'inconvénients. Car il arrivait que, malgré les précautions prises, les missionnaires étaient induits en erreur et, dans leur bonne foi, soutenaient l'injustice, au lieu de soutenir le droit. Mgr Anouilh, par sa prudence et son esprit de foi, a su éviter ces inconvénients. D'ailleurs, il n'était pas assez secondé. Jusqu'en 1866, il n'avait comme collaborateur que M. Simiand et cinq prêtres chinois, dont deux Lazaristes, et les autres formés à Macao. Les prêtres indigènes pouvaient travailler sitôt après leur ordination. Il n'en était pas de même pour les Européens. Mgr Anouilh ne leur permettait pas de s'appliquer à la conversion des païens avant d'avoir passé cinq ou six ans en Chine, afin de bien posséder la langue et d'être au courant des coutumes chinoises.

Lors de la cession de la Mongolie, il reçut M. Bray et cinq confrères chinois.

MORT DE MGR ANOUILH.

La santé de Mgr Anouilh ne résista pas à tant de labeurs. Un témoin écrivait à son confrère « Nous sommes menacés d'un grand malheur. Monseigneur est vraiment épuisé par la fatigue. Il n'a jamais voulu prendre de repos ; nous n'arrivons pas à le persuader de se relâcher un peu de ses travaux. Une toux sèche et opiniâtre l'exténue, il a perdu l'appétit ». Il était dans cet état caduc quand, en octobre 1868, il reprit ses tournées pastorales. C'est là qu'il apprit le décès de Mgr Mouly (4 décembre). Il avait pour cet évêque, dont il fut longtemps coadjuteur, une profonde affection. Il l'appelait son père et se considérait toujours comme son diacre.

Au début de janvier 1869, Mgr Anouilh rentra à sa résidence, où deux prêtres, MM. Moscarella et Kiang Benoît, étaient atteints du typhus. L'évêque à son tour contracta la maladie ; mais au dire des médecins, ce n'était pas grave. De fait, quelques jours après, il écrivait à un confrère « J'ai été atteint de la peste, mais je vais mieux ». Cependant le mal empirait et le malade s'en apercevait. Le 9 février, il écrivait « Jam delibor... il faut tout de bon me préparer à aller rejoindre Mgr Mouly ! ». Le lendemain, mercredi des Cendres, il voulut présider la cérémonie : une rechute fut la conséquence de cette imprudence.

Le 17 février, il reçut les derniers sacrements avec toute sa lucidité d'esprit et s'éteignit le lendemain, à 9 heures du matin.

T A B L E A U

représentant le nombre des préfectures, sous-préfectures, chrétientés et fidèles du Vicariat de Tcheng-Ting-Fou, en l'année 1870, un an après le décès de Mgr Anouilh

Préfectures	S.-Préfectures	Chrétientés	Fidèles
Tcheng-Ting-Fou	14	145	8 960
Ting-Tcheou	3	15	794
Tchao-Tcheou	6	129	9 729
Shun-Teh-Fou	9	50	2 132
Totaux.....	32	339	21 615

Nous avons vu plus haut qu'en 1856, cette Mission de Tcheng-Ting-Fou avait environ 12 000 fidèles, disséminés en 122 localités.

MGR TAGLIABUE SUCCÈDE A MGR ANOUILH.

M. François Tagliabue naquit à Coincy-l'Abbaye (Aisne) le 29 novembre 1822 ; il fut ordonné prêtre le 17 juin 1848. Il entra à Saint-Lazare en 1852, fut désigné pour la Chine où il arriva le 17 juin 1854, et fut envoyé en Mongolie, où nous l'avons vu travailler puis au Kiangsi où il devient, le 25 septembre 1868, coadjuteur de Mgr Baldus. A peine avait-il assumé cette fonction, que dès avant son sacre, il fut transféré au siège vacant de Tcheng-Ting-Fou, par décret du 22 juin 1869.

Non encore sacré, Mgr Tagliabue arriva dans cette ville en avril 1870, et c'est le 11 décembre suivant que, de Péking, Mgr Delaplace vint lui conférer la consécration épiscopale à Tcheng-Ting-Fou.

La succession était lourde. Mgr Tagliabue n'avait pas la facilité d'élocution que possédait son prédécesseur, ni sa renommée auprès des autorités civiles. Une autre tâche d'ailleurs s'imposait à lui : l'organisation et la formation des néophytes. Il s'y donna entièrement.

Les résultats de la prédication de Mgr Anouilh étaient plus apparents que réels. Le nombre des chrétientés avait plus que doublé, mais non le nombre des baptisés. L'évêque additionnait les nombres inscrits sur les longues listes qu'on lui présentait et disait « Tel village compte tant de *convertis* » ; mais un grand nombre de ces inscrits ne devinrent même pas catéchumènes.

Le mérite de Mgr Anouilh a été, non pas d'avoir inscrit les noms de 30 000 catéchumènes, mais d'avoir lancé le mouvement des conversions en proclamant le droit à la religion d'exister et

d'être pratiquée ouvertement ; de s'être fixé au milieu de ces nouveaux chrétiens et d'y avoir mis des prêtres pour le remplacer. Ce qui a nui au succès de cette entreprise, c'est de n'avoir pas pris des informations suffisantes sur les intentions de ces gens qui demandaient leur admission au catéchuménat. Or, pour la plupart, c'était parce qu'ils avaient entendu parler des avantages temporels qu'ils pourraient obtenir, s'ils devenaient chrétiens. Mgr Anouilh ne s'attarda pas à cette recherche. L'occasion se présentant il jeta le filet.

Aussi, après sa mort, le mouvement des conversions fut arrêté net ; le nombre des baptisés n'augmenta pas durant dix années. Il fallait donc, tout au moins, conserver les positions acquises et, pour ce faire, il était de toute nécessité de perfectionner les néophytes.

Ce fut la tâche qui s'imposait à Mgr Tagliabue, et nous verrons qu'il l'a remplie à merveille. Il commença par multiplier les postes de missionnaires. « Séparons-nous, disait-il, pour christianiser nos nouveaux baptisés ».

Ainsi fut fait. Il ne resta en ville que quelques confrères ; tous les autres se dispersèrent dans les campagnes.

Le principal moyen qu'il employa et qui donna les meilleurs résultats, fut celui des retraites fermées, données d'abord à la résidence centrale, ensuite dans les principales chrétientés. Les grâces de conversions ou d'amélioration de vie chrétienne furent nombreuses. Pour permettre à un plus grand nombre de fidèles de prendre part à ces exercices, l'évêque se rendit lui-même dans cinq des plus grandes chrétientés du vicariat. Il y donna neuf retraites aux hommes et aux femmes. Il y eut 1 912 retraitsants.

Méthode excellente, qui devint dans la suite une institution régulière dans ce vicariat, jusqu'à la guerre sino-japonaise (1937) (1).

En 1880, Mgr Tagliabue fut désigné par le Supérieur général pour faire, en qualité de commissaire extraordinaire, la visite des vicariats apostoliques confiés à la Congrégation de la Mission. Il commença par ceux du Sud et partit pour Shang-Hai. Ensuite il vint faire la visite à Péking et bientôt après, il s'embarqua pour l'Europe, pour rendre compte de sa tournée. En novembre 1882, sur sa demande instante, il reçut enfin les Filles de la Charité, dont la première supérieure, Sœur Guerlain, dirigera des œuvres admirables pendant de longues années.

Dès cette époque, les écoles de catéchumènes allèrent se multipliant, et chaque année le nombre des chrétiens s'accroissait ; il était de 25 035 en 1884. Mais bientôt Mgr Tagliabue devait aller exercer son zèle dans une autre mission plus grande. Un

(1) Conf. *Notes d'histoire sur le Vicariat de Tcheng-Ting*, par M. Morelli, C.M., en 1934.

décret de Rome du 5 août 1884 lui enjoignait de se rendre à Péking pour présider aux destinées de ce vicariat.

L'évêque quitta Tcheng-Ting à la fin de l'année. Nous le retrouverons à la capitale un peu plus loin.

MGR BRAY SUCCEDE A MGR BALDUS AU KIANG-SI.

M. Géraud Bray, déjà plusieurs fois cité dans notre récit en parlant des vicariats de Mongolie et de Tcheng-Ting, était né à Syran (Cantal) le 4 décembre 1825. Reçu à Paris le 12 décembre 1848, il fut ordonné prêtre le 21 mai 1853. Le 23 décembre 1858, il abordait à Shang-Hai et peu après se trouvait en Mongolie, où nous l'avons vu travailler jusqu'en 1866. Le 16 octobre de la même année, il se trouvait à Tcheng-Ting, secondant les efforts de Mgr Anouilh.

Le 15 mars 1870, un décret de Rome nommait M. Bray vicaire apostolique du Kiang-Si, en remplacement de Mgr Baldus, décédé en 1869. A cette nouvelle, M. Bray fit un voyage à Shang-Hai, où il rencontra Mgr Guierry qui, vicaire apostolique de Péking, venait d'être transféré au Tche-Kiang. Il le pria de vouloir bien lui conférer l'épiscopat et s'entendit avec lui pour en fixer la date au 20 novembre 1870, à Kiou-Kiang.

Mgr Bray arriva à Kiou-Kiang le 12 novembre et, le lendemain, il avertit les rares chrétiens qui vinrent à la messe, du jour prochain de son sacre. La cérémonie se fit sans solennité, car il n'y avait alors dans cette ville que très peu de chrétiens. Trois confrères seulement y assistèrent. Les autres prêtres, tous invités, ne purent s'y rendre parce que la province était en effervescence depuis les massacres de Tientsin qui avaient eu lieu quelques mois auparavant. L'horrible tragédie de Tientsin, dont il sera parlé plus loin, eut sa répercussion dans tout l'Empire. A peine cinquante fidèles, y compris vingt orphelines, étaient présents à la cérémonie. Deux des trois prêtres — par dispense pontificale — assistaient l'évêque consécrateur, Mgr Guierry. C'est dans ces humbles débuts que Mgr Bray assumait la charge de gouverner le Kiang-Si ; charge qu'il devait exercer pendant trente-cinq ans.

Aussitôt entré en fonction, Mgr Bray fit le relevé des comptes spirituels de l'année qui venait de s'écouler. En voici le résumé :

Nombre de fidèles	7 288
Baptêmes	{
d'adultes	159
d'enfants de chrétiens.....	365
d'enfants de païens à l'article de la mort	4 282
Catéchumènes	1 058
Prêtres	{
Lazaristes européens.....	4
Lazaristes indigènes.....	6
Séculiers indigènes.....	4

Plusieurs calamités venaient de fondre sur ce vicariat. L'église de Ou-Tcheng à peine terminée, avait été pillée de fond en comble par la populace. L'Orphelinat de Fou-Tcheou avait été incendié et le personnel dispersé. Les missionnaires, réunis pour la retraite annuelle, avaient dû interrompre leurs exercices spirituels et s'enfuir pour se cacher comme en temps de persécutions. Le Séminaire était fermé ; les élèves, en partie, retournèrent dans leurs familles ou se cachèrent dans les montagnes.

A ce moment, la guerre franco-allemande battait son plein, et la France subissait de terribles revers qui donnaient à craindre que la Sainte-Enfance ne sombrât dans la débâcle. Le nouvel évêque se demandait, anxieux, qui allait instruire le millier de catéchumènes inscrits ? Qui allait évangéliser les vingt millions d'habitants que contenait son vicariat ? Pénurie d'ouvriers, pénurie de ressources : tels étaient les deux spectres qui hantaient ses pensées.

Aussi, avec quelle joie apprit-il au mois d'août 1871 que l'Œuvre de la Sainte-Enfance, non seulement n'avait pas péri, mais encore qu'elle avait pu lui allouer une somme importante pour l'entretien de ses six cents orphelines !

Quand le calme fut revenu, les missionnaires du Kiang-Si se remirent au travail avec zèle. Il fut question d'appeler les Filles de la Charité pour prendre la direction des orphelinats et pour l'érection d'un hôpital, mais les désastres de Tientsin firent avorter ce projet.

Laissons la parole à Mgr Bray, qui écrivait plus tard : « Les Sœurs ne vinrent à Kiou-Kiang qu'en l'année 1882 ; quant aux missionnaires, j'eus la consolation d'en voir venir chaque année de France, auxquels je pus joindre quelques prêtres indigènes. Depuis 1870 jusqu'à ce jour, j'ai vu arriver au Kiang-Si vingt missionnaires envoyés par nos supérieurs de Paris et j'ai imposé les mains à dix de nos séminaristes... ». Ces fruits de l'apostolat augmentèrent avec le nombre des missionnaires. On en jugera par le relevé des comptes spirituels en 1886, comparés à ceux de 1870 :

En 1870 : chrétiens et catéchumènes.....	8 346
En 1886 : — —	19 587

Augmentation..... 11 241

« Ajoutons-y les fruits de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. En 1870, cette œuvre entretenait au Kiang-Si 612 orphelines ; en 1886, il y en avait 2 298. De plus, par le moyen du « sou » mensuel de travail. En 1878, il demandait à Rome la division de la moribonds de païens ».

Très tôt, Mgr Bray songea à diviser son trop vaste champ de travail. En 1878, il demandait à Rome la division de sa province civile en deux vicariats. Le 19 août 1879, le Pape Léon XIII décrétait la division de la province du Kiang-Si en deux vicariats distincts, qui prendraient les noms de Kiang-Si Septentrional et de Kiang-Si Méridional et déterminait les limites

de chacun d'eux. En septembre suivant, un décret de la Propagande déclarait que le Kiang-Si du Nord resterait sous l'administration de Mgr Bray, et désignait M. Adrien Rouger pour administrer le nouveau vicariat du Kiang-Si du Sud avec le titre de provicaire, sans toutefois recevoir, pour le moment, le caractère épiscopal. Une lettre du Cardinal Préfet adressée à l'intéressé accompagnait le décret.

M. ADRIEN ROUGER, PROVICAIRE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL.

Né à Pourrain (Yonne) le 21 septembre 1828, reçu à Paris le 1^{er} octobre 1851, il fut ordonné le 5 juin 1852 et arriva à Ning-Po le 16 décembre 1855. Après quelques mois d'étude du chinois, M. Rouger quitta Ning-Po et se dirigea vers le Kiang-Si, pour y travailler sous la conduite de Mgr Danicourt. L'évêque lui confia aussitôt la direction de ce qu'on appelait le Petit Séminaire, qui se trouvait à *Kiou-Tou*, petite chrétienté. Comme élèves, il avait huit latinistes, quatre philosophes et deux prêtres récemment ordonnés auxquels il fallait enseigner l'administration des sacrements.

M. Rouger dut s'acquitter de cet emploi dans des circonstances difficiles. C'était l'époque où les rebelles menaçaient d'envahir tout l'Empire. Cette année-là fut massacré M. Montels et une grande partie des chrétientés du Kiang-Si furent détruites ou mises à mal. Une fois, les rebelles envahirent le village et maltraitèrent odieusement maîtres et élèves.

Ceux-ci se dispersèrent pendant quelques jours ; puis, la tourbe s'étant éloignée, ils reprirent leurs études. Bientôt, la nouvelle se répandit qu'un traité de paix donnait la liberté de la religion. Quoique l'insurrection n'eût pas encore déposé les armes, Mgr Danicourt jugea que le moment était venu d'aller au secours des chrétiens. Il fut décidé que M. Rouger passerait du Séminaire aux Missions. On lui assigna la partie méridionale du vicariat.

Le traité ne devait être promulgué qu'en 1858, mais M. Rouger ne voulut pas attendre cette date. Pressé par son zèle, il partit sur-le-champ et, durant presque deux années, il parcourut la contrée dans tous les sens et visita nombre de petites chrétientés qui n'avaient pas vu de prêtre depuis cinq ou six ans. Quand il revint à Kiou-Tou prendre un peu de repos, il trouva malade le confrère, M. Glau, qui l'avait remplacé au Séminaire. M. Rouger dut reprendre ses fonctions de professeur et il les conserva jusqu'en 1879, époque où il fut nommé provicaire du Kiang-Si Méridional.

Au cours des années 1860 et 1862, qui furent les dernières de l'insurrection, quatre fois M. Rouger fut obligé de prendre la fuite pour sauver sa vie et celle de ses chers élèves, et d'aller chercher dans les montagnes un refuge souvent mal assuré. Nous ne dirons rien, ni des dangers qu'il courut, ni des péripéties de ses fuites à la tête de son troupeau.

Quand la paix fut rétablie en 1862, le village de Kiou-Tou n'était qu'un amas de ruines. Alors le Séminaire fut transféré à Kiou-Kiang, dans le voisinage des vapeurs européens qui protégeaient le commerce de leurs nationaux. En 1868, nouveau changement de résidence : le Séminaire revient de Kiou-Kiang et s'installe à *Tsi-Tou*, proche de Kiou-Tou. Or, chaque changement de résidence nécessite de nouvelles constructions. Professeur et curé, M. Rouger était encore, à l'occasion, architecte et maçon. Mais il savait se faire aider par les chrétiens. Eglise, oratoire, résidence, orphelinat surgissaient de terre. Le nombre des élèves augmenta vite ; de douze qu'il avait au début, il en eut bientôt trente, puis quarante. Latinistes, philosophes et théologiens formaient cinq divisions, qui toutes avaient leurs classes quotidiennes. L'unique professeur passait tour à tour de la grammaire latine à la philosophie, de la philosophie à la théologie, de la théologie à la liturgie et au chant. Seul, il faisait le travail de trois ou quatre. Si on ajoute les soucis que lui donnaient les chrétiens et la Sainte-Enfance, l'on comprendra qu'il devait y avoir bien des lacunes dans la formation des séminaristes. A vrai dire, ce n'était pas un véritable séminaire ; cependant, neuf prêtres en sortiront, entièrement formés par lui. Le vrai Séminaire, avec le personnel nécessaire, c'est encore lui, devenu évêque, qui l'établira à *Ki-Nan*, en 1886.

Nous avons vu plus haut que le bref du 19 août 1879, divisant le Kiang-Si, confiait à M. Rouger l'administration de tout le sud de la province, en qualité de provicaire de Mgr Bray. Dans le courant de janvier 1880, M. Rouger se rendait à son poste et fixait sa résidence à Ki-Nan. Son territoire comprenait quatre préfectures : Ki-Nan, Ning-Tou, Kan-Tcheou et Nan-Nan, qui se divisaient en vingt-six sous-préfectures.

Le Kiang-Si méridional était la partie la plus insalubre, et aussi la plus délaissée de toute la province. Aucun prêtre n'y était à demeure ; les 3 000 fidèles qui s'y trouvaient n'avaient d'autre recours spirituel que celui que leur apportaient les missionnaires dans leur annuelles tournées de missions.

M. Rouger n'amenait avec lui que deux jeunes confrères français sans expérience, et un confrère chinois, M. Yuan Laurent. Il y avait beaucoup à faire, et cela avec des moyens très faibles. Lui-même n'avait pas une forte santé. A peine avait-il passé quelques mois à Ki-Nan qu'il contracta une assez grave maladie, causée par l'insalubrité de la bicoque qui lui servait d'habitation. Aussitôt rétabli, il se mit à parcourir sa mission.

Dès le milieu de 1881, il avait déjà remis sur pied quatre-vingts chrétiens, non sans subir pas mal de vexations de la part des mandarins. Puis vint une inondation qui envahit trois sous-préfectures. M. Rouger dut se faire pourvoyeur des milliers d'affamés chrétiens et païens. Bientôt, il entreprit la construction d'une église et d'une résidence dans la ville de Ki-Nan. Cette œuvre lui demanda deux ans de travaux et de sollicitude.

Dans le but de donner une impulsion nouvelle à ces progrès, Mgr Bray et Mgr Delaplace proposèrent d'un commun accord M. Rouger à l'épiscopat.

Par décret du 7 septembre 1883, M. Rouger était nommé évêque de « *Cisame* » et vicaire apostolique du Kiang-Si Méridional. Le 27 avril 1884, il recevait la consécration épiscopale dans sa nouvelle cathédrale, qu'il avait dédiée à Notre-Dame des Victoires, des mains de Mgr Bray. A défaut d'autres évêques, MM. Péres et Boscat remplirent l'office d'assistants.

EPISCOPAT DE MGR ROUGER.

Ici commence l'ère des grandes épreuves pour le nouvel évêque. Les circonstances dans lesquelles il se trouvait semblaient lui dicter une certaine prudence. Il était facile, en effet, de prévoir que les mandarins ne lui pardonneraient pas d'avoir bravé leur influence et leur autorité, en fondant des établissements religieux au milieu de ce peuple tout païen. Mgr Rouger aurait pu s'en tenir, pour le moment du moins, aux résultats obtenus avec tant de peine, et limiter son action aux positions acquises. Mais sa foi ardente le pousse à agir, la crainte du danger n'a aucune prise sur ses déterminations.

Il avait l'illusion de certains missionnaires qui croient glorifier Dieu en élevant de coûteux édifices dans des contrées non encore évangélisées. « Cela fera impression sur les païens », disent-ils. Quelle erreur !

Il porte ses vues sur *Kan-Tcheou*, la plus importante des quatre préfectures, ayant pour frontière la province de Koang-Tong. Au village de Lan-Tang, il y avait un petit oratoire et une mesure qui abritait quelques enfants recueillis. Ce village dépendait de la sous-préfecture de *Long-Tsiuen*. Mgr Rouger voulait que la préfecture de Kan-Tcheou fût dotée des mêmes établissements que Ki-Nan. Combien il eût été plus raisonnable d'intensifier d'abord l'évangélisation de cette région, avant d'établir des œuvres dans un milieu si peu christianisé !

Quelques jours après son sacre, l'évêque part en compagnie d'un prêtre chinois pour *Lan-Tang*, dans le but de surveiller la construction d'une chapelle et d'un orphelinat. Déjà les travaux étaient commencés.

Mais pendant qu'à Lan-Tang les ouvriers travaillent, au marché voisin les lettrés ourdissent un complot ; le sous-préfet de Long-Tsiuen les excite. Plusieurs fois, en ces quelques jours, on voit des gens rôder autour du chantier ; on les entend proférer des menaces. Enfin, le 20 mai après-midi, une cohue furieuse envahit le chantier ; en deux heures de temps, les murs hauts déjà de deux mètres sont renversés, de même est démolie la vieille maison qui servait d'abri aux orphelins.

Mais là n'est pas le plus triste résultat de cette émeute. Ce jour-là, l'évêque était allé à trois kilomètres de là, examiner des pierres qu'il s'agissait de faire transporter au chantier. Des

furieux se mettent à la poursuite de Mgr Rouger. On le trouve, on l'injurie, on le frappe. Son compagnon, le prêtre chinois, s'efforce de le défendre au péril de sa vie.

Sur ce, un brave païen du voisinage s'approche et plaide en faveur de l'auguste victime ; le prêtre aussi argumente et, comme le meilleur argument est ici la sapèque, il promet de l'argent. Durant ce temps, l'évêque réussit à s'échapper de leurs mains et entre dans la maison du charitable païen. Monseigneur est roué de coups, mais, comme par miracle, il n'a aucun membre cassé, ni aucune blessure grave. Il accepte un bol de riz, il semble avoir oublié tous ses maux ; d'ailleurs, il n'a pas proféré une parole de plainte. Il faut fuir. Alors il sort, accompagné du prêtre et de quelques chrétiens venus à son secours ; on lui annonce le désastre de Lan-Tang, dont il ignore tout... L'évêque ne veut plus fuir, il veut revoir son *Lan-Tang*. Il y revient donc, envers et contre tout. Hélas ! Il ne voit que des amas de briques... De chrétiens, point ; ils se terrent ; les émeutiers eux-mêmes se sont dispersés. Bref, Mgr Rouger a pu repasser par Lan-Tang presque inaperçu... Mais la position était par trop mauvaise.

Il a donc fallu fuir, marcher toute la nuit du 20 au 21 mai et rentrer exténué à sa résidence de Ki-Nan. Mgr Rouger ne se remit jamais entièrement de cette terrible secousse. A dater de ce jour, sa santé en fut fort ébranlée. Il fit une maladie assez grave pour déterminer M. le Supérieur général à le rappeler en France. Il se contenta d'aller se faire soigner à Shang-Hai jusqu'en octobre 1885.

Si la persécution avait brisé ses forces, elle n'avait pas abattu son courage. Il envoya M. Péres à Ping-Lou, station située non loin de *Kan-Tcheou*, avec ordre d'y construire tout ce qu'on n'avait pas réussi à élever à Lan-Tang. Grâce à l'habile direction de M. Péres, les travaux avancèrent rapidement.

Pendant ce temps, le Séminaire progressait ; on en agrandit les constructions commencées en 1883 et on en fit un vrai Grand Séminaire, séparé du petit, où étudiaient les latinistes. En juin 1886, les bâtisses de Ping-Lou étant à peu près achevées, Mgr Rouger se mit en route vers Kan-Tcheou pour aller inaugurer et bénir les nouveaux établissements. Il voyageait sur la barque de la Mission. Dès le lendemain de son arrivée, comme obéissant à un mot d'ordre, la population se porte à la résidence, pille la barque qui contenait les insignes épiscopaux et des sommes importantes pour payer les ouvriers, la mettent en pièces et la coulent dans la rivière ; puis la foule se rue sur les nouveaux établissements pour tout saccager, démolir et incendier. M. Péres est battu, garroté et laissé pendant trois jours presque nu, sous un soleil ardent ; on l'accable pour avoir une rançon.

Mgr Rouger ne fut pas touché. Un confrère le tira de là, l'entraîna à la faveur de la nuit, malgré ses infirmités et à demi-

vêtu, à une trentaine de kilomètres, dans un endroit moins troublé. Un autre vint délivrer M. Péres moyennant une forte rançon. Quant à l'évêque, on le dirigea sur la province du Koang-Tong. Il traversa à pied toute cette province durant vingt jours et vingt nuits, se traînant péniblement ; il arriva à Canton chez le vicaire apostolique Mgr Chausse, M.E.P., qui le reçut comme un frère.

Après quelques jours de repos, il prit la mer et arriva à Shang-Hai à la fin de juillet 1886. Si grandes que fussent ses souffrances, il s'inquiétait de ses chrétiens et négociait à Shang-Hai pour que justice leur soit faite. Hélas ! Il ne devait plus les revoir !

Une lettre venant de Paris lui donnait l'ordre de rentrer en France pour rétablir sa santé. Le 23 décembre, Mgr Rouger s'embarquait en compagnie de Mgr Reynaud et arrivait à Marseille le 20 janvier 1887, si exténué qu'il dut se reposer une semaine dans ce port avant de rentrer à Paris, où il arriva le 28 janvier dans un tel état de faiblesse, qu'il ne pouvait plus célébrer la messe. Malgré les soins qui lui furent prodigués à la Maison-Mère, la maladie ne fit qu'empirer. Le 20 mars Mgr Reynaud lui administra les derniers sacrements. Le 31 mars, sa sœur, Fille de la Charité, avertie en hâte, vint voir son frère mourant ; il la reconnut et ne lui dit que ces mots : « Notre pauvre mère ! ». Ce fut sa dernière parole. A 3 heures, il rendait son âme à Dieu, âgé de 59 ans, dont trois seulement d'épiscopat.

La famille Rouger ayant exprimé le vif désir que le corps du vénéré défunt fût inhumé au cimetière du pays natal, M. Fiat, Supérieur général, y consentit. Après les obsèques solennelles célébrées à Saint-Lazare, le cercueil fut provisoirement déposé au cimetière Montparnasse ; puis, le 25 avril, il fut transporté à Pourrain, où sur la demande d'une mère nonagénaire, le cercueil fut ouvert... Imagine-t-on la douleur de cette mère !...

Le nombre des chrétiens du Kiang-Si Méridional augmenta d'environ un millier depuis sa création. A noter que ce nombre est compris dans l'état de la Mission du Kiang-Si donné par Mgr Bray en 1886.

Nous dirons plus loin quel fut le successeur de Mgr Rouger.

DEUXIÈME DIVISION DU KIANG-SI. — MGR CASIMIR VIC.

Le champ de culture resté à cultiver par Mgr Bray était encore trop vaste pour les moyens dont il disposait. En 1884, il demanda de nouveau à Rome le démembrement de son vicariat du Kiang-Si Septentrional. La Propagande approuva ce projet et, sur son avis favorable, le Souverain Pontife Léon XIII érigea un nouveau vicariat sous le nom de Kiang-Si Oriental.

Par décret du 11 juillet 1885, M. Casimir Vic était nommé premier titulaire de ce vicariat comprenant quatre préfectures :

Yao-Tcheou, Koang-Sin, Fou-Tcheou et Kien-Tcheng, divisées en vingt-cinq sous-préfectures.

La population chrétienne était alors d'environ 10 000 fidèles, compris également dans le relevé susdit. Le titre de Mgr Vic était de « *Metellopolis* ».

M. Casimir Vic, né à Mourmentres (Aveyron) le 29 septembre 1852, fit ses études littéraires et philosophiques à Rodez. Il entra à Saint-Lazare le 14 mai 1873 et fut ordonné le 26 mai 1877. Il arriva à Shang-Hai le 5 octobre suivant, avec M. Bruguière et M. Procacci. Destiné au Kiang-Si, il fut accueilli peu après par Mgr Bray, avec une joie particulière.

Mgr Vic avait à organiser toutes les œuvres essentielles à un nouveau vicariat. Il avait pour cette tâche quatorze missionnaires, dont la moitié, pour raison d'âge et de santé, était condamnée à un repos presque complet. Les quatre Européens furent bientôt quasi immobilisés dans les résidences : employés à la direction du Séminaire, des orphelinats et des écoles. Bon administrateur, calme et prudent autant que persévérant, Mgr Vic imprima un nouvel élan dans sa mission. Nous verrons plus loin quels furent les fruits récoltés au cours de ses vingt-six années d'épiscopat.



Nous devons maintenant revenir en arrière pour reprendre où nous l'avons laissé l'historique de l'épiscopat de Mgr Delaplace, qui reçut à Rome, le 21 janvier 1870, l'ordre de quitter le Tche-Kiang et de prendre en main l'administration du Vicariat de Péking, tandis que Mgr Guierry, successeur de Mgr Mouly, devait recevoir la succession de Mgr Delaplace au Tche-Kiang. C'est également à Rome, où il s'était rendu pour le Concile du Vatican, que Mgr Guierry reçut cette nouvelle destination.

Mais comme Mgr Delaplace ne prit possession de sa nouvelle juridiction que quelques mois après les massacres de Tientsin, nous plaçons ici le récit succinct de cette horrible tragédie.

LA JEUNE CHRÉTIENTÉ DE TIENTSIN.

Nous disons « jeune » parce que l'évangélisation de cette grande ville était, à l'époque où nous sommes arrivés, à peine à ses débuts.

Quand M. Kiou Joseph fut envoyé à Tientsin, en 1858, par Mgr Mouly, dans le but d'y ériger une petite pharmacie, il ne trouva que quelques dizaines de chrétiens venus sans doute de la campagne pour gagner leur vie dans ce milieu très commerçant. Après la mort de M. Kiou (1861) M. Talmier vint le remplacer et s'installa provisoirement dans la petite pharmacie. Déjà ce confrère, mandé par l'évêque de Péking, avait acquis la propriété de *Wang-Hai-Leou* en vue d'y établir une résidence de missionnaire. M. Talmier devait aussi préparer l'installation des Filles de la Charité.

Mgr Mouly, à son retour d'Europe, rentra solennellement à Péking le 14 juillet 1862. Il avait amené des Sœurs avec lui et en avait laissé cinq à Tientsin. M. Talmier les reçut le 2 juillet et les conduisit dans l'humble habitation laissée par M. Kiou, qu'il avait aménagée le mieux qu'il put à cet effet. Installation bien pauvre ; à peine les Sœurs y trouvèrent-elles le strict nécessaire. Il leur fallait à tout le moins trois locaux différents : chapelle, dortoir, réfectoire. Or, le mobilier manquait Aussi, les cinq chaises qui le composaient devaient être transportées de l'une à l'autre de ces chambres, selon les heures de la journée. La petite communauté était bien disposée à supporter gaiement l'absence de tout confort ; mais au bout de deux semaines, elles s'attristaient de n'avoir pas d'œuvre à entreprendre. M. Talmier, désirant leur venir en aide, exhorta quelques chrétiennes à chercher des familles païennes qui voudraient se défaire de leurs enfants trop nombreux. Elles en trouvèrent et quelques bébés leur furent apportés. L'œuvre des malades commença aussi très petitement. Un homme atteint du choléra leur fut apporté. Elles passèrent une nuit à le soigner. Le lendemain, celui-ci se trouvant guéri, rentra chez lui en racontant à tout venant la manière dont il avait été soigné par les Sœurs. Dès lors on envoya quelques malades à soigner, mais à une cadence très lente. Le dispensaire réussit mieux ; on venait y chercher sans rien payer des remèdes à tous les maux. Cependant la méfiance régnait autour des cornettes.

Bientôt, un deuil pénible vint attrister les Sœurs : une mort prématurée leur enlevait le bon M. Talmier, leur pourvoyeur. Le 10 août 1862, cet ouvrier de la première heure rendait son âme à Dieu. Mgr Mouly envoya aussitôt M. Thierry pour remplacer le défunt comme procureur, et il lui confia également la charge de directeur de la préfecture de Tientsin.

Un ou deux ans après l'arrivée des Sœurs, leurs œuvres avaient déjà pris quelque consistance. D'ailleurs l'exiguïté du local était un obstacle à leur expansion. On acheta une maison, mieux située sur le bord du fleuve, à deux ou trois kilomètres de *Wang-Hai-Leou* où devait s'élever la future résidence.

L'opinion semblait moins ombrageuse. Les Sœurs commencèrent à sortir en ville, toujours accompagnées d'une femme. Elles se hasardèrent même jusqu'aux villages environnants. Un domestique les précédait, annonçant que les Sœurs arrivaient, apportant avec elles des remèdes pour guérir les enfants malades. Alors les bonnes femmes présentaient leurs bébés malades ; les Sœurs les soignaient, et chaque fois qu'elles remarquaient que l'enfant était atteint d'une maladie mortelle, elles l'on-doyaient sans que personne ne pût s'apercevoir que l'enfant recevait un billet d'entrée au Ciel.

Cependant, au grand étonnement des Sœurs, les progrès de l'orphelinat étaient très lents. Les païens ne comprenaient pas le mobile qui poussait ces étrangères à recueillir des enfants, des filles surtout, et à dépenser pour leur entretien des sommes

considérables. D'ailleurs, des calomnies stupides circulaient dans tout l'Empire. « Les missionnaires, disait-on, arrachent les yeux et le cœur des enfants pour en composer des remèdes magiques ! »... Ces bruits pervers se répandaient dans la ville de Tientsin ; les uns y croyaient ; les autres, sans les croire tout à fait, soupçonnaient les étrangers de toutes sortes de mauvaises intentions.

A la fin de 1866, M. Thierry fut appelé à Péking et fut remplacé par M. Chevrier, venu de Mongolie, et que nous devons faire connaître à cause du rôle qu'il va jouer.

M. Claude Chevrier eut une jeunesse mouvementée. Né à Saint-Godard (Loire) le 13 août 1821, il crut se sentir appelé à l'état ecclésiastique. Son oncle, curé de Marcoux, se fit son précepteur. Le jeune Claude se mit sérieusement à l'étude, mais, très vif de tempérament, cette vie sédentaire d'étudiant ne lui plaisait pas. Il abandonna l'étude et se fit commis de magasin. Arrivé à l'âge du service militaire et désigné pour la marine, il partit joyeusement pour Toulon en 1842 et crut que sa vraie voie était la carrière militaire. Mais comme il était excellent chrétien, cette vie relâchée des camps bientôt lui déplut. Devenu sergent, il partit à la Guyane où il eut l'occasion de s'entretenir avec des missionnaires. Les conversations qu'il eut avec eux le firent réfléchir sur sa vocation perdue ; et plus il y pensait, mieux il comprenait que « parmi toutes les vies, celle du prêtre est la plus belle et la plus utile à la société ».

Rentré en France et, son service achevé, il se présenta au Petit Séminaire de Largentière pour finir ses humanités. Ensuite, il commença à Lyon ses études ecclésiastiques. Dès les premiers jours, il eut l'occasion d'entrevoir Mgr Pavie, évêque d'Alger, venu en France en vue d'attirer des vocations pour son diocèse dépourvu de clergé.

M. Chevrier, intrépide et généreux, se présenta et se proposa au prélat pour le suivre. Il fut immédiatement accepté. Le Séminaire d'Alger était à ses débuts, par conséquent manquait de confort et même de beaucoup de choses nécessaires dans une maison d'études. Néanmoins, cette vie dure et pleine d'imprévu plaisait au nouvel étudiant. Il y fit toutes ses études et fut ordonné prêtre en 1854. On l'appliqua aussitôt au ministère des âmes dans les campagnes d'Algérie. M. Chevrier avait trouvé la vie active qu'il cherchait.

Pourtant, le fond d'humilité qui était en lui n'était pas satisfait de cette vie trop indépendante. Il rêvait de plus de renoncement pour se donner plus entièrement à Dieu et aux âmes. Un jour, il entendit parler des Lazaristes, de leurs travaux en Perse, en Chine, etc. Il adressa au Supérieur général une demande d'entrée qui, informations prises, fut agréée.

Le 22 novembre 1858, M. Chevrier entra au Séminaire interne à Paris. Destiné à la Chine, il y arrivait le 17 février 1860. Quelques mois après, il était en Mongolie où, sous l'autorité

de Mgr Motly, il travailla avec l'ardeur des plus jeunes, bien qu'il eût 40 ans, mais aussi avec la compétence que son expérience lui avait acquise. Aussi, n'est-ce pas sans regret qu'il abandonnait la chère Mongolie, comme l'appelaient tous ses confrères qui y avaient travaillé. Mais l'apostolat qui s'ouvrait devant lui lui réservait des travaux non moins grands, qui devaient se terminer par la fin la plus glorieuse que pût souhaiter un missionnaire.

Outre la direction des Sœurs et de leurs œuvres, dont il s'acquittera avec le plus grand dévouement, il assumait en entrant à Tientsin le soin immédiat des fidèles européens et chinois de la ville ; comme directeur du district, il avait sous sa gérance plusieurs sous-préfetures dont le soin immédiat était confié à M. Ou Vincent, qui était son ami en Mongolie, et à M. Fong Pierre, l'ex-lama. De plus, il était procureur pour toutes les missions lazaristes du nord de la Chine.

Il logeait à *Wang-Hai-Leou*, non loin du consulat français ; une petite chapelle y avait été aménagée par M. Thierry. Mais dès les premiers mois de son séjour à Tientsin, M. Chevrier conçut le désir d'y bâtir une grande église. Déjà, il la voyait en imagination. s'élevant au milieu de la propriété, à la jonction du fleuve et du canal, situation magnifique d'où l'édifice émergerait et serait vu de tous les environs. Le nouveau directeur réussit à réaliser son rêve. La première pierre fut bénite et posée par Mgr Guierry, le 16 mai 1869.

M. Chevrier se mit à l'œuvre avec toute son énergie ; il était entreprenant et ne craignait pas les risques. Sous sa prudente direction les œuvres des Sœurs prospéraient et en même temps, les catéchumènes se multipliaient au milieu de mille difficultés. Que de fois il dut intervenir pour protéger ses néophytes contre les vexations des païens ou des mandarins ! Il allait trouver ceux-ci à leur tribunal ; il exposait les faits, il argumentait et souvent il réussissait à faire rendre justice à ses chrétiens.

Les Sœurs, de leur côté, continuaient à ouvrir leurs portes à toutes les misères, sans s'effrayer des soupçons de la foule. Leur communauté s'augmenta du double ; elles étaient dix au début de 1870.

M. Chevrier, surchargé d'occupations, accablé de soucis, demanda instamment et obtint que son ami M. Ou Vincent vint le seconder à Tientsin. Dès lors, il put davantage se donner à l'instruction de ses chers catéchumènes. En 1869, son district enregistrait 2 000 catéchumènes disséminés dans soixante localités. L'avenir paraissait donc plein de promesses.

LES PRÉLUDES DU MASSACRE.

En mai 1870, les accusations de vol d'enfants, tués ensuite pour confectionner, au moyen de leurs yeux et leurs cœurs, des remèdes magiques, furent de nouveau lancées parmi la popu-

lation et prirent une consistance inaccoutumée. Cette fois-ci, non seulement la populace se laissait prendre à ces odieuses calomnies, mais des personnes même respectables furent influencées par ces stupides balivernes. Maintenant les Sœurs qui, par bienfaisance désintéressée, étaient arrivées à être bien reçues partout, ne rencontraient que des regards froids et courroucés. On allait jusqu'à les insulter.

Par prudence, elles cessèrent leurs visites à domicile. Les accusations se multipliaient. On cite des faits. On y croit. Des gens étaient allés jusqu'à fouiller le cimetière où étaient inhumés les morts de l'hôpital et de l'orphelinat ; ils examinèrent les cadavres deterrés et publièrent qu'ils n'avaient plus ni cœur ni yeux...

Tout cela se faisait au vu et au su des autorités de la ville qui, loin de faire le moindre geste pour calmer les rumeurs, semblaient plutôt les encourager par leur inertie.

Le consul de France, M. Fontanier, qui aurait pu agir auprès des autorités chinoises pour les obliger à prendre sous leur protection tous les étrangers qui étaient à Tientsin, comme l'exigeaient les Traités, manqua de clairvoyance. Il ne croyait pas à un danger immédiat et pensait que l'orage se dissiperait, comme on l'avait vu auparavant déjà plusieurs fois. Malgré les avertissements réitérés de M. Chevrier et du consul de Russie, M. Fontanier s'obstinait à ne pas voir le péril. Voyant le danger s'accroître, le missionnaire revint à la charge auprès du consul, le conjurant en grâce d'intercéder auprès des autorités. Celui-ci s'entêta et, irrité, il interdit au missionnaire l'entrée du consulat.

Les Sœurs elles-mêmes voulurent tenter un suprême effort auprès de M. Fontanier pour éclairer son aveuglement et obtenir sa protection ; ce fut en vain ; le consul croyait que le moment n'était pas venu.

Le 20 juin au soir, débarquait à Tientsin M. Thomassin, interprète de la légation de France, et sa femme. Ils arrivaient d'Europe et se dirigeaient en hâte à Péking. Invités à passer la nuit sur les concessions étrangères, ils avaient préféré se rendre au consulat français, et c'est là qu'ils passèrent la nuit (2).

L'incendie de la Mission catholique et le massacre des missionnaires étaient décidés pour le lendemain. Ainsi l'avait résolu

(2) Le Consulat de France était situé à quelques pas de *Wang-Hai-leou* où s'élevait la grande église de Notre-Dame des Victoires construite par M. Chevrier. Les Concessions étrangères se trouvaient dans la partie sud-est de la Cité, à une distance de près de 2 km de Wang-Hai-leou et se limitaient toutes à la rive droite du fleuve. Le palais du Gouverneur militaire Tchong-Heou était également proche de Wang-Hai-leou, mais à l'opposé du Consulat français. Tchong-Heou n'était pas xénophobe comme les autres mandarins de Tientsin, il n'ajoutait pas foi aux sottises accusations contre les Sœurs. Mais, craignant de se compromettre aux yeux de la population, il n'osait pas agir.

celui qui, tout en se cachant dans l'ombre, poussait de toute son énergie la foule frémissante. Ce personnage s'appelait Tcheng-Kouo-Joei, ancien chef de brigands, qui avait trahi ses compagnons de rapines et, en récompense de son apparente soumission, avait obtenu le rang de « commandant en chef » d'une milice.

Déjà, il s'était distingué dans le sud de la Chine par ses actes de violence et sa haine contre les Européens. Venant de Nankin, il avait publié des tracts dans les pays qu'il traversait, annonçant la lutte contre les étrangers de Tientsin en particulier. Arrivé à Tientsin, il sut si bien s'insinuer pour stimuler la haine des mandarins et discipliner le fanatisme populaire, qu'il se trouva tout à coup le maître de l'heure.

LE MASSACRE DE DEUX PRÊTRES, DE DIX FILLES
DE LA CHARITÉ, DE NEUF EUROPÉENS CIVILS,
DE QUATRE CHINOIS ET DE DOUZE ENFANTS.

Le mardi 21 juin 1870, à 9 heures du matin, on entend le gong résonner dans les rues. C'était le signal du rassemblement. La foule des perturbateurs se porte vers l'église de N.-D. des Victoires. Le préfet et le sous-préfet se présentent pour faire une perquisition à la Mission. M. Chevrier se met avec empressement à leur disposition pour leur faire visiter tous les coins et recoins de la maison et de l'église. Mais l'enquête n'ayant rien révélé, les deux mandarins s'en retournent, sans dire un mot pour rassurer et calmer la foule qui, massée sur les deux rives du fleuve, n'attendait qu'un signal pour se ruer sur la Mission.

M. Chevrier, qui toujours avait entretenu de bonnes relations avec le gouverneur Tchong-Heou, prit alors avec lui M. Ou Vincent et se rendit chez ce grand mandarin, pour lui demander protection et le prier de publier sans retard un édit qui fasse connaître le résultat de l'enquête des autorités locales qui venait d'avoir lieu, et prescrire les mesures nécessaires à la sécurité générale. Il revient encore paisiblement, sans être inquiété par la foule. Profitant de cette accalmie, il se met à réciter son bréviaire.

Entendant les vociférations des émeutiers, le consul crut devoir sortir de son inaction. Il députa en hâte son chancelier, M. Simon, et un lettré chinois auprès du gouverneur, Tchong-Heou, pour lui demander une protection fortement armée. Celui-ci ne lui envoya que trois petits chefs de police avec quelques hommes. A cette vue, « Comment ! s'écria le consul, je lui demande des soldats et il m'envoie des agents de police ! ». Plein de colère, il les congédia. Il était midi passé ; M. Chevrier prenait son repas avec M. Ou Vincent quand soudain, sur cinq points différents de la ville, le gong retentit comme un appel général. Les pompiers, les émeutiers de profession, armés de sabres et de lances, se ruent vers l'église. Un cavalier, entouré d'une suite nombreuse, apparaît au milieu de la foule, reçoit

des acclamations frénétiques et montre du doigt le consulat et la Mission. C'était le général Tcheng-Kouo-Joei.

Conscient enfin du danger, le consul de France prend une résolution énergique et veut conjurer le désastre. En armes et suivi de son chancelier également en uniforme et en armes, il sort du consulat par une porte dérobée pour se rendre chez le gouverneur, dont le palais n'est pas éloigné, et réclamer d'urgence l'intervention de la force armée. Tchong-Heou se déclara impuissant à calmer la foule ameutée ; déjà il n'était plus en son pouvoir de sauver les missionnaires, mais il engagea fortement M. Fontanier à ne pas quitter son palais, disant : « Ici, je réponds de votre vie ; vous ne serez tué qu'après moi ! ». Le consul, inquiet plus encore pour ses hôtes, M. et Mme Thomassin, et pour les établissements confiés à sa protection, que pour lui-même, fut indigné de la proposition du gouverneur. Il sortit avec M. Simon. Presque aussitôt, ils rencontrèrent le sous-préfet. M. Fontanier lui demanda de calmer la foule. Le mandarin lui répondit : « Cela ne me regarde pas ! ». Le consul tira alors un coup de revolver, mais il le manqua et atteignit son domestique qui tomba mortellement blessé. Et la foule de hurler : « Il nous tue ! Tuons-le ! ».

Les deux hommes dos à dos, manœuvrant leur sabre, furent bientôt percés de coups de lances ; ils eurent encore la force de se faufiler et de gagner le consulat français, où ils tombèrent baignés dans leur sang... Il était près de 2 heures...

La foule se trouvait devant la résidence ; à ce moment, la bande des égorgeurs officiels, au nombre de plus deux cents, se frayaient un passage au milieu de la foule ; arrivés devant les portes fermées, ils les frappent à coups redoublés ; elles vont céder, lorsque M. Chevrier prend la résolution d'aller les ouvrir lui-même et de haranguer les assaillants. A la vue du prêtre si calme et si digne, il y eut un instant d'hésitation ; mais dès les premiers mots, la populace se précipite à l'intérieur de la cour en poussant des cris féroces. M. Chevrier et M. Ou, qui ne se quittent plus, n'eurent que le temps de se réfugier dans l'église et d'en fermer toutes les portes. Les deux prêtres se donnèrent mutuellement l'absolution. Une des portes ayant volé en éclats sous la violence des coups, tous les deux se sauvent à la sacristie et s'échappent par une fenêtre qui donnait sur le jardin du consulat, puis, se cachent derrière un massif de rocailles auprès duquel gisaient déjà M. Thomassin et son épouse. Aussitôt les égorgeurs se précipitent sur les deux prêtres et les massacrent horriblement. Apès quoi, la populace se met à piller les établissements, tant du consulat que de la Mission, enlevant tout ce qui était susceptible d'être emporté, puis mit le feu aux bâtiments.

Les massacreurs, dont le programme semble avoir été très précis, ne perdirent pas de temps. Ils repassèrent le grand canal sur le pont de bateaux gardé par le général Tcheng-Kouo-joei en personne, et se dirigèrent vers l'établissement des Sœurs

(« *Jen-tse-tang* = Maison de la Miséricorde), situé à 500 ou 600 mètres au sud de la résidence.

En un instant, les égorgeurs eurent défoncé les portes. Ils massacrèrent les dix religieuses et mirent le feu à l'établissement. Une douzaine d'enfants de la crèche périrent asphyxiés par les flammes ; les autres, plus grandes, furent conduites au sous-préfet sous prétexte de les sauver.

Des cadavres furent dépecés, soi-disant pour y découvrir la preuve des crimes. La tragédie de l'orphelinat était consommée à 3 heures...

D'autres victimes succombèrent. M. de Chalmaison, négociant français, averti du péril des Sœurs, s'empressa d'aller les secourir, mais arrêté en route, il fut mis en pièces. Son épouse, déguisée en Chinoise, se hasarda à sortir pour retrouver le corps de son mari et fut mise à mort dans la rue par les égorgeurs. Parmi les Européens, trois Russes, revenant dans les Concessions, furent tués par des soldats ou des policiers. Parmi les Chinois, trois ou quatre y perdirent la vie ; un plus grand nombre furent blessés.

Le lendemain de ce crime atroce, les autorités civiles commencèrent à en redouter les conséquences. Le gouverneur alla offrir aux Européens des Concessions la protection de ses troupes. C'était un peu tard... Le consul d'Angleterre prit sur lui de faire recueillir et ensevelir les corps des victimes dans des cercueils et les fit inhumer provisoirement au cimetière anglais. Jours d'angoisse pour la Mission de Péking : le vicaire apostolique, Mgr Guierry, était au Concile du Vatican, et le seul prêtre européen de Tientsin avait succombé ! Qui va traiter cette lamentable affaire ? Enfin, le 15 juillet, deux missionnaires de Péking, M. Favier et M. d'Addosio, furent autorisés à venir à Tientsin avec le chargé d'affaires de France, pour discuter avec les autorités locales de ce triste problème des réparations nécessaires. Les difficultés étaient extrêmes, le massacre coïncidait avec la désastreuse guerre franco-allemande, qui mettait la France dans l'impuissance d'exiger des réparations proportionnées à l'énormité du crime. On convint d'abord que les victimes fussent inhumées dans l'ancien consulat français. C'est ce qui eut lieu le 3 août. La veille, les cercueils avaient été transportés du cimetière anglais à l'église de Notre-Dame des Victoires que l'incendie n'avait pas détruite complètement, et le lendemain, tous les Français des Concessions vinrent assister aux funérailles. Les deux rives du fleuve étaient couvertes de spectateurs. M. Thierry donna l'absoute et quelques paroles furent prononcées.

On en vint ensuite au règlement de l'affaire, en attendant la venue du nouveau chef de la Mission de Péking.

MGR DELAPLACE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PÉKING.

Nous avons vu que c'est au Concile du Vatican que Mgr Delaplace apprit son transfert du Tche-Kiang à Péking. Aussitôt

après la promulgation du dogme de l'infailibilité pontificale, l'évêque, connaissant les déplorables événements de Tientsin, se hâta de réembarquer pour la Chine. Le 1^{er} novembre 1870, il faisait son entrée à Péking.

La première chose qu'il avait à régler était la question délicate des indemnités. Déjà les autorités gouvernementales avaient versé entre les mains du chargé d'affaires français une somme d'argent en compensation des dégâts matériels subis par la Mission. Une autre somme fut également offerte pour les victimes. Mgr Delaplace, devant faire connaître sa pensée sur les négociations faites en son absence, écrivit au chargé d'affaires français une lettre qui témoigne des nobles sentiments dont il était animé.

Il dit d'abord que dans la tragédie de Tientsin, il voit trois choses : « 1° Un crime atroce ; 2° Une injure cruelle infligée à tous les Européens en général, et en particulier à nous Français et missionnaires catholiques ; 3° Des dommages graves, qui ont ruiné nos propriétés de Tientsin. Le crime doit être puni, l'injure réparée, les dommages compensés. La punition du crime ne me regarde pas : c'est l'affaire des plénipotentiaires et des mandarins chinois. Quant à la réparation de l'injure, j'ai non seulement le droit, mais le devoir d'exiger une mesure solennelle et durable, qui assure à l'avenir la tranquillité de nos établissements. Je voudrais qu'un monument fût érigé par décret impérial, avec inscriptions qui flétriraient les auteurs et les fauteurs des massacres...

« Pour ce qui est des indemnités offertes, nous acceptons la somme allouée comme compensation de la ruine de nos établissements, pourvu que les conditions par nous réclamées soient remplies. C'est-à-dire que nous ne voulons pas reconstruire tant que la situation n'aura pas été mieux assurée...

« Quant à la somme d'argent affectée en compensation des vies humaines, nous la refusons avec dédain. Il nous répugnerait d'accepter ce prix du sang, pour la principale raison que, lorsqu'un missionnaire ou une Fille de la Charité se dévoue aux missions, c'est pour donner son travail, ses sueurs, sa vie ; pour les donner, non pour les vendre !... »

Les négociations traînèrent en longueur devant l'obstination des autorités chinoises à refuser de faire quelque amende honorable. Quelques mandarins notables furent destitués ou simplement changés de poste. Une vingtaine de malfaiteurs, qu'on substitua aux vrais auteurs du crime, furent exécutés.

Mgr Delaplace renonça donc à relever les ruines de l'église. Mais, comme il fallait pourvoir au culte et au ministère des chrétiens européens et chinois de Tientsin, il employa la somme affectée aux dégâts matériels à la construction d'une église dans la Concession française.

L'année 1872 n'était pas achevée que l'église était terminée. Elle fut dédiée à Saint-Louis, roi de France.

Les Sœurs ne tardèrent pas, surmontant leur vive anxiété, à venir reprendre la place et le rôle de leurs dix compagnes martyres. Mais, parce qu'un orphelinat aurait été facilement suspect aux Chinois, elles préférèrent diriger un hôpital ouvert à tous. Le 27 septembre 1874, Mgr Delaplace les installait dans l'hôpital qui venait de surgir de terre.

De leur côté, les missionnaires ne reculèrent devant aucune peine pour rassembler au plus tôt les chrétiens dispersés dans la tourmente. Ils leur rendirent confiance et les raffermirent dans la foi. M. Fong Pierre se signala dans cette tâche ardue.

L'année 1895 marquait le vingt-cinquième anniversaire du massacre de Tientsin, sans que les ruines de N.-D. des Victoires aient pu être relevées, au grand regret des missionnaires et des chrétiens. La condition posée jadis par l'évêque n'avait pas été réalisée. La Chine avait toujours refusé de faire amende honorable pour le crime de 1870. Or, le ministre de France de cette même époque employa tous ses talents de diplomate pour obtenir, sinon une véritable réparation morale, du moins un geste symbolique qui pourrait en tenir lieu, d'autant que le temps qui s'était écoulé depuis l'affaire avait déjà bien estompé les souvenirs. Ce geste consistait en la permission accordée par le gouvernement de dresser auprès de l'église un stèle sur laquelle on grava le décret porté en 1870 par l'empereur Tong-Tche (1862-1875), blâmant les massacres de juin 1870 et ordonnant le châtement des coupables. C'était peu de chose si on se souvient des exigences de Mgr Delaplace. Mais n'était-ce pas trop demander à un gouvernement païen que de l'obliger à battre sa coulpe devant tout l'univers ? Selon les mœurs chinoises, on n'accule jamais l'adversaire à une impasse, même quand il a manifestement tort, mais on lui laisse toujours quelque issue, celle-ci ne serait-elle que fictive. D'ailleurs, si Mgr Delaplace (décédé en 1884) eût été présent, il aurait sans doute accepté cet arrangement. Quoi qu'il en soit, on pouvait sans inconvénient se mettre à l'œuvre et reconstruire l'église. Un an plus tard, en 1896, elle était debout sur le plan initial. Dans ses soubassements furent ensevelis les restes de M. Chevrier et de ses compagnons de martyre.

Maintenant quittons Tientsin et montons à Péking pour y considérer les œuvres suscitées dans la capitale, sous l'impulsion du nouveau vicaire apostolique.

LES ŒUVRES DE PÉKING.

Orphelinats. — L'un des premiers établissements que fonda Mgr Delaplace à Péking, fut celui de *Chala*, en faveur des orphelins. Là, sous la direction d'un prêtre, il rassembla les enfants soustraits aux nourrices, pour les former peu à peu aux travaux de jardinage et aux métiers ordinaires, afin de donner aux garçons devenus grands un moyen de gagner leur vie.

La propriété de Chala (ancien cimetière des Jésuites), à moins d'un kilomètre des portes de Péking, servait de maison de campagne aux missionnaires du Pétang.

Les Filles de la Charité, arrivées à Péking en 1862, avaient installé au Pétang les œuvres de la Sainte-Enfance, mais aucune n'y avait été établie en faveur des malades. Ce fut à ce besoin que pourvut l'évêque, en fondant l'hôpital Saint-Vincent, à l'ombre de la cathédrale (ancienne) du *Nan-Tang*.

Cet établissement, détruit dans la tourmente de 1900, fut depuis transféré au Pétang.

Les Religieuses indigènes, dites de Saint-Joseph. — L'œuvre la plus importante de Mgr Delaplace fut l'érection d'une communauté de religieuses chinoises, sous le patronage de saint Joseph, que pour cela l'on désigne par le nom de « Joséphines », en vue de l'éducation chrétienne des enfants et des catéchumènes de leur sexe. La première idée de cette fondation lui vint à l'esprit lorsqu'il était au Concile du Vatican, où la question fut agitée entre les divers vicaires apostoliques de Chine. L'épreuve n'avait jamais été tentée et plusieurs prédisaient un échec certain. D'autres, au contraire, poussèrent Mgr Delaplace à tenter l'entreprise, parmi lesquels se trouvait Mgr Tagliabue de Tcheng-Ting-Fou. Mgr Delaplace hésita et réfléchit durant deux années. L'œuvre naquit en 1872 au Nan-Tang, chez les Filles de la Charité de l'hôpital Saint-Vincent. Celles-ci se firent les éducatrices des premières jeunes filles qui devaient former la communauté nouvelle.

On devine facilement qu'elles leur infusèrent quelque chose de l'esprit qui anime leur propre Institut. La Maison-Mère de ces nouvelles religieuses fut construite tout près de l'hôpital Saint-Vincent et fut transportée en 1900 dans la partie méridionale du Pétang.

Le but visé par Mgr Delaplace, en créant cette modeste société, a été pleinement atteint. Dans toutes les paroisses un peu importantes, leur occupation principale était de faire l'école aux fillettes et aux femmes catéchumènes que les missionnaires leur envoyaient pour les instruire. Plus tard, elles établiront des dispensaires dans les localités éloignées des grandes villes.

Non seulement les Joséphines essaimèrent dans tous les vicariats lazaristes qui ont été formés des divisions successives de la Mission de Péking, mais beaucoup d'autres missions de Chine adoptèrent les règles élaborées par Mgr Delaplace lui-même, pour créer des sociétés similaires ; de sorte que bon nombre de petites communautés, connues sous un autre vocable, ne sont que le prolongement de l'Institution fondée par Mgr Delaplace.

L'imprimerie du Pétang. — Mgr Delaplace n'eut pas le premier l'idée de fonder l'imprimerie du Pétang. Elle existait depuis l'ancienne Mission de Péking des Pères jésuites, qui

avaient fait graver sur planches quelques ouvrages de piété ; système fort primitif, qui ne convenait qu'à l'impression de caractères chinois gravés sur bois. Il n'en est pas de même des lettres de l'alphabet européen, pour lesquelles l'impression exige l'emploi de caractères mobiles en métal.

Bien que dépourvu de ressources, Mgr Mouly y avait déjà pensé. A son retour d'Europe, en 1862, il rapporta une petite presse à bras avec laquelle on imprima très péniblement quelques ouvrages seulement, entre autres une *Grammatica latina* et un *Vocabularium sinicum*.

Mgr Delaplace trouva l'imprimerie dans un état si embryonnaire, et lui donna une telle impulsion, qu'elle peut, à juste titre, faire gloire à son évêque de lui avoir donné naissance.

Le besoin d'une imprimerie se faisait d'autant plus sentir, que les deux grandes villes de Péking et de Tientsin en étaient totalement dépourvues. Mgr Delaplace demanda à Paris et obtint deux frères coadjuteurs qui devaient s'occuper exclusivement de l'imprimerie. Le frère Auguste Maes, aussitôt sa désignation connue, alla se préparer à son nouvel emploi en travaillant à l'imprimerie Chamérol, à Paris.

Ce frère, arrivé à Péking le 14 mars 1878, est en réalité le fondateur de l'imprimerie, qu'il dirigea pendant plus de cinquante ans. Les débuts furent assez difficiles, mais à force d'industrie, il compléta ce qui était le plus urgent dans le matériel mécanique. Le premier travail qui sortit des nouvelles presses, qu'il avait apportées avec lui, fut une brochure en latin : *Les Actes du Synode diocésain tenu en 1878*. Ce livre de quarante pages fut reçu par les missionnaires avec un sentiment de soulagement. « Enfin, on pouvait imprimer ! ».

En 1885, frère Maes reçut une presse mécanique qui, seule, aurait occupé tout le local destiné à l'imprimerie. Il fallut donc agrandir. Dans les premières années, l'évêque se fit lui-même le pourvoyeur de l'imprimerie par plus de quatorze ouvrages que son zèle apostolique lui suggéra, pour vulgariser la Foi et la piété.

Après 1900, l'imprimerie a pris de vastes proportions. Une cinquantaine d'ouvriers y ont un travail assuré journellement comme fondeurs, mécaniciens, relieurs, brocheurs etc. Cette imprimerie a longtemps servi aux Européens, et plus spécialement aux légations étrangères. Plus tard, le grand nombre d'imprimeries installées par les Européens à Péking comme à Tien-tsin, firent diminuer la clientèle. Mais, comme le but initial de l'imprimerie était de travailler à la diffusion des livres de religion, elle continue de rendre ce service aux Missions qui s'adressent à elles.

★

CHAPITRE XI

Les cinq régions ecclésiastiques. — Le premier Synode régional de Péking. — Fondation du Monastère de Yang-Kia-Ping. — Reconstitution de l'église du Tong-Tang. — Mort de Mgr Delaplace. — Mgr Tagliabue, Vicaire apostolique de Péking. — Le transfert du Pétang à Si-Che-Kou. — Le Collège Saint-Louis à Tientsin. — Mort de Mgr Tagliabue. — Le savant Armand David. — Mgr Guierry, Vicaire apostolique du Tche-Kiang. — Synode régional de Han-Keou. — Mort de Mgr Guierry. — Episcopat de Mgr Reynaud. — M. Meugniot, premier Visiteur de l'unique Province des Lazaristes de Chine. — Les « Vierges du Purgatoire » au Tche-Kiang. — Etat de la Mission du Tche-Kiang en 1884 et en 1894. — Le Vicariat de Tcheng-Ting-fou, depuis le départ à Péking de Mgr Tagliabue. — Mgr Sarthou.

LES CINQ RÉGIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Au Concile du Vatican, le Saint-Siège avait envisagé l'établissement de la Hiérarchie ecclésiastique en Chine, et la question fut proposée à l'étude des vicaires apostoliques de Chine présents au Concile, mais sans résultat, par manque de temps sans doute. En 1874, la S.C. de la Propagande examina de nouveau la possibilité de la résoudre ; mais elle conclut à la non-opportunité de cette mesure. Elle fit seulement approuver par le Pape Pie IX une résolution qui, progressivement, devait arriver au but : c'était la division provisoire des pays d'Extrême-Orient en régions ecclésiastiques.

Le 23 juin 1879, ce projet fut mis à exécution par un décret du Cardinal Préfet de la Propagande, suivant lequel la Chine était divisée de la manière suivante :

Première région : Tchely (Nord, Sud-Est, Ouest), Mandchourie et Mongolie.

Deuxième région : Shan-Tong, Shan-Si, Ho-Nan, Chen-Ssi et Kan-Sou.

Troisième région : Hou-Nan, Hou-Pei (Est, Nord-Ouest, Sud-Ouest), Tche-Kiang, Kiang-Si, Kiang-Nan.

Quatrième région : Sse-Tchoan (Nord-Est, Est, Sud), Yun-Nan, Koei-Tcheou, Thibet.

Cinquième région : Koang-Tong, Koang-Si, Hong-Kong et Fou-Kien.

Total : 27 vicariats apostoliques.

Le décret se terminait par une ordonnance du Pape régnant Léon XIII, par laquelle il prescrivait aux vicaires apostoliques de chaque région ecclésiastique, de se réunir l'année suivante, à la convocation de leur doyen d'épiscopat, à l'effet de tenir un synode, sous la présidence du même doyen. Ce premier synode aura en outre à statuer sur l'époque et le lieu où devront avoir lieu les synodes subséquents.

LE PREMIER SYNODE RÉGIONAL DE PÉKING.

En conséquence, en sa qualité de doyen des évêques de la première région, Mgr Delaplace convoqua tous les vicaires apostoliques de la région pour le 18 avril 1880. Il leur envoya un questionnaire assez développé, dans lequel se trouvaient indiqués les principaux points qu'il pensait proposer aux délibérations du synode.

Au jour fixé, les vicaires apostoliques : Mgr Tagliabue, C.M. du Tchely Sud-Ouest (Tcheng-Ting) ; Mgr Bax, C.C.I.M. de Mongolie ; Mgr Dubail, M.E.P. de Mandchourie ; le R.P. Gonnet, S.J. provicaire du Tchely Sud-Est, sede vacante, amenant avec eux deux prêtres de leur propre vicariat, se trouvèrent réunis au *Pétang*.

L'ouverture du synode se fit très solennellement, Mgr Delaplace voulant donner à cette assemblée tout l'éclat possible. Les divers décrets émanés du synode se rattachent à trois titres principaux, que nous ne faisons qu'indiquer sans entrer dans le détail :

Titre premier : *Du Clergé indigène*, contient cinq décrets.

Titre deuxième : *De l'administration des fidèles*, contient deux décrets et un postulatium touchant la fondation d'un monastère de religieux voués à la prière et à la pénitence.

Titre troisième : *De l'uniformité dans les moyens à employer pour propager la Foi*, contient deux décrets.

Le synode dura trois semaines, du 18 avril au 9 mai 1880.

FONDATION DE LA TRAPPE DE YANG-KIA-PING.

Une autre initiative de Mgr Delaplace fut l'établissement des premiers religieux trappistes en Chine. Depuis longtemps il rêvait d'introduire dans sa mission un monastère de religieux ou de religieuses livrés à la prière et aux œuvres de pénitence, de façon à donner une idée de la vie monastique en face des austérités affichées des bonzes et des lamas. C'est d'ailleurs sous son inspiration que le premier synode exprima le désir d'une telle institution.

Déjà, en 1872, l'offre d'une insigne bienfaitrice donnait corps au rêve de l'évêque : Mlle Sophie Stolberg, fille du comte de Stolberg, dont la conversion au catholicisme avait fait grand bruit, offrit à Mgr Delaplace une partie de son patrimoine pour la fondation en Chine d'un monastère d'hommes ou de femmes, au choix du prélat.

L'évêque se mit à chercher le personnel nécessaire pour remplir le vœu de cette généreuse donatrice. En juin 1878, il s'adressa à plusieurs carmels de France et se croyait si sûr de réussir, qu'il jeta les fondements de leur futur établissement à Tientsin, derrière l'hôpital Saint-Louis récemment érigé. Mais, à sa grande surprise, ses démarches échouèrent.

Devant cet insuccès, il suspendit les travaux commencés à Tientsin ; et puis, réflexion faite, il lui sembla qu'une Trappe était l'œuvre qui se rapprochait le plus de celle des carmélites. Au préalable, il consulta le Cardinal-Préfet de la Propagande sur l'opportunité d'une telle entreprise, et il en reçut plus que le consentement, mais des encouragements. S'étant adressé à l'abbaye de Staouëli, en Algérie, il essuya un refus.

Alors Mgr Delaplace chargea M. Favier, qui se trouvait en France à cette date, de continuer les démarches à cet effet. Après avoir frappé aux portes de plusieurs monastères sans aucun succès, M. Favier alla à l'abbaye de Sept-Fonds où enfin il obtint gain de cause. Le 21 février 1883, il signait avec l'abbé un contrat provisoire réglant les principales conditions de la fondation. L'affaire ne traîna pas. Dom Ephrem, avec un frère, arrivait à Péking le 11 juin suivant. Le lieu choisi pour établir le monastère était le hameau de *Yang-Kia-Ping*, situé dans une vallée à une distance de deux journées au nord-ouest de Péking.

Quelques Pères et Frères vinrent se joindre aux deux premiers. Les débuts furent très pénibles, à cause de la difficulté pour l'établissement de se suffire, et de se créer des ressources nécessaires à la vie. Alors on ajouta à ce domaine une montagne couvertes d'abricotiers et une gorge susceptible d'être défrichée et cultivée. Aussi, au cours des deux premières décades, c'est le Vicariat de Péking qui entretenait le monastère.

Quant aux vocations, les Cisterciens n'ont eu dès le commencement que l'embarras du choix. Après avoir vécu modestement, comme à l'essai, sous la direction du P. Ephrem, le monastère fut érigé en prieuré, avec Dom Marie-Bernard pour titulaire, en 1886. Plus tard, en 1891, ce Père fut nommé abbé et le monastère prit le nom de *Notre-Dame de Consolation*. Le petit grain de sénevé est devenu un grand arbre. Il essaimera d'abord au Japon, où il engendrera le monastère de *Notre-Dame du Phare* ; puis, plus tard, un prieuré à Tcheng-Ting-Fou, sous le vocable de *Notre-Dame de Liesse*.

RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DU TONG-TANG.

En 1879, Mgr Delaplace décida de construire, avant de mourir, en l'honneur de saint Joseph, une église qui, pour être la dernière venue, n'en serait pas moins la plus belle de Péking. Le plan en fut tracé par M. Favier, alors procureur du Vicariat. La première pierre fut posée le 20 juillet 1879, mais les ressources venant à manquer, les travaux furent suspendus pendant quelque temps ; de sorte que l'édifice ne fut terminé qu'en 1884.

En cours de construction les autorités s'aperçurent que le monument aurait aussi ses tours, comme le Pétang, et, de plus, que l'on pouvait y monter par un escalier. Des mandarins voulurent eux-mêmes en gravir les marches, et ils constatèrent que de là-haut, comme au sommet d'une montagne, on voyait très loin à l'Ouest et au Sud. On réclama auprès de l'évêque en vue de faire modifier le plan de l'édifice. Mgr Delaplace ne voulut

rien céder. A son avis, céder eût donné aux autorités le prétexte pour remettre en question les tours du Pétang.

MORT ET FUNÉRAILLES DE MGR DELAPLACE.

Le dernier acte public de Mgr Delaplace fut la bénédiction de l'église du *Tong-Tang*. La cérémonie fut fixée au 5 mai 1884, jour du patronage de saint Joseph, et se fit très solennellement. Les chargés d'affaires de France, d'Espagne et de Belgique avaient déjà pris place dans la nef, et la foule des fidèles était compacte. La fanfare du Petit Séminaire accueillit le prélat au seuil de la résidence.

La joie peinte sur son visage, l'évêque prêcha d'une voix forte, chanta la Messe pontificale, donna la bénédiction papale, présida le dîner qui suivit, porta la santé des personnages qui étaient venus rehausser l'éclat de la fête par leur présence et présida encore l'office du soir. On eût dit qu'il était revenu aux jours de sa jeunesse. Hélas ! Ce n'était que la dernière lueur d'un flambeau prêt à s'éteindre.

Vers 4 heures du soir, immédiatement après l'office qu'il venait de présider dans la nouvelle église, préoccupé de l'état désespéré d'une Sœur malade à l'hôpital du Nan-Tang, il voulut lui rendre une visite avant de retourner chez lui, quoique ruisselant de sueur et fatigué des longs exercices de la journée. Dans la nuit, il ressentit des frissons, le lendemain il éprouva un grand malaise. Rude à lui-même, habitué à souffrir, toute la semaine il se traîna plutôt qu'il ne marcha, pour se rendre aux exercices de la Communauté, vaqua à ses occupations ordinaires et ne voulut pas consulter le médecin.

Le lundi 12 mai, il écrivit avec beaucoup de peine un mandement pour les chrétiens, à l'occasion d'une encyclique du Saint Père. Le 14, au grand étonnement de tous, il ne célébra pas la Sainte Messe et vint en entendre une à la chapelle du Séminaire. Son entourage s'en alarma. Le malade se coucha pour ne plus se relever. Malgré les soins du docteur, le mal empirait. Le 19, ayant aperçu que des confrères chuchotaient avec le médecin, il demanda : « Est-ce que vous auriez pensé à me donner l'Extrême-Onction ? Surtout n'attendez pas que j'aie perdu connaissance ».

Alors les confrères lui proposèrent de la recevoir immédiatement. Il dit : « Je suis prêt, Dieu soit béni ! ». Puis il demanda un quart d'heure pour se préparer et reçut avec grand recueillement les derniers sacrements de la main de celui qu'il avait désigné.

Le 24 mai 1884, Mgr Delaplace rendait son âme à Dieu à 10 heures du matin. Il avait 64 ans, avait passé trente-huit ans en Chine, dont six comme missionnaire au Kiang-Si et comme vicaire apostolique, deux ans encore au Kiang-Si, puis seize au Tche-Kiang et quatorze à Péking.

Les funérailles de ce grand évêque ne furent pas moins solennelles que celles de son prédécesseur Mgr Mouly, auprès duquel était préparée une tombe au cimetière de Tchen-Fou-Sse.

Avec Mgr Delaplace disparut une personnalité de premier ordre. Son épiscopat avait été marqué par la belle organisation qu'il introduisit dans la Mission de Péking. Sa parole était riche de fond, brillante de forme et toujours empreinte d'une spirituelle originalité. Travailleur infatigable, religieux austère, homme de devoir et d'exactitude, il ne gaspilla pas les dons éminents qu'il avait reçus de Dieu. Mais la perfection n'est pas de ce monde. Il faut bien reconnaître que Mgr Delaplace s'est montré, en plusieurs occasions, un peu trop rigide à revendiquer certains droits de l'Eglise. Un peu plus de souplesse aurait facilité les tractations.

ETAT DU VICARIAT DE PEKING
A LA MORT DE MGR DELAPLACE, EN 1884

Population catholique	32 044
Baptêmes {	
d'enfants de chrétiens	1 746
d'enfants d'infidèles à l'article de la mort	8 715
d'adultes	770
Catéchumènes bien disposés.....	1 011
Lieux de culte {	
Eglise avec résidence	25
Chapelles publiques	128
Oratoires	132
Prêtres {	
Lazaristes européens	15
Lazaristes indigènes	12
Séculiers indigènes	12
Frères coadjuteurs	4
Filles de la Charité	32
Joséphines	31
Hôpitaux	3

MGR TAGLIABUE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PÉKING.

A son lit de mort, Mgr Delaplace avait désigné M. Coqset comme provicaire pendant la vacance du siège ; ce fut donc celui-ci qui administra le Vicariat de Péking, jusqu'à la nomination et l'installation du nouveau titulaire attendu.

Le 5 août 1884, un décret pontifical transférait Mgr Tagliabue de Tcheng-Ting-Fou à Péking. Celui-ci quitta Tcheng-Ting le 5 décembre de la même année, sans aucun bruit ni apparat. Car au moment où il prenait possession de son siège, la guerre venait d'éclater entre la France et la Chine, au sujet du Tonkin que les armées françaises avaient occupé. Dès lors, les relations étaient rompues entre les gouvernements des deux pays. Cet état de guerre, qui donna beaucoup d'appréhensions à la Mission de

Péking, se réduisit à un litige de peu d'importance. Ni de la part du gouvernement chinois, ni de la part de la population, la Mission n'eut à éprouver de réelles vexations.

LE TRANSFERT DU PÉTANG A SI-CHE-KOU.

La question du transfert des Etablissements du Pétang à un autre endroit avait déjà plusieurs fois été agitée, sous l'épiscopat de Mgr Delaplace. Depuis 1872, le jeune Tong-Tche ayant atteint sa majorité, la régente Tse-Hi, sa mère, devait songer à quitter le palais impérial ; mais désirant ne pas perdre son influence prépondérante à la cour, elle voulut se choisir une résidence qui ne fût pas trop éloignée. Elle jeta les yeux sur les parcs de Nan-Hai qu'avoisinait le Pétang. Elle songea donc à acquérir cette dernière propriété.

Dès lors, des propositions furent faites au ministre des Finances qui refusa même d'intervenir auprès de la Mission de Péking. Alors l'évêque de Péking fut invité très poliment par le ministère des Affaires étrangères (Tsong-Ly-Yamen) pour délibérer sur une affaire importante. Mgr Delaplace s'y rendit et fut reçu par trois hauts fonctionnaires, dont l'un était Tchong-Heou, que nous connaissons déjà. Ces mandarins exposèrent au prélat que l'empereur voulait faire dans le parc de Nan-Hai des constructions qui engloberaient le Pétang. C'est pourquoi le gouvernement chinois priait la Mission de vouloir bien céder ledit établissement, moyennant une compensation ou une indemnité. L'évêque répondit que pour une affaire de cette importance, il lui fallait quelques jours de réflexion, et qu'il leur donnerait sa réponse par écrit.

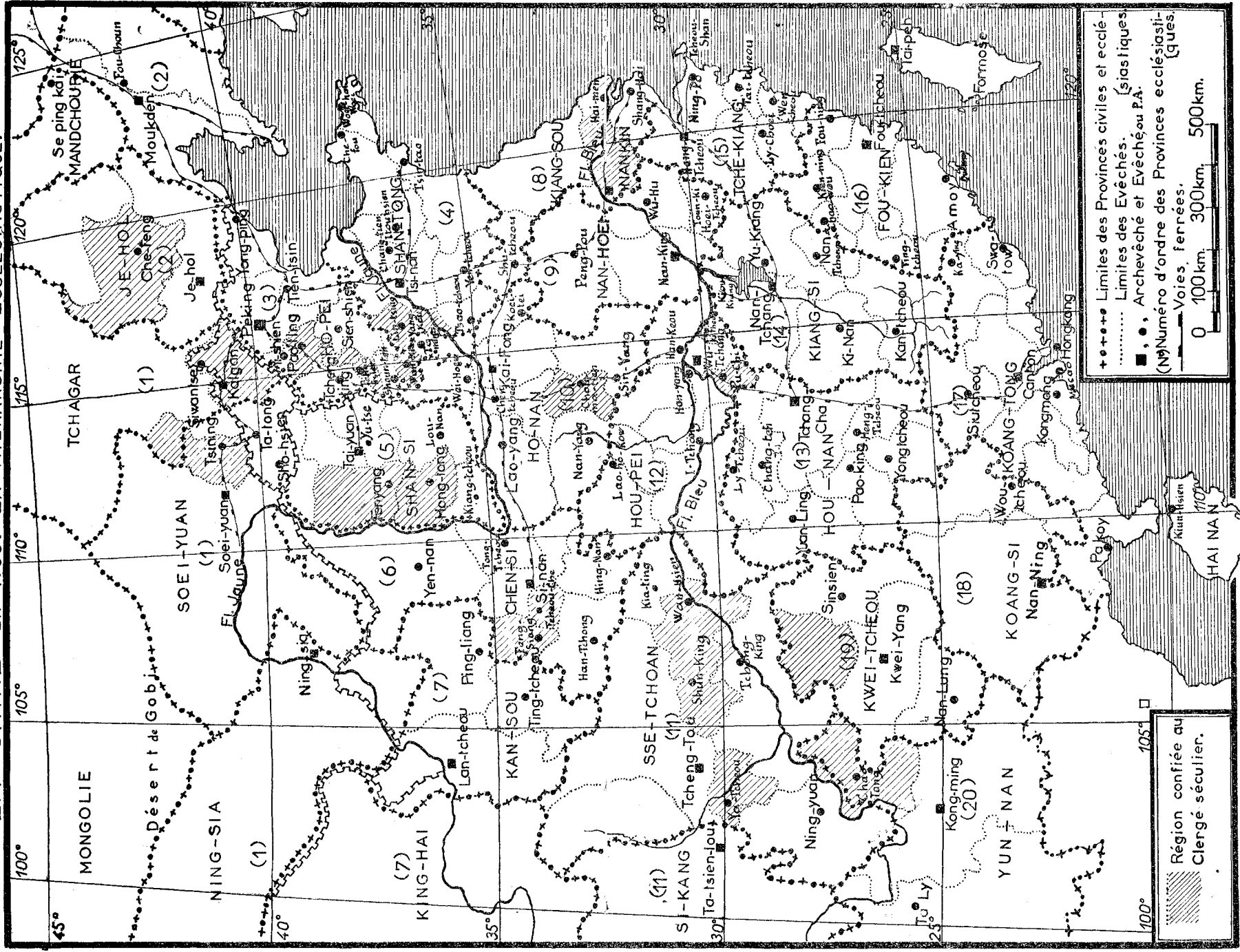
En effet, trois jours après, Monseigneur envoyait au Tsong-Ly-Yamen une réponse polie, mais négative. Dans cette lettre, il disait notamment : « Je ne puis me persuader qu'on semble, en temps de paix, nous chasser du Pétang, où la main de l'empereur Kang-Si nous a jadis placés... Je dois partir bientôt en Europe ; là, je m'entendrai avec mes supérieurs ecclésiastiques et le gouvernement français... Enfin, quoi qu'il arrive, nous n'accepterons jamais ni indemnité, ni échange... ».

Quelques jours après, le 10 octobre, deux membres du Yamen apportèrent eux-mêmes la réponse à... la réponse de l'évêque. Elle disait en substance : « Il n'est pas question de chasser les missionnaires, comme vous semblez le soupçonner... ». Puis viennent des éloges aux empereurs qui ont été les bienfaiteurs de la Mission et des compliments aux missionnaires dont la conduite a toujours été irréprochable à l'égard de la cour...

« Quant aux frais de déménagements et de constructions, évidemment notre empereur y pourvoira... Il n'y a pas de doute que vous puissiez arranger cette affaire... ».

Après avoir pris connaissance de ce document, Mgr Delaplace nia qu'il pût traiter seul cette affaire et renouvela l'assurance

LA CHINE EN 1950: LA HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE.



qu'une fois arrivé en Europe, il ferait tout le possible pour que la chose se traitât à la satisfaction de tous, « pourvu que pendant mon absence, vous ne touchiez à rien et que vous mainteniez le « statut quo » jusqu'à mon retour ».

Les mandarins le lui promirent.

Mais pendant que Mgr Delaplace était en Europe, Tong-Tche mourait prématurément le 13 janvier 1875. Une nouvelle régence s'ouvrait aussitôt pendant la minorité de Koang-Su, successeur de Tong-Tche. Dès lors, il n'était plus nécessaire de bâtir un palais pour Tse-Hi, de nouveau régente. Les négociations furent donc suspendues et la question du transfert sembla enterrée pour toujours. Nous allons voir que dix ans ne s'étaient pas écoulés que, dans des circonstances analogues aux précédentes, la question surgit à nouveau et, cette fois, jusqu'à sa réalisation, dont les moins satisfaits n'étaient pas les missionnaires.

Cette digression nous a éloignés de notre sujet qui était l'épiscopat de Mgr Tagliabue à Péking. Elle était nécessaire pour expliquer ses propres démarches sur la question du transfert.

Pendant les quelques mois que dura la guerre, Mgr Tagliabue, ne pouvant sortir de Péking, voulut octroyer aux fidèles de la ville le bienfait des retraites, dont il avait constaté la merveilleuse efficacité à Tcheng-Ting. Durant l'hiver 1884-1885 jusqu'à Pâques, plus de 500 chrétiens des deux sexes prirent part à ces exercices. Bientôt la paix étant réalisée, les missionnaires purent vaquer à leur ministère habituel.

Ici se place la nomination et le sacre d'un nouvel évêque, choisi parmi les missionnaires de Péking, M. Sarthou.

M. Hippolyte Sarthou, né à Doazit (Landes) le 22 avril 1840, fut reçu à Paris le 1^{er} juillet 1861 et ordonné prêtre le 27 mai 1866. Après avoir enseigné quatre ans au Grand Séminaire de La Rochelle, il fut désigné pour la Chine, où il arriva le 16 novembre 1870. Ayant déjà rempli plusieurs postes importants dans le Vicariat de Péking, il était curé de l'église du Nan-Tang lorsqu'il reçut sa nomination d'évêque de « Myriophite » et de vicaire apostolique de Tcheng-Ting, par décret du 16 janvier 1885, comme successeur de Mgr Tagliabue. Il fut sacré à Tcheng-Ting par Mgr Tagliabue lui-même le 26 avril 1885. Nous suivrons plus bas les activités de Mgr Sarthou dans son nouveau vicariat.

En cette année 1885, le jeune empereur Koang-Su atteignait à son tour sa majorité. Dès lors, la régence allait prendre fin et Tse-Hi se retrouvait dans des conditions semblables à celles qui, en 1872, l'obligeaient à chercher une résidence proche de la cour. On rapporte qu'un jour, elle se fâcha au sujet du Pétang et dit : « Enfin ! ne porura-t-on jamais traiter cette affaire ? J'en avais chargé plusieurs mandarins et ils n'ont rien fait ! Eh bien ! J'en charge maintenant Ly-Hong-Tchang !... On verra bien ce qu'il sait faire ! ».

L'habile vice-roi, une fois investi de cette affaire, eut à cœur de la mener à bien. Pour mieux y réussir, il voulut d'abord

s'enquérir de l'opinion de Rome. Pour cela, il envoya à Rome un étranger laïc de sa connaissance, M. Dunn, résident anglais de Tientsin, dans le but de prendre des informations à ce sujet.

La résultat de l'enquête de ce délégué fut que le Pape n'était pas opposé au transfert du Pétang, mais qu'il ne ferait rien par lui-même, sans l'assentiment de l'évêque de Péking.

Mgr Tagliabue, connaissant indirectement l'opinion du Souverain Pontife, fut amené à tenir une conduite fort différente de celle de son prédécesseur ; c'est que la question du Pétang semblait déjà conclue en principe, quand les négociations furent entamées. Si Mgr Delaplace en avait eu connaissance, il est probable qu'il eût été moins rigide dans son refus de négocier.

D'ailleurs, dans toute cette affaire, l'évêque n'agit guère par lui-même. Il en confia le soin à son « bras-droit », M. Favier, qui avait le talent de traiter avec les « grands » et, qui plus est, était en bons rapports avec Ly-Hong-Tchang. Il fit un voyage à Rome pour mettre toutes choses au point et rentra à la capitale le 10 novembre 1886. Toutes les difficultés ayant été surmontées, le 3 décembre suivant, le *Journal Officiel* de Péking publiait un décret impérial relatif à la cession du Pétang à la cour impériale par la Mission catholique de Péking. Dans ce décret, que nous ne citerons pas, toute explication est donnée sur les raisons de cette translation et sur la manière dont elle se fera en accord parfait entre les deux parties. Ainsi, le public était parfaitement renseigné sur cet événement, qui intéressait les Pékinois au plus haut point.

Il y était même dit que l'indemnité sera versée en plusieurs fois, afin qu'on puisse se mettre à rebâtir immédiatement. L'évêque Tagliabue a fait preuve d'un zèle réel. C'est pourquoi il recevra comme récompense le « Bouton insigne (sorte de décoration) de deuxième classe. M. Favier recevra celui de troisième rang, ainsi que l'autre personnage (M. Dunn), et ces deux derniers recevront un cadeau de 2 000 taëls qui leur sera remis par le vice-roi. Quant aux autres qui ont apporté leur concours, ils seront aussi récompensés ». Puis vient la formule : « Respect à ceci ».

Le lieu désigné pour l'établissement de la Mission catholique se trouvait au quartier *Si-Che-Kou*, à six ou sept cents mètres de l'ancien Pétang ; sa contenance était de 7 hectares et demi, c'est-à-dire presque le double de l'ancienne propriété.

Il était convenu que l'empereur prendrait possession du vieux Pétang dans un délai de deux années. Il fallut attendre le dégel pour commencer les fondations. En mars 1887, le premier coup de pioche fut donné, et on se mit au travail avec ardeur. Grâce à l'activité de M. Favier, qui avait la direction des travaux, le 30 mai suivant avait lieu la cérémonie de pose de la première pierre.

Bientôt, le gouvernement se trouva fort embarrassé. D'une part, pressé par Koang-Su qui voulait prendre en mains le

pouvoir, et par l'impératrice qui désirait au plus tôt habiter ses nouveaux palais ; d'autre part, retenu par le délai de deux ans accordé aux missionnaires.

On pria plusieurs fois d'accélérer les travaux. Le ministre de France finit par promettre que l'ancien Pétang serait évacué en février 1888.

Le gouvernement, satisfait, accorda alors un supplément pécuniaire bien justifié, car cette accélération dans l'exécution du plan exigeait de grandes dépenses.

Les constructions se firent donc avec une grande rapidité. M. Favier, à la fois architecte et directeur des chantiers, avait su employer simultanément de nombreuses équipes (1400 ouvriers). Sollicité à nouveau d'avancer encore la dernière date fixée au mois de février 1888, il activa si bien les travaux qu'au mois de décembre 1887, on put livrer aux membres du Tsong-Ly-Yamen les clés de l'ancien Pétang.

La nouvelle cathédrale ne fut terminée que dix mois plus tard, et la bénédiction solennelle eut lieu le 9 décembre 1888. La cathédrale de Péking était à cette époque la plus vaste église de Chine. Elle mesure en longueur totale 84 mètres, la largeur du transept est de 33 mètres, celle de la nef de 20 mètres et la hauteur sous clef de voûte de 22 mètres.

La porte principale porte sur son fronton l'exergue « Tche-Tien », qui signifie « Bâti par l'Empereur ». Sur le terre-plein de la façade s'élèvent deux jolis pavillons de couleur jaune-impérial, abritant deux stèles de marbre blanc portant l'inscription intégrale du décret impérial ci-dessus, en mémoire de l'échange accompli.

LE COLLÈGE SAINT-LOUIS DE TIENTSIN.

Au cours de l'année 1887, Mgr Tagliabue institua à Tientsin un externat pour les enfants de la colonie européenne, qui devenaient de plus en plus nombreux. Cette école prit le nom de Collège Saint-Louis, qu'elle a gardé jusqu'au jour où nous traçons ces lignes, bien qu'elle ait changé de mains. A l'origine, deux prêtres y furent affectés : M. Guilloux, plus tard visiteur des Lazaristes, et M. Geurts, le futur vicaire apostolique du Tchely oriental. L'enseignement donné comprenait : français, anglais et toutes les matières de l'enseignement commercial, seul utile et pratique pour le genre d'élèves qui fréquentaient cette école. Le Collège Saint-Louis sera continué par les Frères Maristes, dès leur arrivée en Chine en 1891, à l'appel des Lazaristes de Péking, et deviendra une école très renommée dans tout le nord de la Chine.

MGR COOSET, NOMMÉ VICAIRE APOSTOLIQUE DU KIANG-SI.

Cette province vint demander un nouveau sacrifice à la Mission de Péking.

Un décret de Rome, du 29 juin 1887, nommait M. Coqset évêque de « Cardica » et vicaire apostolique du Kiang-Si méridional, en remplacement de Mgr Rouger, décédé à Paris le 31 mars précédent.

M. Auguste Coqset, né à Ambleny (Aisne) le 28 juin 1847, reçu à Paris le 1^{er} octobre 1866, fut ordonné à Dax le 8 juin 1871. Il fut placé d'abord au diocèse d'Alger et enseigna au Séminaire « Lavigerie » de Kouba pendant quatre années, après lesquelles, sur sa demande, il fut envoyé en Chine. Il arriva à Shang-Hai le 21 mars 1875 et se rendit aussitôt à Péking, où il occupa plusieurs postes, dont le dernier fut, nous l'avons dit, la cure de l'église du Nan-Tang.

M. Coqset désira être sacré dans l'église dont il était le pasteur depuis deux ans. C'est donc dans la vieille église du *Nan-Tang* que, le 16 octobre 1887, Mgr Tagliabue, assisté de Mgr Sarthou de Tchong-Ting et de Mgr Reynaud du Tche-Kiang, lui donna la consécration épiscopale.

Mgr Coqset ne tarda pas à se rendre à son poste. Le 5 décembre suivant, il était à *Ki-Nan*, prenant possession du Vicariat du Kiang-Si méridional. Nous l'y retrouverons bientôt.

MORT DE MGR TAGLIABUE.

Un jour les Sœurs de Chala ayant exprimé à Monseigneur le désir de donner une retraite aux enfants de leur établissement, l'évêque, toujours désireux d'exercer le ministère des âmes et de préférence à l'égard des plus humbles fidèles, s'offrit pour entendre lui-même les confessions. C'est en remplissant cet acte de charité, dans une sacristie froide et humide, qu'il contracta le mal qui le conduisit au tombeau huit jours plus tard. Il s'agissait d'une fièvre typhoïde, compliquée d'une pneumonie. Il mourut le 13 mars 1890, entouré de ses confrères et muni des sacrements qu'il avait reçus en parfaite lucidité. Ses funérailles furent en tout semblables à celles de ses prédécesseurs sur le siège de Péking.

Fidèle imitateur de saint Vincent, Mgr Tagliabue s'est efforcé toute sa vie de s'effacer, de passer inaperçu, et il a réussi en partie. Le rôle exceptionnellement brillant joué par M. Favier, son principal collaborateur, dans toutes les affaires importantes, a pour ainsi dire masqué celui de l'évêque. En réalité, Mgr Tagliabue était vraiment la tête qui dirigeait toutes les difficiles négociations ; son ardent provicaire ne fut — comme il convenait d'ailleurs — que son bras droit. Mais l'évêque, bien loin de prendre ombrage de la popularité qui s'attachait au nom de M. Favier, soutint au contraire son confrère dans toutes les difficultés qu'il rencontra, et se fit à l'occasion son défenseur contre des accusations malveillantes, dont M. Favier fut l'objet à plusieurs reprises.

Quittons maintenant le champ de travail des missionnaires lazaristes de Chine et arrêtons-nous un instant sur l'un d'eux

qui — exception rare — était un véritable savant dans la science de la création, tout en demeurant toute sa vie un fils authentique de saint Vincent.

LE SAVANT M. ARMAND DAVID.

Parmi les missionnaires de cette époque il s'en est trouvé un qui, par le nombre et la valeur de ses travaux scientifiques, se fit une renommée universelle et devint une des gloires des Missions de Chine. Il s'agit de M. David.

M. Armand David naquit à Espelette, près de Bayonne (Basses-Pyrénées), le 7 septembre 1826. Son père était juge de paix ; il aimait l'histoire naturelle et ses conversations éveillaient en son fils un goût décidé pour tout ce qui est animal, plante ou fleur. L'enfant aimait à raisonner sur les beautés de la nature et, comme il avait la foi, il en admirait le Créateur .

Après sa première communion, il fut envoyé par ses parents au petit séminaire de son diocèse. Désireux de se consacrer aux missions lointaines, il quitta son pays en 1848 pour entrer le 4 novembre à Saint-Lazare, où il émit ses vœux le 5 novembre 1850.

Il n'avait pas encore achevé ses études théologiques, que le besoin de sujets obligea ses supérieurs à l'envoyer comme professeur de sciences naturelles au Collège de Savone (Italie), dirigé par nos confrères. Afin de rendre son cours plus intéressant, il créa lui-même un cabinet d'histoire naturelle, qui fut le premier de ceux qu'il devait fonder plus tard. Plusieurs des élèves qui reçurent son enseignement dans ce collège se sont fait un nom comme savants et comme explorateurs.

L'un d'eux, le marquis Doria, est devenu une des illustrations scientifiques de l'Italie, et fut le fondateur du merveilleux Museo Civico de Gênes, si admiré des connaisseurs.

M. David fut ordonné prêtre à Savone en mars 1853. Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque M. Etienne, se souvenant que ce confrère avait demandé les missions à l'étranger, le rappela d'Italie pour l'envoyer en Chine. Etant rentré à Paris pour se préparer à son départ en Chine, un jour, Mgr Mouly, avec qui il devait partir, le prit avec lui pour rendre une visite à un grand sinologue, M. Stanislas Julien, qui avait l'habitude de recourir aux missionnaires pour se procurer des ouvrages chinois. Tout en causant, l'évêque apprit au savant que son compagnon aimait l'histoire naturelle. Aussitôt, M. Julien, qui prenait intérêt à tout ce qui concernait la Chine, déclara au jeune prêtre qu'il entendait exploiter ses aptitudes au profit des savants français, et en conséquence, il le présenta à plusieurs de ses illustres confrères, pour qu'ils puissent lui donner des commissions. Ces savants étaient tous membres de l'Académie des Sciences. M. David leur promit de faire son possible pour satisfaire leurs désirs.

Arrivé à Péking le 5 juillet 1862, M. David se mit aussitôt à explorer les alentours de la capitale, tant pour préparer un cabinet de physique et de sciences naturelles à l'usage du collège qu'il était venu fonder au Nan-Tang, que pour tenir parole aux membres du Museum de Paris. Ses premiers envois furent très remarqués et ses trouvailles causèrent une grande surprise à Paris. Les administrateurs du Museum lui envoyèrent de chaleureux encouragements, en même temps qu'une subvention pécuniaire destinée à l'aider dans ses travaux de recherches. Le Museum fit alors intervenir le ministère de l'Instruction publique auprès du Supérieur général des Lazaristes, afin qu'il autorisât M. David à différer l'érection du Collège de Nan-Tang et à exécuter de grands voyages d'explorations dans les provinces moins connues de la Chine.

M. Etienne accorda l'autorisation demandée et le ministre décora l'entreprise du titre de « Mission scientifique », puis il envoya les fonds nécessaires pour couvrir les dépenses.

M. David fit en 1866 sa première grande excursion, toujours à pied, suivi du fameux « Sandatchiamba », le lama chrétien qui avait piloté MM. Huc et Gabet au Thibet. Ce voyage, exécuté de mars à octobre 1866, dans la Mongolie occidentale, fut employé à étudier à la fois la flore, la faune et la géologie des « Hauts-Plateaux ». Les nombreuses collections rapportées de cette campagne furent envoyées au Museum, accompagnées de notes et d'un journal de voyage avec itinéraire géologique, qui fut publié dans les *Nouvelles Archives*.

A son retour à Péking, M. David travailla à son propre musée, qui devint bientôt une des merveilles de la capitale. Il comprenait plus de 800 oiseaux, plusieurs beaux mammifères, environ 3 000 insectes ou papillons, un herbier et de nombreux échantillons minéralogiques.

En 1868, M. David quitta de nouveau Péking et alla explorer le Kiang-Si durant quatre mois ; ensuite il se rendit au Sse-Tchoan et au Thibet. Bientôt les fatigues et les privations supportées pendant ses voyages minèrent tellement sa santé, qu'elles l'obligèrent à retourner en Europe en 1870. Une amélioration inattendue s'étant produite dans son état, il revenait en Chine en 1872 et visita encore quelques autres provinces. Mais sa santé s'avéra si ébranlée qu'elle ne lui permettait plus de semblables travaux. Il dut reprendre la route de France en avril 1874.

M. David recouvra suffisamment la santé pour vivre encore vingt-six ans à Saint-Lazare, où il mit à profit le retour de ses forces pour fonder un nouveau cabinet d'histoire naturelle qui, grâce aux nombreuses relations qu'il avait nouées, acquit une notable importance. Il aimait à introduire dans son musée les visiteurs qui venaient parfois de très loin, ou bien les étudiants de Saint-Lazare, à qui il se faisait un grand plaisir de communiquer ses connaissances scientifiques. Devant ces superbes collections, M. David laissait éclater son admiration à l'égard de

la Puissance créatrice et attirait l'attention des visiteurs sur la richesse des dons de Dieu.

Si des esprits se sont étonnés qu'un missionnaire se soit adonné presque toute sa vie à des choses de science, tandis qu'il y avait autour de lui tant d'âmes à sauver, ils auraient dû aller aux informations. Ils auraient appris que M. David a été commis à ce genre de travaux par ses supérieurs. Ceux-ci avaient compris qu'il avait reçu de Dieu des talents spéciaux et qu'il était de leur devoir de les faire fructifier pour sa plus grande gloire. Par conséquent, M. David n'a rien entrepris que sous la bénédiction de l'obéissance.

Dieu rappela à lui ce savant missionnaire le 10 novembre 1900, à Paris, où depuis son retour de Chine, il vivait humble et régulier en fidèle disciple de saint Vincent de Paul.

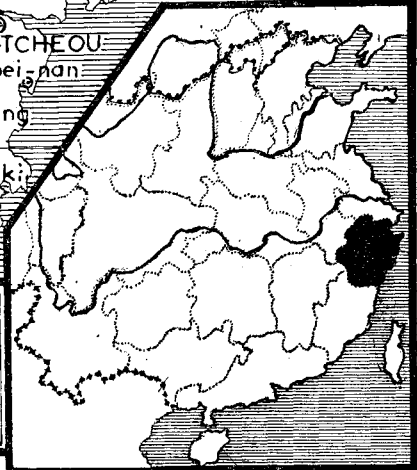
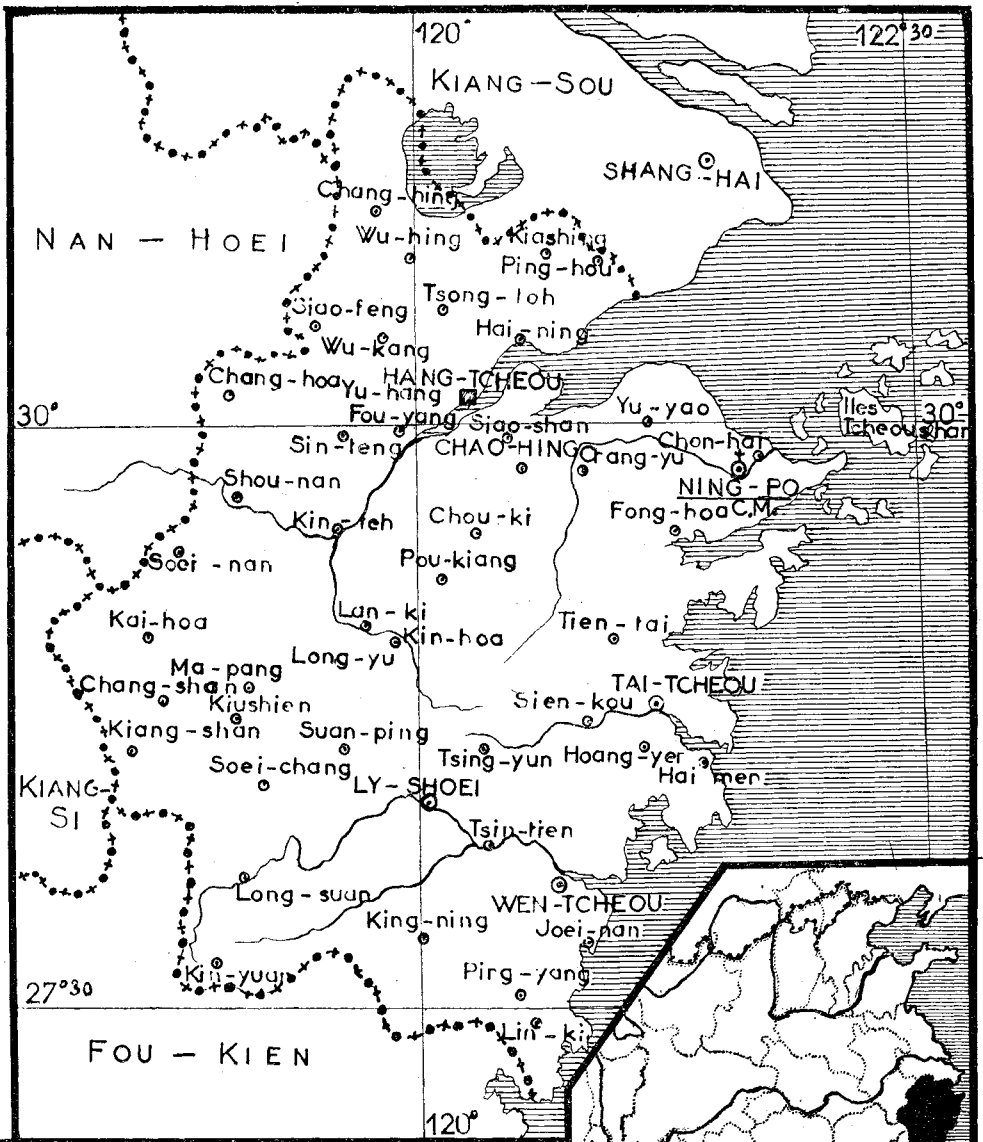
Retournons maintenant dans le Sud, où nous retrouverons d'abord l'ancien coadjuteur de Mgr Mouly, devenu vicaire apostolique du Tche-Kiang.

M. GUIERRY, VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHE-KIANG.

Nous avons vu que les deux évêques, NN.SS. Delaplace et Guierry, avaient dû se rendre au Concile du Vatican et qu'ils reçurent là, le 28 juin 1870, le décret qui les permutait réciproquement de leur siège respectif. Mgr Guierry était de retour à Shang-Hai le 1^{er} novembre 1870 et, le 8 novembre suivant, il prenait possession de son nouveau Vicariat de Ning-Po (Tche-Kiang). Lorsque Mgr Delaplace quittait la Chine pour se rendre à Rome, il remit à son provicaire, M. Montagneux, l'administration de son vicariat. Or, le premier acte de son successeur, fut de donner au même les pouvoirs de provicaire. Le choix était excellent, car M. Montagneux était un homme de confiance et un zélé missionnaire qui avait rempli d'importantes fonctions sous deux évêques.

Donnons ici un exemple du savoir-faire de ce missionnaire dans les difficultés imprévues. On sait que l'horrible massacre du 21 juin 1870 à Tientsin avait provoqué dans tout l'Empire un violent mouvement de haine contre les étrangers. Le 1^{er} juillet 1870, dix jours après l'événement, M. Montagneux écrivait à Mgr Delaplace à Rome : « ...Les nouvelles du nord de la Chine sont inquiétantes. Vous avez appris par mon télégramme l'horrible tragédie de Tientsin. Quoique tout paraisse tranquille ici au Tche-Kiang, si on ne tire pas vengeance éclatante des crimes abominables de Tientsin, nous pourrions bien en recevoir le contre-coup. Je tremble pour nos Sœurs de Hang-Tcheou... ».

Le contre-coup prévu ne tarda pas à se produire. Des bruits alarmants circulent parmi la population contre les Européens et s'aggravent de jour en jour ; bientôt on en vient aux injures et aux menaces. Comme il n'y avait pas de consul français à Ning-Po, M. Montagneux se rendit chez le consul anglais, lui exposa la gravité de la situation, lui démontra que le danger



LE TCHE-KIANG EN 1860.

●●●●● Limites des Provinces.
 ⊙ ● Villes importantes.
 ⊙ ⊕ Résidence du Vicaire Apostolique:
 NING-PO C.M.

ne menaçait pas seulement les missionnaires et les religieuses, mais bien tous les Européens quels qu'ils soient. Il pria le consul d'en avertir le gouverneur afin de le rendre responsable des malheurs qui pourraient arriver.

Le consul entra parfaitement dans ses vues et écrivit au mandarin dans le sens indiqué par le missionnaire. Le gouverneur, nommé Wen, avait déjà arrangé plusieurs affaires en faveur de la Mission. Il prit la chose en main, composa une proclamation pour le peuple et en envoya la minute au consul anglais, à l'effet d'examiner si elle était convenable. Celui-ci appela le provicaire et ensemble ils s'entendirent pour y faire quelques légères corrections, puis la renvoyèrent à son auteur. Celui-ci y prenait énergiquement la défense des Européens et menaçait des plus terribles peines quiconque oserait troubler l'ordre public et leur nuire, de quelque manière que ce fût. Dès que cette proclamation fut connue, tous les bruits cessèrent.

Voilà ce qu'obtenait ce modeste missionnaire, qui se disait propre à tout gêner dans la Mission. Le danger le trouve à son poste et le devoir lui fait tout oser, pour préserver des plus grands malheurs les personnes confiées à sa sollicitude, ainsi que beaucoup d'autres.

La première sortie de Mgr Guierry fut un voyage au Kiang-Si pour conférer la consécration épiscopale à Mgr Bray à Kiou-Kiang, le 20 novembre 1870. Dès son retour, il entreprit la visite des chrétientés de son vicariat. Ce sont les îles Tcheou-Shan qui eurent les prémices de son ministère. Il débarqua au petit port de Ting-Hai où se trouvait la résidence et fut reçu solennellement au Petit Séminaire, situé à un kilomètre de la ville, et dont M. Salvan était le directeur.

En mars 1871, l'évêque se trouvait à *Hang-Tcheou*, chef-lieu du Tche-Kiang, où déjà se construisait l'hôpital qui fut ouvert le 24 avril suivant. Il alla à *Kia-Shing*, à *Tche-Fou-Pang*, chrétienté déjà assez florissante. Là, les chrétiens le supplièrent de leur construire une église.

Comme ils étaient assez à l'aise, l'évêque leur répondit qu'il était à eux-mêmes de se cotiser, afin de réunir la somme nécessaire pour la construction de leur église, et qu'il leur viendrait en aide pour une petite part.

En l'année 1872, Mgr Guierry mit à exécution un projet qu'avait déjà en tête son prédécesseur, et qui consistait à séparer les grands séminaristes des petits. Il n'était pas encore question d'ériger un grand séminaire ; mais seulement de faire étudier les philosophes et les théologiens dans une résidence où il y aurait au moins deux prêtres, dont l'un pût donner des leçons. La résidence choisie fut *Hang-Tcheou*, la capitale qui n'avait pas encore beaucoup de chrétiens à administrer. Le curé était M. Pang, prêtre séculier, et le vicaire, M. Barbier, jeune confrère. Celui-ci fut chargé des seize ou dix-sept classes à faire chaque semaine à deux philosophes et autant de théologiens.

Plus tard, lorsque les études théologiques seront à peu près terminées, ils seront mis en probation pendant un an, avant de recevoir la prêtrise ; probation qui consistera à remplir l'office de maître d'école ou de catéchiste dans certaines résidences ; parfois même ils suivront le missionnaire dans ses tournées de mission. Ce genre de formation restera en usage jusqu'à l'érection d'un grand séminaire à Ning-Po.

Au cours de l'année 1872, Mgr Guierry fit une seconde tournée pastorale, comme il continuera de le faire chaque année, jusqu'à sa mort. Souvent même, les districts (doyennés) furent visités deux fois dans l'année. Il allait à *Tche-Fou-Pang* dans l'intention de déterminer l'emplacement de l'église projetée l'année précédente. On se souvient que l'évêque avait exhorté les fidèles à participer aux frais de sa construction. Or, le curé M. Guillot avait annoncé à Monseigneur que les chrétiens lui avaient remis la somme de 1 214 dollars chinois. Ceux-ci s'étant montrés généreux, on ne pouvait tarder davantage la construction.

Pendant le séjour de l'évêque, on arrêta tous les plans et, le 1^{er} juin, on commençait à démolir certains bâtiments qui gênaient. Au début de l'année suivante, les fondements de l'église furent posés. Tout le temps que dura la construction, les chrétiens s'employèrent à transporter les matériaux et à aider maçons et charpentiers. A l'automne 1873, une église de plus était élevée au Tche-Kiang. Elle sera ouverte et bénite par Mgr Guierry, le 14 juin 1875.

En juin 1874, Mgr Guierry était appelé officiellement à Paris pour assister à l'Assemblée générale, qui devait élire un successeur à M. Etienne, Supérieur général, décédé le 12 mars 1874. Le 30 juin l'évêque, en compagnie de Mgr Bray, s'embarquait pour la France. Ils firent également leur retour ensemble et rentrèrent à Ning-Po le 29 décembre 1874. Ils avaient amené avec eux deux confrères, M. Coursière pour le Kiang-Si et M. Gontharet pour le Tche-Kiang.

Sans tarder, Mgr Guierry reprit ses visites pastorales. En janvier 1875, il était à *Tcheou-Shan*, où il dut apaiser des disputes surgies entre chrétiens et païens, ou même entre chrétiens seulement, qu'il serait trop long de relater ici. Disons seulement qu'il tâchait toujours d'arranger les différends à l'amiable, sans passer par les tribunaux.

Pendant que l'évêque parcourait son vicariat, le provicaire restait à Ning-Po où sans cesse les missionnaires lui fournissaient des affaires à traiter. Pendant l'été de 1875, M. Montagneux contracta une grave dysenterie, dont il ne guérit pas complètement. Très affaibli et presque toujours souffrant, il dut modérer beaucoup ses activités.

Enfin, le 20 février 1877, une crise violente l'emporta. M. Montagneux n'avait que 52 ans, dont 26 passés en Chine au milieu de sollicitudes et de travaux de toutes sortes.

Citons quelques témoignages sur sa personne, donnés par ses collaborateurs. M. Fou Vincent, C.M. : « Ce qui m'a le plus frappé en lui, c'est sa force de caractère, au milieu des difficultés et des dangers sans nombre qu'il traversait. Quand tout était brouillé autour de lui, il était d'un calme remarquable ; il avait l'œil à tout ce qui le concernait ; il donnait courage et confiance à tous ceux qui l'entouraient ».

Un autre dit : « Quel aimable confrère pour tout le monde ! A le voir on eût cru qu'il n'avait rien à souffrir et, si ses traits n'eussent trahi la douleur, on l'eût cru sans aucune peine de corps ou de cœur ».

Mgr Delaplace écrivit de lui : « L'obéissance était chez lui la vertu qui primait toutes les autres. Je déclare que durant quinze années, il m'a toujours représenté au vif le solitaire de saint Climaque, « *qui Christi imaginem superiori suo imposuerat* ». Sa volonté était entièrement celle de ses supérieurs ; avec M. Montagneux, il n'était pas nécessaire de commander ni même de désirer ; il devinait, il s'offrait. Telle mesure peut-être ne lui plaisait pas, qui s'en serait douté ? Il l'exécutait, il la défendait, il en faisait ressortir les avantages. Y avait-il un poste périlleux ? C'était pour lui ».

LE PREMIER SYNODE RÉGIONAL DE HAN-KEOU.

La province civile du Tche-Kiang faisait partie de la troisième région ecclésiastique de Chine. Mgr Zanoli, Franciscain italien, vicaire apostolique du Hou-Pé oriental, étant le plus ancien évêque sacré de cette région, c'était à lui qu'incombait la convocation du synode régional qui, selon le décret de 1879, devait se réunir au cours de l'année suivante.

Mgr Zanoli annonça donc par lettre à tous les vicaires apostoliques de la troisième région que le synode s'ouvrirait le 8 avril 1880 dans la ville de *Han-Keou*.

Mgr Guierry se rendit au synode accompagné de ses deux théologiens et de Mgr Bray, du Kiang-Si septentrional. C'étaient les seuls évêques Lazaristes, les autres étaient Franciscains et Jésuites. Nous ne mentionnerons pas les actes de ce synode. Nous notons toutefois une décision particulière à cette région : « Les missionnaires feront tout leur possible pour détourner les chrétiens de la culture du « pavot », de la vente et, plus strictement encore, de « l'usage de l'opium ».

Le synode tint sept sessions. En dernier lieu, il fut convenu que le prochain synode se réunirait dans cinq ans, dans la même ville de *Han-Keou*.

Rentré chez lui le 24 mai, Mgr Guierry écrivait à M. Fiat, Supérieur général succédant à M. Boré : « ...Nous étions sept vicaires apostoliques, assistés de quatorze théologiens. Quoique nous fussions de quatre ordres ou congrégations différents, tout s'est passé en famille et de la manière la plus cordiale et la plus édifiante. Aussi tout le monde a-t-il paru enchanté

des résolutions qui ont été prises et des décrets qui ont été portés ».

MORT DE MGR GUIERRY.

Les voyages longs et pénibles fatiguaient beaucoup Monseigneur. C'était le lot de tous les évêques de ce temps : espaces immenses à parcourir et moyens de locomotion aussi lents que pénibles ; aussi, les voyons-nous mourir presque tous à un âge peu avancé.

A la fin de sa tournée épiscopale de 1882, Mgr Guierry se sentit atteint d'hydropisie ; ses forces dépérissaient, il avait perdu l'appétit, le sommeil. Le médecin le condamna à un mois de repos, à la fin duquel il se trouva un peu mieux, mais ne recouvra pas toutes ses forces. Il se crut donc incapable de porter plus longtemps la charge de ses devoirs apostoliques et sollicita d'être déchargé.

Il écrivit au Cardinal-Préfet de la Propagande pour exposer son cas. Il ne demandait pas un coadjuteur mais, comme s'il eût un pressentiment de sa fin prochaine, il demandait un successeur. Il écrivit dans le même sens au Supérieur général.

Pendant l'été de 1883, il s'abstint de voyager à cause de l'enflure de ses jambes, mais exerça son activité ordinaire à la résidence.

Dans les premiers jours d'août, un violent typhon soufflait avec furie et la marée, portée par le vent, inonda la résidence. Deux pieds d'eau recouvraient le sol du rez-de-chaussée. Monseigneur, seul dans sa chambre, se jeta sur son lit et attendit jusqu'à 5 heures du matin, moment où la marée descendait ; il dut marcher à pied, malgré l'enflure de ses jambes. C'était un dimanche ; il voulut célébrer le Saint-Sacrifice. Dans la journée une forte diarrhée se déclara et l'affaiblit beaucoup. Néanmoins il suivit tous les exercices de la journée, présida aux repas, récita le bréviaire. Le soir, sa chambre du rez-de-chaussée étant inhabitable, il fallut monter à l'étage. On aurait voulu appeler un médecin, mais les rues étaient impraticables.

Pendant la nuit, le malade se trouva très mal. Le lundi le médecin arriva enfin ; il constata que la maladie était très grave et voulut qu'on appelât un autre docteur. A 5 heures du matin, la voix du malade s'altéra, il ne pouvait plus articuler, les mots ne venaient pas, et ses facultés semblaient s'assoupir. Alors on lui administra l'Extrême-Onction. A 6 h 30, il s'éteignait sans agonie. Il mourut dans le fauteuil sur lequel il avait passé une bonne partie de ses nuits, ne pouvant rester au lit à cause de la chaleur. C'était le 8 août 1883. Mgr Guierry était âgé de 58 ans, dont 30 passés en Chine.

Avant son sacre, Mgr Guierry n'avait guère mené la vie de missionnaire dans la brousse ; il n'en comprit pas moins les difficultés attachées au ministère des prêtres qui travaillent au milieu des infidèles ; et quand l'un d'eux le consultait, la réponse

qu'il recevait valait celle qu'aurait pu faire le missionnaire le plus expérimenté.

Qu'il fut dur avec lui-même, nous l'avons vu dans les voyages incessants qu'il s'imposait pour connaître les besoins de son champ de travail ; ce n'étaient pas des voyages d'agrément. Il était homme de règle, et il la faisait observer plus par persuasion que par contrainte. Aussi recommandait-il à ses missionnaires de se bien soigner lorsqu'ils étaient malades ; alors il leur envoyait ce qu'ils désiraient ou ce qu'on demandait pour eux.

D'un tempérament un peu timide, si ses dons naturels n'égalèrent pas ceux de Mgr Delaplace, son zèle pour propager la foi dans son vicariat ne fut pas inférieur à celui qu'avait déployé son prédécesseur. Il a eu le mérite d'ouvrir à la foi la partie méridionale du Vicariat. D'ailleurs, la comparaison entre les deux tableaux suivants nous fournit la preuve que son zèle ne fut pas stérile. Toutes les œuvres s'étaient considérablement développées, bien que le nombre de ses collaborateurs n'eût pas augmenté : de nouveaux prêtres étaient venus, mais ils n'avaient fait que remplacer ceux que la mort avait emportés.

ETAT DU VICARIAT DU TCHE-KIANG
dressé le 15 avril 1871 par Mgr Guierry

Chrétiens	2 834	
Enfants de la Sainte-Enfance	708	Total : 3 542
Baptêmes d'adultes	130	
Catéchumènes	110	
Localités où se fait la mission.....	55	
Eglises	3	
Chapelles	23	
Ecoles de garçons :		
Nombre d'écoles	18	
Nombre d'élèves	217	
Ecoles de filles :		
Nombre d'écoles	5	
Nombre d'élèves	33	
Prêtres :		
Lazaristes européens	9	
— indigènes	2	
Séculiers indigènes	3	
Séminaristes	5	
Latinistes	12	
Filles de la Charité	21	
Orphelinats	3	
Hôpital	1	

ETAT DU VICARIAT DU TCHE-KIANG	
du 30 juin 1872 au 30 juin 1883, dressé par Mgr Guierry	
Chrétiens	5 191
Enfants de la Sainte-Enfance	892
Baptêmes d'adultes	318
Catéchumènes	439
Localités où se fait la mission	80
Eglises	8
Chapelles	35
Ecoles de garçons :	
Nombre d'écoles	33
Nombre d'élèves	381
Ecoles de filles :	
Nombre d'écoles	10
Nombre d'élèves	256
Prêtres :	
Lazaristes européens	9
— indigènes	3
Séculiers indigènes	3
Filles de la Charité européennes	
— indigènes	2
— postulantes	3
Orphelinats	3
Hôpitaux pour hommes	3
— pour femmes	3

PAUL-MARIE REYNAUD, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Après le décès de Mgr Guierry, ses consultants ouvrirent ses papiers secrets dans lesquels ils trouvèrent une enveloppe cachetée à la cire rouge, portant en latin cette inscription : « Nomination du Provicaire » du Tché-Kiang, à n'ouvrir devant témoins qu'après mon décès ».

Quand l'un des ayant droit eut ouvert le pli, il y lut à haute voix le nom de M. Paul-Marie Reynaud.

Que pensèrent les autres missionnaires de cette nomination du plus jeune d'entre eux, et qui ne comptait pas encore quatre années de présence dans le vicariat ? Nous l'ignorons ; mais la sympathie générale, dont il jouissait auprès de ses confrères, et dont nous trouvons le témoignage dans les lettres adressées à lui par plusieurs confrères européens et indigènes, alors que ceux-ci ne pouvaient prévoir que M. Reynaud serait placé un jour à leur tête, nous persuade que cette nomination fut favorablement accueillie.

Faisons donc connaître ce jeune provicaire, dont jusqu'ici nous n'avons cité le nom qu'une seule fois.

M. Paul-Marie Reynaud, né à Sainte-Croix-en-Jarez (Rhône), le 12 avril 1854, reçu à Paris le 19 mai 1873, ordonné le 7 juin 1879, arrivait en Chine le 24 septembre 1879.

Il resta à Ning-Po plus de deux années, tant pour étudier la langue, que pour s'exercer un peu au ministère de la paroisse. Ce jeune prêtre plein d'ardeur commençait à trouver un peu longue cette vie sédentaire.

Le 7 juillet 1882 il est envoyé à *Ting-Hai* (résidence de l'archipel de Tcheou-Shan) pour remplacer provisoirement M. Vaissière, directeur du Petit Séminaire, qui venait de tomber malade. Mais M. Vaissière était en même temps directeur du district dans lequel travaillaient deux ou trois prêtres. M. Reynaud devait donc s'occuper aussi des chrétiens. Pendant les vacances, il s'empessa d'aller voir les trois chapelles de l'île pour faire connaissance avec les chrétiens. En revenant de cette excursion qui n'avait duré que quelques jours, il apprenait le décès de M. Vaissière. La disparition de ce missionnaire allait, de provisoire qu'elle était, rendre définitive la situation de M. Reynaud à Tcheou-Shan.

Peu après, en effet, Mgr Guierry lui annonçait sa nomination de directeur des œuvres de Tcheou-Shan et des environs qui comprenaient le Petit Séminaire, la paroisse de Ting-Hai et le ministère auprès des Sœurs.

Loin d'avoir convoité ce poste devenu vacant, le jeune missionnaire ne s'attendait guère à ce qu'on songeât à lui en confier la direction.

Aussi, quand lui parvint la nouvelle de son placement, grande fut sa surprise, et vif le déplaisir qu'elle lui causa. Il s'ouvrit à son évêque de la répulsion qu'il éprouvait à embrasser tant de besogne. Celui-ci le comprit et lui promit un prompt secours, aussitôt qu'il en aurait la possibilité.

Un nouveau missionnaire lui arrivait le 2 octobre 1882. C'était M. Ibarruthy Bernard, né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 7 mars 1859, entré à Saint-Lazare le 26 septembre 1876 et ordonné le 3 juin 1882. Au mois de décembre suivant, il était envoyé à Tcheou-Shan avec la charge de diriger le Petit Séminaire. Ce qui permit au directeur de prendre contact plus facilement avec les chrétiens. Mais cette situation va être changée du tout au tout dans quelques mois. M. Reynaud qui trouvait le district de Tcheou-Shan trop lourd pour ses épaules, va être chargé de l'administration de tout le Vicariat.

En effet, aussitôt après la mort de Mgr Guierry il devenait provicaire, et ses nouvelles fonctions nécessitaient sa présence à Ning-Po. Il fallait immédiatement mettre un remplaçant pour la direction de Tcheou-Shan.

M. Reynaud choisit M. Heckman, alsacien, qui était en Chine depuis 1876, tandis qu'il en rappelait M. Ibarruthy pour lui confier la procure du Vicariat.

Vers la mi-mars 1884 M. Reynaud, qui trouvait trop nus les murs intérieurs de la cathédrale dédiée à l'Assomption (1), appela quelques peintres de la ville et leur fit orner les murs de festons et arabesques de couleurs variées.

Il était occupé à ce travail, lorsqu'il reçut de M. Meugniot une lettre datée du 16 mars, dans laquelle était inséré un télégramme portant ces mots : « M. Paul Reynaud nommé évêque, vicaire apostolique du Tche-Kiang ». Cette nouvelle se répandit rapidement jusque dans les parties les plus reculées du vicariat. Si M. Reynaud a éprouvé des craintes en assumant une si lourde charge, l'explosion spontanée des sentiments sympathiques de ses missionnaires a dû être pour lui un puissant encouragement à accepter ces nouvelles responsabilités.

Les deux décrets de la Propagande, dont l'un nommait M. Reynaud évêque de « *Fussula* », l'autre le nommait vicaire apostolique du Tche-Kiang, étaient datés du 7 mars 1884. Le 11 mai suivant, ces deux décrets arrivaient à Ning-Po.

Dès qu'il eut reçu ses bulles, l'élu fixa la cérémonie du sacre au 29 juin, fête de son Patron saint Paul. La cathédrale de l'Assomption fut magnifiquement ornée de tentures et de guirlandes. Huit jours avant le sacre, l'élu avait quitté la résidence de la ville pour celle de Kiang-Pé où, dans le recueillement et la prière, il se prépara à recevoir le sacrement qui lui donnerait la dignité de Pontife.

L'évêque consécrateur était Mgr Bray ayant pour assistants Mgr Garnier, S.J., du Kiang-Nan, et Mgr de Vos, C.I.C.M., de Mongolie.

Le lendemain, une autre cérémonie moins triomphale, mais non moins touchante, eut lieu à Ning-Po. Mgr Guierry avait été enseveli au cimetière de la Mission. Le vœu du provicaire, qui était aussi le vœu des missionnaires était que la dépouille de l'évêque reposât près de l'église de Kiang-Pé. Aussitôt que Mgr Reynaud connut sa nomination, il fit préparer le tombeau qui devait recevoir les restes de son prédécesseur, et il fixa l'inhumation au 30 juin, lendemain du sacre.

Les quatre prélats se rendirent au cimetière. Là, Mgr Reynaud fit la levée du corps ; Mgr Garnier, qui avait été sacré par Mgr Guierry, chanta la Messe. Après les absoutes données par les prélats, le cercueil fut déposé dans le caveau qui lui avait été préparé.

EPISCOPAT DE MGR REYNAUD.

Moins de trois semaines après la cérémonie, Mgr Reynaud allait à Tcheou-Shan pour ordonner deux jeunes prêtres chinois. Il était accompagné de trois hôtes qui, sur son invitation, étaient

(1) Il y avait deux églises et deux résidences à Ning-Po, l'une en ville où se trouvait la cathédrale, l'autre à Kiang-Pé sur le petit port fluvial. Les Vicaires apostoliques habitaient tantôt l'une tantôt l'autre.

venus passer quelques jours à Ning-Po. C'était Mgr Rouger qui, après avoir subi les mauvais traitements que nous avons racontés plus haut était allé se reposer à Shang-Hai ; M. Anot, son socius, et M. Meugniot, procureur général à Shang-Hai. Le 18 juillet, eut lieu l'ordination dans l'église Saint-Michel de Ting-Hai et le lendemain, 19, fête de saint Vincent, Mgr Rouger pontifiait.

Le 12 août suivant, débarquaient à Shang-Hai les trois confrères. M. Ganduglia Antoine, Italien, destiné au Kiang-Si, M. Paul Ferrant et M. Charles Mustel, tous deux placés au Tche-Kiang.

Le 6 octobre 1885, Mgr Reynaud perdait un de ses meilleurs prêtres indigènes. C'était M. Fou Vincent que nous avons cité souvent. Il était le premier prêtre chinois sorti de la province du Tche-Kiang. Né à Ma-Peng en avril 1825, il fut reçu au Séminaire de Macao le 1^{er} septembre 1843 et fut ordonné prêtre en 1849 par Mgr Lavaissière. Depuis ce jour jusqu'à la dernière heure de sa vie, il se montra digne de sa vocation.

Il avait joui de la confiance de Mgr Lavaissière qui, alors que M. Fou n'était encore que diacre, lui avait remis la direction du séminaire. A lui encore avait eu recours Mgr Danicourt pour maintenir le poste de Tcheou-Shan au milieu des troubles causés par les païens. Avec M. Montagneux, il avait été le conseiller apprécié de NN.SS. Delaplace et Guierry ; après le décès de M. Montagneux, M. Fou était devenu le bras droit de Mgr Guierry.

Pourtant M. Fou n'était pas un aigle. Quand il fut ordonné prêtre, il était faible en littérature chinoise, mais à force de persévérance dans l'étude de cette langue, il parvint à la posséder si bien, que les évêques précités lui confiaient la rédaction de leurs lettres aux autorités chinoises, et lui donnèrent à traduire du latin en chinois plusieurs ouvrages.

Les missionnaires qui ont vécu avec lui disaient qu'ils ne trouvaient jamais M. Fou inoccupé ; dès qu'il avait un moment libre, on le voyait un livre à la main. Ses confrères chinois avaient pleine confiance en lui et le consultaient ; il jouissait en même temps de l'estime de tous les prêtres européens (2).

Vers la fin de l'année 1885, Mgr Reynaud fut invité à assister comme coconsécrateur au sacre de Mgr Vic, premier vicaire apostolique du Kiang-Si Oriental. La cérémonie eut lieu à Fou-Tchéou le 24 janvier 1886.

Les évêques présents au sacre avaient, au cours des quelques jours qui le suivirent, examiné ensemble certaines questions relatives aux meilleurs moyens de faire avancer le Royaume

(2) Nous faisons remarquer une fois pour toute que, pour ce qui regarde le Vicariat du Tche-Kiang, la source principale de notre récit est la revue mensuelle *Le Messager de Ning-Po*, dont le rédacteur fut longtemps M. Boucherie, prêtre séculier du Vicariat.

de Dieu dans leurs vicariats respectifs. Or, un des obstacles à une plus large expansion de l'Évangile était évidemment la pénurie de missionnaires à laquelle il fallait chercher un remède. Après avoir étudié le problème sous toutes ses faces, les évêques en vinrent à ce projet : l'un d'entre eux irait en France essayer de recruter du personnel dans les séminaires. Le plan dressé fut signé par les quatre évêques présents et... resta dans les cartons à cause de la crainte qu'une telle démarche ne déplût au Supérieur général.

Mais si le projet dormait dans quelque tiroir, il se précisait et mûrissait dans la tête de l'évêque du Tche-Kiang, et quand celui-ci jugea l'heure venue, il le soumit — comme une idée personnelle — à M. Fiat.

Le Supérieur général lui répondit : « Je ne suis pas convaincu de l'efficacité des moyens que vous voudriez employer. Néanmoins, je ne trouverais pas mauvais que l'un de vous vienne en France, après en avoir obtenu la permission de Rome. Mgr Reynaud communiqua à ses confrères évêques la réponse de M. Fiat qui, si elle n'était pas favorable à leur projet, du moins elle ne refusait pas de consentir à un voyage de l'un d'eux, à la condition d'en avoir permission de Rome. Or, une occasion de provoquer cet appel s'offrit d'elle-même.

Le 19 octobre 1886. M. Meugniot informait Mgr Reynaud de l'arrivée à Shang-Hai de Mgr Rouger, malade et obligé de retourner en France pour se soigner. « Mais, écrit-il, je n'oserais le laisser partir seul, dans l'état où il se trouve... Auriez-vous quelque velléité d'aller en France ? ». Sans doute, Mgr Reynaud, le plus jeune des évêques, n'aurait osé s'offrir comme socius de Mgr Rouger. De ce jour, il y eut échange de correspondances entre Ning-Po et Shang-Hai et entre Shang-Hai et Paris. Finalement, un télégramme venait donner à Mgr Reynaud la permission d'accompagner Mgr Rouger en France. Ils quittèrent Shang-Hai le 23 décembre 1886, et arrivèrent à Marseille le 31 janvier (3).

Mgr Reynaud était à peine arrivé de quelques jours à Paris que sa bonne volonté était mise à contribution. Elle le sera d'ailleurs constamment pendant le séjour qu'il fit en France. C'était des conférences sur les Missions ou sur les œuvres de la Sainte-Enfance à donner dans les églises de Paris d'abord, puis dans les diocèses où il se rendit pour visiter les parents de ses confrères du Tche-Kiang.

Le 15 juillet 1887, Mgr Reynaud rentrait à Ning-Po amenant avec lui M. Joseph Donjoux placé au Kiang-Si et M. Barberet destiné au Tche-Kiang. Mais qu'était devenu le plan de recrutement, dont nous avons parlé comme motif principal de ce voyage ? Écoutons Monseigneur lui-même s'en expliquer au Supérieur général : « On m'a grondé beaucoup à mon retour de

(3) Nous avons dit plus haut comment mourut Mgr Rouger.

n'avoir pas donné suite à mon projet de recruter des séminaristes en France pour nos Missions. Pour le faire avec autorité, je me sentais trop jeune et trop seul... Néanmoins, j'ai sondé le terrain... j'ai en vue quelques *jeunes*, sur lesquels on m'a donné de bons renseignements... ».

L'un de ces jeunes arriva en effet l'année suivante.

LE DEUXIÈME SYNODE RÉGIONAL DE HAN-KEOU.

Le 6 mai 1880, au moment de se séparer, les vicaires apostoliques qui avaient assisté au premier Synode de Han-Keou, avaient décidé que le synode suivant se réunirait de même dans la même ville dans cinq ans. Mgr Zanoli, qui avait présidé le Synode de 1880, étant mort en 1883, la Propagande chargea en 1885 Mgr Philippi, Franciscain, de convoquer le second synode. Dès mars 1886, celui-ci informa ses collègues de la troisième région que le synode s'ouvrirait le 8 mai 1887 à Han-Keou. Mgr Reynaud qui, comme nous l'avons dit, devait s'absenter, avait nommé pour le remplacer M. Heckman, sans désigner d'autres théologiens. Mgr Rouger étant décédé au début de 1887, ce fut M. Pères qui représenta le Kiang-Si Méridional.

La première session se tint le 8 mai et la dernière le 17 mai. Le 12 mai, dans l'église Saint-Joseph, une Messe pontificale de Requiem fut célébrée pour le repos éternel de ceux qui, présents au premier synode, étaient depuis décédés : NN.SS. Zanoli, Guierry, Rouger ; les PP. Carli, O.F.M. ; Suarez, O.S.A. ; Villanova, O.S.A. et Fou Vincent, C.M.

Il y eut douze sessions. Les décrets rendus par les membres sont rangés sous trois titres : 1° du *Clergé* ; 2° des *Chrétiens* ; 3° des *Infidèles*. Il serait inutile de transcrire ici les chapitres qui viennent sous ces titres.

Le tout fut envoyé à Rome. Les cardinaux de la Propagande décrétèrent le 19 décembre 1888 que les actes du second synode de Han-Keou devaient être reconnus. Soumise au Pape Léon XIII cette sentence fut approuvée.

Dans leur dernière session, les membres du synode avaient voté une motion selon laquelle leur prochaine réunion devait se tenir en l'année 1892. Or, ce ne sera que vingt-trois ans plus tard que devait avoir lieu le troisième synode dans cette ville de Han-Keou, lequel sera présidé par Mgr Reynaud lui-même. Mais avant d'arriver à cette date (1910), il nous reste à rapporter beaucoup d'événements.

Le 6 octobre 1888 arrivait à Ning-Po une nouvelle recrue. C'était M. Pierre Louat, l'un des *jeunes* que Monseigneur avait eus en vue en France lors de son voyage. Né à Givors (Rhône), le 2 février 1865, M. Louat étudiait au Petit Séminaire de Verrière, lorsque l'évêque y passa quelques jours, durant lesquels il fit plusieurs conférences aux élèves.

Le résultat fut que huit rhétoriciens demandèrent leur admission à Saint-Lazare, pour être envoyés en Chine. Mais

quand ils eurent appris qu'une fois entrés dans la Congrégation, il pourrait bien se faire qu'ils fussent envoyés ailleurs qu'en Chine, ils retirèrent leurs demandes. Quant à Pierre Louat, qui avait avec Monseigneur quelque lien de parenté, il s'entendit avec lui pour venir au Tche-Kiang sans passer par Saint-Lazare.

C'est ce qui eut lieu en effet l'année suivante. Il fit son séminaire interne avec les séminaristes chinois, et continua ses études avec eux.

Il émit les vœux le 28 novembre 1890 et fut ordonné le 21 juin 1891.

M. PHILIPPE MEUGNIOT, PREMIER VISITEUR
DE L'UNIQUE PROVINCE DES LAZARISTES EN CHINE.

A cette époque s'accomplit une modification importante dans le statut des Missions lazaristes en Chine.

Nous avons vu précédemment que chaque fois qu'un missionnaire lazariste était nommé par Rome vicaire apostolique, il devenait, par le fait même, le supérieur religieux de tous les confrères qui travaillaient sous sa juridiction dans son vicariat. De plus, le Supérieur général lui conférait en même temps les pouvoirs de Visiteur (ou Provincial) ; de sorte que tout vicariat lazariste constituait une petite province de la Congrégation de la Mission.

En conséquence, tous les prédécesseurs lazaristes de NN.SS. Lavaissière, Danicourt, Delaplace, Guierry avaient été nommés visiteurs par le Supérieur général. Il en était de même dans les vicariats du Kiang-Si et du Tche-Ly.

Seul, Mgr Reynaud, tout en étant supérieur régulier de ses confrères ne fut pas nommé visiteur. Le Supérieur général avait un plan à réaliser.

C'était la réunion de toutes ces petites provinces en une seule et unique province. Ce projet fut mis à exécution quand, en 1890, le Supérieur général nomma M. Meugniot Visiteur de tous les missionnaires lazaristes en Chine, ne formant désormais qu'une seule province dite « Province de Chine ». M. Meugniot conservait son titre et office de « Procureur des Missions lazaristes de Chine ».

M. Philippe Meugniot, né à Viserny (Côte-d'Or), le 15 mai 1844. Sa mère était la sœur cadette de la future sainte Catherine Labouré.

Reçu à Paris le 9 août 1863, ordonné prêtre le 22 mai 1869, il exerça plusieurs années le ministère en France, notamment à Saint-Pons. Il arriva à Shang-Hai le 16 septembre 1880 en tant que Procureur des Lazaristes en Chine. Donc, dix années après, M. Meugniot ajouta à ses fonctions de Procureur, la charge de Visiteur des Lazaristes de Chine jusqu'en juin 1899, date de son rappel en France en qualité d'Assistant du Supérieur général.

LA BÉATIFICATION DU BIENHEUREUX PERBOYRE.

Au cours de l'année 1890, on célébra au Tche-Kiang, comme dans tous les autres vicariats confiés aux Lazaristes, des solennités à l'occasion de la béatification du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre. Dans les plus importantes chrétientés du vicariat des triduums furent célébrés. A *Hang-Tcheou* notamment, une circonstance touchante rappelait aux missionnaires et aux chrétiens le souvenir de celui que l'on glorifiait : c'était la présence de la sœur du bienheureux martyr. Il y avait de longues années que Sœur Gabrielle Perboyre se dévouait au service des pauvres et des malades dans l'établissement de la capitale. Elle avait fait partie du premier contingent des Filles de la Charité, arrivées à Macao en 1847. Mgr Reynaud présida lui-même le triduum célébré dans cette ville de *Hang-Tcheou*.

LES VIERGES DU PURGATOIRE.

Dans le Sud comme dans le Nord, il y avait beaucoup de jeunes filles qui désiraient garder le célibat et se donner aux bonnes œuvres. Or, toutes ne pouvaient remplir les conditions requises pour être admises chez les Filles de la Charité. Il leur fallait une certaine instruction ; or, à cette époque, seules les familles riches se donnaient le luxe de faire étudier leurs filles. Il fallait aussi étudier un peu le français. Pour des personnes qui ne savaient pas même, ou à peine lire dans leur propre langue, on pense bien que rien que la perspective d'avoir à apprendre un idiome étranger suffisait à bannir toute pensée d'entrer chez les Filles de saint Vincent. De plus, leur noviciat était à Chang-Hai ; l'aspirante devait sortir de sa province et... peut-être n'y jamais revenir.

Toutes ces raisons militaient en faveur de l'érection d'une société de religieuses indigènes dans les différents vicariats. Comme Mgr Delaplace avait longuement réfléchi avant de fonder les « Joséphines », de même Mgr Reynaud mûrissait son plan avant de le mettre à exécution.

Enfin, le 25 janvier 1892, fut érigée officiellement la nouvelle société. Comme toute institution religieuse, le premier but que visait la « Société des Vierges du Purgatoire » était la sanctification personnelle de ses membres. Elle leur offrait comme moyens généraux pour y parvenir, les trois vœux ordinaires, simples et temporaires, renouvelables au 25 janvier, jour de sa fondation. Avant d'être admises à les prononcer, les aspirantes auraient à subir l'épreuve de trois années de noviciat. A cette fin générale s'en ajoutait une particulière à la société elle-même : c'était, comme son nom l'indique, le soulagement des âmes du Purgatoire. Les pratiques pieuses spéciales à ce devoir étaient : récitation de l'Office des Morts (traduit en chinois) et Messes spéciales à faire célébrer pour le repos éternel des âmes des défunts. La seconde fin de la société était l'apostolat convenable à leur sexe : écoles, catéchuménats et orphelinats. L'autorité de la société réside dans la personne du

vicair apostolique, le véritable supérieur. Celui-ci exerce son autorité par l'organe du directeur et d'un sous-directeur. Les Sœurs ont à leur tête une supérieure générale élue par elles, et confirmée par l'évêque.

Quand M. Ibarruthy fut chargé de l'œuvre et reçut les premières postulantes, celles-ci n'étaient que sept. Deux mois après, douze autres aspirantes à la vie religieuse étaient admises au noviciat.

Nous dispensant de suivre les progrès de la Société, il nous suffit de relater le rapport de 1911 qui dit : « Jusqu'à ce jour, 85 jeunes filles sont entrées dans la Communauté. En ce moment elles sont au nombre de 60 ». Cinq ans après leur fondation, la Société commença à entreprendre les œuvres pour lesquelles elle avait été instituée. En 1897, six Sœurs partaient à *Hai-Men* ; six autres à *Wen-Tcheou* ; puis successivement à *Ma-Peng*, à *Chao-Shing*, etc...

Vingt ans auparavant, Mgr Delaplace en instituant les Sœurs de Saint-Joseph (Joséphines), et Mgr Reynaud en fondant les « Vierges du Purgatoire », rendirent à la cause de la formation de la jeune fille et de la femme chrétienne un signalé service, en même temps qu'ils donnaient à leurs missionnaires des collaboratrices précieuses, par lesquelles l'évangélisation pouvait pénétrer beaucoup plus facilement dans l'intérieur des familles. Aussi, vit-on bientôt se multiplier des institutions analogues dans les diverses Missions de Chine.

A l'occasion du dixième anniversaire de son sacre, Mgr Reynaud fit paraître un tableau comparatif de l'état de la Mission du Tche-Kiang entre les années 1884 et 1894. Nous ne lui emprunterons que les chiffres les plus importants.

TABLEAU COMPARATIF

Le Vicariat du Tche-Kiang en l'année 1884 et l'année 1894

	1884	1894
Catholiques	6 339	9 419
Missionnaires C.M. :		
Prêtres européens	11	12
— indigènes	4	6
Frères coadjuteurs	3	2
Prêtres séculiers indigènes	3	2
Religieuses :		
Filles de la Charité	30	32
Vierges du Purgatoire	0	25
Lieux où se donne la mission annuelle	84	133
Catéchumènes bien disposés	615	2 500
Baptêmes de païens adultes	129	477
Résidences de missionnaires	8	9

Séminaires :

1 grand séminaire : élèves	7	9
1 petit séminaire : élèves	13	19

Ecoles :

Ecoles primaires de garçons	38	35
Nombres d'élèves	400	810
Ecoles primaires de filles	8	15
Nombre d'élèves	188	471

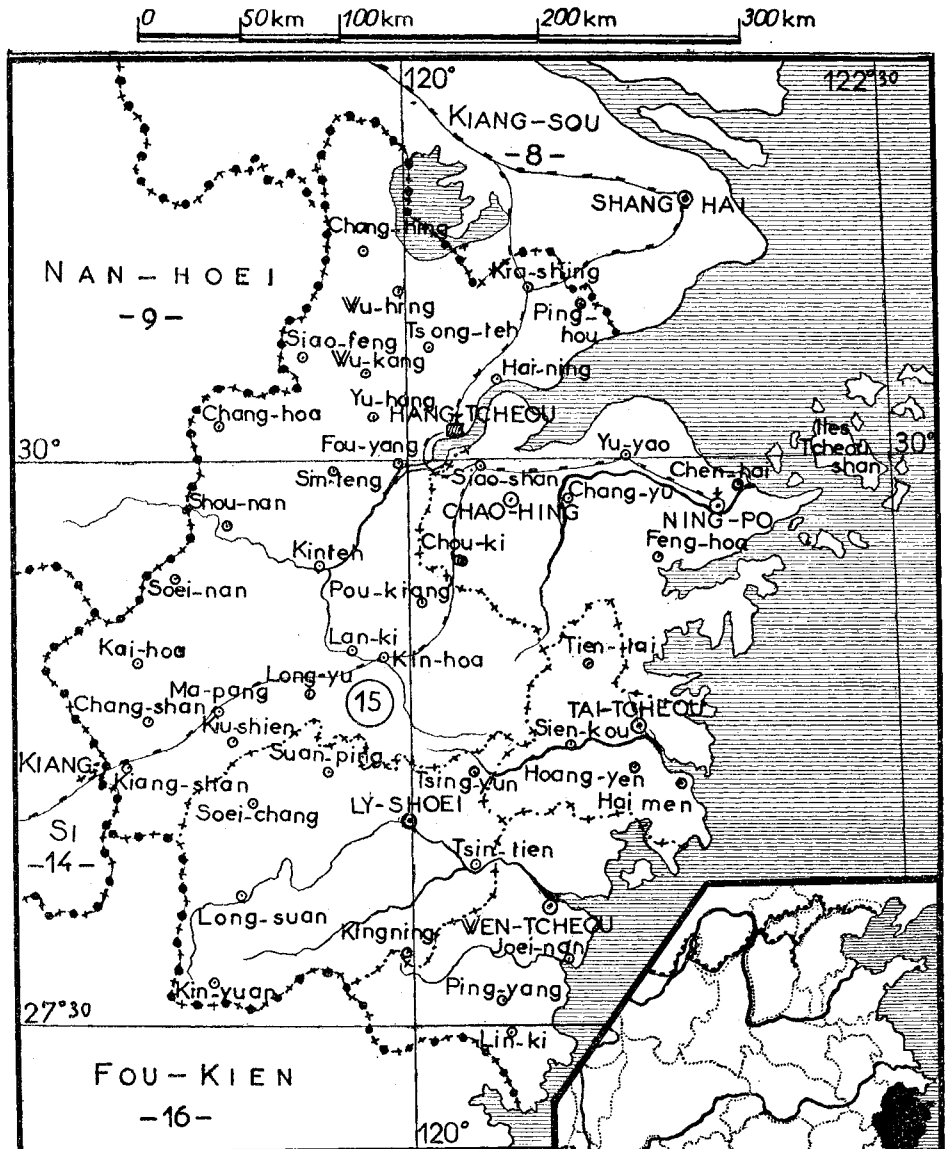
Trois années s'étaient écoulées. Les comptes spirituels de l'année 1897-1898 des vicariats lazaristes avaient été publiés. Mgr Reynaud avait comparé ceux de son vicariat du Tche-Kiang avec ceux du Kiang-Si et du Nord. Dans une lettre circulaire à ses missionnaires, il leur fait part des réflexions que lui avait suggérées cet examen. « En général, dit-il, nos résultats sont inférieurs à ceux obtenus par nos confrères des autres vicariats ». L'évêque semble attribuer cette infériorité à l'inclination de certains missionnaires à se confiner dans leur résidence. (La même remarque sera faite plus tard par Mgr de Guébriant, visiteur apostolique des Missions de Chine en 1920.) Monseigneur s'explique : « Les résidences favorisent la vie régulière ; elles sont un moule presque nécessaire pour christianiser les catéchumènes... Mais d'un autre côté, ces résidences nous font perdre un temps précieux. Deux missionnaires dans une résidence n'ont pas quoi s'occuper ; un seul suffit. Que dire s'ils sont à trois !

« On l'a compris en plusieurs endroits, où les missionnaires se partagent le district qu'ils parcourent en tout sens, à plusieurs reprises... L'un d'eux, à tour de rôle, garde la résidence pendant que les autres travaillent dehors... Pour eux, la résidence n'est pas une caserne où l'on passe le temps à faire l'exercice sans jamais se battre ; mais un cénacle où ils viennent secouer la poussière du combat, renouveler leurs munitions pour faire de nouvelles conquêtes.

Nous trouvons pour l'exercice 1899-1900 :

Nombre de catholiques	12 597
— de catéchumènes	5 481
— de prêtres étrangers	12
— de prêtres indigènes	11
— de petits séminaristes	43

Comme nous sommes arrivés à la fin de la troisième période de notre histoire, nous quittons le Tche-Kiang pour nous transporter dans les autres vicariats, afin de voir sommairement les progrès qui s'y sont accomplis jusqu'en 1900. Ensuite nous reprendrons notre récit de la quatrième et dernière période, qui ira de l'année 1900 jusqu'à l'irruption du communisme en Chine en 1950.



LE TCHE-KIANG EN 1950.

••••• Limites des Provinces.

--- Limites des Evêchés.

⊠, ⊙ : Archevêché et Evêchés.

— Voies ferrées.

Archevêché : HANG-TCHEOU.- Diocèses: NING-PO, LY-SHOEI, TAI-TCHEOU.

LE VICARIAT DE TCHENG-TING-FOU (TCHE-LY SUD-OUEST).

Nous disions plus haut, après avoir annoncé le sacre de Mgr Sarthou, que nous suivrions plus tard ses activités dans le vicariat de Tcheng-Ting. Nous rappelons qu'il fut sacré dans la ville même par son ancien évêque, Mgr Tagliabue, le 26 avril 1885. Pendant la vacance, ce vicariat fut administré par le provicaire, M. Moscarella.

Tout d'abord, Mgr Sarthou examina avec soin l'état de la Mission dont il avait assumé la charge. Après s'être rendu compte minutieusement de toutes les œuvres existantes, et s'être informé des projets que pouvait avoir eus en vue son prédécesseur, il résolut de continuer sans innovation l'œuvre entreprise. Il confirma M. Moscarella dans toutes ses charges de vicaire général, de procureur, de directeur des séminaristes et de la société des « Joséphines » que l'évêque précédent avait fondée à l'instar de celle que Mgr Delaplace avait instituée à Péking, avec cette différence que les Joséphines de Tcheng-Ting restèrent plus longtemps sous la dépendance des Filles de la Charité.

Monseigneur sanctionna la détermination qu'avait prise Mgr Tagliabue, avant son départ, de détacher du district de Kia-Tchoang toute la partie méridionale du vicariat, pour en faire un nouveau district, dont le centre serait la ville de Shun-Teh.

L'évêque chargea M. Brugière, directeur de Kia-Tchoang, d'acheter dans la ville de Shun-Teh les terrains nécessaires pour y construire une résidence et une église (4).

M. Brugière rencontra de la part des lettrés et des notables de la ville une très forte opposition à l'acquisition de ces terrains ; mais, grâce aux traités existants, l'affaire put être menée à bien.

Chaque année, Mgr Sarthou accomplissait régulièrement ses visites pastorales, et ne manquait pas de prendre note de l'état des districts visités et de leurs besoins. Ces notes conservées donnent la caractéristique de chacun des districts, qui étaient au nombre de cinq.

Comme exemple, disons ce qu'il pensait de deux districts qui, plus tard devinrent deux vicariats florissants.

DISTRICT DE TCHAO-TCHEOU (1886-1887).

« Ce district est composé tout entier de vieux chrétiens. La foi, par conséquent, a pu pousser de profondes racines ; néanmoins, si l'on excepte quelques chrétientés vraiment ferventes, une bonne partie des autres laissent à désirer par leur esprit trop terre à terre.

(4) Voir *Notes d'Histoire* sur le Vicariat de Tcheng-Ting-Fou écrit par M. Morelli, C.M., prêtre de cette Mission en 1933.

DISTRICT DE SHUN-TEH (1887-1888).

« L'impression a été généralement bonne. Toutes ces chrétiens d'une vingtaine d'années sont assez observantes. Le dimanche on prie, on cesse de travailler, et pourtant les chrétiens sont pauvres. Le *Kiu-lou* (région du pays) en particulier, quoique un peu sauvage, est très édifiant. Bien soigné ce district peut devenir excellent. Les missionnaires devront être généreux et mortifiés dans ces parages ».

A peine cinq années étaient-elles écoulées que Mgr Sarthou recevait le Bref de Rome, daté du 6 juin 1890, qui le transférait au siège de Péking devenu vacant, par le décès de Mgr Tagliabue. Il partit à Péking en septembre suivant et non sans regret, car il s'était attaché à ce vicariat de Tcheng-Ting, où il avait passé cinq années, qui lui avaient procuré bien des consolations. « Cela m'allait comme un gant », disait-il.

Après le départ de Mgr Sarthou, M. Moscarella reprit la direction de la Mission pendant la vacance.

L'année suivante, le 28 juillet 1891, un décret de Rome nommait M. Bruguière évêque de « *Cina* » et vicaire apostolique de Tcheng-Ting. Comme son prédécesseur, il voulut être sacré dans sa cathédrale et en présence de ses chrétiens. Le 13 décembre 1891, Mgr Sarthou descendait de Péking et lui conférait la consécration épiscopale.

Mgr Jules Bruguière, né à Nant (Aveyron), le 12 août 1851, reçu à Paris le 16 décembre 1872, fut ordonné le 26 mai 1877. Le 5 octobre suivant il arrivait en Chine et se dirigeait aussitôt sur Tcheng-Ting.

D'un tempérament vif et enjoué, Mgr Bruguière apprit très vite la langue parlée et les us et coutumes des Chinois, de sorte que, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, il était à même de saisir et de débrouiller les affaires les plus compliquées. Comme Mgr Anouilh, il aimait à converser avec les gens du peuple, aussi devint-il très populaire parmi chrétiens et païens.

Son premier acte fut de donner à Mgr Anouilh une sépulture plus digne de lui. Il fit construire une chapelle funéraire au cimetière situé au *Pai-Tang*, à quelques kilomètres de la ville. On y inhuma solennellement les restes du premier évêque et fondateur du vicariat. En 1892 Mgr Bruguière se rendit au deuxième synode régional de Péking. Nous reparlerons de cette assemblée lorsque nous suivrons Mgr Sarthou à Péking.

Dès son retour, Mgr Bruguière se mit à l'œuvre qui le préoccupait le plus : la formation du clergé. Jusque là, le manque de personnel et de ressources n'avait pas permis la division du grand et du petit séminaire.

Les élèves petits et grands étudiaient ensemble dans un local de la résidence épiscopale. En 1887, on songea à former les théologiens au Séminaire de Péking. M. Coursière, qui en était chargé, y conduisit huit de ses élèves ; mais ceux-ci, sortis de

leur milieu, ne purent s'habituer au climat de Péking, et durent revenir l'année suivante plus ou moins malades. Cependant, le nombre des vocations augmentant sans cesse, le moment était venu de faire les sacrifices nécessaires.

En 1893, l'évêque fit bâtir près du cimetière de Pai-Tang quelques maisons et y fit transporter le petit séminaire qu'il confia à M. Meineri, tandis que les philosophes et les théologiens continuèrent d'étudier en ville. Dans son rapport à la Propagande, Mgr Bruguière écrit en 1896 : « Le vicariat compte vingt-sept prêtres, dont treize européens et quatorze indigènes. Au grand séminaire, sept élèves étudient la théologie. Au petit séminaire quarante-cinq élèves s'appliquent à l'étude des langues chinoise et latine, et se préparent à entrer au grand séminaire. Nous pouvons facilement faire un choix d'enfants et les mettre de bonne heure au petit séminaire à 12, 13 et 14 ans ; mais plusieurs quittent le petit séminaire, les uns dégoûtés par les difficultés de l'étude, les autres par manque d'aptitudes... en somme, un petit nombre arrivent à l'ordination ».

Malgré cette appréciation un peu timorée, les deux séminaires donnèrent de bons résultats, et Mgr Bruguière put ordonner beaucoup de prêtres indigènes, qui devinrent bientôt plus nombreux que les prêtres européens et permirent à ceux-ci — sans négliger le soin des chrétiens — de s'adonner davantage à la conversion des infidèles.

Cette dernière œuvre était en butte à une grosse difficulté : on manquait de catéchistes capables. On ne trouvait plus guère de ces bons chrétiens qui, autrefois remplissaient cet office de maîtres de catéchuménat, par pur dévouement, sans recevoir de salaire. Les conversions se multipliant, il fallait faire appel à un plus grand nombre de maîtres ; mais d'une part, la pauvreté de la plupart des fidèles ne leur permettait pas de s'absenter longtemps de leur foyer, car il fallait pourvoir à l'entretien de leur famille ; d'autre part, la Mission, pauvre elle aussi, ne pouvait donner aux maîtres qu'un salaire insuffisant. On tâcha de pallier à cet inconvénient, par la Société Saint-Paul.

LA SOCIÉTÉ DE SAINT-PAUL.

Un jour de l'année 1895, un missionnaire déjà expérimenté par quinze années d'apostolat dans le vicariat, M. Morelli, proposa d'instituer une société religieuse d'hommes, dont le but serait d'aider le missionnaire dans toutes ses œuvres, et surtout dans la prédication aux païens, et dans la formation des nouveaux chrétiens. Mgr Bruguière fut immédiatement gagné à cette idée et voulut que la nouvelle association se mit sous la protection de saint Paul et en portât le nom.

On réunit quelques gens bien disposés et on leur fit observer un règlement que M. Morelli avait élaboré. M. Tchen Vincent fut chargé de cette œuvre. Les débuts furent lents et pénibles.

Aussi, voit-on peu d'œuvres similaires dans les autres vicariats. Le règlement des « Paulistes » — c'est ainsi qu'ils sont désignés — dut recevoir plusieurs modifications successives. Au début, ils ne faisaient que les deux vœux de chasteté et d'obéissance. Ensuite fut ajouté le vœu de pauvreté. Ces vœux ne sont qu'annuels. Leur habit est le vêtement commun des Chinois, très modeste et de couleur noire.

Leur principal exercice de piété est la récitation du Saint Rosaire, avec méditation.

Les services que rendirent les Paulistes à la Mission furent très appréciés par les missionnaires et surtout par les chrétiens qui les voyaient désintéressés et de bon exemple. Leurs principales œuvres sont les catéchuménats, les écoles de prières et les écoles primaires.

Après la publication du Codex, la Société fut mise complètement sous le régime du droit canonique. Depuis lors, elle compte environ 50 profès.

Les autres œuvres reçurent également de Mgr Bruguière une impulsion nouvelle. La Mission était pauvre et vivait au jour le jour, ce qui rendait les fondations très précaires. L'évêque se procura quelques fonds afin de faire face à des dépenses urgentes, sans toucher à l'allocation annuelle.

C'est pendant son administration de 15 années, que le vicariat de Tcheng-Ting reçut vraiment son organisation. Il fut divisé en 8 districts, ayant chacun un directeur aidé de deux ou trois missionnaires.

La mission était donnée dans 440 villages. Seules les grandes chrétientés avaient une église. En 1900, il y en avait 8 et 240 oratoires ; on voit ainsi que de nombreux villages n'avaient pas même un lieu commun de réunion pour la récitation des prières.



CHAPITRE XII

Le Vicariat de Péking (Tche-Ly Nord). — Les Frères Maristes à Péking. — L'Orphelinat de Chala. — Le Collège de Tientsin. — Deuxième Synode régional de Péking. — Elévation de F. Favier à l'épiscopat. — Mort de Mgr Sarthou. — La révolution de Palais en 1898. — L'incident de Pao-Ting-Fou. — Transfert de la résidence dans la ville de Pao-Ting. — Le Décret Favier. — Deux promotions épiscopales. — Mgr Geurts et Mgr Jarlin. — Etat en Chine.

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PÉKING (TCHE-LY NORD).

Nous disions quelques pages plus haut, que nous irions bientôt suivre les activités de Mgr Sarthou dans son nouveau poste de Péking. Quand il fit son entrée dans la cathédrale du Pétang, le 8 octobre 1890, rencontrant M. Favier dans un couloir, Mgr Sarthou l'embrassa les larmes aux yeux, en lui disant : « Ce

n'est pas à moi, mais à vous qu'il revenait d'être nommé évêque de Péking !... ».

La vérité est que le nom de M. Favier, déjà très populaire, avait été mis en avant ; et, de même qu'il avait été le bras droit des deux évêques précédents pour toutes les affaires importantes concernant la Mission, ainsi le fut-il pour le nouvel évêque, qui, dès le début lui donna toute sa confiance, et lui communiqua tous ses pouvoirs sans restriction.

Si, d'une part, Mgr Sarthou était heureux de retrouver ses anciens compagnons de travail, et surtout de reprendre en charge les mêmes ouailles au salut desquelles il avait consacré son ministère durant 15 années ; d'autre part il regrettait son cher Vicariat de Tcheng-Ting, qui pendant 5 ans, avait conquis son cœur, et certes, il n'ignorait pas que la haute charge qui lui était imposée lui apporterait des croix plus lourdes à porter qu'il n'en aurait rencontrées dans son paisible vicariat de Tcheng-Ting. Mais ayant au plus haut point le sens de la discipline, il accepta sans que la moindre ambition ne vînt troubler son âme.

LES FRÈRES MARISTES SONT APPELÉS A PÉKING.

Le Collège du *Nan-Tang*, institué par Mgr Delaplace avait commencé très modestement, mais l'œuvre s'était affermie avec le temps, et ne demandait pour se développer qu'un personnel enseignant plus complet. Parallèlement, les chrétiens du vicariat prenaient de l'accroissement et exigeaient de plus nombreux ouvriers. Mis en face de ces demandes de renfort incessantes, qu'ils n'arrivaient plus à satisfaire, les Supérieurs de Paris entrèrent en négociations avec les Frères des Ecoles chrétiennes, et leur proposèrent de se charger du Collège du Nan-Tang à Péking, et d'y remplacer les missionnaires. Mgr Tagliabue ne fit pas un accueil favorable à ce projet ; il aurait préféré qu'on lui envoyât quelques prêtres, ou même des frères coadjuteurs, mais devant de tels besoins de personnel, il était sage d'agréer les dévouements d'une autre société religieuse.

En outre, il fallait bien céder à la nécessité, et envisager les faits tels qu'ils étaient : d'une part, les renforts de France étaient trop rares ; d'autre part, les missionnaires éprouvaient de la répugnance à quitter la vie de mission pour s'enfermer dans une classe et se consacrer à cette œuvre de pédagogue, dont les résultats ne semblaient pas devoir répondre aux sacrifices exigés. C'est pourquoi, de Péking, on demanda à Paris que fussent repris les pourparlers avec les Frères des Ecoles Chrétiennes. Mais ceux-ci refusèrent de se charger d'une œuvre si lointaine.

A la suite de cet échec, on eut l'idée de s'adresser aux Petits Frères de Marie, qui déjà travaillaient, en qualité de collaborateurs des Lazaristes au Collège Saint-Benoît de Constantinople, et dont on était satisfait. Aux premières ouvertures qui leur furent faites, les Frères Maristes acceptèrent, et les

négociations aboutirent presque aussitôt à un accord, de sorte que 6 Frères arrivaient à Shang-Hai le 12 avril 1891, et quelques semaines après, ils étaient installés au Collège du Nan-Tang. Et bientôt, ils prendront à leur charge le Collège de Tientsin où ils remplaceront MM. Guilloux et Geurts.

L'ORPHELINAT DE CHALA.

Un an s'était à peine écoulé depuis leur arrivée lorsque la Mission de Péking offrait aux Frères Maristes l'Orphelinat de Chala. En novembre 1892, M. Favier écrivait au Supérieur général (en France) des frères Maristes : « ...Nous avons à la porte ouest de Péking un orphelinat agricole avec de petits ateliers qu'on pourrait développer, comptant plus de 250 enfants de 8 à 18 ans. Ces pauvres enfants étudient le matin et travaillent de leurs mains le soir à partir d'un certain âge... Nous vous prions de nous envoyer 4 Frères pour cet établissement... Si vous désiriez implanter votre Institut en Chine, je crois que les vocations ne vous feraient pas défaut, et nous approuverions avec joie la création d'un noviciat dans cette vaste propriété de Chala ».

C'est ce qui se réalisa avant même le début du xx^e siècle. Les Frères acceptèrent donc la direction de l'établissement de Chala (1893), y établirent leur Maison Centrale, avec noviciat, qui prospéra jusqu'à la révolte des Boxeurs, pour se relever ensuite d'une manière très florissante.

Quant à l'œuvre de l'Orphelinat, elle ne produisit pas de brillants résultats. Un rapport du Frère directeur de cette maison nous apprend que, en 1898, l'établissement comprenait : 106 enfants recueillis par la Mission ; 18 enfants de chrétiens appartenant à des familles pauvres. Un atelier de menuiserie ; un autre de tailleurs ; on y fabriquait des tamis que l'on vendait au dehors ; une dizaine d'enfants y apprenaient à faire le cloisonné (spécial à la ville de Péking). Le reste des enfants valides était employé au jardin potager, dont les produits sont très facilement écoulés sur le marché de Péking.

Après un essai de cinq années, le Frère terminait son rapport par cette note mélancolique : « Les résultats ne sont pas en proportion avec les sacrifices de peines et d'argent que l'on fait pour cette œuvre ». C'est là une confirmation de l'opinion que nous émettions plus haut, à savoir que les orphelinats de garçons ne réussissent guère en Chine. Mais à Chala s'établiront bientôt des œuvres d'une grande importance.

LE COLLÈGE FRANCO-CHINOIS DE TIENSIN.

Le quatrième établissement confié par la Mission de Péking aux Frères Maristes fut l'Ecole paroissiale de Tientsin. Le Collège Saint-Louis était exclusivement réservé aux enfants européens. Il n'existait pas d'école où les enfants chinois pussent apprendre les langues européennes et — pour un grand nombre

— se rendre aptes à remplir quelque emploi chez les commerçants étrangers, toujours plus nombreux dans les ports ouverts. Ce fut cette dernière considération qui détermina Mgr Sarthou à faire ajouter l'étude du français au programme de l'Ecole paroissiale, déjà fondée depuis quelques années.

Cette innovation eut beaucoup de succès auprès des chrétiens, car elle leur ouvrait une carrière. Elle plut aussi à la municipalité française, qui après entente avec les Frères, prit à son compte les frais d'entretien de cette école dite « Ecole municipale ». En 1917, elle viendra s'installer à l'ombre de la cathédrale de Tientsin élevée sur la Concession.

Elle fonctionnera avec toujours plus d'une centaine d'élèves tous chrétiens, jusqu'à l'emprise communiste

LE DEUXIÈME SYNODE RÉGIONAL DE PÉKING.

Le 13 décembre 1891, le doyen d'âge des vicaires apostoliques de la Première Région de Chine, Mgr Bax, vicaire apostolique de Mongolie, convoquait ses collègues au Synode qui devait avoir lieu à Péking le troisième dimanche après Pâques de l'année suivante.

Au jour fixé le 9 mai 1892 tous les évêques de la première Région et l'abbé de la Trappe de Notre-Dame de la Consolation se trouvèrent donc réunis au Pétang. Le même jour se tint la séance d'ouverture dans laquelle eut lieu l'élection du président, qui se trouva être Mgr Sarthou.

L'œuvre du Synode se divisait en 7 parties, d'après les 7 sacrements étudiés moins au point de vue spéculatif qu'au point de vue de leur administration pratique. Les Actes du Synode furent envoyés à Rome pour y être approuvés et corrigés. Selon notre habitude, nous ne relatons pas les actes dans le détail. Nous citerons seulement une question qui s'est révélée difficile à résoudre.

Il s'agissait de l'administration du baptême des adultes. Le Synode renouvelle l'énumération des conditions à remplir de la part des adultes, et signale les abus les plus ordinaires concernant ce sacrement. Le paragraphe IV était ainsi conçu : « Il n'est pas permis de baptiser les enfants des infidèles, même s'ils sont présentés par leurs parents si, après le baptême, ils restent sous l'autorité des parents, excepté dans un danger de mort prochaine ». La Propagande proposa le texte suivant : « On doit baptiser les enfants des infidèles spontanément présentés par leurs parents, même si, après le baptême, ils doivent rester sous l'autorité de leurs parents ».

Ce changement radical de la discipline du baptême jusqu'ici suivie dans toute l'Eglise, provoqua un étonnement général, au point que, quatre ans plus tard, la Propagande crut devoir revenir sur cette question et, dans une lettre adressée à Mgr Sarthou, ordonna d'adopter pour cet article une nouvelle

rédaction. Or elle est textuellement identique à celle qui avait été proposée par le Synode.

Le Synode prit fin le 26 mai. Dans la dernière session, on indiqua que le prochain Synode se réunirait à Péking le troisième dimanche après Pâques de l'année 1900. M. Sarthou était chargé de le convoquer et, à son défaut, le doyen d'épiscopat des vicaires apostoliques de la première Région. Mais, à cause des événements de 1900, ce Synode ne fut réuni qu'en 1906.

ELÉVATION DE M. FAVIER A L'ÉPISCOPAT.

La santé de Mgr Sarthou commençait à s'affaiblir. Il était facile à prévoir que, dans cette Mission importante, il serait bientôt secondé par un Coadjuteur.

Il se produisit alors un incident qui, s'il eût été mené à bonne fin, eût modifié sans doute la face des choses dans le vicariat de Péking.

Mgr Crouzet, C.M., vicaire apostolique d'Abyssinie, avait dû quitter son Vicariat avec tous ses missionnaires français après l'expédition italienne en Erythrée, et par suite se trouvait disponible. Alors, le Supérieur général, M. Fiat, connaissant l'état de santé de Mgr Sarthou et prévoyant qu'une décision allait se présenter à bref délai, afin de pourvoir aux besoins de la Mission de Péking, crut avoir la solution sous la main. Il demanda à Mgr Sarthou s'il accepterait Mgr Crouzet comme Coadjuteur.

L'évêque de Péking envoya aussitôt son adhésion au projet de son Supérieur général. Tout semblait arrangé et réglé définitivement, et déjà le paquebot qui devait amener Mgr Crouzet en Chine était annoncé quand, subitement arriva la nouvelle que tout était annulé et que Mgr Crouzet, ayant reçu une autre destination, ne viendrait pas en Chine.

Que s'était-il donc passé ? Le général Duchesne avait achevé la conquête de Madagascar. Les Pères Jésuites, alors seuls chargés de l'évangélisation de cette grande île, désirèrent partager une si vaste et difficile Mission avec une autre Société de missionnaires français. Ils en offrirent la partie méridionale aux Lazaristes.

Ceux-ci, en mémoire de leurs premiers confrères, envoyés là-bas directement par saint Vincent, n'hésitèrent pas à réimplanter la Foi à Fort-Dauphin, et Mgr Crouzet accepta d'être le premier Vicaire apostolique de cette Mission à ressusciter. Il s'y rendit donc avec tous ses anciens missionnaires d'Abyssinie.

Au cours de l'année 1897, sentant sa santé irrémédiablement ruinée, et ses forces physiques très atteintes, surtout depuis les fatigues endurées dans ses dernières tournées pastorales, Mgr Sarthou pria le Saint-Siège de lui donner un Coadjuteur. Le Souverain Pontife choisit M. Favier que tout le monde désignait.

Par Bref du 12 novembre 1897, M. Favier était nommé évêque de « Pentacomie » et coadjuteur avec succession de Mgr Sarthou.

Né à Marsannay (Côte-d'Or), le 22 septembre 1837, reçu à Paris le 5 octobre 1858, ordonné à Paris le 18 octobre 1861, M. Alphonse Favier arriva à Péking le 14 juillet 1862.

La cérémonie du sacre, qui eut lieu le 20 février 1898, permit de constater l'immense popularité dont jouissait le nouveau prélat dans tous les milieux tant chinois qu'européens. Non seulement les 12 ministres qui représentaient leurs nations respectives, mais encore le gouverneur de Péking, le célèbre Jong-Lou, représentant le gouvernement chinois, les membres du ministère des Affaires-Etrangères et 12 princes Mandchous de la famille impériale témoignèrent par leur présence de l'estime qu'ils avaient pour Mgr Favier.

La faiblesse physique de Mgr Sarthou ne lui permit pas de sacrer son coadjuteur. Ce fut Mgr Bruguière, vicaire apostolique de Tcheng-Ting, assisté de NN.SS. Bulté et Abels, vicaires apostoliques du Tche-Ly Sud et de la Mongolie orientale, qui procéda au sacre, dans cette cathédrale du Pétang édiflée par Mgr Favier lui-même.

A cette occasion, l'empereur lui conféra le globule rouge, motivant cette distinction par la façon dont Mgr Favier, depuis de longues années, avait traité les affaires religieuses à la satisfaction commune dans tout le Nord de la Chine.

MORT DE MGR SARTHOU.

Le 13 avril 1899, ce saint évêque s'éteignait paisiblement au Pétang. De douloureuses infirmités, en le condamnant à un repos forcé, firent de ses dernières années un martyr continu, supporté sans qu'un mot de plainte sortît jamais de sa bouche.

Pendant cet intervalle de temps, la Mission fut pratiquement administrée par Mgr Favier. Il faut convenir que dès son retour à Péking Mgr Sarthou s'effaça volontairement devant son brillant collaborateur, et cependant il ne cessa jamais de suivre toutes les affaires, aussi bien temporelles que spirituelles, et de diriger ses confrères, comme en témoigne sa volumineuse correspondance administrative et directive. Plein de tact et d'aménité, d'une piété qui donnait à toutes ses démarches un caractère aimable et religieux. Mgr Sarthou laissa en mourant une mémoire chère à tous et on ne peut plus édifiante.

LA RÉVOLUTION DE PALAIS EN 1898.

Depuis une vingtaine d'années, il s'était formé deux partis dans les milieux influents de Chine. Dans le Sud, qui n'avait jamais eu de sympathie pour la dynastie régnante, nombreux étaient ceux qui attribuaient les déboires essayés par l'Empire depuis l'intrusion des étrangers, à l'esprit étroit des mandchous. Il faut, disaient-ils, que la Chine adopte une politique de réforme se modelant sur les méthodes européennes.

Dans le Nord il y avait aussi des tenants du progrès, mais la grande majorité des politiciens étaient conservateurs et ne

voulaient rien changer aux vieilles traditions — la précédente dynastie des Ming, purement chinoise, n'admettait aucun étranger dans l'empire, et la dynastie des Tsing (Mandchoue) l'imita — et exigeaient le refoulement des européens. De là, deux partis : le réformateur et le traditionnel. Dans chacun des deux camps se trouvaient de purs chinois et des mandchous de naissance. On sait que les fonctionnaires publics étaient choisis à peu près à égale part dans les deux races.

Mais les réformateurs du Sud réussirent à introduire à la Cour de Péking l'un de leurs chefs Kang-You-wei, homme de grande renommée parmi les lettrés. Celui-ci fut admis à plusieurs audiences privées auprès du jeune empereur Koang-Su (1875-1909) et parla si bien, qu'il amena le souverain à adopter toutes ses idées de réforme. L'empereur était si persuadé de la nécessité de ces réformes, qu'il voulut les mettre aussitôt à exécution. Les mesures réformatrices se succédèrent alors avec rapidité. Ce fut d'abord l'abolition de l'ancien système des examens littéraires. Ensuite venait le projet d'institution d'Universités et de Collèges, où l'on enseignerait toutes les sciences, comme cela se pratique en Europe. Puis, vinrent les réformes militaires, et enfin les réformes au sein du gouvernement lui-même. Ce dernier édit se terminait ainsi : « Les mandarins déposés de leur emploi sont autorisés à quitter la capitale pour aller gagner leur vie dans les provinces ! ». Tous ces édits se succédaient à quelques jours d'intervalle. Tse-Hi qui, juridiquement n'était plus régente depuis 1887, sentant bien que des réformes étaient nécessaires, ne mit aucun obstacle à la publication de ces édits ; elle attendait son heure se réservant d'opposer son « veto », lorsque les affaires menaceraient de se gâter.

Kang-You-wei, qui craignait ce veto, poussa l'empereur à se dégager de la tutelle de sa tante et lui conseilla de cerner sa résidence, de s'assurer de sa personne et de la déléguer pour le reste de ses jours au Palais d'Hiver, qui se trouvait parmi les palais impériaux.

Koang-Su eut la faiblesse ou la légèreté d'approuver ce complot. Dans la nuit du 20 septembre 1898, Tse-Hi eut vent de toute l'affaire. Aussitôt se déroula dans les Palais mêmes une véritable révolution. De hauts fonctionnaires furent saisis et jugés. Koang-Su fut incarcéré et Tse-Hi reprit les rênes du gouvernement. Le lendemain, elle publia un décret libellé de telle façon que c'était l'empereur lui-même qui avouait ne pouvoir porter sur ses épaules la lourde charge du gouvernement. Il avait donc supplié Tse-Hi de vouloir bien reprendre la Régence, etc... Puis vinrent d'autres décrets qui annulaient tous les édits réformateurs.

Ainsi finit ce que des français ont appelé les « Cent jours de la Réforme ». Cet événement a eu répercussion sur toute la Chine, d'autant plus que la haine des étrangers avait été l'un des motifs du plan de réforme, et avait occasionné un surcroît

d'activité des sociétés secrètes, toujours latentes dans ce pays. Alors le Gouvernement chinois craignant des troubles à Péking, avait appelé des troupes du Kan-Sou en cas de besoin. Ces troupes qui comptaient 25 000 hommes, faisant un stage à Pao-Ting-fou avant d'aller camper devant la capitale, provoquèrent un incident assez grave, dont les conséquences furent considérables pour le Vicariat de Péking.

L'INCIDENT DE PAO-TING-FOU.

Il arriva que le 6 juillet 1898, deux des officiers de ces troupes campées à Pao-Ting pénétrèrent de force dans la résidence des missionnaires située alors au *Pé-Koan*, faubourg du nord de la ville. Les employés de la résidence voulant s'opposer à leur entrée furent durement maltraités et, avant qu'on ait eu le temps de prévenir les autorités, 200 soldats commandés par un capitaine, envahirent la résidence, frappèrent les domestiques et les missionnaires, MM. Dumond, directeur, et Wang Paul, vicaire chinois. Les deux prêtres furent liés et emmenés au quartier général. Incertains du sort qui leur était réservé, les deux Lazaristes se donnèrent mutuellement une absolution, qui semblait être la dernière.

Aussitôt prévenu de ce qui venait d'arriver, le sous-préfet accourut au quartier général, parla avec les officiers et réussit à prendre les deux prisonniers dans sa voiture et les conduisit chez lui. Dès le lendemain, il les reconduisit à leur résidence. Alors M. Dumond s'empressa de donner à ses supérieurs de Péking les détails de l'incident.

TRANSFERT DE LA RÉSIDENCE DANS LA VILLE DE PAO-TING-FOU.

Jong-Lou, vice-roi de la Province, écrivit aussitôt à Mgr Favier pour le prier de vouloir bien traiter cette affaire à l'amiable. L'évêque accepta les avances du vice-roi et lui envoya les conditions de l'accord, qui consisterait en ceci : Moyennant l'échange de la résidence du Pé-Koan contre une propriété convenable dans l'intérieur de la ville, la Mission ne réclamerait aucune indemnité pour les personnes maltraités, ni pour le mobilier endommagé.

Dès le lendemain, un télégramme de Jong-Lou annonçait que les conditions de l'arrangement proposé étaient acceptées. Il ne restait plus qu'à envoyer un missionnaire sur place pour s'entendre avec les autorités urbaines, afin de mettre à exécution les termes de l'accord. M. Jarlin, qui avait dirigé le district de *Tong-Lu* pendant 9 ans, fut désigné.

En trois jours, tout fut terminé à la satisfaction des deux parties : la propriété offerte était un Yamen (tribunal) abandonné depuis longtemps parce qu'il avait la réputation d'être hanté par des esprits néfastes, et situé au milieu de la ville. Ainsi la Mission obtenait ce qu'elle avait désiré depuis longtemps,

à savoir un établissement à l'intérieur des murs de la ville, dont l'entrée même avait été prohibée à tout étranger jusque-là. D'autre part, l'administration chinoise se tirait à bon compte de cet incident, sans « perte de face ».

La presse chinoise mit en vedette la modération des exigences de la mission catholique, pour le règlement de l'incident de Pao-Ting-fou, et fit ressortir les avantages de ce mode direct de traiter les affaires religieuses. D'ailleurs, Mgr Favier avait une manière franche et loyale de traiter les affaires, qui plaisait fort aux grands mandarins. Jong-Lou était l'un de ceux-ci.

Peu après l'affaire de Pao-Ting-fou, il fit une visite à l'évêque et dit que le désir sincère du gouvernement chinois était de trouver un « modus vivendi » qui pût désormais faciliter le traitement amical des litiges religieux. Mgr Favier applaudit à ce projet — qui, en réalité était le sien — et, après en avoir conféré avec M. Pichon, le ministre de France, se mit à l'œuvre pour préparer les clauses de ce règlement.

LE DÉCRET FAVIER.

Evidemment, Mgr Favier n'a jamais publié de Décret.

Il s'agit ici d'un décret impérial au sujet du statut officiel des Missions catholiques, élaboré sur les instigations de Mgr Favier. De là, le nom de « Décret Favier », de cet acte officiel habilement publié par l'Impératrice Tse-Hi pour jeter de la poudre aux yeux des Européens et des chrétiens.

Nous donnons ici l'essentiel de ce Décret du 15 mars 1899 :

« Depuis que le gouvernement impérial a autorisé la propagation de la religion catholique, des églises ont été construites dans toutes les provinces de Chine. Maintenant nous désirons voir le peuple et les chrétiens vivre en paix. Il a donc été convenu que les autorités locales échangeront des visites avec les missionnaires dans les conditions suivantes :

« 1° - A) Dans les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique, les évêques étant en rang de dignité, les égaux des vice-rois et des gouverneurs, il conviendra de les autoriser à demander à voir les vice-rois et les gouverneurs ;

« B) Les vicaires généraux seront autorisés à voir les trésoriers et les juges provinciaux ;

« C) Les autres prêtres seront autorisés à voir les préfets et leurs inférieurs.

« 2° Quand surviendra une affaire de Mission, l'évêque et les missionnaires pourront s'adresser aux autorités locales avec lesquelles ils négocieront l'affaire et la termineront.

« Si l'affaire est grave et importante, l'évêque et les missionnaires du lieu devront demander l'intervention du ministre

ou des consuls de la puissance à laquelle le Pape a confié le Protectorat religieux » (1).

L'ACCUEIL DU DÉCRET FAVIER.

Il fut enthousiaste. Le Cardinal-Préfet de la Propagande envoya aussitôt ses chaudes félicitations à Mgr Favier, dans une lettre qui se termine en ces termes : « ...Et je nourris l'espoir qu'il (le Décret) sera grandement profitable à l'accroissement de la religion catholique en ces contrées... ».

Quant aux évêques et aux missionnaires, qui pouvaient à peine en croire leurs yeux et leurs oreilles, ils furent nombreux à remercier l'évêque en des termes joyeux. Hélas ! Le Décret était mort-né et ne fut jamais appliqué. Il lui aurait fallu plusieurs années pour se faire connaître dans l'immense empire, pour devenir effectif. Or, il fut promulgué à un très mauvais moment, à la veille du mouvement Boxeur, dont on percevait déjà le grondement. Aussi, le Décret ne fut qu'une bulle de savon et n'eut pour effet qu'un court instant de joie pour les missionnaires, et une effluve de gloire plus nuisible qu'utile pour l'évêque de Péking.

Si nous en parlons, c'est par souci d'objectivité et d'impartialité.

Tournons la page et annonçons deux promotions à l'épiscopat pour la Mission de Pékin.

En octobre 1899, Mgr Favier se rendit en Europe, d'abord à Rome, puis à Paris. Il soumit à SS. Léon XIII l'état de sa Mission et manifesta son projet de séparer la partie orientale de son vicariat qui comptait assez de chrétiens pour qu'on pût en former un nouveau vicariat.

Le Pape approuva cette idée, divisa le vicariat du Tche-Ly Septentrional pour former le vicariat du Tche-Ly Oriental et nomma M. Geurts François comme premier titulaire de ce vicariat.

De plus, Mgr Favier, âgé de 62 ans, sentant ses forces diminuer, demanda l'aide d'un évêque coadjuteur. Ce qui, également lui fut accordé par la nomination de M. Jarlin Stanislas. C'est ainsi qu'à la fin de l'année, l'évêque voyageant en France et en Hollande, pouvait dire qu'il avait deux Bulles dans sa poche.

MGR GEURTS FRANÇOIS.

Né à Maashees (Hollande), le 9 décembre 1862, reçu à Saint-Lazare le 8 octobre 1882, il arriva en Chine le 19 septembre 1886 et fut ordonné prêtre à Tcheng-Ting le 1^{er} mai 1887. Nommé évêque de « Rhinocolure » et vicaire apostolique du Tche-Ly oriental, par Bref du 24 décembre 1899 ; Il fut sacré à Bois-le-Duc le 4 février 1900, mais ne put prendre possession

(1) Cette Puissance ne pouvait être que la France à laquelle seule, le Pape avait confié le Protectorat des chrétiens en Chine.

TABLEAU GÉNÉRAL DU PERSONNEL DES MISSIONS LAZARISTES
(Exercice 1898-1899)

Désignation	Shang-Hai		Tche-Ly		Tche-Kiang		Kiang-Si			Totaux
	Nord	Ouest	Nord	Ouest	Nord	Est	Sud	Est	Sud	
Catholiques	46 894	32 263	12 597		5 071	13 038	5 229			115 091
Evêques vicaires apostoliques	1	1	1		2	1	1			7
Prêtres Lazaristes européens	23	10	14		9	13	10			81
— Lazaristes indigènes	16	9	11		2	3				41
— Séculliers indigènes	20	10	3		2	6	5			46
Grands séminaristes	23	9	3		4	4	7			50
Petits séminaristes	88	47	43		17	19	20			234
Frères coadjuteurs	2	2	2							8
Paulistes		9								9
Filles de la Charité	36	8	38		14	6				133
Joséphines	63	52	37							115
Vierges du Purgatoire										37
Filles de Sainte-Anne										7
Baptêmes d'adultes	1 711	447	739		335	398	198			3 828

de son poste que le 30 mars 1901 à cause des troubles qui sévissaient en Chine.

MGR JARLIN STANISLAS.

Né à Sète (Hérault), le 20 janvier 1856, reçu à Paris le 7 mai 1884, il arriva en Chine le 4 novembre 1886 et fut ordonné prêtre à Péking le 20 janvier 1889. Elu par Bref du 28 décembre 1899 évêque de « Pharbaetus » et coadjuteur de Mgr Favier avec succession. Il fut sacré par Mgr Favier le 29 avril 1900, c'est-à-dire un mois après son retour d'Europe, où, ayant reçu des nouvelles alarmantes de Péking, il hâta son réembarquement pour la Chine.

Comme nous sommes arrivés à la veille de la grande tourmente de 1900, nous devons, selon notre plan, terminer ici la troisième période de notre récit en donnant un Etat général de toutes les Missions Lazaristes en Chine à cette date. Nous reprendrons ensuite le récit de la quatrième et dernière période, allant de 1900 à 1950.

Dans ce *tableau* on ne donne que l'état du personnel de chacun des six Vicariats apostoliques confiés aux Lazaristes : nombre de catholiques ; de prêtres lazaristes européens ; lazaristes indigènes ; de prêtres séculiers ; de séminaristes grands et petits ; de Frères coadjuteurs ; de Paulistes ; de Filles de la Charité ; de religieuses indigènes et de baptêmes d'adultes.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PÉRIODE
(de 1900 à 1950)



CHAPITRE XIII

Le Mouvement Boxeur. — L'insurrection des Boxeurs se prépare. — L'attaque. — Le siège du Pétang. — Pendant le siège. — Les victimes du Pétang. — L'armée de secours. — La marche sur Péking. — Notes de l'Aumônier français.

LE MOUVEMENT BOXEUR.

Malgré notre désir de ne relater que les travaux apostoliques des Missionnaires, en faisant abstraction autant qu'il est possible, des remous politiques ou des révolutions partielles au milieu desquelles ils ont travaillé, nous ne pouvons passer sous silence les événements qui se déroulèrent en Chine au début du xx^e siècle. La révolte des Boxeurs a marqué en effet, dans les Annales des Missions, un véritable tournant de leur histoire, à partir duquel leur progrès dans l'évangélisation de ce grand pays, surtout dans le Nord de la Chine où la persécution fut la plus intense, tient presque du prodige.

Une secte, d'abord très secrète, commença à faire parler d'elle au début de l'année 1899, dans plusieurs provinces, notamment au Shan-Tong et au Fou-Kien. Cette société n'était pas nouvelle ; c'était l'antique société dite « *Ta-Tao-hoei* (du grand couteau), qui ne faisait que changer de nom, comme le font souvent les sociétés secrètes. Elle était composée de gens fanatiques et violents, jeunes pour la plupart. Beaucoup de bonzes en faisaient partie. Ces bandes portaient le nom de Y-Ho-Tsuan, c'est-à-dire « Lutte pour la justice en se servant du poing ». De là le nom de Boxeur.

Le but des boxeurs n'est pas facile à préciser, car il a évolué. Au début, il semble bien qu'il était contre la dynastie mandchoue qui n'avait pas pu empêcher les étrangers de pénétrer en Chine, de s'implanter sur son territoire et d'avoir obtenu des privilèges exorbitants. Il leur fallait donc expulser eux-mêmes les étrangers, puisque le gouvernement était impuissant à le faire. Leurs moyens étaient avant tout superstitieux ; les nombreux exercices préparatoires auxquels ils se livraient ne consistaient pas à manier le fusil, mais à apprendre des formules d'incantations, qui les mettaient dans un état voisin de la possession diabolique, et qui, selon eux, leur communiquaient des facultés supra-naturelles, comme de les rendre invulnérables contre les balles européennes.

Nous avons vu comment réagit l'impératrice après la révolution de Palais en 1898. Se sentant menacée, elle prévint le coup qui lui était destiné en s'emparant de l'empereur et en

le contraignant à signer une sorte d'acte de déchéance, par lequel il se remettait sous la tutelle de la terrible douairière, nommée à cet effet Régente de l'Empire.

En possession du pouvoir, la vieille Tse-Hi frappa à coups redoublés les réformistes et leurs complices, annula tous les décrets de la période des « Cent jours » — dont plusieurs pourtant seront appliqués un peu plus tard. Son attitude passive à l'égard de ces fauteurs de troubles, les honneurs qu'elle rendit au gouverneur du Shan-Tong qui avait eu le mérite de ne pas réprimer les désordres que les boxeurs y avaient commis, les refus qu'elle opposa aux demandes des ministres plénipotentiaires, qui exigeaient une sévère répression, permettaient de supposer qu'elle était de connivence avec cette société secrète.

Ce soupçon fut largement confirmé lorsqu'en juin 1899, elle ordonnait que, partout dans l'empire, on constituât des milices avec les boxeurs « ces patriotes qu'on trouve dans toutes les provinces ».

Dans les premiers jours de l'année 1900, on estimait à cent mille le nombre des boxeurs présents dans la province du Tche-Ly. Les ministres des puissances protestent et même menacent ; la Cour, pour mieux donner le change, simule des regrets, fait des excuses, répare même des dommages causés au Shan-Tong et promet des indemnités. Si bien qu'au mois d'avril la sécurité semble être revenue. On se trouvait en fait au moment où allait se déclencher le plus terrible soulèvement contre les étrangers.

L'ATTAQUE.

Subitement, dans la dernière quinzaine de mai, des bandes de boxeurs envahissent les villages dans la région de Pao-Ting-fou à 100 kilomètres au Sud de la capitale, sur le parcours du *King-Han* (chemin de fer reliant Péking à Han-Keou). Des chrétiens sont massacrés et des villages incendiés. Les ministres pensent qu'il est urgent de faire débarquer des matelots des escadres qui se trouvent dans la Mer de Chine.

Mais l'accord n'existe pas entre eux. D'ailleurs, la plupart ne croient pas au danger, ils admettent l'éventualité d'une persécution religieuse, mais ils sont persuadés que le Gouvernement ne permettra jamais que les rebelles s'en prennent aux ministres étrangers reconnus par lui-même.

Le ministre de France, au contraire est pessimiste. Il est vrai que M. Pichon, chargé des intérêts catholiques a de fréquents contacts avec les missionnaires dispersés dans les provinces, et reçoit d'eux des renseignements que les autres ministres ne pouvaient connaître.

Quant à Mgr Favier, revenu de France depuis quelques mois, plein de confiance dans l'avenir, il était passé de l'optimisme le plus enthousiaste au pessimisme le plus sombre, car de tous côtés il recevait des nouvelles alarmantes et en faisait part à M. Pichon.

Le 21 mai, on constate que les boxeurs sont déjà nombreux dans la ville de Péking. Les murs se couvrent d'affiches annonçant en caractères rouges la destruction de tous les établissements religieux et le massacre de tous les étrangers.

Le 25 mai, on apprend que plusieurs gares de la ligne du King-Han sont incendiées et détruites. Le Corps diplomatique envoie une nouvelle protestation au Tsong-Ly Yamen, qui répond par une dérobade.

Le 31 mai, des détachements des escadres débarqués à *Tankou* le matin, arrivent à Péking par le train dont la voie n'avait été que très peu endommagée. Il y avait 70 Français, autant d'Anglais, 50 Américains, 40 Italiens et 22 Japonais. Aussitôt, on met les Légations en état de défense, et 30 marins Français et 10 Italiens sont détachés au Pétang, à cinq kilomètres de distance des Légations.

Le 9 juin, les ministres demandent aux escadres de débarquer tous les marins disponibles, afin de former une colonne de secours, en attendant des troupes plus nombreuses. Aussitôt on réunit une troupe d'environ 2 000 hommes. L'amiral anglais Seymour se fait fort de conduire la colonne à Péking (à 150 kilomètres de Tientsin). La colonne se met en marche sans préparation suffisante. Elle arrive à *Lo-Fa*, au tiers de la route de Péking. Là, on trouve la voie tellement détruite, que les réparations prennent beaucoup de temps, car elles se font au milieu d'attaques incessantes. Le 14 juin, on arrive à *Lang-Fang*, gare à mi-chemin de Péking, mais les réparations s'avèrent impossibles. Alors on marche à pied tout en combattant, et les pertes sont lourdes. Le 18, l'amiral décide de retourner à Tientsin. Enfin, la colonne arrive à Tientsin épuisée par la marche, les combats et les privations, surtout celle d'eau potable, et alourdie par un nombre énorme de blessés à transporter. Elle eut 40 morts et 206 blessés.

L'échec de la première expédition est complet. La seconde, qui sera beaucoup plus importante, est loin d'être prête. Pendant ce temps, que se passe-t-il à Péking ? Nous avons vu que le 31 mai, furent envoyés à Péking environ 350 marins de diverses nationalités. Or, c'est cette poignée d'hommes qui eut à soutenir les deux sièges des Légations et du Pétang, jusqu'à la prise de Péking par les Alliés le 14 août.

LE SIÈGE DU PÉTANG.

Dès le lendemain de l'arrivée des escortes, on mit le Pétang en état de défense. On eut le temps de le faire, car il n'y eut pas d'attaques sérieuses avant le 15 juin ; mais le 17, les boxeurs et les soldats impériaux bloquèrent le Pétang et dès ce jour, l'afflux des réfugiés cessa. Il en était venu non seulement de la ville de Péking, mais des villages environnants, d'où les massacres de chrétiens et les incendies les avaient fait fuir. A ce jour il y avait dans l'enclos du Pétang :

Réfugiés : 900 chrétiens, hommes et jeunes gens ; 1 800

femmes et enfants chrétiens ; 450 jeunes filles chrétiennes et 51 bébés à la crèche.

111 petits et grands séminaristes.

20 Filles de la Charité, 2 évêques, 12 prêtres lazaristes, 2 prêtres séculiers chinois, 7 Frères Maristes. Ce qui donne un total de 3 300 personnes à nourrir sans compter les 40 défenseurs.

Les 30 marins Français étaient commandés par l'enseigne Paul Henry, breton, chrétien d'élite. Les 10 Italiens avaient pour chef l'enseigne Olivieri.

Le Pétang comprenait deux grandes propriétés de forme quadrilatère, séparées par une ruelle ; toutes deux entourées de hauts murs de briques. La plus grande au Sud, coupée dans son milieu par deux allées longeant la cathédrale, à l'est et à l'ouest. A l'ouest de la cathédrale se trouvaient la conciergerie, les habitations des domestiques, l'évêché, les logements des missionnaires, les deux bibliothèques européenne et chinoise et une chapelle de communauté. A l'est de la cathédrale l'on avait les écuries et dépendances et les deux cours du Séminaire ; et au nord un grand potager (1).

Le quadrilatère du Nord comprenait les œuvres des Filles de la Charité : orphelinat, écoles, dispensaire, ouvroir, infirmerie et chapelle, le tout désigné sous le nom de *Jen-Tse-Tang* (œuvres de miséricorde).

Quand le commandant Henry eut examiné les lieux, il ne cacha pas à Mgr Favier qu'il lui paraissait impossible de protéger le Pétang contre une attaque sérieuse avec si peu d'hommes. Le périmètre à défendre était de 1360 mètres. L'armement se composait de 40 fusils de marins, de 7 ou 8 fusils de tous genres, de quelques sabres et de 500 lances chinoises.

Il n'y avait ni canon, ni mitrailleuse. Il n'y avait aucun médecin, et la quantité de médicaments les plus nécessaires était minime. Malgré cela, on se mit au travail avec ardeur. D'accord avec Henry, Mgr Favier décida qu'en cas d'attaque sérieuse, violente, tout le monde se réunira à l'église.

Le siège du Pétang est décrit dans tous ses détails dans le « Journal de Mgr Favier » que nous ne pouvons reproduire ici. Il commence le 8 juin et se termine au 16 août. Nous n'en rapporterons que quelques lignes qui nous paraissent les plus émouvantes.

N.B. — Nous mettrons parfois entre parenthèse quelques mots explicatifs.

PENDANT LE SIÈGE (« Journal de Mgr Favier »).

13 juin. — Nous apprenons par les Légations que l'amiral Seymour avec ses troupes a atteint *Lang-Fang*... Mauvaise nuit : incendies et cris de mort de tous côtés. Les femmes se réfugient

(1) Pour comprendre aisément cette position et cette situation du Pétang en 1900, il suffit d'avoir sous les yeux le plan publié pp. 318-319 dans *Le Péking*, de Mgr Favier.

à l'église. A 9 heures du soir du haut du clocher nous voyons flamber notre belle église du Tong-Tang.

14 juin. — Le *Tong-Tang* flambe toujours. Nous ne pouvons plus communiquer avec les Légations, ni avec nos paroisses, si ce n'est par des courriers courageux qui risquent leur vie au cours du trajet. A 11 heures du matin, l'ancienne cathédrale du *Nan-Tang*, avec tous ses établissements, est la proie des flammes.

15 juin. — Un chrétien échappé de cette paroisse nous apprend que missionnaires, Frères Maristes, Sœurs de Saint-Joseph, sont en sûreté aux Légations : des volontaires (résidents français) aussi audacieux que dévoués, sont allés les sauver au milieu de la nuit. Tard, le soir, nous apercevons l'incendie de l'église du *Si-Tang*. Des chrétiens viennent nous annoncer que M. Doré, curé du *Si-Tang* a été brûlé avec ses chrétiens dans son église. Une lettre de M. d'Addosio, curé du *Nan-Tang* et réfugié aux Légations, nous dit que M. Garrigues, curé du *Tong-Tang* a certainement été massacré avec de nombreux chrétiens. (On le voit, les trois églises ont été incendiées simultanément).

17 juin. — Un courrier des Légations rapporte que l'on n'a aucune nouvelle de la colonne Seymour. Plus de 2 000 maisons ont été incendiées autour de l'immense porte du *Tsien-Men*, dont 25 banques chinoises.

21 juin. — D'une lettre de M. Pichon : Toutes les Légations se réunissent à celle de l'Angleterre, seule capable d'être défendue. (Donc, auparavant chacune se défendait avec ses propres soldats).

22 juin. — On tire du canon sur l'église ; nous la faisons immédiatement évacuer. 14 canons Krupp envoient sans interruption des bombes shrapnel du dernier modèle. Des fenêtres géminées volent en éclat. La croix du sommet tombe à terre. Vers 3 heures du soir, l'attaque est tellement violente que nous croyons être arrivés à notre dernière heure. A 5 heures un canon envoie un boulet plein qui fait sauter un battant de notre porte. Surexcités, le commandant Henry et Mgr Jarlin, entraînent 4 marins, joints à 30 chrétiens, ils s'élancent au dehors après une salve, et s'emparent d'un canon qu'ils amènent chez nous sous une intense fusillade. Deux chrétiens y trouvent la mort et deux sont blessés dans ce coup de main. Peu après, le bombardement s'apaise. Dans cette seule journée nous avons reçu 530 coups de canon.

24 juin. — Forte attaque sur le *Jen-Tse-tang*. Henry envoie 10 marins français donner un coup de main aux Italiens.

25 et 26 juin. — On tire sur nous avec des fusils de rempart, mais les dégâts sont minimes. Dieu veuille que nous ayons assez de vivres, et que l'armée de secours ne se fasse pas trop attendre !

27 juin. — Les boxeurs attaquent en groupes serrés, mais des feux de salve les mettent en déroute. Joannic, le second maître est gravement blessé. Vers 11 heures du soir les boxeurs lancent des bombes incendiaires. Nos marins sont admirables de

courage ; ils portent tous un scapulaire et un crucifix ; ils se sentent protégés du bon Dieu.

29 *juin*. — Calme relatif. La matinée est attristée par la mort de Joannic. La gangrène s'est mise à sa blessure et l'a emporté en quelques heures.

1^{er} *juillet*. — Nous entendons de nombreux coups de canon au loin dans le sud. Seraient-ce les renforts ? La petite vérole s'est déclarée chez les enfants : il en meurt 7 ou 8 par jour.

2 *juillet*. — Attaques moins vives. Les vivres diminuent. On réduit la ration de chacun. On mange de la viande d'âne ; les mulets et les chevaux viendront après. Nous en avons 18. (Les jours suivants : bombardements réguliers d'environ cent ou deux cents coups par jour).

9 *juillet*. — Fusillade intense toute la journée et 107 coups de canon. Le soir, vers minuit, nous entendons comme le bruit d'un combat terrible du côté des Légations. Nous ne savons rien de ce qui s'y passe.

10 *juillet*. — Le matelot David reçoit une balle dans la tête et meurt. Plus de 100 boulets ont été tirés ; l'un d'eux a fait voler en éclats la fenêtre de notre chambre et est tombé sur le lit que je venais de quitter. Une balle Mauser traverse le chapeau de Mgr Jarlin emportant une bande de cuir chevelu. — Quelques millimètres plus bas, et je n'avais plus de Coadjuteur ! Dieu a protégé le cher et vaillant évêque.

15 *juillet*. — Forts bombardements qui font de grands dégâts à l'église et à la grand porte : 140 coups dans la journée. Deux mines sont découvertes et aussitôt détruites.

16 *juillet*. — Plusieurs centaines de boulets nous sont envoyés. Un matelot et un chrétien sont tués.

18 *juillet*. — Nous pressons les travaux d'une contre-mine commencée depuis quelques jours. On perçoit des bruits sourds à l'Ouest du Jen-Tse-tang. A 5 heures du matin, explosion terrible d'une mine. Toute la partie ouest du Jen-Tse-tang est en ruine : 25 morts et 28 blessés. Parmi les morts se trouve le Frère Joseph, Mariste qui dirigeait les travaux de la contre-mine. Les femmes et les enfants affolés courent de tous côtés.

19 *juillet*. — Fête de saint Vincent. Enterrement du Frère Joseph. Le marin Frank reçoit une balle à la tête et meurt aussitôt ; on a juste le temps de lui donner une absolution.

21 *juillet*. — Les vivres se font rares ; avec beaucoup d'économie nous pourrions encore durer 15 jours. On signale encore des travaux de mines, mais nous avons de la peine à faire travailler nos chrétiens, encore effrayés du sinistre du 18.

26 *juillet*. — A 3 heures du soir, M. Chavanne meurt presque subitement. Il avait été légèrement blessé à son poste de garde, par une balle peut-être empoisonnée, car elle a provoqué la variole noire qui l'a emporté.

28 juillet. — Nous sommes très préoccupés de la nourriture. Nous fixons la ration à 8 onces par jour et par personne, afin de pouvoir tenir 8 jours.

29 juillet. — Bombardement continu ; on compte 115 coups.

30 juillet. — La canonnade recommence avec une violente fusillade. Le commandant est sur la brèche. Deux matelots sont blessés par une balle qui pénètre dans le cou du commandant. Il descend de l'échafaudage et reçoit une nouvelle balle au côté. Malgré ses blessures il se tient debout et enfin s'affaisse sous la véranda entre les bras d'un prêtre chinois, M. Tseou Augustin, C.M., qui lui administre les derniers sacrements. Au bout de 20 minutes Henry expire en brave. Le quartier-maître Elias prend aussitôt le commandement. Nos bretons pleurent comme des enfants la mort de leur chef. Mgr Jarlin veille sur leur moral. Aujourd'hui 150 coups ont été tirés. Il nous reste un espoir car Henry avait dit : « Je ne disparaîtrai que quand vous n'aurez plus besoin de moi ».

4 août. — Depuis quatre jours, les attaques dans la journée sont plus rares et surtout moins violentes, tandis que la nuit la fusillade ne cesse guère. C'est sans doute pour nous empêcher d'aller à la recherche des vivres.

5 août. — La question des vivres est la seule qui nous préoccupe. On résiste aux balles, on ne résiste pas à la famine. Nous faisons peser tout ce qui est comestible ; le total donne 7 000 livres. Nous décidons de donner chaque jour 1 000 livres pour les 3 000 personnes.

7 août. — On entend au loin une violente canonnade et, comme l'attaque est presque nulle, nous caressons l'espoir que l'armée de secours approche.

10 août. — Nous constatons que dans deux jours, nous n'aurons plus rien à manger.

12 août. — A 6 heures du matin, explosion terrible. Une mine plus forte que toutes les autres éclate au Jen-Tse-tang et creuse un cratère de 7 mètres de profondeur et 40 mètres de diamètre. Sont ensevelis sous les décombres : 5 marins italiens et 80 chrétiens, dont 51 bébés. Le Frère Jules-André, visiteur des Maristes, en secourant une femme à moitié ensevelie, est frappé à mort. Homme de grande valeur. Intelligence, dévouement et courage hors pair. Les marins français accourus sur le lieu du sinistre, tuent une cinquantaine de boxeurs qui essaient de pénétrer.

13 août. — L'abattement est général, mais les coups de canon au loin nous donnent de l'espoir. A 11 heures une nouvelle mine éclate et ne fait que peu de dégâts. Dans la rue on entend les boxeurs nous crier : « Les diables européens approchent, nous mourrons s'il le faut, mais vous mourrez avant nous ! ».

14 août. — Grand combat au Sud de la capitale et à l'Est. On entend canons, mitrailleuses, salves. Du haut de l'église on

constate la disparition du drapeau chinois de dessus les murailles. On tire sur nous de tous côtés.

Evidemment l'armée de secours attaque Péking. A 5 heures du soir, à la lorgnette on aperçoit sur les murailles cinq officiers étrangers.

15 août. — Fête de l'Assomption. Avant le jour, la Porte Est de la ville est en feu. De 7 heures à 9 heures le bruit de la bataille est incessant.

16 août. — Dès 7 heures du matin, le bruit de feux de salves se fait entendre et semble s'approcher venant du Sud. A 8 heures il n'était plus qu'à environ 300 mètres au-delà de la porte Si-Hoa (porte de la ville intérieure) elle est fermée et occupée de notre côté par les soldats impériaux, qui toujours secondent les boxeurs.

Déjà nous avons hissé au sommet de l'église le drapeau français. Alors Mgr Jarlin donne une sonnerie de clairon. Un officier seul s'approche de nous. On lui passe une échelle qu'il gravit et sauté de notre côté. C'était un capitaine japonais. Il serra la main de Mgr Jarlin et s'enquit : « Pouvez-vous ouvrir la porte Si-Hoa ? — Non, elle est trop bien gardée et nous ne sommes pas en nombre suffisant ». « C'est bien, dit-il, je vais essayer de la faire sauter ». Il repassa de l'autre côté du mur. A ce moment on aperçoit une petite troupe habillée de bleu : ce sont les Français. Ils accourent droit au drapeau, placent quelques échelles de leur côté, et nous en faisons autant du nôtre. En quelques minutes, les 50 hommes de la compagnie Marty étaient chez nous avec leur chef. Pendant ce temps, les Japonais avaient enfoncé un battant de la porte Si-Hoa ; l'artillerie française acheva l'œuvre et malgré une intense fusillade, tous se précipitèrent sur les barricades.

La bataille était finie. Plus de 800 cadavres de boxeurs et de soldats chinois jonchaient le sol. Nous eûmes à déplorer la perte de deux hommes et de 3 blessés, dont le capitaine Marty.

Il était environ 10 heures. M. Pichon et le général Frey étaient au Pétang depuis un quart d'heure. Inutile de dire qu'on s'est embrassé de bon cœur et mutuellement félicité.

Signé : A. FAVIER, Vic. Ap.

L'arrêt au Pétang ne dura qu'un instant. La marche des troupes vers le Palais impérial continua. Les troupes françaises, russes, anglaises et japonaises se partagèrent les différents quartiers de la capitale qu'elles occuperont pendant quelque temps, pour rétablir l'ordre. Mais ce que les Ministres étrangers ignoraient parfaitement, c'était la fuite de *Koang-Su* et de *Tse-Hi*.

Dans la nuit du 15 au 16 août, l'empereur et la régente, déguisés en paysans, montés sur deux vulgaires chars chinois à deux roues, suivis de trois grands Conseillers, et de plus d'un millier de soldats réguliers qui venaient directement du siège

des Légations, se dirigèrent d'abord sur le Palais d'Été, à 25 kilomètres de Péking, où ils arrivèrent à 8 heures du matin.

L'intention de l'impératrice était d'aller au grand Palais d'Été de Je-Hol dans la province du même nom, situé à 180 kilomètres de la capitale. Mais songeant que ce lieu était encore trop proche de Péking, elle changea d'avis et se dirigea sur *Si-Nan-fou*, capitale du Chen-Si, à une distance de 1 200 kilomètres de Péking.

LES VICTIMES DU SIÈGE DU PÉTANG.

Morts :

- 1 missionnaire : M. Claude Chavanne.
- 2 Frères Maristes : Jules-André, Visiteur ; Joseph Félicité, supérieur.
- 6 marins français, dont l'enseigne Henry.
- 5 marins italiens.
- 38 chrétiens lanciers.
- 120 enfants, morts de faim et de maladie.
- 51 bébés ensevelis dans la mine.
- 80 femmes mortes de maladie et de privations.
- 100 chrétiens environ trouvèrent la mort au cours du siège.

403

Blessés :

- 9 marins français.
- 3 marins italiens.

Le nombre des blessés parmi les réfugiés n'a pas été repéré.

Le lecteur se demandera sans doute pourquoi les secours militaires des nations étrangères, annoncés depuis les premiers jours de juin 1900, ne sont-ils arrivés à Péking que le 15 août, attendu que la distance entre ces deux villes n'est que de 150 kilomètres. C'est pour répondre à cette question que nous donnons le court récit suivant :

L'ARMÉE DE SECOURS.

Nous avons vu que la colonne Seymour, partie de Tientsin le 10 juin, dut rebrousser chemin plus que décimée ; mais quand le 26 juin, elle retraits à Tientsin, la situation était bien changée.

Des incendies s'allumaient de divers côtés, des chrétiens étaient massacrés dans les rues ; d'autres chrétiens et païens, reconnus pour être au service des Européens, étaient battus ou tués, les boxeurs entrent dans les magasins où l'on vend des objets d'importation étrangère et saccagent tout. Le 15 juin, l'église de Notre-Dame des Victoires au *Wang-Hai-Leou* flambe avec tout le quartier. La tour seule de l'église reste debout, comme en 1870. On remarquera que l'incendie de l'église a lieu le même jour que celui des églises de Péking. Il y avait donc un plan bien concerté de la part des boxeurs. Il incombait aux

Alliés de se rendre maîtres de Tientsin avant de monter à Péking. Le 17 juin, toutes les Concessions étrangères subissent un bombardement intense de la part des troupes impériales qui tirent du fort de Takou. Les amiraux décident de s'emparer de ce fort. Mais les navires de guerre sont mouillés très loin de la côte à cause de leur tirant d'eau ; l'attaque devait se faire uniquement par des canonnières. Pendant plus de quatre heures elles tinrent tête à l'orage de fer des 90 canons des forts vomissant sur elles. Les obus des canonnières réussirent à faire sauter la poudrière du fort. Le feu des canons cessa subitement et aussitôt les troupes alliées donnèrent l'assaut et les drapeaux étrangers flottèrent bientôt sur les forts.

Il restait un objectif important : la prise de la ville chinoise murée et fortifiée d'où partaient les obus en grand nombre. Elle était entourée sur trois côtés par l'immense terrain des Concessions. Sa prise coûta cher.

Le 14 juillet, le drapeau français put être hissé sur les murs ; peu après les Japonais firent sauter une porte à la dynamite, et Français et Japonais se précipitèrent par l'ouverture. C'était la fin du bombardement.

Les pertes se répartissent à peu près ainsi :

Tués au feu :
Français : 22 ;
Japonais : 400 ;
Américains : 200 ;
Anglais : 50.

Les grosses pertes des Japonais tiennent à leur mépris du danger ; ils marchent sous la fusillade aussi calmes qu'aux manœuvres.

Les troupes françaises étaient peu nombreuses, mais des troupes d'Indochine, commandées par le général de Pélocot, vinrent s'ajouter au contingent récemment arrivé.

Depuis le 10 juin, les consuls et les amiraux n'ont cessé de recevoir de Péking en détresse des appels de secours. Mais l'armée internationale ne put se mettre en ordre de marche que le 4 août. Elle se composait alors, en chiffres ronds, de 17 000 hommes :

4 500 Russes,
6 000 Japonais,
3 000 Anglais (en bonne partie des shicks = soldats indiens),
2 500 Américains,
1 000 Français.

LA MARCHÉ SUR PÉKING.

Les troupes alliées n'avaient pas de commandement suprême ; les généraux de chacune des colonnes s'entendaient entre eux au fur et à mesure des circonstances. Il fut convenu que le gros des troupes alliées : Japonais, Anglais et Américains, mar-

cheraient en avant, en prenant la rive droite du fleuve Pei-Ho. Les autres, Russes et Français, suivraient la rive gauche, restant un peu en arrière. La première rencontre de l'ennemi se fit à *Pei-Tsang*, gros village, où l'armée chinoise s'était retranchée. Les Japonais, toujours disposés à occuper les premières lignes, enlevèrent la place. Ils eurent 50 tués et 270 blessés.

Le 9 août, la tête de la colonne est à *Ho-Si-Wo*, où les Français n'arrivent que le lendemain. La marche des troupes est lente et pénible sous une chaleur torride ; il y a beaucoup de traînants de tous les groupes. Les convois se composent de barques de toutes formes sur le fleuve ; sur terre, de charrettes traînées par des chevaux plus ou moins étiques attelés avec des cordes, de pousse-pousse et de portefaix. Passé ce village, on entend une violente canonnade dans le lointain. Les Japonais en tête de la colonne s'étaient heurtés à l'armée chinoise retranchée dans le gros village de *Tchang-Kia-tchoang*, situé à 10 kilomètres de *Tong-Tcheou*, port du canal impérial. Par une attaque furieuse, les Japonais repoussent les forces chinoises, de sorte que les troupes d'arrière traversèrent le village sans encombre.

Le 12 août, les généraux décident d'accorder vingt-quatre heures de repos à leurs soldats lorsqu'ils seront arrivés à *Tong-Tcheou*, qui se trouve à 25 kilomètres à l'est de Péking ; et que dans la nuit du 13 au 14 août on se remettrait en route. Toutes les troupes sont éreintées. La chaleur a causé de nombreux cas d'insolation. Les Japonais surtout ont beaucoup de malades et d'éclipsés.

Le lendemain, très tôt le matin, les Japonais lèvent le camp et avancent près des murs de la ville. A leur approche, les 500 réguliers laissés à la garde de la ville s'enfuirent. Ainsi les Japonais entrèrent à *Tong-Tcheou* sans coup férir, et les habitants, en signe de soumission, se hâtèrent de pavoiser aux couleurs japonaises. Mais vers le soir, quand les Japonais eurent traversé la ville, la panique s'empara des habitants lorsqu'ils virent apparaître de nombreuses troupes étrangères. Aussitôt, ils désertèrent leurs logis, emportant quelques objets, et gagnent la campagne.

Le défilé des fuyards a duré toute la nuit. Les Français campèrent au faubourg de l'Ouest, les autres en pleine campagne.

Plusieurs routes conduisent à la capitale. Le plan d'attaque est ainsi fixé : toutes les troupes alliées aborderont la capitale par l'Est où se présentent quatre portes ; les Japonais entreront par la porte de la ville tartare (2), les Russes par la seconde porte à gauche et les Français les suivront ; enfin les Américains et les Anglais passeront par la dernière.

(2) La ville Tartare et la ville Chinoise sont accolées, celle-ci au Sud de l'autre, et entourées d'une solide muraille de 15 mètres de hauteur et autant d'épaisseur. Les murailles sont percées de treize portes monumentales et le mur qui sépare les deux villes a trois portes.

Dans la nuit du 13 au 14 août les troupes camperont à quatre ou cinq kilomètres des murailles. On constate alors que les combats, les marches forcées, la chaleur, les privations ont réduit les effectifs d'un quart. Le général Frey en particulier ne dispose que de 600 hommes valides et trois batteries.

Le plan n'a pas été exécuté comme prévu ; les Japonais, toujours pressés, ont pris de l'avance et bombardent une porte dans le but de la faire sauter ; mais ils sont repoussés avec de grosses pertes. Ils y reviennent plus tard et finissent par entrer.

L'avant-garde russe a attaqué la porte du milieu et essaie de pratiquer une brèche, mais l'ennemi ouvre un feu très meurtrier du haut des murs. Les Russes essuient un feu terrible et perdent beaucoup d'hommes.

Cependant ils réussissent à enfoncer une porte et à pénétrer à l'intérieur de la ville. Aussitôt, les réguliers fuient à toutes jambes. Vers 10 heures du soir, les Français passent par où avaient passé les Russes et se trouvent dans la cité chinoise. C'est le silence ; les maisons sont à peu près vidées de leurs habitants. Tout un bataillon russe est couché dans les habitations, les soldats écroulés sur le sol, dans l'accablement de la fatigue. Enfin, au matin du 15 août, toutes les troupes se trouvent aux Légations. Le ministre de France aurait voulu que les troupes alliées se rendent au Pétang pour opérer la délivrance des assiégés. Le général Frey ne pouvait le faire seul avec les effectifs si réduits dont il disposait. Mais le concours des autres troupes ne peut être prêt que le lendemain 16 août (voir page 248).

NOTES DE L'AUMONIER DE LA COLONNE.

Ici, nous extrayons quelques passages des notes de l'aumônier de la colonne, M. Desrumaux :

« En vue d'une expédition militaire sur Péking pour délivrer les Légations et la Mission catholique, le colonel Marchand — celui de Fachoda — chef de l'état-major français, demanda à M. Guilloux, directeur du district de Tientsin, dépendant de l'évêque de Péking, un missionnaire comme aumônier-interprète, avec quelques chrétiens comme brancardiers. Je fus désigné. Le départ de la colonne était fixé au 4 août 1900, à 4 heures du soir. A l'heure indiquée, je me rendis avec une vingtaine de chrétiens au lieu de rassemblement. Comme on n'avait pas pu me trouver une monture, promise cependant, je devais suivre la colonne à pied. Sous le commandement du colonel de Pélacot (pour nos soldats indochinois), nous nous mîmes en route directement vers le Nord, sur la rive gauche du Pei-Ho. On marcha jusqu'à minuit et on passa la nuit dans un champ en plein air. Avec nous marchait une colonne russe, qui bivouaqua non loin de nous, tandis que les artilleurs français avaient pris une autre route. Ce premier soir nous fûmes bien édifiés en entendant

les soldats russes réciter ensemble et en chantant la prière du soir ; c'était vraiment beau.

« Dimanche 5 août. — Au réveil, on nous apprend que les soldats chinois ont rompu la digue, et la campagne étant de ce fait inondée, nous devons retourner en arrière pour reprendre la rive droite. Ces deux nuits ont été passées à la belle étoile. Arrivés à *Yang-Tsoun* on me donne une mule.

« Le mercredi 8 août, nous partîmes très tôt et le soir nous fîmes halte à *Ho-Si-Wo* où nous passâmes la nuit. Le jeudi 9 août nous fîmes une longue étape et arrivâmes le soir à *Tchang-Kia-tchoai*, d'où les Japonais venaient de déloger les impériaux. Nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous arrivâmes à *Tong-Tcheou*, nous traversâmes la ville et allâmes faire halte dans le faubourg de l'Ouest sur les bords du *Pei-Ho*.

« Nous restâmes là jusqu'au mercredi 14. Alors la colonne reprit sa marche sur Péking, ayant devant elle la longue muraille orientale de la capitale. Tout à coup, le canon se fit entendre : les Japonais tiraient sur la porte *Tsi-Hoa*, les Américains tirent sur la ville, les Russes, plus au Sud, attaquaient deux portes. Très tard le soir nous entrâmes par où les Russes avaient passé avec plus de difficultés que nous. Nous nous engageâmes dans la rue où se trouve l'« Hôtel de Péking » actuel ; nous y passâmes le reste de la nuit.

« Le 15 août, vers 5 heures du matin, je me rendis à la chapelle de la Légation française et j'arrivai au moment où M. d'Addosio se revêtait pour dire la messe. Je dis la messe après lui, puis nous déjeunâmes à l'Hôtel de Péking, qui alors était dirigé par M. Chamot. Là, nous parlâmes longuement ensemble, ensuite je regagnai mon poste au milieu des troupes. Vers 9 ou 10 heures, les Alliés placent des canons sur la muraille et bombardent les palais impériaux pendant quelques instants.

« Après quoi, je m'imaginai que je pourrais peut-être arriver au Pétang en passant par un chemin de traverse. En route, je rencontrai le baron d'Anthouard, qui avait eu la même pensée que moi, mais les Américains ne nous laissèrent pas passer. Je retournai donc à mes troupes, et j'y restai toute la journée. C'est là que j'appris, hélas ! que M. d'Addosio lui aussi, croyant que le Pétang était délivré, était parti, monté sur un âne, et avait été massacré au cours du trajet.

« Le 16 au matin, je partis avec les troupes françaises en passant par le *Nan-Tang*, qui est tout en ruines. Nous nous engageons dans la longue rue qui traverse toute la ville. Avec nous se trouvaient MM. Bantignie et Bafcop qui, avec M. d'Addosio, avaient passé tout le temps du siège aux Légations. Je traversai le mur ouest du Pétang démoli à cet endroit, et j'eus la joie de voir aussitôt Mgr Favier et Mgr Jarlin sains et saufs et plusieurs confrères, et nous nous embrassâmes avec effusion.

« Il était 10 heures ; je célébrai ma messe à la chapelle

domestique et ensuite, n'en pouvant plus, je me jetai sur le lit, le lit même de Mgr Jarlin qui m'y avait conduit.

« Je restai quelques jours à Péking, mais j'avais hâte de retourner à mon poste de Tientsin, afin de permettre à M. Guiloux de monter à Péking et de voir les évêques et les confrères... Etant allé saluer le général Frey et lui annoncer mon départ, il me répondit que je ne pouvais pas quitter Péking, parce que j'étais nommé aumônier. Alors je lui dis qu'il trouverait au Pétang tous les aumôniers nécessaires. Enfin Mgr Favier intervint et, au jour indiqué, je partis à *Tong-Tcheou* avec les chrétiens qui m'avaient accompagné. Ceux-ci n'eurent pas l'occasion de rendre le service que l'on attendait d'eux, car notre petite colonne n'eut pas à combattre en cours de route et, arrivés à Péking, les malades furent immédiatement soignés par les Sœurs.

« Signé : Desrumaux ».

Après la délivrance de Péking par les armées alliées, il incombait à celles-ci de pacifier tout au moins la province du Tche-Ly, de la purger des boxeurs dont elle était encore infestée et, par conséquent, d'y faire la police pendant un certain temps. Ce rôle a été joué excellemment par le général Bailloud et ses troupes, dans les régions de Pao-Ting et de Tcheng-Ting. La présence des soldats français suffit pour déterminer les autorités locales à entrer en pourparlers avec la Mission catholique ; et, d'autre part, à modérer les exigences de certains chrétiens qui, se prévalant de la présence de la force armée, réclamaient des réparations fort exagérées.

En second lieu, la présence des troupes appuyait l'action diplomatique, qui devait obtenir du gouvernement chinois réparations et garanties pour l'avenir.

Le chef de toutes les troupes d'occupation non françaises était le maréchal Waldersee, Allemand. Les troupes françaises qui, renforcées par de nouveaux contingents récemment arrivés, comptaient plus de 15 000 hommes, étaient sous les ordres du général Voyron.

Les négociations, commencées le 26 octobre 1900, aboutirent le 24 décembre suivant à la présentation à la Chine d'une note contenant les douze conditions auxquelles les Puissances subordonnaient le rétablissement des relations normales. Enfin, le 7 septembre 1901, fut signé un protocole final, qui consacrait solennellement les résultats obtenus et les engagements de la Chine.

L'empereur, ou plutôt Tse-Hi, toujours en exil volontaire, approuva tout ce que ses fondés de pouvoir avaient signé.

A la fin d'octobre 1901, Leurs Majestés se remirent en route pour le retour et arrivèrent à la capitale le 6 janvier 1902.

CHAPITRE XIV

La tourmente dans la province du Tche-Ly

Les victimes des Boxeurs à Péking. — Incendie du Nan-Tang. — Incendie du Tong-Tang. — Le massacre des Joséphines du Tong-Tang. — Incendie du Si-Tang. — Les massacres à Chala. — Profanation du cimetière de Chala. — La Tourmente en dehors de Péking : dans le District de Tientsin. — Dans le District de Pao-Ting-Fou. — Dans le District de Suan-Hoa-Fou. — L'attaque contre Yong-Ning. — Le siège de la Grotte-des-Chèvres. — Statistique des victimes dans le Vicariat du Tche-Ly septentrional.

LES VICTIMES DES BOXEURS A PÉKING.

Nous avons dit en bref ce qui s'est passé au Pétang, la plus grosse paroisse de Péking. Mais il y avait alors à Péking trois autres paroisses importantes : le Nan-Tang, le Tong-Tang et le Si-Tang, toutes désignées par les points cardinaux.

INCENDIE DU NAN-TANG.

L'église du Nan-Tang, toute proche de la porte méridionale de la ville tartare, était l'ancienne cathédrale élevée par les PP. Jésuites vers 1706 sur l'emplacement de la première église de Péking, bâtie en 1650 par le P. Adam Schall, grâce à un don généreux de l'empereur Choun-Tche (1644-1662), le premier de la dynastie Tsing. Son successeur, Kang-Si (1662-1722), accorda la somme de 10 000 taels pour la construction de cette cathédrale.

Mais en 1775, ce vaste édifice fut détruit par un incendie. Alors Kien-Long (1736-1795), ayant appris le geste généreux de son aïeul Kang-Si en faveur de cette église, donna l'ordre d'en faire autant, c'est-à-dire de fournir la même somme, qui valait à l'époque 75 000 livres françaises, et, imitant son grand-père, il y mit aussi des inscriptions écrites au pinceau rouge.

La propriété du Nan-Tang, assez spacieuse, comprenait en 1900 quatre établissements : le presbytère, l'hôpital Saint-Vincent tenu par les Filles de la Charité, la Maison-Mère des Sœurs indigènes (Joséphines), le Collège confié aux Frères Maristes depuis 1891.

Dès l'arrivée des marins français, on en avait placé une dizaine au Nan-Tang. Mais devant l'intensité du mouvement boxeur, soutenu visiblement par le gouvernement, le commandant des troupes retira ce poste comme voué à une mort certaine. Il est d'ailleurs évident que les incendies et les massacres de la capitale étaient prévus et commandés : on devait d'abord incendier les églises le 14 juin, et les massacres ne devaient commencer que le lendemain. Il n'y eut d'exception que pour le Tong-Tang, dont l'incendie commença un jour plus tôt, le 13, on ne sait pourquoi.

Aussitôt que les Légations en furent informées, on vola au secours du curé, M. Garrigues, mais déjà il avait disparu. On songea alors à prévenir la catastrophe qui menaçait les établissements du Nan-Tang. C'est ainsi que le 13 au soir, les Européens allèrent chercher les missionnaires et les Sœurs pour les emmener aux Légations ; et ce ne fut pas sans difficultés, car M. d'Addosio refusait de quitter ses chrétiens en danger ; aussi promit-il de revenir le lendemain les chercher.

Le 14 au matin, les chrétiens se rendirent à l'église pour entendre la messe et furent fort surpris d'apprendre que la résidence avait été abandonnée pendant la nuit par les missionnaires. Les jours suivants, les Européens firent des prodiges de courage pour sauver les chrétiens.

Ce jour-là, vers 10 heures du matin, des clameurs se firent entendre à la porte Choun-Tche, située à environ 100 mètres du Nan-Tang. C'était la bande des boxeurs du quartier. Aussitôt commença l'attaque de la résidence. Les boxeurs n'avaient pas de soldats avec eux, et n'étaient armés que de sabres et de haches. Après avoir enfoncé la double porte à coups de haches, les agresseurs pénétrèrent prudemment dans l'avant-cour et, ayant brisé les fenêtres des appartements situés à droite et à gauche de la porte, ils constatèrent qu'il n'y avait personne pour défendre la propriété et y mirent le feu. De là ils se dirigèrent sur l'église et essayèrent également d'en enfoncer les portes, mais en vain.

Alors ils aspergèrent les vantaux de pétrole et y mirent le feu. Il y avait à ce moment quelques chrétiens dans le clocher ; ils se mirent à sonner la cloche et bientôt y moururent asphyxiés et brûlés.

Pendant que l'incendie dévorait l'église, des bandes de pillards, attirés par l'appât du butin, se dirigèrent vers les Etablissements, en expulsèrent les femmes qui depuis quelques jours s'y étaient réfugiées, et firent main basse sur tout ce qu'ils pouvaient emporter. Ces chrétiennes, qui ne savaient pas où aller, passèrent dans la maison des Joséphines évacuée de la veille, mais les boxeurs les y suivirent sans qu'on ait pu savoir ce qui s'y passa. Il est très probable qu'un grand nombre de ces femmes, qui auraient pu s'échapper à la faveur du désordre, préférèrent mourir dans l'enclos de l'église plutôt que dans les rues de la ville, où elles pouvaient rencontrer un sort pire encore. Le Collège des Maristes, qui avait été évacué, fut dévasté et incendié.

Restaient seules la résidence des missionnaires et la sacristie, qui était accolée à l'église. Les boxeurs n'osaient s'y attaquer, dans l'appréhension d'un guet-apens. L'évacuation des missionnaires, Frères, Sœurs et Joséphines de la nuit précédente était demeurée inconnue de tout le quartier. Aussi, les agresseurs, ne les voyant apparaître nulle part, étaient persuadés qu'ils étaient cachés soit dans la résidence, soit dans la sacristie.

Enfin, ne voyant personne sortir, les boxeurs se décidèrent à piller et à incendier la résidence.

En dernier lieu, ils attaquèrent la sacristie. Le toit de celle-ci était une solide terrasse sur laquelle s'étaient réfugiés une cinquantaine de chrétiens. Il est difficile de décrire les souffrances endurées par ces hommes entassés sur cette plate-forme adossée à l'église en feu. Leur tourment devint bien plus intolérable quand le feu fut mis à la sacristie. La terrasse chauffée par dessous devint brûlante. Ces pauvres chrétiens ne cessaient de prier en commun, chantant à haute voix leurs prières et leurs litanies, implorant le secours de Dieu.

Vers cinq heures du soir, l'incendie avait tout dévoré ; il ne restait que des ruines fumantes. Le flot des curieux et des pillards s'était écoulé, car il n'y avait plus rien à voler. C'est à ce moment que le frère mariste chinois, Fan Joseph, jugeant la position intenable sur la sacristie, prit avec lui dix des orphelins qu'il avait amenés quelques jours auparavant, et profita de cette occasion pour s'enfuir.

INCENDIE DU TONG-TANG.

Il y avait à cette époque au Tong-Tang une assez grande résidence à côté d'une belle église bâtie par Mgr Delaplace en 1884, puis une école de filles dirigée par des Joséphines. Tout à côté et séparé par une ruelle, on avait ouvert un refuge pour les nombreuses chrétiennes venues de tous les côtés, dans l'espoir d'échapper à la mort.

Deux prêtres desservaient cette paroisse d'un millier de fidèles ; ces prêtres, tous deux Lazaristes, étaient M. Garrigues, directeur, et M. Ly Barthélemy. Ce jour-là, se trouvait au Tong-Tang M. Ly André, curé de Kia-Kia-toan, qui était venu se réfugier.

M. Garrigues ne se faisait pas d'illusion sur la gravité des événements. Il envisageait la situation avec les yeux de la foi. Son confrère s'inquiétait de l'avenir et s'informait chaque jour de la marche des événements. M. Garrigues écoutait en silence les récits alarmants des chrétiens et se contentait de les exhorter à se préparer au martyre en leur citant ces paroles de l'Evangile : « Ils peuvent bien tuer les corps, mais ils ne peuvent tuer les âmes ».

Nous l'avons dit plus haut, l'église du Tong-Tang fut la première attaquée. Le 13 juin, vers 7 heures du soir, la résidence fut subitement envahie par une populace hostile. Parmi les réfugiés qui remplissaient la résidence, se produisit aussitôt une panique ; ce fut un sauve-qui-peut général, chacun fuyant de son côté. Pendant que les boxeurs entraient par les portes ouvertes, les réfugiés sautaient par-dessus les murs ; les uns parvinrent à se sauver, les autres tombèrent entre les mains des agresseurs et furent mis à mort. Immédiatement les maisons sont pillées et incendiées avec l'église. Au milieu du désordre qui

suivit le pillage des établissements et à la faveur de la nuit, les trois missionnaires purent s'enfuir isolément à l'insu les uns des autres. M. Ly André sortit sans que personne ait jamais pu donner de ses nouvelles. M. Ly Barthélemy fut rencontré par le chrétien Lan Thomas, qui le conduisit jusqu'à la porte *Si-Hoa*, non loin du *Pétang*, mais les soldats qui la gardaient ne le laissèrent pas passer. Rebutés de ce côté, ils s'efforcèrent de sortir de la ville. M. Ly seul y réussit et se dirigea vers l'Ouest. Malgré son grand âge, il poursuivit sa route et alla jusqu'à *Sang-Yu*, belle chrétienté éloignée de plus de 60 km, où il arriva sain et sauf.

Quant à M. Garrigues, les renseignements font défaut. On rapporte qu'il aurait été aperçu par la police de la rue, fuyant, la tête enveloppée dans un mouchoir, sans doute afin de dissimuler sa longue barbe. Seul, ou guidé par un chrétien, il se réfugia, dit-on, dans une cour abandonnée. Il semble qu'il y resta la nuit et la journée du lendemain 14 juin.

Il était 8 heures du soir le 13 juin, lorsque, des Légations, on aperçut les lueurs de l'incendie du *Tong-Tang*. M. Pichon, ministre de France, voulut tenter de sauver M. Garrigues. Prenant avec lui quatre marins et trois autres européens civils, il prit la direction du *Tong-Tang*. Ils surprirent une trentaine de boxeurs tenant des torches dans une ruelle où ils s'apprêtaient à incendier les maisons. Ils firent feu et en tuèrent une dizaine. Mais ils ne purent aucunement se renseigner sur le missionnaire.

Le 14 juin, vers le soir, M. Garrigues serait sorti de sa retraite pour essayer de gagner le large. Vers 10 heures, comme il passait près de la pagode dite *Long-Fou-Se*, quelqu'un cria : « Un diable d'Occident ! Il faut le tuer ! ». A ce cri, les gens qui habitaient là, sortirent de chez eux et, s'armant de tout ce qui leur tombait sous la main, se jetèrent sur lui et le mirent à mort. On rapporte que le corps de la victime fut brûlé non loin de là, avec les bois d'une maison en construction. On n'a jamais pu obtenir des renseignements plus précis sur le martyre de ce saint prêtre.

LA PASSION DES JOSÉPHINES AU TONG-TANG.

A l'est de la résidence des missionnaires se trouvait l'école paroissiale, dirigée par trois Joséphines.

Le 13 juin, l'école, comme toutes les communautés de Péking, regorgeait d'un monde accouru de toutes les parties de la ville, et même du dehors. Il y en avait aussi un grand nombre dans le local séparé de l'école par une ruelle. Mais du Nan-Tang leur était venu du renfort. En effet, la supérieure des Joséphines du Nan-Tang, sachant que ses trois sœurs du Tong-Tang étaient débordées par l'afflux des réfugiées, songea à leur envoyer du secours. Elle donna ordre à quatre de ses Sœurs de se rendre au Tong-Tang le 13 juin, pour aider leurs compagnes.

Conduites par un domestique, elles firent le trajet de plus de 2 kilomètres à pied sans encombre, car les rues ce jour-là, étaient assez calmes, les incendies et les massacres n'étant pas encore commencés. Aussitôt arrivées au Tong-Tang, elles se virent chargées, par leurs compagnes, de la garde d'environ 180 femmes logées au Refuge séparé. Or, c'est ce jour-là même qu'eut lieu l'incendie de l'église. Voilà donc d'un côté trois Sœurs avec leurs élèves et de nombreuses réfugiées ; de l'autre côté, quatre Sœurs avec des réfugiées seulement. Quoique voisines, elles ne se reverront plus.

A l'école. Dès que les flammes commencèrent à s'élever de l'église, ces pauvres femmes crurent que leur dernier moment était arrivé — ce qui se vérifia pour un grand nombre. Dans ce local, la chaleur était devenue insupportable. Jugeant qu'elles n'avaient plus que quelques instants à vivre, sans se laisser aller à de stériles lamentations, les Sœurs se montrèrent à la hauteur de leur tâche. S'oubliant elles-mêmes, elles ne songèrent qu'au salut de celles qui étaient venues se réfugier chez elles.

Faisant réunir tout le monde à la chapelle, elles exhortèrent les chrétiennes à se préparer à la mort, en récitant à haute voix l'acte de contrition, et à offrir à Dieu leur vie, acceptant le martyre pour son amour. Tout le monde répondit à leur pieuse exhortation. Puis, la supérieure, Ouang Philomène, ouvrit la porte du tabernacle où se trouvaient les saintes espèces et les consumma, elle et ses deux compagnes, pour les soustraire à la profanation.

Cette nuit se passa sans autre mal que la peur. Le lendemain 14 juin, avant le lever du soleil, une foule compacte se précipita dans la cour de l'école. Ces pillards enfoncèrent portes et fenêtres et se mirent à s'emparer de tout ce que les réfugiées avaient apporté : argent, habits, literie, etc..., les chandeliers de l'autel et tout le linge qui s'y trouvait. Ces pauvres femmes complètement dépouillées ne savaient quel parti prendre. Un paysan à l'air compatissant, dit à l'une d'elles, la vierge Chen Marie : « Vous ne partez pas ? » — « Mais est-il encore possible de s'échapper, interrogea-t-elle à son tour ? » — « Certainement, partez vite ».

Là-dessus, la vierge prend la tête de la colonne et sort en même temps que la Joséphine Tchang Anna, suivie d'un grand nombre de femmes et d'enfants. Elles se dirigeaient vers le Pétang. Les femmes par petits groupes, suivaient Chen Marie et purent aller assez loin. Mais Tchang Anna ne pouvait diviser les enfants en plusieurs groupes et devait marcher lentement, aussi, fut-elle vite remarquée et mise à mort. L'on ne sait ce que devint sa troupe. Chen Marie, qui était en avant, se retournant, s'aperçut du tumulte qui se faisait derrière elle. Effrayée, elle accéléra sa fuite et parvint à se sauver avec quelques-unes de celles qui la suivaient. Quant aux deux autres Joséphines, elles ont certainement été massacrées avec beaucoup de réfugiées.

Au Refuge, vers 8 heures du soir, les femmes entendirent le crépitement du feu qui dévorait l'église. La supérieure, Ou Françoise et ses compagnes, se mettent aussitôt à asperger les chrétiennes d'eau bénite, à les exhorter à mettre leur confiance en Dieu et au besoin, à mourir pour lui s'il le faut. Se réunissant ensemble dans la cour faute de place, qui debout, qui à genoux, elles prient en silence et passent toute la nuit, sans se douter de ce qui se passait de l'autre côté de la rue, dans l'école des filles.

Le lendemain vers 8 heures du matin, on entend des clameurs dans la rue. Aussitôt, la populace escalade le mur et se rue dans la cour brisant portes et fenêtres en criant à ces pauvres femmes terrorisées : « Quoi ! Vous n'êtes pas encore parties ! Que faites-vous ici ? Fuyez ! ». Et, les tirant, les poussant, les maudissant, les envahisseurs les jettent à la rue du nord, derrière l'établissement. Seule resta la novice Ma Agnès qui, déjà à moitié morte de frayeur ne put s'enfuir et fut massacrée dans le réduit où elle s'était blottie. Les autres Joséphines, accompagnées des femmes et des enfants, dont le nombre diminuait à chaque pas, qui s'enfuyant, qui s'égarant, se dirigeant vers l'école des filles qu'elles croyaient encore debout ; elles trouvent des ruines fumantes... Elles se décident alors d'atteindre le Nan-Tang, mais en route elles sont suivies par des bandes de boxeurs. Quatre Joséphines furent massacrées dans la rue et jetées dans des cendres fumantes. La supérieure seule était morte, les autres simulèrent la mort et purent sortir de là, mais furent sans doute tuées peu après, sauf Tchang Philomène qui dut savourer les souffrances d'une longue passion.

Un soldat tartare chrétien, Che Louis, l'ayant trouvée gisante couverte de blessures, presque nue, près de l'église, avait résolu de la sauver. Mais sa qualité de soldat, et qui plus est, de chrétien, ne lui rendait pas la chose facile. Le récit qu'il fit lui-même à M. Planchet est si long et si extraordinaire par les péripéties dont il est rempli, et surtout par la constance de celle qui en fait l'objet, qu'il est à peine croyable. C'est pourquoi nous ne le transcrivons pas. Il se termine par la découverte que finalement le 24 juin, les boxeurs font de cette fille héroïque et par son massacre. Elle aurait donc souffert une agonie de dix jours.

Quant aux autres réfugiées, elles furent sans doute frappées isolément, loin de tout témoin. Du moins, si quelques-unes de ces réfugiées ont réussi à échapper à la mort, on ne l'a jamais su.

INCENDIE DU SI-TANG.

Nous avons dit comment cette église fut fondée par M. Pedrini, Lazariste italien. Il la construisit en 1723, lorsqu'il était professeur de musique des fils de Kang-Si, et il en fit don à la Sacrée Congrégation de la Propagande. C'est pourquoi les missionnaires qui la desservaient furent tous des prêtres italiens envoyés par ladite Propagande, comme le fut d'ailleurs M. Pedrini

lui-même. A Péking, on les désignait toujours sous le nom de « *propagandistes* ».

Cette Mission spéciale de la Propagande à Péking ne fut pas de longue durée. Elle fut supprimée par la persécution de l'empereur Kia-King en 1811. Ses missionnaires furent rapatriés, et l'église complètement démolie. Les chrétiens peu nombreux de cette paroisse furent pris en charge par les Lazaristes français du Pétang, qui avaient succédé aux jésuites en 1785, français également.

Quand, en 1860, les établissements religieux de Péking furent remis à Mgr Mouly, il ne restait au *Si-Tang* qu'un terrain vague.

Une église y fut construite en 1867 sous la direction du frère Marty ; et lorsque M. Provost était à la tête de cette paroisse, il y installa des orgues construites par lui-même. M. Garrigues n'en fut curé que peu de temps ; mais ce court séjour suffit pour laisser chez les chrétiens une réputation de sainteté.

En 1900, M. Doré avait la charge de cette paroisse depuis un an et six mois. M. Maurice Doré, né à Paris au faubourg de Poissy le 15 mai 1862, fut admis à Dax le 26 septembre 1880 et ordonné prêtre le 17 avril 1887.

Il arriva à Péking le 16 octobre 1888.

Il occupa plusieurs postes, comme tous les jeunes arrivés d'Europe, dans les districts de Pao-Ting, de Yong-Ping et de Tientsin et, en dernier lieu, le 28 décembre 1898, il fut nommé curé du *Si-Tang*.

M. Doré avait une nature d'artiste, un tempérament vif et généreux. Il savait se faire mettre au courant sur les nouvelles du jour à cette époque troublée, et souvent, par lettre il renseignait Mgr Favier sur la marche des événements pour ce qui regardait la capitale. D'ailleurs, il ne se faisait pas illusion sur la gravité du danger qui menaçait les missionnaires et les chrétiens.

Le 3 juin, fête de la Pentecôte, il donna la Bénédiction du Saint Sacrement, non pas le soir comme c'était l'usage, mais le matin après la grand'messe, à cause des désordres que les boxeurs commençaient à susciter. Il avertit les fidèles de ne plus venir à l'église au cours de la journée, mais seulement le matin, à cause du danger croissant. Alors les chrétiens lui demandèrent son avis sur les événements actuels ; il leur répondit : « Pour l'Eglise, cela va certainement mal tourner ».

Le 8 juin, voyant que la situation ne faisait qu'empirer, et que sa présence à sa résidence était inutile, M. Doré crut pouvoir quitter son église et se réfugier au Pétang. Il n'y séjourna qu'une nuit, et le lendemain au matin il retourna au *Si-Tang* ; car Mgr Favier lui avait fait comprendre que cet abandon des églises aurait pour effet de provoquer les incendies et les massacres à Péking : les boxeurs voyant les établissements abandonnés, allaient les saccager sans éprouver la moindre résistance.

De retour au Si-Tang, il fit appeler les principaux chrétiens et catéchistes, pour s'entendre avec eux des dispositions à prendre. Il leur proposa de mettre les divers ornements d'autel, vases sacrés et tout ce qui avait quelque valeur dans de grandes caisses et de les enfouir.

Les chrétiens répondirent que ces objets se gâteraient vite dans la terre, et qu'il serait difficile de faire cette opération sans être aperçu, enfin que pour cela on n'avait plus le temps. M. Doré se rangea à leur avis, cependant quelques jours après, seul avec son domestique Yang Jean, il cacha dans le jardin quelques objets importants ; papiers, registres, etc. Afin d'éviter toute profanation, dès le dimanche 10 juin, le curé ne gardait plus le Saint Sacrement à l'église, mais il continua de célébrer la messe chaque jour. Un de ses catéchistes, Tchang Gabriel, lui dit un jour, peu avant la catastrophe : « Si les boxeurs viennent vous servirez-vous de vos armes » ? M. Doré avait en effet trois fusils de chasse et un revolver à six coups. « A quoi bon ! répondit-il, ce serait envoyer quelques boxeurs en enfer sans aucun profit ». Devant même le catéchiste M. Doré prit toutes ces armes, les enferma dans une armoire sous clefs en disant : « Quand même j'en tuerais quelques-uns, cela n'aurait aucune utilité, et je n'aurais aucun mérite à y laisser ma vie ; dans un cas comme dans l'autre, je dois mourir ».

Le lendemain 14 juin, M. Doré venait de célébrer sa messe de 6 heures, lorsque la porte extérieure donnant sur la rue, fut frappée à coups redoublés. On crut à l'intérieur que les boxeurs envahissaient la résidence. Alors une forte voix cria de la rue : « Ce sont des chrétiens qui reviennent du Tong-Tang incendié la veille » ! Aussitôt M. Doré fit ouvrir la porte. Apprenant ce malheur, sa première inquiétude fut le sort des siens. Il envoya en hâte Yang Jean porter une lettre à la Sœur Jaurias, lui demandant si elle ne pourrait pas recevoir au Jentse-tang plusieurs femmes chrétiennes. Jean dut rebrousser chemin. Il était trop tard : la porte du Pétang était gardée depuis la veille ; le siège du Pétang était commencé. En voyant son domestique revenir il s'écria : « Que faire ! »

Il y avait beaucoup de chrétiens hommes et femmes dans la cour et dans l'église. Depuis ce moment, M. Doré ne cessa de faire la navette entre sa chambre et l'église où se trouvaient une cinquantaine de personnes. Ils les exhortait à accepter la mort de la main de Dieu. Ici, nos documents sont fort peu précis, faute de témoins du drame.

Vers 9 ou 10 heures du soir, on criait dans la rue : « Au feu ! » C'était la grande porte qui flambait. Peu après on entend la cloche de l'église sonner quelques coups, puis, l'église flambait. Dans l'intérieur de l'église les chrétiens priaient à haute voix. Pour M. Doré, il est fort probable qu'au moment où la populace envahit la cour, il se précipita sur la cloche pour sonner le tocsin, moins pour appeler un secours qu'il savait inexistant,

que pour donner à ses chrétiens le cri d'alarme et les prévenir qu'il était temps de se mettre en sûreté.

Selon une version, quand M. Doré sonna la cloche, les boxeurs avaient déjà pénétré dans la résidence, ils coururent sur lui et lui assénèrent sur la tête un coup de sabre qui l'étendit raide mort sous le clocher.

D'après une autre version, il serait mort brûlé dans son église avec ses chers chrétiens.

LES MASSACRES A CHALA.

Chala est un faubourg à l'ouest de la capitale, qui sous la dernière dynastie, avait été habité en grande partie par une population d'origine tartare-mandchou. L'alignement de maisons toutes semblables qui se voit encore aujourd'hui, fait penser à un camp militaire.

L'établissement religieux dont nous parlons est situé à l'orée de ce village du côté nord, et a pris le nom du village même. Cette propriété avait été gracieusement donnée par l'empereur Wan-Ly, pour servir de sépulture au Père Ricci, vers 1611. A la suite de nouvelles acquisitions de terrains avoisinants, faites depuis cette époque par les derniers évêques de Péking, il s'était groupé autour de la sépulture des PP. Jésuites un nombre important d'œuvres de bienfaisance.

En 1871, Mgr Delaplace y créa une paroisse et un établissement agricole, au profit des orphelins qui étaient capables de travailler. En 1887, Mgr Tagliabue, successeur du précédent, y adjoignit un hôpital et un nouvel orphelinat pour les garçons en bas âge. Ces deux institutions furent confiées aux Filles de la Charité.

En 1893, sous l'épiscopat de Mgr Sarthou, l'orphelinat agricole fut confié aux Frères Maristes. Le prêtre fixé là était chargé du service religieux de la paroisse et des deux établissements des Sœurs.

Les martyrs de Chala vont donc être pris dans le nombreux personnel qui peuplait ces établissements.

En 1900, le prêtre chargé de cette paroisse était M. Tseou Augustin, Lazariste, et Sœur Fraisse dirigeait l'hôpital et l'orphelinat ; tandis que le frère Jules-André était à la tête de l'orphelinat agricole.

Vers la fin mai, la Sœur Fraisse, voyant le danger qui menaçait ses œuvres écrivit à Mgr Favier pour lui demander de faire des démarches, en vue d'obtenir des soldats chinois pour garder l'établissement. A cette époque, beaucoup d'Européens comptaient encore sur la protection tant de fois promise par le Gouvernement chinois. Le frère Jules-André, se faisant la même illusion, était persuadé que les forces militaires viendraient protéger Chala, quand le moment serait venu. Tandis que M. Tseou renseignait l'évêque d'une façon bien différente.

Il a 50 ans, il connaît la fourberie des mandarins. « Ne comptez pas sur eux, dit-il à Mgr Favier mais choisissez plutôt parmi les nombreux réfugiés que vous avez au Pétang, des hommes jeunes et robustes, et envoyez-les nous ici pour nous défendre ».

L'évêque, craignant le pire, donna ordre aux religieuses de se rendre au Pétang. Le 1^{er} juin, elles quittèrent Chala, laissant leurs 70 enfants à la garde du frère Jules-André. Le 8 juin, après entente avec Mgr Favier, le frère fait conduire 120 enfants au Nan-Tang. Depuis ce jour, les frères européens et chinois vont et viennent de Chala au Pétang et au Nan-Tang, pour surveiller et donner des occupations aux orphelins.

Mais le 14 juin, les frères qui se trouvaient au Pétang n'en purent sortir. Il avait été impossible, du Pétang, d'aller secourir les chrétiens de Chala, réfugiés ou autres. M. Tseou s'était retiré au Pétang en même temps que les frères. Depuis le 13 juin il n'y avait donc aucun Européen à Chala. Ils ne furent toutefois pas sérieusement inquiétés jusqu'au 17 juin. Ce jour-là, des boxeurs s'approchèrent comme pour escalader les murs d'enceinte, qui avaient à peine deux mètres de hauteur. Les quelques orphelins que le frère Adon avait ramenés du Nan-Tang, les anciens domestiques et les chrétiens réfugiés faisaient bonne garde. Le premier boxeur — un chef — qui se hasarda à franchir le mur fut accueilli par un coup de fusil qui le mit hors de combat. Cet exploit jeta la frayeur parmi les assaillants, qui reculèrent en emportant leur mort. Ils le déposèrent sous un arbre en recommandant de ne pas le toucher jusqu'au soir, en attendant qu'il ressuscitât... Un instant après, arriva du sud un nouveau groupe de boxeurs, puis un autre. Bientôt la propriété est complètement entourée.

Le seul fusil à capsule que possédaient les compagnons de M. Adon était impuissant à tenir tête à une telle invasion. Les boxeurs entrèrent de tous les côtés à la fois. Pendant quelques instants, on n'entendait autre chose que les cris des envahisseurs, ordonnant à chaque victime de s'agenouiller, puis des coups de sabres s'abattant sur les têtes... Quelques heures s'étaient à peine écoulées que l'église et tous les bâtiments étaient réduits en cendres.

Comment s'est passée cette courte et sanglante tragédie ? A quel moment ont eu lieu les incendies ? On ne le sait. Aucun des assiégés n'échappa à la mort. On ne put donc s'informer qu'auprès des voisins, très peu nombreux du reste entre le village proprement dit et les établissements de Chala. Ils virent bien les flammes s'élevant de l'église et des maisons, mais ils ne pouvaient voir ce qui se passait à l'intérieur de l'enclos. Selon leur opinion, la plupart des victimes auraient été tuées dans l'église avant l'incendie.

Après la délivrance du Pétang (16 août), c'est-à-dire deux mois après le sinistre, quand les frères Maristes — qui avaient perdu leurs deux supérieurs — purent revenir à Chala, ils trouvèrent un monceau de cadavres dans un coin de la cour ouest assez

éloignée de l'église ; et ils constatèrent que les trois puits étaient plus qu'à moitié remplis de cadavres. Or, ces puits ont environ 1,50 m de diamètre, 15 mètres de profondeur, ne contenant pour l'ordinaire que 2 ou 3 mètres d'eau. D'autres corps gisaient encore dans le jardin.

D'ailleurs, le nombre des cadavres retrouvés à Chala dépasse certainement le nombre des assiégés. C'est donc que des cadavres de chrétiens ou même de païens — car on sait que les boxeurs en ont tué beaucoup soit par erreur, soit par soupçon de connivence avec les étrangers — ont été apportés là, par des gens voulant se débarrasser d'objets encombrants. Dans leur rapport à Mgr Favier, les frères écrivent : « Nous sommes très portés à croire que le plus grand nombre des enfants ont péri dans l'église avec le frère Adon. C'était l'intention que celui-ci avait manifestée plusieurs fois dans ses conversations. « Si je me vois sans espoir d'échapper, c'est dans l'église que je veux mourir ». Déjà au Nan-Tang, il voulait faire entrer les enfants dans l'église, au lieu de les faire monter sur la terrasse de la sacristie. D'ailleurs les ossements carbonisés, ainsi que les restes des vêtements que nous avons retrouvés en fouillant dans les décombres de l'église, viennent encore confirmer notre croyance ».

Quoi qu'il en soit, on peut croire que les assiégés de Chala furent tous de véritables martyrs. Ils avaient fait ce qui dépendait d'eux pour sauver le saint lieu de la profanation et la vie de leurs frères plus jeunes, et aussi pour attendre le secours espéré. Quand Dieu leur demanda le sacrifice de leur vie, ils ne faiblirent pas.

Lorsque, quelques mois après la tourmente, l'ordre se rétablissait dans le pays, des boxeurs qui avaient pris part aux massacres de Chala disaient : « A Chala, pas un ne demandait grâce, pas un ne s'offrit à *pei-Kiao* (renier sa foi) ».

PROFANATION DU CIMETIÈRE DE CHALA.

Après avoir mis à mort tant de victimes innocentes et sans défense, il ne faudrait pas croire que les boxeurs en restèrent là. Ce vaste champ des morts, où se dressaient près de 200 stèles de marbre, dont un grand nombre magnifiquement sculptées selon le style chinois, au fronton desquelles s'enlaçaient les deux « dragons » symboliques et portant toutes une longue inscription en deux langues, latine et chinoise. Là, dans ce texte gravé, se trouvent le nom, le curriculum vitæ, les dates de la naissance et de la mort du missionnaire qu'elles recouvraient, offraient à la cruauté et à la cupidité de ces vandales une occasion unique d'assouvir leur haine contre les chrétiens et les étrangers. Nous disons cupidité, car à leurs yeux ces tombeaux devaient contenir de riches trésors, à l'instar de certaines tombes princières qui, dans la suite des temps, avaient été objet de profanations dans le seul but de lucre : pour dérober les richesses qu'elles étaient censées renfermer.

Au cours des deux longs mois qui précédèrent l'arrivée des troupes alliées, ils eurent tout le temps d'accomplir leurs forfaits. Ils pillèrent d'abord ce qui n'avait pas été la proie des flammes ; à la résidence des Sœurs, à l'hôpital, et à l'orphelinat, ils ne laissèrent que les murs qu'ils démolirent ensuite pour en vendre les briques.

Puis, après en avoir fini avec les vivants, ils s'attaquèrent aux morts. A coups de pioches, ils jetèrent à bas les stèles et, démolissant la voûte des caveaux et la maçonnerie de pierres et de briques, pour en extraire les matériaux utilisables, ils mirent en pièces les cercueils quand ils existaient encore et, hélas ! ils ne trouvèrent que des débris d'ossements : il n'y avait ni or, ni argent. Déçus, ils brisèrent et dispersèrent ces restes vénérables des anciens missionnaires...

Quant aux stèles, ils n'étaient pas outillés pour les briser complètement, ils ne firent qu'en casser ou mutiler quelques-unes et, comme elles étaient trop pesantes pour être emportées, ils les laissèrent là, gisantes aux abords de leur fosse vide. Spectacle horrible que ce chaos d'emblèmes mutilés, de stèles renversées, de débris humains mêlés aux gravats, qui s'étala ainsi pendant plus de deux ans, en attendant le jour des réparations, commencées en septembre 1901.

Les 82 stèles qui avaient orné les tombeaux des PP. Jésuites se montrent maintenant, dressées contre le soubassement du mur qui court sur les deux côtés de la nef de la nouvelle église, construite non loin de l'ancienne, en 1903-1904, par Mgr Jarlin. L'ensemble constitue un émouvant cénotaphe. (Voir le « Cimetière de Chala », par M. Planchet, 1928, dont nous avons extrait ce récit.)

LA TOURMENTE EN DEHORS DE PÉKING : A TIENTSIN.

Dans le district de Tientsin, les ruines ne se comptent pas non plus. Il y eut le siège affreux de Tientsin, et en particulier, de la Concession française, la plus exposée. Il n'y avait en 1900 à Tientsin que les trois Concessions française, anglaise et allemande (1), situées sur la rive droite du Pei-Ho. Il va sans dire que, dans ces Concessions, la grande majorité des habitants était composée de Chinois, surtout de commerçants. La ville murée (2) et ses forts sont situés sur la rive droite. Au nord-est de la ville chinoise, se trouve la grande église de N.-D. des Victoires, au lieu dit *Wang-Hai-Leou*, bâtie par M. Chevrier en 1869 et incendiée l'année suivante, lors des massacres de 1870. Au lieu de relever cette église, Mgr Delaplace préféra en construire une autre dans la Concession française, l'église Saint-Louis, bâtie en 1871-1872, qui existe encore aujourd'hui.

(1) Peu après la délivrance de Tientsin, vinrent s'installer, tant sur la rive droite que sur la rive gauche du fleuve, les Concessions d'Amérique, de Russie, du Japon, d'Italie et d'Autriche.

(2) Les murs furent rasés, et la ville fut entièrement démantelée par les alliés peu après la Boxe.

Au moment du terrible siège de Tientsin, la rive gauche du Pei-Ho était encombrée d'énormes tas de sel, derrière lesquels boxeurs et réguliers tiraient sans danger sur les Concessions déjà existantes, et tout spécialement sur l'église Saint-Louis remplie de réfugiés, et sur l'hôpital tout proche, encombré de blessés civils et militaires. La Procure et la maison des Sœurs étaient également pleines de blessés et de réfugiés chrétiens.

Dans de telles conditions, comment la ville de Tientsin, si exposée et si insuffisamment défendue, a-t-elle pu résister jusqu'au 14 juillet ? Et ce jour-là, comment les troupes alliées, exténuées et presque sans munitions, ont-elles pu réduire au silence les forts chinois situés tout près et en arrière de Notre-Dame des Victoires et qui, depuis vingt jours, vomissaient leurs munitions sur les Européens ? Il n'est pas facile de l'expliquer, si on ne sait voir dans ces événements les effets d'une Cause supérieure.

Bien que les missionnaires fussent très peu nombreux dans ce district, deux prêtres chinois, M. Nié Pierre, Lazariste, et M. Pao Thomas, Séculier, furent massacrés et brûlés par les boxeurs à *Yen-Shan*, première chrétienté formée par M. Chevrier ; et trois Joséphines y versèrent aussi leur sang. Quant aux victimes parmi les fidèles, nous en parlerons plus loin.

DANS LE DISTRICT DE PAO-TING-FOU.

Dans ce district les boxeurs étaient plus forts que partout ailleurs. C'était dans cette région que campaient les chefs boxeurs arrivant du *Shan-Tong* et recrutaient leurs adeptes avant de monter à Péking. Pendant les deux mois de mars et d'avril 1900, ils se réunissaient dans les pagodes, où ils s'adonnaient à des exercices préparatoires, portant le turban rouge et la ceinture de même couleur.

Le 20 avril fut donnée la première alerte. Dix mille boxeurs assiégèrent *Tsiang-Kia-Tchoang*, à 30 kilomètres au sud de la ville de Pao-Ting, mais avec plus de pertes que de succès. Furieux, ils revinrent à la charge, et le 13 mai, écrit M. Dumond, directeur du district, « nous apprîmes avec douleur qu'au village *Je-Kao-Lo*, à 50 kilomètres de Pao-Ting, cinquante à soixante chrétiens avaient été massacrés et brûlés par les boxeurs avec des raffinements de cruauté ; trois villages avaient été incendiés ».

Dans les premiers jours de juin, une cinquantaine d'autres chrétiens furent également tués dans leurs villages respectifs aux environs de *Tong-Lu*. Entre temps et sur divers points, ce fut une série continue de sévices : villages incendiés et chrétiens massacrés. Dès lors les chrétiens, se sentant menacés et traqués de tous côtés, prirent le bon parti de se réunir en masse, pour mieux résister aux attaques et se défendre plus efficacement. Les uns, ceux du nord de Pao-Ting, coururent se réfugier à Péking ; d'autres, dans le sud, se rendirent au gros village de *Tong-Lu*. Ils creusèrent au pourtour du village un large fossé, dont ils jetèrent toute la terre à l'intérieur, pour en faire comme

un mur d'enceinte protecteur. D'autres encore allèrent à *Nan-Kia-Tchoang*, la plus vieille chrétienté du district, et se fortifièrent comme ceux de Tong-Lu.

Les missionnaires ne se séparèrent pas de leurs chrétiens et s'enfermèrent avec eux dans ces deux villages ; mais à peine eurent-ils quitté leurs résidences, que celles-ci furent la proie des flammes.

M. Dumond, directeur, avait toujours espéré que les boxeurs n'oseraient pas s'attaquer aux œuvres de Péking ; mais quand, le 18 juin, il apprit que le Pétang était assiégé, il se hâta de rejoindre *Nan-Kia-Tchoang*. D'ailleurs, sa présence dans la ville murée de Pao-Ting, dont les chrétiens avaient déjà fui depuis quelques jours, était parfaitement inutile.

Les attaques eurent lieu surtout contre *Tong-Lu* et *Nan-Kia-Tchoang*. Ce dernier village fut attaqué sérieusement deux fois, le 24 juillet et le 4 septembre. Les chrétiens (environ 5 000) n'avaient que très peu d'armes ; cependant, par un secours spécial de Dieu, après avoir soutenu derrière les retranchements de terre une canonnade et une fusillade de plusieurs heures, ils se levèrent et mirent en fuite les agresseurs en leur tuant 5 ou 600 hommes. Les canons, les fusils de remparts, leurs menues armes et leurs chars tombèrent aux mains des assiégés.

Mais l'honneur de la résistance revient de droit à Tong-Lu. Les 4 000 chrétiens réunis dans cette place ont fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge. Au début du siège, ils ne possédaient que 2 petits canons en fonte, 5 ou 6 fusils à tir rapide et une cinquantaine de fusils à piston. Le 16 août, époque des dernières attaques, ils avaient 80 canons, 50 fusils à tir rapide et des sabres et piques sans nombre. Tout cela était le fruit de leurs sorties audacieuses opérées au moment où ils constataient que l'ennemi fléchissait ou hésitait.

Ils eurent à soutenir 40 assauts des soldats réguliers et des boxeurs réunis. Plus de 2 000 hommes trouvèrent la mort sous les levées de terre de Tong-Lu. Les boxeurs avaient dû établir un hôpital dans la ville de Pao-Ting, pour soigner les blessés apportés de Tong-Lu. Tandis que, durant tout le siège de Tong-Lu, 22 chrétiens seulement y trouvèrent la mort. Ces vaillants défenseurs puisaient leur courage dans leur foi. « Pendant cette période de persécution, écrit M. Dumond, au milieu de nos angoisses, notre consolation fut l'esprit de foi, le courage, la constance de nos chrétiens. Les apostasies furent très rares, même chez les nouveaux baptisés ; tous ceux qui furent massacrés confessèrent hautement leur foi ; même plusieurs chrétiens peu pratiquants furent heureux de trouver cette occasion d'aller au Ciel. Dès le début des troubles, les fidèles prirent la résolution de mourir en défendant les missionnaires. De nombreux catéchumènes demandèrent le baptême au moment du danger. M. Dumond achève son récit en déclarant : « Nos chrétiens furent des Vendéens en petit ».

LE DISTRICT DE SUAN-HOA-FOU.

Ce grand district, situé au nord-ouest de Péking, comprenait six belles paroisses. M. Vanhersecke en était le directeur et demeurait dans la ville de *Suan-Hoa*. Etant allé à Péking pour assister au sacre de Mgr Jarlin (29 avril 1900), il apprit qu'un grand mouvement se formait contre les étrangers et les chrétiens. A son retour, il apprit que dans sa ville même l'effervescence était commencée et que déjà les chrétiens, qui essayaient des insultes et des menaces, s'alarmaient.

Le directeur s'adressa alors au sous-préfet de la ville et le pria de faire cesser ces provocations qui pourraient dégénérer en massacres. Le mandarin fit aussitôt une proclamation pour défendre tout exercice de boxe. Mais déjà les rumeurs étouffaient la voix des autorités locales. La proclamation ne produisit aucun effet ; l'autorité était en train de changer de mains. Le 10 juin, toute communication avec la capitale est coupée. Alors le directeur pensa réunir les chrétiens pour défendre l'église et la résidence de Suan-Hoa. Il appela une trentaine de jeunes gens, mais il comprit bien vite qu'il était impossible de se fortifier en pleine ville. Il congédia ceux-ci et tint conseil avec ses deux compagnons, M. Catheline et M. Tchang André, C.M. Il fut décidé que M. Catheline irait à *Si-Wan-Tse*, où se trouvaient déjà un grand nombre de chrétiens du district de Suan-Hoa, bien que cette grosse chrétienté ne dépendît plus des Lazaristes, mais des PP. de Scheut.

M. Tchang André resterait en ville pour garder l'église et la résidence aussi longtemps que la prudence le permettrait ; et lui-même irait à *Chang-Tchoang*, où il pourrait peut-être organiser la résistance.

Le soir même, ils partirent ensemble, mais la route n'étant pas très sûre, M. Vanhersecke ne voulut pas se séparer de son jeune confrère, et le conduisit jusqu'à *Si-Wan-Tse*. Très bien reçus par les Pères belges, ils se reposèrent là quelques jours, puis, le 25 juin, le directeur revint sur ses pas pour se diriger sur *Chang-Tchoang*. Sur ces entrefaites, des massacres eurent lieu dans plusieurs chrétientés. En ville, M. Tchang jugea prudent de fuir, et aussitôt qu'il eut quitté les lieux, la foule, jointe à la garnison, se rua sur l'église et sur les demeures des chrétiens, les pillèrent et les livrèrent aux flammes le 5 juillet. Alors boxeurs et réguliers se mirent à attaquer à peu près toutes les chrétientés du district.

Raconter toutes ces attaques allongerait trop notre récit ; nous n'en citerons que deux des plus meurtrières, et cela donnera une idée de ce qui se passa dans les autres.

L'ATTAQUE CONTRE LA PAROISSE DE YONG-NING.

Yong-Ning était le centre d'une paroisse située à plus de 100 kilomètres de Suan-Hoa, comptant 1 700 chrétiens dispersés dans trois sous-préfectures. A cause de sa proximité de la

capitale, cette paroisse fut la première du district à ressentir les commotions qui ébranlaient alors le nord de la Chine.

A la fin d'avril 1900, quelques boxeurs, arrivés du Shan-Tong, pénétrèrent dans cette région montagneuse, se mirent à recruter des adeptes, à tenir des réunions et à exercer à la boxe les nouveaux affidés en poussant le cri : « Mort aux chrétiens ! Les étrangers à la porte ! ».

L'un des affidés, Ma-Tse, menuisier de son état, prit bientôt la tête du mouvement. Il descendit à Péking, s'adressa au prince Tchoang, officiellement chargé des boxeurs de Péking, et obtint de lui une patente qui l'autorisait à exercer des bandes de « soldats célestes » et lui donnait le pouvoir d'exiger des autorités locales qu'elles se chargent de l'entretien de ces nouvelles troupes.

Cette promotion eut pour effet de jeter la terreur à travers toutes les chrétientés. Le curé de *Yong-Ning*, M. Tchou Martin, C.M., licencia au plus vite ses écoles et rendit les élèves à leurs familles ; en même temps, il invita ses fidèles sachant tenir un fusil à venir monter la garde pour protéger son église et les chrétiens venus du dehors. La foule, en effet, de ces réfugiés arrivait nombreuse, pour obtenir un abri à l'ombre du clocher et trouver auprès du prêtre les secours pour bien mourir.

Les chrétiens, bien décidés de se défendre, jugèrent que la position dans la ville était intenable, parce qu'elle était trop grande pour qu'on puisse la fortifier. Le 16 juin, après en avoir discuté avec les chrétiens, M. Tchao décida d'évacuer la ville et de se réunir aux chrétiens de *Kong-Yin*, village situé à un ou deux kilomètres de là. Il leur semblait que dans un petit village adossé à une montagne, la défense leur serait plus facile. Dès le lendemain, les réfugiés femmes et enfants, ainsi que les chrétiens de la ville, émigrèrent à *Kong-Yin*, à la suite de leur missionnaire.

Le 21 juin, jour de marché à *Yong-Ning*, les boxeurs se dirigèrent vers l'église abandonnée et y mirent le feu. Après ce facile exploit, ils traitèrent de la même façon toutes les maisons des chrétiens. Deux vieillards infirmes, qui n'avaient pas pu suivre les émigrés, furent égorgés dans le taudis où ils s'étaient retirés, et leurs corps furent brûlés dans la rue. Cet acte eut un retentissement pénible dans toute la contrée : les chrétiens se mirent à désertir en masse leurs propres foyers, à se disperser, à se cacher au fond des gorges, ou à se retirer dans les grottes nombreuses de ces montagnes.

A peine arrivés à *Kong-Yin*, les chrétiens du village avec les réfugiés, au nombre de 600 environ, sachant l'ennemi à leur porte, se préparèrent fiévreusement à la lutte. D'une part, les femmes et les vieillards ne quittaient pas la chapelle, et ne cessaient de faire violence au Ciel pour en obtenir secours et force. D'autre part, les hommes valides fourbissaient leurs armes bien rudimentaires. L'un d'eux fabriqua même des canons en

bois consolidés par des cordes, que l'on plaça sur les toits, plus pour effrayer les ennemis que pour les tuer. Ils avaient commencé à élever un mur de terre, mais ils n'eurent pas le temps de l'achever. Alors les défenseurs s'entassèrent dans les appartements d'une assez riche famille Woei et en firent leur bastion.

Le 22 juin, Ma-Tse ayant convoqué ses bandes, venait attaquer le village sur ses trois faces, la quatrième étant le flanc de la montagne.

Du haut de leurs toits, les chrétiens pouvaient voir la plaine couverte de turbans rouges qui, au signal donné, s'inclinèrent trois fois puis, se relevant, les « soldats célestes » brandissaient leurs sabres en hurlant « *Cha* » (à mort) que se renvoyaient les échos de la montagne.

Ils se précipitèrent sur le village. Le premier choc ne leur fut pas favorable : ils avaient compté sur le pouvoir magique de leurs incantations et sur leur invulnérabilité. Or, les balles des chrétiens avaient mis à mort une dizaine d'hommes et en avaient blessé trente. Ils se retirèrent après une heure de combat.

Quelques heures après, les bandes de Ma-Tse revenaient à la charge, aidés cette fois par les policiers de la sous-préfecture, renfort qui devait décider du sort de la lutte. Grâce à leurs fusils à longue portée, ces nouveaux agresseurs, malgré leur petit nombre, portaient la mort parmi les défenseurs qui, mal armés, ne pouvaient même pas jeter un regard par-dessus leurs toits, sans s'exposer à recevoir une balle. A la faveur de cette infériorité, les boxeurs pouvaient avancer sans crainte et resserraient de plus en plus le cercle autour des assiégés, massacrant tous ceux qui cherchaient à s'échapper.

Ils arrivèrent contre les maisons de la famille Woei et contre la chapelle, dernier retranchement des assiégés. Pour comble de malheur, M. Tchou, jugeant que tout était perdu, conseilla à ceux qui l'entouraient de fuir au plus vite. Le village étant adossé à la montagne, ne pouvait être attaqué de ce côté-là. C'est par cette voie que le missionnaire s'échappa avec quelques chrétiens. Sitôt cette nouvelle connue, les fusils tombèrent des mains des défenseurs les plus courageux. Alors ce fut la débâcle et le massacre des chrétiens commença : les uns sont tués dans leurs maisons, les autres dans la rue, ceux qui tentent de sortir du village sont mis à mort sur place, beaucoup sont bloqués et asphyxiés dans leurs maisons en feu, d'autres sont jetés à demi morts dans les puits.

Pendant toute la durée de la lutte, les femmes ne sortaient pas de la chapelle, dont elles avaient fait leur asile. Quand elles virent les flammes s'approcher de l'église, voulant à la fois sauver les saintes images et les objets du culte, pour s'en servir comme d'un palladium, elles décrochèrent les images des stations du chemin de la croix, se les partagèrent, ainsi que le crucifix et les vases de l'autel, et sortirent en emportant ces reliques et en chantant ensemble les litanies de la Sainte Vierge. En

quelques instants, toutes ces chrétiennes furent massacrées les unes après les autres. Tandis qu'aucun de ceux qui s'étaient échappés du côté de la montagne ne fut poursuivi, ils purent se disperser sans avoir à traverser les lignes ennemies. Ils furent donc sauvés... ce jour-là, mais nous allons voir que très peu échappèrent à la mort.

Le lendemain, les boxeurs fouillèrent à fond les maisons des chrétiens que les flammes avaient plus ou moins épargnées et y trouvèrent plusieurs survivants, qui s'étaient dissimulés du mieux qu'ils avaient pu durant l'incendie ; ils les massacrèrent impitoyablement.

LE SIÈGE DE LA GROTTÉ-DES-CHÈVRES.

De nombreux chrétiens, fuyant la persécution, s'étaient réfugiés dans des cavernes, sortes de grottes naturelles plus ou moins spacieuses, très nombreuses dans ces régions.

Celle dite « des Chèvres » mesure environ 40 mètres de longueur et 18 de largeur. A son entrée, se trouve une plate-forme, qui leur sera très funeste. Plusieurs centaines de chrétiens avec femmes et enfants y prirent place. Quelques-uns d'entre eux étaient des fugitifs de *Kong-Yin*. Dès le 25 juin, les boxeurs se mirent également à fouiller les montagnes voisines et y massacrèrent environ 80 chrétiens.

Le 9 juillet, après avoir tué tous les chrétiens qu'ils avaient découverts dans les environs, Ma-Tse convoqua un grand nombre de combattants, dans la vallée qui faisait face à la Grotte-des-Chèvres, pour en faire le siège. Il commença par occuper solidement la source où les réfugiés s'approvisionnaient d'eau, car le haut de la montagne en était absolument dépourvu. Les chrétiens n'avaient pour toute arme que quelques fusils à mèche, qui furent confiés aux meilleurs tireurs ; les autres préparèrent des pierres destinées à être lancées aux assaillants.

Le lendemain 10 juillet, Ma-Tse veut tenter d'enlever de force la forteresse ; mais l'avalanche de pierres et les coups de fusils que tiraient les défenseurs mirent à mal un certain nombre d'assaillants, ce qui suffit à leur faire abandonner l'entreprise ce jour-là.

Le 11 juillet, les boxeurs essayent de bombarder l'entrée de la caverne à l'aide d'un petit canon ; mais le pointeur avait compté sans le recul de la pièce et il fut écrasé au premier coup. Alors Ma-Tse réquisitionna dans les villages une grande quantité de fagots qu'il fit porter en haut de la montagne, à un endroit qui surplombait l'ouverture de la grotte, et de là, faisait lancer les fagots enflammés sur l'entrée de la caverne, afin d'enfumer et de brûler vifs les assiégés. Pendant ce temps, sous les balles des boxeurs qui, d'en bas, tiraient sans discontinuer, les chrétiens s'efforçaient d'écartier le brasier qui les asphyxiait. Mais les assiégeants continuaient à rouler leurs fagots enflammés en telle quantité que l'ouverture en était obstruée

et que la chaleur et la fumée devenaient intolérables pour les réfugiés.

Le lendemain, les boxeurs redoublèrent d'ardeur dans cette lutte inégale ; mais le soir, survint une pluie torrentielle qui obligea les ennemis à se mettre à l'abri de l'orage. Une centaine de réfugiés en profitèrent pour s'évader à la faveur de la nuit et se disperser ; mais ils furent tous tués les jours suivants.

Le 13 juillet, les boxeurs se mettent à jeter des fagots en feu sur l'entrée de la caverne avec un nouvel acharnement pendant toute la journée. La nuit suivante une pieuse vierge de 40 ans, Wang Marie, dit aux chrétiennes : « Pour nous autres, mourir ce n'est rien, mais le plus grand malheur qui peut nous arriver, ce serait de tomber entre leurs mains et d'être enlevées par eux. Au contraire, si Dieu prend notre âme, eh bien, nous nous retrouverons toutes au Paradis ! ». Toutes l'approuvèrent en versant des larmes. Wang Marie, s'adressant alors à tout le monde, dit : « Le moment est arrivé : sortons de la caverne et allons au martyré ! ».

D'ailleurs les souffrances endurées par les assiégés étaient telles que même la mort leur paraissait plus douce que la prolongation d'une existence si horrible. Tous trouvèrent ce parti fort raisonnable. Alors, tous les survivants, clopin clopant, abandonnèrent ce lieu de douleurs. A peine avaient-ils franchi une distance de 300 mètres qu'ils se heurtèrent aux avant-postes des boxeurs. En les voyant se rendre ainsi à discrétion, ceux-ci en éprouvèrent une grande joie. Ils commencèrent à leur proposer de les laisser aller en paix, s'ils consentaient à apostasier. Soutenus par la vierge Wang Marie, tous se refusèrent à accepter ce marché. Les boxeurs se mirent alors à les massacrer sans distinction.

Le siège de la Grotte-aux-Chèvres avait duré cinq jours. Nous arrêterons là le récit des tragiques événements qui se déroulèrent dans cet infortuné district de Suan-Hoa-Fou, parce que la défense des chrétiens n'y fut ni préparée, ni dirigée. Les défenseurs furent animés d'un grand courage, mais ce qui leur manqua, dès le début, c'est l'organisation.

M. Jean-Marie Planchet, missionnaire lazariste de Pékin, qui a vécu sur place la persécution des boxeurs, a publié en deux volumes de 400 pages les documents qu'il a recueillis sur ces pénibles incidents : *Les martyrs de Pékin pendant la période des Boxeurs. Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 1922 et 1923.*

L'auteur écrit dans sa préface : « Malgré sa longueur, ce travail n'a fait qu'effleurer la matière, c'est à peine si, sur les six mille et plus de victimes de cette persécution pour le seul Vicariat de Pékin, une centaine de noms ont été étudiés en détail. Une enquête plus étendue n'en aurait pas appris davantage et, par la répétition d'incidents identiques, aurait été fastidieuse ».

Retenons son total de 6 000 victimes. Ce chiffre est confirmé

par le document qui se voit dans l'église de Chala (monument expiatoire, bâti en 1903-1904 aux frais de l'Etat chinois). Tout le pourtour intérieur de la nef est revêtu, sur deux mètres de hauteur, de plaques de marbre noir où se lisent les noms des martyrs, groupés par districts, paroisses et familles : 5 800 noms au total. Cette liste, malgré tous les soins, n'est pas rigoureusement exacte. On y trouve en effet quelques noms de chrétiens qui n'étaient pas morts, mais n'avaient pas encore été retrouvés quand on assembla cette suite de victimes. D'autre part, il y a des lacunes : plus tard on découvrit que plusieurs chrétiens massacrés n'avaient pas été compris dans cette liste de martyrs de la Boxe, en ce seul Vicariat de Pékin.

Vers 1920, l'évêque de Péking donna l'ordre de commencer les enquêtes canoniques, en vue du Procès des Martyrs à présenter à Rome. Mais depuis 1900, ce vicariat avait été amputé de plusieurs circonscriptions devenues de nouveaux vicariats. L'évêque, Mgr Jarlin, n'avait donc à s'occuper que des martyrs dont le domicile était dans sa circonscription actuelle, laissant à ses collègues de Pao-Ting, de Tien-Tsin et de Yong-Ping, le soin de faire les enquêtes d'informations dans leur propre vicariat apostolique.

Or, dans ce Procès de Péking, dit M. Planchet, qui en était chargé, une centaine de noms ont été étudiés dans le détail. Sur six ou sept cents autres noms, les informations furent plus ou moins abrégées, étant donné que les circonstances de leur martyre sont souvent si semblables entre elles qu'il serait fastidieux d'entrer chaque fois dans les mêmes détails.

Le dossier de ce procès d'information a été envoyé à Rome en 1937.



CHAPITRE XV APRÈS LA TOURMENTE

Etat hiérarchique des sept Vicariats apostoliques confiés aux Lazaristes au début du ^{xx}e siècle. — Au Quartier des Légations. — Le Vicariat de Yong-Ping-Fou. — Le Vicariat du Tche-Ly occidental. — Faits merveilleux. — Rétablissement de l'ordre par les troupes françaises. — Erection d'une Maison Provinciale à Tcheou-Shan (Tche-Kiang).

Etat hiérarchique des Vicariats apostoliques confiés aux Lazaristes en 1900

Avant de reprendre le cours de notre récit sur les Missions des Lazaristes en Chine, nous allons faire le point en donnant ici la liste des vicariats apostoliques des Lazaristes, avec le nom de leur ordinaire actuel, et la date de sa prise de possession.

Nous nous servons encore de la dénomination officielle de chaque vicariat, mais bientôt nous l'abandonnerons pour employer

une dénomination plus commode pour la mémoire, et surtout plus logique.

Rappelons-nous en effet, que dès l'institution des vicariats apostoliques en Chine, l'Eglise se conforma autant que possible aux divisions administratives du territoire chinois, divisé en provinces et celles-ci en districts, similaires aux départements français (préfectures) et aux arrondissements (sous-préfectures), pour délimiter la juridiction de chacun des vicariats. Il est vrai que les premiers vicariats englobaient plusieurs provinces, mais bientôt il y eut un vicaire apostolique dans chaque province, et l'on désignait son siège par le nom de la province ; par exemple on désignait nos trois vicariats par vicariat du Tche-Ly, vicariat du Kiang-Si, vicariat du Tche-Kiang, et ainsi des quinze autres provinces de Chine.

Les progrès de l'évangélisation amenèrent la Sacrée Congrégation de la Propagande à créer de nouveaux vicariats dans les provinces ; alors on désigna ces nouvelles circonscriptions par la position géographique qu'elles occupaient dans la province. Ainsi, on désigna les vicariats créés dans le Tche-Ly par Tche-Ly Septentrional, Tche-Ly Sud-Est, Tche-Ly Sud-Ouest.

Après 1900, devant l'accroissement du nombre des fidèles, l'Eglise dut multiplier les vicariats en subdivisant les vicariats déjà existants.

Mais les quatre points cardinaux, même en y ajoutant le point central, ne suffisaient plus pour distinguer les nouveaux vicariats. Déjà les missionnaires désignaient les vicariats par le nom de la ville où siégeait l'évêque. Ce n'est qu'en 1922 que Rome décréta que désormais, le nom officiel de chaque vicariat sera celui de la ville dont l'ordinaire a fait sa résidence habituelle.

Cette mesure trop tardive était d'autant plus nécessaire, opportune, que plusieurs provinces avaient changé de nom. Ainsi le Tche-Ly s'appelle Ho-Peh depuis une trentaine d'années.

- | | |
|----------------------------|--|
| 1° Tche-Ly Septentrional.. | Mgr Favier, 13 avril 1899, vic. ap.
Mgr Jarlin, 29 avril 1900, coadj. |
| 2° Tche-Ly Occidental | Mgr Bruguière, 28 juil. 1891, vic. ap. |
| 3° Tche-Ly Oriental | Mgr Geurts, 30 mars 1901, vic. ap. |
| 4° Kiang-Si Septentrional. | Mgr Bray, 15 mars 1870, vic. ap.
Mgr Ferrant, 27 juin 1898, coadj. |
| 5° Kiang-Si Méridional ... | Mgr Coqset, 29 juin 1887, vic. ap. |
| 6° Kiang-Si Oriental | Mgr Vic, 11 juillet 1885, vic. ap. |
| 7° Tche-Kiang | Mgr Reynaud, 7 mars 1884, vic. ap. |

REPRISE DES ŒUVRES A PÉKING.

A peine le calme fut-il rétabli à Péking que les œuvres commencèrent à se relever. L'une des premières fut le Collège franco-chinois, non loin du Pétang, tenu par les Frères Maristes. Il fut réorganisé provisoirement dans une maison louée, avec 200 élèves chrétiens et païens, en attendant une institution plus

importante destinée à recevoir les fils de fonctionnaires qui se préparent aux grandes écoles.

En même temps se rétablissaient les deux séminaires, qui avaient été à peine interrompus pendant le siège. Le Pétang, en effet, avait été assiégé pendant l'été de 1900, et les élèves n'ont perdu que la fin du dernier semestre 1899-1900 et le début du semestre 1900-1901.

M. Guilloux, supérieur du séminaire depuis la délivrance, écrit en 1903 au Supérieur général : « ...Les boxeurs n'ont pas réussi à nous anéantir : jamais nous n'avons eu autant de séminaristes. La rentrée de septembre 1902 au petit séminaire était de 78. L'an dernier nous avons eu 9 nouveaux prêtres ».

AU QUARTIER DES LÉGATIONS.

Les trois églises détruites du *Nan-Tang*, du *Tong-Tang* et du *Si-Tang* devront attendre quelque temps avant d'être relevées. Mais on a disposé dans chacune des résidences une habitation convenable pour le missionnaire, de vastes salles pour les catéchuménats et les écoles d'enfants, et enfin un long baraquement qui servira d'église provisoire, en attendant la reconstruction des églises.

Mgr Favier allait au plus pressé. La petite chapelle de la Légation de France était devenue tout à fait insuffisante pour la colonie européenne qui, on le prévoyait, allait devenir plus nombreuse ; d'ailleurs, un grand nombre de catholiques chinois étaient déjà employés dans les diverses légations européennes. Il fallait donc là une véritable église. Mgr Favier y fit construire une jolie église gothique dédiée à saint Michel, patron de l'évêque. Près de cette église s'élève une résidence, avec locaux pour catéchuménats et écoles d'enfants. M. Capy fut le premier curé de cette paroisse dite « des Légations ».

Après avoir pourvu aux besoins des âmes, l'évêque voulut aussi pourvoir aux besoins des corps. A cinq cents pas de l'église Saint-Michel, sur la même rue des Légations, qui longe le mur méridional de la capitale, il construisit un hôpital international moderne destiné au personnel des Légations, aux officiers et soldats étrangers, aux employés du chemin de fer, et enfin à tous les étrangers qui viendront s'installer à Péking. Cet hôpital fut aussitôt muni d'une véritable pharmacie, qui désormais fournira des médicaments non seulement aux Européens, mais aussi aux Chinois.

Du reste, on n'a pas songé uniquement aux Européens. Les huit Filles de la Charité qui vinrent desservir l'hôpital ont aussitôt installé, contigu à celui-ci, un dispensaire-hôpital pour les pauvres, où tous les jours, un médecin de l'hôpital vient faire une visite aux indigènes malades.

Dans une lettre adressée à Paris le 23 septembre 1903, M. Boscat, visiteur des Lazaristes de Chine, écrit : « ...Je reviens du Nord : toutes nos missions y sont en état de grande pros-

périté... A Péking les ruines ont disparu en grande partie. Le Pétang est tout rajeuni et embelli. A droite de l'avenue qui conduit au Pétang, la Maison-Mère des Joséphines, est relevée. Ces bonnes filles font déjà grand honneur à notre Mission de Péking. A gauche de l'avenue, l'hôpital Saint-Vincent est reconstruit, grand, aéré, divisé en pavillons séparés les uns des autres par de vastes cours, le tout bien ordonné.

« Au-delà du Pétang, séparé de lui par une rue, vient le *Jen-Tse-Tang*, tout aussi vivant et plus animé que le Pétang : nos Sœurs de la Charité y courent en tous sens. La maison est pleine d'enfants de la Sainte-Enfance et de catéchumènes femmes. Partout ailleurs, la vie chrétienne déborde : on prie, on étudie et on chante...

« Dans le district de Pao-Ting, les catéchumènes affluent, mais les maîtres catéchistes manquent. Aussi M. Dumond, directeur, rétablit l'école de catéchistes sur un nouveau pied, avec 24 élèves qui, après un stage de deux ou trois ans, seront pour les missionnaires de précieux auxiliaires. En 1902, le nombre des baptêmes d'adultes était de 1 370 ».

LE VICARIAT DE YONG-PING-FOU.

Ce vicariat, érigé le 24 décembre 1899, ne reçut son évêque, Mgr Geurts, qu'en mars 1901. Sacré en Hollande le 4 février 1900, il dut retarder son retour en Chine à cause des troubles qui affligeaient ce pays. Pendant son absence, le district de Yong-Ping était administré par les missionnaires de Péking, MM. Capy et Fabrègues, et un confrère chinois. Leur résidence était située dans la plus grosse chrétienté, *Hoang-Hoa-Kiang*. Quand Mgr Geurts, amenant avec lui trois confrères hollandais, prit possession de ce vicariat, le nombre de ses ouailles ne dépassait pas 3 000. Quelques mois plus tard, les deux missionnaires précités rentrèrent dans la Mission de Péking.

En raison du petit nombre de fidèles de cette région, la persécution fit relativement peu de victimes.

LE VICARIAT DU TCHE-LY OCCIDENTAL (1).

Ce vicariat se développait en paix sans que rien ne permît de prévoir la terrible persécution qui allait s'abattre sur lui. Il y eut bien quelques vagues rumeurs venant du *Shan-Tong* au début de 1900. On parlait d'une secte hostile aux chrétiens, d'où serait sortie la secte des boxeurs (2). Le bruit se répandait que

(1) Extrait des *Notes d'Histoire sur le Vicaire apostolique de Tchong-Ting-fou*, par M. Morelli, C.M., 1933.

(2) Trois ans auparavant, en 1897, deux Missionnaires allemands du Shan-Tong avaient été assassinés pendant la nuit par des émissaires d'une secte qui n'était pas encore bien connue. L'Allemagne en prit prétexte pour occuper le port de Kiao-Tcheou. Cette audace irrita fort le peuple chinois et ne contribua pas peu au soulèvement en question.

les puissances européennes se proposaient de partager la Chine en « zones d'influence ». Cependant, le peuple, accoutumé depuis des siècles à entendre parler de ce genre de sectes, ne semblait pas attacher une grande importance à ces bruits.

Dès le mois de mai, les nouvelles devinrent soudain alarmantes. Dans maintes pagodes s'établissaient des exercices de boxe. Bientôt on apprit qu'au Nord-Est, dans le Vicariat de Péking, des chapelles avaient été incendiées et de nombreux chrétiens massacrés. De plus, la secte nouvelle se propageait rapidement. Les mandarins de la région, sachant que les boxeurs se donnaient pour devise : « Protéger la dynastie Tsing et exterminer les étrangers », semblaient désireux de les disperser, car ils craignaient des troubles graves. Le préfet de Tchong-Ting envoya des troupes impériales dans un des sièges les plus important des boxeurs, c'est-à-dire Mong-Kia-Tchoang ; mais ceux-ci étaient déjà trop nombreux. Les soldats n'osèrent pas sévir ; d'ailleurs ils n'avaient pas d'ordre de la part de l'autorité impériale.

Les sévices commencèrent à *Shun-Teh*. Le curé, M. Tchong Louis, C.M., s'étant absenté pour administrer un mourant, sa résidence fut complètement pillée pendant la nuit qui suivit son départ (le 29 juin). Les boxeurs pillèrent également la mission protestante de cette même ville et tuèrent le pasteur, son épouse et son enfant.

M. Tchong Louis ne pouvant rentrer chez lui à *Shun-Teh*, se réfugia à *Pai-Tchang*, l'une de ses chrétientés dans laquelle beaucoup de fidèles des vicariats voisins s'étaient déjà réunis. Ces chrétiens se défendirent bravement et repoussèrent les attaques. En juillet, les troupes régulières commencèrent à seconder les boxeurs, et les attaques se généralisèrent. C'est en effet au début de ce mois que parut le fameux édit de l'impératrice Tse-Hi, enjoignant aux Européens de quitter la Chine et aux chrétiens d'apostasier, s'ils voulaient avoir la vie sauve.

Texte de l'édit : « Moi, Gouvernement, ai toujours bien traité les Européens, soit marchands, soit chrétiens. Maintenant ils abusent de ma clémence : ils sont intraitables et exigent des ports et des terrains. Les chrétiens de l'intérieur sont une même chose avec ces étrangers qui nous font la guerre ». Et l'édit ajoutait : « Je me charge d'exterminer les Européens, vous autres *Y-Ho-Tsuen* (boxeurs), exterminiez à l'intérieur leurs affiliés ! ».

Il n'en fallait pas tant pour porter à son comble la haine et l'audace de ces énergumènes.

La résidence de Tchong-Ting fut mise en état de défense par les ingénieurs du chemin de fer, qui s'y étaient réfugiés. Les mandarins civils de la ville se montrèrent bienveillants. Ils proposèrent à Mgr Bruguière de lui donner une escorte pour lui et ses missionnaires, s'ils voulaient quitter la ville. Sans douter de leur bonne volonté, l'évêque n'accepta pas leur offre. Il savait que des ministres protestants avaient été ainsi escortés et

n'avaient pu être protégés. D'ailleurs, les missionnaires n'avaient nulle envie d'abandonner leurs chrétiens.

La tactique de Mgr Bruguière se révéla très sage. Comprenant qu'il était impossible de tout sauver, il prescrivit de se défendre seulement dans les grands centres, qui étaient devenus des lieux de refuge. Il désigna huit centres dans les différents districts. Aussi, dans toutes les rencontres, les chrétiens furent victorieux, et même quand les militaires se mirent de la partie, ils repoussèrent leurs assauts. Tandis que les chrétiens isolés qui n'avaient pu ou voulu rejoindre quelqu'un des centres, furent traqués et immolés sans pitié dès qu'ils furent pris. Mgr Bruguière estima le nombre des victimes à 150 personnes. C'est peu, relativement à Péking. La raison en est que les boxeurs de cette région étaient incomparablement moins nombreux que dans le Nord, et que l'armée impériale ne les a secondés que négligemment. Il faut dire aussi que les centres de résistance des chrétiens étaient nombreux et, pour la plupart, assez bien organisés. En tout cas, les chrétiens se sont bien défendus.

FAITS MERVEILLEUX.

Il est temps de faire mention de faits merveilleux qui se sont produits tant dans le Vicariat de Tcheng-Ting que dans celui de Péking, lors des attaques des boxeurs.

M. Morelli rapporte qu'en beaucoup d'endroits, au plus fort des combats, les païens virent souvent au-dessus des églises une « Dame blanche » ou même de petits hommes vêtus de blanc (des anges, peut-être) qui aidaient à la défense. Or, il en fut de même à Péking et à Tong-Lu.

Pour ce qui est de Péking, voici ce qu'écrivit M. Planchet, dans « Les Martyrs de Pékin », page 103 : « Il a été parlé souvent d'apparitions, vues par les païens seulement, pendant le siège du Pétang. A titre documentaire, je citerai deux faits, en laissant au lecteur le soin de conclure ». Et nous ne citerons que le premier :

« Une chrétienne tartare nommée Touo, appartenant à la paroisse du Pétang, a affirmé avoir connu, par l'intermédiaire d'une voisine païenne, un fait extraordinaire qui aurait eu lieu pendant le siège du Pétang. Le 30 juillet 1900, jour où le commandant Henry tomba sous les balles, cette voisine, nommée Tchang, dit à Mme Touo que dans la journée, elle avait vu et entendu les boxeurs du quartier aller en masse vers le Pétang en disant que cette fois-ci, ils étaient déterminés à en finir absolument, par une vigoureuse attaque commandée par un chef boxeur qui avait promis un succès certain.

« Quand le soir à la nuit ils revinrent, cette femme s'arrêta auprès d'eux et leur demanda quel avait été le résultat de l'attaque. Ils répondirent en montrant leurs morts et leurs blessés qu'ils transportaient sur des battants de portes transformés en brancards : « Pendant l'attaque, nous avons été assaillis

« par des petits hommes complètement habillés de blanc, qui
« nous ont tué et blessé beaucoup de monde. En outre, il nous
« a semblé voir le Pétang tout entouré d'eau et tout à fait
« inaccessible ».

A *Tong-Lu*, situé à 30 kilomètres de Pao-Ting, l'auteur de ces lignes, qui a fait des missions dans cette région en 1910, a entendu nombre de fois les chrétiens qui avaient été parmi les assiégés de Tong-Lu, rappeler les divers incidents du terrible siège et raconter que lorsque le calme fut rétabli, les assaillants affirmaient aux chrétiens avoir vu souvent, au plus fort du combat, une « Dame blanche » majestueuse se tenant debout au-dessus du toit de l'église, vision qui les glaçait d'épouvante et leur enlevait tout courage.

Les fidèles eux-mêmes n'aperçurent jamais rien.

RÉTABLISSEMENT DE L'ORDRE PAR LES TROUPES FRANÇAISES.

En octobre 1900, le général Baillou, ayant mission de pacifier la contrée, arrivait avec ses troupes à Tcheng-Ting, où il fut reçu comme un libérateur par les autorités civiles. Jusqu'à ce moment, les chrétiens ne pouvaient quitter les centres qui leur avaient servi de refuge, pour rentrer chez eux, sans exposer leur vie. D'ailleurs, en leur absence, tout avait été pillé, leurs maisons brûlées ou démolies. De plus, aucune moisson n'avait été faite et l'hiver approchait.

La présence des soldats suffit pour déterminer les autorités locales à entrer en pourparlers avec la Mission. Mgr Bruguière ne voulut recevoir aucune indemnité du gouvernement ; il préféra traiter directement avec les mandarins, afin d'obtenir des réparations, par ceux mêmes qui avaient causé les destructions et les dégâts. Comme à Péking, Monseigneur n'exigea que la réparation des pertes matérielles subies par la communauté chrétienne et par les chrétiens individuellement. Il ne voulut rien recevoir pour les victimes en tant que victimes. Il délégua des missionnaires dans les différents districts pour traiter sur place chaque affaire : estimation des pertes subies, fixation des sommes équivalentes à verser à chaque village.

Ce n'était pas chose facile. Les chrétiens qui s'étaient montrés braves pendant la persécution devinrent souvent intraitables lorsqu'il s'agit des réparations. Leurs exigences et leurs estimations des pertes étaient souvent exagérées. Plus d'une fois le missionnaire chargé de traiter ces affaires dut intervenir pour adoucir les haines et ménager les païens. Il est vrai qu'ils étaient en partie excusables, car pendant que l'on discutait longuement, eux souffraient de la faim. Il leur fallut attendre un an avant de toucher quelque chose, et deux années avant d'être complètement dédommagés. Les païens, eux, se faisaient tirer l'oreille pour solder le coût de la folle persécution.

Nous devrions maintenant passer à nos vicariats du Sud. Kiang-Si et Tche-Kiang, pour y considérer quels furent les effets

de la tourmente des boxeurs sur ces deux provinces. Mais selon l'ordre chronologique que nous avons adopté dans ce récit, nous devons parler ici d'une institution nouvelle qui concernera aussi bien nos missions du Nord que celles du Sud.

ERECTION D'UNE MAISON PROVINCIALE A TCHEOU-SHAN.

M. Louis Boscat travaillait dans le Kiang-Si depuis 1880, lorsque le 6 février 1900, il fut nommé visiteur de l'unique province lazarisite de Chine, en remplacement de M. Meugniot, qui exerçait cette charge depuis 1890 et fut rappelé à Paris en juin 1899, en qualité d'assistant de la Congrégation.

L'expérience que M. Boscat avait acquise dans la formation des séminaristes, soit à Kouba (Algérie), soit au Kiang-Si, l'avait fermement convaincu de la nécessité de donner aux prêtres chinois un fond solide de spiritualité et de science ecclésiastique et, par conséquent, de leur faciliter l'entrée en une congrégation religieuse. Mais pour atteindre ce but il était indispensable de fonder une maison de formation comprenant un séminaire interne (noviciat) avec maison d'études dans sa province.

Présent à l'Assemblée générale de 1902, M. Boscat plaida victorieusement sa cause auprès de M. Fiat, Supérieur général. De sorte que lui-même pouvait, en octobre suivant, revenir en Chine avec un groupe de sept clercs qui devaient constituer les premiers membres de cette œuvre.

Arrivé à Shang-Hai avec sa troupe, M. Boscat fut assez contrarié de ne pas trouver prête la maison qui devait accueillir ces jeunes gens, bien que de Paris, il eût donné des ordres à frère Barrière de faire les préparatifs nécessaires. Celui-ci dut s'excuser de ce retard dû à la difficulté de trouver en si peu de temps un local convenable.

Mgr Reynaud, de passage à Shang-Hai, voyant l'embarras de M. Boscat, vint à son secours en lui offrant immédiatement son petit séminaire établi dans l'île de Tcheou-Shan, assurant qu'il trouverait facilement un autre local pour ses petits séminaristes.

Cette offre si généreuse fut acceptée avec autant de joie que de reconnaissance par M. le Visiteur. Quelques jours plus tard, les clercs débarquaient à *Ting-Hai*, petit port de cette île, et s'installaient dans une maison assez bien aménagée pour une telle œuvre. Cet immeuble était situé à un kilomètre du port. Les élèves durent travailler là jusqu'au 21 janvier 1904. Alors ils furent conduits à *Kia-Shing* où l'on avait construit un véritable séminaire sur un vaste terrain situé hors les murs de la grande préfecture de Kia-Shing, sise tout à fait au nord du Tche-Kiang.

Le 25 janvier 1904, fête de la Conversion de saint Paul, M. Boscat vint de Shang-Hai pour bénir le nouvel établissement qui comptait déjà une vingtaine d'étudiants et séminaristes.

CHAPITRE XVI
LES VICARIATS APOSTOLIQUES DU SUD

Le Vicariat du Kiang-Si septentrional. — Division administrative. — Le brigandage au Kiang-Si. — Un coadjuteur est donné à Mgr Bray. — La Boxe dans cette Mission. — La mort de Mgr Bray. — La persécution de Tang-Pou. — L'intervention de Kiang-Chao-tang. — Réclamations de M. Lacruche. — Attaque de la Mission. — Incendie de Ma-Tchang. — Massacre de M. Lacruche. — La mort des cinq Frères Maristes. — Les Sœurs échappent au massacre. — Conclusions.

LE VICARIAT DU KIANG-SI SEPTENTRIONAL.

Nous avons laissé cet immense vicariat sous la juridiction de Mgr Bray depuis 1870, et nous avons aussi parlé des deux divisions territoriales dont il a été l'objet : la première en 1879, qui a formé le Vicariat du Kiang-Si Méridional avec Mgr Rouger comme premier vicaire apostolique ; la seconde en 1885, sous le nom de Kiang-Si Oriental, dont Mgr Vic fut également le premier vicaire apostolique.

Une description de cette grande province de Chine, tant au point de vue géographique qu'au point de vue administratif, nous paraît nécessaire pour mieux comprendre l'histoire des missions qui se sont développées dans ces contrées, selon le plan que nous sommes proposé. Mgr Bray lui-même adressa à M. Terrasson, secrétaire général de la Congrégation, une lettre du 20 avril 1887. Des détails de l'évêque, on peut retenir ceci :

« Le Kiang-Si forme un carré long d'environ 600 kilomètres du nord au sud et de 500 kilomètres de l'est à l'ouest. Ce qui fait une superficie d'environ 300 000 kilomètres carrés : un peu plus de la moitié de la superficie de la France. On estime la population à 25 millions d'âmes.

« Le Kiang-Si est borné au nord par le Hou-Peh évangélisé par les RR.PP. Franciscains, et le Nan-Hoei où sont les RR.PP. Jésuites ; à l'est, par le Tche-Kiang où sont nos confrères et le Fou-Kien des RR.PP. Dominicains de Manille ; au sud, par le Koang-Tong avec les Missions Etrangères de Paris ; enfin, à l'ouest, par le Hou-Nan où sont encore les Franciscains.

DIVISION ADMINISTRATIVE.

« Comme les autres provinces, le Kiang-Si se divise en préfectures ou Fou qui y sont au nombre de 13, lesquelles se subdivisent en sous-préfectures. Il y en a 73. Chaque province a un gouverneur général civil qui réside au chef-lieu de la province, — au Kiang-Si, c'est Nan-Tchang, — il a sous lui les treize préfets qui eux ont sous leur juridiction les soixante-treize sous-préfets. Toutes ces villes, et celles-là seulement, sont environnées de hauts et larges murs construits de grosses briques de terre cuite.

« Il y a donc au Kiang-Si plus de 80 villes murées, dont un grand nombre n'ont d'importance qu'au point de vue administratif. Car il y a de nombreuses villes bien plus peuplées, qui n'ont jamais eu de remparts : c'est que leur importance est uniquement industrielle ou commerciale. Par exemple la ville de King-Te-tcheng où se fabriquent de si belles porcelaines compte un million d'habitants.

« Le Kiang-Si est un pays montagneux, offrant çà et là de grands plateaux, séparés par de profondes vallées cultivées avec soin et couvertes d'une très dense population. Ces vallées sont sillonnées de cours d'eau qui constituent les grandes routes du Kiang-Si. Là, vont et viennent des milliers de barques de toute forme et de toute grandeur, chargées de marchandises et avançant plus ou moins vite selon le caprice du vent, à moins que l'embarcation ne soit halée par des coolies.

« Au Kiang-Si, la barque est le principal moyen de locomotion au moins pour une partie du voyage. Là où il n'y a pas d'eau, le missionnaire voyage en brouette ou en palanquin et, si le sentier est trop escarpé, il voyage à pied. De toute façon, c'est toujours lent et pénible. Il devra parfois s'arrêter un ou plusieurs jours dans une auberge où l'on trouve guère à manger que ce qu'on apporte ».

Après avoir donné ces préliminaires, Mgr Bray jette un coup d'œil général sur les travaux accomplis depuis seize ans, de 1870 à 1886, dans cette province, et constate une augmentation de 11 000 chrétiens. En conclusion, il dit mélancoliquement : « Ces progrès comparés aux résultats obtenus dans d'autres vicariats apostoliques de Chine paraîtront à quelques-uns peu importants ; mais ceux qui connaissent les obstacles particuliers qu'on rencontre au Kiang-Si pour la propagation de l'Évangile comprendront notre joie de voir, par la grâce de Dieu, le nombre de nos chrétiens plus que doublé. Il y a en Chine trois provinces qui comptent chacune plus de cent mille fidèles, cinq ou six fois plus que nous en avons au Kiang-Si. Ce sont le Sse-Tchoan, le Tche-Ly et le Kiang-Nan ». Il voit dans ces provinces des moyens de propagande et des éléments de succès qui ne se trouvent pas au Kiang-Si et il ajoute : « Pour nous, petits glaneurs, nous sommes déjà très heureux d'avoir pu mettre quelques épis dans les greniers du Père de famille, à côté des nombreuses gerbes apportées par les grands moissonneurs »...

Il expose ensuite les fruits de la Sainte-Enfance. En 1870, cette œuvre entretenait 600 orphelines ; en 1886, leur nombre montait à 2 300, grâce à la présence des Filles de la Charité arrivées à Kiou-Kiang en 1882.

Ici, nous abrégeons. L'évêque, en effet, s'étend longuement sur l'œuvre de la Sainte-Enfance déjà commencée avant lui. Il semblerait que cette œuvre était regardée comme principale par les missionnaires de cette région. Cependant, ils n'avaient pas encore de religieuses avec eux. Celles-ci, naturellement, auraient été beaucoup plus aptes à s'occuper d'une telle œuvre que

les prêtres. De plus, les chrétiens n'étant que très peu nombreux, les missionnaires étaient presque toujours obligés de confier les bébés à des nourrices païennes. Dans d'autres Missions, les missionnaires, trop absorbés par l'évangélisation des païens et par la prédication aux baptisés, fondèrent peu à peu des instituts de religieuses indigènes, et alors ils ouvrirent des orphelinats.

Mgr Bray achève sa relation par des vues optimistes : « ...*En peu d'années, la présence des Filles de la Charité a changé les sentiments du peuple à notre égard plus que ne l'avaient fait les autres œuvres catholiques pendant un demi-siècle, surtout par les soins qu'elles donnent aux malades. Autrefois, la population de Kiou-Kiang nous était moins que sympathique ; nous ne pouvions traverser la ville sans entendre des malédictions à notre adresse. Depuis l'ouverture de notre petit hôpital, nulle part nous n'entendons de paroles offensantes, et les Sœurs elles-mêmes peuvent aller partout où elles ont à faire sans inconvénient* ».

LE BRIGANDAGE AU KIANG-SI EN 1891.

Un des collaborateurs de Mgr Bray, M. Wang Joseph, C.M., écrivait de Wang-Kia, le 5 juillet 1891, à son confrère : « Je ne puis exprimer la douleur qui m'accable. Le 24 de la cinquième lune (30 juin), je faisais la mission à Wang-Kia, à 2 ou 3 kilomètres de Tsin-Hsien, sous-préfecture de Nan-Tchang et ce jour-là, après ma messe, arrivèrent des chrétiens annonçant la prise et la destruction de *Tsié-Pou* et de quatre autres villages. Quelques instants après, d'autres personnes vinrent nous dire : « A *Tsien-Fa*, les boutiques des chrétiens ont été pillées et « détruites le 29 juin ». Après cela vint un riche chrétien de *Tche-Pou* disant : « Tout ce que je possédais m'a été enlevé le « 29 juin ; de ma maison il ne reste que les tuiles sur le toit. « On voulait incendier nos maisons, on ne l'a pas fait dans la « crainte d'incendier celles des païens nos voisins ».

« Tout à coup on m'annonce que tout le village chrétien de *Tsi-Pi* a été incendié par les brigands ». (A lire cette lettre, on pense involontairement aux calamités annoncées coup sur coup au saint homme Job.)

Il est fort heureux que nous ayons sous les yeux un autre témoignage de ces fâcheux événements, qui met les choses au point et nous informe plus clairement. C'est la lettre officielle que Mgr Bray adresse au Préfet de la Propagande, le cardinal Siméoni, le 3 septembre 1891 :

« ...Sans aucun doute, les journaux d'Europe ont porté à la connaissance de Votre Eminence les maux qui, au mois de juin dernier, ont affligé quelques missions et particulièrement le Vicariat du Kiang-Si Septentrional... Depuis plusieurs mois, le bruit s'était répandu que des hommes pervers allaient vexer et même persécuter les chrétiens. Or, après que bon nombre de chapelles et de résidences eurent été détruites chez les Pères Jésuites, nos voisins, voici que, le 23 du mois de juin, la popu-

lace, ameutée par quelques malfaiteurs, ruine de fond en comble notre résidence bâtie à grands frais l'année précédente dans le village de Tsié-Pou, non loin de la ville de *Nan-Tchang*, métropole de notre province. Le même jour on détruisait aussi la chapelle que nous avons également construite l'an passé à *Long-Kia*. Le 27, on jeta à terre celle de *Nan-Kiun*.

« Non seulement les chapelles de cette région furent renversées, mais encore toutes les maisons dans lesquelles, à défaut de chapelles, on célébrait la messe à l'époque de la mission. En outre plus de soixante familles ont été tellement dépouillées qu'elles perdirent leurs maisons avec tout ce qu'elles contenaient et qu'il ne leur reste absolument rien autre chose que les vêtements qu'elles portaient au moment où éclatèrent les troubles. Toutefois, personne ne fut tué ni blessé. Les persécuteurs se contentèrent de voler, de piller, de détruire et de brûler les maisons ; ils épargnèrent la vie des chrétiens.

« Le 29 du même mois, les malfaiteurs se transportèrent à la sous-préfecture de *Tsin-Hsien*, au village de *Tsi-Pi*, où se trouvaient une chapelle et quarante-six maisons de chrétiens. Tous ces édifices furent livrés aux flammes. Dans les villages voisins, nombre de familles chrétiennes subirent les mêmes pertes.

« Pendant que ces atrocités se commettaient, avertis du péril que nous courions, les mandarins de *Nan-Tchang* ne prirent aucune précaution pour prévenir le mal. Heureusement que les mandarins des autres districts se conduisirent d'une manière bien différente, particulièrement le préfet de *Choei-Tcheou* qui, sur ma demande, envoya des soldats pour protéger notre résidence, notre orphelinat et les autres œuvres de *San-Kiao*, de sorte que là, nous n'eûmes rien à souffrir. Dans la ville de *Kiou-Kiang* « extra muros », les mandarins protégèrent résolument toutes nos œuvres et mirent aux portes des soldats qui, jusqu'aujourd'hui, n'ont cessé de nous garder et de nous défendre avec bienveillance... ». (G. Bray.)

Comme on le voit, cette persécution contre les chrétiens ne fut pas le fait de quelque société secrète, comme il arrive si souvent en Chine ; c'était un soulèvement de la populace fomenté par les lettrés contre tout ce qui vient de l'étranger. Mal renseignés, ils voyaient dans le christianisme une machination des puissances étrangères en vue de s'emparer de l'Empire. Et comme ils s'adressaient au bas peuple ignorant, ils lui donnaient l'espoir de s'enrichir en pillant les chapelles et les biens des chrétiens ; mais ils n'allaient pas jusqu'à frapper les personnes.

UN COADJUTEUR EST DONNÉ A MGR BRAY.

Accédant à la demande de Mgr Bray qui, avancé en âge (il avait 72 ans), avait demandé à Rome un coadjuteur, le Saint-Siège, à la date du 28 juin 1898, nomma Mgr Ferrant, évêque de « *Barbalissus* » et coadjuteur avec succession de Mgr Bray.

Mgr Ferrant Paul, né à Wervicq (Nord) le 2 juillet 1859, reçu

à Paris le 7 juin 1880, ordonné prêtre le 7 juin 1884, arriva en Chine le 12 août suivant. Placé au Tche-Kiang, il y remplit plusieurs postes importants, dont le dernier était celui de provicaire de Mgr Reynaud. Sacré le 2 octobre par Mgr Reynaud, il quitta Ning-Po le 6 décembre suivant pour se rendre au Kiang-Si Septentrional.

Dès son arrivée, il se montra très étonné que l'évêque du lieu n'eût pas encore rendu visite au gouverneur civil de la province, comme cela se faisait au Tche-Kiang d'où il venait. Les missionnaires et les chrétiens désiraient vivement que leur évêque eût des relations avec la première autorité de la province, comme les missionnaires en avaient avec les préfets et les sous-préfets. La raison de l'abstention des évêques du Kiang-Si était celle-ci : le siège du gouverneur était à *Nan-Tchang* ; or, cette ville s'est toujours montrée particulièrement hostile non seulement aux étrangers mais à toute innovation et même à tout progrès autorisé ou imposé par le Gouvernement impérial lui-même.

Pourtant, le gouverneur actuel était personnellement assez bien disposé envers la Mission.

Mgr Ferrant, comprenant que toute tentative de se présenter directement comme évêque était inutile, eut recours à un moyen détourné. Il s'adressa au consul général de France à Shang-Hai et le pria de le déléguer auprès du gouverneur pour arranger une vieille affaire de persécution. Le gouverneur comprit le procédé, mais ne put refuser la visite.

Celle-ci eut lieu au début de janvier 1899 et fut très cordiale. Mais au retour, des émeutiers soudoyés par des mandarins subalternes soulevèrent la population et menacèrent la Mission. Une intervention immédiate et personnelle du Gouverneur mit fin à ces menaces. Cette injure à un évêque donna occasion d'obtenir du Gouvernement impérial le décret déjà existant (le décret Favier, voir p. 237-238), reconnaissant aux évêques le droit de traiter directement avec les gouverneurs et les vice-rois, et engageant ces hauts dignitaires à entretenir de bonnes relations avec les missionnaires en général.

Mgr Ferrant avait un grand zèle pour la bonne formation du clergé ; le séminaire avait changé de place plusieurs fois. Installé d'abord à *San-Kiao*, il fut transféré à *Kien-Tchang* et quand cette ville tomba sous la juridiction du Kiang-Si Oriental, il fut ramené à *San-Kiao*. Mgr Ferrant l'installa à *Kiou-Kiang* où il ne cessera de se développer.

Un autre objectif du jeune coadjuteur était d'implanter des œuvres dans la ville de Nan-Tchang « intra muros », ce que jusque là on avait considéré comme impossible, vu l'état d'esprit des mandarins et des lettrés toujours hostiles à la religion dans cette capitale. C'est à peine si les missionnaires étaient tolérés dans leur petite résidence du faubourg, toute proche de cette ville obstinément fermée à la religion.

D'après les traités, les missionnaires avaient le droit d'acquiescer sur des terrains aussi bien dans les villes murées que dans les campagnes. Mais les mandarins de Nan-Tchang avaient menacé en secret de punir terriblement toute personne qui oserait vendre « intra muros » la moindre maison ou la moindre parcelle de terrain aux Missions, soit catholiques, soit protestantes. Mgr Ferrant réussit cependant à acheter en ville une vaste demeure, en observant à la lettre toutes les conditions exigées par la loi ; de sorte que les mandarins ne purent se refuser à enregistrer le contrat.

L'évêque y construisit une église, une résidence et, non loin de là, une école de garçons et un catéchuménat ; les œuvres pour les femmes se trouvant au faubourg. En 1902, il y ajouta un « probatorium » pour le recrutement et la préparation des élèves destinés à devenir séminaristes.

LA BOXE AU KIANG-SI.

La persécution des Boxeurs, dans le Sud de la Chine, fut incomparablement moins dévastatrice que dans le Nord. Quelle en est la raison ? Les missionnaires de toute la province n'ont aucun doute à ce sujet. Ils disent : Le Kiang-Si est loin de Péking. Il est évident que le soulèvement des Boxeurs a eu son origine au *Shan-Tong*. Mais si les rebelles n'avaient pas été secondés par l'armée impériale, ils n'auraient jamais pu commettre de tels forfaits, car les troupes chinoises en auraient eu facilement raison. Or, l'autorité impériale, c'est-à-dire Tse-Hi, était persuadée que — dans son désir de se débarrasser une bonne fois des étrangers — les rebelles constituaient pour elle un moyen unique pour arriver à ses fins. Par conséquent, elle ne fit rien pour faire cesser leurs exactions et, au contraire, elle donna des ordres précis aux généraux de faire cause commune avec les Boxeurs.

Dans le Nord, c'était facile mais, dans les provinces éloignées, les ordres donnés de Péking arrivaient en retard. D'ailleurs, sous l'Empire, les vice-rois et les gouverneurs ne se pressaient jamais d'obtempérer aux ordres d'en haut et se montraient même souvent assez indépendants.

Ainsi, le vice-roi de Nankin résista ouvertement aux ordres de Tse-Hi, quand elle lui commanda d'intégrer les révoltés dans ses troupes. Ceux de Ou-Tchang (Hou-Pé) et de Canton (Koang-Tong) agirent à peu près de même. Ces personnages envisageaient une victoire éventuelle des troupes alliées et ses conséquences. Mais, comme ils n'en étaient pas certains, ils prirent une décision qui mit les évêques et les missionnaires dans une cruelle angoisse : ils donnèrent à leurs subalternes l'ordre de faire partir tous les étrangers vers leur port d'attache, c'est-à-dire à Shang-Hai, et laissèrent détruire ou mettre sous scellés les biens des Missions, dans l'intention de s'en emparer après la défaite des étrangers qu'ils osaient quand même espérer.

Ces mesures expliquent le départ des missionnaires du Kiang-Si pour Shang-Hai. Une quarantaine, y compris les quatre évêques, firent partie de cet exode ; deux prêtres se réfugièrent à Kiou-Kiang sur la Concession anglaise. Ce qui, sans doute, préserva de la dévastation la plupart des grands centres, mais n'empêcha pas que de nombreux chrétiens durent subir les horreurs de la persécution.

Des notes de Mgr Ferrant, nous extrayons les lignes suivantes : « La persécution fut parfaitement organisée. Ce n'était pas une émeute d'une populace qui suit aveuglément un chef improvisé. Il y avait partout des chefs qui commandaient et des gens qui obéissaient.

« En fait, les soldats impériaux ne prirent aucune part à l'insurrection, mais les vice-rois permirent — ou ordonnèrent — à leurs subalternes d'organiser des milices locales, dont le but apparent était de maintenir l'ordre public. En réalité, le but principal était de former et de grouper, sous un titre officiellement reconnu, toute une administration nouvelle, en vue d'un soulèvement général.

« On organisa donc des conseils hiérarchiques dirigés par les lettrés influents du canton, de la section et du village. On avait dressé d'avance tout un plan de campagne, non contre les boxeurs, mais contre les chrétiens, et déterminé la peine à subir : forte rançon ou pillage du bien ou des récoltes, ou incendie des maisons, ou encore massacre d'un ou de plusieurs chrétiens otages. Nous n'avons eu à déplorer la perte d'aucun missionnaire. Le mot d'ordre au Kiang-Si semble avoir été : Pillez, incendiez, tuez s'il le faut quelques chrétiens, mais épargnez les étrangers, à moins qu'ils ne se refusent à partir.

« Dans ces conditions, la présence des missionnaires au milieu de leurs chrétiens, loin d'être une garantie de protection pour ceux-ci, constituait pour eux un danger plus grand.

« Quant aux Filles de la Charité, elles se rendirent à leur Maison centrale à Shang-Hai, et leurs 300 orphelines furent placées dans d'honnêtes familles des environs.

« Nos trois grands centres d'œuvres : *Kiou-Kiang*, *Nan-Tchang* et *San-Kiao* n'ont pas subi de dégâts matériels. C'est que le gouverneur Song, quoique très hostile aux chrétiens, voulait sauver les apparences et se ménager une voie pour se disculper au besoin, et pour cela, il recommanda spécialement d'épargner les établissements de Nan-Tchang et de Kiou-Kiang. Ces maisons furent fermées et scellées, de sorte que les missionnaires, à leur retour de l'exil, retrouvèrent intacts les immeubles de nos centres importants. Le sceau officiel les avait garantis avec tout ce qu'ils contenaient. Le vicariat a néanmoins perdu deux églises et une dizaine d'oratoires pillés et endommagés.

« Près de 700 familles ont subi la perte totale ou partielle de leurs biens, soit par des rançons versées, soit par des pillages ou des incendies. Pendant dix mois, de juin à décembre, beaucoup

de nos chrétiens furent en butte à de multiples vexations. Dépourvus de tout, traqués comme des bêtes fauves, ils supportèrent la faim et le froid, et plusieurs moururent le long des routes. En dehors de ces victimes à peu près inconnues, il y eut dans notre vicariat 23 personnes massacrées. (Suivent les noms et les détails du supplice infligé à chacun d'eux.)

« Après plusieurs mois d'exil à Shang-Hai, les missionnaires purent rentrer à leurs postes ; et quand la paix se fut graduellement rétablie, les Sœurs retournèrent également à Kiou-Kiang et, chose merveilleuse : les 300 orphelines de 7 à 18 ans placées dans les familles, dont la plupart païennes, se retrouvèrent au complet ».

En 1903, de concert avec Mgr Vic, Mgr Ferrant construisit à Nan-Tchang un beau collège commun aux deux vicariats, destiné à l'enseignement des jeunes gens des classes aisées de la population. Il fut confié aux Frères Maristes, qui étaient à Péking depuis 1891. L'enseignement principal donné dans ce collège était la langue française, à laquelle on ajouta bientôt l'anglais. Le nombre des élèves arriva bien vite à 80.

LA MORT DE MGR BRAY.

Le soir du 24 septembre 1905, Mgr Bray s'éteignait à *Kiou-Kiang*, âgé de 80 ans, après quarante ans d'apostolat en Chine, dont trente-cinq d'épiscopat au Kiang-Si. Depuis sept années, il s'était totalement déchargé de l'administration de son vicariat sur son jeune et intrépide coadjuteur, Mgr Ferrant ; mais il continua à s'intéresser aux progrès de sa mission et à encourager les missionnaires qui s'y dévouaient.

En prenant les rênes du gouvernement, Mgr Ferrant n'avait rien à changer dans sa conduite. Hélas ! De grandes épreuves étaient imminentes !

DEUX PERSÉCUTIONS SANGLANTES ET LOCALES

LA PERSÉCUTION DE TANG-POU.

Tang-Pou est une ville très commerçante non munie de murailles, comptant environ 20 000 habitants. En ville et dans les environs immédiats, on comptait seulement quelques dizaines de chrétiens.

La Mission n'y avait encore aucun établissement, cependant elle avait acquis une maison en ville, selon les normes des Traités, mais l'hostilité de la population n'avait pas permis jusqu'ici aux missionnaires d'en prendre possession. M. Lacruche, directeur du district, s'appuyant trop sur la lettre des Traités, résolut de prendre possession de cet immeuble reconnu comme propriété de la Mission, dont celle-ci conservait les titres légaux, et de l'occuper au nom et au service de la Mission.

Appuyé d'ailleurs sur l'autorité du sous-préfet de *Sin-Tchang*, dont dépendait Tang-Pou, qui, non content d'approuver sa résolution lui envoya pour l'exécuter deux agents de police. Voici le plan élaboré entre le missionnaire et le mandarin : M. Lacruche déléguera un groupe de chrétiens qui, accompagnés de deux policiers, iront suspendre sur la porte de la maison proscrite aux missionnaires une pancarte sur laquelle se lisaient les trois caractères « *Tien-Tchou-Tang* » (Mission catholique).

Le dessein du missionnaire sitôt connu, les notables du pays soulevèrent la population contre la Mission. A peine l'enseigne apportée par la délégation fut-elle accrochée au fronton de la maison de la Mission que le signal d'alarme retentit. Bientôt deux catéchistes, quatre chrétiens et une chrétienne sont massacrés à coups de sabres et de piques ; les autres prennent la fuite. Alors commença la chasse aux familles chrétiennes ; mais il sera difficile de les atteindre, parce qu'elles se cachent. Ces malheureux courent aux cavernes des montagnes et vont tomber dans le dénuement le plus complet, car l'imminence du danger ne leur a pas permis de se munir des objets les plus indispensables. C'était le 25 mai 1904.

Quant aux persécuteurs, ne pouvant s'emparer des personnes, ils se jettent sur leurs biens : maisons, magasins, récoltes, mobilier, tout ce qui appartient aux chrétiens est pillé et livré à la proie des flammes.

Ces violences durèrent plus d'un an, mais notons bien que la persécution ne s'étendait pas au loin et ne sévissait que dans les environs de *Tang-Pou*.

M. Lacruche ne désarmait pas. Il voulait maintenant le jugement des coupables. Ceux-ci avaient fait de *Tang-Pou* leur centre d'action.

Pour en finir, le gouverneur du Kiang-Si avait donné des ordres à l'armée pour entourer la ville, comme pour la forcer de livrer les coupables. Ceux-ci commençaient à craindre et se disposaient à implorer la paix. Déjà ils avaient réuni leurs principaux chefs, c'est-à-dire les instigateurs de la rébellion, lettrés et autres, et ils les tenaient enchaînés, prêts à les livrer aux chefs militaires.

INTERVENTION DE KIANG-CHAO-TANG.

Au moment où ils s'apprêtaient à se rendre au camp impérial afin d'y offrir leur soumission ou conclure un arrangement, arrive un mandarin se disant délégué du gouverneur. Immédiatement il impose la retraite aux assiégeants et offre aux assiégés leur libération sans condition. Ce délégué était Kiang-Chao-Tang, le sous-préfet de *Sin-Tchang*, un ambitieux qui, discrédité auprès de ses supérieurs, rêve de se concilier la faveur du gouverneur ; alors il offre à celui-ci ses services de médiateur dans l'affaire des massacres de *Tang-Pou* et, par son astuce, il y réussit fort bien. Le gouverneur, entendant cette audacieuse proposition, fut

fasciné par l'engagement que prenait le sous-préfet de Nan-Tchang de renoncer au concours de la force armée et d'amener une solution pacifique et définitive entre les deux adversaires : les rebelles et la Mission catholique. Il se hâta d'acquiescer au désir de son subalterne et lui fit remettre tout le dossier de cette affaire, avec la promesse d'un avancement dans la carrière mandarinale s'il réussissait à la terminer.

Le sous-préfet arrive, nous l'avons dit, au moment où les insurgés, pris de peur, s'apprêtent à faire leur soumission. Au lieu d'exploiter une si favorable situation, le mandarin, qui veut s'attribuer le mérite de la pacification, donne aux militaires le signal de la retraite et va offrir aux émeutiers la paix sans condition, sans même exiger la réparation des dommages infligés à la Mission et aux chrétiens sinistrés.

Après cette prouesse, Kiang-Chao-Tang reprit le chemin de Nan-Tchang et se présenta devant le gouverneur, tout glorieux de son succès dans cette affaire et couvert des mérites d'un pacificateur habile.

RÉCLAMATIONS DE M. LACRUCHE.

Evidemment, le directeur du district ne pouvait approuver une solution qui libérait les coupables sans leur infliger la moindre sanction. Aussi, l'affaire va se compliquer ; nous n'en évoquerons que les phases principales.

De quoi s'agit-il ? D'un antagonisme irréductible entre le sous-préfet et M. Lacruche. Celui-ci veut que les émeutiers soient livrés aux tribunaux ordinaires, pour être jugés selon les lois chinoises. Le mandarin, au contraire, veut absolument soustraire les coupables aux sanctions de la loi.

Mgr Ferrant voulait obtenir justice dans l'affaire de *Tang-Pou*. Un recours à la Légation de France, protectrice des Missions, s'imposait. M. Dubail, ministre de France, accepta d'étudier le dossier et conclut à la nécessité d'une révision. De son côté, le gouvernement chinois consentit à reprendre l'étude de la question et intima au gouverneur de Nan-Tchang d'examiner le cas. Mais ce dernier, n'ayant pas traité l'affaire par lui-même, mais par son subordonné le mandarin Kiang, il transmit à celui-ci l'intimation gouvernementale.

On était au milieu de février 1906. M. Lacruche résidait alors à Nan-Tchang. A la demande du sous-préfet, il y eut entre lui et le missionnaire des entretiens répétés pendant plusieurs jours. Ce mandarin avait coutume de converser avec les missionnaires d'une manière très familière et sans aucune urbanité. Aussi bien, certains prêtres notaient avec humour les incidents dus à ses façons frustes. M. Lacruche, au contraire, s'étonnait de ses allures trop amicales pour être sincères.

D'ailleurs, M. Lacruche vit très bien dès les premières conversation, que Kiang n'avait qu'un but : obtenir de lui l'acceptation

du fait accompli de Tang-Pou et, par suite, la renonciation à un procès juridique.

Or, M. Lacruche ne céda pas ; il s'obstinait à exiger le recours aux tribunaux. Du reste, il avait remarqué que chaque fois qu'il voulait parler de l'affaire en question, le sous-préfet réussissait toujours à détourner la conversation, surtout en critiquant amèrement ses propres supérieurs de tous degrés.

Dans le dernier de ces entretiens avec le sous-préfet, celui-ci, après avoir parlé de la pluie et du beau temps, dit à M. Lacruche : « Et l'affaire de Tang-Pou ? » — « Elle est toujours en suspens, il faut en finir » — « C'est vrai. Eh bien ! je reviendrai le 22 février ». — « C'est entendu ».

A la grande surprise de M. Lacruche, le mandarin revint le 20 février à midi. En entrant il dit : « Ce n'est pas pour aujourd'hui, mais je viens seulement pour vous prier d'écrire une lettre m'invitant à traiter l'affaire de Tang-Pou, mais une lettre raide me reprochant de favoriser le parti opposé, me menaçant du consul et des bateaux de guerre français. Avec cette lettre très sévère, je pourrai agir sur mes supérieurs et obtenir des concessions qui vous seront favorables ». Le missionnaire appela le scribe Liou, qui lui servait de secrétaire pour rédiger les lettres aux officiels. Kiang expliqua au secrétaire le sens qu'il voulait donner à sa lettre ; puis, ayant pris une tasse de thé, il repartit en répétant : « Le 22 février je serai ici ! ».

Le soir même, Liou écrivit une courte lettre très modérée, sans reproches ni menaces, que M. Lacruche fit porter au gouverneur par courrier.

Le jeudi 22 février, le missionnaire fit préparer le repas pour recevoir le sous-préfet, qui se fit attendre jusqu'à 4 heures du soir.

A la résidence, il y avait M. Martin, vicaire ; M. Salavert, très malade. M. Rossignol était à la résidence de Ma-Tchang au faubourg. Il était entendu que M. Lacruche seul recevrait le mandarin. Celui-ci ne prit presque rien et semblait très préoccupé. Chaque fois que le missionnaire parlait de Tang-Pou, Kiang détournait la conversation et ne cessait de clamer contre ses supérieurs. Le repas fini, M. Lacruche introduit Kiang dans son petit salon, l'invite à prendre le café, lui offre un cigare et essaie de parler de l'affaire. « Eh bien, dit Kiang, puisque je suis venu pour cela, parlons-en ». Alors il proposa au missionnaire une série de conditions assez satisfaisantes. M. Lacruche lui demanda alors de mettre ces conditions par écrit. « C'est cela dit-il, mais je préfère me retirer un instant dans le bureau du scribe Liou, pour réfléchir. C'est ce qui eut lieu. Le prêtre se retira et rentra dans sa chambre. Vingt minutes après, Liou, portant une feuille de papier, alla expliquer au missionnaire les conditions du sous-préfet.

Quelques instants après, un domestique de la résidence, ayant entendu des gémissements dans le bureau de Liou, essaya d'ouvrir la porte pour voir ce qui se passait, mais celle-ci était bien

fermée par le dedans ; alors le domestique regarda par la fenêtre, aperçut, étendu sur une chaise longue, le mandarin tout couvert du sang ruisselant de son cou. Prévenu aussitôt, M. Lacruche se précipite, enfonce la porte. « Que faites-vous là ? », s'écria-t-il, pourquoi cet acte de colère ? Les conditions que vous avez écrites me satisfont, je les accepte ». Kiang le regarda d'un air ahuri et ne répondit pas. Le missionnaire constata qu'il s'était coupé la gorge, mais que la mort n'était pas imminente ; il appela les domestiques pour soigner le blessé, mais celui-ci les rejeta tous. Ne sachant quel parti prendre, M. Lacruche alla rapporter le fait au gouverneur. Après avoir écouté attentivement, le gouverneur dit : « Cela ne m'étonne pas de la part de Kiang, mais soyez tranquille, je vais aviser ».

Rentré chez lui, M. Lacruche fit venir M. Rossignol et le pria d'aller parlementer avec le blessé ; mais à peine sorti, il aperçut qu'on emportait le blessé sur une litière. Le chef de la police l'avait enfin décidé à se laisser emporter. Ce qui manifeste clairement son intention de mourir à la Mission même, afin de faire croire au public qu'il avait été assassiné par le missionnaire.

Le lendemain, le Grand Juge vint faire une enquête minutieuse à la résidence. Les deux prêtres composèrent alors un rapport très documenté sur tous les faits qui s'étaient passés.

Le 22 février était un jeudi ; le suicide eut lieu vers 6 heures du soir : le vendredi se firent les enquêtes ; le samedi 24, une trentaine de soldats armés de triques gardaient la porte principale de l'établissement.

Pendant ce temps les magistrats et les notables de la ville tiennent conseil et décident de convoquer une assemblée générale de tous les habitants de la ville, qui comptait environ deux cent mille âmes. Cette réunion devait avoir lieu le dimanche 25 février, à 10 heures du matin, sur la grande place appelée *Pé-Hou-Kiou*. A peine les billets d'invitation furent-ils répandus dans la ville, que des chrétiens et même des païens accoururent auprès de M. Lacruche, lui conseillant d'aviser à sa sécurité, à celle des Frères et à celle des Sœurs du faubourg. Un télégramme est expédié à Mgr Ferrant qui, aussitôt, informe M. Dubail. Celui-ci s'adresse au gouvernement chinois, qui manda au gouverneur du Kiang-Si de prendre les mesures nécessaires pour protéger le personnel et les établissements de la Mission. Le gouverneur fit savoir qu'il répondait du maintien de l'ordre.

Nous allons voir qu'il n'en fut rien. Le dimanche 25, dès le point du jour, les chrétiens avertirent de nouveau le directeur du danger imminent ; à tous il montrait le télégramme reçu de Péking et rappelait les promesses du gouverneur. Puis il voulut que les chrétiens viennent à la messe du dimanche comme de coutume ; il leur accorda seulement de n'y pas prêcher.

L'heure de l'assemblée allait sonner, quand la population, en rangs pressés, courait en hâte au lieu du rendez-vous. « Massacrer et incendier », telle était la consigne donnée aux foules. Les servi-

teurs de la résidence suppliaient le directeur de les laisser partir avec leur modeste bagage. Lui, gardant son sang-froid, ou plutôt son illusion, se déclarait convaincu que, s'il y avait du désordre, les mandarins auraient vite fait d'y mettre fin. On reste pantois devant une telle opiniâtreté.

ATTAQUE DE LA MISSION.

On était encore aux vacances du Nouvel An chinois, qui durent environ un mois. Aussi, les élèves des Frères Maristes étaient pour la plupart dans leurs familles. Chez les Sœurs, pour la même raison, les enfants étaient peu nombreuses et, au moment du danger, il fut facile de les confier à de bonnes familles. Cependant la foule a quitté la place publique, des bandes nombreuses se dirigent vers la résidence des missionnaires. A la tête d'un groupe de portefaix, chargés de bidons de pétrole, s'avance le fils du sous-préfet — qui est mort dans la nuit —, un de ses frères dirige le convoi des assassins. Les voilà en face de la grande porte qui tombe bientôt avec fracas. A partir de ce moment toutes les parties de la résidence sont envahies en même temps.

Telle est la fureur de la populace qu'elle ne laisse même pas le temps aux pillards d'enlever le butin. L'église est bientôt la proie des flammes, puis la résidence et toutes les dépendances.

Quand tous les bâtiments furent incendiés les pétroleurs se dirigent vers le collège des Frères, qui est à une distance de 500 mètres. Grâce au pétrole répandu sur les meubles et sur les planchers, les incendiaires eurent vite accompli leur sinistre besogne. De cet édifice il ne restait que les murs. Il était midi.

Alors la populace prit le chemin de *Ma-Tchang*, distant d'un kilomètre au-delà des murailles. En route ils passèrent devant un temple protestant auprès duquel habitait le ministre, son épouse et sa fillette. Ceux-ci, malgré le voisinage de la Mission catholique, s'étaient persuadés que les émeutiers ne s'attaqueraient qu'aux Français et aux catholiques. Le pasteur, voyant la foule s'avancer, se porta au-devant d'elle, salua les émeutiers et les invita à prendre du thé, puis il leur déclara qu'il n'était ni Français ni catholique. On lui répondit en les massacrant tous les trois.

INCENDIE DES ÉTABLISSEMENTS DU MA-TCHANG.

Il y avait là une chapelle, une petite résidence pour un prêtre, une école, un catéchuménat pour hommes, puis toutes les œuvres des Sœurs : école de filles, catéchuménat pour femmes, orphelinat, hôpital-dispensaire et au centre les habitations des Sœurs. M. Salavert, malade, y avait été transporté depuis l'affaire de jeudi.

Là aussi, on avait confiance, parce que M. Lacruche en avait ainsi décidé. La supérieure lui avait exprimé ses craintes. Il

répondit : « Ne craignez rien ; livrez-vous à vos occupations ordinaires ».

Quand les assaillants se trouvèrent devant la porte de l'hôpital, les pillards qui les suivaient étaient si nombreux qu'ils ne purent les contenir, ni les empêcher de dévaliser complètement les maisons avant qu'elles soient livrées aux flammes. De sorte que tout ce qui avait quelque valeur a été soustrait au feu et emporté par les voleurs. Au bout de quelques heures, de tous ces bâtiments il ne restait que des débris et des cendres. Voilà le récit succinct de la destruction des immeubles. Venons-en aux personnes.

MASSACRE DE M. LACRUCHE.

Au moment où la foule approche de la résidence M. Lacruche et M. Martin étaient chacun dans sa propre chambre, attendant que le dîner soit prêt. M. Martin fut le premier à percevoir les clameurs et à entendre les coups frappés contre la porte d'entrée. Il alla aussitôt en avertir son supérieur, qui n'y prenait pas garde. Le temps pressait. Le bruit se rapprochait. M. Lacruche confie une caissette remplie de documents à un serviteur chargé de la déposer dans quelque famille hospitalière. Puis, se déshabillant à moitié pour être plus alerte, il se dirige avec M. Martin vers le jardin. Mais voici qu'une extrémité du jardin est envahie par les émeutiers. M. Martin se sauve du côté opposé, et là encore se trouvent des assaillants qui lui lancent des pierres et des briques, le blessent, le renversent et le laissent pour mort. Mais celui-ci se relève et fuit dans un angle, escalade le mur de clôture, gagne au pas de course la porte de la ville, où il est reçu et caché par un poste de policiers. Nous l'y retrouverons.

Que devient le directeur ? Il est encore dans le jardin envahi et il aperçoit des assassins qui le cherchent dans sa chambre. Tout à coup, il pense à la Sainte Réserve. L'église est déjà en flammes, mais la Sainte Réserve est aussi dans la chapelle domestique, qui est ici à deux pas. Il veut y pénétrer, mais la porte est fermée. Il fuit, mais la porte du jardin est également fermée — il oublie qu'il avait fait fermer toutes les issues —. La foule lui jette des pierres et le blesse à la tête. Alors, c'est une véritable mêlée : on ignore s'il a pu sauver les Saintes Espèces en les consommant pour les soustraire à la profanation. On sait qu'en jouant des coudes, il parvint sur la rue. Il était midi. Tout le personnel de la résidence avait disparu. Hué, frappé de tous côtés, il reçoit un coup si violent qu'il s'affaisse à terre. Il se releva et tâcha d'avancer comme pour se rendre chez le gouverneur dont le palais était loin. Bientôt il entre chez une famille païenne qu'il connaissait. Le chef de la famille essaie de parlementer avec les agresseurs. C'est en vain ; la maison est envahie et M. Lacruche devient la proie d'une foule en délire ; on l'entraîne dans la rue. Enfin, s'étant adossé à un mur, il reçoit un coup de pied au ventre et tombe pour ne plus se relever. Il respirait encore quand ses meurtriers le traînèrent

par un pied jusqu'à l'étang Pei-Hou-Kiou, où il rend le dernier soupir. Le soir, le cadavre du missionnaire fut porté par la police dans une pagode en attendant son transfert à Kiou-Kiang.

LA MORT DES CINQ FRÈRES MARISTES.

Les Frères avaient reçu de M. Lacruche la même consigne de se tenir tranquilles et de rester sur place, de peur d'attirer l'attention du public. C'est pourquoi les Frères n'avaient rien prévu ni préparé, pour le cas où il faudrait subitement prendre la fuite. L'ordre du chef, en de telles circonstances, a dû leur paraître très pénible. Cependant ils n'ont pas hésité à s'y soumettre.

Ils vinrent le matin comme d'habitude assister à la première messe et communier. C'était leur dernière communion. Quand commença l'attaque de la résidence, ils allaient prendre leur repas. Mais entendant les clameurs, ils comprirent aussitôt la gravité de la situation. Ils prennent chapeaux et parapluies, traversent le jardin, sortent de l'enclos et s'avancent au pas de promenade jusqu'à la porte de la ville. Ne sachant de quel côté se diriger, ils hésitent un instant, puis prennent la direction du faubourg de Ma-Tchang — hélas ! S'ils avaient pris la direction opposée, ils auraient pu facilement se sauver à travers champs — mais ils ignoraient que *Ma-Tchang* allait être dans quelques heures la proie des émeutiers. Il y avait là une petite rivière de 30 mètres de largeur. Ils pensaient qu'ayant gagné l'autre rive, ils pourraient échapper aux agresseurs.

Ils hélèrent une barque, mais le pilote se refusa à les accepter.

Ne pouvant traverser la rivière, ils se remettent en route au milieu des émeutiers qui les frappent, les bousculent, les insultent ; ils reprennent le chemin de Ma-Tchang, mais arrivés sur une petite éminence ils aperçoivent l'horizon obscurci par une épaisse fumée et l'établissement des Sœurs entouré de flammes. Ils ont compris : leur dernier refuge disparaît. Où aller ? Toutes les voies sont obstruées par la foule.

Il y avait dans le voisinage une plaine coupée par quatre petits étangs ; il fallait ou mourir, ou se jeter dans l'un de ces étangs pour échapper aux coups, en attendant un secours toujours espéré.

Pour donner à ses confrères le temps d'atteindre un étang, le Frère directeur se dévoue, s'offre aux bourreaux en demandant grâce pour les autres. Aussitôt il est frappé à mort et piétiné. Quant aux quatre autres Frères, la soutane en lambeaux, couverts de boue, le visage ensanglanté, ils descendent ensemble dans l'eau glacée. La foule entoure l'étang, lance des pierres et toutes sortes de projectiles sur leurs victimes en poussant des cris sauvages. Ce drame affreux dura quatre longues heures. Les quatre Frères tombaient l'un après l'autre et disparaissaient dans l'eau...

LES SŒURS ÉCHAPPENT AU MASSACRE.

Les cinq Filles de la Charité venaient de prendre leur repas lorsque la foule s'approchait de leur établissement. M. Rossignol s'était tenu au courant des événements de la ville ; aussi ne fut-il pas pris au dépourvu quand le danger devint imminent.

C'est ce qui préserva les Sœurs d'un massacre certain. A la première alerte il courut chez les Sœurs et leur ordonna de le suivre. Encore dut-il prendre le ton du commandement, car les Sœurs, rassurées par le supérieur, ne croyaient pas encore au danger.

Il y avait d'abord à sauver le Saint-Sacrement conservé dans la chapelle, et à mettre en sûreté le malade, M. Salavert. Pendant que M. Rossignol consommait la Sainte Réserve, on descendait l'infirmes de l'étage de l'hôpital. Il s'agissait de se réfugier chez des voisins amis sans passer par la rue. On pratiqua rapidement une brèche dans le mur mitoyen.

Tous passèrent par la brèche. Mais cette retraite était trop proche des émeutiers pour être sûre. Il fut assez facile de transporter le malade chez une famille chrétienne qui le reçut et le soigna jusqu'au milieu de la nuit : il n'y avait pas, en effet, de rue à traverser, il suffisait de passer d'une maison dans une autre. La difficulté consistait à caser les Filles de la Charité.

Le seul lieu qui offrait quelque sécurité était une prison vide du voisinage, pourvu que les administrateurs consentissent à en ouvrir les portes, et surtout que les Sœurs pussent s'y rendre sans être vues du public — car il y avait quelques ruelles à traverser —. Les autorités de la prison donnèrent, non sans quelques bonnes objections, l'autorisation demandée et, fort heureusement, une pluie torrentielle vint à tomber en ce moment. Les religieuses, ayant quitté leurs cornettes, abritées derrière un large parapluie, purent l'une après l'autre gagner la prison hospitalière.

Là, les nouvelles leur arrivaient nombreuses et incertaines. Elles apprenaient la mort de M. Lacruche et l'incendie de tous les établissements. Du reste, de leur refuge, elles voyaient les flammes jaillir de leurs propres maisons et entendaient le crépitement du brasier et les cris des pillards.

Vers minuit, la force armée se présenta devant les portes de la prison pour escorter les réfugiés jusqu'au port, où un bateau devait les transporter à Kiou-Kiang. M. Martin y fut conduit par les policiers qui l'avaient protégé à la porte de la ville, et fit partie du voyage, ainsi que M. Salavert. Mais ce n'est pas impunément que l'on déplace un malade dans de telles conditions, et qu'on l'expose à la pluie et au vent. Craintes, angoisses, fatigues du voyage, toutes ces circonstances aggravèrent son état.

A peine débarqué à Kiou-Kiang, M. Salavert rendait le dernier soupir. Perte très grande pour la Mission que la mort de ce

jeune confrère, homme de valeur, qui avait toutes les qualités désirables chez un missionnaire.

Pendant deux années, il avait apporté un concours précieux à l'établissement du Séminaire sis d'abord à *Tcheou-Shan*, ensuite à *Kia-Shing*, comme professeur et sous-directeur du noviciat. Ensuite, durant deux autres années, il s'était si bien adapté à la vie de missionnaire à *Nan-Tchang* qu'il permettait à ses supérieurs de fonder sur lui les plus grands espoirs.

CONCLUSIONS.

En lisant le récit de ces déplorables événements le lecteur, même s'il n'est pas très au courant des mœurs chinoises, a sans doute remarqué dans l'attitude de M. Lacruche une certaine raideur qui contraste avec les habitudes ordinairement plus conciliantes des autres missionnaires, lorsqu'ils traitent d'affaires litigieuses avec les autorités chinoises.

Que M. Lacruche ait été de bonne foi au cours de cette affaire, cela ne fait aucun doute. Il avait le droit pour lui ; le gouvernement chinois l'a reconnu lorsqu'il a signé l'accord proposé par le ministre de France le 20 juin 1906 ; mais il a exigé l'exercice de ce droit avec une trop grande inflexibilité. Evidemment, s'il avait prévu les conséquences de ses exigences, il aurait été plus souple. Mais dans sa droiture naturelle, il aurait cru faillir à son devoir en ne réclamant pas ce que la stricte justice lui devait. Il ne s'était pas adapté aux coutumes invétérées de ce pays. Il n'avait pas observé la sagesse de ce proverbe bien chinois : « Il ne faut jamais accuser son adversaire à une impasse », à tel point qu'il ne reste pour celui-ci aucune voie d'où il puisse s'échapper, sinon pour le fond, du moins pour la forme (pour la galerie). Si cette voie lui fait défaut, ce peuple païen admet pour l'adversaire évincé la dernière porte de sortie : la vengeance par le suicide, et le suicide chez l'antagoniste ou devant sa porte. Cas fréquent dans toute la Chine. Alors, spontanément, la foule se soulève, bien qu'elle sache pertinemment qu'il ne s'agit nullement d'un homicide, mais bien d'un suicide.

C'est ce qui eut lieu à Nan-Tchang. Le sous-préfet, homme fourbe et ambitieux, Kiang-Chao-Tang, s'est suicidé à la mode chinoise, parce qu'il devait perdre la face dans le règlement de l'affaire de *Tang-Pou*. Il s'est suicidé à la résidence de la Mission catholique, afin de causer le plus de mal possible à celle-ci ; ce qui cadre parfaitement avec les vieilles coutumes chinoises.

Une leçon salutaire pour les jeunes missionnaires se dégage de ces événements. Mgr Jarlin répétait souvent devant ses collaborateurs : « N'oubliez jamais qu'ici en Chine, vous n'êtes que des hôtes, vous n'êtes pas chez vous ». Ce qui signifiait sans doute : adaptez-vous aux us et coutumes du pays où vous vivez, non pas pour les adopter toutes dans votre conduite personnelle, mais pour en tenir compte dans vos démarches.

En face de ces meurtres de sujets anglais et français et de ces pillages et destructions, le gouvernement chinois s'engagea à accorder les réparations nécessaires.

Après une enquête faite par les autorités chinoises d'une part, et par les autorités françaises et anglaises d'autre part, le gouvernement chinois a reconnu et déclaré officiellement que le sous-préfet de Nan-Tchang, dont la mort avait suscité cette émeute, « s'était suicidé dans un moment de colère ». Les principaux auteurs de meurtre et d'incendie furent punis selon les lois chinoises.

Grâce aux indemnités reçues, les ruines se relevèrent rapidement et nous verrons bientôt les œuvres de *Nan-Tchang* refleurir avec une nouvelle vigueur. En attendant, nous allons parcourir les deux autres vicariats du Kiang-Si, en commençant par le Kiang-Si Méridional.



CHAPITRE XVII

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI MÉRIDIONAL

Les principaux obstacles à l'évangélisation. — La Boxe au Kiang-Si Méridional. — Un nouveau mouvement boxeur dans le Sud du Kiang-Si. — Massacre de M. Canduglia. — Fuite de M. Lecaille. — Meurtres et destructions. — Transfert de Mgr Coqset au Tche-Ly Occidental et son remplacement au Kiang-Si Méridional par Mgr Ciceri.

LES PRINCIPAUX OBSTACLES A L'ÉVANGÉLISATION.

Nous avons dit au chapitre XI que Mgr Coqset, sacré au *Nan-Tang* le 16 octobre 1887, était allé prendre possession de son vicariat du Kiang-Si Méridional le 5 décembre 1887.

La tâche du jeune évêque était malaisée. Après les malheurs de *Lang-Tang*, l'enthousiasme s'était beaucoup refroidi au Kiang-Si Méridional, et loin de faire de nouveaux prosélytes, les missionnaires enregistrent des apostasies parmi les chrétiens.

Toutes les œuvres étaient en souffrance ; seul le séminaire établi à la préfecture de Ki-Nan faisait quelque progrès. Il avait commencé en 1886 avec huit élèves et trois ans après, leur nombre avait presque doublé. Mais il était très mal installé, car les locaux des séminaristes faisaient corps avec ceux de la résidence. Les plus avancés parmi les élèves auraient pu commencer l'étude de la philosophie s'ils avaient eu des livres. On s'imagine difficilement la pénurie dans laquelle vivaient les missionnaires de ce temps-là. Ainsi, dès son arrivée, Mgr Coqset comprit qu'il fallait d'urgence construire un bâtiment distinct de la résidence pour y installer le séminaire, mais n'ayant pas les fonds nécessaires pour cela, il dut retarder l'exécution de son projet.

Une autre cause très indirecte des difficultés à surmonter était l'ouverture de plusieurs ports de Chine au commerce européen en 1842.

Auparavant, le Kiang-Si était bien mieux connu des anciens missionnaires. C'est en effet, par cette province que les missionnaires pénétraient dans l'intérieur de la Chine. De Macao, où ils avaient débarqué, ils gagnaient Canton, où les navires marchands pouvaient aborder. De là ils remontaient en barque le fleuve de Canton jusqu'à la frontière Koangtong-Kiangsi. Ils franchissaient la passe du Mirling et reprenaient la navigation sur la rivière Kan, traversaient toute la province du Kiangsi du sud au nord, puis par les fleuves (notamment le fleuve Bleu) parvenaient à Péking.

Le P. Ricci, en 1595, quittant Canton, suivit cette voie fluviale jusqu'au Yang-Tse, de là navigua jusqu'à *Nankin*, où il prit le canal impérial qui le déposa à *Tong-Tcheou* aux portes de Péking. Mais dès l'ouverture des ports, voyageurs et marchandises pouvaient arriver dans le nord de la Chine par d'autres voies ; de là une baisse considérable du commerce au Kiang-Si et, par suite, diminution de la richesse du pays. Il résulta de cet état de choses une entrave spéciale à la propagation de la Foi. Les lettrés, les riches et les marchands, c'est-à-dire ceux qui exercent une réelle influence sur le peuple, font croire que ce sont les Européens qui ont fait tort au commerce chinois en imposant la faculté pour les navires étrangers d'aborder aux ports du littoral, et même de l'intérieur sur les grands fleuves. Ainsi, les gouverneurs de la ville de *Kan-Tcheou* veillent sans cesse à ce que les missionnaires n'entrent pas dans l'enceinte de la ville.

Après avoir parcouru sa mission de long en large pendant trois ou quatre ans, Mgr Coqset voulut établir des statistiques pour son Vicariat. Voici donc l'état du personnel du Kiangsi Méridional en 1899 :

Nombre de chrétiens	4 215
— de catéchumènes	200
— de prêtres Lazaristes	8
— de prêtres Séculiers	3
— de grands séminaristes	7
— de petits séminaristes	19
Baptême d'enfants de païens	1 538
— d'enfants de chrétiens	155
— d'adultes	17

LA BOXE AU KIANG-SI MÉRIDIONAL.

Nous n'avons pour nous renseigner qu'un rapport assez sec et peu détaillé, écrit par Mgr Coqset le 4 octobre 1900 de *Shang-Hai*, pendant que l'évêque y était encore en exil. Nous le

transcrivons ici et le compléterons par des lettres de missionnaires écrites peu de temps après les événements.

« Après être restés chacun à son poste tant que nous avons pu, malgré la tourmente, force nous a été de quitter notre Mission et de nous réfugier dans un port (Shang-Hai).

« Depuis longtemps nous étions menacés d'incendies et même de massacres ; les mandarins nous invitaient à partir, mais comme ils semblaient nous protéger par ordre du vice-roi de Nankin, nous restions.

« A la fin du mois d'août, la persécution effective arriva jusqu'à nous ; pour nous faire partir, les mandarins lâchèrent la bride à la violence populaire. Le 17 août, la résidence de Kan-Tcheou qui, installée en 1898, avait un catéchuménat florissant de 200 élèves, fut livrée au pillage. Les deux missionnaires du lieu allèrent se réfugier chez un grand mandarin qui les garda deux jours et les fit conduire ensuite à Kiou-Kiang. L'église de Ping-Lou, à une petite distance de Kan-Tcheou, fut incendiée presque sous les yeux des mandarins.

« Le 19 août, les pillards attaquèrent les chrétiens et la résidence de Ta-Wo-Ly, grosse chrétienté entourée de nombreux petits villages presque tous chrétiens. Les missionnaires furent recueillis par le sous-préfet qui se chargea de les faire descendre au port de Kiou-Kiang. Après leur départ, tous les villages chrétiens et la chapelle commune furent incendiés. Une soixantaine de chrétiens y furent massacrés.

« Le 31 août, c'était le tour de Ki-Nan. Notre résidence épiscopale non encore achevée, le séminaire, l'église, l'orphelinat, un hôpital tout neuf encore inhabité, ainsi que plusieurs chapelles des environs, tout cela a flambé. Un moment avant le désastre, quand la foule entourait déjà nos maisons, les mandarins sont venus nous faire sortir et nous faire embarquer à la hâte sur une jonque militaire. Nous n'avons rien pu emporter.

« J'ai laissé cinq prêtres chinois dans la Mission, parce qu'il leur est plus facile de se cacher qu'à nous. En effet, depuis notre départ, ils sont obligés de se cacher et de changer de lieu assez souvent. Les chrétiens sont partout en fuite, et on force à l'apostasie ceux qui voudraient revenir dans leurs villages. J'ai amené avec moi à Shang-Hai les huit plus grands élèves de notre séminaire ; car nous devons pourvoir à la formation du clergé indigène, dont nous avons tant besoin »...

A. Coqset.

Lettre de M. Pérès écrite de Ki-Nan, fin novembre 1903, à un confrère qui a été son collaborateur au Kiang-Si. Le missionnaire donne familièrement à son ami des nouvelles assez rassurantes sur le vicariat.

...« Quand le 31 août, les mandarins jetèrent sur une méchante barque les deux derniers missionnaires du Kiang-Si Méridional, Mgr Coqset et votre ami, et que, de notre barque, nous vîmes

les flammes détruire nos établissements, je vous l'avoue, la tristesse et le découragement me saisirent.

« En une journée, vingt ans d'efforts, de luttes, d'argent dépensé, et surtout de patience, ne furent que des ruines. Cela commençait si bien, me disais-je ; et maintenant !... Et j'avais alors envie de pleurer. J'oubliais que les œuvres de Dieu ont besoin de l'épreuve pour donner de bons fruits, et pour que l'homme ne puisse s'attribuer le succès, mais qu'il ait lieu d'admirer la bonté et la puissance de Dieu qui toujours tire le bien du mal. Voyez vous-même ! A part notre belle maison de Wan-Nan et un petit oratoire par-ci par-là, tout avait été anéanti. Et aujourd'hui, trois ans après, à Ki-Nan, notre résidence principale, voilà que notre église, notre hôpital, le dispensaire, la maison de nos chères Sœurs, les deux orphelinats ont de nouveau chanté un joyeux alleluia de résurrection, car tous ces établissements, nous les avons remis en de meilleures conditions qu'avant le désastre.

« M. Festa, homme d'avant-garde, est allé, au péril de sa vie, ouvrir le district de Ning-Tou... Les districts de Tai-Wo-Ly et Yong-Lin sont confiés à M. Pruvot ; ses deux résidences et chapelles complètement brûlées ont été refaites à neuf. M. Lecaille, l'heureux habitant de notre belle maison de Wan-Nan, tout en dirigeant le petit séminaire, compte avec l'aide de M. Sié, baptiser bon nombre d'adultes.

« Quant à M. Canduglia, votre ancien curé, il a deux vicaires : M. Tcheou et M. de Jenlis. Ce cher confrère, en dehors de sa grande paroisse et des soins vigilants qu'il consacre à l'Institut des Vierges indigènes (de Sainte-Anne), lequel lui fournira bientôt de précieuses auxiliaires, comme institutrices ou directrices d'orphelinats, œuvres que les Filles de la Charité ne peuvent encore entreprendre, il est très occupé à dresser vers les cieux la « cathédrale » de Ta-Wo-Ly, style... Saint-Jean de Latran !...

« Et M. Legris, me direz-vous ? — Il est devenu architecte diocésain. Après avoir bâti l'église d'ici (Ki-Nan), il est allé au loin creuser les fondations de la résidence de Kan-Tcheou. De retour, il termine en ce moment l'école des Frères Maristes qui vont arriver à Noël... ».

D'une lettre de M. Boscat, visiteur depuis 1900, nous extrayons également quelques renseignements utiles sur la situation du vicariat.

M. Boscat avait travaillé au Kiang-Si durant une vingtaine d'années. De Shang-Hai, le 1^{er} août 1904, il écrit :

« Je reviens de faire des visites au Kiang-Si. J'ai commencé par le Kiang-Si Méridional : c'est de lui que je vais vous parler.

« Dans toutes ces régions l'œuvre de Dieu avance lentement mais réellement. A Kan-Tcheou en particulier, la Mission est en train de se bien établir en pleine ville. On y achève une bonne résidence. Cette ville est le centre géographique du vicariat, et c'est là qu'un jour devra être la résidence du vicaire apostolique,

là que devront être établies les principales œuvres ; c'est sans doute pour cette raison que Mgr Coqset vient d'y transporter son petit séminaire (1). Depuis trois ou quatre ans déjà y étaient établis un orphelinat de la Sainte-Enfance et des écoles-catéchuménats pour le sexe féminin, le tout sous la direction des Filles de Sainte-Anne.

« Jadis, je n'aurais jamais pu pénétrer à l'intérieur de la ville de Kan-Tcheou ; c'est à peine si on osait s'en approcher. A l'occasion de la visite cette fois, je n'y ai pas seulement pénétré ; j'ai pu, pour ainsi dire, m'y promener, aller et venir par les rues les plus fréquentées, sans que mon passage semblât produire le moindre étonnement.

« A Ning-Tou, au sud-est, grâce à la ténacité de M. Festa, nous avons, je n'oserais dire un établissement, mais au moins un pied-à-terre. M. Festa s'y tient « mordicus » avec deux catéchuménats ; mais il est seul avec un prêtre chinois installé à 120 kilomètres près de la frontière du Fou-Kien.

« Que dire de Ki-Nan, au nord du vicariat, sinon qu'il continue de prospérer. La nouvelle église, qui n'est pas encore terminée, est plus vaste que l'ancienne, détruite il y a quatre ans par les boxeurs. Plus haut, j'ai nommé les « Filles de Saint-Anne ». C'est une petite communauté de vierges destinées à l'instruction des femmes chrétiennes ou catéchumènes. Elles suivent les mêmes règles que les « Joséphines » de Péking, et ne s'en distinguent guère que par le nom. Le besoin de ces vierges institutrices se fait sentir partout ; nos vicaires apostoliques cherchent à s'assurer leur collaboration ».

Mgr Coqset écrivait lui-même de Ki-Nan, le 4 octobre 1904 : « Ici, malgré les bruits de guerre, de révoltes et les inquiétudes qui en résultent, la Mission fait son chemin et nous voyons s'augmenter le nombre de nos chrétiens. Nous comptons cette année plus de 500 baptêmes d'adultes. C'est un chiffre qu'on n'avait pas encore atteint. Si la paix n'est pas troublée, nous verrons des résultats encore plus consolants.

« La Chine passe par une crise ; il semble que cette immense population va changer ses vieilles coutumes. Les hommes couperont leurs tresses de cheveux ; les femmes délieront leurs pieds (2), les lettrés sauront qu'en dehors de la Chine, il y a d'autres nations, qu'en dehors de Confucius il y a d'autres Sages et d'autres livres que les « Quatre Livres » de Confucius ».

Ces diverses lettres nous disent clairement que non seulement les ruines se relèvent rapidement, mais que l'épreuve, comme un aiguillon, a stimulé l'élan missionnaire.

Nous donnons ici l'état du personnel en 1900 :

(1) Il faudra attendre encore près de vingt ans avant qu'un évêque réside à Kan-Tcheou, mais cette ville sera le siège d'un nouveau vicariat issu de celui de Ki-Nan.

(2) Ce qui arriva en 1912.

Tableau du personnel du Kiang-Si Méridional en 1900

Nombre de chrétiens	5 890
— de prêtres Lazaristes	8
— de prêtres Séculars	5
— des étudiants en philosophie et théologie.	7
— des latinistes	13
— des Filles de la Charité	3
— des Filles de Sainte-Anne	8

On voit que les fidèles ont augmenté de près de 2 000 depuis 1890.

UN NOUVEAU MOUVEMENT BOXEUR AGITE LE SUD DU KIANG-SI.

Un an après l'effroyable massacre de *Nan-Tchang*, un drame assez semblable se déroulera au Kiang-Si Méridional. Les causes pourtant sont très différentes. Dans le Nord, il s'agissait d'un conflit entre la Mission catholique et l'autorité civile ; il n'y fut pas question de société secrète. Au Sud, au contraire, ce fut l'œuvre d'une secte qui, sous un autre nom, renouvelait les tristes exploits de boxeurs en 1900.

Elle se désignait sous le nom de « *Cheng-Ta* » (lutte par l'esprit), mais en fait, c'étaient d'authentiques boxeurs. Mêmes pratiques superstitieuses, mêmes buts : l'extermination des étrangers et des chrétiens.

Commencé ouvertement en juin 1907, le mouvement aboutissait au drame du 25 septembre suivant. Selon les témoignages des missionnaires, tout le sud de la Chine était sous la menace d'un soulèvement révolutionnaire. Le gouvernement impérial, disaient-ils, aura de la peine à réprimer une révolte contre la dynastie.

D'autres sentaient que la paix dont ils jouissaient n'était que superficielle et craignaient que la révolution qui travaillait les esprits ne les épargnât pas dans son programme de destruction (1). La secte *Cheng-Ta* ne se développa manifestement qu'au sud du Kiang-Si. L'objectif principal des bandes fanatiques était *Ta-Wo-Ly*, formé par une agglomération de neuf villages qui, fort maltraités en 1900, avaient relevé leurs ruines. M. Canduglia y exerçait son apostolat depuis plus de vingt ans. Lui et ses vicaires avaient pleine conscience du danger, soit par ce qu'ils voyaient et entendaient, soit par les rapports de leurs chrétiens.

M. Canduglia lançait de nombreux appels au sous-préfet de Nan-Kang, dont il dépendait, mais toujours en vain. Celui-ci ne croyait pas au danger. Il s'adressait aussi, par l'intermédiaire de M. Schottey, aux autorités de *Kan-Tcheou* où celui-ci résidait comme directeur. Le 20 juillet 1907, M. Schottey écrivait : « J'aver-

(1) Cette révolution générale prévue eut lieu quatre ans plus tard, et ne fut pas si sanglante que l'on ne craignait. On ne peut cependant nier que les sociétés secrètes y contribuèrent, accélèrent la chute d'une dynastie, qui d'ailleurs était en pleine décadence.

tis officiellement l'intendant de Kan-Tcheou ; il me répondit qu'il avait connaissance de cette secte et qu'il s'occupait de la détruire, en ajoutant qu'il n'y avait rien à craindre ».

Cependant M. Schottey, sur les renseignements donnés par M. Canduglia, fit parvenir à l'intendant les noms des lieux où les brigands tenaient leurs réunions, et même les noms des principaux chefs. Alors l'intendant fit faire par son subordonné, le sous-préfet de Kan-Tcheou, des enquêtes et quelques arrestations à peu près sans résultat.

Le 21 septembre, M. Canduglia avertit M. Schottey que le danger était imminent. Celui-ci en référa aussitôt à l'intendant qui envoya 60 soldats, dont 40 pour la ville de Nan-Kang et 20 pour un gros marché distant de 7 kilomètres de Ta-Wo-Ly, mais aucun pour ce village même, qui était déjà entouré par les boxeurs. Le 23 et le 24, nouveaux appels de M. Canduglia et nouvelles démarches de M. Schottey auprès de l'intendant, qui cette fois envoya un colonel flanqué de 10 soldats à Ta-Wo-Ly. Voilà la colonne de secours.

MASSACRE DE M. CANDUGLIA.

Le 24, il y eut un petit engagement. Le bourg de Ta-Wo-Ly est entouré de collines. On en vit descendre un millier de boxeurs s'étageant sur les pentes. Puis, ils se partagèrent en deux bandes, l'une resta sur place, l'autre s'avança résolument vers le village, drapeaux déployés. Prudemment, les chefs restent en arrière. Les boxeurs approchent, ils prennent le pas de course, armés de piques pour la plupart, très peu de fusils. Les chrétiens tirent quelques coups de fusils. Une mêlée s'en suit où dominent les vociférations. Du côté des chrétiens, il y a un tué et un blessé. De l'autre côté plusieurs tombent. Leur coup d'essai est manqué, ils se replient, emportant morts et blessés.

Nul secours ne vient du côté des mandarins. La nuit se passe sans autre attaque. Le lendemain 25 septembre, au point du jour, arrive le colonel avec ses 10 hommes. Le chef tente de requérir la quarantaine de soldats éparpillés dans le voisinage de *Nan-Kang*, mais ceux-ci refusent de marcher, car le sous-préfet prétend qu'il n'y a pas de danger et qu'il ne faut pas s'armer, de crainte d'exciter les boxeurs. Le colonel ne put adjoindre à son groupe que 3 sous-officiers et les envoya en reconnaissance. Ceux-ci reviennent effrayés ; « Les boxeurs viennent trop nombreux, disent-ils, nous ne pouvons rien faire contre tant de monde » !

A midi, une ligne de boxeurs se montre et couvre les hauteurs d'alentour ; bientôt les pentes fourmillent de grappes humaines. Ils sont plus de dix mille. Vers 4 heures, ils mettent le feu aux villages avancés ; à 5 heures ils sont tout près du village ; bientôt l'orphelinat est en feu. M. Lecaille reconforte tout le monde ; par trois fois, il crie à tous de se réfugier à l'église. Les soldats, pourtant bien armés, n'osent pas tirer. A

ce moment, le colonel croit qu'une issue est encore libre, il veut fuir. Il fait monter M. Canduglia sur le cheval d'un de ses officiers et, suivi des soldats et de quelques chrétiens, s'éloigne du village. A peine la petite troupe a-t-elle fait cent pas qu'un groupe de boxeurs débouche soudain sur la route. M. Canduglia, qui lui aussi avait cru à une fuite possible, se rend compte du danger où il se trouve ; il bénit les chrétiens et serre la main de son fidèle serviteur qui a voulu le suivre. Alors le malheureux colonel se laisse glisser de sa chaise, se prosterne devant les forcenés qui accourent, et les supplie de rentrer dans l'ordre. Pour toute réponse, il reçoit un coup de feu qui le jette agonisant sur le sol. En même temps M. Canduglia est entouré, son cheval est tué et lui est renversé à terre ; aussitôt il reçoit quatre coups de lance en pleine poitrine, et l'un des énergumènes se précipite sur la victime le sabre levé et lui tranche la tête.

FUITE DE M. LECAILLE.

Pendant que M. Canduglia succombait, la terreur régnait dans l'église de *Ta-Wo-ly*. Toute la population était là avec M. Lecaille. Les hommes avaient perdu courage, les femmes se lamentaient. Les familles priaient à genoux ou se traînaient aux pieds du prêtre pour le supplier de les sauver. M. Lecaille ne se laisse pas abattre ; il n'a pas dormi depuis trois jours, mais son courage ne faiblit pas. Il crie à tout ce monde de faire l'acte de contrition. Une prière ardente monte vers le Ciel. Le prêtre prononce la formule d'absolution. Il est 5 heures du soir, il prend un fusil et, avec quelques hommes énergiques, il fait le coup de feu du haut de la tribune. D'autres lancent des pierres aux assaillants. Tous surveillent les alentours et tirent sur ceux qui essaient de mettre le feu au dehors. L'école a pris feu et son toit s'écroule.

Cependant l'église est sauvée. La nuit est venue. Les émeutiers se disloquent, les uns pillent, les autres rentrent chez eux emportant leur butin. Le moment est propice pour la fuite : rester à l'église ce serait la mort pour le lendemain.

Vers 7 heures du soir, M. Lecaille sort au dehors ; des chrétiens le suivent sur la route de *Ping-Lou*. Ils sont une centaine en tout. La marche est lente, les femmes et les enfants la retardent ; les 13 vierges de Sainte-Anne sont là aussi sous la protection des hommes armés. Vers 2 heures du matin, on arrive enfin à *Ping-Lou*. Là, il n'y avait pas de boxeurs, mais la résidence était vide de ses habitants. On put y prendre un peu de repos, et au petit jour, on se remet en marche vers *Kan-Tcheou* où l'on arrive à 10 heures du matin.

Le directeur, M. Schottey, qui savait déjà la triste fin de M. Canduglia par un soldat fuyard, avait le bonheur d'accueillir les réfugiés et d'êtreindre son confrère, dont le sort l'inquiétait fort jusqu'à ce moment. Avec M. Schottey se trouvaient là M. Molinari qui, averti du désastre de *Ta-Wo-ly*, avait fui une

heure avant le passage de M. Lecaille ; M. Verrière et le Frère Van den Brandt qui se trouvaient alors à *Kan-Tcheou*. Mais l'odyssée des missionnaires n'est pas finie.

MEURTRES ET DESTRUCTIONS.

Voici M. Lecaille arrivé à Kan-Tcheou le 26 septembre au matin, après avoir connu les pires émotions.

Bien que les boxeurs ne fussent pas dans la ville, la nouvelle des massacres des alentours avait provoqué une agitation que l'arrivée des réfugiés avait encore accrue. Ce que voyant, M. Schotthey jugea prudent d'aller voir l'intendant avec les missionnaires. Le mandarin les assura qu'il mourrait plutôt que de laisser les émeutiers égorguer les missionnaires. De plus, il leur offrit de les escorter jusqu'à *Ki-Nan*, s'ils le désirent.

Vers 3 heures, après midi, la populace se rue à la résidence, l'incendie, ainsi que l'église non encore achevée, le séminaire et l'orphelinat. La place n'est plus tenable. M. Schotthey ne perd pas son sang-froid ; il organise le départ. Les vierges et les orphelins sont confiées au sous-préfet. Vers 10 heures du soir les cinq missionnaires quittent le yamen sous escorte. Deux barques les attendent ; ils s'embarquent et font route vers *Ki-Nan*, qui est à une distance d'environ 200 kilomètres. Ils y arriveront le 30 septembre.

Là, régnait le calme, et les fugitifs purent s'y reposer dans la compagnie de plusieurs confrères qui venaient d'achever leur retraite annuelle. C'étaient M. Pérès, M. Legris, directeur du grand séminaire, M. Pruvot, M. Bonanate, M. de Jenlis et M. Wathé.

Au bout de 8 jours de repos, MM. Schotthey et Lecaille continuaient seuls leur navigation vers Shang-Hai, pour fournir à M. Guilloux, Visiteur, les renseignements dont il pouvait avoir besoin.

Cependant l'insurrection n'était pas apaisée. Nous avons vu que M. Molinari avait fui à temps de *Ping-Lou*. Le lendemain de son départ la ville était livrée au pillage et à l'incendie. De même la ville de *Nan-Kang*, malgré les assurances du pacifiste sous-préfet.

Des horreurs furent commises sur le cadavre de M. Canduglia. Après qu'on lui eut coupé la tête, on la planta au bout d'une pique et elle fut promenée trois jours durant dans les villages environnants. Ensuite, des soldats mirent le cadavre en bière, le transportèrent à Kan-Tcheou et le déposèrent au camp militaire, où il devait attendre l'enquête officielle.

Le nombre des chrétiens tués à Ta-Wo-ly et dans les villages d'alentour monte à plus d'une centaine.

Tout au long de ce douloureux récit, pas une seule fois n'a été prononcé le nom de l'Ordinaire du lieu. C'est que Mgr Coqset était absent de son vicariat.

TRANSFERT DE MGR COQSET AU TCHE-LY OCCIDENTAL
ET SON REMPLACEMENT AU KIANG-SI MÉRIDIONAL
PAR MGR CICERI.

Par bref du 3 mai 1907, le Pape Pie X transfère Mgr Coqset du Vicariat du Kiang-Si méridional au Vicariat apostolique du Tche-ly occidental (Tcheng-Ting-Fou), vacant par la mort de Mgr Jules Bruguière, arrivée le 19 octobre 1906.

Deux mois plus tard, un Bref du même Pie X du 3 juillet nommait M. Nicolas Ciceri, évêque du titre de « Dausara » et Vicaire apostolique du Kiang-Si méridional.

Aussitôt connu le Bref de son transfert à Tchangtingfu, Mgr Coqset n'hésita pas à prendre des mesures pour se rendre le plus tôt possible dans son nouveau Vicariat, beaucoup plus important que celui qu'il venait de quitter, car il comptait 32 000 chrétiens ; de plus, il était vacant depuis plus d'un an.

Il se rendit donc à *Tcheng-Ting* en juin 1907, au moment où à *Ki-Nan* le bruit des troubles du Sud du Kiang-Si n'était pas encore parvenu.

D'autre part son successeur, pour raison de santé, hésitait à accepter la charge qui lui était offerte. De là, des tractations avec Rome, car on pouvait prévoir que le Souverain Pontife ferait un autre choix. Mais Rome ne revint pas sur sa décision. Ainsi s'explique le retard de la prise de possession du siège de *Ki-Nan*. Ce n'est en effet que le 16 février 1908 que Mgr Ciceri reçut à *Ki-Nan* la consécration épiscopale des mains de Mgr Coqset, qui dut refaire le voyage *Tcheng-Ting-Ki-Nan*.

M. Nicolas Ciceri né à Brusciano (Diocèse de Naples), le 26 mai 1854, reçu à Paris le 5 mai 1874, fut ordonné le 15 juin 1878. Arrivé à Shang-Hai le 4 octobre suivant, il fut destiné au Kiang-Si. Lors de l'érection du Vicariat apostolique du Kiang-Si oriental en 1885, il y demeura jusqu'en 1900. Alors il fut nommé sous-procureur à Shang-Hai et c'est là qu'il reçut sa nomination de Vicaire apostolique du Kiang-Si méridional. Nous le retrouverons là après avoir parcouru les autres Missions.



CHAPITRE XVIII

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI ORIENTAL

Situation générale de ce Vicariat. — Tableau du personnel et des fruits spirituels en 1891. — Mort de M. Anot. — M. Anot, un grand missionnaire. — La Boxe au Kiang-Si Oriental. — Le relèvement des ruines. — Tableau comparatif sur quatre années. — Jubilé épiscopal de Mgr Vic. — Mort de Mgr Vic. — Son successeur.

SITUATION GÉNÉRALE DE CE VICARIAT.

Créé en 1885, le Vicariat du Kiang-Si Oriental embrasse en étendue et en population le tiers de la province du Kiang-Si. Il

mesure environ 400 kilomètres du Nord au Sud et 350 kilomètres de l'Est à l'Ouest. Il a donc une superficie dépassant un peu le quart de celle de la France.

Sa population est d'environ 10 millions d'habitants. Le vicariat comprend quatre préfectures qui englobent vingt-cinq sous-préfectures.

TABLEAU DU PERSONNEL ET DES FRUITS SPIRITUELS EN 1891

Chrétiens	10 854
Catéchumènes	973
Baptêmes d'enfants de fidèles	320
d'enfants de païens	4 128
d'adultes	176
Eglises proprement dites	4
Chapelles	24
Oratoires	31
Chrétientés à visiter	205
Prêtres Lazaristes européens	10
indigènes	3
séculiers indigènes	7
Grands séminaristes	5
Ecoles de garçons	32
élèves	411
de filles	59
élèves	760
Orphelinats	6
Orphelines	602
Enfants en nourrices	725

N.B. — On remarquera que dans ce tableau nulle mention n'est faite de la catégorie « Petits séminaristes » ou « latinistes ». C'est que, par raison d'économie de personnel et de ressources, les trois vicaires apostoliques de la province ont, d'un commun accord, érigé un petit séminaire d'abord à *San-Kiao*, puis à *Ki-Nan*, dans lequel étudient ensemble tous leurs latinistes. Tout cela est provisoire. Ils auront bientôt dans leur propre Mission, tout ce qu'il faut pour mener à bien la formation de leurs lévites.

M. ANTOINE ANOT, UN GRAND MISSIONNAIRE.

Le Kiang-Si Oriental faisait une grande perte le 21 novembre 1893, jour de la mort de M. Anot, ce grand missionnaire qui, depuis 50 ans travaillait dans le Kiang-Si.

Après avoir annoncé cette douloureuse nouvelle par télégramme au Supérieur général, Mgr Vic écrivit une notice sur ce confrère, dont nous rapportons ici les passages principaux.

M. Antoine Anot, né à Menneville (Aisne), le 3 mai 1814, reçu à Paris le 5 octobre 1838, ordonné le 21 mai 1842, fut désigné,

selon son désir, pour les missions de Chine. Il arriva à Macao le 24 août 1843 et fut envoyé au Kiang-Si, qui alors n'avait qu'un seul évêque, Mgr Rameaux. Il fit ses premières armes avec ce vaillant apôtre qui, l'année suivante (1845), devait mourir à Macao dans la force de l'âge. M. Anot travailla ensuite sous la conduite de Mgr Laribe.

Mais à peine avait-il inauguré son ministère qu'il fut frappé d'une grave et longue maladie. Or, chose étrange, non seulement il guérit, mais il se trouva dans la suite plus robuste qu'il ne l'avait jamais été...

Alors il entra en campagne, se mit à parcourir les chrétientés délaissées vu la pénurie d'ouvriers ; il visite, instruit, encourage les néophytes ; il s'adonne tout entier, sans compter avec la fatigue, les privations, les déceptions à cette difficile besogne. Les prêtres de secours qui lui furent envoyés à diverses époques, ayant été moissonnés de bonne heure ou appliqués à d'autres besognes, M. Anot resta 20 ans durant, presque seul Européen à visiter les chrétiens, c'est-à-dire à faire mission. Son zèle et son activité suffisaient à tout et à tous.

Il faut convenir que sa robuste constitution devenue proverbiale au Kiang-Si, le favorisa singulièrement. Pour administrer l'Extrême-Onction, ou se transporter d'une chrétienté à l'autre, il franchissait à pied des distances de 200 ou 300 kilomètres. Il lui arrivait de parcourir sur des montagnes escarpées, à travers des sentiers quasi inaccessibles, des distances invraisemblables, laissant loin derrière lui ses conducteurs et ses porteurs de bagages.

Cette énergie et cette aptitude aux longues courses, dont il remerciait la Providence, étaient une vraie ressource pour l'exercice de ses fonctions ; il savait y joindre un dévouement et une onction qui décuplaient la valeur et le mérite de son travail.

La permutation ou la mort successive de plusieurs Vicaires apostoliques laissa en ses mains à plusieurs reprises et aux époques les plus difficiles, la direction de la Mission. Qui pourra dire les peines, les sollicitudes, les préoccupations de ce missionnaire de l'année 1849 à 1871 ? A la jalousie des lettrés, à la mauvaise foi et à l'astuce des mandarins, aux calomnies de toutes sortes, vinrent s'ajouter les calamités et les horreurs de la guerre civile qui ne dura pas moins de 20 ans dans la province du Kiang-Si. On était constamment harcelé, ou par les rebelles, ou par les troupes impériales. Il serait difficile de dire de quel côté on exerçait sur le peuple le plus de vexations et de cruautés : les deux partis pillaient, incendiaient et égorgeaient.

Cependant, le personnel des missionnaires ayant peu à peu augmenté, la seconde moitié de l'apostolat de M. Anot a été moins mouvementée. D'ailleurs, il ne pouvait plus se déplacer facilement comme autrefois, et ce n'était pas pour lui mince sacrifice que de s'abstenir de visiter les chrétientés. Alors il dirigea en silence les œuvres de résidence. En contact avec ses confrères, il leur a communiqué son esprit et son zèle.

Il avait depuis 8 ans le germe de la maladie qui l'a emporté. Mgr Vic termine ainsi sa notice :

« J'estime que peu d'apôtres ont fourni une carrière, non seulement aussi longue (1), mais aussi bien remplie et aussi féconde. Sans doute, il ne fut pas seul, et on ne peut lui attribuer tout le bien qui s'est fait au Kiang-Si pendant ces longues années ; mais c'est lui qui posa les assises de ces nombreuses chrétientés que nous trouvons disséminées aujourd'hui dans les treize préfectures de la province.

« Le premier il fonda la Sainte Enfance et lui donna une telle impulsion que ni la guerre civile, ni les vexations des lettrés et des mandarins n'ont pu en arrêter les progrès.

« Pour le talent, c'était une intelligence lente et sûre, qui s'est développée jusque dans sa vieillesse. Pas du tout entêté, nous admirions parfois étonnés, la bienveillance et l'ouverture d'esprit avec lesquelles il accueillait les jugements et les idées de ses plus jeunes confrères. Il n'avait de préjugés sur rien ni contre personne.

« M. Anot fut plus étonnant encore par sa modestie et son humilité que par ses travaux. Il fut par excellence homme d'oraison. Il priait en voyage, il priait à la résidence, il priait en maladie plus encore qu'en santé. Tel fut le secret, dans sa longue existence, du grand bien qu'il lui fut donné d'opérer ».

LA BOXE AU KIANG-SI ORIENTAL.

Dans un rapport qu'il fit à M. Boscot, Visiteur, le 28 mars 1901, Mgr Vic expose clairement la situation qui fut faite aux missionnaires du Kiang-Si, par suite des divergences d'opinion des hautes autorités qui régnaient alors dans les provinces du Sud.

...« Les vice-rois craignant d'être les victimes des représailles éventuelles des Puissances européennes, résolurent d'un commun accord d'atténuer les ordres de Péking (2). Le Kiang-Si est dépendant du vice-roi de Nankin ; toutefois celui-ci a sur notre province une autorité plus nominale qu'effective. En pratique, le gouverneur de Nan-Tchang est indépendant.

« Dans l'intérieur du Kiang-Si, il n'y a actuellement d'élément européen que les missionnaires catholiques et, en plus grand nombre, les ministres protestants. Dès le commencement des troubles, notre gouverneur envoya à Shang-Hai un de ses familiers qui le tint au courant des événements. Cet homme avec une mauvaise foi manifeste, écrivit à son maître qu'à Péking, le Gouvernement était victorieux sur toute la ligne, que tous les diables d'Occident avaient été égorgés, et qu'à Shang-Hai même on allait

(1) Il est le premier missionnaire lazariste qui ait travaillé durant cinquante années en Chine. Il était le 125^e Lazariste arrivé en Chine.

(2) On se souvient que le vice-roi du Nankin avait résisté ouvertement à l'ordre de Tse-Hi d'incorporer les boxeurs dans les rangs de son armée.

jeter à la mer le reste des résidents étrangers. Le gouverneur se trouva dans une situation perplexe. Il devait d'une part, montrer son dévouement aux injonctions de la cour ; d'autre part, le vice-roi de Nankin donnait des ordres pressants et multipliés de protéger la vie des étrangers.

« Notre gouverneur trouva un moyen terme : protéger les vies, mais raser les établissements. Il y eut alors un plan bien concerté. Il fallait d'abord éloigner les étrangers missionnaires, puis piller et détruire à son aise les établissements tant catholiques que protestants. On devait commencer par le Vicariat Oriental, passer ensuite au Méridional, pour aboutir à Nan-Tchang et Kiou-Kiang. De fait, dès la première semaine de juillet au 30 août, ce plan fut exécuté de point en point.

« On pressa d'abord les missionnaires de se retirer. Les autorités se déclaraient impuissantes à les protéger : la présence du prêtre, disait-on, et même du prêtre indigène, était une excitation perpétuelle pour la population. Les missionnaires crurent sage de se rendre à ces injonctions.

« Plusieurs des nôtres partirent le plus tard possible, dont M. Dauverchain qui, après la destruction de la résidence de Kin-Te-tcheng comprit bien l'imminence du danger. Il dirigea les Filles de la Charité sur Kiou-Kiang, et 5 jours après leur départ de Yao-Tcheou, leurs établissements étaient en feu. Tous quittèrent à regret la Mission pour se rendre à Shang-Hai. En s'obstinant à rester, les missionnaires eussent exposé leur vie en pure perte, et leur présence loin d'adoucir, aggravait la situation des chrétiens ».

Tout autre était la situation des missionnaires dans le Nord de la Chine. Les chrétiens beaucoup moins isolés y sont plus nombreux et plus groupés. Les ordres de la Cour y étaient brutalement et cruellement exécutés. Les principales chrétientés étaient cernées par les boxeurs en armes, la fuite était matériellement impossible.

La défense à main armée s'imposait donc aux chrétiens. Le devoir du missionnaire était de les encourager et aider de son mieux à l'organisation de la défense. L'histoire de la Boxe à Péking dit éloquemment combien simplement et vaillamment nos confrères du Nord, les Sœurs et les chrétiens ont fait leur devoir.

Ces explications nous ont paru nécessaires pour faire comprendre la conduite des missionnaires du Kiang-Si en général, pendant la tourmente de 1900.

Nous avons dit plus haut, en parlant du Kiang-Si Septentrional, les pertes matérielles subies par les trois vicariats. Quant aux pertes humaines, le Kiang-Si Oriental a eu une quinzaine de victimes.

LE RELEVEMENT DES RUINES.

A peu près tous les établissements du Vicariat avaient été détruits, sauf ceux de *Fou-Tcheou*. Il en fut ainsi de ceux de Kiou-Kiang qui furent conservés intacts, grâce à la présence des navires européens.

Il fallut donc relever les ruines accumulées. C'était une rude besogne pour Mgr Vic dans ce vicariat si pauvre en ouvriers apostoliques. L'une des premières réparations fut celle de la maison des Filles de la Charité à Yao-Tcheou. Elles purent y rentrer le 25 mars 1902 dans un établissement aux deux tiers plus grand que l'ancien. A *Ho-Keou*, une résidence a été construite par M. Sageder. Des prêtres chinois bâtirent des chapelles.

Dans les années qui suivirent, jusqu'à la grande Révolution de 1911, il y eut dans ce Vicariat un mouvement accentué de conversions, grâce à une accalmie relative et surtout à des ordinations successives de prêtres indigènes et à un renfort considérable envoyé de Paris qui doubla le nombre des ouvriers apostoliques.

Pour mieux montrer les progrès de ce vicariat, sous la direction de Mgr Vic, nous donnons ici une statistique comparative du personnel et des principaux fruits spirituels pour les années 1902, 1904, 1908 et 1911.

TABLEAU COMPARATIF SUR QUATRE ANNÉES

Designations	Années :			
	1902	1904	1908	1911
Catholiques	13 373	14 380	19 080	21 960
Catéchumènes	2 000	3 800	3 680	2 000
Prêtres européens Lazaristes	11	16	21	22
indigènes Lazaristes	2	3	3	3
séculiers	8	8	9	10
Grands et petits séminaristes	7	12	24	52
Filles de la Charité	6	6	6	7
Religieuses indigènes Joséphines ..	—	—	—	24
Baptêmes d'adultes	265	400	1 266	1 600
d'enfants de chrétiens ..	689	668	818	1 680
d'enfants à l'article de la mort	2 900	4 248	2 800	2 975

JUBILÉ ÉPISCOPAL DE MGR VIC (18 mai 1911).

L'antique résidence épiscopale de *Fou-Tcheou* étant trop étroite, Mgr Vic choisit *Kien-Tchang* pour cette réunion de famille, non pas seulement pour y être mieux logés, mais pour y bénir solennellement à cette occasion, la nouvelle et belle église.

En effet, sur les ruines de 1900, la population désormais sympathique avait vu depuis près de trois ans s'élever la plus belle

église du Vicariat ; elle s'achevait à point, et le dévoué M. Tamet pouvait prier son évêque de la bénir solennellement, comme monument d'actions de grâces.

Plus de 20 prêtres, dont quelques-uns de l'extérieur étaient présents. Les séminaristes grands et petits s'acquittèrent au mieux du chant et des cérémonies aux deux Messes Pontificales qui furent célébrées, tandis que les chrétiens remplissaient l'église en ces jours de fêtes et d'actions de grâces. M. Dauverchain qui fait le récit de ces réjouissances, se plaît à constater les progrès du vicariat en ces 25 années.

« Nous étions, écrit-il en 1886, trois confrères européens de Mgr Vic ; nous sommes aujourd'hui vingt-trois. Les prêtres chinois ont gardé leur chiffre de dix, les ordinations de nouveaux prêtres ne faisant que compenser les décès ; mais le progrès actuel est dans l'œuvre du séminaire, qui n'a jamais été si prospère.

« En 1886, nous n'avions que quatre résidences ; actuellement, sans compter celles qui n'ont pas encore de directeur, nous en avons vingt-trois en pleine activité.

« En 1886, nous avions à peine 10 000 fidèles. Nous en avons maintenant environ 21 000. L'an dernier nous avons eu 1 234 baptêmes d'adultes ; dans l'exercice actuel, nous espérons en avoir près de 1 500.

« Depuis quelques années seulement nous avons des religieuses indigènes de Saint-Joseph, les Joséphines : œuvre d'avenir. Elles n'ont encore que cinq établissements dans lesquels elles enseignent plus de 500 élèves ».

Hélas ! Toutes ces fêtes, toutes ces actions de grâces à Dieu devaient être comme le chant du cygne du vénéré Vicaire apostolique.

MORT DE MGR VIC.

Depuis quelques mois, Mgr Vic sentait ses forces diminuer. Vers la fin de mai 1912, sur le conseil de son entourage, il se rendit à Shang-Hai pour consulter les médecins, et se faire soigner s'il en était besoin. Le docteur lui conseilla de se reposer, de se promener et de se distraire.

Mgr Vic se décida à aller passer quelques jours dans notre maison provinciale de Kia-Shing. Il partit avec M. Dauverchain et le Frère Barrière.

Pendant la récréation du soir il fut très gai, et s'intéressa à la conversation comme il avait l'habitude de le faire. Aussi, les témoins avaient tout lieu de croire que ce changement de milieu lui serait salutaire. Hélas ! Dieu en avait décidé autrement.

Le lendemain matin, 2 juin, lorsque son domestique entra dans sa chambre vers 4 h 30 selon la coutume, il trouva Mgr Vic étendu inerte sur son lit, le corps encore chaud. Vite, il appelle le directeur de la maison, M. Ryckewaert, qui se hâta de lui

donner une absolution sous condition ; mais la mort avait déjà fait son œuvre : une hémorragie l'avait foudroyé.

Dieu avait rappelé à lui son bon et fidèle serviteur. Mgr Vic fut en effet, le Vicaire apostolique véritablement missionnaire. Pendant les vingt-six années de son épiscopat, il ne s'est jamais ménagé, travaillant comme le plus humble de ses confrères qu'il se faisait un plaisir de remplacer dès qu'ils étaient fatigués. Aussi peut-on dire qu'il est mort épuisé par ses courses apostoliques et victime de son zèle pour la conquête des âmes.

Par Bref de S.S. Pie X, du 19 août 1912, M. Louis Clerc-Renaud fut nommé évêque « d'Elée » et Vicaire apostolique du Kiang-Si Oriental. M. Jean-Louis Clerc-Renaud, né à Lyon le 18 juin 1866, reçu à Paris le 26 septembre 1885, fut ordonné le 17 décembre 1892. Arrivé à Shang-Hai le 14 février 1893, il fut placé au Kiang-Si Oriental.

Il reçut la consécration épiscopale le 3 novembre 1912 dans la chapelle des Sœurs à Yao-Tcheou, des mains de Mgr Reynaud, assisté de Mgr Fatiguet et Mgr Ciceri.

VICARIAT DU TCHÉ-KIANG.

Nous interrompons ici notre récit sur ce vicariat, pour nous transporter dans celui du Tche-Kiang que nous avons quitté au moment même où le mouvement boxeur allait se déclencher. Mais auparavant, pour satisfaire à l'ordre chronologique, nous devons mentionner ici le décès de plusieurs personnages insignes, à savoir la mort de M. Boscat, Visiteur ; de Mgr Favier et de Mgr Bruguière.

M. Boscat était usé avant l'âge. Les travaux et les soucis avaient ruiné sa santé. Sa barbe bien fournie et blanche comme neige lui donnait l'aspect d'un vieillard, et la pâleur de son visage, malgré ses yeux très vifs, donnaient l'impression d'une grande fatigue. Plusieurs fois, au cours de ses fréquents voyages à Kia-Shing, il avait eu des syncopes.

Quelle ne fut pas la consternation de ses confrères et de ses « carissimi » comme il aimait à appeler ses clercs de Kia-Shing, lorsque le 27 décembre 1904, un télégramme de Shang-Hai leur annonça la mort du vénéré Visiteur ! il n'avait que 56 ans.

Son successeur fut M. Claude Guilloux, qui était arrivé en Chine en 1886 et dirigeait le séminaire de Péking lorsqu'au début de l'année 1905, il fut nommé Visiteur de la Province de Chine et, par conséquent, Supérieur du Séminaire de Kia-Shing.

Nous reviendrons plus tard sur les progrès de ce séminaire.

MGR FAVIER.

Mgr Favier eut une première attaque d'apoplexie lors d'une visite qu'il faisait à l'hôpital international de Péking. C'était le 15 août 1902. Le médecin-chef de l'hôpital et les Sœurs lui donnèrent les premiers soins et le gardèrent à l'hôpital jusqu'à

la fin d'octobre. Mgr Favier était partiellement paralysé. Il dut cesser à peu près toutes ses activités et laisser à Mgr Jarlin la conduite des affaires.

Une nouvelle crise se produisit en mars 1905. C'était la dernière. Le 4 avril suivant, après avoir reçu les sacrements, Mgr Favier rendait son âme à Dieu. Il avait 68 ans, dont 43 ans passés en Chine.

Homme de décision et d'action, il avait un esprit large. Mgr Favier a rempli un grand rôle en Chine, surtout lors de l'insurrection des boxeurs. Par son expérience, par sa vive intelligence, par sa bienveillance à l'égard de tous, il s'était acquis un véritable prestige, non seulement auprès des missionnaires et des chrétiens, mais aussi auprès des européens et des hautes autorités chinoises. A sa mort le gouvernement témoigna à Mgr Jarlin d'une manière très expressive ses condoléances et sa haute estime pour le Prélat défunt.

Comme Coadjuteur avec future succession, Mgr Stanislas Jarlin, déjà habitué au gouvernement du Vicariat de Péking, en prit officiellement l'administration.

MORT DE MGR BRUGUIÈRE.

Mgr Bruguière avait été membre du Synode de Péking (1906). Il s'y était rendu avec M. Nicolas Baroudi. Ce fut son dernier acte public. Après la clôture du Synode, l'évêque voulut profiter de son voyage pour faire une visite à son intime ami qu'il savait malade, M. Catheline, aumônier du détachement français de Tientsin. Il se rendit donc dans cette ville par la voie ferrée et descendit à la Procure, tenue alors par M. Desrumaux.

Le lendemain, ce confrère conduisit Mgr Bruguière au lieu dit « l'Arsenal » distant de 7 ou 8 kilomètres de la cité, où M. Catheline résidait. Les deux amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps étaient heureux de se retrouver ensemble. Après le dîner, l'évêque se sentit pris d'un mal étrange, mais n'en laissa rien paraître. Cependant, au cours du voyage de retour, il dit à son compagnon, M. Baroudi : « Je ne me sens pas bien... j'ai l'impression que M. Catheline m'a communiqué sa maladie » (M. Catheline était phtisique). — « Que dites-vous, Monseigneur ? Non, ce n'est qu'une indisposition passagère causée sans doute par la fatigue ». Mgr Bruguière n'en parla plus et rentra à Tcheng-Ting-fou sans s'arrêter à Péking.

Il voulut aussitôt prendre les mesures nécessaires pour commencer à mettre à exécution les résolutions synodales. Déjà il envisageait le projet d'ériger dans les principaux centres une école primaire-supérieure, puis, à la résidence épiscopale une école secondaire.

Mais le malaise qu'il avait ressenti à Tientsin s'accroissait, malgré sa volonté de n'en rien laisser paraître, son entou-

rage qui l'avait toujours vu d'une santé florissante, s'étonnait de son air fatigué. Bientôt Mgr Bruguière dut avouer son mal. On appela un habile médecin de Péking qui déclara que le malade était atteint de phtisie et d'une maladie de cœur. On pria beaucoup pour le vénéré malade et l'on crut un moment avoir fait vraiment violence au Ciel. Le malade avait retrouvé l'appétit, sa gaieté et son entrain habituels. Ce ne fut qu'une amélioration apparente, la maladie suivait son cours et bientôt s'aggrava de telle sorte que les médecins pressèrent le malade de changer de climat et de partir pour l'Europe. Comprenant la gravité de son mal, l'évêque accepta, à la satisfaction de son entourage qui espérait les bons résultats que devait produire un séjour en France. Mgr Bruguière arriva à Shang-Hai à bout de forces, le 16 octobre 1906, et fut conduit immédiatement à l'Hôpital International desservi par les Filles de la Charité. Le lendemain on lui administra les derniers sacrements et le 19 au soir, il rendait le dernier soupir en murmurant : « Le Pasteur donne sa vie pour ses brebis ».



CHAPITRE XIX

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU TCHE-KIANG

La Boxe au Tche-Kiang. — Rapport de M. Faveau. — Les ruines se relèvent. — Wen-Tcheou, un beau champ de travail. — Les progrès. — Tableau comparatif pour les années 1884, 1894, 1904. — Les Filles de la Charité au Tche-Kiang. — Division du District de Wen-Tcheou. — Erection d'un second Vicariat au Tche-Kiang. — Tableau du personnel de ces deux Vicariats en 1910. — La chute de la Dynastie des Tsing. — La République chinoise 1912-1927. — Les Missions du Sud et du Centre pendant la Révolution de 1911.

LA BOXE AU TCHE-KIANG.

Pour donner une idée exacte de ce que fut la tourmente au Tche-Kiang, nous n'avons qu'à transcrire dans ses grandes lignes le rapport que rédigea M. Faveau, l'un des plus compétents collaborateurs de Mgr Reynaud, à l'adresse de ses supérieurs de Paris.

...« *Des neuf districts, dont se compose le Vicariat de Mgr Reynaud, cinq ont eu particulièrement à souffrir pendant les mois de juin, juillet et août 1900. Peu s'en est fallu que la province entière ne devint le théâtre d'une persécution officielle générale.*

« *Notre gouverneur Liou-Chou-Tang, ennemi des Européens, avait reçu et se préparait à publier les décrets sanguinaires du fameux prince « Tuan » (1) ; déjà, il avait expédié des ordres aux extrémités de sa province, et le Consul général de France avait averti Mgr Reynaud de se tenir sur ses gardes, lorsque, par une disposition particulière de la Providence, le vice-roi de Nankin,*

(1) Le prince Tuan était le conseiller le plus écouté de Tse-Hi.

Liou Koun-yé, enjoignit à notre gouverneur de signer la convention qui était intervenue entre lui et le vice-roi du Hou-Koang d'une part, et les consuls et amiraux étrangers d'autre part, convention par laquelle les provinces du Sud de la Chine se « séparaient » des boxeurs du Nord, « refusaient obéissance » au prince Tuan et s'engageaient à maintenir la paix dans toute l'étendue de leur territoire (1).

« Cette protection officielle, que notre gouverneur fut obligé de nous donner, nous sauva d'une ruine complète. Dès ce moment la plupart des mandarins responsables firent des proclamations au peuple, pour le faire rentrer dans le devoir, et calmer une agitation qu'ils avaient d'abord provoquée. Plusieurs d'entre eux y mirent beaucoup de bonne volonté et firent même preuve d'énergie. Le gouverneur lui-même fut dans sa capitale de Hang-Tcheou d'une grande activité et aucun désordre ne s'y produisit.

« Dans plusieurs grandes villes comme Chao-Shing et Ning-Po, les mandarins civils se mirent à la tête des troupes pour réprimer les fauteurs de troubles et disperser les rassemblements tumultueux. Mais à Hai-Men, petit port militaire de Tai-Tcheou, le chef des troupes avait catégoriquement refusé de tirer sur les brigands déjà prêts à monter à l'assaut de nos établissements ; alors le mandarin civil prit lui-même le commandement de la troupe régulière et fit une sortie pour repousser les agresseurs.

« C'est ainsi que dans les principales villes, qui sont en même temps les centres de nos districts, les missionnaires (2) purent continuer à résider, et contribuer par leur présence et leur action auprès des autorités, à sauvegarder leurs intérêts et ceux des chrétiens. Partout nos églises restèrent ouvertes, et les dimanches et fêtes les offices se célébraient comme d'habitude. Ce qui contribua à rassurer les gens paisibles.

« Tout autre fut l'attitude des protestants, dont les temples étaient fermés et les maisons abandonnées.

« Voici l'exposé de la situation dans les cinq districts les plus éprouvés : 1° District de Kiu-Tcheou : Les désordres qui ont éclaté dans cette préfecture ont coïncidé avec la révolte des boxeurs du Nord, mais n'y ont qu'une relation indirecte. Il y avait dans cette région une puissante secte de « jeûneurs » qui, depuis longtemps conspiraient contre la Dynastie Tsing. Ce sont les descendants des Tai-Ping (ou Tchang-mao) qui de 1850 à 1860 ont soumis par le fer et par le feu la plus grande partie de

(1) La résistance de ce vice-roi aux injonctions de la Cour irritait l'Impératrice à tel point, qu'elle l'aurait certainement révoqué, s'il n'avait eu autant de prestige auprès des autorités de toute la Chine méridionale. L'attitude de ce vice-roi a épargné au Kiang-Si de plus grands ravages.

(2) Contrairement à ce qui se passa dans les trois vicariats du Kiang-Si, les missionnaires du Tche-Kiang ne furent pas mis en demeure de s'exiler à Shang-Hai. Nous ignorons la raison de cette variante dans l'interprétation des directives du vice-roi de Nankin.

la Chine. Or, ces rebelles voulurent profiter, l'an dernier, de l'anarchie qui régnait dans le Nord. Plusieurs villes de second ordre leur ouvrirent leurs portes, et la foule des insurgés, dont le nombre grossissait à chaque succès, s'avançaient sur Kiu-Tcheou, la principale ville de la région. Les forces de l'ordre recherchaient ceux qu'on soupçonnait de pactiser avec l'ennemi. On en arrêta un grand nombre ; mais le principal d'entre eux, celui qui aurait dû être à la tête des défenseurs de la cité, le mandarin lui-même, fut convaincu de trahison. Il se commit alors des crimes épouvantables. Le mandarin poursuivi par une foule en délire, alla se réfugier chez les protestants ; bientôt découvert, il fut lynché par la populace qui ensuite tomba sur les protestants et — spectacle horrible — mit à mort impitoyablement douze victimes dont trois femmes et quatre enfants, comme s'ils avaient été complices du mandarin.

« Pendant que se poursuivaient ces exécutions barbares, on envahit notre propre résidence, et on y mit le feu après l'avoir pillée. On n'y trouva pas de missionnaire. Celui qui y résidait habituellement était allé depuis peu chez un confrère à Ma-Pong, fervente chrétienté qui se trouvait à 8 kilomètres de Kin-Tcheou. Bénie soit la Providence qui l'a ainsi soustrait au massacre. Outre les établissements de la ville, ce district perdit encore trois chapelles du dehors qui furent détruites.

« 3° A Wen-Tcheou. — Il s'est trouvé hélas ! un préfet qui, appuyant la révolte, a visité plusieurs sous-préfectures de son ressort pour encourager l'audace des auteurs de troubles et les lancer sus aux chrétiens. Il n'y eut pourtant que peu de dégâts.

« 3° Au Tai-Tcheou, pays classique du brigandage, le désordre a pris de graves proportions et, non seulement les chrétiens, mais les païens mêmes, surtout les riches, ont été victimes de spoliations à main armée ; rien ne reste de nos chapelles, et beaucoup de nos chrétiens après avoir perdu leurs biens, ont été forcés de s'expatrier pour sauver leurs vies.

« 4° A Hang-Tcheou et à Ning-Po, le cinquième district, il y a eu des pertes matérielles assez sérieuses. Dans l'un, une résidence et cinq chapelles ; dans l'autre, trois chapelles. Là également les chrétiens battus et dépouillés ont dû fuir et s'expatrier pour sauver leur vie et garder leur foi ».

LES RUINES SE RELÈVENT.

La répression de la Boxe par les Alliés fut si prompte et si complète, qu'aussitôt que les troubles eurent cessé, dans toute la Chine, les missionnaires s'employèrent à relever les ruines. C'est encore M. Faveau qui va nous renseigner sur le nouvel état de choses au Tche-Kiang. Il écrit en 1902 :

« Dans la province du Tche-Kiang, comme dans la plupart des autres, l'année qui vient de s'écouler a vu se réaliser le calme troublé par la révolte des boxeurs. Nos établissements

ruinés renaissent peu à peu de leurs cendres (1) ; et nos chrétiens dispersés par la tourmente ont regagné leurs foyers. La moisson s'annonce plus abondante que jamais et, pour la recueillir il faudra sans doute multiplier les ouvriers et les ressources. La crise épouvantable qui a bouleversé la Chine semble avoir réveillé ce grand pays de sa léthargie séculaire ».

Comme déjà la Chine avait inauguré la réforme des trop fameux « examens » basés sur l'étude unique des « quatre livres » de Confucius, seul moule par où passait toute la classe dirigeante, et que Koang-Siu voulait abolir en 1898. M. Faveau exprime ses espoirs sur les futurs résultats que devait produire un tel changement. « *Cette vieille routine sera abandonnée. On ne cherchera plus à l'école des anciens sages uniquement les notions de littérature classique et d'histoire ancienne saturée de mythologie. Une bonne partie du temps sera réservée à l'étude des langues et des sciences européennes...* ». Il continue de s'exalter à la pensée des progrès futurs de la civilisation chinoise et termine ainsi : « *Si ce beau zèle se maintient et se propage, la Chine sera transformée dans un avenir peu lointain...* ».

WEN-TCHEOU, BEAU CHAMP DE TRAVAIL.

Le district de Wen-Tcheou se trouve à l'extrême sud du vicariat. Déjà plusieurs missionnaires s'étaient dévoués à le défricher et non sans fruit. Quand M. Cyprien Aroud en prit la direction après M. Louat son prédécesseur à ce poste, il mit tant d'ardeur et de sens pratique à son évangélisation, que bientôt cette mission deviendra l'une des plus florissantes et des mieux ordonnées du Tche-Kiang.

Il commença par l'œuvre des catéchistes. Il en avait trouvé huit à son arrivée ; l'année suivante il en avait vingt-deux. Ces catéchistes, une fois formés, étaient envoyés au dehors. Ils résidaient dans les « kong-souo », petites chapelles munies d'une chambre d'habitation. Ils y recevaient les catéchumènes et leur expliquaient la doctrine et, en outre faisaient l'école aux enfants.

Ce jeune missionnaire, arrivé au Tche-Kiang en octobre 1899, s'était appliqué à l'étude de la langue chinoise avec tout son enthousiasme. Il se servit pour cela des ouvrages du P. Wieger, S.J., grand sinologue, qui avait étudié à fond, non seulement les classiques chinois, mais le « mécanisme » comme il l'appelait, de la langue parlée. Son esprit d'analyse et sa sagacité avaient découvert dans la langue chinoise des tours, des méthodes, des règles enfin, que le plus fin lettré chinois n'avait jamais remarqués et qui, mis en forme explicite et détaillée, aidaient le missionnaire français à s'assimiler la langue chinoise parlée, de telle sorte qu'au fur et à mesure qu'il entendait les Chinois parler eux-mêmes, et qu'il mettait en pratique la phraséologie du P. Wieger, il faisait sienne une langue qui, de prime abord, lui avait semblé si difficile à apprendre. Parallèlement avec le mécanisme, le

(1) Grâce aux indemnités versées par le Gouvernement chinois.

P. Wieger avait publié une abondante série de sermons en langue vulgaire mais correcte, qu'il avait composés ou empruntés à ses confrères. Sermons lourds de doctrine, que le missionnaire encore inexpérimenté, apprenait par cœur et débitait devant ses auditeurs. Ceux-ci comprenaient ce langage familier et s'étonnaient d'entendre tant de vérités de la bouche d'un prêtre qu'ils savaient peu habile à parler, et surtout à les comprendre lorsqu'ils lui parlaient. Peu à peu, le missionnaire faisait siennes toutes ces expressions qu'il avait apprises, et alors il pouvait prêcher de son cru et dire de lui-même tout ce qu'il désirait faire comprendre à ses chrétiens.

Ainsi faisait M. Aroud — il nous l'a dit lui-même — et une multitude de missionnaires après lui. Aussi peut-on affirmer que le P. Wieger a rendu un immense service à tous les missionnaires qui, depuis 1900, sont venus prêcher en Chine la Vérité évangélique.

LES PROGRÈS.

En 1905, Mgr Reynaud, ayant déjà plus de vingt années d'épiscopat au Tche-Kiang, eut l'heureuse idée de publier à l'adresse des Bienfaiteurs des Missions lointaines un tableau comparatif du personnel et des principales œuvres embrassant les deux décades écoulées depuis le début de son épiscopat jusqu'à l'année 1904.

Afin de donner à ses lecteurs une connaissance plus exacte de ce champ de travail. Il commence par leur exposer des notions générales, dont nous tirons quelques-unes, qui ne seront pas déplacées dans notre histoire.

Comme étendue, le Tche-Kiang est la plus petite province de Chine ; sa superficie est de 92 000 kilomètres carrés et sa population d'environ 23 millions d'habitants. Le Vicariat apostolique du Tche-Kiang fut érigé en 1696 par Innocent XII. Le premier vicaire apostolique fut Mgr Pierre d'Alcala, O.P., sans caractère épiscopal (1697-1705). Vinrent les persécutions et tant de désordre dans les missions, que les chrétiens ne furent administrés que d'une manière sporadique, soit par les PP. Dominicains du Fou-Kien, soit par les PP. Jésuites du Kiang-Nan. En 1839, sur la demande Mgr Carpena Diaz, Vicaire apostolique du Fou-Kien, qui avait juridiction sur le Kiang-Si et le Tche-Kiang, ces deux provinces furent réunies pour former un seul vicariat confié aux Lazaristes, et Mgr Rameaux, C.M., en fut nommé Vicaire apostolique (1838-1845). Son successeur fut Mgr Laribe, C.M. ; mais en 1846, ces deux provinces furent divisées en deux Vicariats distincts. Mgr Laribe resta au Kiang-Si, et le Tche-Kiang eut pour vicaire apostolique Mgr Lavaissière (1847-1849). Ensuite vinrent :

- Mgr Danicourt (1850-1855) ;
- Mgr Delaplace (1855-1870) ;
- Mgr Guierry (1870-1883) ;
- Mgr Reynaud (1884-1926) ;

Enfin Mgr Defebvre (à partir de 1926).

La province du Tche-Kiang comprend onze préfectures divisées en soixante-quinze sous-préfectures. Les districts (doyennés) sont au nombre de cinq :

1° Ning-Po ; 2° Hang-Tcheou ; 3° Kiu-Tcheou ; 4° Wen-Tcheou et 5° Tai-Tcheou.

TABLEAU COMPARATIF POUR LES ANNÉES 1884, 1894, 1904

	1884	1894	1904
Population catholique	6 332	9 912	18 413
Catéchumènes	615	1 861	8 664
Lazaristes européens	11	13	16
Lazaristes chinois	4	6	14
Prêtres séculiers	3	2	5
Filles de la Charité	30	34	42
Frères Maristes	—	—	5
Vierges du Purgatoire	—	26	47
Résidences de missionnaires	9	10	17
Grandes églises	7	8	12
Chapelles	24	30	106
Grands séminaristes	7	8	21
Petits séminaristes	13	27	29
Ecoles de garçons	24	26	77
Elèves	400	541	1 269
Ecoles de filles	8	21	22
Elèves	188	487	833
Collèges	—	1	3
Elèves	—	8	150
Baptêmes d'adultes	420	285	1 908

LES FILLES DE LA CHARITÉ AU TCHE-KIANG.

C'est au Tche-Kiang que les Filles de la Charité ont eu leur premier établissement en Chine proprement dite. Comme nous l'avons vu, elles sont arrivées à *Macao*, en 1847, et ce n'est qu'en 1852 qu'elles fondèrent leurs œuvres à *Ning-Po*. Elles y sont en 1950 quarante, dont vingt-cinq Européennes et quinze Chinoises.

A *Ning-Po*, à *Hang-Tcheou*, à *Ting-Hai* dans l'archipel de *Tcheou-Shan*, à *Kia-Shing* elles ont cinq maisons qui comprennent quatre hôpitaux pour hommes et quatre pour femmes ; deux orphelinats pour 82 garçons et quatre pour 600 fillettes, hospices, ouvroirs et dispensaires très fréquentés.

A *Ning-Po*, leur établissement ressemble à un véritable village, divisé en quartiers aussi animés qu'intéressants. Au faubourg qui sert de port à *Ning-Po*, elles dirigent un autre établissement abritant quelque 400 malheureux, qui forment un musée de la souffrance humaine. Il y a là en effet, les vieillards, les orphelins, les idiots, les malades, etc. Les païens eux-mêmes ont voulu aider de leur propre bourse cette œuvre de miséricorde, et c'est princi-

palement au moyen de leur contribution charitable qu'à pu être établi ce vaste établissement où chaque infortune trouve un abri et des soins.

DIVISION DU DISTRICT DE WEN-TCHEOU.

En s'intensifiant, les progrès exigeaient des divisions de territoire. Mgr Reynaud créa un nouveau District, dont la résidence fut fixée à *Tchou-Tcheou* (80 km de Wen-Tcheou) pour alléger d'autant celui-ci. Il en confia la direction à M. Marquès, collaborateur de M. Aroud qui resta à la tête de *Wen-Tcheou* avec 6 000 chrétiens. On était en 1908. Le directeur désirait beaucoup avoir des Filles de la Charité. « Ah ! écrivait-il, si nous avions des Sœurs, combien vite nous verrions surgir un dispensaire, un hôpital, un hospice. Avec quel plaisir et surtout quel avantage, nous donnerions à la population de Wen-Tcheou les preuves de cette charité chrétienne que nous prêchons... »

Déjà, M. Aroud avait fait des préparatifs pour recevoir les Sœurs ; un vaste terrain avait été acquis à 50 pas de la résidence. Mais il fallut attendre encore quelques années.

ERECTION D'UN SECOND VICARIAT AU TCHE-KIANG.

Après avoir parcouru ces dernières pages, le lecteur prévoit sans doute qu'un événement important va se dérouler dans ce Vicariat florissant. En effet, vu l'accroissement de la population chrétienne, Mgr Reynaud pria le Souverain Pontife de partager en deux parties son vicariat. Sa demande fut accueillie favorablement et, par Bref du 10 mai 1910, un nouveau Vicariat était créé, qui devait prendre le nom de Tche-Kiang Occidental, tandis que l'ancien se nommerait Tche-Kiang Oriental.

M. Faveau, qui depuis de nombreuses années exerçait le ministère au Tche-Kiang, fut en même temps nommé évêque de « *Tamassa* » et Vicaire apostolique du Tche-Kiang Occidental, avec résidence à *Hang-Tcheou*.

La population de *Hang-Tcheou*, au moment de la division était d'environ 300 000 habitants. Cette ville est la capitale de la Province du Tche-Kiang, elle fut même la capitale de l'empire pendant cent cinquante ans, sous la dynastie des Song (960-1280), depuis le règne de Kao-Tsong (1127) jusqu'à la fin du règne de Ping-Tsong en 1280. Aussi, par sa superficie, cette ville est une des plus grandes de Chine. Ses murailles ont une longueur de 18 km, mais l'intérieur est recouvert en bonne partie de champs cultivés. *Hang-Tcheou* est cette ville tant admirée de Marco Polo, qu'il désignait sous le nom de *Quinsay*, transposition du nom de *King-Sse* : capitale. Gloire disparue depuis longtemps.

M. Paul-Albert Faveau, né à *Crochte* (Nord) le 7 avril 1859, fut reçu à Paris le 25 septembre 1883, arriva à Shang-Hai le 19 septembre 1886 et fut ordonné prêtre à Ning-Po par Mgr Reynaud le 15 août 1887. Il remplit des charges importantes et était devenu

le bras droit de Mgr Reynaud. Mgr Faveau fut sacré à *Ning-Po* le 2 octobre 1910 par son propre évêque.

Nous mettons ici en regard les tableaux du personnel respectif des deux vicariats immédiatement après leur division. Nous constaterons que depuis 1904, la population chrétienne s'est augmentée de plus de dix mille.

TABLEAU DU PERSONNEL SUR LA FIN DE 1910
AU TCHÉ-KIANG ORIENTAL ET AU TCHÉ-KIANG OCCIDENTAL

	Vicariats du Tché-Kiang Oriental	Occidental
Catholiques	19 422	10 318
Prêtres lazaristes européens	15	9
Prêtres lazaristes indigènes	4	8
Prêtres séculiers	7	5
Grands séminaristes	5	4
Petits séminaristes (en commun) ..	27	27
Filles de la Charité	27	17
Vierges du Purgatoire	53	5

Nous sommes arrivés à une époque décisive pour l'avenir de la Chine. Ce grand pays va changer de régime. Jusqu'ici, depuis des millénaires, il était gouverné par des empereurs, non seulement à vie, mais ordinairement par ordre de succession héréditaire par un membre d'une même famille dite dynastie. Actuellement la 24^e dynastie de cet empire s'éteint sans remède, et va laisser place à un régime tout à fait différent. Et, comme ce changement couvre simultanément toute la Chine et, par conséquent, intéresse toutes les Missions, nous interrompons notre récit sur les Missions particulières, pour insérer ici un bref exposé historique de cet important événement.

LA CHUTE DE LA DYNASTIE DES TSING.

Rentrée de son exil volontaire en janvier 1902, l'Impératrice Tse-Hi avait enfin compris qu'une modernisation de l'Empire était devenue nécessaire, puisque des relations avec les puissances étrangères étaient désormais inévitables. Il fallait donc reposer de nouveau le problème des « réformes », étudié naguère et qui avait abouti à la révolution de Palais de 1898.

On fit des projets, on discuta, mais rien de définitif n'avait été fait lorsque, le 15 novembre 1908, l'Impératrice mourait... quelques heures après que Koang-Siu lui-même eût rendu le dernier soupir. Par suite d'intrigues, un neveu de ce dernier, le prince Pou-Yi, âgé de deux ans, fut placé sur le Trône sous le nom de Suan-Tong. Son règne sous la régence de son père, le prince Tchoun, ne sera pas long.

Alors un mouvement révolutionnaire, causé surtout par le désordre de l'administration, se manifesta. Le 10 octobre 1911, l'armée se révolta à *Wou-Tchang* (Hou-Pei). La plupart des pro-

vinces du Sud se détachèrent du gouvernement central. Leur chef de file était Soun-Wen. A l'étranger, on l'appelle plutôt Soun-Yat-Sen. C'est son nom officiel : Soun-Yi-Sien. Yi devient Yat dans la prononciation de Canton. Celui-ci établit un gouvernement républicain à Nankin. La Cour appela à son aide l'habile général Yuan-Che-kai. Deux mois s'écoulèrent durant lesquels le mouvement révolutionnaire s'étendit, tandis que Yuan-Che-kai et Soun-Wen négociaient.

Le 12 février 1912, les Tsing abdiquaient, et Yuan était élevé à la présidence de la République chinoise.

LA RÉPUBLIQUE (1912-1927).

Était-ce une véritable république au sens que donnent les Européens à ce vocabulaire ? Certainement non. Soit pendant ces quinze années, soit au cours du Gouvernement suivant qui, en 1928 prendra le même nom, en y ajoutant l'adjectif « nationale » il y eut des tentatives de Gouvernements parlementaires, mais en fait, le peuple n'a jamais exercé réellement son droit de suffrage universel. Il y aura un Gouvernement à peu près central et des gouvernements provinciaux, très peu soumis au pouvoir central. Le peuple chinois d'ailleurs, n'avait aucune idée de ce qu'est une république, parce que dans ses traditions millénaires on n'avait jamais rien vu qui ressemblât à ce genre de gouvernement.

En tout cas, durant cette période de quinze ans, la paix était loin de régner en Chine. Les gouverneurs militaires, les *Tou-Kiun* : Seigneurs de guerre, se combattaient entre eux, s'alliaient, se trahissaient, combattant toujours pour protéger le peuple et en conséquence, exigeant du gouvernement central les subsides nécessaires pour l'entretien de leurs armées.

De plus, le banditisme sévissait ; c'était le plus souvent des soldats licenciés qui se réunissaient en groupes et ravageaient les campagnes, de sorte que le peuple continuait à souffrir.

Laissons là cet exposé général pour le reprendre en détail en parcourant nos diverses Missions. Nous jetterons d'abord un regard sur nos vicariats du Centre et du Sud au moment où se déroulait la révolution politique que nous venons d'esquisser. Au préalable nous donnons ici la série des Présidents de la République chinoise qui se succédèrent de 1912 à 1927.

Présidents de la République (1912-1927) :

- Yuan Che-kai (1912) ;
- Ly Yuan-Hong (1916) ;
- Fong Kouo-Tchang (1917) ;
- Su Che-Tchang (1918) ;
- Ly Yuan-Hong (1921, pour la deuxième fois) ;
- Tsao Koun (1922, période de cinq ans très troublée par les rivalités des gouverneurs militaires) ;
- Tsiang Kiai-Che (1927).

LES MISSIONS DU CENTRE ET DU SUD
PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1911.

Comme nous l'avons vu, le mouvement était dirigé contre la dynastie Mandchoue ; ni les étrangers, ni les chrétiens, ni la religion n'étaient en cause. Dès le début, les révolutionnaires ont donné à tous les consuls les assurances les plus formelles. Dans tous les centres où la révolte a éclaté, des affiches recommandant de respecter la vie et les biens des étrangers ont été apposées sur les murs.

Nous allons donner sur quelques villes importantes les renseignements fournis par les missionnaires.

C'est le 10 octobre 1911 que la capitale du Hou-Pei, *Wu-Tchang*, à la suite d'une émeute, passa au pouvoir des révolutionnaires inspirés par Soun-Wen. C'est donc au Hou-Pei, province centrale de la Chine, que le parti de la révolution s'est établi d'abord dans les trois villes importantes de *Wu-Tchang*, *Han-Keou* et *Han-Yang*.

Han-Keou, qui a une population de 800 000 habitants, est l'une des villes les plus commerciales de Chine. Point terminus de la voie ferrée Pei-Han (Péking à Han-Keou) et port sur le Yang-Tsé-Kiang, navigable jusque-là aux navires de fort tonnage ; c'est à proprement parler le cœur de la Chine.

Han-Yang qui en est en quelque sorte le faubourg, « offre » le « Creusot » chinois. Peu après la Boxe, le gouvernement chinois, aidé par des ingénieurs étrangers, y a installé une fabrique d'acier et de grandes usines métallurgiques, d'où sortent notamment des rails. On comprend l'importance de cette prise de possession par les révolutionnaires. Han-Yang a 130 000 habitants.

Wu-Tchang (660 000 habitants), centre de l'administration civile de la province, sur la rive droite du fleuve en face de Han-Keou, contenait des richesses, dont les futurs républicains se sont vite emparé, augmentant ainsi leur trésor de guerre.

Ces trois villes forment ensemble un triangle, dont les côtés ont moins de 40 km. C'est de ce centre animé que rayonna le mouvement révolutionnaire. Avant la fin d'octobre, le parti de la révolution, déjà maître d'une partie du Sse-Tchoan, étendait son pouvoir sur le Hu-Nan et le Kiang-Si. En novembre il occupait Shang-Hai et Nankin.

De *Kiou-Kiang*, port sur le Yang-Tsé au Nord du Kiang-Si, distant de quelque 200 km de Wu-Tchang, un missionnaire écrit le 21 octobre : « La révolution qui vient d'éclater au Hou-Pei menace le Kiang-Si. Les villes prises par les partisans sont nos proches voisines, ce qui occasionne de graves rumeurs. On s'attend à voir arriver l'armée des révolutionnaires. Toutefois, ce mouvement est antidynastique. Les Chinois veulent se débarrasser des Tartares auxquels ils sont soumis depuis trois cents ans. Donc jusqu'ici, rien contre les étrangers, ni contre les catho-

liques ». Le 24 octobre, le même écrivait : « La ville de *Kio-Kiang* est au pouvoir des révolutionnaires depuis la nuit dernière. L'incendie du yamen de l'Intendant a donné le signal de la révolte. La garnison, après une courte chasse aux rebelles, est passée de leur côté. Une proclamation est affichée menaçant de mort quiconque attentera à la vie ou aux propriétés des Européens et du peuple. Donc, jusqu'ici, rien que de pacifique ».

Un autre confrère écrit de Nan-Tchang le 1^{er} novembre 1911 : « Nous voilà en république depuis 1 heure du matin. Les *Ke-Ming-tang* (nom du parti) qui campaient dans les faubourgs forcèrent les portes de la ville et réveillèrent tous les échos par des salves bien nourries. Peu après, le palais du gouverneur flambe ainsi que des postes de police, tandis que la fusillade crépite de tous côtés. Tout ce bruit n'est que façade : on ne tue personne, on veut seulement effrayer les malfaiteurs qui pourraient être tentés de se livrer au pillage. Au jour, toute la ville est pavoisée de drapeaux blancs. Des affiches déclarent que tout le monde sera protégé et que chacun doit se livrer à ses occupations ordinaires sans aucune crainte ».

Au Tche-Kiang, à Ning-Po, le 5 novembre à midi un officier accompagné de quelques hommes proclamait dans la cité le changement de gouvernement, sans un cri, sans aucune manifestation. Toutes les maisons arborèrent immédiatement le drapeau blanc. Les quelques hommes de troupes impériales demeurèrent d'abord passifs, puis dans la journée se joignirent aux insurgés.

A *Shang-Hai*, le 4 novembre, les futurs républicains incendièrent le palais de l'Intendant, puis la ville pavoisa de drapeaux blancs. C'était la tactique des insurgés : incendier les établissements publics impériaux pour faire impression sur le peuple. A *Nankin*, le 5 novembre, la ville tomba au pouvoir des révolutionnaires de la même manière qu'à *Shang-Hai*.

Voilà pour le Centre et le Sud de la Chine. Nous verrons bientôt que dans le Nord, ce fut bien autre chose. Les armées impériales résistèrent vigoureusement, et les missions eurent à souffrir, non pas qu'elles fussent jamais prises à partie, mais les pillages organisés de certaines villes, et les combats entre les deux partis leur ont causé beaucoup d'angoisses.



CHAPITRE XX

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU TCHE-LY SEPTENTRIONAL (PÉKING)

Le Synode de la région du Nord. — Le District de Pao-Ting-fou. — Création du Vicariat apostolique de Pao-Ting-fou. — Une installation rapide des œuvres essentielles. — Etat du personnel en 1910. — L'école française de Pao-Ting-fou. — Erection d'un Séminaire interne pour le Nord. — Division de la Chine en deux Provinces lazaristes.

LE TROISIÈME SYNODE DE LA RÉGION DU NORD.

Du 5 mai au 17 mai 1906, s'est tenu à Péking le troisième Synode provincial de la Région du Nord. Cette réunion avait été prévue pour l'année 1900, mais les terribles événements de la guerre des Boxeurs en retardèrent la célébration.

Se trouvèrent réunis à Péking les vicaires apostoliques suivants ; NNgrs Jarlin, Bruguière et Geurts, tous Lazaristes pour le Tche-ly Septentrional, Occidental et Oriental ; Abels, Van Aaertselaer, tous deux Scheutistes, pour la Mongolie Orientale et Centrale ; Choulet, M.E.P. pour la Mandchourie ; Bermyn, Scheutiste, pour la Mongolie Occidentale ; Menicatti P.I.M.E. de Milan pour le Ho-Nan ; Maquet, Jésuite, pour le Tche Ly Sud-Est Mgr Jarlin présidait le Synode.

Le sujet principal, ou pour parler plus exactement, le sujet unique des discussions synodales fut l'enseignement. Les prélats ont en effet recherché les développements que devront donner à leur enseignement les missionnaires, et les moyens de le coordonner avec le mouvement intense créé par le Gouvernement chinois, vers l'étude des sciences et des langues d'Europe, et vers la civilisation européenne.

Nous sommes arrivés à l'époque la plus féconde pour l'évangélisation de ce Vicariat de Péking. Déjà nous avons noté les progrès remarquables accomplis dans les années qui suivirent immédiatement la Boxe. Les années dans lesquelles nous entrons vont nous faire assister à des progrès beaucoup plus grands encore. En 1906, le nombre des catholiques dans le Tche-Ly Septentrional était de 105 170. Voici maintenant le tableau du personnel et des fruits dans ce même Vicariat pour l'exercice 1908-1909.

VICARIAT DU TCHE-LY SEPTENTRIONAL
(Exercice 1908-1909.)

Catholiques	150 582
Baptêmes d'adultes	15 000
Baptêmes d'enfants de chrétiens	5 570
Baptêmes d'enfants de païens	9 866
Prêtres européens	41
Prêtres indigènes	12
Frères coadjuteurs	6
Trappistes	75
Frères Maristes	45
Filles de la Charité	51
Sœurs de St-Joseph (Joséphines)	115
Grands séminaristes	39
Petits séminaristes	182
Maîtres de petites écoles.....	605
Maîtresses de petites écoles.....	385
Eglises proprement dites	84
Chapelles et oratoires	563
Résidences ou stations	53

Parmi les Districts qui composaient le Vicariat du Tche-Ly Septentrional, le plus fécond en conversions était sans contredit celui de Pao-Ting-Fou.

LE DISTRICT DE PAO-TING-FOU.

La ville de *Pao Ting* est le chef-lieu de la préfecture de même nom situé au sud-ouest de Péking à une distance de 146 km. Cette préfecture compte 17 sous-préfectures, mais le District ecclésiastique de ce nom englobe aussi le *Yi-Tcheou*, petite préfecture de second ordre composée de trois sous-préfectures.

Avec ses faubourgs Pao-Ting compte environ 80 000 habitants. Ses murailles achevées en 1500 sont en très bon état. Elles n'ont que 7 kilomètres de tour, aussi, les habitations sont denses et serrées les unes contre les autres et la cité déborde au-delà de son enceinte dans quatre faubourgs populeux.

Pao-Ting était au xvi^e siècle capitale de la province du Tche-Ly beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui et, comme telle, elle était le lieu de résidence du vice-roi, d'un gouverneur, d'un intendant du préfet et du sous-préfet du *Tsing-Yuan*. (En Chine, une même ville est préfecture et en même temps sous-préfecture, mais sous un autre nom, comme par exemple Péking, capitale de l'Empire, était en même temps préfecture sous le nom de Chou-Tien-Fou, avec deux sous-préfectures.

L'évangélisation du district de *Pao-Ting* n'a vraisemblablement pas été commencée avant l'arrivée des PP. Jésuites à Péking en 1600. le P. Pantoya et le Frère Ferreira, tous deux Portugais, allèrent entre 1604 et 1610 dans la région de Pao-Ting apporter la foi dans plusieurs villages. Ces compagnons du P. Ricci — environ une dizaine — presque tous Portugais, ne

sortaient guère de la ville dans le début ; ils y convertirent quelques unités, mais désiraient fort s'évader dans la campagne pour y prêcher la foi. Peu à peu et sans bruit, pendant que Ricci s'entretenait avec les lettrés, des Pères s'avançaient dans les campagnes et, lorsqu'une occasion se présentait, ils s'entretenaient avec les villageois. Quand ils le trouvaient opportun, ils leur enseignaient les premiers éléments de la doctrine. S'ils constataient qu'on les écoutait favorablement, ils restaient là plusieurs jours ; puis ils s'en allaient ailleurs, non sans laisser quelques opuscules de doctrine et de prières. Longtemps après, ils revenaient visiter les quelques noyaux qu'ils avaient formés. Ce sont ces petits noyaux qui devaient devenir plus tard les premières chrétientés de la région, dont la plus importante était *Nan-kia-tchoang*, à 110 km de Péking. Les PP. Jésuites y laissèrent environ 150 baptisés.

Peu après la mort du P. Ricci (1610), s'ouvrit une ère de persécution contre tous les missionnaires qui s'étaient introduits en Chine, à l'exception de ceux qui étaient considérés comme nécessaires à la Cour. La persécution n'était pas continue, et pendant les accalmies, des missionnaires, en se camouflant plus ou moins, pouvaient visiter les chrétiens.

Cependant pour ce district, l'évangélisation fut presque nulle jusqu'au XIX^e siècle. On se souvient que le dernier évêque administrateur de Péking, Mgr Pires, Lazariste portugais, était mort en cette ville en 1838. Le Décret impérial, expulsant tous les missionnaires, ne l'avait pas atteint, parce qu'il était vice-président du Bureau des mathématiques.

M. Castro, auparavant vicaire général de Mgr Pires, fut nommé administrateur de Péking pendant la vacance. Ici se place la nomination de ce dernier comme Vicaire apostolique de Péking. Nous avons vu plus haut comment il se récusait, et comment Mgr Mouly, déjà Vicaire apostolique de Mongolie, devint le successeur de Mgr Gaétano Pires, comme administrateur. Mais Mgr Mouly, pas plus que M. Castro, ne pouvait entrer en place. M. Castro résidait tantôt à *Hou-Lin*, tantôt à *Nan-Kia-tchoang*. C'est cette dernière chrétienté que Mgr Mouly adopta pour sa résidence épiscopale. Ce petit village sera le centre administratif de toute la province du Tche-Ly, jusqu'en 1860.

A cette date en effet, Mgr Mouly entra à Péking pour la première fois, et prenait possession de son siège. Dès lors, cessa pour le village de *Nan-Kia-tchoang* le rôle très honorable de résidence épiscopale, et il redevint le centre administratif du district de *Pao-Ting*. L'évêque y laissa trois prêtres, dont M. Liou François, nommé directeur. C'est par le ministère de ce prêtre intelligent et zélé que commença réellement l'évangélisation de cette région.

M. Liou François avait fait toutes ses études au séminaire de *Nan-Kia-tchonag* et y fut ordonné prêtre en 1853. Grâce à l'effet produit par le Traité libérateur de 1860, les missionnaires jouissaient de plus en plus de liberté et les païens se montraient

moins méfiants. M. Liou François imita avec succès la méthode de Mgr Anouilh et de M. Fioritti en prêchant sur les places publiques quand l'occasion se présentait. Ce prêtre avait la parole facile et les païens aimaient à l'entendre parler.

Il ouvrit ainsi un grand nombre de villages à la foi chrétienne. Les contradictions ne lui manquèrent pas, en raison de son zèle presque audacieux. Il ne craignait pas de citer au tribunal ceux qui opprimaient les chrétiens ou les catéchumènes, et de les faire juger et condamner par les mandarins. Il eut des succès qui lui amenèrent des conversions.

Mais, nous l'avons dit, la méthode des procès n'allait pas sans risque et d'incontestables dangers pouvaient en résulter. C'est ainsi que M. Liou fut plusieurs fois rappelé à Péking afin d'éviter des ennuis. Cependant, grâce à l'impulsion donnée par M. Liou, on enregistra après son passage 4 000 chrétiens de plus. En 1870, M. Liou construisit la première chapelle de *Tong-Lu*. Ensuite il alla travailler à *Liou-Kia-ichoang*, y construisit une grande église et y mourut en mars 1885.

Mgr Delaplace, successeur de Mgr Mouly en 1868, transféra le centre administratif du district au faubourg de la ville de Pao-Ting appelée *Pei-koan*. En 1895, M. Jarlin fut nommé directeur de ce district et imprima une telle impulsion au mouvement de conversions qui se dessinait, qu'il y eut en une seule année 660 baptêmes d'adultes. M. Dumont, son successeur, marcha dans cette même voie et, lorsqu'en 1898 se produisit l'incident (raconté pages 236-237), le nombre des chrétiens du district de Pao-Ting était de 11 000.

Le résultat de cette bagarre fut l'introduction des missionnaires à l'intérieur de la ville de Pao-Ting. M. Dumont quitta le *Pei-Koan* s'installa au lieu dit *Kiou-Tao* — ancien yamen — y construisit une résidence et une église belle et grande. En 1899 le district comprenait 6 résidences avec 12 026 chrétiens

Après la Boxe, en moins d'une année l'église fut reconstruite sur les mêmes fondations ; mais les missionnaires encore trop peu nombreux, durent se livrer à un travail intense pour relever ce qui avait été détruit, faire les missions et accueillir les nombreux catéchumènes qui se présentaient. En 1902 1 370 adultes furent baptisés, puis 1 402 l'année suivante. Alors l'afflux des catéchumènes croissait encore. On en baptisa 4 195 en 1904 ; 6 610 en 1905.

Après la mort de Mgr Favier (1905), M. Dumont fut appelé à Péking en mai 1905, comme Vicaire général de Mgr Jarlin. M. Fabrègues lui succéda comme directeur à Pao-Ting. Le mouvement si rapide de conversions ne demandait qu'à être soutenu et encouragé. Les jeunes missionnaires venus de Paris à Péking et envoyés dans ce district, heureux de contribuer à l'extension du Royaume de Dieu, se mirent au travail avec zèle. L'année 1906 donna 9 062 nouveaux chrétiens ; l'année suivante 9 173. Mais l'année 1908 fut encore plus fructueuse — dans les 13 résidences il y eut 19 519 baptisés d'adultes.

Voici la progression du nombre des chrétiens dans ce district : les premiers chiffres de dix en dix ans ; les autres plus rapprochés :

Année	Nombre de chrétiens
—	—
1874	4 858
1884	6 529
1894	9 594
1899	12 000
1900	12 000 (moins un millier de victimes environ)
1902	12 700
1905	26 283
1909	69 863

Des progrès si magnifiques faisaient prévoir aux missionnaires de Pao-Ting-fou une très prochaine division du Vicariat du Tche-Ly Septentrional. Tous en attendaient la nouvelle.

LE VICARIAT DU TCHE-LY CENTRAL.

Par bref du 19 février 1910, le Souverain Pontife Pie X, sur la demande de Mgr Jarlin, Vicaire apostolique du Tche-Ly Septentrional, érigea en Vicariat apostolique distinct et séparé du précédent sous le titre de Vicariat apostolique du Tche-Ly Central, le District de Pao-Ting-Fou et le confia à la Congrégation de la Mission.

Trois jours après, par bref du 22 février 1910, Rome nommait M. Joseph Fabrègues évêque d' « Alali » et premier Vicaire apostolique du Vicariat du Tche-Ly Central.

Ces deux documents étaient adressés aux destinataires par l'intermédiaire de M. le Supérieur général (alors M. Fiat). Son Eminence, le Cardinal Préfet de la Propagande y avait joint une lettre chargeant en même temps le Supérieur général d'exprimer à Mgr Jarlin et au nouveau prélat, Mgr Fabrègues, les félicitations de la Sacrée Congrégation de la Propagande pour le zèle avec lequel ils avaient procuré ce grand nombre de conversions et ont ainsi donné lieu à la création du nouveau Vicariat.

Mgr Fabrègues était né à Montpellier (Hérault) le 26 novembre 1872. Il fut reçu à Paris le 6 octobre 1890 et fut ordonné le 30 mai 1896.

Arrivé à Shang-Hai le 1^{er} octobre suivant, il fut placé à Péking. Pendant l'affaire des Boxeurs, il était dans le Vicariat de *Yong-Ping*, administrant les chrétientés en l'absence du nouvel évêque Mgr Geurts, qui n'avait pu prendre possession de son vicariat à cause des troubles.

Mgr Fabrègues fut sacré très solennellement le 22 mai 1910 dans l'église de Pao-Ting, par Mgr Jarlin.

UNE INSTALLATION RAPIDE DES ŒUVRES ESSENTIELLES.

Il fallait d'urgence installer les établissements essentiels à ce Vicariat devenu indépendant de celui de Péking. A la rentrée de septembre 1910, les séminaristes grands et petits, qui jusque-là avaient étudié à Péking, devaient continuer leurs études dans le nouveau Vicariat. Les grands séminaristes, étant peu nombreux, furent installés provisoirement à la résidence épiscopale dans les locaux de l'école des catéchistes, qui fut transférée à *Nan-Kia-tchoang*.

Quant aux latinistes au nombre de 60, ils durent occuper la maison des religieuses indigènes de Saint-Joseph établies au centre de la ville et non loin de la résidence épiscopale, tandis que celles-ci allèrent habiter dans des locaux de fortune, au *Si-Koan*.

Il fallait donc construire : 1° un petit séminaire ; 2° une vaste résidence pouvant loger environ 60 prêtres, pour les réunions communes ; 3° un établissement pour les religieuses indigènes (Joséphines), déjà depuis plusieurs années établies dans les principales chrétientés ; 4° un grand séminaire.

Tous ces bâtiments ne pouvaient être contenus dans la propriété de la résidence épiscopale peu spacieuse, et sa situation au milieu de la cité ne permettait aucune expansion. Alors Mgr Fabrègues acheta un grand terrain situé aux abords du faubourg de l'Ouest (*Si-koan*) pour y édifier le petit séminaire. Quelques mois avant son sacre Mgr Fabrègues avait demandé à un de ses missionnaires du dehors, qu'il considérait comme son futur architecte, de tracer le plan d'un petit séminaire qui puisse recevoir 60 élèves. A peine ce dessin était-il achevé et approuvé, que l'évêque changea d'avis et commanda au même confrère un autre plan dont les dimensions devaient être assez élargies pour contenir 120 étudiants.

Le terrain acheté était un champ de blé, dont il fallut attendre la moisson pour y envoyer les ouvriers et commencer les travaux. On construisit là un corps de bâtiment de 72 mètres de longueur avec étage ; on y ajouta une autre construction destinée à être plus tard une salle d'étude, mais qui devait servir d'abord de chapelle, en attendant la construction d'une véritable chapelle.

Le 8 décembre 1910, fête de l'Immaculée Conception, le petit séminaire ouvrait ses portes aux 60 élèves, tous originaires du district de Pao-Ting. Aussitôt après leur départ au *Si-Koan*, on aménagea les locaux qu'ils avaient habités pour en faire la maison-mère des Joséphines.

Au *Si-Koan* encore, Mgr Fabrègues avait fait l'acquisition d'un autre vaste terrain proche de la gare et non loin du petit séminaire, pour y construire d'abord un orphelinat sous la direction des Joséphines, ensuite, en 1912, des Filles de la Charité, pour lesquelles on édifia également d'autres œuvres : dispensaires, écoles, etc...

Quant à la résidence pour l'évêque et les prêtres, elle fut commencée à l'automne de 1911 et terminée à la fin de 1912.

Ce nouveau Vicariat composé de jeunes missionnaires — le plus âgé avait 48 ans — offrait le spectacle d'une activité intense. Dans les premières années, chaque curé avait une ou deux mules et un char qui ne chômaient guère. Il fallait visiter chaque semaine les écoles d'enfants et de catéchumènes. Il fallait souvent se rendre à Pao-Ting, centre administratif, pour recevoir les directives de l'évêque, faire des achats de mobilier, de ravitaillement, etc... Déjà la bicyclette avait fait son apparition ; ce pays plat en rendait l'usage facile et économique.

Le mouvement des conversions s'était un peu ralenti lors de l'avènement de Mgr Fabrègues, et ce fut un bien. D'ailleurs ce ralentissement était inévitable. Le nombre des ouvriers ne s'était pas accru à la même cadence que celui des convertis, et qui plus est : un bon nombre parmi eux furent appliqués soit à l'administration, soit à la direction des œuvres, soit au professorat dans les deux séminaires. D'autre part, les constructions avaient exigé d'énormes dépenses, et l'entretien des écoles absorbait la plus grosse part des allocations. Les missionnaires étaient donc obligés de freiner les admissions au catéchuménat. Ils en profitèrent pour parfaire l'instruction de ces milliers de néophytes baptisés souvent trop hâtivement.

Voici l'état du personnel en 1910, année de la division :

Catholiques	72 531
Prêtres lazaristes européens	14
Prêtres lazaristes chinois	3
Prêtres indigènes chinois séculiers	23
Total	40
Grands séminaristes	8
Petits séminaristes	60
Religieuses chinoises (Joséphines)	34

L'ECOLE FRANÇAISE DE PAO-TING-FOU.

Lorsque Mgr Fabrègues arrivait à Pao-Ting comme directeur en 1905, il trouvait à la résidence une école française déjà en plein rendement. Voici quelle fut l'origine de cette œuvre. En 1901, lors de l'occupation par les troupes européennes de toute la province du Tche-Ly, en vue de pacifier le pays, un groupe d'une quinzaine de jeunes gens païens s'adressant aux soldats français, leur exprimèrent leur désir d'étudier la langue française. Le général Bailloud, qui commandait les troupes françaises, s'intéressa à cette suggestion et voulut y donner suite. Il pria l'un des aumôniers de la troupe, M. Clerc-Renaud, de commencer à enseigner le français à ces jeunes gens, dans une maison louée en ville.

De son côté Mgr Favier apprenant le fait, accueillit très favorablement cette entreprise et, en juillet 1901 envoya à M. Fabrègues un Frère tout spécialement destiné à prendre en charge cet embryon d'école. Les élèves affluèrent aussitôt et, à

la fin de la première année, il y avait cinquante élèves, dont quatre chrétiens. L'année suivante il y en avait soixante-dix.

En 1903, le nombre des étudiants croissant encore, un second Frère fut ajouté, puis un troisième en 1906. L'école avait un internat pour les chrétiens et ceux qui désiraient le devenir. Cette école était fréquentée par des jeunes gens de conditions fort diverses. L'enfant du mandarin y coudoyait le fils du paysan ou du petit commerçant. Pao-Ting étant la capitale de la province, les mandarins en expectative d'emploi s'y trouvaient nombreux et y demeuraient parfois de longues années avec leur famille. Aussi, parmi les élèves, il y avait des fils d'Intendant, de préfets et de sous-préfets.

A cet espoir de dignités pour les fils de mandarins, s'ajoutait le besoin de cadres pour l'exploitation du chemin de fer King-Han, entreprise franco-belge. En 1910, Frère Denis déclarait que déjà 683 élèves étaient passés par l'école.

Nous aurons à parler plus loin des transformations que subira cette école de français.

UN SECOND SÉMINAIRE INTERNE (NOVICIAT) DANS LE NORD.

Nous avons raconté en son lieu comment M. Boscat érigea le Séminaire interne et la maison d'étude à *Kia-Shing* dans le Tché-Kiang, en 1902. Or, ce séminaire prospéra pendant quelques années. Bientôt, on remarqua que les recrues venaient surtout des vicariats du Sud, tandis que ceux du Nord, dont pourtant les élèves étaient plus nombreux, en fournissaient de moins en moins.

M. Guilloux, Visiteur depuis 1905, qui avait travaillé de longues années dans le Nord, en était douloureusement étonné. De leur côté, les Vicaires apostoliques du Tche-Ly regrettaient fort que les vocations à l'état religieux fussent si rares parmi leurs élèves. On en ignorait la cause. Était-ce une certaine animosité qui a toujours existé entre les habitants de la Chine du Nord et ceux de la Chine du Sud ? N'était-ce pas plutôt une question de climat ? Celui du Sud est paludéen, tandis qu'au Nord, il est sec et plus sain. Quoi qu'il en soit de ces raisons, on eut la pensée de créer dans le Nord un second Séminaire interne. La question posée à Paris reçut une réponse favorable. Dans sa circulaire de 1909, M. Fiat annonçait que : « Les postulants du Nord de la Chine ayant beaucoup de difficulté à se faire au climat du Sud de *Kia-Shing*, nous avons été autorisés par le Saint-Siège à ouvrir un Séminaire interne dans le Tche-Ly. Là, en effet, nos trois vicariats comptent maintenant plus de 210 000 chrétiens et les vocations ecclésiastiques s'y manifestent en proportion du mouvement de conversions ; nous avons tout lieu d'y espérer également d'assez nombreuses vocations pour la famille de saint Vincent, et il s'agissait de les favoriser ».

Il fallait alors trouver un emplacement convenable pour la nouvelle maison de formation. A l'unanimité, ceux qui avaient

la charge d'en décider, regardèrent Chala comme tout particulièrement désigné pour cet établissement. Chala, que nous avons déjà décrit, se trouve en pleine campagne, quoique tout proche de la ville de Péking, et convient parfaitement à une maison de formation, à cause des grands et anciens souvenirs qui se rattachent à ce lieu.

Incontinent, d'importantes constructions furent ajoutées à celles qui déjà existaient et, au début de juin 1909, l'établissement était prêt pour recevoir les séminaristes venus de Kia-Shing et les nouvelles recrues du Nord qui allaient se présenter. Nous ne suivrons pas dans le détail l'histoire de ce séminaire, non plus que de celui de Kia-Shing, sinon pour dire en temps voulu les transformations qui y furent opérées.

DIVISION DE LA CHINE EN DEUX PROVINCES LAZARISTES.

Le démembrement du Séminaire de Kia-Shing en annonçait un autre plus important. C'était l'érection d'une seconde Province des Lazaristes en Chine : l'unique province de Chine se partageant désormais en deux : Chine septentrionale et Chine méridionale. Voici comment le Supérieur général annonce l'événement dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1911 :

« Nos Missions de Chine occupent une trop vaste étendue pour qu'un seul Visiteur puisse en faire régulièrement la visite canonique... C'est pourquoi, après en avoir délibéré avec mes vénérables assistants et nous être assurés de l'agrément du Saint-Siège..., nous avons érigé une Province dans le Nord et une autre au Midi. La première comprend les quatre vicariats du Nord avec la Maison de Chala, résidence habituelle du Visiteur.

« La seconde embrasse les deux vicariats du Tche-Kiang, les trois du Kiang-Si et la Maison de formation de Kia-Shing. M. Guilloux reste Visiteur de la Province du Sud et, de plus, est nommé directeur des Filles de la Charité de Chine qui, elles, ne forment qu'une seule Province. M. Fr. Desrumaux est nommé Visiteur de la Province du Nord ».

★

CHAPITRE XXI

LA PROVINCE DES LAZARISTES DU NORD

Un nouveau Vicariat prend naissance au Tche-Ly : le Vicariat du Tche-Ly Maritime (Tientsin). — Les chrétiens de Tientsin. — La Révolution de 1911 dans le Nord. — Péking. — Pao-Ting-fou. — Tientsin. — Entrevue de Mgr Jarlin avec le Président. — Espoirs conçus par les missionnaires. — Méthodes d'évangélisation. — La grande inondation de 1917. — Etat du Vicariat de Tcheng-Ting en 1919. — Etat du Vicariat du Tche-Ly Septentrional en 1913. — Attitude bienveillante du Gouvernement envers l'Eglise catholique. — Un nouvel hôpital à Péking. — Nouvelles désignations des Vicariats apostoliques. — Un missionnaire très actif. — Lettres de Mgr Jarlin à M. Lebbe. — Au début de la Révolution à Tientsin. — La presse catholique en Chine. — L'affaire de « Lao-Si-kai ». — La visite apostolique de Mgr de Guébriant. — L' « Aperçu Historique ». — Le Vicariat apostolique de Yong-Ping-fou. — Le petit séminaire. — Erection d'une nouvelle Province lazariste. — Le Vicariat de Pao-Ting-fou. — Les stations ou paroisses de Pao-Ting. — Une opération difficile et ingrate. — Erection de la Préfecture apostolique de Ly-Hsien. — Des œuvres nouvelles s'établissent à Pao-Ting. — Le Vicariat de Tcheng-Ting. — Le successeur de Mgr de Vienne : Mgr Schraven.

LE NOUVEAU VICARIAT DU TCHE-LY MARITIME OU DE TIENSIN.

Par Bref de Pie X (27 avril 1912) et, conformément au désir qu'en avait exprimé Mgr Jarlin, le Vicariat du Tche-Ly Septentrional donnait naissance à un nouveau Vicariat. Par un autre Bref du même jour, M. Paul Dumond était nommé évêque de « *Curubis* » et Vicaire apostolique du nouveau Vicariat, qui devait se désigner sous le nom de Tche-Ly Maritime.

M. Paul Dumond, né à Lyon le 2 avril 1864, reçu à Paris le 3 avril 1883, fut ordonné prêtre à Paris le 11 août 1888. Il arriva à Péking le 16 octobre 1888. Il était Vicaire général de Mgr Jarlin depuis sept années quand il reçut son élévation à l'épiscopat.

Mgr Dumond devait provisoirement s'installer à la paroisse de *Wang-Hai-leou* où se trouve l'église Notre-Dame des Victoires, tant de fois incendiée et toujours réédifiée, en attendant la construction d'une résidence épiscopale et d'une cathédrale. Mais les appartements étant insuffisants pour recevoir les invités à la cérémonie du sacre, on résolut de célébrer celle-ci au Pétang, et non à Tientsin.

Le 30 juin 1912 Mgr Jarlin, assisté de Mgr Fabrègues et de Mgr Geurts, donnait la consécration épiscopale à Mgr Dumond. Trois autres évêques y assistaient ainsi que 65 prêtres, des Frères Maristes, de nombreux séminaristes et une foule de

chrétiens. Le Ministre de France, M. de Margerie, rehaussait la cérémonie de sa présence.

Le District ecclésiastique de Tientsin avait pour centre administratif la ville elle-même et comptait alors environ 2 millions d'habitants, chiffre bien dépassé à l'heure actuelle. Cette préfecture comprend sept sous-préfectures. La ville en 1900 comptait 750 000 âmes (aujourd'hui plus de 1 700 000).

Tientsin est la ville la plus commerçante et industrielle de tout le nord de la Chine. Située à la jonction du fleuve Pei-Ho et du grand Canal, à une distance de 30 km de la mer, elle est devenue l'un des plus grands ports de Chine. Un quai de 2 km de longueur sur le bord du fleuve permet aux navires et aux jonques d'aborder, non pas cependant aux bâtiments de gros tonnages qui, eux, doivent mouiller en mer à une dizaine de kilomètres de l'embouchure.

Depuis 1900, la ville a complètement changé d'aspect. La cité antique formait un quadrilatère de 2 km de côté, clos de solides murailles de briques, qui ont été rasées en 1905. La cité débordait au nord et à l'est en deux faubourgs très peuplés. Le sud de la ville n'était qu'un vaste marécage à peu près inhabité. C'est précisément là que s'établirent les concessions étrangères concédées par le Gouvernement chinois selon un bail de 99 ans. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, la Belgique et le Japon entreprirent de gigantesques travaux. Il s'agissait d'approfondir le fleuve afin que les navires de grand tirant d'eau puissent aborder ; d'autre part, il fallait surélever le niveau du terrain marécageux pour préserver la future ville des inondations. On travailla donc au dragage du fleuve avec un outillage moderne, et par canalisation, on conduisit la vase tirée du fleuve sur le terrain marécageux. Les rayons du soleil faisaient le reste en desséchant le tout et rendaient ainsi possible la construction d'immeubles de toutes grandeurs.

Les concessions, bien délimitées entre elles, aboutissaient toutes sur le quai, tandis qu'à l'opposé, la plupart d'entre elles se prolongeaient en un terrain vague sans délimitation proprement dite. C'est ce qu'on désignait sous le nom de « extra concession » française par exemple, destinée à d'éventuelles constructions ultérieures.

Chaque concession était divisée en lots plus ou moins grands que les acheteurs privés, étrangers ou chinois, payaient à la Nation concessionnaire. Bien vite ces concessions se couvrirent de constructions de toutes sortes : banques, magasins, écoles, villas, habitations, etc. En 1912, une ville cosmopolite s'élevait auprès de la cité où en 1900, il n'y avait que mares et terrains vagues inhabités.

On le voit, ce Vicariat se trouve dans un milieu d'affaires. L'habitant, qu'il soit étranger ou qu'il soit Chinois, pense au gain d'abord ; aussi l'évangélisation de ce peuple sera assez malaisée et apportera au missionnaire des difficultés qu'il ne rencontrerait pas dans la campagne.

Cependant la population est composée en grande majorité de paysans, venus là pour trouver un emploi lucratif. La présence des Européens ne leur donnera pas toujours un spectacle édifiant assurément, mais d'autre part ceux-ci, par leurs institutions et leur organisation, leur donneront le sens de l'ordre et du progrès.

LES CHRÉTIENS DE TIENTSIN EN 1912.

L'évangélisation de ce district avait été fort lente avant 1900. Nous avons raconté ses pénibles débuts, comme aussi le tragique massacre de deux prêtres et de dix Filles de la Charité en 1870, qui eut pour effet de retarder beaucoup ses progrès. Enfin la tourmente de 1900 vint encore réduire le petit effectif des chrétiens du district. En 1903, on n'y trouvait à peine 3 000 baptisés. En 1912, le Vicariat comptait 34 000 chrétiens. Son clergé se composait de 19 prêtres dont 10 étrangers, les autres chinois. Jusque-là les vocations ecclésiastiques étaient très rares parmi ces néophytes. Aussi, la première œuvre de Mgr Dumond fut l'établissement très modeste d'un petit séminaire avec quinze théologiens et latinistes.

Il y avait en ville deux églises, l'une, importante, à *Wang-Hai-Leou*, l'autre, plus petite, sur la concession française, l'église Saint-Louis construite en 1901 ; un hôpital desservi par les Filles de la Charité ; un orphelinat tenu par les mêmes religieuses ; deux écoles prospères dirigées par les Frères Maristes ; enfin des écoles de fillettes tenues par des Joséphines venant de Péking.

LA RÉVOLUTION DE 1911 DANS LE NORD.

Résumons les événements. Le 29 décembre 1911, une assemblée provisoire se réunit à *Nan-Kin* et élit à l'unanimité Soun-Wen comme président temporaire de la République. Il accepta, tout en s'engageant à se démettre de cette charge aussitôt que le Gouvernement impérial aurait abdicé.

Le 12 février 1912, l'empereur Pou Yi abdique. Immédiatement Yuan-Che-Kai envoie à Soun-Wen le télégramme suivant : « La cause pour laquelle vous avez lutté pendant de longues années a maintenant triomphé... C'est avec plaisir que je rends hommage au nouveau régime. La monarchie a cessé d'être pour toujours. La République vivra à l'infini ! »

Comme il l'avait promis, Soun-Wen donna sa démission de Président provisoire, et exhorta l'assemblée nationale de Nankin à élire Yuan-Che-Kai Président. Celui-ci fut en effet élu à l'unanimité le 15 février 1912 Président de la République chinoise.

Le gouvernement républicain avait encore une étape difficile à franchir : c'était l'opposition des militaires. Nous ne disons pas opposition de « l'armée », comme s'il y eut deux partis dans celle-ci : un pour la monarchie, l'autre pour la république. C'était beaucoup plus prosaïque.

Dès le début du mouvement révolutionnaire, il fallut recruter des troupes. Alors on enrôla sans aucun discernement des gens de toutes conditions, y compris des aventuriers et des brigands de profession. Etre bien vêtus en hiver, être certains d'avoir de quoi se nourrir en toute saison, avoir en outre la perspective d'obtenir avec leur maigre solde, quelques autres bénéfices accidentels, comme des occasions de pillages, ne déplaisait pas à ces gens-là.

Mais aussitôt que la République fut proclamée, on voulut licencier la plus grande partie de ces soldats devenus inutiles, et les renvoyer dans leurs foyers. Ceux-ci estimaient qu'ils allaient y perdre : ils voulurent s'indemniser avant de partir. De là des scènes de pillages et d'incendies auxquelles ils se livrèrent en plusieurs grandes villes comme Péking, Pao-Ting et Tientsin.

PÉKING.

La capitale fêta, le 29 février 1912, la naissance de la République : le bruit des pétards résonnait sans arrêt dans tous les quartiers, quand, vers le soir, vint s'y ajouter le crépitement de la fusillade. Des troupes fidèles à l'Empire s'étaient mutinées et quittaient leur caserne pour aller piller en ville. Le bruit courut plus tard qu'ils avaient reçu pour consigne : ne tuez personne, ne touchez pas aux Européens, ni aux églises.

A coups de fusils tirés en l'air, ils terrifiaient et mettaient en fuite les propriétaires des plus riches magasins, faisaient main basse sur l'argent et les objets de leur choix, puis mettaient le feu aux bâtiments. La première nuit, ils pillèrent ainsi la longue avenue nord-sud, à l'est de la ville, et le lendemain celle de l'ouest. Le surlendemain, le général Ma-Yu-Koun, appelé de Tong-Cheou par Yuan-Che-Kai, arriva en ville avec des troupes fidèles et eut tôt fait de mettre en fuite ces bandes de pillards.

PAO-TING-FOU.

Celui qui écrit ces lignes était présent quand le 29 février, eut lieu à Pao-Ting la grande parade de l'inauguration de la République.

On put remarquer que l'enthousiasme n'était pas grand parmi la foule. Bientôt on apprend qu'un vif mécontentement règne parmi la troupe, qui pourtant avait défilé dans les rues. Le lendemain, 1^{er} mars, après une dispute entre révolutionnaires et soldats, ceux-ci se mettent en révolte.

Des coups de feu de plus en plus nombreux s'entendent de toutes parts. Des habitants se mettent à fuir avec leurs bagages. A la résidence épiscopale, on se hâte de barricader l'unique porte d'entrée. Des sacs de sable, des tas de briques qui se trouvaient là pour de futures constructions, furent utilisés pour barrer les avenues et passages de l'intérieur. Peu à peu, un calme relatif renaît. Les salves ont cessé.

Les Mandarins se cachent, plusieurs viennent se réfugier chez nous. Dans l'après-midi, un petit officier se présente avec une missive disant : « Ne craignez rien, si cette nuit on fait du bruit en ville, n'intervenez pas ; que vos gardes ne tirent pas, et votre établissement sera protégé ».

Vers 7 heures du soir, les militaires brûlent la porte de l'Est de la ville. Les policiers qui étaient à l'intérieur, leur ouvrent la seconde porte. Le pillage de la ville va commencer. Aussitôt 7 000 à 8 000 soldats entrent en ville. Quelques centaines seulement portent fusil et baïonnette et tirent sans arrêt, tandis que les autres enfoncent boutiques et magasins et font main basse sur toutes sortes de marchandises. Des chars préparés d'avance reçoivent les chargements de butin. Quand le pillage est à peu près achevé, ils incendient les maisons. Du haut du clocher, nous apercevons les incendies s'allumer les uns après les autres comme une traînée de flambeaux longeant les rues bordées de magasins. Dès qu'il fit jour, la plupart des soldats s'enfuirent dans la campagne avec leur butin ; d'autres auxquels se joignaient des gens de la ville pénétraient dans les boutiques et arrière-boutiques et s'emparaient d'objets de moindre valeur que les premiers avaient négligé d'emporter.

Le 3 mars, on ne voyait plus de militaires et très peu de policiers, lesquels passifs, ne faisaient rien pour empêcher le pillage. Le 4 mars, le ministre de France, inquiet sur le sort de la Mission catholique de Pao-Ting, dont la rumeur avait rapporté la destruction, envoya son premier secrétaire avec quarante soldats français. Après entente de leur commandant avec Mgr Fabrègues, les soldats quittèrent la gare et entrèrent en ville au son du clairon, se restaurèrent gaiement à la résidence, puis regagnèrent Péking dans la soirée. Leur court séjour donna confiance aux citadins et, les jours suivants les fugitifs rentrèrent et le calme se rétablit.

La Mission a été certainement préservée par des ordres venus de haut. Mais dans quel but Yuan-Che-kai a-t-il permis, ou peut-être commandé ce pillage organisé ? Sa politique était si tortueuse qu'il ne nous est pas possible d'en deviner les secrets ressorts.

TIENTSIN.

Nous n'en dirons presque rien, car tout s'est passé en dehors des concessions européennes. On s'est battu, il y a eu du pillage, mais aucune boutique chrétienne ne fut touchée. L'église de *Wang-Hai-leou*, qui se trouve loin des concessions en plein quartier chinois, est demeurée absolument indemne.

ENTREVUE DE MGR JARLIN AVEC LE PRÉSIDENT YUAN-CHE-KAI.

Nous ne pouvons passer sous silence l'entrevue du Vicaire apostolique avec le nouveau Président de la République. Le

Président accueillit l'évêque avec la plus grande affabilité ; il s'informa avec intérêt des œuvres catholiques, du nombre des chrétiens et déclara que, sous le nouveau régime, la plus grande liberté religieuse serait accordée, et que toutes les fonctions, tant civiles que militaires, seraient accessibles à tous les citoyens, quel que soit le culte qu'ils professent.

ESPOIRS CONÇUS PAR LES MISSIONNAIRES.

Le passage du régime impérial au régime démocratique en Chine avait en somme coûté moins de sang que dans la plupart des nations qui ont secoué le joug monarchique. Mais le régime nouveau n'était pas une véritable République ; il en avait le nom, mais non la réalité. Les missionnaires s'en doutaient un peu. Et pourtant, ils se réjouissaient de constater dans l'esprit des chinois un sincère désir de progrès, et une orientation marquée vers une civilisation se modelant sur celle de l'Occident, et en même temps, une plus grande largeur de vue dans leurs relations avec les autres nations ; attitude qui tranchait avec l'étroitesse d'esprit et la méfiance qui, depuis tant de siècles avaient privé la Chine des avantages qu'une sage collaboration lui aurait apportés. D'ailleurs les missionnaires caressaient l'espoir que, dorénavant la propagation de l'Évangile se ferait plus assurée et plus rapide.

MÉTHODES D'ÉVANGÉLISATION.

Les missionnaires n'ont qu'un but : propager le Message du Christ. Pour atteindre ce but ils doivent employer les moyens les plus aptes, selon les circonstances de lieu et de temps. Toutefois dans un même pays et dans le même temps, il arrive que tous les ouvriers évangéliques ne prennent pas des moyens identiques car, s'ils font partie de différents groupes, sociétés ou congrégations, interviennent aussi la formation et l'esprit qu'ils ont reçus dans ce groupe dont ils font partie.

Dans cette région du Nord de la Chine qui a donné dans un temps très court — environ une vingtaine d'années — de si nombreuses conversions au catholicisme, surtout dans le Vicariat du Tche-Ly Septentrional et les deux qui y ont pris naissance, le Tche-Ly Central et le Tche-Ly Maritime, la méthode employée était une méthode de circonstances, qui ne pouvait durer longtemps, ni être mise en usage ailleurs. La voici. Quand Mgr Jarlin fut envoyé à Pao-Ting comme directeur de ce District, il trouva à Tong-Lu et dans les environs un mouvement de conversions assez prononcé.

Il fit tout de suite le possible pour le seconder. Pour ce faire il établit des écoles de catéchumènes pendant l'hiver, saison morte, époque où les villageois ne sont pas occupés par leurs travaux champêtres. A proximité de l'école était une cuisine qui préparait les repas pour les catéchumènes étudiant le catéchisme ; de sorte que ceux-ci n'avaient pas à se préoccuper de

leur nourriture et pouvaient ainsi étudier et suivre les leçons du catéchisme à longueur de journée. C'était une innovation, un essai qui n'avait jamais été tenté d'une manière aussi générale. Toutefois les frais exigés par cette méthode étaient considérables.

Les résultats furent immédiats : les néophytes, mieux instruits et mieux formés parce qu'ils avaient prié en commun, devenaient de bons chrétiens.

Après la tourmente de 1900, le mouvement vers le catholicisme s'amplifia, nous l'avons vu, dans des proportions imprévues. Mgr Jarlin, coadjuteur et successeur de Mgr Favier, n'oublia pas sa méthode employée à *Tong-Lu*. Il la suggéra à ses missionnaires. La question des dépenses n'était pas un obstacle, car la Mission venait de recevoir l'indemnité des Boxeurs.

« Cet argent, disait Mgr Jarlin, ne nous a pas été donné pour construire de coûteuses cathédrales, encore moins pour capitaliser. Il nous a été accordé pour compenser nos pertes matérielles. Cet argent n'est pas à nous, il doit retourner aux Chinois de la manière la plus avantageuse pour eux ; et quoi de plus avantageux pour eux que leur conversion à la vraie foi ! » Aussi, dit-il à ses missionnaires : « Achetez des sacs de millet et nourrissez vos catéchumènes, nous vous donnerons l'argent nécessaire. Ainsi firent les missionnaires dans les premières années après 1900. Mais bientôt ceux-ci se trouvèrent surmenés, débordés littéralement par des occupations très matérielles. Chaque résidence, chaque chrétienté du dehors exigeait un personnel nombreux pour ravitailler les écoles, leur fournir le combustible. Les achats incombait à des intermédiaires et ne se faisaient pas sans coulage et autres abus. La surveillance de chaque école ne pouvait être faite par le prêtre, qui réussissait à peine à les visiter à la hâte, une fois par semaine. Les examens des candidats au baptême et l'administration de ce sacrement prenaient déjà son temps en bonne partie.

Mgr Jarlin comprenait très bien que cette méthode employée à une si grande échelle, dépassait les forces des missionnaires. Mais il ne voulut pas se résigner à ralentir le mouvement. Alors, il se rangea, quoiqu'à regret, à la proposition que lui firent quelques prêtres : c'était de donner à chaque catéchumène une aumône pécuniaire compensatrice avec laquelle il se procurerait lui-même sa subsistance. Et comme le catéchisme chinois en usage se compose de quatre parties, le catéchumène recevrait une piastre par partie récitée de mémoire. Ainsi, le missionnaire serait délivré du souci que la préparation de la nourriture lui imposait, et pourrait s'occuper davantage de la préparation des candidats au baptême.

Cette dernière méthode devint bientôt générale dans le Vicariat. Elle avait aussi ses inconvénients. En principe, ne devait être baptisé que celui qui, ayant les dispositions morales nécessaires savait, au moins grosso modo les quatre parties du catéchisme. La pratique démontra qu'un très petit nombre seulement

arrivaient à remplir le programme ; les autres parvenaient à peine à la deuxième partie ou à la troisième.

De bons missionnaires, surtout parmi les plus âgés, hésitaient à user de ce stimulant efficace, mais dangereux, disaient-ils, parce que la distribution des aumônes ne pouvait se faire que par des intermédiaires, le prêtre lui-même ne pouvant s'en charger. De là, danger de cupidité de la part des personnes interposées qui étaient parfois des catéchumènes entendus aux affaires. D'aucuns craignaient que, surtout dans les villages nouvellement ouverts à la foi, ces foules de néophytes, n'ayant pas eu sous les yeux la pratique chrétienne exercée par les anciens fidèles, ne devinssent jamais que des demi-chrétiens. D'autres désiraient que les néophytes reçussent une formation plus complète dans des écoles spécialement érigées à cet effet.

Mgr Jarlin ne l'entendait pas ainsi. « Ils viennent à nous, disait-il ; recevez-les ; la première génération ne sera pas fervente, soit ; il y aura des défections, il n'en faut pas douter ; mais la seconde vaudra mieux ». Selon le plan de l'évêque, il fallait aller à la masse. « Aux uns incombe le rôle de poser les fondements de l'édifice ; aux autres, le soin d'y mettre la faite ». La base qu'il voulait c'était une masse compacte, à peine dégrossie, mais apte au perfectionnement : lui, voulait fournir le bloc ; aux successeurs de le tailler et de le polir. Telles étaient les déclarations qu'il opposait aux critiques venant de l'intérieur et de l'extérieur du Vicariat.

Pour ne pas revenir sur cette question disons tout de suite que Rome n'a jamais ni *directement ni indirectement blâmé la méthode* de Péking (1).

Il n'est pas très facile de mener le récit d'une Mission particulière sans empiéter sur la voisine ou sur une autre, quand souvent les chefs qui sont à leur tête sont transférés de l'une à l'autre, ou même permutés. C'est pour cette raison que nous quittons pour un moment le Tche-Ly Septentrional, pour parler du Tche-Ly Occidental.

LE VICARIAT DU TCHE-LY OCCIDENTAL (TCHENG-TING).

Nous avons vu au chapitre précédent comment le Kiang-Si Méridional fut privé de son chef à un moment difficile. Mgr Coqset, transféré au Tche-Ly Occidental, s'y rendit juste au moment où cette crise débutait au Kiang-Si.

Sitôt arrivé à *Tcheng-Ting*, il voulut visiter entièrement son nouveau champ de travail. Il se fit accompagner dans la tournée pastorale qu'il entreprit, par un ancien missionnaire qui connaissait bien le Vicariat, M. Morelli. Après avoir visité le District de

(1) En juin 1932, un an avant la mort de Mgr Jarlin, Mgr Montaigne, son coadjuteur, admis en audience par le Souverain Pontife, lui exposait longuement aussi exactement que possible, l'œuvre de Mgr Jarlin. Pie XI ayant écouté et réfléchi dit : « Mgr Jarlin a eu raison de faire ce qu'il a fait ».

Tchao-Tcheou, le meilleur parmi les bons, il fut conduit dans celui de *Shun-Teh*. Ce fut une déception. « Quelle différence dit l'évêque à son compagnon, avec ce que nous avons vu ! Là-bas c'était la vie ; ici, c'est la mort » ! — « Non, répondit le compagnon, ce district vient de naître, puis le pays est très pauvre. Je dois dire aussi que ce district est très éloigné du centre administratif et qu'il a été un peu négligé ». — « Eh bien, dit l'évêque, je suis aussi Vicaire apostolique de *Shun-Teh*. Je vous en nomme le directeur, et les moyens nécessaires vous seront accordés.

Ainsi fut fait. On divisa le district en trois centres de mission et on établit 80 écoles dans les villages qui les avaient demandées. Ce fut le début d'un beau mouvement de conversions, en 1900 on y trouvait 2 000 chrétiens ; en 1908 ils étaient 5 000.

Bientôt on établit à *Shun-Teh* une maison de Filles de la Charité qui, dans la suite devait prendre un grand développement. Comme ailleurs la Boxe, loin de faire mépriser la religion chrétienne, avait attiré l'attention des païens. Du reste les nombreuses conversions opérées à Péking n'étaient pas ignorées à *Tcheng-Ting*. Les voisins cherchèrent à imiter les méthodes des missionnaires du Nord ; mais ils n'allèrent pas jusqu'à la méthode de l'aumône. Mgr Coqset conseilla à quelques missionnaires de nourrir les catéchumènes pendant le temps de leurs études, afin de les préparer plus vite au baptême.

C'était une sorte de préparation intense, et on put ainsi baptiser, en deux ou trois ans, plusieurs milliers d'adultes. Cependant les ressources de ce Vicariat ne permirent pas de continuer à nourrir les catéchumènes, et l'on revint à l'ancienne méthode.

A la fin de 1914, Mgr Coqset subit une violente attaque d'apoplexie ; la guérison fut lente et incomplète. Parfaitement conscient de son état, il comprit que ses jours étaient comptés ; du reste il approchait de 70 ans. Alors il demanda à Rome et obtint un coadjuteur. Ce fut M. de Vienne.

M. Jean de Vienne, né à Douai (Nord) le 2 avril 1877, reçu à Paris le 9 mars 1895, ordonné le 9 juin 1900 à Paris, arriva à Shang-Hai le 16 mars 1901 et fut placé au Tche-Ly Septentrional. Après s'être initié au ministère des missions, il fut successivement professeur et directeur du Séminaire diocésain non encore divisé. Quand le Séminaire fut sectionné en Grand et Petit, M. de Vienne fut placé à la tête du Grand Séminaire. Peu après, après un nouveau stage missionnaire comme directeur du district de King-Tong, il venait d'être nommé directeur du Séminaire interne à Chala, quand il reçut le Bref de Rome, daté du 10 août 1915, le nommant évêque d'« Abrytus » et coadjuteur de Mgr Coqset. Il fut sacré à *Tcheng-Ting* par Mgr Jarlin le 21 novembre 1915.

Dès ce moment, l'état de santé de Mgr Coqset s'aggravant, toute la conduite du Vicariat retombait sur Mgr de Vienne. Le 4 février 1917, Mgr Coqset succombait à une dernière attaque.

Mgr de Vienne continua avec succès l'œuvre si bien com-

mencée. Son zèle ardent et son humilité lui gagnèrent tous les cœurs. Il avait la parole facile et conversait familièrement avec tous ceux qui l'abordaient, surtout avec les moins bien partagés de la nature.

LA GRANDE INONDATION DE 1917.

Après un temps très sec, en juillet 1917, commencèrent à tomber des pluies torrentielles durant plusieurs jours sans interruption. Bientôt fleuves et rivières sortirent de leur lit et étalèrent leurs eaux dans l'immense plaine du Tche-Ly. Ce fut une catastrophe épouvantable par son étendue. Les inondations ne sont pas rares en Chine, elles sont mêmes annuelles dans le bassin du *Hoang-Ho* (Fleuve Jaune) qui, à peu près chaque année, ici ou là, sort de son lit trop peu profond et déverse ses eaux dans les campagnes. Alors le sinistre n'affecte que quelques sous-préfectures. En 1917, non seulement les grands fleuves, mais les plus petits cours d'eau, dont une bonne partie sont à sec presque toute l'année, ne purent contenir l'eau d'une pluie si abondante et si prolongée ; de sorte que des pays qui n'avaient jamais vu d'inondation se sont trouvés couverts d'eau. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareille calamité. Les rapports des missionnaires parvenus dans les centres de missions notent tous : « Notre pays est sous l'eau, ainsi que les environs. Les communications étant bientôt coupées, chacun croit que l'inondation n'affecte que sa région. Or, il en était de même fort loin.

Tous nos Vicariats du Nord eurent à essayer des pertes considérables. La ville de Péking légèrement surélevée, seule ne fut pas submergée, mais tous les districts du sud de la capitale furent plus ou moins sous les eaux.

D'une relation que fit Mgr de Vienne sur l'inondation de son propre Vicariat, nous extrayons ces quelques lignes : « Pour donner une idée de la force des eaux, il suffit de dire que la voie ferrée qui traverse notre Mission sur une longueur de 200 km, a été coupée en plus de cent endroits, et que de magnifiques et énormes ponts de fer ont été emportés par les eaux. Soit par la pluie, soit par le débordement des cours d'eau je puis dire que tout le Vicariat a été inondé... Pendant de longs jours il me fut impossible de communiquer avec les missionnaires de l'extérieur. Enfin, peu à peu, les lettres arrivèrent m'annonçant les mêmes nouvelles de tous les points du Vicariat.

« C'est un missionnaire qui a été surpris par les pluies dans les montagnes : « Quinze jours de déluge, et des fleuves « à traverser plus de vingt fois. Des villages entiers sont « détruits et beaucoup de gens noyés... des terres enlevées et « remplacées par de gros blocs de pierre que l'on entendait « rouler avec fracas... » Il parle d'un village de 500 familles réduit à 30... Le mandarin de *Ou-Ki* a trouvé dans un seul endroit 1 700 cadavres de gens noyés. C'est encore un prêtre

chinois qui réside à 120 km et qui m'envoie un courrier : « Ne « pouvant plus nourrir ma mule, je vous l'envoie »... »

Nous pourrions citer des rapports semblables de *Pao-Ting* et de *Tientsin*, mais ce que nous avons dit suffit pour déclarer que les calamités naturelles prennent souvent en Chine des proportions de cataclysmes. Le Gouvernement fit un emprunt pour subvenir aux plus pressants besoins de la population. Survieudront bientôt en 1920 et en 1923 deux époques de famine où nous verrons les Nations étrangères, notamment l'Amérique, établir une Société de secours permanente qui sauvera des milliers de personnes. Il est inutile de dire que, en temps de semblables épreuves, nos « Maisons de Miséricorde » dirigées par les Filles de la Charité ont toujours été les premières à soulager les sinistrés de toute sorte.

Mgr de Vienne a laissé également un rapport détaillé sur les œuvres des Filles de la Charité à *Tcheng-Ting*, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici ; nous y verrions comment la notable charité de la Supérieure, Sœur Guerlain a su soulager tant de misères humaines durant de longues années et, évidemment dans les temps de calamités exceptionnelles si fréquentes en Chine.

Le Vicariat de Tcheng-Ting, déjà si éprouvé par les inondations eut à souffrir l'année suivante d'une terrible épidémie : le typhus exanthématique qui eut sans doute pour cause l'insalubrité des habitations demeurées humides après les inondations. Quatre décès en quinze jours attristèrent la Mission ; ceux de MM. Lemoine et Fiandin, du Frère Pénen et de la Sœur Fielding. Une autre épreuve allait s'abattre sur ce Vicariat : le prochain départ de son jeune et ardent Vicaire apostolique.

Mgr Jarlin avait besoin d'être aidé dans sa lourde charge. Il sollicita la Sacrée Congrégation de la Propagande de lui donner un coadjuteur. Par décret du 2 avril 1919, Rome nomma Mgr de Vienne, coadjuteur de Mgr Jarlin. C'est à grand regret que chrétiens et missionnaires de Tcheng-Ting virent partir leur cher Pasteur qui, de son côté, faisait un douloureux sacrifice en les quittant. La vacance de ce siège durera deux longues années.

ETAT DU VICARIAT DE TCHENG-TING-FOU EN 1919

Population chrétienne	70 875
Prêtres européens	20
Prêtres indigènes	40
Chrétientés	855
Résidences de missionnaires	19
Eglises proprement dites	86
Chapelles et oratoires	550
Grands séminaristes	17
Petits séminaristes	112
Maîtres d'écoles	285
Maîtresses d'écoles	276
Collèges	22

Elèves de ces collèges	700
Catéchuménats masculins	170
Catéchuménats féminins	144
Baptêmes d'adultes	1 753

★

Revenons maintenant au *Tche-Ly Septentrional* pour y suivre les progrès accomplis dans ce Vicariat qui, bien qu'amputé par deux démembrements, n'en reste pas moins le plus grand, par le nombre de ses chrétiens.

Commençons par donner un état de cette Mission immédiatement après la séparation des deux Vicariats de *Pao-Ting* et de *Tientsin*, c'est-à-dire en l'année 1913

ETAT DU VICARIAT DU TCHE-LY SEPTENTRIONAL (PÉKING) EN 1913

Population catholique	133 515
Baptêmes d'adultes	37 465
Prêtres lazaristes européens	23
Prêtres lazaristes chinois	9
Prêtres séculiers européens	6
Prêtres séculiers chinois	35
Grands séminaristes	37
Petits séminaristes	131
Filles de la Charité européennes et chinoises.	40
Joséphines, religieuses indigènes	65
Frères Maristes européens	29
Frères Maristes chinois	17

Quatorze collèges, dont quatre écoles normales, cinq de langues et sciences européennes, cinq d'études des classiques chinois, qui instruisent 970 étudiants des deux sexes. Dans 1 990 écoles d'enfants, l'enseignement est donné à 48 900 filles et garçons.

ATTITUDE BIENVEILLANTE DU GOUVERNEMENT
ENVERS L'EGLISE CATHOLIQUE.

Les déclarations libérales faites par Yuan-Che-kai à l'évêque de Péking, lors de sa prise de possession du pouvoir, n'ont pas été lettre morte. Le Gouvernement a tenu sa parole. Il avait proclamé que le fait d'être catholique ne serait plus un obstacle à l'accès aux charges publiques. Or, pour en arriver là, le Gouvernement devait nécessairement supprimer une coutume invétérée, qui avait force de loi dans tous les établissements de l'Etat : c'étaient les actes superstitieux que devaient accomplir tous les élèves des écoles et Universités à certains jours déterminés, comme aussi tous les fonctionnaires publics plusieurs fois au cours de l'année.

C'est pourquoi le ministère de l'Instruction publique publia le 3 septembre 1912 une ordonnance qui stipulait : « Les cérémonies pour l'anniversaire de la naissance de Confucius et pour la rentrée des classes, ne comprendront ni adorations, ni genuflexions, ni d'autres rites religieux ». De ce fait, une porte jusqu'ici fermée, se trouvait ouverte à la jeunesse chrétienne.

UN NOUVEL HÔPITAL A PÉKING.

Plusieurs hôpitaux avaient été ouverts à Péking depuis l'année 1900, et nous ne parlerions pas de celui-ci, s'il n'avait quelque relation avec la Mission de Péking. Nous lisons dans l'*Echo de Tientsin* de cette époque :

« Un nouvel hôpital, l'« *Hôpital Central* » vient de se construire à Péking en bordure de la rue qui se dirige vers Chala. Les frais de l'installation (300 000 \$) sont couverts en partie par le Gouvernement, en partie par des dons privés. Le service de santé sera assuré par des médecins chinois formés selon les méthodes européennes ; et les divers services fonctionneront sous la direction des Filles de la Charité ».

L'inauguration officielle de l'hôpital eut lieu le 27 janvier 1917, sous la présidence de M. Tsao-Jou-linn, ministre des Communications. Y assistaient Mgr Jarlin, M. Lou-Tseng-tsiang, ministre des Affaires étrangères — qui bientôt se fera bénédictin — et beaucoup d'autres personnalités. Plusieurs discours furent prononcés. Notons en bref les paroles de Mgr Jarlin : « Regardez et voyez... il n'est pas besoin de parler, les choses dont nous sommes témoins en disent assez par elles-mêmes... Nous pensions peut-être nous, Européens, que le sentiment de la charité n'existait pas en Chine... regardez et voyez ce qui a été fait par l'initiative de quelques particuliers, pour soulager ceux qui souffrent. On dit que la Chine est en retard sur les autres nations... regardez et voyez si l'œuvre qui paraît accuser ce retard... Saluons la Nouvelle Chine »...

Disons, pour ne pas y revenir, que le médecin-chef de l'Hôpital Central fut longtemps le Docteur Song de Mongolie, excellent catholique, qui, en 1938, lors de l'occupation japonaise, dut quitter l'hôpital ainsi que les Filles de la Charité. L'Hôpital Central fut ensuite annexé à l'Institution Rockfeller américaine.

NOUVELLES DÉSIGNATIONS DES VICARIATS.

Une réforme depuis longtemps souhaitée par les missionnaires consistait à donner aux circonscriptions ecclésiastiques des dénominations officielles plus convenables que celles qui étaient en usage. Déjà nous avons parlé de cette anomalie et nous n'y revenons pas. Il nous suffit de savoir que la Sacrée Congrégation de la Propagande décréta en 1920 que désormais toutes les circonscriptions ecclésiastiques porteront le nom de la ville où réside l'Ordinaire du lieu, Vicaire apostolique ou Préfet apostolique.

Voici donc comment depuis cette date, se désignent nos Vicariats apostoliques de Chine. Les futures divisions seront dorénavant toujours désignées par le nom de la ville résidentielle.

PROVINCE LAZARISTE SEPTENTRIONALE

Ancien nom	Nom actuel	Province Civile
Tche-Ly Septentrional.	Péking.	Ho-Pei.
Tche-Ly Oriental.	Yong-Ping-Fou.	Ho-Pei.
Tche-Ly Occidental.	Tcheng-Ting-Fou.	Ho-Pei.
Tche-Ly Central.	Pao-Ting-Fou.	Ho-Pei.
Tche-Ly Maritime.	Tientsin.	Ho-Pei.
PROVINCE LAZARISTE MÉRIDIONALE		
Kiang-Si Septentrional.	Kiou-Kiang jusqu'en 1924 ensuite Nan-Tchang.	Kiang-Si.
Kiang-Si Méridional.	Yu-Kiang.	Kiang-Si.
Tche-Kiang Oriental.	Ki-Nan.	Kiang-Si.
Tche-Kiang Occidental.	Ning-Po.	Tche-Kiang.
	Hang-Tcheou.	Tche-Kiang.

UN MISSIONNAIRE TRÈS ACTIF.

Après la tourmente de 1900, le Vicariat de Péking reçut de Paris au cours des deux années 1901 et 1902, onze missionnaires, dont quelques-uns n'avaient pas encore reçu la prêtrise. Parmi ceux-ci se trouvait M. Lebbe, qui débarqua à Shang-Hai le 16 mars 1901 en compagnie de M. de Vienne, prêtre depuis le 9 juin 1900, et de M. Joseph Gâté, diacre séculier.

M. Vincent Lebbe, né à Gand (Belgique) le 19 août 1877, reçu à Paris le 5 novembre 1895, y fit ses vœux le 7 novembre 1897, et commença ses études ecclésiastiques à Saint-Lazare.

Bien doué, causeur infatigable, il ne tarda pas à se faire remarquer parmi ses condisciples. On était alors en pleine crise moderniste. Une certaine inquiétude régnait parmi les étudiants. Rome n'avait pas encore parlé. On discutait ; quelques-uns penchaient en faveur de Loisy. Frère Lebbe en était, et comme il parlait beaucoup et aimait la dispute, il causa du trouble autour de lui. Ses Supérieurs jugèrent bon de lui faire changer de milieu et l'envoyèrent achever ses études à Dax. Mais là aussi, ses idées avancées et son esprit critique et insinuant plurent à quelques-uns de ses condisciples, et ainsi se créa le « parti Lebbe », qui donna du fil à retordre aux professeurs. Le clan préparait d'avance les questions que chacun devait poser à tour de rôle au professeur. Un jour, celui-ci agacé et n'y tenant plus, invita le Frère Lebbe à venir prendre sa place sur l'estrade. Lebbe y monta sans hésiter et débita ses thèses avec aplomb. C'en fut assez pour se faire rappeler à Paris au début de l'année 1900.

Sur ces faits, le Supérieur de Dax, M. Vernière, remit les choses sous leur vrai jour, et expliqua qu'il était urgent, pour le bien de la Communauté de Dax, d'en éloigner cet étudiant turbulent. Ce qui eut lieu, et l'incident fut clos.

Cependant ce frère paraissait avoir du talent et être bien doué pour l'étude. On pensa à Paris qu'un séjour à Rome dans notre Séminaire international, donnerait une meilleure orientation à ses idées. Il y fut envoyé pour la rentrée d'octobre 1900. Mais, pour cause de maladie, dit-on, il ne suivit pas les cours d'Université.

Sur ces entrefaites, Mgr Favier, aussitôt que le calme fut rétabli à Péking après la Boxe, fit un voyage en Europe en vue surtout de recruter du personnel pour sa Mission de Péking. A Paris, on lui proposa Frère Lebbe, qui avait à peu près achevé ses études. L'évêque accepta, et l'intéressé acquiesça, avec joie.

A peine arrivé à Péking, Frère Lebbe se mit à étudier la langue chinoise avec acharnement, et il y réussit avec un succès étonnant. Doué d'une mémoire remarquable, aimant à causer avec n'importe qui, il se l'assimila si bien qu'après quelques mois de séjour à Péking, il pouvait entretenir une conversation en chinois. Ordonné prêtre le 27 octobre 1901, il fut chargé de faire quelques cours au séminaire du Pétang. Dans une de ses premières leçons, il dit aux séminaristes que le « Traité de l'Eglise » était un « cercle vicieux ». M. Guilloux, apprenant le fait, préféra se séparer de son collaborateur. M. Lebbe fut envoyé comme Vicaire dans le District du King-Tong, dont le directeur était M. Scipione, confrère italien. M. Lebbe y travailla avec tout son zèle ; il se mettait au courant des us et coutumes, causant avec tous ceux qu'il rencontrait, et se donnait à cœur joie aux travaux du ministère.

Déjà ses confrères avaient remarqué chez lui des particularités qui donnaient à supposer de sa part un désir de popularité. Evidemment, il n'était plus question de discussions sur le modernisme ; les missionnaires avaient d'autres soucis : il s'agissait pour eux d'évangéliser les Chinois et ce thème suffisait pour alimenter les conversations, au cours desquelles M. Lebbe émettait des théories assez étranges ; mais comme il ne fit qu'un court séjour dans ce district, on n'y attacha pas d'importance ; de sorte qu'il y laissa l'impression d'un missionnaire zélé. Il y avait en lui en effet, l'étoffe d'un bon missionnaire. Ses dons naturels servaient d'écran à ses originalités. Mgr Jarlin lui faisait confiance et le nomma en 1903, directeur du District de Tchou-Tcho, sur la voie ferrée à mi-chemin de Pao-Ting.

Arrivé à ce poste, M. Lebbe crut pouvoir agir avec plus d'indépendance qu'au *King-Tong* sous les yeux de son Directeur. Bien qu'il ne restât que trois années à *Tchou-Tcho*, il y montra sa tendance à se mêler d'affaires qui n'avaient aucun rapport avec la religion et cela, sans l'avis de son évêque. C'est ainsi qu'il s'attira un blâme de la part de Mgr Jarlin dans une affaire de procès. « Vous avez très mal fait, lui écrit-il, le 16 août 1905, d'envoyer au mandarin la liste des coupables. Vous avez assumé un rôle qui ne doit jamais être le nôtre. Le mieux était de ne

rien écrire ; mais enfin, puisque vous vouliez protéger ce riche, vous pouviez vous contenter — et si vous en étiez bien sûr — de dire qu'il était innocent.

« Un point c'est tout... Mais enfin, pourquoi ne pas m'écrire auparavant ?... »

« Si on m'avait donné connaissance de ces démarches, je vous aurais donné l'ordre d'y couper court »...

Une autre fois, le 14 décembre 1905, Mgr Jarlin lui donne un conseil : « Faites votre possible, quand vous quittez votre résidence pour longtemps, de m'en informer... que chez vous, on sache où vous trouver »...

Il faisait fréquemment des voyages à Péking, non pas tant pour voir son Supérieur, que pour faire des visites aux prêtres chinois ou aux séminaristes pendant leurs récréations ou leurs sorties, les entretenant de beaucoup de choses, et déjà les excitant contre tout ce qui n'est pas chinois, lui étant plus Chinois que les Chinois eux-mêmes.

Il avait érigé à sa résidence de *Tchouo-Tcho* une école primaire supérieure moderne, sur laquelle flottait le drapeau impérial et, au lieu de visiter ses chrétientés et ses écoles de catéchumènes, il se fit l'un des professeurs de cette école toute païenne, comptant une centaine d'élèves vêtus d'un uniforme fourni par le Directeur. Trois ans après, lorsqu'il fut placé à Tientsin, l'école tomba, mais les élèves eurent au moins la satisfaction d'avoir été habillés à bon compte.

Il dépensait énormément et, à la reddition des comptes annuels, il était régulièrement en déficit. D'ailleurs, il présentait souvent des comptes inexacts. Une fois, le procureur du Vicariat lui signala une erreur de 3000 taels au détriment de la caisse épiscopale. M. Lebbe leva les bras au ciel en déclarant qu'en fait de comptes, il n'y comprenait rien.

Il fallut bien passer l'éponge ; ce qui arriva souvent dans la suite. Il prêtait de l'argent à des amis en difficultés ; la plupart du temps, l'argent prêté ne rentrait pas...

En somme, il n'avait pas brillé à *Tchouo-Tcho* et, de l'avis de ses successeurs, les chrétiens sortis de ses catéchuménats mal surveillés, manquaient de formation. Jusqu'ici, rien de grave. Nous avons noté ces quelques excentricités, non pour leur importance, mais pour indiquer la tournure d'esprit de ce missionnaire qui fera beaucoup parler de lui dans la suite et même après sa mort.

Mgr Jarlin, missionnaire dans l'âme, faisait encore confiance à cet ouvrier entreprenant, malgré quelques fredaines. A l'automne 1906, il nomma M. Lebbe, Directeur du District de Tientsin, beaucoup plus important que celui de *Tchouo-Tcho*. La résidence de M. Lebbe était l'église de Notre-Dame des Victoires à *Wang-Ho-leou*. Lui et ses neuf collaborateurs, dont trois Européens, travaillaient intensément. La méthode de

l'aumône battait son plein et M. Lebbe l'employa jusqu'à saturation. Mgr Jarlin lui écrivait fréquemment, pour lui donner conseils et directives.

Nous avons en mains une quarantaine de lettres très brèves adressées à M. Lebbe par Mgr Jarlin, qui s'échelonnent sur une période de six années, à savoir de 1906 à 1912. De quelques-unes de ces lettres nous pourrions déduire quelles furent les activités de M. Lebbe à Tientsin.

LETTRES DE MGR JARLIN A M. LEBBE.

13 OCTOBRE 1906. — « *...Je vous recommande de vous coucher à 9 heures tous les trois quand vous êtes en résidence* ».

C'était au début du séjour de M. Lebbe à Tientsin. L'évêque connaissait les habitudes du Directeur : on veillait tard la nuit à faire de longues parlottes, et le matin, on était moins dispos.

21 JANVIER 1907. — « *...Que l'on soit prudent à donner le baptême, et qu'on n'aille pas trop vite. Avoir des chrétiens qui ne font pas leurs Pâques, c'est ne rien avoir. Inutile de les convertir. Nous ne voulons pas des baptêmes, nous voulons des chrétiens* ».

On comprend de suite que le Directeur était un peu trop pressé de verser l'eau baptismale sur le front des catéchumènes.

28 FÉVRIER 1907. — « *...Oui, un des principaux besoins, non seulement chez vous, mais dans tout le Vicariat, c'est premièrement : avoir des maîtres de catéchisme pour hommes et pour femmes. Voilà l'absolument nécessaire. Puissiez-vous vous en convaincre ! Ce n'est pas aux autres à pourvoir à ce besoin, c'est à chaque Directeur à y travailler préférablement aux écoles de géographie et de gymnastique. Ajoutez à ce besoin celui de travailler au recrutement du séminaire. Voilà ce qui doit passer au premier plan de nos préoccupations* ».

Peu de jours après, Mgr Jarlin revient sur ce chapitre.

9 AVRIL 1907. — « *N'avez-vous pas encore établi d'écoles de maîtres de catéchumènes ? On vous a donné une allocation pour cela. Chaque Directeur a la sienne ; vous l'aviez à Tchouo-Tcho. L'avez-vous à Tientsin ?...* »

On comprend difficilement qu'un Directeur néglige la formation des maîtres des catéchuménats. M. Lebbe allait en quémander dans les autres districts, et même dans le Vicariat voisin des PP. Jésuites. C'est le sens de la phrase « ce n'est pas aux autres à pourvoir à ce besoin ».

Quant au recrutement pour le séminaire, jamais M. Lebbe ne s'en est préoccupé. Nous avons la certitude qu'au cours des quelque vingt années qu'il travailla dans les missions du Nord, il n'envoya ou recommanda un seul petit séminariste dans aucun des séminaires de la Province lazariste du Nord et, à plus forte raison, un grand séminariste indigène. Omission étrange de la part de celui qui bientôt proclamera tout haut que

les missionnaires qui ont travaillé avant lui ont oublié de former un clergé indigène.

11 AVRIL 1907. — « ...Formez des catéchistes ; c'est votre devoir. C'est une de nos œuvres bien nécessaires. Travaillez-y. Je pensais que vous le faisiez depuis que vous êtes Directeur. N'importe, commencez. Il n'est jamais trop tard pour bien faire »...

Le bon père exhorte son fils avec constance, sans le brusquer.

4 MAI 1907. — « Est-il étonnant que tout ce que vous faites ne soit pas parfait ? N'est-ce pas pour moi un devoir de vous le faire remarquer ? J'ajoute que c'est presque une consolation, tant je désire vous voir devenir un parfait missionnaire... Craignez de vous tromper, mais ne craignez pas qu'on vous le dise. Ne croyez pas me faire de la peine pour un mot. ...Si je suis peiné, c'est de voir le mauvais effet d'affaires précipitées ou pas assez réfléchies... »

27 JUILLET 1907. — « Vous avez dépensé 4 300 taels pour chapelles. Pendant l'an dernier il y avait dans votre district 60 chapelles, et cette année vous en avez 55 seulement. Répondez-moi le plus tôt possible ».

Hélas ! Nous ignorons les réactions que les douces monitions de l'évêque ont dû provoquer chez son cher missionnaire. Nous n'avons aucune de ses réponses.

12 JUIN 1908. — « ...Ne vous peinez pas de ce que je suis obligé de vous dire. Vous avez de grandes qualités, mais il vous en manque une : le caractère... Il n'y a pas que des douceurs dans l'exercice de l'autorité ; il faut savoir prendre la responsabilité de ses actes... »

14 JUILLET 1909. — « Je suis malade et je n'ai pu que jeter un très rapide coup d'œil sur vos comptes. J'y ai trouvé de grandes surprises : 1° Vous avez quelques chapelles de moins que l'an dernier ; 2° je me demande comment vous avez pu dépenser tant pour vos catéchumènes.

« Comptez à combien s'élève la dépense pour ceux de chez vous. Certes, ce n'est pas cependant pour ne m'avoir pas entendu prêcher l'économie... Je désire savoir absolument au juste la somme que vous avez, y compris ce que vous avez gardé pour les chapelles à bâtir ».

23 SEPTEMBRE 1909. — Vous venez de constater une fois de plus combien nous sommes volés. J'espère que vous porterez beaucoup d'attention à cette question des comptes.

« Tous ces coulages sont cause que beaucoup d'âmes se perdent. Pensons souvent qu'une vingtaine de taels peuvent nous permettre de tirer une famille du paganisme.

« Descendez des nuages, cher, il est doux d'y aller quelques fois, mais il ne faut pas y demeurer. Restez à terre et pensez à ces affaires terrestres qui sont d'Eglise ».

Les comptes ! C'est le cauchemar de M. Lebbe. Il est toujours à court d'argent. Il emprunte sans prévenir son évêque. Il fait des dettes qu'il ne pourra pas payer. Ses employés gaspillent l'argent.

30 NOVEMBRE 1909. — « *Faites bien vos comptes. Apportez vos soins à ces questions matérielles. Elles sont absolument nécessaires et, cher, c'est sur ce sujet que vous avez besoin de vous amender* »...

6 MARS 1911. — « *Si vous ne pouvez pas construire ce que nous avons permis, n'en touchez pas l'argent. Je ne veux plus de ces affaires sur le papier seulement. Faisons ce que nous pouvons et laissons le reste sans jamais engager l'avenir* »...

Nous pouvons deviner sans peine que le directeur, muni de l'autorisation de construire, s'empressait de toucher à la procure la somme convenue et... l'employait à autre chose.

8 JUILLET 1911. — « *Nous attendons les comptes, mais ne vous pressez pas trop, car je désire qu'ils soient exacts et sans erreurs* »...

20 AOÛT 1911. — « *Vous me dites que vous avez des dettes à la boutique ; c'est une très grande imprudence et faute. ...Est-il légitime de s'endetter sans savoir si on pourra solder ?* »

AUX DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION DE 1911 A TIENTSIN.

Nous en avons parlé plus haut. Ici, Mgr Jarlin donne des conseils à son subordonné, qui se laissait trop facilement émouvoir par la panique, et se mêlait à cette affaire purement politique.

28 SEPTEMBRE 1911. — « *Que vous dire sur la situation ? Quelles mesures à prendre ? On n'en voit pas. Remarquez que l'on ne s'attaque pas à nous, et que nous ne pouvons, ni ne devons combattre contre un parti. Dans ces conditions il n'y a rien à faire* »...

29 NOVEMBRE 1911. — « *...Dans tous les cas, suivons le conseil de saint Vincent : « suivons le gros des sages ». Ne soyons jamais les premiers, ni les derniers. La plus vulgaire prudence nous y oblige, et pour nous et pour nos chrétiens* »...

5 MARS 1912. — « *Remercions Dieu de la protection accordée à nos chrétiens. Nulle part on ne s'attaque à eux. Les églises ne sont pas non plus atteintes. Je crois donc que les chrétiens de l'extérieur ont tort de se réfugier chez vous. C'est dans les villes et les gros villages que les riches sont en danger. Nos pauvres chrétiens sont à l'abri du pillage.*

« *Je ne crois pas que vous ayez un siège à soutenir, ni nous non plus. On assiège ceux que l'on attaque et je le répète : on n'attaque nulle part ni l'Eglise, ni les Européens. C'est contre la fortune des Chinois qu'ils en ont. Vos chers républicains vont plus loin que ceux d'Europe et d'Amérique, qui ne demandent que le partage ; eux veulent le tout et brûlent même ce qu'ils ne peuvent pas voler* »...

M. Lebbe était très habile dans ses relations avec ses Supérieurs ; il ne parlait dans ses visites à son évêque ou dans ses lettres que de catéchumènes et de conversions. « Tous les espoirs sont permis », cette belle phrase était répétée à satiété. Par eux pris en faute, il tombait à genoux et se reconnaissait coupable... et ne se corrigeait pas pour autant. Et puis, il se donnait des airs magnanimes dans ses interventions en faveur des riches païens qui avaient été plus ou moins dévalisés par les révolutionnaires. Or, M. Lebbe, qui avait déjà bien mal parlé de la Légation française et qui, bientôt mènera une véritable campagne contre le Protectorat français, pria Mgr Jarlin d'intervenir auprès du ministre de France pour faire indemniser ces riches païens, dont il avait pitié ; pour arriver à ses fins, il faisait entrevoir qu'il y avait espoir de les convertir.

Mgr Jarlin lui répondit le 25 mars 1912 : *« Certes, je voudrais bien aider ces pauvres riches, mais hélas ! Vous savez que M. Picot (chargé d'Affaires de la Légation de France) alla à Pao-Ting où il y eut aussi du pillage (voir plus haut). Il dit à ceux qui sollicitaient une intervention de sa part auprès des autorités chinoises pour se faire indemniser de leurs pertes : « Nous ne pouvons rien ; c'est une calamité générale ! » Ne comptez donc pas sur une intervention du ministre. Vous êtes persuadé, je pense, qu'autant que vous je désire la conversion des riches, des puissants et des pauvres, et que je suis prêt à faire tout ce que je peux, mais seulement ce que je peux ».*

Ce qui ressort de ces lettres c'est l'attitude d'un religieux qui agit en toute indépendance, et ne pratique l'obéissance que quand cela lui plaît.

Depuis le 9 mai 1912, M. Lebbe se trouve sous l'autorité de Mgr Dumond. Tout le district qu'il dirigeait est devenu un Vicariat apostolique. L'évêque, sacré à Péking le 30 juin 1912, fit son entrée solennelle à Tientsin le 4 juillet suivant. Il n'y avait à Tientsin que deux églises Notre-Dame des Victoires à Wang-Ho-leou aux abords de la ville, et résidence du Directeur ; et Saint-Louis dans les Concessions, où résidait le procureur de la Province du Nord, qui, avec un Vicaire chinois, administrait les chrétiens européens et chinois de la Concession.

Avant même de prendre possession de son Vicariat, Mgr Dumond avait l'intention d'établir sa résidence plus au centre de la ville. Il dut donc résider provisoirement à Notre-Dame des Victoires.

Mgr Dumond, qui avait été Directeur de *Tong-Lu* et, depuis 1905, Vicaire général de Mgr Jarlin, ne connaissait guère son nouveau Vicariat.

Il lui fallait donc dès le début un Vicaire général. Alors, malgré les écarts, les esbrouffes de M. Lebbe, dont il devait bien avoir quelque connaissance, il lui fit confiance, de même que Mgr Jarlin, et le nomma Vicaire général.

On peut s'étonner d'une si grande confiance accordée à un missionnaire qui avait déjà donné tant de signes non équivoques

d'un manque réel de pondération et de *caractère*, comme disait Mgr Jarlin. Pour le comprendre il faut connaître la situation faite à l'évêque au début de son épiscopat à Tientsin.

Depuis six ans, le Directeur du district avait fait preuve d'une grande activité et, comme partout où il avait passé, il entraînait à sa suite presque tous ses collaborateurs qui, peu à peu devenaient ses admirateurs. Il savait si bien dire, il était si adroit dans ses démarches, que l'on croyait vraiment qu'il était approuvé en tout, par ses supérieurs, qui pourtant ne lui épargnaient pas les avertissements, nous l'avons vu dans les lettres de Mgr Jarlin. Sans doute M. Lebbe se gardait bien de les révéler à ses compagnons.

Encore, Mgr Jarlin ne savait pas tout. S'il avait su que M. Lebbe avait inauguré des salles de conférence dès 1910, et surtout s'il avait appris la manière dont l'orateur s'y comportait, il est bien certain que l'évêque aurait protesté.

En effet, dans ces conférences auxquelles étaient convoqués chrétiens et païens, M. Lebbe se présentait comme le réformateur de l'évangélisation qui jusque-là avait erré dans ses méthodes. Quels arguments employait-il ?

D'abord la flatterie. Il l'a avoué lui-même. Un confrère lui disait un jour : « Seriez-vous donc le seul à ne pas voir le mal que vous faites à l'Eglise de Chine, en exaltant à tout propos les Chinois et en dénigrant les Européens » ? — « Je ne suis pas plus bête qu'un autre, répond-il, mais j'ai un principe : je ne sers aux Chinois que ce qu'ils aiment ». Cet aveu en dit long. Il ne faudrait pas croire que cet aveu a été obtenu une fois par surprise. Il répondait à d'autres qui lui faisaient le même reproche : « Je me conforme toujours à mon auditoire », ou : « Je sais ce qui leur fait plaisir ». Un autre confrère lui disait un jour : « Mais enfin, M. Lebbe, pourquoi, devant les Chinois accusez-vous sans distinction les missionnaires de ne pas observer les directives romaines, en particulier l'Encyclique « *Maximum illud* », quoique vous sachiez bien que le Vicariat (Pao-Ting), voisin du vôtre, a une école préparatoire au petit séminaire qui est pleine à craquer, avec ses 60 enfants qui, après deux années d'études élémentaires entreront au petit séminaire, dont la moyenne est de 90 élèves, et enfin que son grand séminaire compte trente étudiants ? » Au lieu de répondre à la question posée, M. Lebbe, comme cela lui arrivait souvent, fit une pirouette et répliqua : « Je le vois, vous êtes jaloux de ma popularité ; eh bien, si vous voulez vous faire aimer des Chinois, faites comme moi ». — « Je m'en garderai bien, répondit l'autre. C'est la conversion de la Chine que je désire, en lui enseignant la vérité, et non la poursuite d'un prestige acquis au détriment de la vérité ».

L'autre argument employé par M. Lebbe était la politique basée sur un nationalisme outré, que l'on pourrait fort bien désigner par hypernationalisme ; justement ce que prohibait l'Encyclique citée plus haut.

Devant une telle situation, Mgr Dumond eut vite compris qu'il lui était impossible de tenir M. Lebbe à l'écart, parce qu'il se serait aliéné la majorité des prêtres, de nombreux chrétiens et aussi une bonne partie de la population païenne de la ville. Etant données ces circonstances on saisit mieux pourquoi l'évêque a lâché la bride au bouillant missionnaire qui tenait tout en mains, en espérant sans doute — dans sa condescendante charité — que M. Lebbe n'abuserait pas de la confiance qui lui était accordée, et que vu ses talents et son zèle, il réussirait à faire un grand bien dans ce Vicariat tout neuf.

LA PRESSE CATHOLIQUE EN CHINE.

En ces années de progrès et d'évolution dans le sens d'une civilisation plus éclairée, les missionnaires européens commentaient entre eux ce slogan, dont on ne sait pas bien l'origine : « Si saint Paul prêchait de nos jours, il se ferait journaliste ». Ils sentaient que le moment était arrivé de lancer dans le public des tracts, des revues, des journaux, comme on le fait en Europe, pour propager les bonnes idées, proclamer la vérité et la défendre si elle est attaquée.

Jusqu'à l'heure actuelle, les missionnaires n'avaient publié que de minces périodiques hebdomadaires ou mensuels traitant de doctrine, de spiritualité, et ne s'adressant qu'aux fidèles. Dès avant 1900, les PP. Jésuites produisirent ce genre d'imprimés en chinois vulgaire et en français. En 1910 Mgr Reynaud fonda le *Messenger de Ning-po*, véritable revue de Mission intéressante pour les missionnaires et surtout pour leurs bienfaiteurs étrangers. En 1912, naissait à Péking le *Bulletin catholique de Pékin*, paraissant chaque mois sur 40 pages, et qui allait devenir la tribune de tous les missionnaires de Chine. Les correspondants de n'importe quelle Mission envoyaient au Directeur de la revue, M. Clément qui en était le fondateur, toutes sortes de renseignements sur leur propre Mission ou sur les événements locaux. De sorte que cette revue servait de lien entre les différents Vicariats et contribuait à entretenir l'union entre missionnaires, en même temps qu'une salubre émulation.

Evidemment, ces publications ne pouvaient combler le désir des missionnaires : un périodique en langue du pays qui puisse être lu par tous les Chinois.

M. Lebbe était hanté par cette pensée plus que tout autre et, déjà avant l'arrivée de Mgr Dumond, il avait son projet en tête et il le mit à exécution au cours de l'année 1912. C'était un petit périodique hebdomadaire qu'il intitula *Koang-I-lou* : « Bien public », titre vague qui ne pouvait effaroucher les païens. Son contenu était : un article de fond sur un point de doctrine, nouvelles de Chine et d'Europe concernant la religion, informations, œuvres et méthodes, correspondance ouverte...

Cette petite revue ne pouvait que plaire aux missionnaires, elle fit du bien aux fidèles. Tirée d'abord à 500 exemplaires, elle arriva bientôt à mille, puis disparut.

Ce n'était pas le journal rêvé par son auteur et désiré par les missionnaires. M. Lebbe y pensait toujours, mais fonder un journal quotidien n'est pas une petite affaire. Il soumit son projet à Mgr Dumond en lui demandant la permission de se rendre en Europe, en vue d'y chercher les fonds nécessaires à la fondation d'un journal catholique chinois à Tientsin. L'évêque acquiesça d'autant plus volontiers que M. Lebbe n'était pas encore retourné en Europe depuis son arrivée à Péking.

M. Lebbe alla donc en Europe. Au cours de l'été de 1913, une « *Semaine Sociale* » se tenait à Versailles sous la présidence de Mgr Gibier. M. Lebbe s'y rendit et se laissa de bonne grâce interviewer par des journalistes catholiques. Il leur dit des choses si belles, que ceux-ci en étaient émerveillés. Citons ces deux passages. Les parenthèses sont de nous. Le *Bulletin de la Semaine*, dans son numéro du 13 août 1913 écrit :

...« *Les catholiques chinois aiment beaucoup la France. On la considère là-bas comme le premier pays du monde. Moi-même je suis Chinois d'abord, car je me dois avant tout au peuple que je veux gagner à l'Évangile ; mais en second lieu, je suis Français* » (ses auditeurs étaient presque tous Français). Il poursuit : « *Avec l'amour de la France les catholiques chinois portent au cœur l'amour de la République et de la liberté. Ce serait une erreur de croire qu'ils accueillirent avec peine et tremblement le régime nouveau inauguré dans leur pays. Bien au contraire, ils se trouvaient au premier rang de ceux qui l'établirent* ». (Les chrétiens, pas plus que les païens, n'avaient grand enthousiasme pour une République qui essayait de naître du désarroi de la guerre civile ; quant aux chrétiens qui se trouvaient au premier rang, on pouvait les compter sur les doigts d'une main.) « *S'ils marchent de l'avant au point de vue politique, ils sont bien plus avancés encore au point de vue social. En Chine, catholique et social sont à peu près synonyme* » (encore une tartarinade). « *Bientôt ils pourront répandre leurs idées au moyen d'un journal quotidien qui sera publié à Tientsin* ».

Dans *L'Eclair*, on lit aussi de belles tirades. « *Dans les Vicariats de Péking et de Tientsin, les catholiques atteignent le dixième de la population* », (Comment compte-t-il ? Il faudra aller jusqu'en 1930 pour que la population catholique parvienne à 2,7 % dans le Vicariat de Péking, et ailleurs à peine 1 %.)

La somme des dons reçus par M. Lebbe s'élevait à 60 000 francs, qu'il rapporta à Tientsin au début de 1914. Cette somme était loin de suffire à l'entreprise en vue. A peine rentré, M. Lebbe s'ingénia pour fonder une société par actions, dans laquelle entrèrent des évêques, des missionnaires et même quelques chrétiens, tous avec enthousiasme, tant le journal catholique était désiré.

Le 1^{er} octobre 1915 parut le premier numéro du *I-Che-pao*, c'est-à-dire « Le Bien public », comme le défunt « Koang-I-lou avec une légère nuance.

Nous devons maintenant parler d'un événement qui fut pour le nouveau journal catholique l'occasion de prendre dès les premiers jours de sa publication, une très regrettable et funeste orientation.

L'AFFAIRE DE LAO-SI-KAI.

Nous avons vu que l'installation de Mgr Dumond n'était que passagère, et que l'évêque voulait établir sa résidence dans un endroit mieux situé et plus spacieux. Il ne tarda pas à juger que le quartier désigné sous le nom de *Lao-Si-kai* ferait bien son affaire. Ce quartier n'était autre que l'une de ces extra-concessions dont nous avons parlé déjà, et qui prolongeait la concession française. Il prévoyait que tôt ou tard celle-ci s'étendrait jusque-là. Alors il acheta à bas prix une vaste propriété. De gros travaux de remblayage furent nécessaires pour surélever et niveler ce terrain sur lequel on voulait bâtir. Mgr Dumond y fera construire une majestueuse cathédrale entourée de tous les bâtiments destinés à la résidence épiscopale et aux œuvres.

Le terrain inemployé sera revendu par parcelles à des familles chrétiennes, que l'évêque désirait attirer aux abords de la cathédrale.

En 1915, un accord — qui était la conséquence de la promesse faite par le gouvernement chinois — fut conclu entre le ministre de France M. Conty, et les autorités chinoises, et était sur le point d'être signé.

Déjà la Concession anglaise avait obtenu le même avantage et s'était étendue sur une superficie beaucoup plus grande, qui contenait même deux petits villages. Tout cela était normal et s'était déjà introduit autrefois dans les concessions de Shang-hai, qui s'étaient ainsi considérablement élargies.

Mais quand l'accord touchant l'extra-concession fut connu dans la ville de Tientsin, il y eut des murmures chez les nouveaux habitants de Lao-Si-kai, qui redoutaient les feuilles d'impôt françaises ; car dans les Concessions, toute l'administration et la police incombent à la nation concessionnaire considérée comme une municipalité autonome. On sait que pour l'ordinaire toute innovation répugne à la population, qui n'envisage que ses avantages immédiats, sans considérer d'autres avantages qui résulteront pour son compte de telle ou telle réforme.

Dans le cas de Lao-Si-kai, l'émotion serait tombée d'elle-même si M. Lebbe ne s'en était pas mêlé. Mais une petite délégation de mécontents vint demander à M. Lebbe d'intervenir en leur faveur en cette affaire.

Alors commencèrent les difficultés, M. Lebbe intervint de sa personne et de sa presse.

Dans un numéro de juin 1916 du *I-Che-pao*, le directeur du journal, un laïc, M. Liou-Jong-Tong, se signala par une attaque insultante contre le consul de France à Tientsin, M. Bourgeois.

Le ministre de France à Péking, M. Conty, persuadé que la Mission faisait cause commune avec le journal, écrit à Mgr Dumond une lettre sévère et menaçante.

L'évêque connaissait l'effervescence en cours, mais ignorait encore la part que M. Lebbe y avait prise et, spécialement l'article incriminé. Mgr Dumond n'eut pas de peine à se disculper auprès du ministre et lui promit de faire en sorte que M. Lebbe ne s'occupât plus de cette question. En effet, il ordonna à son Vicaire général de se retirer de toute participation à ce désordre. M. Lebbe, dans une réponse écrite, déclara que, vu les circonstances il ne pouvait pas obéir...

Sur ce, M. Lebbe écrit au ministre une diatribe injurieuse dans laquelle il lui reprochait de violer la justice et le droit, à propos des terrains de Lao-Si-kai. M. Conty piqué au vif, exigea son départ.

Il menaça par télégramme de faire évacuer *manu militari* l'évêché et autres établissements de la Mission située sur la Concession française, si M. Lebbe, qui intervient dans une question purement politique, n'est pas mis hors d'état de nuire.

C'était une mise en demeure catégorique. Le 22 juin 1916, Mgr Dumond réunit son conseil, dont faisait partie M. Lebbe comme Vicaire général. Celui-ci comprit — il le fallait bien — qu'il devait quitter la place. On lui donna toute liberté pour choisir le lieu où il voulait se retirer, car il ne s'agissait pas d'une expulsion de Chine, mais d'un éloignement de Tientsin suffisant, pour qu'il ne puisse plus y exercer son influence. M. Lebbe choisit *Tcheng-Ting*, ville assez éloignée, mais d'un facile abord par le chemin de fer. Mgr de Vienne, coadjuteur de Mgr Coqset, installé à *Tcheng-Ting* depuis moins d'un an, accepta de recevoir l'exilé.

Celui-ci, au lieu de suivre le conseil qui lui avait été donné de garder le silence sur les motifs de son départ, et de dire à ceux de sa maison qu'il allait prendre quelques jours de repos à *Tcheng-Ting*, s'empressa, sitôt rentré à sa résidence, de tout raconter à ses intimes en se posant en victime.

Le lendemain 23 juin, M. Lebbe prend place dans le train qui le conduira à *Tcheng-Ting*. A peine le voyageur était-il parti qu'un groupe d'agitateurs se forme devant l'église de Notre-Dame des Victoires, blâmant tout haut la conduite indigne du représentant de la France, et l'injustice de Mgr Dumond rendu responsable de l'exil de M. Lebbe. Des cris furent proférés : « A bas l'évêque ! » Le groupe se dirigea sur la Concession française, mais celle-ci avait renforcé sa police et les agitateurs rentrèrent chez eux.

Le jour suivant, le *I-Che-pao* insulta bassement M. Conty et l'évêque en des termes trop grossiers pour que nous les transcrivions ici.

Les événements vont se succéder en cascade. Nous ne ferons que les signaler.

Mgr de Vienne ne tarda pas à constater que la campagne du journal continuait et, voulant sans doute éloigner M. Lebbe de la résidence épiscopale, l'envoya à *Ting-Tcheou*, chrétienté située sur la voie ferrée entre Pao-Ting et Tcheng-Ting. Mais là, M. Lebbe recevait fréquemment ses amis de Tientsin et leur donnait ses directives.

Le 14 juillet 1916, une lettre signée par des prêtres chinois et des chrétiens et notables, adressée au ministre des Affaires étrangères chinois, proteste contre les agissements du consul de France à Tientsin.

En août, une autre pétition est envoyée à Rome. Rédigée par M. Cotta et signée par des prêtres chinois et des chrétiens, elle demande M. Lebbe comme évêque de *Tientsin*.

Le Visiteur lazariste de la Province du Nord, qui connaissait le rôle joué par M. Lebbe et sa presse, lui interdit toute collaboration au *I-Che-pao*. Il répond : « Tout s'est passé sans moi, je n'ai rien écrit ».

En septembre, constatant que la campagne subversive continuait de plus belle, Mgr Dumond jugea bon de rappeler M. Lebbe à Tientsin.

Le 17 octobre 1916, M. Bourgeois consul de France à Tientsin, publie un avis officiel annonçant qu'un accord avait été conclu et signé entre la France et la Chine touchant l'extra-Concession dite de *Lao-Si-kai*.

Deux jours après, M. de Martel, chargé d'Affaires en l'absence de M. Conty, ministre de France, fit occuper le quartier de *Lao-Si-kai* cédé par la Chine.

L'affaire rebondit. Les agitateurs organisent le boycottage des produits français, la grève des employés chinois de l'administration, de l'usine électrique, des firmes commerciales et industrielles et la grève des domestiques.

Le 15 novembre la grève battait son plein : sabotage de l'usine électrique, fuite des policiers indigènes au service de la Concession française. Tous les résidents français furent sans domestiques pendant un long mois.

Le 19 novembre, M. de Martel demande à Paris, par dépêche, le rapatriement de MM. Lebbe et Cotta. Qui était M. Cotta ?

M. Cotta, né au Caire le 7 janvier 1872, d'un Egyptien marié à une Autrichienne, reçu à Saint-Lazare le 18 juillet 1891, ordonné à Paris le 4 juin 1898, fut envoyé à Madagascar, où il travailla jusqu'en 1905. Ayant eu des difficultés avec son évêque, Mgr Crouzet, il fut envoyé en Chine, où il arriva le 3 mai 1906. Placé dans le district de Pao-Ting. En 1910, lors de l'érection du Vicariat de Pao-Ting, il fut envoyé, sur sa demande, dans le district de Tientsin afin de se rapprocher de son ami, M. Lebbe. Homme au raisonnement subtil, il avait toujours maille à partir avec ses supérieurs. Il fut pour M. Lebbe un conseiller qui, loin de le retenir dans ses écarts, le poussait souvent plus avant que son ami ne le désirait.

En février 1917, M. Guilloux, Visiteur de la Province méridionale, arrivait à Tientsin en tant que Commissaire extraordinaire, chargé par ses Supérieurs de Paris, d'étudier et de régler l'affaire au point de vue de la Congrégation. Aux confrères réunis, M. Claude Guilloux rappela leur Vœu d'obéissance, ainsi que les Instructions de la Propagande et les ordres des Papes interdisant aux missionnaires de faire de la politique. Il les adjura d'attendre respectueusement les décisions des supérieurs, de se garder à l'avenir de toute collusion avec un parti politique, et d'éviter même de parler de l'affaire en cours, qui ne concerne que les deux Gouvernements. Tous promirent un à un, y compris M. Lebbe, et prêtèrent serment.

Le lendemain, M. Lebbe rassemble les prêtres séculiers (sur lesquels le Commissaire n'avait aucune autorité) leur raconte tout ce qui s'est passé la veille devant le Commissaire, et décide avec eux d'en appeler à Rome.

Le 19 mars 1917, un télégramme de Paris envoie M. Lebbe dans le Vicariat de *Ning-Po*, et M. Cotta à *Quito* (Amérique centrale). M. Lebbe obéit immédiatement. M. Cotta refuse, sous le prétexte que, étant Autrichien, il risquerait de se faire arrêter en route (on était en pleine guerre mondiale).

L'insoumission de M. Cotta lui attira de Rome l'interdiction de tout ministère sacerdotal. Il n'en tint aucun compte et en appela à Rome.

Il écrivit de fait à Rome pour se disculper et demeura à Tientsin. Dès que M. Lebbe fut parti dans le Sud, la situation à Tientsin s'améliora, mais la présence de M. Cotta empêcha le calme de se rétablir complètement.

La lettre de M. Cotta à Rome était si habilement rédigée, qu'elle faillit réussir à retourner les esprits. Il est possible que M. Lebbe lui aussi ait écrit de *Ning-Po* à Rome. L'a-t-il fait ? Nous l'ignorons.

Le 14 août 1918, Mgr Dumond arrivait à Péking muni d'une lettre stupéfiante. Influencée par l'offensive partie de Tientsin, la Sacrée Congrégation de la Propagande ordonnait à Mgr Dumond de reprendre les missionnaires expulsés et de pardonner à M. Cotta après lui avoir demandé des excuses.

L'évêque songeait à démissionner et venait prendre conseil auprès de l'évêque de Péking. Les autres évêques lazaristes du Nord furent mis au courant et, avec Mgr Jarlin, Mgr Fabrègues, Mgr de Vienne et Mgr Geurts envoyèrent chacun un télégramme, pour demander un sursis, et portèrent l'affaire devant la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers. Les ordres de la Propagande furent annulés.

LA VISITE APOSTOLIQUE DE MGR DE GUÉBRIANT.

Mgr de Guébriant, Vicaire apostolique de Canton (1916-1921), fut chargé par Rome, à la fin de l'année 1918 de faire une visite apostolique de toutes les Missions de Chine. L'évêque

commença sa tournée par le Sud, et arriva à Tientsin en octobre 1919.

Il était particulièrement chargé de régler l'affaire Cotta, au cours de sa visite dans le Nord de la Chine.

Lorsque Mgr de Guébriant était encore à Shang-Hai, il fut approché par M. Lebbe. Celui-ci écrivit à son ami de Tientsin : « Ne gêtez pas, par vos sorties intempestives, les résultats que j'ai obtenus ici ».

Durant un mois et demi, les entrevues de l'évêque et de M. Cotta n'aboutirent à rien. Cependant Mgr de Guébriant prenait connaissance de nombreux rapports de Vicaires apostoliques et de missionnaires touchant MM. Lebbe et Cotta.

Il en reçut un autre de la Chambre de Commerce française de Tientsin, dans lequel on exposait avec preuves à l'appui, combien ces deux personnages avaient causé de dommages aux résidents français de Tientsin. On insistait surtout sur l'esprit de xénophobie que ces Messieurs ont excité chez les employés chinois des résidents français.

Enfin, le 18 novembre 1919, Mgr de Guébriant adressait à tous les prêtres de Tientsin un mandement en latin, qui était une réprobation officielle de M. Lebbe et de ses partisans.

Quand le Visiteur apostolique eut fait comprendre à M. Cotta qu'il avait son excommunication en poche, M. Cotta se rendit. Le 23 novembre, Mgr de Guébriant emmenait avec lui M. Cotta à Shang-Hai. Le 9 décembre suivant, celui-ci s'embarquait pour l'Europe. Bientôt, il quittera la Congrégation et se retirera en Amérique. (Pères de Maryknoll, † 28 avril 1957.)

Le stage de trois années que fit M. Lebbe au Tche-Kiang ne fut pas heureux. Il est vrai que la langue de cette province diffère tellement comme prononciation de celle du Nord, qu'il ne lui était plus possible de produire dans ses discours les effets oratoires qui captivaient ses auditoires à Tientsin. Son influence fut à peu près nulle auprès des prêtres et inexistante auprès des chrétiens. Il osa tenter de convertir Mgr Reynaud à ses théories, mais en pure perte.

Bientôt *Ning-Po* lui déplut, et *Tientsin* lui était définitivement interdit. Une seule issue se présentait devant lui : le retour en Europe.

Il y avait depuis quelques années en Europe de nombreux étudiants chinois dont, selon M. Lebbe, personne ne s'occupait. Eh bien ! il ira les convertir. Il s'en ouvrit à Mgr de Guébriant. Ce plan ne déplaisait pas à l'Envoyé de Rome, qui voyait là un moyen élégant d'éloigner pour tout de bon M. Lebbe de la Chine.

Bref, M. Lebbe qui, comme religieux, se trouvait sous la juridiction de M. Guilloux, demanda à celui-ci l'autorisation de retourner en Europe. Le Visiteur la lui accorda très volontiers. Le 5 mars M. Lebbe s'embarquait pour l'Europe.

L'APERÇU HISTORIQUE.

En Belgique et en France, M. Lebbe va mener une vie tout aussi active qu'en Chine, mais d'une autre manière. Nous n'en parlerons pas. Nous ne ferons que mentionner un opuscule de sa composition qui, bien que tiré à un très petit nombre d'exemplaires, a eu une grande influence sur ses amis et ses partisans d'Europe. Nous pensons qu'il a été publié autour de 1921-1922. Cet écrit est rare actuellement (1957).

Celui que nous avons sous les yeux est de 46 pages ronéotypées. Il est intitulé « *Aperçu historique* ». L'auteur a essayé de le faire passer pour un rapport qu'il aurait présenté au Souverain Pontife. Ce qui est évidemment faux. M. Lebbe n'était pas assez naïf pour croire qu'un rapport au Saint Siège puisse être rédigé de cette manière. D'ailleurs, plusieurs fois, au cours de l'écrit, il s'adresse au lecteur. C'était tout simplement une apologie de ses activités à Tientsin.

Citons-en deux passages pris au hasard, pour donner au lecteur au moins un aperçu de ce qu'est l' « *Aperçu* ».

L'auteur vient d'affirmer qu'en punition de quelque faute qu'il avait commise, l'autorité supérieure lui coupa les vivres (ce qui est évidemment faux, Mgr Jarlin n'a jamais cessé de lui donner une double allocation : une pour l'entretien, l'autre pour les œuvres) et, dit-il « l'année suivante s'ouvrit pour le district entier de Tientsin sans allocation pour frais de la Propagation de la Foi ».

« Ce fut le salut ; l'argent supprimé, l'achat des catéchumènes ne pouvait être imposé, et cependant on ne pouvait interdire aux missionnaires la propagation de l'Evangile ; ils étaient donc bien libres cette fois de faire l'expérience d'autres moyens. Ils s'y mirent aussitôt. L'année suivante correspondait avec l'établissement de la République, qui inaugurerait une ère riche en possibilités ; et alors commença l'offensive. Les plans furent arrêtés assez souples pour pouvoir être pliés aux circonstances, faire face à l'imprévu ; et au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, on partit de l'avant... Après six ans de cette marche, tous les objectifs étaient atteints, la position affermie, la situation claire, les espoirs d'avenir illimités.

« Tout s'était passé comme il avait été prévu, et souvent la réalité avait dépassé les espérances »...

Voici un autre échantillon. Il vient de parler de la fameuse affaire de Lao-Si-kai : « *Presque au même moment, la vigueur croissante des catholiques donna le jour à un quotidien, le I-Che-pao, qui ne devait pas tarder à devenir la feuille la plus répandue et la plus estimée dans tout le Nord de la Chine, et l'arme la plus formidable de l'offensive si bien commencée. L'article de fond du premier numéro était une lettre ouverte, courtoise, mais implacable, au Consul qui voulait fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la patrie chinoise... Cet article fut comme un coup de tonnerre de l'artillerie qui prépare et annonce*

un grand combat. A cette sonnerie de rappel, tout ce que le corps catholique de Tientsin renfermait de forces vives sortit des tranchées. Ce fut le commencement d'une bataille inoubliable, où cette armée — décidée d'en finir — sacrifia tout pour le salut de la cause. Bien des chrétiens y jetèrent leur gagne-pain sans une hésitation ; des chefs du mouvement y sacrifièrent plus que leur vie même. Mais après quelques mois de lutte vaillante, ici encore, l'objectif était atteint ».

Il y a du vrai dans ce verbiage. Il s'agit de l' « Affaire », que l'auteur présente comme un triomphe. Il y eut en effet, des manifestations bruyantes et insultantes pour la France et le Protectorat, conduites dans les rues de Tientsin par M. Lebbe lui-même. Un Père Jésuite, à présent octogénaire, nous disait dernièrement : « *J'ai vu de mes yeux M. Lebbe très légèrement vêtu, encadrant à bicyclette les grands cortèges de jeunes gens, dans les rues de Tientsin, suggérant les slogans à répéter...* »

L' « Aperçu » a été magistralement réfuté par M. Willemen, Lazariste hollandais du Vicariat de Yong-Ping, et condisciple de M. Lebbe, dans un opuscule de même format que l' « Aperçu » mais plus volumineux. Malheureusement, cette réponse n'est pas assez connue.

Cependant, c'est principalement dans l' « Aperçu » que puiseront les apologistes de M. Lebbe ; ils renchéiront encore de leur style, les tirades de l'auteur, qui ne sont souvent que verbiage et rêveries ne répondant à aucune réalité.

Ainsi, le dernier passage que nous avons cité textuellement, s'achève par ces mots : « ...Ici encore, l'objectif était atteint ». Il ne dit pas de quelle manière, mais nous le savons : les trois autorités civile, ecclésiastique et religieuse s'accordèrent pour éloigner l'agitateur de Tientsin. Dès lors, nous n'avons plus à nous occuper des activités de M. Lebbe hors de Chine. Il y reviendra pourtant en 1927 et fera encore parler de lui. Quand notre récit sera arrivé à cette époque, peut-être aurons-nous quelque chose à signaler.

VICARIAT DE TIENSIN.

Voyons maintenant ce qui s'est passé à Tientsin après le départ de M. Lebbe. Pendant que la paix renaissait à Tientsin, Mgr Dumond reçut en juillet 1920 un télégramme du Cardinal Gaspari, secrétaire d'Etat, le déchargeant du Vicariat de Tientsin, et le nommant administrateur d'un nouveau Vicariat en voie de s'ériger au Kiang-Si. Il s'agissait de *Kan-Tcheou*, l'une des préfectures composant le Vicariat de *Ki-Nan* (Kiang-Si Méridional) que Mgr Ciceri désirait détacher de sa circonscription, pour en faire, avec les dix-sept sous-préfectures qui dépendent de *Kan-Tcheou*, un nouveau Vicariat.

Le 12 juillet suivant, un décret de Rome nommait Mgr de Vienne, coadjuteur de Mgr Jarlin depuis un an, administrateur du Vicariat vacant de Tientsin.

Une si subite décision de Rome ne pouvait souffrir de délai dans son exécution. Aussi, Mgr Dumond s'empres-sa-t-il de quitter

Tientsin pour se rendre à son nouveau poste, sans même s'arrêter au passage à Péking, pour saluer Mgr Jarlin. Ce transfert d'un Vicariat apostolique que Mgr Dumond administrait depuis huit ans, à une circonscription non encore érigée, mais seulement en voie de l'être, dans une contrée fort éloignée de Tientsin et dont le langage est différent de celui du Nord, nommant l'évêque non Vicaire apostolique, mais administrateur; ce transfert, disons-nous, ne peut-être désigné en langage clair que sous le nom de « disgrâce ».

N'oublions pas que, lors de la Controverse des « Rites Chinois » qui a duré plus de cinquante ans, les Papes jugeaient la question en litige selon les renseignements que leur donnaient les évêques et les missionnaires de Chine. Or parmi eux, il y avait deux partis franchement opposés : les uns tenant pour la licéité des rites, qui selon eux n'étaient que civils. Les autres tenant pour la condamnation des rites, parce que superstitieux. Quand les premiers avaient soumis leur rapport, le Pape leur répondait : « Puisque les rites ne sont que civils, ils sont licites »; mais il ajoutait toujours la clause : « si les choses sont telles qu'elles sont exposées dans le rapport de X ». Et vice-versa, lorsque les renseignements provenaient de l'autre parti.

Dans le cas de Mgr Dumond, les renseignements ne venaient que d'un côté, du côté Lebbe. Mgr Dumond et ses collègues lazaristes se sont tus.

Nous avons vu plus haut que les quatre Vicaires apostoliques du Nord demandèrent un sursis pour l'exécution du décret romain qui absolvait MM. Lebbe et Cotta. De fait, le décret fut annulé. Mais en 1920, aucune réclamation ne fut faite en faveur de Mgr Dumond.

Nous sommes encore en Province du Nord ; il nous reste encore deux Vicariats apostoliques à visiter : celui de *Yong-Ping-fou* et celui de *Pao-Ting-fou*.

LE VICARIAT DE YONG-PING.

Malgré les difficultés du début, Mgr Geurts pourra écrire en 1903, que ses six ou sept confrères faisaient la mission dans cinquante localités, qu'ils avaient déjà baptisé quelques centaines de catéchumènes, qu'une petite église avait été construite ainsi que dix chapelles publiques. Une école de catéchistes fonctionnait avec dix élèves de tout âge (de 16 à 50 ans).

Mgr Geurts adopta en partie la méthode de Péking, qui consistait à nourrir les catéchumènes durant la période de leur formation. « Il me semble, disait-il, que ce moyen est le plus pratique, car en dehors de la considération que les Chinois qui apprennent le catéchisme sont obligés d'abandonner pour plusieurs mois soit leur métier, soit leur profession, il est incontestable que la grâce s'adapte toujours avec une souplesse merveilleuse au caractère, aux mœurs d'un peuple, d'un individu. Saint Paul fut converti en un instant. Rare exception. Sur l'âme

de nos Chinois la grâce doit opérer lentement, lui laissant en même temps la confiance que sa vie matérielle n'en souffrira pas ». Mgr Geurts n'alla pas jusqu'à la méthode dite de l' « aumône » ; il n'avait pas les fonds nécessaires pour cela.

LE PETIT SÉMINAIRE.

En 1910, dix confrères hollandais étaient présents à Yong-Ping, mais il n'y avait pas encore d'autres prêtres chinois que les deux anciens qui étaient là en 1900. Aussi, comme partout dans nos Missions de Chine, l'évêque, dès son arrivée, en 1901, avait cherché dans son petit troupeau, qui arrivait à 3 000 chrétiens, s'il n'y aurait pas parmi les enfants, quelques sujets qu'il pourrait orienter vers des études préparatoires au petit séminaire. Il en trouva et, en 1909, Mgr Geurts avait un petit séminaire, dont plusieurs élèves étaient fils ou parents de confesseurs et de martyrs.

Une particularité du séminaire de Yong-Ping est le programme des études. L'évêque et tous ses confrères avaient fait leurs humanités en langue française, et leurs études ecclésiastiques en compagnie d'étudiants de langue française. Mgr Geurts avait remarqué que les élèves chinois avaient beaucoup de difficultés à étudier simultanément la littérature chinoise et les éléments du latin. Alors il établit l'étude du français dès les premières classes du petit séminaire, tout en menant de front l'étude de la langue chinoise si longue à apprendre. Ce n'est que lorsque les élèves étaient bien familiarisés avec le français parlé et écrit qu'on les mettait au latin. On constata qu'ils apprenaient beaucoup plus vite cette dernière langue qui n'a aucun rapport avec le chinois, tandis que le français en a beaucoup avec le latin. Le français étant devenu pour eux comme une seconde langue maternelle, l'intelligence du latin leur était plus facile.

Cette méthode fut spéciale à Yong-Ping, et ne fut pas imitée ailleurs car les Missions françaises ne pouvaient guère adopter une telle méthode sans attirer sur elles des soupçons malveillants dans un pays où le nationalisme se confondait avec une xénophobie croissante. Or, les Hollandais n'avaient nullement à craindre ce genre de soupçons, puisque le français n'était pas leur langue maternelle. Les autres Missions se contentèrent d'ajouter à leur programme de petit et grand séminaire un cours de français accessoire, et parfois même facultatif.

En 1910, le nombre des chrétiens de Yong-Ping approchait de 10 000. Une trentaine de chapelles et d'oratoires avaient été construits. La cathédrale fut construite sur les plans du Père de Moerlose, missionnaire architecte de Mongolie qui a construit de nombreuses et belles églises dans le Nord de la Chine.

ERECTION D'UNE NOUVELLE PROVINCE LAZARISTE.

Le 19 mars 1921, le Supérieur général, M. Verdier, érigea une nouvelle Province dans la Congrégation : la Province de Hollande.

Jusqu'ici les confrères hollandais en Chine faisaient partie ou de la Province méridionale s'ils étaient au Tche-Kiang ou au Kiang-Si ; ou de la Province septentrionale, s'ils étaient dans le Tche-Ly (Hopei). Désormais tous ceux qui sont dans le Vicariat de Yong-Ping et ceux-là seulement, feront partie de la Province de Hollande.

Celle-ci comprend les quatre Maisons de Hollande, trois autres établies en Bolivie et enfin le Vicariat de Yong-Ping-Fou. Pour présider aux destinées de la nouvelle Province, M. Verdier a nommé M. Henri Romans.

Peu d'événements notables se passèrent dans ce vicariat jusqu'au jubilé épiscopal de Mgr Geurts, en 1926.

Ce jour-là, l'évêque ordonna un prêtre fils de martyr. Il pouvait remercier la Providence en comparant les modestes débuts de son épiscopat aux résultats actuels.

En 1901, les chrétiens étaient au nombre d'environ 3 000. Il y avait alors trois missionnaires y compris l'évêque, deux prêtres chinois et aucune école.

Dès 1926, les prêtres étaient 26 y compris les indigènes ; 30 séminaristes grands et petits ; une dizaine de Filles de la Charité, 32 Sœurs indigènes, dites Mariales ; un collège de 100 élèves ; un pensionnat de jeunes filles ; 80 petites écoles de garçons et de filles ; 9 paroisses et 17 000 fidèles.

LE VICARIAT DE PAO-TING-FOU.

En 1912, ce vicariat reçut un premier groupe de cinq filles de la Charité, que Mgr Fabrègues plaça aussitôt au *Si-Koan* pour y diriger l'Orphelinat, jusqu'alors tenu par les Joséphines.

Elles y établirent bientôt un dispensaire et une école de filles. Quant aux religieuses indigènes, elles retournèrent à leurs œuvres ordinaires, qui consistaient à établir des maisons à deux ou trois Sœurs, pour y vaquer à l'instruction des femmes catéchumènes et des enfants des chrétiens.

En 1914, Mgr Fabrègues fit paraître un directoire ou manuel, qui procura à ses missionnaires un éminent service. On sait que la Propagande a toujours accordé aux missionnaires un grand nombre de facultés dites « extraordinaires » parce qu'elles dépassent de beaucoup les pouvoirs de « droit commun » qui régit les pays de « hiérarchie ecclésiastique ». Cet ensemble de facultés est publié dans un fascicule intitulé : *Elenchus facultatum...*

Ces facultés sont accordées à l'Ordinaire qui les délègue à ses collaborateurs en tout ou en partie selon les besoins. Mais exprimées dans des formules concises, elles requièrent souvent un commentaire explicatif.

Déjà M. Guilloux avait élaboré des notes qui répondaient à ce besoin, dans le Vicariat de Péking. Il les céda à Mgr Fabrègues qui les compléta et réussit à en faire un volume de 600 pages,

contenant un nombre considérable de renseignements nécessaires à tous les missionnaires de Chine.

Cet ouvrage, écrit en latin, est intitulé « *Adjumenta pro regimine Missionum* ». Sorti des presses du Pétang, il ne fut tiré qu'à un nombre restreint d'exemplaires et fut imité par beaucoup d'autres Missions de Chine. Ce genre de manuel ne peut d'ailleurs durer très longtemps car, outre que l'Elenchus venant de Rome subit parfois des modifications, des événements notables amènent parfois l'Eglise à changer certaines de ses lois, comme la publication du Code de droit canon, le Concile Plénier de Shang-Hai en 1924. Malgré cela, les « *Adjumenta* » (en 1918) furent d'une grande utilité aux missionnaires jusqu'en 1930.

LES PAROISSES OU STATIONS DE PAO-TING-FOU.

Mgr Fabrègues comprit très vite que le plus sûr moyen de promouvoir et d'entretenir la vie chrétienne parmi la population était la présence du prêtre aussi multipliée que possible. Quand, en effet, les chrétiens étaient à une distance de 20 à 60 kilomètres de leur curé, on peut affirmer qu'ils ne le voyaient guère

Nous donnons ici le nombre des stations fondées dans le district, puis le Vicariat de Pao-Ting depuis les origines à différentes époques :

De 1604 à 1840, une station : Nan-Kia-Tchoang.

De 1840 à 1900, 6 stations ou paroisses.

De 1900 à 1910, 10 stations.

De 1910 à 1923, 22 stations.

De 1923 à 1950, 6 stations.

Au total : 45 stations.

On remarque dans ce tableau que la plus forte multiplication des stations se trouve pendant l'épiscopat de Mgr Fabrègues. Toutes ces stations avaient un prêtre en résidence, quelquefois accompagné d'un ou plusieurs vicaires. Mais il ne faudrait pas croire que chaque curé se confinait dans sa résidence et n'avait pas à sortir de son village ou bourg. Bien au contraire, chacun d'eux avait le soin des chrétientés plus ou moins nombreuses qui formaient sa paroisse. Quelques paroisses en avaient jusqu'à 20, d'autres 15 et rarement moins de 10. Etant donné le nombre des prêtres du vicariat, cette méthode des subdivisions ne pouvait être poussée plus loin. Elle avait d'ailleurs ses inconvénients. En effet, seules les grandes paroisses avaient un ou plusieurs vicaires. Partout ailleurs, le curé se trouvait seul et, on l'a remarqué, l'isolement, surtout pour les jeunes prêtres, est souvent une cause de déficit au point de vue de la spiritualité. Aussi, il arrivera dans la suite que l'on réunira deux ou même trois stations en une seule, afin de favoriser la vie communautaire si profitable aux missionnaires.

UNE OPÉRATION DIFFICILE ET INGRATE.

Les puissances alliées avaient obtenu du Gouvernement chinois les indemnités nécessaires tant pour les personnes que pour les institutions. Mais le partage et la distribution de ces indemnités allaient demander de nombreuses enquêtes et de longues démarches.

Les chrétiens, dénués de tout, avaient commencé par s'indemniser, pour les vivres et le logement, auprès de leurs anciens adversaires. Ceux-ci, par crainte de représailles, et en réparation des pertes de la Communauté locale, avaient offert des immeubles et des terres, dont les revenus serviraient à l'entretien des missionnaires, de la chapelle et aux frais du culte.

Mais quand les indemnités du Gouvernement furent distribuées partout, les paysans comprirent bien vite qu'elles faisaient double emploi avec les prélèvements *motu proprio* des chrétiens, et leurs propres compensations plus ou moins volontaires. Des réclamations ne tardèrent pas à se faire entendre et des procès allaient s'amorcer, rallumant les haines et les rancunes entre les deux partis.

Mgr Fabrègues, sachant la ténacité de l'esprit de vengeance dans l'âme chinoise, résolut de couper le mal à la racine et ordonna la mise en vente de ces biens de la Communauté. Il se heurta d'abord à une forte opposition de la part de ses chrétiens, pour qui ces terres étaient un signe de leur victoire sur les boxeurs. Monseigneur leur rétorqua que c'était aussi un signe de la défaite de ceux-ci, et donc un signe de contradiction, de discorde. Peu à peu les chrétiens entrèrent dans les vues de leur évêque ; les terres furent vendues et la paix rétablie.

ERECTION DE LA PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU LY-HSIEN.

De même qu'il avait multiplié les lieux de présence des missionnaires dans les régions de son vicariat où la population chrétienne était la plus dense, Mgr Fabrègues aurait désiré le faire dans les autres parties moins évangélisées, mais le personnel à sa disposition était insuffisant ; il ne voyait qu'une solution à ce problème : diviser le vicariat et créer une nouvelle circonscription, ou même deux, qui seraient confiées à d'autres ouvriers. Il fit part de son projet à Mgr Costantini, délégué apostolique, qui, non seulement l'approuva, mais l'encouragea à le mettre au plus tôt à exécution.

Par décret du 15 avril 1924, le Pape Pie XI déclarait que le Vicariat apostolique de Pao-Ting serait divisé en trois Missions distinctes et que de ce jour une nouvelle Préfecture apostolique, comprenant six sous-préfectures, était érigée, qui sera désignée sous le nom de *Ly-Hsien*. Le décret ajoutait que l'autre division se ferait ultérieurement.

Le même jour, un autre décret de Rome nommait M. Melchior Soun préfet apostolique de *Ly-Hsien*. A l'automne suivant,

Mgr Soun alla à Ly-Hsien prendre possession de son nouveau champ de travail.

M. Melchior Soun, né à Péking le 19 novembre 1869, fut ordonné prêtre à la capitale le 24 janvier 1897. Le 25 janvier 1901, il entra dans la Congrégation et fut placé plus tard au petit séminaire du Pétang comme professeur de latin. En 1912, il fut nommé curé de *Niou-Fang*. C'est dans ce poste qu'il reçut sa nomination.

Le Vicariat de Pao-Ting avait en 1925 100 209 chrétiens. Il en céda 26 179 à la nouvelle division. Alors les missionnaires européens qui y travaillaient étant rentrés dans le Vicariat, il restait 18 prêtres indigènes, tant Lazaristes que Séculiers, pour gérer les 13 paroisses du Ly-Hsien.

Deux années s'écoulèrent paisiblement, et la Préfecture fut érigée en Vicariat apostolique le 24 juin 1926. Mgr Soun en fut nommé vicaire apostolique avec le titre d'évêque de « *Hesebon* ». Il fut l'un des six évêques chinois sacrés à Rome par Pie XI, le 28 octobre 1926. Bien que le nombre des Lazaristes parmi les prêtres chinois fût fort restreint, ce vicariat était confié à la Congrégation de la Mission.

Comme la ville de Ly-Hsien n'avait que très peu de chrétiens, Mgr Soun demanda et obtint de Rome l'autorisation de transférer sa résidence épiscopale à la sous-préfecture voisine de *An-Kouo*. Ce transfert eut lieu le 15 juillet 1929. Désormais ce vicariat sera désigné sous le nom de Vicariat apostolique de An-Kouo.

L'autre division, dont parlait le décret cité plus haut, se fit en 1929. Il s'agissait de la préfecture civile de second ordre du Yi-Tcheou, nommé *Yi-Hsien* dans la suite, située au nord-ouest de Pao-Ting et ayant juridiction sur deux autres sous-préfectures. Cette circonscription fut confiée aux RR.PP. Stigmatins italiens, à titre de Mission indépendante de Pao-Ting. Région peu habitée et montagneuse, qui devait une certaine célébrité à la présence sur son sol des sépultures impériales de la dynastie des Tsing. C'est pourquoi la majeure partie de la population était de race mandchoue, descendant des milices qui avaient pour charge la garde des tombeaux impériaux. Ces miliciens vivaient de leur solde comme faisant partie de l'armée impériale. Mais depuis la chute de la dynastie, ces « Tartares », comme on les appelle encore, sont devenus d'autant plus pauvres qu'ils ont été habitués à l'oisiveté pendant des siècles.

Le nombre des chrétiens du Yi-Hsien était de 2 890. Les six prêtres italiens du début furent aidés de deux prêtres chinois. Il faudra attendre jusqu'à 1936 pour que cette Mission devînt Préfecture apostolique avec le P. Martina comme préfet apostolique. Le nombre des chrétiens cette année-là était de 5 080, administrés par huit missionnaires italiens et trois chinois.

DES ŒUVRES NOUVELLES S'ÉTABLISSENT A PAO-TING.

Au printemps de 1921, Mgr Fabrègues rentrait d'un voyage en Europe avec de grands projets en tête. Il avait donné dans les églises de France, et surtout de Paris, de nombreuses conférences sur les Missions de Chine, décrivant les fréquentes calamités dont la Chine était victime. Il désirait par là émouvoir le cœur des fidèles et les amener à prendre part aux travaux des missionnaires qui souvent sont empêchés par le manque de ressources de secourir les malheureux chrétiens d'une part, et de développer les œuvres d'évangélisation d'autre part. Il ouvrit une souscription et fit lui-même des quêtes dans les églises.

La générosité des fidèles fut admirable. Mgr Fabrègues rapporta une somme assez considérable. Dès son retour, l'évêque mit ses projets à exécution. Il acquit un vaste terrain situé au faubourg méridional de Pao-Ting, appelé *Nan-Koan*. Il y fit construire un hôpital moderne de 100 lits, avec un pavillon spécial pour les pauvres pouvant recevoir 30 malades soignés gratuitement. C'était un don du maréchal Tsao-Koun.

A l'autre extrémité de la propriété il fit élever deux écoles semblables (une pour les garçons et l'autre pour les filles) et séparées par une voie publique. Ces écoles, d'abord primaires-supérieures, devinrent, après quelques années, écoles de second degré reconnues par le gouvernement. En 1923, toutes ces œuvres fonctionnaient. Le médecin-chef de l'hôpital était un docteur chinois formé à l'« *Aurore* », Université catholique fondée par les PP. Jésuites de Shang-Hai. L'école des garçons était dirigée par un missionnaire européen, aidé d'un sous-directeur chinois prêtre, de trois Frères pour enseigner le français, et enfin de plusieurs professeurs chinois. On y suivait les programmes des écoles publiques, et lorsqu'elle devint du second degré, elle fut enregistrée par l'Etat.

L'école des filles fut confiée aux Sœurs Franciscaines de Marie. Chacune de ces écoles pouvait recevoir 40 internes catholiques ou catéchumènes et une centaine d'externes.

LE VICARIAT DE TCHEN-TING-FOU.

Nous sommes toujours dans la province du Nord. Depuis le jour où Mgr de Vienne avait quitté Tcheng-Ting pour monter à Péking comme coadjuteur de Mgr Jarlin. Le Vicariat de Tcheng-Ting devait rester vacant pendant deux années. Heureusement qu'il avait, pour assurer l'intérim, un vicaire général dont le zèle égalait le talent. C'était M. Baroudi. M. Nicolas Baroudi était Syrien, né à Bmakinn le 3 décembre 1868. Reçu à Paris en 1886, il y émit les vœux le 28 août 1888 et arriva à Péking en octobre 1890 ; ordonné prêtre le 27 mai 1893, il fut placé à *Tcheng-Ting*.

Il travailla quelques années dans les Missions ; ensuite il fut presque continuellement appliqué à la formation des grands séminaristes.

M. Baroudi était doué de toutes les aptitudes du missionnaire idéal, mais sa bonté surpassait ses talents, ou plutôt rendait ceux-ci fructueux et lui attirait l'estime et l'affection de tous. Son influence de directeur spirituel était grande sur les prêtres chinois qu'il avait formés et qui le regardaient comme leur père, mais elle n'était pas moindre sur ses confrères européens qui, eux aussi, avaient mis en lui toute leur confiance.

En homme prudent et avisé, M. Baroudi n'innova rien, mais maintint toutes les œuvres et les fit progresser à la satisfaction de tous. Pratique aussi, il sut trouver le moyen de soutenir les œuvres confiées à sa gestion. Il était excellent jardinier et agriculteur. Il semble qu'un tel talent est superflu chez un missionnaire. Pourtant, il l'a exercé de telle façon qu'il lui a fait produire des résultats extrêmement utiles, bien que son exercice parût n'être pour lui qu'une agréable distraction.

Le terrain occupé par la résidence épiscopale était immense, et l'espace voisin que recouvraient les œuvres des Filles de la Charité était encore plus vaste. M. Baroudi, d'esprit toujours pratique, songea que ces terres, bien cultivées, rapporteraient en céréales et en légumes une bonne partie des vivres nécessaires aux deux communautés, dont celle des Sœurs comptait, bon an mal an, environ 2 000 personnes à nourrir. Alors, utilisant les orphelins et les hommes encore valides de l'hospice, il mit ces terres en culture et en réserva une partie pour en faire un magnifique potager. Il fit ses commandes de graines chez Vilmorin et, après quelques années d'essais et d'expérimentation, il arriva à acclimater toutes sortes de légumes d'Europe inconnus en Chine.

Loin de vouloir garder ses découvertes pour lui, il les publia soit dans le *Bulletin Catholique de Pékin*, soit dans un petit périodique, le *Petit Jardinier*, et faisait ainsi connaître aux missionnaires les époques favorables pour les semis et la méthode de culture pour les différentes espèces de légumes, donnant aussi des conseils sur la culture de la vigne et la fabrication du vin.

LE SUCESSEUR DE MGR DE VIENNE.

Lors de sa visite canonique, Mgr de Guébriant proposa à Rome ce bon missionnaire pour occuper le siège vacant.

Mais le refus de M. Baroudi fut catégorique et exprimé de telle façon qu'il n'y avait pas à y revenir. Par décret de Rome du 16 décembre 1920, M. Schraven était nommé évêque d'« Amy-clée » et vicaire apostolique de *Tcheng-Ting-Fou*.

M. François-Xavier Schraven était né à *Grubbenvorst*, dans la province du Limbourg (Hollande) le 13 octobre 1873. Il fut reçu à Paris le 29 septembre 1894, émit les saints vœux le 1^{er} octobre 1896 et y fut ordonné prêtre le 27 mai 1899. Arrivé en Chine en septembre suivant, il fut placé à *Tcheng-Ting*. Après avoir exercé le ministère dans les chrétientés, il fut appelé à la résidence épiscopale pour s'occuper des comptes. Survint le décès de Mgr Bruguière en octobre 1906.

Vicaire général, il assumait l'administration du vicariat jusqu'à l'arrivée de Mgr Coqset en 1907. Appelé comme aide à la Procure de Shang-Hai en 1908, il fut transféré à celle de Tientsin en 1911, pour revenir à Shang-Hai en 1915, comme successeur de M. Bouvier. C'est à Shang-Hai qu'il reçut sa nomination.

Le 10 avril 1921 Mgr Schraven recevait la consécration épiscopale des mains de son cousin Mgr Geurts, dans sa cathédrale de Tcheng-Ting.

En nommant Mgr de Vienne administrateur du Vicariat de Tientsin sitôt après le départ de Mgr Dumond pour Kan-Tcheou, Rome avait privé Mgr Jarlin d'un coadjuteur bien nécessaire dans une Mission si importante.

Dans l'espoir que son bras droit lui serait rendu, l'évêque de Péking patienta pendant quelque temps ; mais bientôt, comprenant que l'attente était illusoire, il prit les devants et demanda de nouveau à Rome un coadjuteur en indiquant son désir sur la personne. Il dut attendre jusqu'en 1923 pour obtenir satisfaction.

Deux décrets furent pris à Rome le même jour, 12 juin 1923 : l'un nommant Mgr de Vienne vicaire apostolique de Tientsin, l'autre élevant Mgr Fabrègues coadjuteur de Mgr Jarlin avec succession.

Cette dernière nomination fut pour les missionnaires de Pao-Ting une bien pénible surprise ; elle les privait d'un chef, qui avait en si peu de temps équipé ce jeune et déjà florissant Vicariat de Pao-Ting.

Laissant l'administration du vicariat entre les mains de son provicaire, M. Paul Montaigne, Mgr Fabrègues quitta Pao-Ting en septembre 1923. La vacance dura un peu plus d'un an. Enfin, le 18 décembre 1924, M. Montaigne était nommé évêque de « Sydima » et vicaire apostolique de Pao-Ting. Il fut sacré à *Pao-Ting* par Mgr Costantini, le 19 avril 1925.

Nous retournons maintenant dans la province du Sud, pour y suivre les événements.

★

CHAPITRE XXII

LA PROVINCE DU SUD

Le Vicariat du Kiang-Si Septentrional. — Nomination de Mgr Fatiguet. Un nouveau Vicariat dans le Kiang-Si. — Reprise des œuvres de charité par les Sœurs à Nan-Tchang. — Le Vicariat de Yu-Kiang. — La Délégation apostolique en Chine. — Les catholiques offrent une résidence à Mgr Costantini. — Un Synode général en Chine. — Le Concile plénier de Shang-Hai. — Clôture du Concile. — L'Exposition missionnaire du Vatican. — Le Vicariat apostolique de Kan-Tcheou. — Le communisme au Kiang-Si... et ailleurs. — Arrestation de M. Von Arx. — Capture de l'évêque, de missionnaires et de Sœurs à Ki-Nan, et leur délivrance. — Divers changements parmi les chefs de Missions au Kiang-Si.

LE VICARIAT DU KIANG-SI SEPTENTRIONAL (KIOU-KIANG).

Nous avons vu qu'à la mort de Mgr Bray en 1905, Mgr Ferrant, son coadjuteur depuis 1898, devint vicaire apostolique de ce vicariat. Son apostolat ne différa guère de ce qu'il était auparavant, car depuis sept ans qu'il était coadjuteur, il avait assumé toutes les affaires et, certes, elles furent difficiles, ne seraient-ce que celle des boxeurs, et plus encore celle des meurtres de *Nan-Tchang* en 1906. Mais il ne se déconcerta jamais et, l'orage passé, il se remettait au travail avec le même courage qu'auparavant.

En collaboration avec Mgr Vic, il avait fait construire en 1903 le Collège des Frères Maristes. Survinrent les massacres de 1906, suivis de pillages et de malversations racontés plus haut. Entre temps Mgr Ferrant fonda la société de religieuses indigènes de « Notre-Dame du Bon Conseil », dans le genre des « Vierges du Purgatoire », qui, comme les Joséphines de Péking, avaient pour mission l'instruction des enfants, des orphelins et des catéchumènes dans les campagnes.

En 1909, un incendie accidentel détruisit complètement le Collège rebâti sur les ruines du premier, détruit en 1906. Mais, après cette nouvelle catastrophe, la Mission, ruinée, ne put relever l'établissement une troisième fois. D'ailleurs, les Frères Maristes avaient gardé de *Nan-Tchang* un si triste souvenir — le massacre de leurs cinq jeunes confrères — qu'ils désiraient se dévouer au service des Missions dans d'autres régions plus hospitalières, où l'on demandait leur concours.

Pendant la résidence fut reconstruite en 1910, et alors on commença la construction de l'église que Mgr Ferrant projetait d'édifier dans la ville lorsque se produisit l'affaire de 1906.

Au cours de l'hiver 1909-1910, Mgr Ferrant avait fait une longue tournée pastorale et écrivait au retour : « *Ah ! que j'ai joui durant cette visite ! Ces missions, jeunes pour la plupart, sont pleines de vie et d'espérances. Jadis, nous glanions épi par épi. Aujourd'hui il n'est pas rare de voir des groupes de familles, parfois des villages entiers qui demandent à embrasser la religion* ».

Hélas ! c'était sa dernière visite pastorale. Atteint d'une grave maladie du foie, il dut se rendre à Shang-Hai pour y subir une opération peut-être inopportune, à la suite de laquelle il succomba. C'était le 5 novembre 1910. Mgr Ferrant n'avait que 51 ans.

Durant les douze années qu'il présida aux destinées de cette mission, Mgr Ferrant eut, malgré les persécutions sanglantes et de bien douloureuses épreuves, la consolation de voir tripler le nombre de ses fidèles, se réorganiser et s'augmenter les œuvres. A son arrivée (1898), il trouvait 4 700 chrétiens, et à sa mort (1910), il en laissait 15 060. De plus, il eut constamment le soin de former un bon clergé indigène et des religieuses chinoises.

NOMINATION DE MGR FATIGUET.

La vacance ne fut pas longue. Par bref apostolique du 24 février 1911, M. Louis Fatiguet était nommé évêque d' « Aspen-dus » et vicaire apostolique du Kiang-Si septentrional.

M. Louis Fatiguet est né à Bordeaux le 21 décembre 1855. Ordonné prêtre dans ce diocèse le 17 décembre 1881, il y exerça le ministère durant quatre années et entra dans la Congrégation le 17 septembre 1885. Arrivé en Chine le 19 septembre 1886, il fut placé au Kiang-Si septentrional.

Après s'être initié à la langue et aux coutumes, il fut appelé à Kiou-Kiang par Mgr Bray pour s'y occuper des comptes, de la restauration de la résidence et de la construction d'une cathédrale. Ces travaux matériels n'absorbèrent pas le zèle du missionnaire. Sans interrompre ses travaux, il s'adonna pendant de longues années à l'évangélisation de la population païenne qui vivait au nord du fleuve et parvint à donner quelque 5 000 baptêmes.

Le sacre eut lieu dans la cathédrale de Kiou-Kiang qu'il avait construite, le 11 juin 1911. Le consécrateur était Mgr Jarlin. Y assistaient trois évêques Lazaristes et un Franciscain. Cette année-là, le zèle de l'évêque et de ses missionnaires a été récompensé par une moisson relativement importante de 4 000 baptêmes d'adultes.

En 1920 eut lieu le changement des noms des vicariats. Dans le chapitre précédent, nous avons énuméré les nouvelles désignations de nos vicariats du Nord et du Sud, mais il est utile de rappeler ici ceux de la province du Sud, soit :

Ancien nom	Nom actuel	Province civile
Kiang-Si Septentrion.	Kiou-Kiang jusq. 1924 ens. Nan-Tchang	Kiang-Si
Kiang-Si Oriental	Yu-Kiang	Kiang-Si
Kiang-Si Méridional	Ki-Nan	Kiang-Si
District	Kan-Tcheou	Kiang-Si

UN NOUVEAU VICARIAT DANS LE KIANG-SI.

C'est le dernier inscrit dans ce tableau. En effet, le 15 août 1920, le Saint-Siège décida de former un nouveau vicariat dans la partie méridionale du Ki-Nan, et dont la résidence centrale sera dans la ville même de *Kan-Tcheou*. Cette division ne fut effective qu'après l'arrivée des Lazaristes des Etats-Unis d'Amérique auxquels devait être confiée cette nouvelle circonscription de Kan-Tcheou.

Laissons se former ce jeune vicariat, et quand il sera bien en marche, nous en reparlerons. Pour l'instant, continuons d'explorer celui de Kiou-Kiang.

En 1918, Mgr Fatiguet fonda un Bulletin religieux intitulé *L'Ami des Missionnaires du Kiang-Si Septentrional*. Ce périodique paraissait deux fois l'an avec 40 ou 50 pages et même plus, et a rendu de grands services non seulement aux missionnaires contemporains, mais aussi aux historiens.

On y trouve en effet des monographies sur les anciens missionnaires, sur les premières chrétientés de ces régions, des descriptions géographiques, tout cela rédigé soit par les missionnaires, soit par l'évêque lui-même. Cette publication cessa en 1931, et malgré sa courte durée, ses 26 fascicules constituent une source précieuse pour l'histoire des Missions de Chine.

REPRISE DES ŒUVRES DE LA CHARITÉ A NAN-TCHANG.

Le 25 février 1922, seize ans après la destruction des œuvres de Nan-Tchang, l'évêque procéda à l'inauguration et à la bénédiction du nouvel établissement des Filles de la Charité revenues récemment reprendre leur poste au faubourg de *Nan-Tchang*. Il leur confia l'hôpital dédié à Saint Louis, roi de France. Deux docteurs, l'un français, l'autre chinois, y sont attachés. Les deux dispensaires reçoivent chaque jour quantité de pauvres malades.

Le 3 décembre 1924, le Saint-Siège changea le nom du Vicariat de Kiou-Kiang en *Nan-Tchang*, parce que cette ville est la capitale de la province, mais n'a jamais été la résidence épiscopale des évêques, sinon de Mgr Joseph Tcheou, depuis 1949, dont nous parlerons plus tard.

Pendant l'épiscopat de Mgr Fatiguet, le vicariat, qui avait déjà dix stations ou paroisses, s'est enrichi de quatorze autres stations. La plus importante de toutes les paroisses est de loin celle de Kiou-Kiang, la mère de toutes les autres. Des agrandis-

sements et améliorations ont été réalisés à l'hôpital et en ont fait un hôpital moderne.

Enfin, une belle chapelle a été bâtie, grâce à la générosité des catholiques tant chinois qu'étrangers, auprès du petit sanatorium que la Mission possède à *Kou-Linn* depuis 1910, dans les montagnes voisines de *Kiou-Kiang*, dont la fraîcheur salubre attire chaque année des milliers d'estivants, accourus de nombreuses provinces de Chine.

Se conformant aux désirs du Pape Pie XI de promouvoir les progrès de la Foi, principalement par le clergé indigène, Mgr Fatiguet créa, à la fin de 1927, un district forain qu'il confia exclusivement à son clergé indigène. Prévoyant la possibilité d'y voir érigé plus tard un vicariat confié à un évêque chinois, il choisit à cette fin l'un de ses meilleurs districts, celui de *Joëi-Tcheou*, où se trouve l'ancienne chrétienté de *San-Kiao*. Hélas ! Il ne se doutait guère que dans peu de temps *Joëi-Tcheou* servirait de P.C. aux communistes formés par Moscou, qui viendront tenter une première intrusion en Chine.

LE VICARIAT DE YU-KIANG.

Nous avons laissé ce vicariat (p. 319) juste au moment où le successeur de Mgr Vic venait de prendre en main la conduite du vicariat. C'était en novembre 1912.

Nous avons peu de renseignements sur les dix premières années de l'épiscopat de Mgr Clerc-Renaud qui, à l'encontre de son prédécesseur, n'écrivait pas beaucoup. Nous n'avons qu'un état du vicariat qui date de 1922. L'évêque réside à *Yu-Kiang*. Le grand séminaire est établi à *Kien-Tchang* au sud de *Yu-Kiang*, avec 15 élèves. Le petit séminaire est à *Tsi-Tou* et compte 31 élèves.

Le vicariat, qui a trois préfectures civiles, est divisé en quatre districts ecclésiastiques :

1° Le district de *Fou-Tcheou* a 11 917 chrétiens répartis dans six paroisses ;

2° Le district de *Kien-Tchang* a 5 889 fidèles dans quatre paroisses ;

3° Le district de *Koang-Sin* a 8 440 fidèles et sept paroisses ;

4° Le district de *Yao-Tcheou* compte 4 309 chrétiens dans quatre paroisses ;

Ce qui donne un total de 30 555 chrétiens.

Prêtres européens 14 ; prêtres chinois 14, dont 4 Lazaristes. Il y a 9 Filles de la Charité, dont les œuvres sont : un orphelinat avec 125 enfants ; un ouvroir de 42 internes et 73 externes ; un hôpital où cette année ont été soignés 406 hommes et 73 femmes.

LA DÉLÉGATION APOSTOLIQUE EN CHINE.

Bien que nous soyons dans la province du Sud, nous devons placer ici l'exposé de l'institution de cet important organisme de l'Eglise en Chine, qui ne concerne pas seulement les deux provinces lazarisistes, mais la Chine catholique tout entière.

D'ailleurs, plusieurs fois déjà nous avons fait allusion à la personne du nouveau délégué apostolique.

Les Indes, le Japon étaient déjà pourvus de Délégation apostolique ; pourtant la Chine si vaste, avec ses quelque cent circonscriptions ecclésiastiques, en était encore privée. Pie XI, prenant en main la barre de la barque de Pierre, et jetant un regard anxieux sur l'univers, ne tarda pas à découvrir cette lacune et à la combler. Ce fut l'un des premiers actes importants de son pontificat que l'institution de la Délégation apostolique en Chine. Pie XI, d'ailleurs, était très bien informé des continuels progrès de l'Eglise en Chine, et tout spécialement par les rapports du visiteur apostolique, Mgr de Guébriant.

A cette haute fonction a été nommé Mgr Celse Costantini, archevêque de Théodosie. D'un abord très simple, empreint tout à la fois de courtoisie et de franchise, Mgr Costantini ne venait pas de la Curie, mais il sortait du champ pratique du ministère paroissial et il fut toujours en contact avec le peuple. Docteur en philosophie et en théologie, il fut d'abord curé de la cathédrale de Concordia, son pays natal, près de Venise, et y resta quinze ans. Après la guerre mondiale, pendant les troubles qui désolèrent le diocèse, il fut nommé vicaire général et dut gouverner le diocèse en l'absence de l'évêque. Ensuite, Mgr Costantini a rempli différentes missions difficiles, notamment comme administrateur de Fiume, après l'occupation en 1921 ; il venait d'y ériger son palais épiscopal quand Pie XI, connaissant ses hautes capacités d'organisateur, l'appela à la fonction de délégué apostolique en Chine. Mgr Costantini avait alors 46 ans.

Il arriva à *Hong-Kong* le 8 novembre 1922 et y demeura environ un mois ; ensuite il alla à Shang-Hai où il passa les fêtes de Noël et se multiplia pendant son court séjour. Le lieu de sa résidence n'avait pas encore été choisi. Mais une rumeur répandait la nouvelle qu'elle serait installée au centre de la Chine, peut-être à *Han-Keou*.

Mgr Costantini arriva à Péking le jeudi soir 28 décembre. Il fut reçu à la cathédrale du Pétang par tout le clergé et les chrétiens de Péking. Le délégué fit un très chaleureux discours en latin s'adressant aux prêtres, et dit quelques mots aimables à tous en français. Le samedi 30, le délégué fit visite au ministre de France et au ministre d'Italie, et le premier jour de l'an 1923, en compagnie de Mgr de Vienne, il alla présenter ses vœux au président de la République, Ly-Yuen-Hong, qui le reçut magnifiquement, entouré de ses ministres et officiers supérieurs. Les jours suivants, il visita les principaux établissements de Péking, puis il s'éloigna quelques jours pour aller visiter Tientsin et

Pao-Ting. Rentré à Péking, il voulut visiter toutes les maisons de bienfaisance avec la plus grande sympathie.

Une des joies souvent exprimées du délégué dans ces diverses visites était de voir un bon nombre de religieuses indigènes dans les rangs des Filles de la Charité et des Franciscaines.

LES CATHOLIQUES OFFRENT UNE RÉSIDENCE
A MGR COSTANTINI.

La bienveillance du Saint-Père, qui leur avait fait l'honneur de leur envoyer son délégué, avait si bien touché les chrétiens chinois, qu'ils eurent un grand désir de lui manifester leur reconnaissance par un signe tangible, mais ils ne savaient comment s'y prendre. Déjà, ceux de Péking avaient offert au délégué un présent comprenant calice, patène, etc., le tout en cloisonné de Péking, mais ce n'était qu'un cadeau s'adressant à la personne même du délégué. Ce qu'ils désiraient, c'était un témoignage de leur gratitude envers le Souverain Pontife.

Un membre du Comité catholique de Péking eut la pensée de donner une résidence à la Délégation apostolique. L'idée fit son chemin. Mais ils ignoraient le lieu que Mgr Costantini avait choisi ou devait choisir pour sa résidence. D'autre part, ils désiraient que tous les chrétiens de Chine contribuent à cette offrande ; ils rédigèrent une lettre adressée à Mgr le Délégué, pour lui demander son avis.

On lit à la fin de cette lettre :

« ...C'est à Vous-même, Excellence, de disposer où Vous voudrez choisir le lieu de Votre résidence, puisque toute la Chine chrétienne, fière de Vous avoir, Vous offre son hospitalité. Mais si nous osons formuler un vœu, ce serait que Votre Excellence veuille choisir Péking pour Sa résidence. Péking est pour nous comme Rome est pour l'Eglise : c'est non seulement la métropole de notre patrie, mais c'est aussi le lieu où les premiers prédicateurs ont annoncé l'Evangile, et où les premiers évêques ont fondé l'Eglise de Chine... ».

Suivent les seize signatures des membres du Comité de Péking.

Et voici en quelques mots la substance de la réponse de Mgr Costantini :

« Han-Keou, le 15 mars 1923.

« ...J'ai reçu avec une grande satisfaction votre lettre si noble dans sa forme et si haute par sa signification spirituelle... Le premier don d'une propriété à l'Eglise catholique a été fait en 1610 par l'Empereur, pour le monument funéraire du Père Ricci (Chala). Aujourd'hui, votre offre a une plus haute signification de vie... Je ne vois aucune difficulté à me fixer à Péking... Je dois cependant vous faire une recommandation : la maison doit être digne de sa destination ; mais que toute dépense superflue

et tout luxe soient exclus. Si on ne trouve la maison déjà bâtie, je donnerai volontiers des instructions pour la construire.

« Elle sera alors de caractère purement chinois... »

(Suit une exhortation à la prière...)

« Celse COSTANTINI, Délégué apostolique ».

Les catholiques de Péking mirent donc toute leur diligence pour trouver et faire l'acquisition d'une propriété qui convienne à la Délégation apostolique. Ils firent choix d'un immeuble en bon état, composé de nombreux pavillons séparés par des cours rectangulaires avec quelques bâtiments assez grands, dont l'un fut aménagé en chapelle ; le tout de style chinois et sans aucun étage.

Cette résidence se trouvait au quartier dit « *Ting-Fou-Ta-Kiai* » situé entre les palais impériaux et la muraille septentrionale de la ville.

Mgr Costantini vint prendre possession de sa résidence le 18 juillet 1923, et aussitôt Son Excellence notifia son installation à tous les ordinaires de Chine.

UN SYNODE GÉNÉRAL EN CHINE.

A peine arrivé en Chine, Mgr Costantini reçut de Rome des instructions relatives à la préparation d'un Synode général en Chine à convoquer très prochainement. Mgr le Délégué s'empressa d'en informer les vicaires apostoliques et leur demanda de se réunir en conférences dans les centres principaux qu'il leur désigna, pour y étudier une série de questions, dont il leur donna le schéma, en vue du prochain Synode.

Ces conférences eurent lieu dès la fin de 1922 et au début 1923 dans les villes suivantes : Péking, Tientsin, Tsi-Nan, Han-Keou, Soei-Fou, Shang-Hai et Hong-Kong.

Toutes ces conférences épiscopales devaient être homologuées par une plus grande conférence. Celle-ci se réunit le 25 mai 1923 à *Ou-Tchang*, capitale du Hou-Pei, sous la présidence de Mgr Costantini. Cette assemblée se composait de théologiens consultants, chargés de réunir en un schéma unique les avis émis par les sept conférences qui venaient d'avoir lieu séparément. L'assemblée s'efforça de trouver les formules générales susceptibles d'être acceptées dans toute l'étendue de la Chine. Le Délégué avait voulu que les consultants fussent choisis de façon à ce que chaque ordre, congrégation ou société de missionnaires et même nationalité fût représenté à la Commission. De fait, furent présents à *Ou-Tchang* : 7 consultants chinois, 6 français, 3 italiens, 2 belges, 1 hollandais, 1 espagnol, 1 allemand et 1 américain.

Sous l'impulsion vigoureuse du délégué apostolique, tous les points de droit canonique intéressant l'avenir de l'Eglise en Chine, tous les moyens de propagande religieuse, toutes les grandes questions soulevées par l'évolution intellectuelle ont été étudiées attentivement. La conférence dura un mois.

LE CONCILE PLÉNIER DE SHANG-HAI.

Par un bref du 20 janvier 1924, Pie XI enjoignait à Mgr Costantini de convoquer les vicaires et les préfets apostoliques, ainsi que les supérieurs des diverses sociétés de missionnaires de Chine à un Synode général, qui prendra le nom de Concile plénier de Shang-Hai, et s'ouvrira dans l'église Saint-Ignace, à *Zi-Ka-Wei*, dans la ville de Shang-Hai, le 15 mai 1924.

Au moment où s'est ouvert ce Concile, la Chine comptait 55 évêques et 2 préfets apostoliques. Le nombre des prêtres était de 2 552, dont 1 071 chinois. Le nombre des membres du Concile était de 108, y compris les officiers synodaux.

On peut se demander pourquoi on n'a pas donné à ce Concile le nom général au lieu de plénier, ou mieux de national, puisqu'en fait, il était bien national : tous les évêques de Chine y avaient pris part, sauf, évidemment, ceux qui, empêchés (10) par des causes majeures et dûment annoncées à qui de droit. La raison n'en a pas été donnée officiellement, mais on peut facilement la conjecturer.

Il ne faut pas oublier que la nation chinoise était païenne. Lorsque l'élément étranger qui présidait aux diverses missions de cette nation aura laissé la place à des évêques chinois, la réunion de ceux-ci en Concile général pourra prendre d'une façon toute naturelle le nom de nationale, mais pour le moment, de 47 chefs de missions qui ont formé le Concile, 45 étaient des évêques étrangers ; les 2 chinois n'étaient que préfets apostoliques et tout récemment nommés. Ajoutons que les 24 supérieurs religieux étaient tous des étrangers. Par conséquent, le mot *National* n'était pas adéquat, tandis que *Plénier* convenait mieux et ne pouvait offenser personne.

CLOTURE DU CONCILE.

La dernière session plénière de la grande assemblée s'est tenue à Saint-Joseph de *Yang-King-Pang* le 11 juin. Le lendemain 12 avait lieu à *Zi-Ka-Wei* la cérémonie de la clôture.

Après la Messe pontificale célébrée par Mgr Costantini, Délégué apostolique, l'officiant s'avance au pied de l'autel et lit la formule latine de consécration de la Chine à la Saint-Vierge ; tous les Pères la répètent après lui. Puis se déroulent les rites émouvants de la clôture du Concile. Ensuite, le Délégué redit à tous ses sentiments d'admiration affectueuse et leur souhaite un excellent retour au milieu des peuples qui leur sont confiés... Après avoir posé leur signature au bas des Actes du Concile, les 50 évêques parés forment une procession magnifique. Le cinéma « *Pathé* » prend des vues, et plusieurs photographies de groupes resteront un superbe souvenir de ces fêtes.

Mgr le Délégué expédia les Actes du Concile à Rome et reçut du Pape Pie XI une lettre datée du 12 octobre 1924, comme accusé de réception.

Dans l'allocution censistoriale du 18 décembre 1924, le Pape parla d'abord du Concile plénier de Shang-Hai. « *Il Nous plaît de parler du premier Concile général de Chine, dont Nous vous annonçons déjà en mars dernier la tenue prochaine et qui, en cet immense pays, a brillé comme une nouvelle aurore. A Shang-Hai, sous la présidence de Notre Délégué apostolique, se sont réunis tous les vicaires apostoliques des Missions de Chine ; aucune différence de race, de patrie ou de famille religieuse n'engendra de divergence ou de division parmi eux ; seule la charité du Christ les a tous animés, le même respect du Saint-Siège, une pareille compassion de ce peuple privé de la lumière évangélique... Quels grands progrès résulteront des décisions conciliaires en ces régions pour la Foi catholique, on peut le prévoir dès maintenant, et peut-être Nous sera-t-il donné de les voir un jour Nous-même si, dans sa bonté, le Seigneur prolonge suffisamment Notre vie...* ».

Enfin le délégué apostolique annonça le 12 décembre 1928 à tous les Ordinaires de Chine que le Concile plénier de Shang-Hai entrerait en vigueur le 12 juin 1929.

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DU VATICAN.

Les « Acta Apostolicae Sedis » du 5 mai 1923 contenaient une lettre de S.S. Pie XI à Son Eminence le Préfet de la Sainte-Congrégation de la Propagande, le cardinal Van Rossum, sur l'Exposition universelle des Missions qui s'organise au Vatican pour l'année jubilaire 1925.

Mgr le Délégué s'empressa de donner des instructions à tous les chefs de Missions de la Chine, leur enjoignant d'abord de désigner un prêtre qui soit spécialement affecté à la préparation de l'Exposition Missionnaire du Vatican, à laquelle toutes les Missions doivent prendre part en y envoyant des objets. Ensuite, il leur envoya des instructions particulières sur le choix des objets à présenter.

Cette Exposition fut un véritable succès. Lors de sa clôture solennelle, le 10 décembre 1925, le Pape prononça une allocution où il insista sur les résultats de l'Exposition. « *Elle a, dit-il, premièrement manifesté l'universalité vivante de l'Eglise de Dieu, car ce fut un vrai triomphe de discipline affectueuse. A un simple signe du Père commun on répondit de toutes parts avec un élan, une générosité et une abnégation incomparables. En second lieu, l'Exposition a été et reste comme un livre immense, dont chaque objet est une page, une phrase ou une ligne et qui demande pour être lu une étude approfondie* ».

Mais le Saint-Père ne voulut pas laisser se disperser les pages d'un si beau livre. Il annonça que le précieux ensemble des objets rassemblés dans l'Exposition universelle, subsisterait sous la forme d'un Musée des Missions, qui trouverait sa place au Palais de Latran.

Revenons maintenant dans la grande province du Kiang-Si pour assister à la naissance d'un nouveau vicariat apostolique.

LE VICARIAT DE KAN-TCHEOU.

Nous avons dit comment Mgr Dumond avait été déplacé de Tientsin en 1920, pour être envoyé comme administrateur du nouveau Vicariat de *Kan-Tcheou*. Mgr Dumond partit sans tarder, mais ne gagna pas directement sa ville épiscopale. Il demeura environ une année à *Kiou-Kiang* chez Mgr Fatiguët, pour la bonne raison que les ouvriers de cette Mission n'étaient pas encore sur place. En effet, la Lettre apostolique qui établissait ce vicariat, le confiait aux Lazaristes de la province orientale des U.S.A. En attendant leur arrivée, les anciens missionnaires du *Ki-Nan* continuaient à l'administrer.

Le premier groupe de ces missionnaires américains arriva à *Kiou-Kiang* le 24 août 1920. Ils étaient cinq prêtres, dont leur supérieur M. O'Shea, et quatre étudiants en théologie.

La superficie du Vicariat de *Ki-Nan*, avant la division, était d'environ 90 000 kilomètres carrés, et la partie séparée en avait environ 50 000. Par contre, la population du *Ki-Nan* dépassait celle du *Kan-Tcheou* de plus de 2 millions. Au moment du démembrement, le nombre des catholiques était de 16 279 à *Ki-Nan* et de 9 287 à *Kan-Tcheou*.

Ces jeunes ouvriers évangéliques n'avaient aucune expérience de la vie de mission en Chine. Venus pleins d'enthousiasme, la première impression qu'ils eurent en arrivant dans l'immense champ qu'il leur était demandé de cultiver, fut l'étonnement. Ce qu'ils voyaient ne répondait pas à ce qu'ils avaient rêvé. Mais si l'idéal que leur imagination avait formé dans leur esprit des Missions de Chine, était tout autre que la réalité, leur zèle pour le salut des âmes n'en fut aucunement diminué ; et ils se mirent au travail avec autant de générosité que de courage.

Dans une lettre écrite en 1921 par l'un d'eux, nous lisons : « Ces huit ou neuf mois ont été consacrés à une sorte d'apprentissage sous la direction de notre bon Mgr Dumond, administrateur apostolique, et de trois vétérans missionnaires français... ».

M. O'Shea, leur supérieur, avait remarqué que le fleuve *Kan* (qui a donné son nom à *Kan-Tcheou*) avait beaucoup de ramifications dans le pays et que la plupart de ces cours d'eau étaient navigables ; il s'étonnait de constater que les missionnaires voyageaient à mule ou en chaise, rarement par eau, moyen de locomotion pourtant plus rapide. Alors, pour y remédier, il donna des ordres à *Shang-Hai* pour se faire construire un petit catot automobile.

Une autre fois, une vieille lampe démodée faillit causer un incendie dans leur maison. Immédiatement, le supérieur s'enquit du prix de revient d'une installation électrique et trouva en ville une compagnie chinoise qui s'en chargea à bon compte. C'est ainsi que ces missionnaires d'outre-Atlantique s'y entendaient pour améliorer le confort qui, il faut l'avouer, était à un niveau bien bas lorsqu'ils arrivèrent dans cette Mission.

Les premières Filles de la Charité américaines se mirent en route le 1^{er} novembre 1924, en vue d'un long voyage à travers le Pacifique, pour se rendre à *Kan-Tcheou* et y installer leurs œuvres de bienfaisance.

Mgr Dumond devint vicaire apostolique de Kan-Tcheou par un décret du Saint-Siège le 12 mai 1925. Déjà les missionnaires, dont la plupart étaient américains, avaient fait du bon travail, puisque le nombre des chrétiens de ce vicariat avait passé de 9 287 à 14 892, avec 16 Lazaristes étrangers et autant d'indigènes, dont quelques-uns Lazaristes.

Après deux années, le vicariat avait 16 228 catholiques. Alors Mgr Dumond exprima à Rome son désir d'obtenir un coadjuteur en la personne de M. O'Shea. Celui-ci fut en effet nommé coadjuteur de Mgr Dumond le 15 décembre 1927 et évêque titulaire de « *Midila* » au Consistoire du 22 décembre suivant. Mgr O'Shea fut sacré par Mgr Dumond le 1^{er} mai 1928.

Mgr Jean O'Shea est né le 7 octobre 1887 à *Deep-River* (U.S.A.). Il entra dans la Congrégation en 1908 et fit ses études ecclésiastiques à Germantown. Ordonné le 30 mai 1914 à Philadelphie, il fut envoyé comme professeur à l'Université de Niagara. C'est là qu'en 1920, il reçut sa nomination de supérieur des missionnaires du futur Vicariat de *Kan-Tcheou*, où nous l'avons vu arriver.

LE COMMUNISME AU KIANG-SI... ET AILLEURS.

Nous voici au premier point de contact entre les missionnaires et la révolution nationaliste et communiste.

L'histoire de cette période est si compliquée qu'il n'est pas possible d'en faire ici même le plus bref résumé. Prenons seulement quelques points de repère pour dater et situer les faits qui regardent les Missions.

En 1916, la mort de Yuen-Che-Kai, puis, l'année suivante, l'échec de la restauration impériale par le général Tchang-Shun, donnèrent une nouvelle chance aux adversaires de la dynastie : le révolutionnaire Soun-Won et ses partisans du Kouomintang. En 1917, Canton proclame son indépendance et se donne un gouvernement constitutionnel militaire avec Soun comme généralissime. La guerre s'engage contre la République du Nord, qualifiée de réactionnaire et impérialiste. Soun obtient des succès faciles dans le sud et monte jusqu'à Nankin où il installe sa capitale. Mais les revers que lui infligent les armées du nord le forcent à retourner à Canton.

En 1923, il fait appel aux conseillers soviétiques. Moscou s'empresse de lui envoyer Borodine Gallen et un nombreux état-major. C'est le début de l'époque rouge qui voit éclore l'organisation militaire, politique et sociale, calquée sur Moscou.

Pour réaliser son programme, et rétablir la souveraineté totale de la Chine, il doit d'abord réaliser l'unification entre le Nord et le Sud. Il se rend à Péking, en 1924, pour conférer avec

les grands chefs militaristes Toan-Tsi-Joui, Fong-Yu-Siang, Chang-Tso-Lin. La conférence n'aboutit pas, et le chef du Kouomintang, arrivé malade dans la capitale, y meurt le 12 mars 1925.

Le 1^{er} juillet 1925, Wan-Ching-Wei lui succède comme président du Gouvernement nationaliste sudiste. Les essais d'accord avec le Nord ayant échoué, il faut, pour réorganiser la Chine, débarrasser le pays de ces chefs militaires réactionnaires. La guerre reprend. Elle commence par la conquête du Koangtong et du Koangsi, qui sont les deux premières provinces placées sous le contrôle du Kouomintang.

Après le deuxième congrès national qui eut lieu au début de 1926, le général Kiang-Kai-Chek fut nommé commandant en chef de l'armée nationaliste. Au cours de cette année, successivement le Foukien, le Kiangsi, le Houpé, le Hounan furent enlevés aux Nordistes. La présence de ces troupes nationalistes et xénophobes, ennemies de tout ce qui est étranger, de la religion et de ses adeptes, mettront à rude épreuve les Missions de ces provinces.

Citons ici quelques témoignages de la province du Kiangsi, où nous avons laissé le lecteur pour ouvrir cette longue parenthèse.

Mgr Dumond écrit de Kan-Tcheou le 1^{er} octobre 1926 :

« Nous voilà, pour la troisième fois depuis mon arrivée à Kan-Tcheou, sous la domination du gouvernement de Canton. Espérons que nos nouveaux maîtres, comme les deux fois précédentes, seront refoulés hors de notre province ; car dans le cas contraire, c'est le régime soviet qui s'établirait. Ce régime ne reconnaît aucun des privilèges accordés par les traités, soit aux Missions, soit aux étrangers ».

Le 18 novembre, le même écrit : *« ...Cette fois-ci la chose a l'air d'être plus grave que précédemment : la capitale Nan-Tchang et la porte du Kiang-Si, Kiou-Kiang, viennent de tomber entre leurs mains. Les troupes sudistes, composées en grande partie de cadets et conduites par les Russes, marchent pour un idéal : détruire l'impérialisme, mettre les étrangers à la porte, abolir le christianisme et toutes les religions ; et par-dessus tout prendre la place des autres et partager les biens d'une manière uniforme ; comme toujours, les étudiants sont à la tête du mouvement ».*

Mgr Ciceri, le 2 novembre 1926, de Ki-Nan, écrit au Supérieur général : *« ...Depuis que les troupes bolchevistes se sont emparées du Kiang-Si, nous vivons dans des moments d'angoisse... Un grand nombre de nos églises, oratoires et résidences sont occupés par les soldats après en avoir chassé les missionnaires ».*

De Nan-Tchang, M. Monteil annonce que les Sœurs soignent les blessés et malades des occupants, à l'exclusion de tout Nordiste. *« Ces gens-là, écrit-il le 7 décembre, sont insolents. Ils sont antichrétiens et antieuropéens et voudraient même endoctriner les Sœurs chinoises... ».*

De *Yu-Kiang*, Mgr Clerc-Renaud décrit de semblables exactions de la part des armées sudistes.

Il y eut des cas, plus graves, où les hommes et leur vie même ne furent pas épargnés.

ARRESTATION DE M. VON ARX.

M. Henri Von Arx, confrère de nationalité suisse, missionnaire du Vicariat de Nan-Tchang, se préparait le 15 octobre 1930 à quitter sa résidence de *Peng-Tsai* pour faire visite annuelle de ses chrétiens du dehors, lorsqu'il apprit que des troupes communistes approchaient de la ville. Croyant que la ville était bien défendue par les Nordistes, il ne s'en inquiéta pas beaucoup et, comme on lui conseillait de s'enfuir, il ne voulut pas quitter son poste, disant seulement qu'il remettait son voyage à quelques jours. Le lendemain soir, les Rouges arrivaient. Vers 9 heures du soir, des cris sauvages et des coups de fusils se font entendre. Toute la ville était envahie, même la résidence. M. Von Arx fut saisi, attaché et enfermé dans l'école des garçons. Un bataillon de Rouges occupa l'église et les écoles, le commandant s'installa dans la résidence du prêtre. Les deux jours suivant furent jours de pillage, de massacre et de chasse aux riches et aux gens influents.

Cependant ces bandits, craignant l'arrivée des canonnières des Nordistes, se retirèrent de *Peng-Tsai* le 10 octobre, emmenant une trentaine de captifs, dont le missionnaire et son domestique Lo. Trois jours après on apprit que les prisonniers étaient arrivés à proximité de la chrétienté de *Hia-Pou*, à 50 kilomètres au Sud. Le 29 octobre le domestique Lo fut relâché par le chef de la bande et chargé de transmettre à la Mission catholique de Kiou-Kiang une lettre réclamant rançon. On apprit que M. Von Arx était gardé prisonnier à *Kein-Tei-Tcheng*, grande ville industrielle (porcelaine) à la fin de novembre. Depuis lors, malgré recherches et enquêtes, jamais aucune nouvelle de lui n'a pu être obtenue. Quand et comment est-il mort ? Nous ne le saurons peut-être jamais. Il est fort probable que cette innocente victime n'aura pu résister longtemps aux mauvais traitements qui lui ont été infligés. Peut-être est-il mort au cours de la première année de son emprisonnement.

CAPTURE DE L'ÉVÊQUE, DES MISSIONNAIRES ET DES SŒURS A KI-NAN.

Avant d'aborder le récit de ce triste événement, nous devons faire connaître le vicaire apostolique de *Ki-Nan*, victime des Rouges.

Mgr Ciceri, usé par l'âge — il avait 73 ans — était rentré en Italie en août 1927 pour se reposer et, là, il pria le Saint-Siège de lui donner un coadjuteur.

Satisfaction lui fut donnée : l'un de ses missionnaires, M. Mignani, fut élu comme coadjuteur avec succession, de Mgr Ciceri, et nommé évêque de « *Cassandra* » le 16 juillet 1928.

Mgr Gaëtan Mignani était né à Castelfranco (Bologne) le 31 août 1882 ; reçu dans la Congrégation à Rome en octobre 1904, il y fut ordonné le 19 mars 1905. Il exerça le ministère en Italie et ne fut envoyé en Chine à Ki-Nan qu'en 1923. Il fut sacré en cette ville par Mgr Dumond le 17 février 1929, et prit la succession de Mgr Ciceri quand celui-ci eut donné sa démission, le 15 octobre 1931.

Reprenons notre récit. Depuis plus d'un an, les communistes occupaient presque toutes les sous-préfectures environnantes. Repoussée du Hou-Nan en septembre 1930, cette Armée rouge, composée des troupes du général Tchou-Té, avait pour véritable chef Mao-Tse-Tong (1). Elle revenait au Kiang-Si pour attaquer Ki-Nan.

Le général Teng-Ing commandait la 13^e division des Nordistes préposée à la défense de Ki-Nan. Cette division n'avait que 4 000 soldats à opposer aux 30 000 hommes des Sudistes bien armés de fusils, mitrailleuses et canons, commandés par de bons officiers de l'armée régulière qui s'étaient ralliés à la Révolution.

Une horde de plus de 20 000 hommes suivait l'armée rouge : c'étaient des paysans et des gens recrutés de tous côtés, armés de fusils de chasse, de lances et de sabres, et même de paniers pour emporter le fruit de leurs rapines.

Vers le 1^{er} octobre, la ville de *Ki-Nan* est encerclée et les défenseurs, se sentant inférieurs, pensent déjà à la retraite. Le 4, avant le jour, les Rouges attaquaient. La bataille dura jusqu'au soir. A ce moment, le général Teng-Ing, jugeant toute résistance inutile, s'enfuyait par le fleuve avec les débris de son armée. Quand les troupes victorieuses entrèrent, la ville était remplie de réfugiés, venus de la campagne et des villes voisines, avec une grande partie de leur fortune. *Ki-Nan*, d'ailleurs, avait de nombreuses boutiques bien achalandées ; aussi les brigands firent des rafles fructueuses.

Les établissements catholiques étaient nombreux en ville et dans les faubourgs. Il y avait deux paroisses, séminaire, hôpital, œuvres des Filles de la Charité, maison de formation des Filles de Sainte-Anne.

Le 5 octobre 1930, jour où l'armée rouge entra à Ki-Nan, le personnel dirigeant de tous ces établissements était à son poste. Dès l'entrée des Rouges dans la ville, les missionnaires se dispersèrent, cherchant un abri chez les chrétiens ; mais ils furent vite découverts. Mgr Mignani et M. Thieffry furent saisis, liés, frappés, puis enfermés dans une prison, en compagnie de notables de la ville et de quelques officiers nordistes. On leur déclara : « *Nous savons que vous êtes à l'avant-garde des impérialistes, voilà pourquoi vous devez sortir du pays ; pour le*

(1) Ces deux noms sont à retenir. Ce sont ces deux hommes qui ont conduit la Chine où elle est actuellement, et qui aujourd'hui encore (1963), tiennent le destin de ce grand pays entre leurs mains.

moment vous serez mis seulement à l'amende ». Ensuite ils furent libérés et conduits à l'hôpital avec d'autres missionnaires, pour y soigner les blessés.

Le 13 octobre, le gouverneur rouge rendit la liberté à l'évêque et à M. de Jenlis, sous la condition d'aller à Shang-Hai pour se procurer la somme de 500 000 dollars, rançon pour les prêtres et les Sœurs étrangères. Un passeport leur fut donné afin de pouvoir traverser les lignes des Rouges. De là, ils partirent pour Kiou-Kiang, puis pour Shang-Hai. Pendant ce temps, missionnaires et Sœurs furent conduits dans une immense pagode pour y soigner les blessés. Deux prêtres chinois, MM. Tcheng Paul et King Matthieu, cachés dans des familles chrétiennes, furent découverts et condamnés à mort parce qu'ils étaient coupables d'être « chiens courants des impérialistes étrangers et propagateurs de superstition ». Ils furent mis à mort séance tenante, sans autre jugement.

Les captifs étaient au nombre de 9, dont 4 prêtres : MM. Thiefry, Barbato, Capozzi et Purino, et 5 Filles de la Charité : Sœur Leport, supérieure, Sœur Merle, Sœur Larmichant, Sœur Rognoni, Sœur Ramos. Quant aux Sœurs chinoises, elles furent gardées dans leur maison de Ki-Nan, dont le rez-de-chaussée était habité par des officiers rouges.

Les autres prêtres européens et chinois purent se sauver, soit à *Nan-Tchang*, soit en d'autres lieux.

Les assassinats ou massacres de notables durèrent plusieurs jours, à raison d'environ 150 par jour, rapporta un réfugié échappé à cet enfer.

Quel sera le sort de nos captifs ? Pour comprendre comment ils seront sauvés, il faut reprendre d'un peu plus haut la suite des événements politiques.

Après la conquête des provinces centrales, le gouvernement nationaliste s'était transporté à Hankéou, le 1^{er} janvier 1927. Nankin fut occupé le 15 mars et Shanghai huit jours plus tard.

Ce gouvernement de Hankéou était dominé par l'influence de Borodine et des conseillers soviétiques. Les dissentiments qui existaient depuis longtemps entre les modérés du parti et ceux à tendance communiste s'exaspérèrent à tel point que Chang-Kai-Chek fut destitué de son commandement par les extrémistes. C'était la rupture. Le généralissime établit à Nankin, le 18 avril 1927, un nouveau gouvernement qui entra aussitôt en lutte contre celui de Hankéou et réclama l'expulsion de tous les agents soviétiques.

À l'automne 1927, les troupes du Koangsi, ralliées au parti Chang-Kai-Chek, s'emparent de Hankéou. Borodine et ses agents avaient fui. Wang-King-Wei, avec l'extrême-gauche, disparaisent de la scène. D'autre part, deux généraux nordistes, Yen-Si-Chan et Fong-Yu-Siang, adhèrent à la cause nationaliste. En mars 1928, Chang-Kai-Chek reprend l'offensive contre les Nordistes et, trois mois plus tard, il entre à Pékin. C'est la victoire

du gouvernement de Nankin et du Kouomintang. Chang-Kai-Chek ouvre alors contre ses adversaires communistes une nouvelle campagne qui procurera la délivrance de nos captifs de Ki-Nan.

Dès le début de novembre les troupes sudistes de *Nankin* se transportèrent en grand nombre vers le Kiang-Si. Dans les premiers jours de décembre, *Ki-Nan* était reprise par les réguliers. Le 23, les captifs étaient au quartier général des Rouges aux environs de *Tong-Kou*, à 80 kilomètres au sud de Ki-Nan. Reculant devant les troupes régulières, les Rouges cachèrent les captifs dans un petit village dissimulé dans une vallée profonde et les environnèrent d'une garde pour les empêcher de prendre la fuite, car ils espéraient bien revenir sur leurs pas et reprendre leurs captifs. Mais il n'en fut rien. Les gardiens, entendant les coups de fusils du camp adverse, prirent la fuite. Alors les captifs sortirent de leurs cachettes et aperçurent quelques soldats au sommet d'une colline. MM. Thieffry et Purino, ayant en hâte improvisé un drapeau de la Croix-Rouge avec le tablier blanc d'une Sœur et un morceau de toile rouge, agitèrent celui-ci pendant une heure. Les soldats réguliers, après de longues hésitations, vinrent à deux seulement s'informer et, fort surpris de se trouver en face des neuf captifs, ils les emmenèrent à leur camp, où les officiers furent aussi très étonnés de cette découverte.

Les captifs, tous sains et saufs, furent chaleureusement félicités par le général païen des troupes régulières qui les a reçus à *Tong-Kou*. Il leur dit lui-même : « C'est votre *Chang-Ti* (votre Dieu) qui vous a délivrés ».

Ils furent conduits, le jour de Noël, par trois compagnies jusqu'à Ki-Nan et présentés au gouverneur. Celui-ci leur fit préparer un bon repas et, voyant leurs habits misérables, il leur donna 1 000 dollars pour s'acheter de quoi se vêtir. Cependant les Rouges étant simplement délogés mais non supprimés, la situation au Kiang-Si n'était rien moins qu'assurée. Alors le gouverneur fit conduire tous les captifs à Shang-Hai à ses frais.

DIVERS CHANGEMENTS PARMI LES CHEFS DE MISSIONS.

Vers la fin de 1927, Mgr Clerc-Renaud avait déjà reçu un renfort considérable d'ouvriers, par l'arrivée au Yu-Kiang de plusieurs groupes de confrères américains. Mais brisé par les infirmités et les épreuves, il avait prié le Saint-Siège de lui donner un successeur, en exprimant le désir de donner sa démission.

Rome accéda à son désir, mais retarda son décret jusqu'au 4 février 1929. Par ce décret M. Edward Sheehan était nommé évêque de « *Calydon* » et vicaire apostolique de *Yu-Kiang*.

M. Sheehan, né à *Farm Ridge* (Illinois) le 22 mai 1888, fut reçu dans la Congrégation le 30 avril 1908 à *Perryville* et fut ordonné le 7 juin 1916. Envoyé en Chine, il arrivait à *Yu-Kiang* en février 1923. Il fut sacré le 14 juillet 1929 par Mgr Clerc-Renaud.

Depuis son arrivée en Chine en 1886, Mgr Fatiguet n'était jamais retourné en Europe. A l'époque où nous sommes, il parlait volontiers d'un voyage prochain. Les troubles incessants lui firent remettre son voyage à plus tard. En octobre 1930, le rapt et la captivité mystérieuse de M. Von Arx, l'un de ses collaborateurs, lui causa une douleur profonde. Déjà atteint d'une laryngite, son état s'aggrava rapidement.

Le 11 février 1931, Mgr Fatiguet reçut les derniers sacrements en pleine connaissance et mourut le lendemain, à 2 heures du soir.

Mgr Fatiguet fut un grand évêque. Ses manières distinguées et son ardeur pleine d'entrain inspiraient la confiance. Il savait encourager les missionnaires et les chrétiens et pouvait leur demander beaucoup parce que lui-même se dépensait sans mesure.

Le Saint-Siège ne tarda pas à combler la vacance de ce siège important ; le 3 juillet 1931, un décret de Rome transférait Mgr Dumond de *Kan-Tcheou* à *Nan-Tchang*. En prenant possession du Vicariat de *Nan-Tchang*, Mgr Dumond se trouvait à la tête de 17 prêtres européens et de 20 indigènes, avec 31 649 catholiques. Mgr O'Shea lui succédait comme vicaire apostolique de *Kan-Tcheou*.

Laissons la paix se rétablir au Kiang-Si et rendons-nous dans la province civile du Tche-Kiang.



CHAPITRE XXIII

Les Vicariats apostoliques du Tche-Kiang. — Tableau comparatif des fruits spirituels du Vicariat de Hang-Tcheou en 1910 et en 1930. — Le Vicariat de Ning-Po. — Funérailles de Mgr Reynaud à Ning-Po. — Nomination de six évêques chinois. — Le sacre des six évêques chinois par S.S. Pie XI à Rome. — Prise de possession du Vicariat de Tai-Tcheou par Mgr Hou Joseph. — Le successeur de Mgr Reynaud : Mgr Defebvre. — Etat du Vicariat de Ning-Po après l'érection du Vicariat de Tai-Tcheou. — Epreuves : deuils, emprisonnements, massacres, etc... — Un missionnaire modèle : M. Claude Guilloux. — Mort prématurée de M. Boisard. — La belle mort de M. Ibarruthy. — Départ définitif de M. Cyprien Aroud. — Encore trois victimes des communistes à Ki-Nan : M. Tcheng Paul. — M. Anselmo Giacomo. — M. Hou Joseph. — Mort de Mgr Sheehan. Son successeur : Mgr Misner.

LES VICARIATS APOSTOLIQUES DU TCHE-KIANG.

Notre récit sur le Tche-Kiang se terminait par l'annonce de l'érection du nouveau Vicariat de *Hang-Tcheou*, sous le nom de Tche-Kiang occidental d'abord, puis simplement sous le nom de Hang-Tcheou, avec Mgr Faveau comme vicaire apostolique (voir pages 323-324).

Hang-Tcheou, capitale du Tche-Kiang, est une très vieille ville. Elle fut même capitale de l'Empire à la fin de la dynastie

des Song, de 1140 à 1279. Sa population est d'environ 600 000 habitants, mais ses murailles s'étendent sur une immense superficie, dont la moitié à peine est habitée ; l'autre moitié est mise en culture.

L'église de Hang-Tcheou était l'une des plus anciennes de la période missionnaire ouverte en Extrême-Orient par les Portugais avec saint François-Xavier et les Pères Jésuites ses successeurs. Le Père Ricci était entré à Pékin en l'année 1600. C'est son successeur immédiat, le Père Longobardi, qui envoya à Hang-Tcheou le Père Cattaneo, accompagné du docteur Léon Ly-Tche-Tsao, originaire de cette ville. Ils y convertirent le docteur Michel Yang-Tsi-Yuan, mandarin de haut rang et très célèbre. Celui-ci fit bâtir une première église et une résidence où le Père Cattaneo passa les dernières années de sa vie. Trente ans plus tard, le Père Martini rebâtit l'église sur un plan plus vaste et avec des décors en style européen : les travaux n'en furent achevés qu'en 1661, par le Père Augery. C'était, aux dires des missionnaires de l'époque, « *la plus belle et la mieux entendue de toute la Chine* ». Malheureusement un incendie la détruisit en 1692. Restaurée ou reconstruite, elle fut confisquée lors de la persécution de 1730. Un édit de l'empereur Yong-Tcheng ordonnait que toutes les églises fussent transformées en pagodes. A la résidence de Hang-Tcheou se voit encore la pierre sur laquelle est gravé l'édit. L'édifice aussi demeure, mais sur le devant, séparée de l'église par une cour, les païens avaient élevé une estrade, comme dans leurs pagodes, pour y exposer leurs idoles et des chambres pour y ranger les décors et objets du culte.

Quand Mgr Delaplace vint en 1854 prendre possession de son Vicariat du Tche-Kiang, les idoles étaient encore là, bien que l'empereur Tao-Koang eût publié en 1846 un édit de tolérance ordonnant que toutes les églises transformées en pagodes soient rendues à leur première destination. Mais publier un décret est une chose, en procurer l'exécution en est une autre, car les mandarins, très superstitieux, se faisaient tirer l'oreille pour s'exécuter. Bref, l'église fut rendue ; on la restaura, mais on laissa le vestibule vidé de ses statues et on en fit trois chambres, dont l'une d'habitation, les autres pour y remiser les objets d'ornementation.

Mgr Faveau, le nouvel évêque, avait l'intention de démolir ce vestibule et de se servir des matériaux pour agrandir l'église devenue trop petite. Or, dans la nuit du 21 au 22 novembre 1912, un incendie se déclara dans le vestibule. Les pompiers purent préserver l'église et la résidence, mais les matériaux sur lesquels on comptait furent calcinés. Il fallut attendre jusqu'à 1916 pour pouvoir enfin agrandir l'église.

L'une des premières œuvres de Mgr Faveau fut la construction du petit séminaire. Il n'y avait pas à la résidence de *Hang-Tcheou* des locaux assez vastes pour recevoir les 18 séminaristes qui jusqu'alors avaient étudié à *Ning-Po*.

La révolution de 1911-1912 se passa sans trop faire de dégâts dans ce vicariat. Plus tard les soubresauts politiques qui se succédèrent dès 1926, un gouvernement chassant l'autre avec plus ou moins de fracas, causèrent des troubles, des inquiétudes ici ou là, mais jamais n'interrompirent totalement les travaux des missionnaires. Aussi, le nombre des fidèles croissait et les œuvres prospéraient régulièrement.

Le tableau comparatif suivant, comprenant vingt années de l'épiscopat de Mgr Faveau, montre bien les progrès accomplis.

	En 1910	En 1930
Chrétiens	10 318	32 100
Prêtres étrangers	8	12
Prêtres indigènes	13	41
Grands séminaristes	4	27
Petits séminaristes	15	52
Filles d. l. Ch. étrangères et indigènes.	17	31
Religieuses indigènes	6	37
Résidences	15	25
Eglises et chapelles	170	220
Hôpitaux	0	2
Hospices pour vieillards	1	2
Prêtres indigènes ordonnés	0	36

En 1935, Mgr Faveau, âgé de 76 ans, sentant ses forces diminuer, et ne voulant pas que l'administration du vicariat dût en souffrir, éprouva le désir, non de se faire aider par un coadjuteur, mais de remettre entièrement le fardeau à des épaules plus jeunes. Rome ne fit aucune difficulté à accepter sa démission, mais le nomma administrateur du vicariat, en attendant la nomination de son successeur.

Le 18 février 1937, M. Georges Deymier fut nommé évêque de « *Diospolis* » et vicaire apostolique de *Hang-Tcheou*. Aussitôt, Mgr Faveau se retira à la maison de Kia-Shing, où il exerça encore un fructueux ministère jusqu'à sa mort.

M. Georges Deymier, né à Saint-Michel-Lapujade (Gironde), le 13 février 1886, reçu à Dax le 4 septembre 1904, fut ordonné le 14 juillet 1912 et arriva en Chine le 7 septembre suivant. Il fut d'abord affecté au petit séminaire de *Hang-Tcheou*, puis devint procureur en même temps que directeur du district de *Hang-Tcheou*. Mgr Deymier fut sacré à la cathédrale par Mgr Faveau lui-même, le 30 mai 1937. Cette année vit le début du conflit sino-japonais — qui fut une véritable guerre — et qui devait apporter avec elle tant de troubles dans toutes les Missions de Chine et causer aux missionnaires de dures servitudes pendant de longues années. Nous y reviendrons.

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE NING-PO.

Peu avant le Concile de Shang-Hai, au cours duquel Mgr Reynaud, doyen des évêques de Chine, devait jouer un rôle éminent,

les missionnaires et les chrétiens de Ning-Po voulurent célébrer en l'honneur de leur évêque vénéré un triple anniversaire. Cette année 1924 était en effet la 70^e de son âge, la 50^e de sa vie religieuse et la 40^e de son élévation à l'épiscopat.

Ce furent de belles fêtes où chrétiens et missionnaires rivalisèrent de bon goût pour orner cathédrale, résidence et salles de réceptions.

Les principales chrétientés envoyèrent leurs délégués apportant leurs offrandes et cadeaux étiquetés d'inscriptions élogieuses à l'adresse du vénéré jubilaire. A la messe d'action de grâces célébrée par le jubilaire, tous s'unissaient d'intention à leur premier pasteur, pour remercier Dieu des longues et fructueuses années qu'il lui avait accordées pour le plus grand bien de la Chine. Quand M. Ing, le prédicateur du jour, monta en chaire, son imposant auditoire écouta avec un vif intérêt le digne exposé qu'il fit de la signification de ce triple anniversaire. Exposé qu'il termina par une exhortation à tous d'imiter les beaux exemples dont ils ont été les témoins.

L'année 1925 marquait le seizième centenaire du grand Concile de Nicée et se célébrait à Rome par un jubilé. Pour la Congrégation de la Mission, cette année était la trois centième de sa propre fondation par saint Vincent de Paul ; de plus, elle avait fixé cette année pour la convocation d'une Assemblée générale. Or, Mgr Reynaud avait été choisi par ses confrères comme député à l'Assemblée. Que de raisons pour l'évêque de ne pas hésiter à se rendre en Europe !

Mais Monseigneur sentait ses forces l'abandonner de plus en plus. Au Concile de Shang-Hai, il laissa l'impression d'un homme à bout de forces. Aussi, eût-il fort désiré pouvoir s'exempter d'un voyage long et fatigant pour lui. Mais, à ses yeux, les raisons étaient si pressantes pour l'affirmative, qu'il aurait cru faillir tout au moins aux convenances, en s'abstenant. Il s'embarqua en juillet, et après avoir passé quelque temps en France, alla à Rome. Sa santé déclina très vite.

De retour à Paris au début de janvier 1926, il dut s'aliter pour ne plus se relever. Mgr Reynaud s'endormit dans le Seigneur le 23 février 1926. Les funérailles eurent lieu le 26. M. le Supérieur général fit la levée du corps ; Mgr Faveau, qui se trouvait en France pour les mêmes raisons que Mgr Reynaud, chanta la Grand-Messe. Les cinq absoutes furent données par Mgr Chaptal, Mgr Faveau, Mgr Fabrègues, coadjuteur de Péking, Mgr de Guébriant, supérieur de la Société des M.E.P., et le cardinal Dubois. Derrière le catafalque se trouvaient nombre de personnages officiels. L'inhumation se fit provisoirement au cimetière Montparnasse, pour les raisons suivantes.

FUNÉRAILLES DE MGR REYNAUD A NING-PO.

Quelques jours après le décès de Mgr Reynaud, un télégramme de Chine annonçait que les chrétiens de Ning-Po récla-

maient les précieux restes de leur évêque vénéré. Dans leur piété filiale, ces fidèles avaient résolu ce retour et se mettaient en devoir de l'obtenir à leurs frais. Il leur fut répondu : « Au premier bateau, celui du 12 mars, Mgr Faveau s'embarquera, vous amenant le précieux dépôt confié à sa sollicitude ». Les chrétiens furent heureux et les missionnaires furent fiers, et à bon droit, de ce geste tout à l'honneur de ceux qui le firent et de celui qui sut l'inspirer.

A leur tour les Messageries maritimes, chargées du transport, voulurent donner au noble défunt un témoignage de haute estime en faisant ce transfert gratuitement.

Le 15 avril 1926, l'« Angers » accostait à Shang-Hai et M. Lepers, provicaire, prenait livraison du précieux dépôt confié à Mgr Faveau. Le dimanche 18 avril, le cercueil du vénéré pasteur était reçu religieusement à Ning-Po et, le 24 suivant, se célébrèrent les pompeuses funérailles.

Selon son désir plusieurs fois exprimé, Mgr Reynaud reposera au milieu des siens, dans la cathédrale, tout près de la résidence qu'il a habitée si longtemps.

NOMINATION DE SIX ÉVÊQUES CHINOIS PAR S.S. PIE XI.

Ce fut un événement de grande importance pour les Missions de Chine que l'élection de six évêques chinois par le Pape Pie XI par un décret du 24 juin 1926. Voici leurs noms :

M. Tchao Philippe, prêtre séculier du Vicariat de Péking, nommé évêque de « *Vaga* » et vicaire apostolique de *Suan-Hoa-Fou* (Ho-Pei).

Mgr Soun Melchior, C.M., préfet apostolique de Ly-Hsien, nommé évêque de « *Esbon* » et vicaire apostolique de *Ly-Hsien* (Ho-Pei).

Mgr Tcheng Odoric, O.F.M., préfet apostolique de *Pou-Chi*, nommé évêque de « *Cottena* » (Hou-Pei).

Le Père Tchen Louis, O.F.M., nommé vicaire apostolique de *Fen-Yang* (Shan-Si).

Le Père Tsu Simon, S.J., nommé évêque de « *Lesbi* » et vicaire apostolique de *Hai-Men* (Kiang-Sou).

M. Hou Joseph, C.M., nommé évêque de « *Theodosia* » et vicaire apostolique de *Tai-Tcheou* (Tche-Kiang).

Comme on le voit, deux Lazaristes chinois, Mgr Soun et Mgr Hou, devenaient évêques. De plus, Mgr Tchao, prêtre séculier, avait fait toutes ses études au Séminaire des Lazaristes du Pétang. De là, on peut juger de la valeur des déclarations indignées de M. Lebbe, affirmant que les Lazaristes ses confrères n'avaient oublié qu'une chose dans leurs travaux en Chine : la formation d'un clergé capable d'assumer l'épiscopat.

Or, quand Rome eut décidé de créer un épiscopat chinois, elle n'eut pas de peine à trouver les trois premiers clercs dont

elle avait besoin, dans les rangs de ceux qui avaient été formés par les Lazaristes, en attendant d'en choisir d'autres au fur et à mesure qu'elle en aura besoin, comme en :

1928 : Mgr Tcheng Pierre, séculier, vicaire apostolique de Suan-Hoa-Fou ;

1931 : Mgr Tcheou Joseph, C.M., vicaire apostolique de Pao-Ting-Fou ;

1932 : Mgr Tchang Jean, séculier, vicaire apostolique de Tchao-Hsien ;

1936 : Mgr Tchang Joseph, vicaire apostolique de Suan-Hoa-Fou ;

1937 : Mgr Wang Jean-Baptiste, C.M., vicaire apostolique de Nan-Kwo ;

1939 : Mgr Tchen Job, C.M., vicaire apostolique de Tcheng-Ting-Fou ;

1947 : Mgr Wang, séculier, vicaire apostolique de Suan-Hoa-Fou ;

1948 : Mgr Fan Joseph, séculier, vicaire apostolique de Pao-Ting-Fou.

Tous ces clercs ou religieux ont été formés dans des séminaires tenus par des prêtres de la Congrégation de la Mission.

LE SACRE DES SIX ÉVÊQUES CHINOIS PAR S.S. PIE XI A ROME.

Comme il avait été annoncé, les six évêques récemment nommés allèrent à Rome pour recevoir la consécration épiscopale des mains mêmes du Souverain-Pontife. Le 10 septembre 1926 ils s'embarquèrent à Shang-Hai avec Mgr le Délégué apostolique.

Le jeudi 28 octobre 1926, fête des Saint Simon et Saint Jude, et jour anniversaire de sa propre consécration épiscopale à Varsovie, le Pape Pie XI sacra de ses mains les six premiers évêques chinois (1). Ce n'est pas ici le lieu de décrire cette belle cérémonie. Les journaux et autres publications du temps en ont rempli leurs colonnes.

Après la consécration, dans leur réponse à l'allocution que leur fit le Saint-Père, les six nouveaux évêques insistèrent avec beaucoup de délicatesse sur les sentiments de gratitude qu'ils nourrissaient envers les missionnaires qui leur ont apporté, au prix de leur vie, le bienfait de la Vérité.

A Rome, l'Université Grégorienne, comprenant 1 400 élèves de diverses nationalités, reçut solennellement les évêques chinois,

(1) Le premier évêque chinois fut en réalité Mgr Lou Grégoire, dit Lopez O.P., sacré à Canton le 8 avril 1685, qui exerça l'épiscopat au milieu de grandes difficultés, jusqu'à sa mort, le 27 février 1691. Il était également le premier prêtre chinois, ordonné à Manille en mars 1656.

qui furent salués en plus de vingt langues par les étudiants. Parmi les six évêques, trois seulement parlaient couramment le français ; les autres le comprenaient un peu.

En quittant Rome, quelques-uns d'entre eux se rendirent en pèlerinage à Assise et dans d'autres sanctuaires italiens ; les autres allèrent à Lourdes, puis à Paris où tous se retrouvèrent. Le cardinal Dubois les reçut à Notre-Dame, où l'un d'eux monta en chaire et parla en chinois pour ses compatriotes présents. Mgr Hou Joseph, lui, parla en français et étonna ses auditeurs par sa facilité d'élocution. Il les fit sourire quand, voulant exprimer sa reconnaissance pour le chaleureux accueil que les catholiques français de la capitale avaient fait aux nouveaux évêques chinois, il répéta plusieurs fois : « C'est épatant !... ».

Ensuite, ils furent conduits dans plusieurs villes de France et même de Hollande et de Belgique.

Ils ne rentrèrent en Chine qu'en mars 1927 et furent reçus avec grande joie.

PRISE DE POSSESSION DE TAI-TCHEOU PAR MGR HOU JOSEPH.

L'évangélisation de la région de *Tai-Tcheou* n'était pas encore très avancée. En 1927 le nombre des chrétiens était de 4383. Il y avait six prêtres chinois et un européen, qui se retira après quelques années. Les grands séminaristes étaient au nombre de quinze et les petits de huit, tous dans les séminaires de Ning-Po. Il y avait aussi quatorze vierges du Purgatoire.

Lorsque les nouveaux évêques rentraient en Chine, la situation politique et civile au Tche-Kiang était telle que la prudence conseilla à Mgr Hou de surseoir à la prise de possession de son vicariat, laquelle ne pouvait décentement se faire sans quelque manifestation extérieure de joie, de la part des chrétiens et des missionnaires. Il fut décidé que, si les temps devenaient meilleurs, on ferait la fête au premier anniversaire de la consécration épiscopale, c'est-à-dire à la fin d'octobre 1927. C'est ce qui eut lieu et d'heureuse façon.

La Mission n'avait qu'une seule résidence dans la ville de Tai-Tcheou et Mgr Hou voulait installer sa résidence à *Hai-Men*, petit port de mer à l'Est, où se trouvait un pied-à-terre construit par M. Lepers, qu'il serait facile de transformer en véritable résidence. D'autre part, Mgr Hou avait des relations très cordiales avec les autorités de *Tai-Tcheou*, tandis qu'il n'en avait aucune avec les autorités de *Hai-Men* ; la question était donc d'entrer en relation avec ces dernières. L'évêque procéda par un essai. Il invita à un dîner une vingtaine des autorités et notables de *Tai-Tcheou*. Tous sans exception répondirent à l'invitation, ce qui s'avérait de bon augure. Mais pour la grande réception de la prise de possession, il fallait aussi inviter les autorités de *Hai-Men*, la future résidence épiscopale. Or, non seulement

tous ces personnages païens accédèrent à l'invitation, mais plusieurs s'offrirent même à se joindre aux chrétiens pour préparer la fête aussi dignement que possible.

Quelques jours avant le dimanche 13 novembre, date fixée pour la célébration de la fête, des dons et présents de toutes sortes vinrent montrer l'estime dans laquelle on tenait Mgr Hou, ainsi que la Mission.

Le dimanche matin, Monseigneur fit une entrée solennelle à l'église pour y célébrer la Messe pontificale. Après l'Évangile, un prêtre chinois expliqua aux chrétiens et aux païens la raison de cette cérémonie. La messe achevée, Mgr Hou prit une légère réfection et, paré de son manteau romain, entra dans la salle qui servait de salon, pour y recevoir les hommages de toutes les autorités et notables : chacun vint à son tour devant l'évêque, faisant trois inclinations et la plupart baisant son anneau.

Personne ne fit défaut : ni les directeurs des banques et de la Chambre de commerce, ni les chefs du gouvernement et de la police, pour offrir leurs hommages. Mgr Hou, dignement et affablement, répondit à toutes ces politesses. Le soir eut lieu le dîner qui comprenait 170 convives. Cette fête fut une excellente occasion pour mettre les missionnaires en contact avec beaucoup de gens qu'ils ne connaissaient que très peu ou pas du tout. Disons ici quelques mots sur la personne de Mgr Hou.

Joseph Hou était d'une lignée de chrétiens qui comptait déjà onze générations originaires de Ning-Po. Lui-même naquit à *Ting-Hai*, petit port de l'archipel Tcheou-Shan, le 22 février 1881. Il fit ses études au Séminaire de *Ning-Po* qui se trouvait à *Ting-Hai*.

Quand M. Boscat, visiteur, rentra de France en novembre 1902, avec une dizaine de clercs lazaristes comme les fondateurs de la Maison provinciale de Chine, il les conduisit provisoirement au petit séminaire de *Ting-Hai* pour y continuer leurs études, en attendant la construction de ladite Maison comprenant noviciat et études.

Les petits séminaristes durent donc déloger et s'installer dans un autre local tout proche du séminaire. M. Barberet, directeur du petit séminaire, avait désigné Hou Joseph, jeune rhétoricien, pour être agent de liaison auprès des Européens, dont le directeur, M. Dutilleul, récemment arrivé de France. C'est ainsi que ce jeune étudiant, éveillé, parlant français, eut l'occasion de rendre maints services pratiques tant au directeur qu'aux séminaristes et étudiants. Celui qui écrit ces lignes a vu ce jeune lévite si accueillant, toujours prêt à donner des conseils et des renseignements fort utiles à des Européens ne sachant rien des us et coutumes de ce pays si étrange, dans lequel ils venaient d'arriver. Hou Joseph sollicita son admission dans la Congrégation à M. Guilloux, successeur de feu M. Boscat. Elle fut agréée le 6 novembre 1906. Ordonné à *Kia-Shing* le 5 juin 1909, Mgr Reynaud l'envoya d'abord dans le district de *Tai-*

Tcheou, où il resta dix-huit mois. De là, il fut appelé à diriger le Collège Saint-Joseph durant trois ans ; ensuite il fut nommé professeur au grand séminaire. En 1922, Mgr Reynaud envoya M. Hou comme son délégué à l'Assemblée des missionnaires chargés de préparer le Concile plénier de Shang-Hai. Là, il fut dès l'abord remarqué par Mgr le Délégué, qui présidait les sessions, et qui le choisit comme l'un des consultants chinois appelés à collaborer au Concile de 1924. On peut dire que dès lors, il était désigné pour faire partie des six futurs évêques chinois consacrés à Rome.

LE SUCCESSEUR DE MGR REYNAUD.

Au Consistoire du 23 décembre 1926, le Pape Pie XI préconisa comme évêque de « *Gibba* » et vicaire apostolique de Ning-Po, M. André Defebvre, missionnaire de Ning-Po.

M. André Defebvre est né à *Tourcoing* (Nord) le 24 juin 1886. Entré à Saint-Lazare le 5 août 1903, il arriva en Chine le 17 septembre 1904 et il rejoignit aussitôt le Séminaire de *Kia-Shing* pour achever son séminaire interne et s'adonner aux études ecclésiastiques. Il fut ordonné le 3 juillet 1910. Placé dans le Vicariat de Ning-Po, il fut envoyé comme vicaire dans une résidence de l'extérieur. Quelques années plus tard il fut appelé comme professeur au grand séminaire, dont il devait bientôt devenir le directeur. C'est là que, pendant plus de dix années, il eut pour collaborateur à la formation du clergé M. Hou Joseph, son condisciple d'études à *Kia-Shing*, avec lequel il était lié d'une franche amitié.

Le 1^{er} mai 1927, avait lieu à *Ning-Po* le sacre de Mgr Defebvre. Le prélat consécrateur n'était autre que Mgr Hou Joseph. Il est facile de voir dans ce choix un témoignage touchant de l'affection fraternelle qui, depuis une vingtaine d'années, unissait dans une communauté de vie et de travail les deux étudiants du Séminaire Saint-Vincent de *Kia-Shing*, les deux professeurs du grand Séminaire de Ning-Po. C'était aussi une affirmation directe de l'égalité devant Dieu et devant l'Eglise, de toutes les races et de tous les peuples et, aussi, une obéissance aux directives pontificales, dans la part donnée au clergé indigène.

Bien avant sa mort, Mgr Reynaud avait pris des mesures pour opérer, dans un avenir prochain, un nouveau démembrement de son vicariat. C'était celui de la préfecture civile de *Tchou-Tcheou*, qui prit plus tard le nom de *Ly-Choei*. Ce district, qui serait le troisième pris sur le vicariat, compterait 18 sous-préfectures. Pour débiter, la société canadienne « *Scarboro Foreign Mission* », S.F.M., fut invitée à envoyer quelques missionnaires pour travailler dans ce district de concert avec ceux de Ning-Po, jusqu'à ce qu'il pût devenir indépendant de la Mission de Ning-Po. En 1927, ces missionnaires séculiers étaient au nombre de 6, dont le supérieur M. Fraser.

ETAT DU VICARIAT DE NING-PO APRÈS L'ÉRECTION
DU VICARIAT DE TAI-TCHEOU

1 ^{er} District, Ning-Po, nombre de catholiques	17 100
2 ^e District, Wen-Tcheou, —	23 718
3 ^e District, Tchou-Tcheou —	2 300
Total	43 118
Missionnaires C.M. :	
Européens	16
Indigènes	10
Prêtres séculiers :	
Européens	7
Indigènes	24
Grands séminaristes	26
Petits séminaristes	63
Filles de la Charité :	
Européennes	23
Indigènes	30
Vierges du Purgatoire indigènes	55
Hôpitaux	3
Hospices pour vieillards des deux sexes	6
Ecoles de garçons et de filles	71
Elèves	3 400
Orphelinats : 5. Enfants recueillis	841
Collège de garçons : élèves	204
Catéchuménats des deux sexes	10
Résidences	19
Eglises	31
Chapelles et oratoires	262
Lieux de mission	297

EPREUVES : DEUILS, EMPRISONNEMENTS, MASSACRES, ETC.

UN MISSIONNAIRE MODÈLE : M. CLAUDE GUILLOUX.

M. Claude Guilloux naquit à *Trévy* (Saône-et-Loire), le 10 janvier 1856, le douzième enfant d'une famille très chrétienne. Ses études ecclésiastiques au Grand Séminaire d'Autun terminées, il entra à Saint-Lazare le 9 octobre 1878 et fut ordonné le 3 juin 1882. Après avoir fait un court stage à la sous-direction du Séminaire interne à Paris, il fut durant trois ans professeur au Grand Séminaire de *Saint-Flour*. En 1885 il en fut rappelé subitement pour être envoyé en Chine, où il arriva le 6 octobre suivant, et fut placé à Péking. Très assidu à l'étude du chinois, il devint vite capable de remplir un poste au dehors. Mgr Tagliabue plaça d'abord M. Guilloux comme vicaire à *Ta-Ko-Toun* ; mais peu après, il le rappela et le chargea d'aller à Tientsin fonder un collège destiné aux fils des nombreux Européens résidant dans cette ville. Il fut aidé dans cette tâche par M. Geurts, futur vicaire apostolique de *Yong-Ping*. Quand, en 1889,

les Frères Maristes prirent la direction de cette école, M. Guilloux fut nommé curé de l'importante paroisse du *Si-Ho-Ing*, au nord de Péking. En 1894, il fut nommé directeur du district de Tientsin et en même temps procureur de la Mission dans cette même ville. Pendant le siège de 1900, il passa des jours d'angoisse avec son jeune vicaire M. Desrumaux. Sitôt la tourmente apaisée, M. Guilloux est appelé à Péking en qualité de vicaire général de Mgr Favier et de plus se voit confier la direction du Séminaire, avec celle des religieuses indigènes, les Joséphines. En 1910 a lieu la division de la province en deux sections, celle du Nord et celle du Sud. M. Guilloux fut préposé à celle du Sud et M. Desrumaux à celle du Nord.

La seule énumération des charges si diverses qui lui furent confiées fait déjà deviner que M. Guilloux avait des qualités exceptionnelles ; mais son mérite consiste dans la manière dont il s'acquittait de ses fonctions. Il gardait son entrain coutumier, tout en restant calme et joyeux. Il prêchait, recrutait des catéchumènes, visitait les stations, suscitait des vocations partout où il se trouvait et ne paraissait jamais affairé.

C'est surtout lors de ses visites canoniques que M. Guilloux se faisait le mieux connaître. Avec chacun des missionnaires, il se gardait de toute familiarité incompatible avec ses obligations de visiteur. Il ne craignait pas de s'imposer des dérangements supplémentaires, en leur faisant des visites lointaines et difficiles. Il désirait les aider à conserver très pur l'idéal de leur vocation. Avec eux il était bon et encourageant. Jamais morose, volontiers enclin à une aimable plaisanterie, il savait garder son calme imperturbable dans les affaires les plus pénibles. Toujours d'une fidélité simple et sans étroitesse aux règles de la Congrégation, il avait gagné l'estime et l'affection.

En juillet 1924, une grave crise du cœur laissait prévoir une fatale issue. Pourtant, il se remit assez bien pour quelques mois jusqu'à Noël, il donna encore une classe de Pastorale aux jeunes prêtres. A cause de sa grande faiblesse, il avait été convenu avec le supérieur de Kia-Shing qu'il n'assisterait pas à la Messe de Minuit. Il se coucha donc, mais le sommeil ne vint pas, car la respiration était pénible. A 10 heures du soir, il appela l'infirmier, Frère Marco, pour qu'il l'aidât à se placer sur une chaise longue, cherchant ainsi une position qui, d'ordinaire, lui facilitait la respiration. Vers minuit, se sentant plus mal, il fit venir le supérieur qui, voyant le danger, lui administra les derniers sacrements. Après quelques respirations difficiles, M. Guilloux s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Un confrère qui l'avait bien connu écrivait : « *La note dominante chez M. Guilloux, c'était la dignité sacerdotale. Ceux qui l'ont le plus approché ne pouvaient se défendre d'un sentiment de vénération en le voyant si accueillant, en même temps si grave et si digne. Il avait sur son visage certains plis qui le faisaient paraître souriant, tout en gardant le sérieux. C'était surtout lorsqu'il dirigeait les répétitions de cérémonies qu'appa-*

raissait chez lui la dignité du prêtre, ou quand il nous expliquait les textes du Pontifical aux retraites d'ordinations. Là, il était vraiment dans son élément et il y excellait sans aucune peine, comme naturellement. On aurait dit le Christ éduquant les apôtres. Gestes calmes, élégants, il persuadait, il montrait... j'allais dire dans sa personne, la grandeur du sacerdoce. Il était solennel sans s'en douter ; nous disions entre nous qu'il semblait toujours en fête, toujours heureux.

« Comment ne pas éprouver pour lui, en le voyant, un grand respect mêlé d'estime et d'affection ».

LA MORT PRÉMATURÉE DE M. FRANÇOIS BOISARD.

Né à Challain (Maine-et-Loire) en 1882, il entra à Dax le 2 octobre 1901, il arriva en Chine en 1909 et travailla depuis le début dans le district de *Wen-Tcheou*, en collaboration avec M. Aroud, directeur. M. Boisard avait de grandes qualités d'organisateur, mais sa santé laissait beaucoup à désirer. Il retourna en France en avril 1927 dans l'intention de refaire sa santé. Mais la traversée lui avait été si pénible, qu'à son arrivée à Paris, il entra à l'hôpital Saint-Joseph. Il y mourut le 11 juin suivant, à l'âge de 45 ans.

Ce fut une grande perte pour le Vicariat de Ning-Po.

LA BELLE MORT DE M. IBARRUTHY.

M. Bernard Ibarrruthy, né à *Bayonne* (Basses-Pyrénées) le 7 mars 1859, reçu à Paris en 1876, fut ordonné le 3 juin 1882 et arriva au *Tche-Kiang* en octobre suivant. Il fut associé dès la première heure aux initiatives de Mgr Reynaud, aux espoirs enthousiastes des débuts, comme aux difficultés qui ne tardèrent pas à intervenir. Il fut l'ouvrier intrépide et désintéressé, prêt à toutes les besognes. C'est ainsi qu'il parcourut successivement presque tous les postes du vicariat. Tour à tour missionnaire, professeur, curé, supérieur du grand séminaire, fondateur et directeur de la communauté des religieuses indigènes, les « Vierges du Purgatoire », jusqu'au jour où, âgé de plus de 60 ans, il redevint professeur et directeur du petit séminaire établi à Ning-Po, après avoir été de longues années à *Ting-Hai*.

M. Ibarrruthy fut toujours pieux, actif, charitable et prudent. Sa sagacité native de Basque doublé de Gascon, plus encore, son sens très vif du surnaturel, donnèrent à ses conseils et à sa conduite cette note de modération, de prudence réserve, de discrétion si remarquée en lui.

Il n'eut qu'un désir : travailler jusqu'au bout pour Dieu, pour les âmes. Il n'eut qu'une crainte, et il l'exprimait souvent : celle de devenir infirme, inutile, une charge pour la Mission. Il en pleurait parfois, et la bonne mort pour lui c'était de mourir les armes à la main. Cette grâce, il la demanda et il l'obtint.

Le dimanche 21 août 1927, il avait prêché sur le Ciel. Le lundi, il prépara une conférence à donner le mardi aux séminaristes. Ce mardi 23 août, le matin, il ne parut ni à l'oraison ni à la messe. On s'inquiéta de lui et bientôt, en ouvrant sa chambre, on le trouvait assis sur sa chaise longue, complètement habillé, les yeux mi-clos, tenant pressé sur sa poitrine son crucifix des vœux. Sans doute se préparant à l'oraison et à la Sainte Messe, il s'était pieusement endormi dans le Seigneur. C'était le digne couronnement, à 69 ans d'âge, de quarante-cinq ans d'apostolat en Chine, récompense désirée d'une vie qui fut pleine d'amour de Dieu et de zèle pour le salut des âmes.

ZÈLE APOSTOLIQUE DE M. CYPRIEN AROUD.

Né à *Lyon* le 15 janvier 1876, M. Aroud fut reçu à Paris le 28 septembre 1893, il arriva au *Tche-Kiang* le 30 septembre 1899. Il fut placé dans le district de *Wen-Tcheou* à peine ébauché et y travailla jusqu'au bout.

A M. Procacci, qui avait ouvert le poste, avait succédé M. Louat. On lui donna le nouveau venu. Tout était à faire ; on travailla ferme et, Dieu audant, les résultats furent étonnants. La Mission était fondée et M. Aroud en devint le directeur. Ce que fut son action, le voici en quelques mots.

Il n'y avait alors dans tout le district qu'une seule résidence, deux ou trois oratoires avec deux prêtres pour administrer quelques centaines de chrétiens. Sur ce même territoire, il y a maintenant quatre stations pleines d'activité. *Tchou-Tcheou*, dont nous avons dit deux mots plus haut, qui va être confiée à la jeune Société des Missionnaires canadiens, avec 2 300 chrétiens et 6 prêtres ; *Yun-Kia-Tchoang* : 5 780 chrétiens et 4 prêtres ; *Ping-Yang* : 7 621 chrétiens et 3 prêtres ; enfin *Wen-Tcheou* qui, après trois démembrements importants, compte encore 10 317 fidèles, que les 6 prêtres de la paroisse centrale ont peine à administrer. C'est donc un joli total de plus de 26 000 catholiques, qui absorbent l'activité de 18 prêtres et de plus de 150 catéchistes.

Il est facile de comprendre que pour mener à bien une telle œuvre, pour la fonder et l'entretenir et la développer sur cette échelle, il faut du temps, des ressources et de l'énergie. Le directeur, et avec lui ses collaborateurs européens et chinois à qui M. Aroud volontiers rendait hommage, travaillèrent sans compter. Il faut bien le croire : le secret de M. Aroud était de savoir communiquer son zèle à ses collaborateurs, prêtres et chrétiens. Mais à cette vie, on épuise sa santé. Le directeur entretenait une correspondance abondante avec ses bienfaiteurs étrangers. De jour, il visitait chrétientés et écoles ; le soir, il passait souvent une partie de ses nuits à écrire à la lumière d'une bougie. Sa vue ne put résister à un tel surmenage et bientôt causa de vives inquiétudes à son entourage. Les médecins consultés n'hésitèrent pas à prononcer l'ordre formel de rentrer en Europe au plus vite, sans quoi il s'exposerait, à brève échéance, à une cécité complète. D'ailleurs tout son organisme était épuisé et

avait besoin d'un long repos. Il partit donc pour la France le 15 janvier 1928 (1). Ce fut un deuil et une perte pour le Vicariat de Ning-Po et pour la Mission de Wen-Tcheou.

ENCORE TROIS VICTIMES DES COMMUNISTES A KI-NAN.

M. Tcheng Paul, prêtre séculier, était curé de la cathédrale de *Ki-Nan*. Il fut arrêté par les Rouges dans les premiers jours d'octobre 1930 et incarcéré non loin de la résidence épiscopale, avec un bonze et un fumeur d'opium, destinés à subir la même peine. Il fut jugé très sommairement et condamné à mort sous le seul prétexte qu'il avait appelé des impérialistes qui forment le peuple selon les doctrines occidentales et préparent l'envahissement du territoire. L'exécution de la sentence eut lieu le 13 octobre suivant, par un coup de sabre.

Quelques chrétiens obtinrent le corps de la victime moyennant trois piastres ; ils l'emportèrent et l'ensevelirent au pied du mur de l'Orphelinat, espérant bien lui donner une sépulture plus honorable lorsque les temps le permettront.

On dut attendre deux années. Enfin, le 17 octobre 1932, les restes de M. Tcheng furent mis dans un cercueil que l'on déposa dans une chapelle ardente en face de la cathédrale, l'église paroissiale de M. Tcheng.

Du matin au soir, pendant trois jours, les chrétiens se succédèrent pour prier pour l'âme de leur cher curé. Le service funèbre eut lieu le 20 octobre. Plus de 600 fidèles formaient le cortège. M. Wang, le curé successeur de M. Tcheng, présidait les obsèques. Ce fut un vrai triomphe pour le martyr et la religion catholique. De tels honneurs rendus à leur curé donnèrent un peu de confiance à ces chrétiens si éprouvés depuis plusieurs années.

MASSACRE DE M. ANSELMO GIACOMO.

La ville de *Ling-Kiang*, située à plus de 100 kilomètres au nord de *Ki-Nan*, n'avait été visitée qu'une seule fois en octobre 1930 par les Rouges, ceux-mêmes qui tuèrent M. Tcheng, sans doute. A cette date, M. Anselmo, curé de *Ling-Kiang*, avait eu le temps de se mettre en sûreté. Puis, le danger passé, il était revenu à son poste et avait repris les travaux ordinaires de son ministère.

Au début de décembre 1933, à l'occasion d'une retraite organisée et présidée par M. Anselmo, les fidèles réunis voulurent offrir leurs vœux à leur curé, qui arrivait à l'âge de 50 ans. Cela fit un peu de bruit dans la région et les communistes, qui rôdaient dans les campagnes toujours en quête de quelque coup à faire, apprirent que la garnison de la ville s'était transportée ailleurs.

(1) M. Aroud ne perdit pas la vue complètement, et sa santé se rétablit assez bien, pour lui permettre de remplir encore d'importants emplois durant de longues années. Il était supérieur de la Maison du Missionnaire de *Vichy*, lorsqu'il mourut le 23 août 1949.

Le 24 décembre 1933 au matin, une troupe forte de deux à trois milles hommes réussirent à s'approcher de *Ling-Kiang* et y pénétrèrent. Il n'y avait en ville que trente policiers, qui se hâtèrent de prendre le large.

M. Anselme se précipita à l'église pour consommer les Saintes Espèces. Cela fait, il sortit de la résidence, cherchant à trouver un abri ; mais à peine dehors, il fut appréhendé par les Rouges et conduit hors de la ville. Là, M. Anselmo dut se coucher à terre, ainsi que son escorte, car des avions étaient venus de *Nan-Tchang* donner la chasse à ces Rouges audacieux. Ceux-ci, le danger passé, dépouillèrent le prêtre de tout ce qu'il avait sur lui et exigèrent de l'argent. Alors il se fit conduire par eux à la résidence pour leur prouver qu'il ne possédait plus rien en fait d'argent. Là, les chrétiens se prosternèrent et supplièrent les ravisseurs de leur laisser leur bienfaiteur. Ces bandits répondirent : « Nous ne ferons pas de mal à votre Père ; quand il aura payé la somme convenue, il reviendra à *Ling-Kiang* pour s'occuper de vous ». Le 24 décembre, tard dans la soirée — quand ailleurs on chantait la Messe de Minuit — toute la bande quitta *Ling-Kiang*, emmenant M. Anselmo dans les montagnes du Sud-Ouest. Deux domestiques suivirent le Père ; mais arrivés à la montagne *Si-Shan*, les Rouges renvoyèrent les deux chrétiens en leur donnant un rendez-vous à la ville de *Wan-Tsai*, où ils devront payer 20 000 dollars pour la rançon du captif. Quel fut le sort de M. Anselmo ? Comme pour M. Von Arx, un angoissant mystère plana sur cette affaire. Bientôt, des bruits divers circulaient ; d'après les uns, il aurait été mis à mort dès les premiers jours ; d'après les autres, il aurait été aperçu vivant quelques mois après le rapt. Ses confrères ne cessèrent de tenter des démarches pour négocier la libération du captif. Mgr Mignani s'adressa lui-même aux autorités militaires du gouvernement sans résultats positifs. Enfin, en juillet 1935, un officier supérieur des forces de l'ordre annonça à Mgr Mignani qu'il était en possession des restes de M. Anselmo et que la Mission pouvait aller les prendre à la ville de *Siu-Choei*. Aussitôt l'évêque envoya deux missionnaires à l'effet d'examiner s'il s'agissait vraiment des ossements de M. Anselmo. Ces deux confrères jugèrent que certaines particularités du squelette ne permettaient aucun doute sur leur authenticité. Selon les renseignements qu'ils ont pu rapporter, M. Anselmo aurait été décapité par les bandits en mars 1934.

TOUJOURS AU KI-NAN : MASSACRE DE M. HOU JOSEPH.

M. Hou Joseph, né en 1892, ordonné en 1922, avait été placé en 1926 à *Leang-Keou*, paroisse du district de Wan-Nan.

A cette époque révolutionnaire, les étudiants étaient toujours à la tête des émeutes. A *Leang-Keou*, ils venaient souvent à la résidence du curé pour l'injurier et les dimanches ils entraient même à l'église, proférant toutes sortes d'insultes et d'invectives contre le prêtre et les chrétiens. Le jour de Pâques, 17 avril 1927,

leurs provocations furent si insupportables qu'une vive discussion commencée à la résidence continua dans la rue et dégénéra en rixe sérieuse. Un étudiant fut blessé d'un coup de couteau. M. Hou, voyant que la bagarre tournait mal, se rendit chez le préfet de police. Il ignorait alors que la police était de connivence avec les étudiants. Des bandes d'étudiants poursuivirent le Père et l'arrêtèrent au poste de police même, le garrottèrent et le traînèrent sur une estrade, exposant le prêtre en spectacle à la curiosité du public, qui peu à peu se massait autour de l'estrade. Les forcenés agissaient en maîtres de la police. Le domestique de la résidence accourut pour défendre le prêtre, mais il fut aussitôt garrotté et exposé sur l'estrade à côté de M. Hou. Cette ignominie dura plusieurs heures. Dans la soirée, l'église et la résidence furent pillées de fond en comble. Durant la nuit suivante les deux captifs furent emmenés en barque à *Wan-Nan*, la sous-préfecture, pour être jugés. On les accusait d'avoir attenté à la vie d'un étudiant. D'ailleurs la blessure dont on les accusait n'avait aucune gravité. Comme les captifs niaient avoir pris part à la bagarre, ils furent très cruellement roués de coups et enfin condamnés à mort. L'exécution de la sentence eut lieu le 20 avril 1927. Lorsque M. Hou arriva au lieu de l'exécution il se mit à genoux et s'écria : « Jésus, Marie, Joseph, sauvez-moi ! ». Il reçut deux balles de fusil et mourut après plusieurs heures d'agonie. Le domestique, blessé seulement à l'épaule, respirait encore lorsqu'il fut mis dans le cercueil... Longue est déjà la liste des missionnaires mis à mort par les Rouges ou autres brigands à cette dure époque qui va de 1926 à 1936. Mais le Vicariat de Ki-Nan est celui des nôtres qui en a le plus souffert.

MORT DE MGR SHEEHAN.

Le Vicariat de Yu-Kiang n'a pas pu jouir longtemps de son nouvel évêque. Nous avons dit, p. 391, que Mgr Edward Sheehan avait été sacré à Yaochow, le 14 juillet 1929. Or, le 7 septembre 1933, il s'éteignait à l'hôpital de *Nan-Tchang*, à l'âge de 45 ans. Jeune, florissant de santé, on pouvait espérer que Mgr Sheehan gouvernerait ce vicariat pendant de longues années. Il est vrai que cette province du Kiang-Si avait, depuis plusieurs années, été en butte à toutes sortes de malheurs : la famine, les inondations et surtout les dévastations des Rouges. Dans le Vicariat de *Yu-Kiang* il n'y avait pas une seule sous-préfecture qui n'ait reçu leur visite. D'où dispersion des chrétiens, insécurité des routes qui, souvent, empêchait les missionnaires de visiter leurs fidèles. De plus, presque toutes les résidences furent occupées pendant des mois, par les soldats de l'un ou de l'autre bord.

Les écoles, les catéchuménats ne fonctionnaient plus. Toutes ces misères causaient à l'évêque une angoisse continuelle. Aussi lutta-t-il pour conserver ou reprendre possession des résidences pillées ou saccagées.

En août 1933, Mgr Sheehan contracta un gros rhume insolite à cette époque chaude. Comme il avait une forte fièvre on crut

prudent de transporter le malade à l'hôpital de *Nan-Tchang*. Le voyage fut long et pénible ; cependant sa constitution était si robuste que son entourage se refusait à regarder cette maladie comme grave. Contrairement à toute attente, le mal s'aggrava. On jugea à propos de lui administrer les derniers sacrements. M. Misner, son confrère, avait à peine achevé la cérémonie que le malade tombait dans le coma. Il rendit le dernier soupir pendant la nuit. C'était le 7 septembre 1933.

La mort de Mgr Sheehan jeta dans la consternation prêtres, chrétiens et païens, dont plusieurs avaient pour lui une grande estime. Avant de mourir, l'évêque avait formulé le désir d'être enseveli au milieu des siens. On ramena donc son corps de *Nan-Tchang* à *Po-Yang* où se trouvait le cimetière de la Mission. A son arrivée, une foule de plus de 3 000 personnes, chrétiens et païens, se trouvaient là pour témoigner leur respect au vénéré défunt.

LE SUCCESSEUR : MGR MISNER.

Le 10 décembre 1934, M. Misner, missionnaire de *Yu-Kiang*, fut élu évêque de « *Myricena* » et vicaire apostolique de *Yu-Kiang*. M. Paul Misner est né à Peoria (U.S.A.) le 16 janvier 1891 ; reçu dans la Congrégation à *Perryville* le 2 novembre 1911, il fut ordonné prêtre le 23 février 1919. Après avoir étudié au Collège de *Perryville* et au Collège angélique de Rome, il devient docteur en théologie.

En 1923, il fait partie du groupe de Lazaristes américains destinés au Vicariat de *Yu-Kiang*, parmi lesquels on comptait M. Sheehan. Mais il dut bientôt quitter la Chine pour raison de santé. Il y revint en 1928 et fut nommé supérieur régulier de la Mission de *Yu-Kiang*.

Le sacre eut lieu à *Yu-Kiang* le 25 mars 1935, fête de l'Annonciation. Le consécrateur était Mgr O'Shea, de *Kan-Tcheou*, assisté de Mgr Dumond, de *Nan-Tchang*, et de Mgr Defebvre, de *Ning-Po*.

Il y eut pour cette circonstance au *Kiang-Si* la plus grande réunion d'ecclésiastiques qu'on n'y ait jamais vue jusqu'alors, avec trois évêques : Mgr Montaigne, de *Péking*, Mgr Espelage, de *Wu-Tchang*, et Mgr Cleary, de *Nan-Tcheng*, M. Moulis, procureur de *Shang-Hai*, puis 55 prêtres de 10 vicariats, sans oublier les deux co-consécrateurs et le clergé du vicariat. Tout cela rehausait la solennité.

CHAPITRE XXIV

LA PROVINCE LAZARISTE DU NORD

Le Vicariat de Tcheng-Ting-fou. — Un Monastère à Tcheng-Ting. — Un premier démembrement : Tchao-Hsien. — Second démembrement : Shun-Teh-fou. — Le Vicariat apostolique de Suan-Hoa-fou. — Mort subite de Mgr Tchao. — Le successeur : Mgr Tcheng Pierre. — L'Université catholique à Péking. — Institution de deux collèges secondaires à Péking. — Encore une mort subite d'un évêque. — Les deux collèges de Ou-Long-ting. — Un évêque coadjuteur à Yong-Ping : Mgr Lebouille. — Mgr Montaigne est nommé coadjuteur à Péking. — Mgr Tcheou Joseph, nommé Vicaire apostolique de Pao-Ting. — Les pèlerinages à Notre-Dame de Tong-Lu. — Les tracts de M. Clément. — La guerre sino-japonaise. — L'horrible tragédie de Tcheng-Ting. — Le successeur : Mgr Tchen-Job. — Démission de Mgr Soun. — Mort de Mgr Jarlin. — Mgr Zanin, deuxième Délégué apostolique. — Mort de Mgr Geurts.

LE VICARIAT DE TCHENG-TING-FOU.

Nous avons laissé Mgr Schraven inaugurant un ministère bien différent de celui qu'il avait exercé jusque-là.

Auparavant c'était la tenue des comptes temporels des Missions lazaristes ; désormais, ce seront les comptes spirituels d'une seule Mission, la sienne, qu'il faudra régir. Mais pour récolter des fruits spirituels il faut nécessairement employer des ressources temporelles. Avec son esprit pratique, Mgr Schraven s'aperçut bien vite qu'à *Tcheng-Ting* on faisait de grosses dépenses pour entretenir les élèves du séminaire, qui d'ailleurs se présentaient de plus en plus nombreux. C'est que, depuis toujours, leur entretien était entièrement gratuit. On fit un essai. Il fut entendu que les candidats au petit séminaire devaient payer une pension annuelle de 20 dollars. Or, l'année suivante, le nombre des candidats ne diminua pas. Les parents vraiment chrétiens, désirant ardemment voir leur fils se diriger vers le sacerdoce, faisaient volontiers ce sacrifice. Dans les années suivantes, le nombre des élèves se maintint à une moyenne de 130 à 140.

Les locaux étant devenus insuffisants, l'évêque fit construire un beau bâtiment à étage, avec salles d'études spacieuses et dortoirs bien aérés. En 1924, Mgr Schraven jugea que la cathédrale était trop petite pour recevoir les grandes affluences de fidèles aux jours de fêtes. Il la fit agrandir d'après les plans du Père de Moerloose (1), qui en fit une magnifique église. Grâce à la

(1) Le P. de Moerloose faisait partie de la Société missionnaire belge de Scheut en Mongolie. C'était un véritable architecte. Il a tracé les plans de nombreuses et belles églises dans le Nord de la Chine, dont il a souvent dirigé lui-même la construction.

proximité d'une carrière de marbre, permettant d'acquérir ce matériau aux prix de la pierre vulgaire en d'autres pays, l'architecte put élever un superbe édifice gothique, sans oublier tous les autels nécessaires pour la Communauté.

UN MONASTÈRE DE TRAPPISTES A TCHENG-TING.

En 1925, Mgr Schraven fit son voyage « ad limita ». Ayant rencontré le Rme Père Abbé de la Trappe, qui désirait fonder un second monastère en Chine, il écrivit de France à son provincial M. Baroudi, lui disant qu'il avait l'intention d'offrir au Rme Père les vastes terrains achetés récemment à très bon marché aux abords du fleuve Touo-Ho, pour y établir un monastère si les Pères le désiraient.

L'offre étant gratuite, l'affaire se conclut très facilement. Quelques Pères Trappistes de *Yang-Kia-Ping* (Notre-Dame de Consolation) vinrent s'installer provisoirement sur ce domaine, situé à 2 kilomètres de la ville de Tcheng-Ting, pour y préparer la construction des bâtiments nécessaires. Ils rencontrèrent de grandes difficultés : lorsque les travaux de construction étaient déjà bien avancés, une inondation imprévue vint ruiner leurs efforts. Les Pères ne purent se remettre au travail qu'après le retrait des eaux et, au préalable, ils durent élever des digues pour parer à une nouvelle inondation. Enfin, en 1928, le nouveau monastère était fondé sous le vocable de « *Notre-Dame de Liesse* ». Ce monastère demeura un prieuré dépendant encore de celui de Notre-Dame de Consolation.

Ce vicariat eut beaucoup à souffrir des allées et venues des troupes dans le nord de la Chine. Tcheng-Ting se trouvait sur leur passage et la résidence épiscopale fut occupée par eux pendant de longs mois. Les missionnaires du dehors eurent à subir les inévitables ennuis et les pertes causées par toute armée d'occupation. Malgré cela, les Missions progressaient visiblement. En 1928, le Vicariat de Tcheng-Tsin avait 87 168 catholiques, 18 prêtres européens et 57 prêtres chinois.

UN PREMIER DÉMEMBREMENT : TCHAO-HSIEN.

Voyant son clergé indigène augmenter en nombre chaque année, Mgr Schraven avait proposé à Rome la division de son vicariat en faveur du clergé indigène. Pour ce faire, il avait jeté les yeux sur le plus beau district de son vicariat, celui de Tcha-Tcheou, appelé dans la suite *Tchao-Hsien*, une préfecture civile de second ordre et comprenant six sous-préfectures. Ce district avait des chrétientés fort bien organisées.

Par décret du 9 avril 1929, la Préfecture apostolique de *Tchao-Hsien* était érigée par Rome, et M. Tchang Jean en était nommé préfet apostolique. Le 4 juin suivant, Mgr Schraven procéda à l'installation du nouveau préfet apostolique au gros village de *Pien-Tsoum*, choisi comme résidence et centre administratif.

M. Tchang Jean, né à *Siao-Ying-Li*, dans le Ning-Tsing, l'une des six sous-préfectures, le 8 janvier 1893, fut ordonné prêtre à *Tcheng-Ting*, le 22 décembre 1917. Il fut d'abord professeur au petit séminaire, puis travailla dans les Missions et devint directeur du district de *Pai-Siang*.

Au moment de la division, la Préfecture de *Tchao-Hsien* avait 20 prêtres, tous originaires de ce district, 30 198 catholiques, 303 chrétientés, 36 églises, 198 chapelles et 40 oratoires. Enfin 9 grands séminaristes à Chala et 60 petits séminaristes à *Tcheng-Ting*.

On voit que les vocations ecclésiastiques étaient nombreuses dans cette région. C'est qu'une bonne partie des chrétiens étaient de vieille souche. Là, en effet, étaient venus implanter la foi les premiers Jésuites de Péking, à la fin du XVII^e siècle.

Par décret de Rome de décembre 1931, la Préfecture était érigée en Vicariat apostolique, et un décret du 11 janvier 1932 nommait Mgr Tchang évêque d'« *Antipyrgos* » et vicaire apostolique de *Tchao-Hsien*.

Le 24 avril 1932, les prêtres et les fidèles de *Tchao-Hsien* étaient en liesse. En ce jour, à *Pien-Tsou*n même, leur cher évêque allait recevoir la consécration épiscopale des mains de Mgr Schraven, assisté de Mgr Soun de Nan-Kouo et de Mgr Tcheou Joseph de Pao-Ting, ce dernier, condisciple de l'élu au petit et au grand séminaire de *Tcheng-Ting*. Mgr Antoniuti, auditeur, représentait Mgr le Délégué apostolique et de très nombreux prêtres européens et surtout chinois étaient venus de tous côtés assister à la cérémonie. Quant aux chrétiens, on ne saurait en dire le nombre. A peine le dixième d'entre eux purent entrer dans l'église ; les autres durent se tenir dans les cours. On eut assez de difficulté à maintenir un peu d'ordre parmi cette foule tant à l'intérieur de l'église qu'à l'extérieur, des prêtres en étaient chargés, aidés d'une section de policiers. Une tribune trop chargée s'effondra et par bonheur n'écrasa personne ; l'harmonium seul en souffrit, ainsi que l'organiste, qui avait suivi l'instrument dans sa chute et eut une jambe contusionnée.

SECOND DÉMEMBREMENT : SHUN-TEH-FOU.

Nos confrères de Pologne avaient un grand désir, eux aussi, de prendre part aux Missions de Chine. En 1929, le visiteur de la Province polonaise envoya quelques-uns de ses missionnaires tant à Ning-Po qu'à *Tcheng-Ting*, avec l'espoir qu'un jour, quelque terrain de Mission serait confié à la Province.

Cette année-là donc, M. Ignace Krause, occupé jadis aux Missions polonaises du Brésil, avec M. Gorski, jeune prêtre, arrivait à *Tcheng-Ting*. Deux années après, en 1931, cinq autres confrères arrivaient également. Et, comme Mgr Schraven avait placé M. Krause à *Shun-Teh* comme directeur, il y envoya les nouvelles recrues, se proposant de faire de ce district une « Mission indé-

pendante ». Dans les années suivantes, de nombreux jeunes confrères polonais vinrent renforcer le personnel de cette Mission.

Ce district de *Shun-Teh* était loin d'être organisé comme celui de Tchao-Hsien. Les chrétiens de cette région étaient d'ailleurs très pauvres et de récente formation. Mais le zèle et l'ardeur des missionnaires améliorèrent très vite la situation. Parmi eux était le docteur-médecin M. Wenceslas Szuniewicz, oculiste de renom. On sait qu'en Chine les maladies d'yeux sont excessivement répandues. M. Szuniewicz établit d'abord une pharmacie et un dispensaire à la résidence centrale et se mit aussitôt à soigner les yeux avec tant d'efficacité, qu'il eut bientôt des clients innombrables. Alors il forma des infirmiers indigènes pour le seconder dans les soins à donner aux malades. Devenus assez habiles, il les envoya dans les campagnes pour donner les soins les plus rudimentaires dans les cas ordinaires, se réservant de soigner lui-même les cas plus graves et plus difficiles. D'ailleurs, quelques confrères, que le docteur avait initiés à l'art de guérir les yeux, le secondaient dans ses travaux.

C'est ainsi que par des soins gratuitement prodigués indifféremment aux chrétiens et aux païens, les missionnaires polonais attirèrent sur eux l'estime et la confiance de la population, ce qui favorisait grandement leurs travaux apostoliques.

Ils avaient amené avec eux des Filles de la Charité polonaises qui leur rendaient de grands services par leurs œuvres de charité. Un hôpital moderne, élevé dans la ville de *Shun-Teh*, fut vite rempli de malades.

Cependant les troubles de la guerre civile leur causèrent de grands dangers et tracas. Nous avons dit plus haut que le général Fong-Ya-Siang, commandant en chef de l'armée Kouomintang, s'était révolté contre Tchang-Kai-Chek, mais qu'une partie de ses généraux, dont Che-You-San, étaient restés fidèles au gouvernement. Fong-Yu-Siang, réfugié à Tai-Yuan-Fou, capitale du Chansi, se hâta de réunir autour de lui tous les adversaires de Nankin et réussit à persuader Yen-Si-Chan lui-même à prendre la tête de la nouvelle coalition. Craignant d'être pris entre deux feux, le général Che-You-San, de nouveau rebelle, fit aussi volte-face avec son armée. Après la prise de Shunteh, ses troupes, comme il était assez ordinaire, se livrèrent aux exactions et aux pillages. Seul le courage des missionnaires empêcha les pires excès, à l'hôpital, rempli de soldats blessés appartenant à l'armée du gouvernement. Ceux-ci auraient été mis à mort sans l'intervention énergique des Pères.

En 1933, Rome érigea la Mission indépendante en Préfecture apostolique et nomma M. Krause premier préfet apostolique de *Shun-Teh*.

M. Ignace Krause, né à *Mielno* (Pologne), le 9 juin 1896, admis au séminaire à Cracovie le 18 octobre 1912, fut ordonné le 21 juin 1919 et alla travailler durant dix années au Brésil (Etat de Parana), avant de venir en Chine.

Au moment de son érection, la Préfecture apostolique de Shun-Teh avait : 15 240 catholiques, 12 prêtres européens et 4 prêtres chinois.

Cette préfecture civile avait sous sa juridiction neuf sous-préfectures. Nous y reviendrons quand cette Mission deviendra Vicariat apostolique.

LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE SUAN-HOA-FOU.

Par décret du 13 mai 1926, le Saint-Siège érigeait le Vicariat apostolique de *Suan-Hoa-Fou* et nommait M. Tchao Philippe vicaire apostolique de ce vicariat.

M. Tchao Philippe, prêtre séculier de Péking, était à ce moment secrétaire particulier du délégué apostolique. Né dans la capitale le 4 octobre 1880, entré au petit séminaire du Pétang en 1893, il fut ordonné le 24 février 1904. Il fut successivement professeur au petit séminaire durant quatre ans ; vicaire à *Suan-Hoa*, deux ans ; curé de *Sin-Nan*, dix ans ; puis, directeur de l'Ecole normale du *Si-Tang*. C'est de là que le 8 janvier 1923, Mgr Costantini se l'attacha comme secrétaire particulier.

Mgr Tchao appartenait donc, par son origine et sa carrière sacerdotale, au Vicariat de Péking. L'un de ses frères, M. Venance, séculier également, était professeur au petit séminaire du Pétang, un autre était religieux Trappiste à Yang-Kia-Ping (Notre-Dame de Consolation). Son père fut, en 1900, victime des boxeurs.

M. Tchao était un bon lettré chinois et parlait couramment le français. Lors de son sacre à Rome en 1926 avec ses cinq compatriotes, il eut plusieurs fois l'occasion de parler en public et, comme Mgr Hou Joseph, C.M., il le fit avec un tact et même une distinction qui plurent fort aux auditeurs.

ETAT DU VICARIAT DE SUAN-HOA-FOU EN 1926

Population catholique	27 644
Prêtres chinois, tous séculiers	19
Grands séminaristes	20
Petits séminaristes	46
Maisons de Joséphines (indigènes)	7
Eglises	21
Chapelles et oratoires	176

Le monastère de la Trappe de Yang-Kia-Ping se trouve dans ce nouveau vicariat et comptait alors 40 religieux de chœur et 50 convers.

Ce vicariat était principalement composé d'anciens chrétiens ; par conséquent, il avait fourni à la Mission de Péking un grand nombre de vocations ecclésiastiques.

MORT SUBITE DE M. TCHAO.

Hélas ! Nous lisons dans le *Bulletin de Pékin* de novembre 1927 cette douloureuse nouvelle : « La joie qu'a éprouvée

l'Eglise de Chine à la nomination de six évêques choisis dans le peuple chinois se change aujourd'hui en une grande tristesse. Six mois après avoir pris possession de son siège épiscopal, Mgr Tchao a été rappelé à Dieu le 14 octobre 1927, à l'âge de 47 ans ! ».

La première préoccupation de Mgr Tchao fut en faveur de ses petits séminaristes qui, jusque-là, avaient étudié à Péking. Il aurait voulu les avoir sous les yeux. Aussi, en hâte, il fit aménager dans sa résidence épiscopale des locaux suffisants pour les recevoir. Quant aux grands séminaristes, ils continueraient à étudier au Grand Séminaire de *Chala*.

Puis, voyant que le danger de la guerre civile était imminent, il fonda une association de secours, de concert avec les païens, en faveur des réfugiés, et donna des ordres pour ouvrir des abris destinés à les recevoir.

La guerre éclata en effet. L'évêque veillait lui-même en personne à l'organisation des secours. Ce faisant, il lui arrivait de veiller tard dans la nuit. Le 13 octobre, après avoir visité les alentours de la cathédrale, il regagna sa chambre et, peu après, il ressentit un malaise assez douloureux pour qu'il appelât son domestique. Celui-ci, voyant le danger, avertit quelques prêtres. L'un d'eux, M. Wang Thaddée, sans tarder, administra l'Extrême-Onction à Mgr Tchao, qui ne cessait d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie. Peu après minuit, il rendait le dernier soupir.

LE SUCCESSEUR : M. TCHENG PIERRE.

M. Tcheng Pierre, né à *Suan-Hoa* le 6 mars 1881, fit toutes ses études au Pétang et fut ordonné prêtre à Péking en juin 1904. Il fut placé dans le district de Pao-Ting. Doué d'une bonne intelligence, d'un jugement très droit et d'une grande énergie, il se montra bien vite apte à remplir des fonctions importantes.

Curé successivement dans deux grandes paroisses jusqu'en 1912, il devint ensuite professeur au petit séminaire jusqu'en 1923. Ensuite, sous-directeur de l'Ecole normale du *Nan-Koan*, il fut nommé curé de la cathédrale en 1925.

Vers la fin de 1926, il fut appelé à Péking pour remplacer Mgr Tchao au secrétariat de la Délégation. A la mort de ce dernier, Mgr le Délégué nomma M. Tcheng provicaire de *Suan-Hoa* pendant la vacance. M. Tcheng partit aussitôt où l'obéissance l'envoyait. Il trouva la ville de *Suan-Hoa* en grand émoi. Les prêtres étaient atterrés par la disparition subite de leur pasteur. Vite, il ranima les courages et, le calme à peine rétabli, il voulut prendre contact avec prêtres et chrétiens. Il passa des mois à parcourir le Vicariat — pour lui assez bien connu, puisqu'il en était originaire. Partout il encourageait les bonnes volontés.

Après sept mois d'intérim, en avril 1928, Mgr Tcheng Pierre fut nommé vicaire apostolique de *Suan-Hoa* et sacré le 1^{er} juillet suivant par Mgr le Délégué apostolique.

Mgr Tcheng continua avec plus d'ardeur, s'il est possible, l'œuvre commencée. Il avait une sollicitude spéciale pour ses séminaristes, ses futurs auxiliaires, qui lui apparaissaient avec raison comme les meilleurs gages pour l'avenir. Ses grands séminaristes étudiaient au Séminaire de Chala, mais selon les normes de son institution, ce séminaire ne devait recevoir que les élèves des vicariats confiés aux Lazaristes.

C'est pourquoi, en 1931, à la demande du Délégué apostolique, le Saint-Siège érigea à *Suan-Hoa* un séminaire régional pour les vicariats séculiers voisins.

Mgr Tcheng ne faisait pas que visiter les stations de son vicariat, mais il enseignait, il prêchait partout où il allait. Ses prédications allaient droit au but ; les abus étaient attaqués de front. Son débit était rapide, trop rapide même pour les gens simples, qui n'arrivaient pas toujours à le suivre, mais à la fin du sermon, il disait si clairement ce qu'il y avait à faire ou à éviter, que tout le monde savait à quoi s'en tenir.

Ce travail intensif et ininterrompu portait ses fruits. Mgr Tcheng était aimé de ses prêtres et de ses fidèles. Ceux-ci d'ailleurs, en Chine, respectent et apprécient infiniment le prêtre qui se donne sans mesure.

Aussi, les 27 644 chrétiens qu'il avait reçus s'étaient augmentés de près de 6 000 en 1935, l'année de sa mort. Les comptes de cette année-là portent 33 200 fidèles.

Cette énergie, cette volonté de servir lui fera sous-estimer la gravité du mal qui le frappa en 1932. Malgré une constitution apparemment très forte, Mgr Tcheng fut atteint de tuberculose.

Nonobstant ses grandes douleurs et l'extrême faiblesse où il était tombé, il ne voulait pas se déclarer vaincu. Retenu à l'hôpital ou dans sa chambre de malade, il suivait les événements, il dirigeait tout. Cette force d'âme se manifesta jusqu'à son lit de mort. Dans ses derniers moments il appela auprès de lui son vicaire général, les chefs des chrétientés et leur fit ses recommandations : « Je meurs ! A vous de faire fleurir l'Action catholique, la Croisade eucharistique... Travaillez ! ».

Ce furent ses dernières paroles. Il s'éteignait le 25 août 1935. Une belle figure de l'épiscopat indigène venait de disparaître.

Nous ne reviendrons plus sur ce vicariat, puisqu'aussi bien, étant confié au clergé séculier, les Lazaristes n'y ont plus aucune part. Nous notons toutefois — pour l'histoire — que son successeur fut encore un prêtre séculier de Péking, M. Tchang Joseph, qui, après avoir enseigné au petit séminaire du Pétang durant sept années, devint directeur spirituel des étudiants catholiques de l'Université Fou-Jen. En 1933 il fut appelé à Rome comme professeur des étudiants chinois du Collège de la Propagande. C'est là qu'en 1936, il reçut sa nomination de vicaire apostolique de *Suan-Hoa*, et fut sacré par le cardinal Cremonesi.

Mais, malade lui aussi, il fut contraint de démissionner vers

1943 et alla mourir dans un hôpital de Hong-Kong en 1946. Il fut remplacé par Mgr Wang Pierre, originaire de *Suan-Hoa*.

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE PÉKING.

Maintes fois nous avons mentionné *Fou-Jen*, l'Université érigée à Péking. Il est temps d'en parler plus explicitement, bien que notre Congrégation n'ait eu une part spéciale à sa création, mais parce que cette institution établie dans notre vicariat de Péking a eu une telle répercussion au milieu de nos œuvres, que n'en rien dire eût été une véritable lacune historique.

En novembre 1917, un catholique chinois du Vicariat de Péking, M. Ying-Lien-Che, adressa au Pape Benoît XV un appel en faveur de la création d'une Université catholique dans le nord de la Chine. Cette lettre fit une profonde impression à Rome. On étudia la question et le Saint-Siège prit des informations. Des Bénédictins d'Amérique furent pressentis pour cette œuvre importante et, sans s'engager, laissèrent entendre qu'une telle entreprise ne leur déplairait pas.

Après de longs pourparlers entre la Curie romaine et les Pères Bénédictins, en juin 1924, le Cardinal Préfet de la Propagande pouvait annoncer que l'Ordre de Saint-Benoît avait accepté la direction de la future Université. Le projet élaboré de ladite institution déclarait : « La nouvelle Université comprendra cinq facultés : 1° Théologie et Philosophie ; 2° Littératures chinoise et européennes ; 3° Sciences naturelles ; 4° Sciences sociales et historiques ; 5° Exploitation des Mines et Ecole d'ingénieurs.

En 1925, quelques Pères Bénédictins, sous la direction du Dr O'Tool, prenaient en mains les débuts de cette institution en établissant des cours préparatoires à l'Université. Ils s'installèrent dans une propriété louée, qui suffisait pour l'instant, en attendant la construction de l'Université. Le 4 novembre 1927, le Ministère de l'Education reconnaissait cet établissement provisoire sous le nom de *Fou-Jen*.

Grâce à l'activité du Père O'Tool et de ses collaborateurs, tant chinois qu'européens et américains, cette œuvre prenait de l'essor malgré des difficultés. La rentrée de septembre 1929 comptait 400 étudiants.

Il devenait nécessaire de construire un édifice, là même où l'on avait débuté ; on fit l'acquisition de cette vaste propriété et on y construisit la nouvelle Université, chef-d'œuvre d'art chinois. Le 3 novembre 1929, S.E. Mgr le Délégué en avait posé la première pierre.

Quelques années se passèrent pendant lesquelles les progrès de l'établissement ne faisaient que s'affirmer. En février 1933, Mgr Costantini quittait la Chine pour soigner sa santé ébranlée par une récente maladie. Pendant son séjour à Rome, il se passa un événement marquant.

La Sacrée Congrégation de la Propagande confiait, au nom du Saint-Siège, à la Province américaine de la Société des Missionnaires du « Verbe Divin » (Steyl) l'Université Fou-Jen. Ensuite, par décret du Saint-Siège, le R.P. Grandel, supérieur général de ladite Société, était nommé chancelier de l'Université catholique de Péking.

Ces quelques notes sur Fou-Jen suffisent pour l'instant. Nous reprenons l'histoire de nos Missions de la province du Nord.

INSTITUTION DE DEUX COLLÈGES A PÉKING.

Mgr Fabrègues, l'actif coadjuteur de Mgr Jarlin, avait déjà apporté de belles améliorations dans les œuvres de Péking : rajeunissement de la cathédrale par une peinture appropriée, qui en relevait la beauté à l'intérieur ; remise à neuf de l'orgue ; sérieuse modernisation de l'hôpital Saint-Michel aux légations ; agrandissement de celui de Saint-Vincent au Pétang, etc. Mais il se préoccupait davantage encore des progrès de l'enseignement.

Au retour d'un voyage en France, où il avait recueilli de généreuses souscriptions en vue de l'établissement de deux collèges secondaires (garçons et filles), muni de l'approbation de la Propagande, il acquit un vaste terrain qui, bien que placé au centre de la capitale, était éloigné des milieux commerçants et bruyants de la ville, et offrait ainsi un isolement fort appréciable pour une telle institution. Il y fit construire deux beaux bâtiments semblables et séparés par un haut mur. Dans celui des garçons, une vaste salle de conférences avait été aménagée.

Lors de son séjour en France, Mgr Fabrègues avait proposé aux RR. PP. Dominicains de prendre en charge la direction de ces collèges : celui des jeunes gens serait dirigé par les Pères et celui des filles par les religieuses dominicaines. La proposition fut acceptée et, dès le début de l'année 1928, le Père Menne, quelques Pères et des religieuses arrivaient à Péking, conduits par le Révérend Père Leroy leur supérieur, qui voulait se rendre compte sur place de la nouvelle fondation.

Mgr Fabrègues avait mis tous ses soins à préparer l'ouverture des cours dans les premiers jours de septembre 1928. Déjà près de 400 élèves de 15 à 25 ans s'étaient fait inscrire, dont 300 jeunes gens et 100 jeunes filles.

La séance inaugurale eut lieu le 6 septembre avec appareil. Il y eut des discours, on écouta, on applaudit, puis ces beaux débuts s'achevèrent presque dans le désordre. Les jeunes filles, amenées, en groupes de trois, par les religieuses dominicaines, écoutaient dans le silence et se tenaient parfaitement bien. Les étudiants avec un étonnant sans-gêne, chuchotaient, sortaient rentraient en toute liberté. En un mot, se conduisaient comme des gens mal élevés. Mgr Fabrègues n'avait sans doute pas recruté ses élèves avec assez de discernement, ou du moins n'avait pas pris des informations suffisantes sur leur honorabilité et leur passé, recevant l'inscription de nombreux étudiants qui avaient

déjà fréquenté d'autres universités et en étaient sortis on ne sait pour quelles raisons. Il y avait certainement des agitateurs parmi ces jeunes gens, désirant l'amusement bien plus que l'étude. La politique même n'était pas absente de leurs préoccupations. Les uns se réclamaient de tel parti, les autres du parti adverse, de là surgissaient des luttes parmi ces étudiants.

D'autre part, les cours, qui devaient commencer quelques jours après l'inauguration, n'étaient pas organisés. D'ailleurs, les Pères récemment arrivés d'Europe n'avaient pas encore l'expérience des mœurs estudiantines en Chine. Aussi les cours s'ouvrirent-ils dans un certain désarroi.

Cependant, du côté des filles, tout marchait bien et les élèves étudiaient. Un mois ne s'était pas écoulé que des rumeurs circulaient au sujet du « *Tao-Ming* », le Collège masculin ; des murmures se répandaient contre les Européens et particulièrement contre Mgr Fabrègues. Bref, les élèves cessèrent de venir aux cours. Le Collège des Pères dut fermer. Mgr Fabrègues, très affecté par ces événements, sembla croire que les Pères n'avaient pas été à la hauteur de la situation et les congédia. Les deux collèges furent fermés et les Pères, comme les religieuses, durent regarder l'Europe.

A NOUVEAU, MORT SUBITE D'UN ÉVÊQUE.

Vers la fin d'octobre 1928, une lettre de Rome appelait Mgr Fabrègues pour affaires urgentes. Malgré sa santé ébranlée déjà par une grave crise au mois de juillet dernier, l'évêque se mit en route par le Transsibérien avec son secrétaire particulier, M. Alphonse Hubrecht. Le 26 novembre au matin, un télégramme expédié de Omsk, en Sibérie, arrivait à Péking, apportant cette laconique et triste nouvelle : « Mgr Fabrègues mort d'apoplexie ! ». Quelle surprise et quelle douleur ressentit-on au Pétang et dans tout Péking, à l'annonce de la mort de l'évêque coadjuteur de Mgr Jarlin ! Au Pétang on attendait anxieusement des nouvelles plus précises. Enfin, le 26 décembre, une lettre de M. Hubrecht, écrite de Paris le 8 décembre, disait : « Le matin du samedi 24 novembre, vers 7 heures, Monseigneur m'appela ; je le trouvai baigné de sueur, déjà incapable d'articuler, se plaignant d'une douleur violente à la nuque. Trois médecins appelés ne purent que constater les progrès du mal. La mort est survenue à 7 heures du soir, environ deux heures avant d'arriver à Omsk... Imaginez mon anxiété en ces tristes jours !... A l'arrêt du train, la police de la gare intervint... Echanges de télégrammes avec l'ambassadeur de France à Moscou... Décision finale d'inhumer le corps provisoirement à Omsk où se trouve une église catholique avec son cimetière à une courte distance.

« Les obsèques accomplies, je repris mon voyage et arrivai à Paris le 6 décembre... A bientôt d'autres nouvelles ! ».

Cette mort foudroyante en cours de route avait ajouté encore à la sympathie que l'on avait pour Mgr Fabrègues. Une

foule nombreuse de Chinois et d'Européens, parmi lesquels le chargé d'affaires de France et le personnel de la Légation de France, se pressait pour assister à la cathédrale à l'office funèbre célébré pour le repos de son âme.

L'absoute fut donnée par Son Excellence le Délégué apostolique, puis la foule se retira émue par cette mort tragique, en terre lointaine, d'un évêque qui aima profondément la Chine et les Chinois.

LES DEUX COLLÈGES DE OU-LONG-TING.

Que devinrent les écoles fermées ? Mgr Jarlin laissa passer quelques semaines après le départ des Pères Dominicains et des religieuses du même ordre, puis il proposa le Collège des garçons au supérieur des Frères Maristes. Celui-ci accepta très volontiers et y plaça un de ses meilleurs Frères comme supérieur du Collège, avec plusieurs autres comme professeurs. Les élèves, en bonne partie chrétiens, eurent tôt fait de remplir la maison et bientôt l'école eut du succès.

Du côté des filles, Mgr Jarlin appela les Filles de la Charité et leur confia les bâtiments pour en faire une école de filles. Pour le recrutement, ce fut moins facile que du côté des garçons. Elles n'eurent au début que des élèves prises dans leurs diverses écoles de la capitale, puis peu à peu d'autres vinrent s'y ajouter, chrétiennes et païennes ; et dès la fin de la seconde année, les Sœurs avaient là une école bien fréquentée.

Evidemment, ces collèges durent dès le début changer de nom. Ce furent les écoles de *Ou-Long-Ting*, du nom du quartier. En 1934 ces deux collèges étaient en pleine prospérité. Ils avaient atteint le nombre de 500 élèves, chiffre que d'ailleurs ils ne pouvaient dépasser, faute de place.

Comme on le voit, le désir qu'avait conçu Mgr Fabrègues de promouvoir la culture intellectuelle de la jeunesse chinoise n'a pas été vain. On peut même ajouter qu'il a été plus que comblé.

UN ÉVÊQUE COADJUTEUR A YONG-PING-FOU.

Mgr Geurts, avancé en âge, avait manifesté auprès du Saint-Siège le désir d'avoir un coadjuteur. Par décret du 16 juillet 1928, M. Eugène Lebouille fut nommé évêque de « *Conana* » et coadjuteur de Mgr Geurts.

M. Eugène Lebouille, né le 7 février 1878 dans le diocèse de Ruremonde (Hollande), fut reçu à Paris le 6 septembre 1897, ordonné le 28 mai 1904 ; il arriva en Chine le 17 septembre suivant. Il fut successivement missionnaire, procureur, directeur du petit séminaire et enfin vicaire général.

Mgr Lebouille reçut la consécration épiscopale dans la cathédrale de Yong-Ping, des mains même de Mgr Geurts, le 18 novembre 1928.

MGR MONTAIGNE EST NOMMÉ COADJUTEUR DE PÉKING.

Dans ce grand Vicariat de Péking, Mgr Jarlin ne pouvait se passer d'un évêque coadjuteur. Le tragique décès de Mgr Fabrègues l'avait privé d'un aide indispensable.

Il fallut pourtant attendre un an. Le 15 janvier 1930, Mgr Montaigne était nommé coadjuteur de Péking avec succession éventuelle, tout comme feu Mgr Fabrègues.

Mgr Montaigne se rendit à Péking le 7 février suivant, après avoir donné ses instructions et les pouvoirs nécessaires à son vicaire général de Pao-Ting, car il restait administrateur apostolique de Pao-Ting, c'est-à-dire pour un an encore.

MGR TCHEOU, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PAO-TING.

M. Joseph Tcheou, né à *Siao-Koang-Yang* (Tcheng-Ting-Fou) le 8 novembre 1891, reçu à Chala le 24 janvier 1915, fut ordonné le 29 juin 1919. D'abord missionnaire à *Tcheng-Ting*, il revint à Péking comme élève des « Hautes Etudes », dont M. Flament était le directeur, et y étudia tout le temps que dura cette école ; ensuite il retourna dans sa Mission. En 1929, il fut nommé professeur de philosophie à Chala. C'est là qu'il reçut, datée du 26 mars 1931, sa nomination d'évêque de « *Cratia* » et de vicaire apostolique de Pao-Ting.

Le mardi 7 juillet, Mgr Tcheou, en la compagnie de Mgr Montaigne, administrateur de Pao-Ting, alla prendre possession de son vicariat.

La consécration de Mgr Tcheou fut fixée au 2 août suivant, si toutefois les complications politiques et militaires ne devaient pas la retarder, en rendant les communications impossibles. On fit de nombreuses invitations : on comptait sur la présence de neuf chefs de Mission et de soixante-dix prêtres. Mais les événements allaient déranger ces beaux projets.

On était en effet en pleine guerre civile. Les troupes de Che-You-San, que nous avons laissées à Shun-Teh, avaient déjà dépassé Tcheng-Ting. Le 29 juillet 1931, elles rencontrèrent l'armée régulière à trente kilomètres au sud de la ville de Paoting qui risquait d'être prise d'assaut. La population était effrayée par le bruit du canon et des avions. Les paysans du Sud quittaient leurs villages et montaient vers le Nord. La situation était grave. L'évêque recommanda aux missionnaires de ces localités de rester chez eux ; il songeait même à différer la cérémonie du sacre, quand, heureusement, on apprit dans la soirée du 30 juillet que les troupes de Che-You-San battaient en retraite.

Ce fut dans le calme, par une chaude journée, que le dimanche 2 août, à 8 heures, commença la cérémonie du sacre. Le consécrateur était Mgr Montaigne, assisté de Mgr Tcheng Pierre et du R.P. Martina, supérieur des Stigmatins. Les missionnaires qui n'étaient pas sur le front de bataille étaient tous présents ;

la cathédrale était remplie de fidèles, mais l'affluence aurait été bien plus nombreuse sans les troubles.

Une fois de plus se réalisait le plan de S.S. Pie XI de doter la Chine d'églises indigènes.

Mais jusqu'ici, Rome avait confié aux nouveaux évêques chinois un territoire neuf ou à peine ouvert à l'évangélisation,

A l'époque de l'érection du district de Pao-Ting en vicariat apostolique, celui-ci se trouvait dans une situation très prospère : il était en plein exercice, ayant déjà des œuvres et des institutions essentielles d'un vicariat bien établies. En un mot, c'était un vicariat équipé donnant de beaux espoirs.

ETAT DU VICARIAT DE PAO-TING-FOU EN 1931
DATE DU SACRE DE MGR TCHEOU

Catholiques	77 786
Prêtres européens Lazaristes	10 (1)
Prêtres chinois, dont 4 Lazaristes	49
Grands séminaristes à Chala	20
Petits séminaristes, au petit séminaire Si-Koan ..	80
Elèves au Probatorium	40
Religieuses :	
Filles de la Charité européennes 7, chinoises 8.	15
Franciscaines M.M. europ. 3, chinoises 2	5
Joséphine, toutes indigènes	38

LES PÉLERINAGES A NOTRE-DAME DE TONG-LU.

Maintes fois, au long de notre récit, nous avons parlé de ce gros village de 4 500 âmes, situé à 25 kilomètres au sud-est de la ville de Pao-Ting. La foi y fut implantée en 1863 par M. Liou François, C.M., qui, par son zèle et son éloquence, avait ouvert à la foi nombre de villages. Dix ans après, la chrétienté de Tong-Lu n'avait encore que 200 fidèles. Mgr Jarlin, alors jeune missionnaire, alla y passer un an, en 1894-1895 ; c'est là qu'il inaugura la méthode du catéchuménat-famille, qui consistait à nourrir les catéchumènes pendant tout le temps de leur étude du catéchisme. Quand il partit, il laissa 600 chrétiens à *Tong-Lu*, mais conserva le souvenir de sa méthode.

Dès cette époque, *Tong-Lu* eut son curé à demeure et devint la plus belle chrétienté de Pao-Ting.

En 1900, lors de la persécution des boxeurs, les chrétiens de toute la région se réfugièrent à *Tong-Lu* au nombre d'environ 900.

(1) Du fait que le Vicariat de Pao-Ting était confié au Clergé indigène séculier — bien que le Vicaire apostolique fût lazariste — les confrères européens et chinois qui s'y trouvaient continuèrent à travailler à leur poste comme auxiliaires. L'un d'eux, M. Trémorin, fut nommé supérieur régulier pour les confrères européens et chinois. Mais peu à peu, soit par décès, soit par déplacement, le nombre des Lazaristes alla en diminuant : en 1943, il ne restait plus aucun missionnaire, seul demeurait un frère indigène lazariste.

Ils y soutinrent un siège de quatre mois, durant lequel ils livrèrent 48 combats, dont 4 contre les boxeurs et 44 contre l'armée régulière qui soutenait les rebelles. Grâce à des saisies de canons et autres armes, opérées au cours de leurs sorties, ils furent toujours vainqueurs et n'eurent qu'une vingtaine de tués.

Nous avons relaté les faits merveilleux qui se sont produits lors des combats entre chrétiens et boxeurs dans le nord de la Chine. Durant le siège de Tong-Lu, c'était une majestueuse « Dame blanche » vue par les païens seulement, au-dessus du toit de l'église, entourée parfois de soldats blancs (anges ?) protégeant les assiégés. Quoi qu'il en soit de ces visions, les chrétiens ont toujours été persuadés que la protection dont ils ont été l'objet pendant ces jours terribles était due à l'intervention de la Sainte Vierge.

Lors de ce siège, les chrétiens n'avaient pas eu le temps de se fortifier solidement. Ils n'avaient entouré le village que d'un talus de terre insuffisant. Quand la paix fut rétablie, les chrétiens de *Tong-Lu* et des environs, tout en ne perdant rien de leur confiance à Mère de Dieu, s'appliquèrent l'axiome : « Aide-toi, le Ciel t'aidera » ; ils élevèrent de hauts remparts de terre, creusant du même coup un large fossé autour du village. Bien leur en prit, car depuis la révolution de 1911, Pao-Ting et la région ont été fréquemment le théâtre de guerres civiles, et chaque foi la population s'est hâtée d'accourir à *Tong-Lu*, amenant avec elle toutes ses richesses. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, en 1928, lorsque les Sudistes montèrent vers Péking, *Tong-Lu* reçut 30 000 chrétiens et païens qui évitèrent destructions et pillages.

Reprenons notre récit. Aussitôt après la Boxe, en 1901, le curé de *Tong-Lu*, alors que M. Giron, entreprit la construction d'une grande église, utilisant en grande partie les matériaux de pagodes démolies par les chrétiens vainqueurs. Il fit peindre sur papier, par une personne douée d'un certain talent, un grand tableau représentant le curé de Tong-Lu en surplis debout devant la Mère de Dieu, lui présentant la maquette de l'église qu'il venait d'édifier en ex-voto. En 1908, son successeur, M. Flament, heureux de constater la fervente dévotion avec laquelle les chrétiens vénéraient leur divine protectrice, demanda et obtint de Mgr Jarlin l'autorisation d'honorer publiquement Marie, par l'invocation : « Mère de Dieu, Reine de Tong-Lu, priez pour nous ! ». Depuis lors, les chrétiens répéteront en chantant trois fois à pleins poumons l'invocation devant le tableau, à la fin des prières communes qu'ils réciteront à l'église.

L'image plaisait aux chrétiens, parce qu'ils n'avaient rien vu de plus beau. Elle était pourtant très naïve. M. Flament eut la pensée d'offrir à la vue des fidèles un tableau plus artistique et représentant d'une manière plus digne la beauté de Marie. Il s'adressa à l'atelier de peintures des Pères Jésuites de Shang-Hai, d'où étaient sortis de beaux tableaux d'églises. M. Flament donna au directeur de l'atelier comme modèle à imiter la photo

du tableau bien connu de l'impératrice Tseu-Hi dans ses plus beaux atours impériaux, en indiquant ses intentions.

Ce tableau fut une véritable réussite ; il mesure trois mètres de hauteur et deux de largeur. On suspendit le tableau au mur assez loin derrière l'autel et recouvrant l'ancienne image de M. Giron. Quand les chrétiens le virent, ils en furent émerveillés et oublièrent vite l'ancien. Son décor bien chinois leur plaisait infiniment.

En 1928, M. Clément écrivait dans son *Bulletin Catholique de Pékin* : « Il nous revient de divers côtés que beaucoup de personnes se demandent si la protection de la Sainte Vierge vraiment extraordinaire, dont furent l'objet les chrétiens et les païens qui, en temps de danger, se réfugièrent autour de Notre-Dame de Tong-Lu en l'invoquant en toute confiance, ne serait pas une indication providentielle. Ne serait-ce pas le moment de diriger vers Tong-Lu un mouvement de pèlerinage ? ».

On en parla, l'idée fit son chemin. M. Trémorin, curé de Tong-Lu depuis quatorze ans, souhaitait cela depuis longtemps. Mgr le Délégué apostolique, plusieurs évêques et beaucoup de missionnaires désiraient ardemment que *Tong-Lu* devînt un lieu de pèlerinage.

Quand tout fut décidé, on fixa la date du 7 mai 1929 pour l'ouverture des pèlerinages. En voici la description : « La veille 6 mai, Mgr de Vienne de Tientsin et Mgr Montaigne de Pao-Ting arrivaient ensemble en char. Les enfants des écoles et un bon nombre de chrétiens vont accueillir les deux évêques à la porte du village (1). La procession se forme, pendant que la musique joue ; les rues retentissent du chant des cantiques, des prières et invocations à Marie... A 2 heures, les 75 petits séminaristes de Pao-Ting arrivent à pied, conduits par M. Erkelens, leur directeur, et les professeurs au complet. Déjà 30 prêtres sont là, dont la moitié iront se mettre dans les confessionnaux... A 4 heures vient Mgr Soun de *Nan-Kouo* avec une délégation de chrétiens. De toutes parts les chrétiens du district affluent avec leurs curés, il y en a plus de 3 000... A 6 heures du soir, un Salut solennel est donné par Mgr Montaigne.

« Le 7 mai, à 8 h 30, Grand-Messe chantée par l'évêque de Pao-Ting. L'entrée à l'église se fait en procession. En tête, les écoles (garçons et filles : 300) avec leurs bannières, les séminaristes, puis le clergé en surplis. On chante les litanies de la Sainte Vierge. Partout l'ordre et le silence sont observés. A la suite des évêques, la foule avec calme entre dans l'église. Tous sont debout, car il n'y a ni chaises ni bancs. Ils sont plus de 4 000. Le chant est exécuté par les séminaristes sous la direction de M. Erkelens... Après l'Évangile, Mgr de Vienne donne un beau sermon sur les gloires de Marie...

(1) Le village de Tong-Lu, entouré de hauts murs de terre à quatre portes en maçonnerie portant chacune en exergue l'un des titres de la Sainte Vierge. La porte dont il s'agit était « Secours des chrétiens », une autre est « Tour de David », etc.

« La sortie de l'église se fait dans le même ordre que l'entrée. Ensuite des délégations de chrétiens se rassemblent dans la cour pour présenter leurs salutations aux évêques et recevoir leur bénédiction.

« La résidence n'ayant pas de salle assez grande qui puisse servir de réfectoire, les évêques et les prêtres prennent leurs repas sous la large véranda. Quant aux chrétiens, on leur a dressé une tente qui peut abriter mille personnes. Dans l'après-midi, vers 3 heures, sur une estrade dressée en plein air, quatre prêtres expliquent à la foule le sens de cette fête uniquement chrétienne. A 6 heures s'organise la grande procession du Saint-Sacrement dans les rues du village avec exposition sur deux reposoirs.

« La croix en tête, les enfants de chœur, la musique, les élèves, les 280 filles des écoles des Joséphines, et enfin les chrétiens et chrétiennes, tout ce monde avance par rangs de quatre. Les gens qui ne participaient pas à la procession faisaient la haie le long des rues dans le calme et l'admiration.

« Le lendemain 8 mai, à la Grand-Messe chantée par Mgr de Vienne, l'évêque de Nan-Kouo, Mgr Soun, avec des accents pleins de foi et de piété, rappela aux chrétiens l'amour qu'ils doivent avoir pour Jésus et pour sa Sainte Mère. Après le déjeuner, évêques et prêtres posèrent leur signature sur le registre des pèlerins ».

M. Trémorin ajoute que cette année-là, il y eut quatre autres pèlerinages, moins nombreux que le premier.

En juin 1931, le curé de Tong-Lu relate : « Nous avons eu cette année 13 pèlerinages auxquels ont pris part 3 évêques, 65 prêtres et environ 25 000 fidèles. Il en est venu des vicariats voisins de *Tcheng-Ting*, de *Tchao-Hsien*, de *Jen-Tsiou*, du Vicariat des PP. Jésuites. En partant, un missionnaire français me disait : « C'est comme à Lourdes ».

Le 28 mai 1932, il écrivait : « Nous avons eu 3 évêques, une centaine de prêtres ; 40 paroisses ont envoyé plus de 20 000 fidèles ».

Année 1933, en abrégé : « 3 évêques et un abbé mitré, 80 prêtres, 18 000 fidèles, 16 processions du Saint-Sacrement ».

En 1936 : 12 pèlerinages les plus pieux depuis l'origine : 2 évêques, 70 prêtres, 35 000 fidèles, 12 processions du Saint-Sacrement.

Hélas ! En 1938, la guerre sino-japonaise bat son plein. Le curé de Tong-Lu a annoncé à son grand regret que les pèlerinages n'auront pas lieu cette année. Après lui nous disons : non seulement « cette année-ci », mais toutes les suivantes. Le dernier pèlerinage a eu lieu en 1937 et ne se renouvellera plus... Après la guerre avec le Japon viendra le communisme comme un ouragan qui détruira les plus belles œuvres...

LES TRACTS DE PHILIBERT CLÉMENT.

Le fondateur des deux revues mensuelles, le *Bulletin Catholique de Péking* (B.C.P.) et le *Sacerdos in Sinis* (S. in S.), M. Clément, curé de la paroisse des Légations, et toujours animé d'un zèle infatigable, adressait en février 1925, aux lecteurs des deux revues, un appel en faveur d'une œuvre de propagande qu'il se proposait d'ériger.

Dans cet appel, M. Clément relève le pouvoir immense dont dispose la presse, en Chine comme dans le monde entier, soit pour diffuser la vérité, soit pour répandre l'erreur. Il constate que malheureusement ce sont les idées fausses et mauvaises qui sont les plus répandues, au grand dam des lecteurs. Il sait que déjà les imprimeries catholiques de Chine produisent pas mal de bons ouvrages, livres et brochures. Mais, dit-il, il y a place pour des publications d'allure plus brève, se prêtant mieux à une plus large diffusion : les tracts. Comme essai, il proposa le sujet suivant : « La situation de l'Eglise dans le monde », écrit en latin pour paraître dans le « *S. in S.* », lu par beaucoup de prêtres chinois, et demanda à ceux-ci d'en faire la traduction en langue vulgaire employée par les journaux. Ceux qui auront fait cette traduction l'enverront au directeur du « *S. in S.* ». La copie classée la première parmi les traductions, par un comité ad hoc, sera publiée dans le « *S. in S.* », ensuite on en fera un tirage spécial sous forme de tract. « Nous espérons, ajoutait M. Clément, pouvoir ainsi réaliser un exposé populaire, le plus objectif possible, de toute la doctrine catholique ».

M. Clément désirait accorder une prime de 10 dollars aux trois meilleures traductions, afin d'encourager les auteurs, il lui fallait des fonds. Il ouvrit une souscription qui immédiatement apporta de toutes les régions de la Chine de nombreuses et généreuses offrandes, tant l'œuvre plaisait aux vicaires apostoliques et aux missionnaires.

Selon le projet de règlement établi par M. Clément, les tracts devaient paraître à raison de un par semaine. Dès la fin de la première année, les tracts parus étaient au nombre de 36, le premier tract ayant été publié fin avril 1925.

En 1926, M. Clément annonça à ses collaborateurs que dorénavant les tracts seraient pour la plupart rédigés de telle sorte que les païens puissent les lire et les comprendre ; car il ne s'agissait pas seulement d'éclairer les croyants, mais d'enseigner la vérité à tous les lecteurs que nous pourrions atteindre. Les numéros des tracts ainsi rédigés seront marqués d'un astérisque.

En 1927, on lit dans le B.C.P. : « L'œuvre des tracts fait des progrès ; 10 000 tracts de propagande ont été distribués aux lecteurs toujours assidus. Le numéro 89, d'une grande importance à l'heure actuelle, donne les documents sur lesquels se fonde la liberté de la religion catholique en Chine ; le numéro 90 traite des anges et des démons, très bon pour réfuter la croyance

des païens à toutes sortes d'esprits répandus dans les créatures... Tous ces tracts sont à rééditer ».

En avril 1927, M. Clément écrit : « Depuis deux ans, les 2 000 000 de tracts que nous avons semés déjà à tous les vents de la Chine immense, n'ont pas pu ne pas trouver quelquefois un bon terrain... Nous n'avons pas d'autre ambition que de semer abondamment le bon grain de la parole de Dieu ». En mai : « Les concurrents continuent à venir nombreux pour la traduction mise chaque mois au concours... ».

En juin 1930, M. Clément déclare : « La publication des tracts s'est achevée en avril dernier. Nous donnons le catalogue général de tous les tracts parus ». Suit une liste de 180 tracts. Ensuite, il note : « Les 180 tracts parus ont été réunis en quatre volumes du format du B.C.P., contenant au total 720 pages. D'ailleurs les tracts ne sont pas épuisés. On pourra facilement s'en procurer à l'imprimerie de Pétang selon les besoins ; on pourra aussi rééditer certains numéros plus demandés ».

Bien que l'œuvre des tracts n'ait duré que cinq ans, elle a fait un bien considérable ; mais elle exigeait un tel travail au directeur, que celui-ci, fût-il M. Clément, ne pouvait l'assurer longtemps. N'oublions pas que M. Clément considérait les tracts, et de même les deux revues dont il était l'âme, comme un travail surrogatoire. Sa principale occupation était le service de la paroisse des Légations, et comme si la paroisse n'était pas assez grande pour son zèle, il avait créé en pleine ville chinoise, à *Nan-Kang-Tse*, une succursale distante d'environ deux kilomètres, dont il s'occupait activement. Et comme il n'avait ordinairement qu'un seul vicaire, il devait souvent biner le dimanche et les jours de fête. De plus il distribuait régulièrement le *Bulletin paroissial* où il annonçait les offices et leur sens, recommandait les œuvres et conseillait de bonnes lectures.

Dans peu d'années, l'ouvrier ira recevoir la récompense de ses labeurs qu'il aura continués jusqu'à sa dernière heure.

Le 16 décembre 1933, au soir, il eut une crise d'étouffement ; oppressé, il ne pouvait plus respirer. On le conduisit immédiatement à l'hôpital Saint-Michel tout proche de sa résidence. Les premiers soins donnés furent efficaces, et le mal semblait conjuré. Suivant le conseil du médecin, il resta quelques jours à l'hôpital, mais non toute la journée. La fête de Noël approchait et le curé de Saint-Michel éprouvait le besoin de s'absenter chaque jour pendant quelques heures, pour aller s'acquitter de son ministère. Le 22, il alla à son église pour y chanter une messe de Requiem. Cela fait, il retourna à l'hôpital disant qu'il comptait bien le quitter définitivement le lendemain samedi. Après avoir pris une légère réfection, il se mit à la rédaction de ses revues. A midi, frappé d'une crise cardiaque, il mourut subitement (23 décembre 1933).

A peine venait-il de demander pour d'autres le repos éternel, que lui-même y était appelé. Mort en plein travail, en pleine

activité, les mains encore embaumées de l'encens rituel qu'il avait répandu autour d'un catafalque, ces mains qui avaient repris la plume aussitôt après, pour travailler à son cher B.C.P., ces mains devaient subitement cesser tout travail.

M. Philibert Clément naquit à *Trivy* (Saône-et-Loire) le 31 janvier 1868. Bachelier ès lettres, il obtint à Autun le diplôme de licencié en théologie. Après dix-sept ans de ministère en France, notamment comme chapelain à *Paray-le-Monial*, il conçut le désir de se consacrer aux Missions et, comme il était en correspondance suivie avec son oncle, M. Guilloux, visiteur de la Province du Sud, c'est vers la Chine qu'il se dirigea. Il y arriva le 25 novembre 1910 et aussitôt demanda son admission dans la Congrégation et entra au séminaire interne à Chala le 8 décembre suivant. Après avoir accompli sa première année de probation, non sans avoir donné de beaux exemples d'humilité à ses jeunes compagnons de noviciat, il fut affecté aux œuvres des Missions à *Ta-Ko-Toun*. C'est là qu'en mai 1912 il reçut sa nomination de curé de l'église Saint-Michel et de la paroisse des Légations, fonction qu'il exerça vingt-deux ans durant, sans une minute de défaillance.

A l'étude du chinois, il joignit celle de l'anglais, afin d'entrer plus complètement en contact avec ses paroissiens. Quant à la langue chinoise, il mit tant d'ardeur à son étude, que malgré son âge avancé, il se la rendit assez familière et se faisait comprendre facilement.

Au ministère paroissial, nous l'avons vu, il avait joint la publication de ses deux revues, des tracts et de *l'Echo de Saint-Michel*, ce qui ne l'empêchait pas d'être correspondant de deux journaux quotidiens, la *Croix de Paris* et *l'Echo de Chine*, auxquels il envoyait chaque mois des articles intéressants sur les mouvements d'opinion qui se croisaient en Chine : car aux Légations, M. Clément pouvait facilement obtenir des informations sur la chose publique.

A toute heure, M. Clément était à la disposition des fidèles, recevant leurs confidences, donnant des conseils éclairés, des mots de consolation qui vont droit au cœur. Nous ne pouvons nous étendre ici sur les vertus de ce grand réalisateur. Il faudrait parler de sa droiture, de sa loyauté qui était légendaire. Il n'aimait pas les détours de langage, et quand dans la conversation il percevait quelque diplomatie, son regard seul disait toute sa désapprobation et le dédain qu'il avait pour ces sortes d'habiletés.

A voir la somme de besogne accomplie par ce travailleur infatigable, on se demandait combien d'heures de travail il s'imposait chaque jour. Cependant, il n'avait jamais l'air affairé, préoccupé, comme il arrive aux gens pressés. Occupé, il l'était toujours ; préoccupé ? Non. Il savait rendre utiles des conversations avec ses amis. Rencontrait-il un missionnaire ? Après les salutations d'usage, il s'informait de ses travaux, le félicitait de

ses succès, lui demandait des renseignements sur ses méthodes ; il lui soumettait telle ou telle idée pour le développement de ses œuvres. Là, c'était le journaliste — inné chez lui — qui se procurait des matériaux pour un article éventuel. Le missionnaire interpellé ne s'en doutait pas, mais le Père Clément avait travaillé utilement pendant un quart d'heure. Tous les deux d'ailleurs étaient satisfaits de leur entrevue.

Certes, le Vicariat de Péking perdait un missionnaire irremplaçable, à moins de répartir les tâches qu'il remplissait sur plusieurs responsables. C'est en effet ce qui eut lieu. M. Paul Corset, supérieur du Grand Séminaire régional de Chala, fut nommé curé de Saint-Michel et d'autres confrères du Pétang prirent en charge la publication du B.C.P. Quant au S. in S., moins utile d'ailleurs, il fut supprimé.

La revue B.C.P. continua à paraître telle que l'avait laissée son fondateur, à raison de 12 numéros par an, et non 10 seulement, comme les revues d'aujourd'hui, formant chaque année un volume de près de 500 pages.

Elle cessa de paraître en 1948. Cette collection de 33 volumes, occupant tout un rayon de bibliothèque, restera une mine précieuse pour les historiens des Missions de Chine.

LA GUERRE SINO-JAPONAISE.

Il ne peut être question d'écrire ici l'histoire de cette guerre ; il suffit de tracer brièvement le cadre des événements où s'insèrent les faits qui nous intéressent.

Les troupes communistes, battues à Hankéou, se sont regroupées et ont entrepris un long et dur périple qui, par le cours du Yangtse, la province du Seutchouan et les monts Tsingling, les mènera à la ville de Yen-an, au sud du Chensi. Installés dans cette région paisible, les chefs Mao-Tse-Tong et Tchou-Tse, aidés des conseillers et instructeurs de Moscou, vont former une armée forte et disciplinée et des cadres militaires et civils pour la Chine nouvelle à créer, après en avoir expulsé les Japonais.

Sans déclaration de guerre, ceux-ci ont occupé la Mandchourie, mais pour camoufler leur prise de possession, ils ont mis à la tête de cet immense pays le prince mandchou Pou-Yi.

De cette base, ils poursuivent leurs conquêtes en Mongolie, au Tchahar, occupent le nord et l'est de la province du Hopei et marchent sur Péking. C'est ici que survient l'incident de Lou-Kou-Tsiao. Le 7 juillet 1937, une fusillade éclate entre soldats chinois et japonais, près du fameux pont de Marco Polo, à 20 kilomètres à l'ouest de Pékin. Les Japonais prétendent que les troupes chinoises ont tiré sur les leurs, et la bataille s'engage. Le 23 juillet, la 29^e armée qui défend la capitale est battue à Nan-Yuan (ancien parc impérial au sud de la ville) et les Japonais occupent la ville.

Nous parlerons seulement dans notre récit de ce qui, en cette guerre, a touché nos Missions.

LES FRÈRES MARISTES A HEI-SHAN-HOU.

Le 31 août, une bande de brigands (ou de soldats fuyards ?), cachés dans les collines de l'ouest, firent une descente à la maison de campagne des Frères Maristes, située à *Hei-Shan-Hou*, à 20 kilomètres au nord-ouest de Péking. Ils arrêterent l'aumônier M. Willems, et sept Frères européens et les emmenèrent comme otages dans les montagnes. Le prêtre, auquel ces brigands demandaient une forte rançon, ne voulant faire aucune démarche pour obtenir la somme exigée, fut libéré au bout de dix-huit jours. Les Frères, refusant également tout versement d'argent, furent relâchés à la fin d'octobre 1937, sans avoir été trop malmenés par leurs ravisseurs.

Il semble bien que ces brigands n'avaient d'autre but que de se procurer de l'argent, et que la présence toute proche des troupes japonaises les a dissuadés de recourir à la violence.

L'HORRIBLE TRAGÉDIE DE TCHENG-TING.

Le 9 octobre 1937, dans la matinée, la ville de Tcheng-Ting était prise par les Japonais et, peu après, des soldats pénétrant dans l'enclos de la Mission, maltraitèrent et pillèrent les réfugiés qui se trouvaient là nombreux, chrétiens et païens. Cependant des officiers japonais avaient rendu visite à l'évêque Mgr Schraven et lui avaient promis et assuré que la Mission serait respectée. Or, vers 6 ou 7 heures après midi, dix individus armés et vêtus en militaires japonais se présentaient à la grande porte d'entrée et se dirigeaient vers le quartier des religieuses indigènes (Joséphines).

Il faut savoir que la Mission se composait d'un très vaste enclos divisé en quatre quartiers d'inégale étendue et bien séparés les uns des autres, ayant chacun accès de l'extérieur. Le plus petit est celui des religieuses chinoises, clos lui-même comme les autres. Le plus grand est le quartier des Filles de la Charité avec toutes leurs œuvres. Vient ensuite celui de l'évêque et des prêtres. Enfin celui des écoles de garçons, d'un atelier et un vaste jardin. La cathédrale occupe le centre de toute la propriété.

Avertis de l'entrée des dix soldats, MM. Charny et Bertrand voulurent les atteindre et les empêcher de pénétrer chez les Joséphines, mais ils furent aussitôt appréhendés par deux soldats et enfermés chez le concierge. Deux soldats restèrent pour les garder.

Peu après 7 heures, heure du souper des missionnaires, les huit hommes arrivaient au réfectoire, où venaient d'entrer Mgr Schraven et ses prêtres, plus d'une vingtaine. Aussitôt, celui qui semblait être leur chef donna ordre — en un bon chinois

du Nord — à tous de se lever et de garder le silence, les huit tenant leurs revolvers braqués sur les prêtres ; puis quelques-uns s'emparèrent de l'évêque et les autres mirent la main sur tous les Européens, disant hautement qu'ils n'en voulaient qu'à eux. Ils leur bandèrent les yeux, ligotèrent leurs mains derrière le dos et, par une longue corde, les lièrent tous ensemble et les conduisirent vers la grande porte. Arrivés là, ils ligotèrent de la même manière M. Charny et M. Bertrand et les joignirent aux autres captifs. On les fit monter aussitôt sur un gros camion à charbon, qui se trouvait là tout préparé... puis ils s'éloignèrent...

C'étaient :

Mgr Fr. Schraven, âgé de 65 ans, Hollandais ;
M. Lucien Charny, supérieur, Français, 55 ans ;
M. Thomas Ceska, assistant du supérieur, Autrichien, 65 ans ;
M. Eugène Bertrand, procureur, Français, 32 ans ;
M. Gérard Vouters, missionnaire, Hollandais, 28 ans ;
Fr. Antoine Geerts, Hollandais, peintre, 62 ans ;
Fr. Vladislav Prinz, Polonais, 28 ans ;
Tous ceux-ci Lazaristes.

R.P. Emmanuel Robial, Trappiste, 60 ans, Français.

M. Biscopich, laïc, Tchécoslovaque, venu de Péking pour réparer les orgues.

A noter que lorsque M. Biscopich s'aperçut que ces brutes mettaient la main sur l'évêque, il s'élança en criant : « Arrêtez-moi, ne touchez pas à cet homme, c'est un évêque ! ». Il fut bien vite réduit au silence et traité comme les autres.

Le Père Albéric, prier de la Trappe voisine de Notre-Dame de Liesse, était aussi de passage à la Mission. Mais, parce qu'âgé et impotent, il ne s'était pas rendu au réfectoire, il échappa ainsi au massacre.

Après le départ des captifs, on ne saurait dire dans quelle consternation furent plongés les prêtres chinois, qui venaient d'être témoins de cette brutale arrestation. Ils étaient terrifiés et ne savaient que faire. Les voilà sans chef, et aucun d'eux n'ose prendre une détermination quelconque. Quel désarroi !... Nul d'entre eux n'osa même sortir de l'enclos. C'est ce qui a rendu l'enquête si difficile : ils ne savaient rien de ce qui s'était passé tout près de la résidence.

M. Chanet, curé et directeur de *Ting-Tcheou*, gare qui se trouve à mi-chemin entre Tcheng-Ting et Pao-Ting, était aux prises avec de grandes difficultés. Les autorités de la ville s'étaient enfuies, tandis que les chrétiens arrivaient en masse compacte se réfugier à la résidence du prêtre.

Le 17 octobre, M. Chanet recevait un courrier de *Tcheng-Ting* portant écrit sur la doublure de son habit quelques mots annonçant la tragique arrestation. Aussitôt, il envoya un autre courrier à Péking pour prévenir Mgr Montaigne et l'ambassade de France, et se mit en devoir de se rendre à Tcheng-Ting. Ne pouvant obte-

nir le laissez-passer des Japonais, M. Chanet se vit obligé de s'y rendre à bicyclette, à ses risques et périls. Il y arriva le 22 octobre. Il trouva les prêtres encore terrorisés, n'osant même plus se réunir en commun. Il remonta leur moral et entreprit une enquête sur les événements. Les confrères vivaient-ils encore ? Les a-t-on pris comme otages ? Si oui, où sont-ils ? De son entourage, il ne pouvait rien tirer, tellement les témoins de la prise des missionnaires avaient été effrayés ; leurs récits étaient très imprécis et même contradictoires. D'ailleurs, tous ignoraient ce que les ravisseurs avaient fait de leurs victimes. Enfin, le 10 novembre, on apprend par des mendiants que le soir du 9 octobre, ils avaient aperçu un grand feu près de la tour située à quelque 300 mètres de la résidence épiscopale, et entendu des cris : « Mong-Tii ! Mong-Tii ! » qu'ils ne comprenaient pas. Sans nul doute ces cris étaient : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! ».

Au pied de cette tour, les Japonais, selon leur coutume, incinéraient les cadavres de leurs soldats morts durant la bataille. C'était là sans doute que les captifs furent mis à mort, on ne sait de quelle façon, puis brûlés eux aussi. En effet, on fit examiner l'endroit indiqué et on découvrit, mêlés à la cendre et à la boue, des os calcinés, des bribes de chapelets, des médailles, des objets de poche qui ne pouvaient avoir appartenu qu'à des missionnaires. Le tout fut recueilli et conservé à la résidence...

Pendant que M. Chanet se rendait à Tcheng-Ting, son vicaire, M. Vonken, prenait une direction opposée, également à bicyclette, se dirigeant vers Péking. Quand il y arriva, la triste nouvelle du massacre des captifs était déjà connue.

Sur ces entrefaites, Mgr Zanin, délégué apostolique, ne voulant pas laisser le Vicariat de *Tcheng-Ting* sans chef, nomma Mgr de Vienne administrateur provisoire de ce vicariat en attendant, ou le retour de Mgr Schraven s'il était en otage, ou la nomination de son successeur s'il était mort.

Le 16 novembre, Mgr de Vienne arrivait à Tcheng-Ting accompagné d'un officier japonais. Celui-ci fit immédiatement une enquête sommaire et le lendemain il reconnaissait la culpabilité de l'armée japonaise et se montrait prêt à faire réparation. Il convoqua à la Mission les autorités japonaises et chinoises de la ville, afin d'éclaircir la situation et de mettre l'union entre tous. Il fut décidé qu'un office funèbre solennel serait célébré en l'honneur des victimes. Cette célébration eut lieu à la cathédrale le 22 novembre. Une autre se fit également à Péking, à l'église Saint-Michel des Légations.

L'armée japonaise promit en outre de faire élever un monument aux victimes près de la cathédrale de Tcheng-Ting et... d'indemniser la Mission pour les dégâts causés par les obus.

Quelques mois après ces événements, le monument promis fut élevé. Il consiste en une stèle de marbre placée sur un piédestal et flanquée de deux colonnettes que surmonte un

fronton en forme de chapiteau, le tout de deux mètres de hauteur et de un de largeur. L'inscription gravée sur la stèle porte :

IN MEMORIAM
Victimarum
Diei 9 Octobris 1937

Suivent les noms des neuf victimes.

Et c'est tout... Pas un seul mot de regret de la part des coupables. L'armée japonaise avait reconnu sa culpabilité devant Mgr de Vienne et les autorités chinoises. Sur la stèle... il n'en est pas question...

Il est donc avéré que l'armée japonaise n'a fait aucune réparation, ni morale ni matérielle. Nous devons dire toutefois que, sur cette douloureuse affaire, a toujours plané une grande incertitude.

Quels étaient les auteurs immédiats du crime ? Selon de sérieux indices, ce n'étaient pas des Japonais, mais des hommes de Mandchourie ou de Corée, ou de ces deux pays, à la solde de l'armée japonaise. (Nous avons vu que le chef des huit intrus parlait le chinois comme un Chinois et non comme un Japonais.) Les Japonais en guerre, dit-on, envoyaient parfois en avant-garde des risque-tout, pour effrayer la population.

La guerre était à ses débuts. Dans la suite, on a vu des militaires agir parfois avec une grande rigueur et même avec cruauté contre les espions, mais jamais contre les Européens comme tels, encore moins contre l'Eglise catholique et les missionnaires.

Quoi qu'il en soit, dans l'hypothèse où les assassins ne seraient pas des Japonais d'origine, puisqu'ils étaient incorporés à l'armée japonaise, celle-ci était responsable de leurs méfaits ce que d'ailleurs elle avait reconnu publiquement

A cet aveu implicite le contrepois de la petite stèle muette paraît plutôt faible : ce n'est peut-être qu'un compromis.

LE SUCCESSEUR DE M. TCHEN JOB.

Par décret de Pie XI du 26 janvier 1939, M. Tchen Job, directeur du district de Kao-Tcheng, était nommé évêque de « *Pertia* » et vicaire apostolique de *Tcheng-Ting*.

M. Tchen Job, né le 8 novembre 1891 à *Wang-Kia-Tchoang*, entra dans la Congrégation le 2 septembre 1911 à *Chala*, où il fut ordonné le 6 juin 1916. Après avoir rempli divers postes en mission et au petit séminaire, il était depuis 1932 directeur du district de *Kao-Tcheng*.

Les fidèles de Tcheng-Ting auraient fort désiré que la consécration épiscopale se déroulât devant eux, et c'était aussi le vœu du nouvel élu de recevoir l'onction sainte dans sa cathédrale. Les temps troublés ne l'ont pas permis. Le sacre eut lieu le 21 mai 1939 à *Tientsin*. Le consécrateur fut Mgr de Vienne,

administrateur du vicariat depuis presque deux ans, assisté de Mgr Tcheou Joseph de *Pao-Ting* et de Mgr Tchang Jean de *Tchao-Hsien*.

ETAT SOMMAIRE DU VICARIAT DE TCHENG-TING EN 1939

Catholiques	51 106
Prêtres européens	15
Prêtres chinois	48

DÉMISSION DE MGR SOUN MELCHIOR.

En l'année 1936, Mgr Soun, vicaire apostolique de *Nan-Kouo*, fut amené, par des circonstances qui ne dépendaient pas de lui, à demander sa démission. Ce n'était ni l'âge (il avait 67 ans et une bonne santé) ni les infirmités qui l'obligeaient à prendre sa retraite ; mais la situation créée par les agissements de M. Lebbe dans son vicariat était devenue telle que l'évêque ne trouva pas d'autre issue que d'implorer auprès du Saint-Siège la décharge de l'administration de ce vicariat.

Rome accéda à ses désirs et nomma aussitôt, comme administrateur temporaire du Vicariat de *Nan-Kouo*, M. Wang Jean-Baptiste, alors directeur du petit séminaire de ce vicariat.

Par décret daté du 1^{er} juillet 1937, le Saint-Siège nomma M. Wang évêque titulaire de « *Lamia* » et vicaire apostolique de *Nan-Kouo*.

M. Wang Jean-Baptiste, né à *Ta-Ly-Ko-Tchoang* (*Pao-Ting*) le 6 juin 1884, fut reçu dans la Congrégation à *Kia-Hsing* le 27 août 1908 et fut ordonné le 18 mars 1911. Il exerça le ministère à *Pao-Ting* pendant vingt-deux ans, soit en mission soit comme professeur du petit séminaire. En 1924, il était nommé consultant par Mgr Montaigne. Enfin, en 1933, il fut transféré à *Nan-Kouo* pour y diriger le petit séminaire.

La consécration épiscopale du nouvel élu eut lieu le 24 février 1938 à la cathédrale du Pétang. Le consécrateur était Mgr Soun lui-même, qui s'était retiré en dehors de Péking dans une maison des Petits Frères de saint Jean-Baptiste, et vécut encore quinze ans. Les deux évêques assistants étaient Mgr Montaigne de Péking et Mgr Tcheou de *Pao-Ting*.

MORT DE MGR STANISLAS JARLIN.

Mgr Jarlin avait fait dans sa vie plusieurs maladies graves, dont il s'était chaque fois parfaitement relevé.

Mais dès qu'il eut passé la soixantaine, sans être véritablement infirme, il sentait ses forces diminuer d'année en année, et fut obligé de restreindre peu à peu ses activités. Les voyages surtout le fatiguaient ; il dut bientôt les éviter tout à fait, laissant ce genre de ministère à son coadjuteur.

Au cours des quatre derniers mois de l'année 1932, Mgr Jarlin était tellement affaibli, qu'il ne pouvait plus se rendre à sa

chapelle domestique pour célébrer la Sainte Messe. Il la fit célébrer dans une chambre attenante à la sienne et communiait tous les jours ; il communia même le jour de sa mort. Le 15 décembre 1932, sentant la mort approcher, il demanda lui-même l'Extrême-Onction qu'il reçut en présence du personnel de Pétang, avec une foi vive, une grande piété et une grande résignation à la volonté de Dieu. Ensuite le malade s'affaiblit de plus en plus et sa vue baissait : un œil était perdu et l'autre s'obscurcissait. Au 1^{er} janvier nous allâmes lui présenter nos vœux. Mgr Jarlin nous reçut assis à son bureau et, toujours gai, il nous dit, en nous montrant son œil fermé : « Voyez ! La mort est là toute proche ; ce sera vite fait, je n'aurai qu'un œil à fermer ! ». Il vécut encore quelques semaines, se levant chaque jour pendant quelques heures. Le 27 janvier, son état empirait, son garde-malade ne le quittait pas. Vers 11 heures, il eut encore assez de forces pour annoncer de son bureau à ses visiteurs la mort de M. Verdier, supérieur général, en montrant le télégramme annonçant la douloureuse nouvelle.

Vers 2 heures après midi, revenant de sa garde-robe, il faillit s'affaïsser ; aussitôt l'infirmier le soutint et le porta sur son lit et, voyant que le malade souffrait beaucoup, il lui suggéra quelques pieuses pensées, entre autres de mettre sa confiance en la Mère de Dieu : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi ! ». Le malade répéta distinctement cette prière. Ce furent ses dernières paroles ; il s'éteignit à 3 heures. Mgr Montaigne, averti aussitôt, lui donna une dernière absolution.

Une grande figure de missionnaire disparaissait. Mgr Jarlin avait pris à la lettre l'instruction que, sous le Pape Léon XIII, la Sacrée Congrégation de la Propagande adressait aux vicaires apostoliques en 1883 : « Puisque la conversion des païens est la fin principale des Missions, il faut que les vicaires apostoliques s'y appliquent de toute leur âme ». C'est en effet sur ce devoir qu'il mit l'accent, et il ne cessa, durant tout son ministère en Chine, d'en faire sa principale obligation. Il fut toujours obsédé par la parole du Maître : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes ». C'est pour cela qu'il avait mis au sommet de son blason les mots : « *Duc in altum* » et « *In verbo tuo laxabo rete* » (Sur votre parole je lancerai mes filets). Il les a lancés en la personne de ses missionnaires, et il a fait une pêche très abondante. Bien sûr, en arrivant sur le rivage, il a fallu rejeter les mauvaises prises. Il y a eu des déchets, peut-être des abus, mais la grande œuvre est devenue efficace. Les statistiques que nous insérons au long de notre récit sont là pour le prouver.

MGR ZANIN, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

Nous avons vu plus haut que Mgr Costantini était rentré en Italie en 1933 pour refaire sa santé. Mais au bout de quelques mois, bien que sa santé se fût améliorée, Mgr Costantini se crut obligé d'exposer au Saint-Père qu'il n'était pas en état

d'affronter de nouveau les grandes fatigues des voyages dans l'intérieur de la Chine.

Il avait, en effet, passé plus de dix ans en Chine et avait travaillé intensément, parcourant en tous sens cet immense pays, dont les moyens de communication étaient encore très incommodés et très fatigants.

Le Pape Pie XI désigna à cette charge importante Mgr Mario Zanin, l'élevant en même temps au siège titulaire de « *Trajanopolis* ». Le même jour le Pape nommait Mgr Costantini l'un des consultants de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Le nouveau délégué reçut à Rome la consécration épiscopale des mains du cardinal Fumasoni, le 8 janvier 1934.

Mgr Mario Zanin, né à Feltre le 3 avril 1890, et ordonné prêtre en 1913, avait rempli d'importantes fonctions à Rome depuis 1926 jusqu'à cette dernière nomination.

Mgr le Délégué débarquait enfin à *Hong-Kong* le 31 mars 1934. De là, il se rendit à Nankin pour présenter ses lettres de créance — bien qu'il ne fût pas nonce apostolique — au président de la République qui, alors, était Lin-Sen. Mgr Zanin lut son adresse en latin, aussitôt traduite en chinois par le curé de Nankin ; puis, le président lut sa réponse. Adresse et réponse furent magnifiques de respect, d'égards et de sympathie.

Après avoir fait un court séjour à Shang-Hai, puis à Tientsin, le délégué apostolique arrivait le 4 juin à la capitale, où une réception presque triomphale lui fut faite. Le 10 juin, Son Excellence allait au Grand Séminaire régional de Chala pour y offrir les prémices de son épiscopat en conférant l'ordination de 35 lévites, qui s'étaient préparés à recevoir les saints ordres. Il est à remarquer que de Hongkong à Péking, en passant par les trois grandes villes que nous avons citées, partout les hautes autorités se sont montrées spontanément non seulement correctes et polies, mais respectueuses et même affectueuses envers l'Eglise catholique. Un grand changement s'était opéré depuis quelques années, dans l'attitude du gouvernement chinois et de ses représentants envers l'Eglise catholique.

Cette bienveillance se manifestera de même au cours des nombreuses tournées que fera le délégué dans l'intérieur de la Chine. Les causes de ce progrès dans les relations de l'Eglise avec le pouvoir public sont faciles à découvrir. C'est d'abord l'honneur que le Pape a fait à la Chine en lui envoyant un représentant permanent en la personne du délégué apostolique. C'est aussi que la Chine, autrefois fermée aux étrangers, avait enfin ouvert ses portes et avait compris beaucoup de choses, au contact des autres nations. Les progrès très visibles de l'évangélisation en Chine, comme également la conduite des missionnaires dans ces années troublées, toutes ces choses avaient attiré l'attention des dirigeants chinois sur l'importance de l'Eglise catholique et de son chef le Pape.

Tout cela était de bonne augure pour les progrès de la religion. Les missionnaires de ce temps, considérant ces marques de respect et de sympathie, avaient le droit d'espérer que le gouvernement chinois donnerait un jour une situation légale à l'Eglise catholique.

Nous qui savons la suite de l'histoire : guerre japonaise, communisme, nous sommes profondément attristés de devoir dire : Ces beaux projets ne se sont pas réalisés !...

MORT DE MGR GEURTS.

Après une courte maladie, Mgr François Geurts s'est éteint dans la nuit du 21 juillet 1940, à l'âge de 78 ans. Au début de cette maladie, personne, lui-même pas davantage, ne s'inquiéta de ce malaise. Chaque année, en effet, il éprouvait ce genre d'indisposition plus ou moins prolongée. Bientôt son état empira ; aussi Mgr Lebouille, son coadjuteur, jugea qu'il serait prudent d'administrer les derniers Sacrements au vénéré malade. Après quelques instants d'hésitation et de réflexion, Mgr Geurts se prépara et reçut l'Extrême-Onction en pleine possession de ses facultés.

Mgr Geurts fut l'un des premiers Hollandais qui demandèrent à entrer chez les Lazaristes, qui alors n'étaient guère connus en Hollande. Il partit en Chine en 1882, alors qu'il n'était encore que sous-diacre. Ce jeune lévite, haut de stature et très maigre, semblait à plusieurs ne devoir pas faire longue carrière en Chine. Il y demeura pourtant cinquante-huit ans.

On a lu plus haut les divers postes qu'il occupa avant son élévation à l'épiscopat, et aussi les très lents progrès de l'évangélisation obtenus dans un vicariat où tout était à faire. Et cependant, peu à peu, le nombre des chrétiens augmenta d'année en année, d'une façon plus régulière que partout ailleurs. Dans certains autres vicariats du Nord, en effet, les progrès annuels se signalaient parfois par des sauts démesurés qui, certes, n'étaient pas toujours l'indice de la solidité des résultats.

Mgr Geurts laissa à son successeur, Mgr Lebouille, un vicariat muni des œuvres et établissements essentiels.

De 3 000 qu'ils étaient au début, les fidèles sont au nombre de 35 000.

Et les prêtres, de 3 sont devenus 41, dont 14 chinois.

Tout est prêt pour une avance plus rapide. Hélas ! Nous approchons de la fin...



CHAPITRE XXV

LA PROVINCE DU SUD

Etat de la Province en 1925, puis en 1941. — Démembrement du Vicariat de Ning-Po : Mission de Ly-Choei. — Le district de Wen-Tcheou. — La Maison du Missionnaire à Vichy. — Mort de Mgr Misner. — Son successeur : Mgr Quinn. — Etat du personnel du Vicariat de Yu-Kiang en 1940. — Un grand chrétien : M. Lo Pa-hong. — L'Hospice Saint-Joseph. — M. Lo Pa-Hong meurt victime de sa charité. — Centenaire du Vicariat de Nan-Tchang. — Tableau récapitulatif pour l'année 1939. — Les Missions pendant la guerre sino-japonaise. — Une statistique macabre du Père d'Elia, S.J. — Sœur Gilbert. — Mort de Mgr Dumond. — M. Paul Monteil. — Le Vicariat de Ning-Po et la guerre japonaise.

ETAT DE LA PROVINCE EN 1925, PUIS EN 1941.

Après le décès de M. Guilloux, le 25 décembre 1923, la Province méridionale exigeait la nomination d'un nouveau visiteur. Le 25 juillet 1925, M. le Supérieur général nommait M. Paul Legris visiteur de cette Province.

M. Paul Legris, né à *Crécy* (Somme) le 10 décembre 1867, reçu à Paris le 27 février 1891, ordonné en mai 1894, arriva en Chine en septembre 1894 et fut placé au Kiang-Si méridional sous la direction de Mgr Coqset.

C'est ce vicariat qui deviendra plus tard le Vicariat de *Ki-Nan*, confié aux Lazaristes italiens.

Lors de la persécution des boxeurs, comme la majorité des missionnaires du Kiang-Si s'étaient retirés à Shangh-Hai, M. Legris se trouvait disponible pour répondre à l'appel venant du Nord, de quelques prêtres destinés à remplir le service d'aumôniers auprès des troupes françaises d'occupation. M. Legris suivit les troupes du général Bailloud à *Pao-Ting* et à *Tcheng-Ting*.

Lorsque la tranquillité fut rétablie, il retourna dans sa Mission du Kiang-Si, où son zèle fut surtout appliqué à la formation des séminaristes. En 1915, il fut appelé par M. Guilloux à *Kia-Shing*, pour y diriger le Séminaire, dont il devint supérieur en 1920. Depuis sa fondation ce séminaire avait toujours eu pour supérieur le Visiteur lui-même. Mais M. Guilloux, surchargé de besogne, voulut confier cette fonction à un confrère expérimenté, qui puisse administrer cette œuvre si importante.

Depuis la fondation de ce séminaire en 1902, jusqu'à l'arrivée de M. Legris en 1915, 41 prêtres Lazaristes y avaient été ordonnés.

SITUATION DE LA PROVINCE EN 1941.

Cette année M. Legris a sous sa juridiction, dans les quatre vicariats de la Province méridionale, 56 Lazaristes européens et 43 chinois, aidés de 103 prêtres séculiers chinois.

Désignation des vicariats qui composent la Province du Sud :

1° Au *Tche-Kiang* : le Vicariat de Ning-Po ; celui de Hang-Tcheou et celui de Tai-Tcheou, dont les évêques sont actuellement NN.SS. Defebvre, Deymier et Hou. Un autre démembrement du Vicariat de Ning-Po, formant le futur Vicariat de *Ly-Choei*, fera l'objet de l'article suivant.

2° Au *Kiang-Si* : seul, le Vicariat de Nan-Tchang, avec Mgr Dumond comme évêque, demeure sous la juridiction de M. Legris. Tandis que le Vicariat de Ki-Nan, étant passé aux Lazaristes italiens, relève du Visiteur de Turin, celui de Kan-Tcheou dépend de la Province orientale des Etats-Unis ; celui de Yu-Kiang est sous le contrôle du Visiteur de Saint-Louis (Etats-Unis) ; enfin le Vicariat de Nan-Tcheng est sous la juridiction des PP. de Saint-Colomban.

Dans les fruits spirituels du Séminaire de *Kia-Shing* on remarque que le nombre des prêtres ordonnés est de 113 de 1915 à 1941 ; si on y ajoute les 41 relatés ci-dessus pour les années 1902-1915, on a 160 confrères qui ont reçu leur formation — sinon entièrement, du moins pour une bonne part — dans cet établissement.

DÉMEMBREMENT DU VICARIAT DE NING-PO :
MISSION DE LY-CHOEI.

Un prêtre séculier, M. Fraser, était venu en 1902 exercer son zèle apostolique dans le Vicariat de Ning-Po. Il travailla d'abord dans le district même de Ning-Po. En 1911, il rentra au Canada, son pays d'origine, et y resta deux années. A son retour en Chine, il fut placé à *Tai-Tcheou-ville*, désignée ensuite sous le nom de *Lin-Hai*.

Dès cette époque, M. Fraser fit plusieurs voyages au Canada avec des stages plus ou moins prolongés. Au cours de l'un de ces séjours, M. Fraser jeta les fondements d'une Société de missionnaires pour l'étranger. Cette Société fut approuvée par Rome en 1926, sous le nom de « Scarborough Foreign Missions » ou S.F.M.

Entre temps, M. Fraser fut nommé protonotaire apostolique et revint au Tche-Kiang, dans le Vicariat de Hang-Tcheou, sous la juridiction de Mgr Faveau, qui le plaça à *Kin-Koa*. Ensuite, quelques confrères de la nouvelle Société, étant venus rejoindre leur fondateur, le vicaire apostolique de Ning-Po leur confia le territoire de Tchou-Tcheou (nommé plus tard *Ly-Choei*) comme Mission dépendante de Ning-Po.

En 1932, cette Mission fut déclarée par le Saint-Siège « indépendante » et en même temps, érigée en préfecture apostolique comprenant dix sous-préfectures civiles. La population de cette circonscription est évaluée à 2 300 000 âmes et, en 1932, n'avait encore que 2 580 fidèles. Les progrès furent assez lents, bien que les missionnaires arrivassent en nombre.

Le premier préfet apostolique fut Mgr McGrath jusqu'en 1940 et, après lui, le Père Curtin. En 1941, le personnel comprenait 38 prêtres étrangers et 6 prêtres chinois. Comme auxiliaires pour les œuvres, il y avait 9 religieuses étrangères. Le nombre des chrétiens était de 6 250.

En 1946, la Préfecture sera érigée en Vicariat auquel seront ajoutées huit sous-préfectures civiles. Mais le cataclysme marxiste va déferler en vagues destructrices et rendra inefficace cette dernière promotion...

LE DISTRICT DE WEN-TCHEOU.

Après le départ définitif de M. Aroud en 1928, M. Marqués prit la direction du district et fut remplacé en 1936 par M. Prost jusqu'en 1939.

Quelques confrères polonais étaient venus en 1932, et d'autres les suivirent ; en 1935 ils étaient une dizaine. Ils espéraient qu'un jour ce territoire ou un autre serait confié à leur Province de Pologne, comme cela s'était produit pour leurs compatriotes de *Shun-Teh*, dans le Nord.

Mais les circonstances ne permirent pas à cet espoir de se réaliser et Wen-Tcheou demeure toujours sous la juridiction de Ning-Po. Par la suite, quelques-uns de ceux qui étaient à Wen-Tcheou allèrent s'adjoindre à leurs confrères de Shun-Teh, les autres allèrent ailleurs ou retournèrent en Europe.

LA « MAISON DU MISSIONNAIRE » A VICHY.

M. Watthé, arrivé en Chine en 1903, était missionnaire au Kiang-Si méridional, qui devint plus tard le Vicariat de Kan-Tcheou, lorsque la guerre mondiale l'obligea de retourner en France. En 1916, il fut versé à la catégorie des « interprètes », comme plusieurs autres missionnaires français, pour les ouvriers chinois que le Gouvernement français employait à divers travaux.

Après l'armistice, M. Watthé dut songer à soigner sa santé très délabrée avant de retourner en Chine. On lui conseilla une cure à Vichy. Dans la solitude du sanatorium, M. Watthé songea que son cas était celui d'un grand nombre de missionnaires fatigués ou malades, qu'un retour au pays ne suffisait pas à remettre sur pied. Il rêvait d'une institution qui recevrait les missionnaires gratuitement pour le temps d'une cure aux eaux de Vichy. Cet établissement serait la *Maison du Missionnaire* dans laquelle celui-ci se sentirait chez lui, jouissant de la compagnie de confrères menant la même vie que lui et ayant le même idéal.

Peu à peu cette idée prit corps dans son esprit et M. Watthé se persuada qu'il pourrait être lui-même le fondateur de cette œuvre. Mais il ne disposait que de sa charité envers ses confrères et n'avait d'autre ressource que sa bonne volonté : donc, il devait être aidé.

Il en parla, et il en parla éloquentement parce qu'il était convaincu. Son argument principal était qu'une telle œuvre était appelée à prolonger la vie de nombreux missionnaires. Il s'adressa même à de hauts personnages comme le président Doumer, le général Lyautey et non en vain. On l'applaudit, on l'approuva et, ce qui est mieux, on l'aïda.

La mise en marche de l'œuvre exigea de la part de M. Watthé un labeur écrasant : conférences, correspondances, voyages, soucis de l'installation, oppositions même puissantes, rien ne rebuta le courageux fondateur.

Il va sans dire que dans cette entreprise M. Watthé avait l'approbation de ses supérieurs.

Des dons reçus permirent de louer une maison à Vichy et d'y aménager des locaux pour recevoir les premiers missionnaires. La municipalité de Vichy s'intéressa à l'affaire et y concourut. En 1922, un comité fut formé et les missionnaires commencèrent à arriver. Dès que les résultats bienfaisants de l'institution furent connus, d'année en année les pensionnaires de toutes nations et de toutes sociétés se faisaient plus nombreux. En 1930, à la sixième Assemblée générale du Comité, on constata que depuis la fondation, près de mille missionnaires étaient venus se procurer le bienfait des « Célestins » et de la « Grande Grille ». Bientôt l'installation primitive s'avéra insuffisante. Le Comité décida d'édifier un immeuble de belle allure où tout serait organisé sans luxe, mais avec un confort modéré.

Le 19 juillet 1931, eut lieu l'inauguration solennelle de la « Maison du Missionnaire ». Le Pape Pie XI même daigna féliciter le fondateur et le bénir « pour avoir conduit à bonne fin une œuvre qui doit rendre aux missionnaires éprouvés dans leur santé, les forces nécessaires pour faire face aux durs labeurs de l'apostolat (...). Le Musée des Missions et le cours de conférences organisés pour l'instruction de ceux qui fréquentent la station thermale sont eux-mêmes un apostolat très méritoire (...) en changeant de fausses mentalités et en multipliant les sympathies en faveur de la grande œuvre du salut des infidèles... ».

La santé de M. Watthé, usé avant l'âge par tant de travaux et de soucis, déclina très vite et, bientôt, des confrères étant venus le seconder, il dut cesser toute activité. M. Watthé s'éteignit à Vichy le 19 novembre 1935, à l'âge de 58 ans. Des confrères, anciens missionnaires, vinrent prendre la relève et l'œuvre continue à prospérer. Elle procure encore aujourd'hui les mêmes bienfaits aux missionnaires qui désirent recouvrer une santé ébranlée, soit par l'inclémence du climat, soit par le labeur du ministère.

MORT DE MGR MISNER.

Quelques pages plus haut, nous rapportions que le 25 mars 1935 avait lieu à Yu-Kiang le sacre de Mgr Misner, dont une

belle santé permettait l'espoir d'un long épiscopat. Hélas ! cet épiscopat ne dura que trois ans et demi. Dieu rappela à lui ce bon ouvrier le 1^{er} novembre 1938. Cependant, durant ce court laps de temps, Mgr Misner se montra un excellent administrateur : les finances de ce vicariat furent mises en meilleur état ; quatre paroisses furent établies ; un nouveau petit séminaire fut construit. Il ordonna sept prêtres chinois, obtint de nouvelles recrues des Etats-Unis et fit revenir les Filles de la Charité, éloignées depuis l'invasion rouge.

Une mort brusquée vint mettre fin à ses activités. Du moins, il mourut les armes à la main. Dans les derniers jours d'octobre 1938 il était en tournée de Confirmation lorsqu'il fut frappé d'un mal foudroyant. Le 1^{er} novembre 1938, il succombait. Le corps du vénéré défunt fut ramené à *Yu-Kiang*, où Mgr O'Shea, vicaire apostolique de Kan-Tcheou, vint présider les funérailles en cette église où, le 25 mars 1935, il consacrait évêque Mgr Misner.

LE SUCCESSEUR DE MGR MISNER : MGR CHARLES QUINN.

Par décret en date du 28 mai 1940, fut nommé évêque d'« *Halicarnasse* » et vicaire apostolique du Yu-Kiang, M. Charles Quinn. Né à *Savannah* (Californie) le 16 décembre 1905, M. Charles Quinn fit ses humanités à *Cape Girardeau* et entra dans la Congrégation à *Perryville* en 1923. Prêtre en 1931, il fut, d'après une proposition de Mgr Sheehan, alors vicaire apostolique de Yu-Kiang, envoyé à Rome, pour y poursuivre ses études de droit canonique à l'« *Angelicum* ».

Ensuite, après un court séjour aux Etats-Unis, il fut envoyé par ses supérieurs au Vicariat de Yu-Kiang, où il arriva en 1934.

D'abord secrétaire de Mgr Sheehan, il fut ensuite procureur, puis vicaire à Yu-Kiang-ville. Mgr Misner, successeur du précédent, en fit son vicaire délégué. A la mort de ce dernier, en qualité de provicaire, Mgr Quinn prenait l'administration provisoire du vicariat. Mgr Quinn fut sacré à Yu-Kiang par Mgr O'Shea de Kan-Tcheou (3 octobre 1940).

ÉTAT DU PERSONNEL DU VICARIAT DE YU-KIANG EN 1940

Catholiques	26 826
Prêtres étrangers	24
Prêtres indigènes	32 dont 12 Lazaristes

UN GRAND CHRÉTIEN : LO PA-HONG.

Ce personnage n'est pas de « chez nous » (Lazaristes) ; il est du Vicariat de Shang-Hai, administré par les PP. Jésuites. Alors pourquoi dans notre récit faisons-nous mention de ce chrétien qui en apparence nous est étranger ? Nous avons fait place à des notices d'évêques, quelquefois de prêtres, qui se sont distingués par leurs travaux d'évangélisation, mais nous n'avons jamais fait mention de simples chrétiens.

La raison de cette exception est double : 1° Cet homme a honoré l'Église catholique par des œuvres de charité vraiment admirables ; 2° Parmi ces œuvres, il en est une — c'est sans doute la principale — qu'il a confiée à nos Sœurs, Filles de la Charité : c'est l'*Hospice Saint-Joseph*, dont la création suffirait à elle seule à illustrer ce grand chrétien. Car si, en principe, les Sœurs de Saint Vincent de Paul travaillaient dans les territoires confiés aux Lazaristes, il ne faut pas oublier que leur Maison centrale était située dans la grande ville de Shang-Hai, et que les PP. Jésuites ont été très heureux de leur confier la direction de certaines de leurs œuvres importantes, comme par exemple l'*Hôpital Général*, et plus tard l'*Hôpital Sainte-Marie* et d'autres. Par conséquent, si Lo Pa-Hong n'est pas strictement de la famille vincentienne, il l'est devenu par ses œuvres.

M. Lo Pa-Hong était directeur de la plus grande compagnie électrique de Shang-Hai, membre du Conseil des directeurs de la Compagnie des Eaux dans la même ville, directeur d'une compagnie de navigation, membre du Conseil municipal français, directeur-administrateur de l'*Hôpital Central*, président national de l'Action catholique, membre permanent des Congrès eucharistiques, président d'une société de secours, et nous en passons. Ceci dit pour marquer ses activités purement extérieures, dont la plupart sont celles d'un véritable homme d'affaires.

Chrétien instruit et formé par les PP. Jésuites, M. Lo faisait honneur à ses maîtres. Depuis sa jeunesse, chaque jour il servait une messe et y communiait. Il avait reçu une bonne instruction littéraire et avait obtenu le grade de licencié sous l'ancien régime. Dès son adolescence il se livra à une activité vraiment catholique. En 1904, il enseignait le catéchisme à des pauvres qu'il réunissait n'importe où. En 1911, il organisait une sorte d'Action catholique. Les règlements en étaient sévères. Chaque jour : méditation et examen de conscience ; chaque samedi, le président s'informait de la manière dont chaque membre s'était acquitté de la tâche à lui assignée la semaine précédente. Ces tâches étaient : visites des malades chez eux ou à l'hôpital, enseignement de la doctrine chrétienne, visites des prisonniers, érections de crèches, etc.

Venons-en à ses fondations d'œuvres charitables. En 1912, il fonde l'*Hospice Saint-Joseph* au faubourg de *Nan-Tao*, qu'il confie aux Filles de la Charité. Ce vaste établissement comprendra successivement un dispensaire, un hospice de vieillards, un orphelinat, des écoles, des ateliers, un asile pour incurables. En 1914, il fondait un autre dispensaire qui se développa jusqu'à devenir, en 1924, l'*Hôpital du Sacré-Cœur* pour 400 malades.

En 1933, il organisait l'*Hôpital de la Miséricorde*, destiné exclusivement aux aliénés. C'était le seul de ce genre en Chine. Il le confia aux Frères de la Charité de Trèves pour ce qui concerne les hommes, tandis que les Sœurs américaines de Saint-Dominique (Maryknol) prenaient charge des femmes. Cet

établissement recevait jusqu'à 500 pensionnaires. Depuis sa fondation, la moitié des malades en sont sortis guéris.

M. Lo ne se contentait pas de subvenir aux besoins des malheureux ; il voulait promouvoir le progrès sous toutes ses formes. Il institua une Ecole professionnelle pour jeunes filles. La construction de cette école coûta 400 000 dollars ; elle pouvait recevoir 1 000 élèves. C'était un établissement moderne et conforme aux dernières exigences de l'hygiène. Le programme d'études était établi pour six ans. On enseignait la physique, la chimie, les arts, la musique et la peinture.

M. Lo avait sur les bras une multitude d'autres œuvres de moindre importance. Il y employait ses propres ressources qui, certes, étaient considérables, car il était un homme d'affaires avisé. Il les employait jusqu'à la limite. Arrivé là, il se faisait aider. Il se disait « le premier mendiant du monde », le « coolie de saint Joseph » qu'il regardait comme le pourvoyeur de ses besoins. Mais il faisait largement appel à ses amis sans distinction de religion. Conservant sa confiance optimiste, il réussissait à multiplier ses charités.

Les provinces dévastées par les inondations ou affamées par la sécheresse trouvaient en lui une assistance prompte et généreuse. Rien de surprenant dès lors qu'une telle activité et générosité aient attiré sur lui l'attention et l'estime du monde entier.

Le Saint-Siège le fit chevalier de Saint-Grégoire et commandeur de l'Ordre de Saint-Sylvestre, puis camérier de cape et d'épée.

La France le fit chevalier de la Légion d'honneur. La Belgique le décora de l'Ordre de Léopold II. L'Italie lui conféra la distinction de commandeur de l'Ordre de la Croix d'Italie, etc., etc.

Pour donner une idée de l'importance des œuvres de charité érigées par M. Lo Pa-Hong, nous exposons ici le détail de la population du seul Hospice Saint-Joseph, administré par les Filles de la Charité.

HOMMES

Malades hospitalisés	295
Vieillards —	208
Prisonniers —	42
Aveugles, infirmes, idiots	124
Ecoles de grands garçons	380
— de petits sous la garde des Sœurs	38
Professeurs et maîtres	30
Infirmiers et domestiques	70
Vieillards pouvant travailler un peu	26
Personnel du bureau	38

FEMMES

Malades hospitalisées	92	
Vieilles aveugles, idiots	182	274
Femmes et filles détenues	64	
Filles	180	244
Filles à l'ouvrage	113	
Filles dans les classes	83	196
Bébés en nourrice	580	
Rentrées de nourrices	32	612
Bébés à la crèche	97	
Malades à l'isolation	10	107
Maîtresses et infirmières	98	
Petits ménages	100	198
Sœurs de l'Hospice		20
		<hr/>
		1 651

Total hommes : 1 225. Total femmes : 1 651.

Population de l'Hospice : 2 876.

Au 30 juin 1936.

M. LO PA-HONG MEURT VICTIME DE SA CHARITÉ.

Dès le début de la guerre sino-japonaise, les misères de toutes sortes qui en étaient la conséquence augmentèrent les besoins et les dépenses des œuvres de M. Lo. Quand en 1937-1938 les Japonais vinrent occuper la grande agglomération de Shang-Hai, M. Lo s'inquiéta de toutes ses œuvres plus nécessaires que jamais, au milieu du grand désordre causé par la guerre : arrêt des usines, troubles dans les échanges, etc. Qui peut venir en aide à ceux qui souffrent, sinon les occupants eux-mêmes ? Eh bien ! il ira directement le leur proposer, et il obtiendra de beaux résultats tout à fait inattendus. Mais aussitôt, surgit un sinistre soupçon de collaboration avec l'ennemi.

En février 1938, comme M. Lo sortait de chez un ami, dans la rue, une balle l'atteint en plein cœur. Immédiatement transporté dans un hôpital, il meurt avant d'y arriver.

Nous ignorons la date de naissance de M. Lo Pa-Hong, mais pour l'avoir vu en 1923 en pleine maturité, il nous semble que le jour de sa mort, il avait au moins 60 ans. Nous n'avons relaté que ses activités les plus connues du public et les documents nous manquent pour aller plus loin. Ce que nous savons de lui suffit pour que nous puissions émettre ce jugement. Ce chrétien modèle avait pour principe : gagner beaucoup d'argent pour secourir un plus grand nombre de malheureux. C'est-à-dire, bien conduire ses affaires commerciales et industrielles, pour leur faire produire un maximum de bénéfices, qui seront entre ses mains un efficace moyen d'apostolat. Ce qui suppose de sa part une grande intelligence des affaires temporelles, appuyée sur une foi inébranlable et une confiance illimitée en la Divine Providence.

CENTENAIRE DU VICARIAT DE NAN-TCHANG.

Seule la guerre a empêché en 1938 la célébration de cet anniversaire ; mais l'absence de toute cérémonie extérieure n'enlève rien à l'importance de ce fait historique.

Notre intention en le rapportant ici est surtout de mettre un peu plus de clarté dans le récit, dont le Kiang-Si a été souvent l'objet ici.

Démembrements successifs, changement de nom des vicariats en 1920, attribution des uns et des autres vicariats à des congrégations différentes : tout cela a apporté dans le récit plus de confusion que de lucidité. On se souvient que Mgr Carpena Diaz, O.P., vicaire apostolique du Fou-Kien (1812-1849) — vicariat qui enveloppait dans sa juridiction les deux provinces civiles du Tche-Kiang et du Kiang-Si — demanda à Rome d'être déchargé de ces deux dernières provinces, parce qu'il n'avait pas assez de missionnaires pour les administrer.

Le Saint-Siège accéda à son désir et confia le Tche-Kiang et le Kiang-Si aux Lazaristes en 1833. Le premier vicaire apostolique de ces deux provinces fut le Lazariste Mgr Alexis Rameaux, qui mourut en 1845 à Macao et eut pour successeur Mgr Laribe. Ce vicariat, composé de deux provinces, était encore trop grand. En 1846, Rome sépara les deux provinces pour en faire deux vicariats. Mgr Pierre Lavaissière, C.M., fut le premier vicaire apostolique du Tche-Kiang et Mgr Laribe, à qui on avait donné le droit d'option, garda le Kiang-Si, qui comptait alors 7 000 chrétiens.

Survinrent de longues épreuves : persécutions, révolte des Tchang-Mao, etc. En 1870, sous la juridiction de Mgr Bray, le Kiang-Si fut divisé en septentrional et méridional. Le Kiang-Si septentrional conservait 10 000 fidèles, tandis que le méridional n'en avait plus que 3 306.

En 1885, nouveau démembrement du Kiang-Si septentrional, pour former le Vicariat du Kiang-Si oriental qui reçut 9 805 chrétiens et n'en laissa que 3 200 au septentrional.

En 1920, le Kiang-Si septentrional est encore amputé de deux préfectures civiles, qui vont se joindre au Kiang-Si méridional avec 2 570 fidèles. Mais en même temps, le Kiang-Si méridional se divise en deux, pour former le Vicariat de Kan-Tcheou. C'est à cette date de 1920 que les noms changent. Le septentrional s'appellera Kiou-Kiang d'abord, puis quelques années après ce sera le Nan-Tchang, simplement parce que la ville de Nan-Tchang était la capitale de la province du Kiang-Si.

Mais l'évêque n'a jamais résidé à Nan-Tchang, sinon Mgr Joseph Tcheou, dès 1949.

Le Kiang-Si méridional s'appellera Ki-Nan.

Le Kiang-Si oriental sera le Yu-Kiang.

Celui de Kan-Tcheou continuera à se désigner Kan-Tcheou.

En 1932, le Yu-Kiang, s'amputant de cinq sous-préfectures civiles, fonde la Préfecture apostolique de Nan-Tcheng, confiée aux Pères de Saint-Colomban, qui est devenue vicariat apostolique en 1938.

TABLEAU RÉCAPITULATIF POUR L'ANNÉE 1939

désignant les vicariats apostoliques de leur nom actuel et donnant la date de leur érection, le nombre respectif des chrétiens, des prêtres européens, des prêtres chinois, la Société missionnaire responsable et le nom du vicaire apostolique en 1939.

Année de l'érection	Chrétiens	Prêtres europ.	Prêtres chinois	Société	Nom du vicaire apost.
1838 : Nan-Tchang	34 230	15	25	Lazaristes : français	Paul Dumond
1879 : Ki-Nan	23 981	12	12	italiens	Gaetan Mignani
1885 : Yu-Kiang ..	26 826	24	32	améric.	William Quinn
1920 : Kan-Tcheou	17 863	22	15	améric.	Jean O'Shea
1932 : Nan-Tcheng	9 093	25	3	St-Colomb.	Patrick Cleary
Totaux..	111 993	98	87		

De ces cinq vicariats apostoliques, il ne reste donc à la Province française des Lazaristes que celui de Nan-Tchang.

LES MISSIONS PENDANT LA GUERRE SINO-JAPONAISE.

Depuis 1937, la guerre poursuivait son œuvre dévastatrice. La Chine est si vaste que, tandis que dans certaines régions régnait la destruction, d'autres régions jouissaient de la tranquillité. Il n'était pas possible de faire pour cette guerre de Chine ce qui s'est fait ailleurs pour d'autres guerres, à savoir de tracer le front sur une carte avec de petits drapeaux. Il n'y avait pas de front de bataille, ou plutôt, il y en avait des dizaines très éloignés les uns des autres. Les armées japonaises suivaient les grandes voies de communications, s'enfonçaient dans un pays immense, occupaient ici et là une province, un port, une place stratégique. N'était la guerre aérienne, cet immense corps de Chine, qui couvre près de 10 millions de kilomètres carrés, aurait en grande partie ignoré la guerre ; mais les avions sillonnaient le ciel de Chine dans toutes les directions, semant l'effroi, la destruction et la mort, de sorte que dans les régions les plus éloignées de la côte, où l'on ne vit jamais un seul Japonais, les Chinois savaient que leur ennemi héréditaire leur faisait la guerre.

Dans toutes les villes touchées se trouvaient des missionnaires de différentes congrégations et nationalités. Les Jésuites à Shang-Hai et à Nankin, les Lazaristes à Ning-Po, à Tai-Tcheou et dans les grandes villes du Kiang-Si, les Dominicains au Fou-Kien, les missionnaires italiens au Ho-Nan, les Franciscains au Hou-Pei, les Missions étrangères de Paris au Koang-Si, au Sse-Tchoan. Toutes ces Missions ont été plus ou moins bombardées et ont souffert de diverses façons.

Il y eut des arrestations et même des assassinats de missionnaires, non attribuables aux belligérants, mais dus au brigandage né du désordre causé par la guerre. L'affreuse hécatombe de Tcheng-Ting ne s'est pas renouvelée. Dans la région de Pao-Ting, deux prêtres chinois, MM. Tchen Augustin et Ly Léon, furent mis à mort en 1941 par des soldats japonais, on n'a jamais su pour quelle raison ; mais à la même époque et dans le même vicariat, MM. Heou Jean-Marie et Liou Paul furent tués par une bande communiste.

De même à *Hang-Tcheou*, M. Ou Fabien et son domestique ont été tués après avoir été dévalisés. A Nan-Tchang, M. Fou Jean fut tué au cours d'un voyage, sans qu'on puisse savoir par qui et comment.

Et puisque nous en sommes à compter les victimes innocentes immolées en temps de troubles, citons ici la statistique du Père D'Elia, S.J.

Ce missionnaire de Shang-Hai s'est donné la peine de faire une enquête minutieuse à travers toute la Chine, sur les attentats à la liberté et à la vie des missionnaires en l'espace de vingt-deux ans, de 1911 à 1933. Or, il a pu établir une statistique qui a surpris même les missionnaires de Chine. En ce laps de temps, 52 missionnaires catholiques furent mis à mort et 334 ont été incarcérés durant un temps plus ou moins long, quelquefois jusqu'à trois ans. L'auteur fait précéder ce tableau d'une déclaration sur sa véracité, qui ne permet aucun doute. « Tous leurs noms, dit-il, sans aucune exception, avec des données historiques et le portrait de la plupart d'entre eux sont entre nos mains ». A noter que parmi les 334 captifs, il y en a une dizaine qui ont été repris une ou plusieurs fois après leur délivrance, quoique dans la liste ils ne sont comptés que pour une. Trois de ces prisonniers sont morts pendant leur captivité et pourtant ne sont pas compris dans les 52 tués. A la fin de 1933, 5 missionnaires étaient encore en prison ». (Voir « *Les Missions catholiques en Chine* », par le P. Pascal D'Elia, S.J., Shang-Hai, 1934, p. 68 et sq.)

TABLEAU I

*Date de la prise, de la mise à mort des missionnaires
sans distinction*

Pris		Tués		Pris		Tués		Pris		Tués	
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1912.....	1	1	1919.....	1		1926.....	20	4			
1913.....	1	1	1920.....	4	1	1927.....	33	6			
1914.....	4	2	1921.....	9	1	1928.....	30	4			
1915.....			1922.....	12	1	1929.....	43	8			
1916.....	3		1923.....	10	2	1930.....	77	7			
1917.....	1		1924.....	12	1	1931.....	36	8			
1918.....	2	1	1925.....	10		1932.....	13	2			
						1933.....	12	2			
	<hr/>			<hr/>			<hr/>				
	12	5		58	6		264	41			

Captifs : 12 + 58 + 264 = 334.

Tués : 5 + 6 + 41 = 52.

TABLEAU II

Les mêmes, selon leur qualité ou rang hiérarchique

	Pris		Tués			Pris		Tués	
	—	—	—	—		—	—	—	—
Vicaires apostoliques	6	2	Prêtres religieux...	126	27				
Préfets apostoliques.	3	2	Prêtres séculiers...	93	17				
Supérieurs de Mis..	2		Séminaristes	29	4				
Supérieurs religieux.	5		Frères laïcs	10					
			Religieuses	60					
			<hr/>			<hr/>			
			16	4		318	48		

Captifs : 16 + 318 = 334.

Tués : 4 + 48 = 52.

Remarquons bien que cette statistique n'embrasse qu'un court laps de temps (1912-1933) ; par conséquent, n'y sont compris aucun de ceux que nous avons nous-même relatés tout au long de notre récit, à partir de l'année 1933.

Il est d'ailleurs bien certain que de 1933 à 1955, arrestations et mises à mort furent beaucoup plus nombreuses ; mais nous n'avons pas les témoignages nécessaires pour en donner un chiffre approximatif.

Après cette lecture macabre, le lecteur attristé voudrait revenir à des faits plus consolants. Nous pensons le satisfaire en lui présentant une brève notice d'une religieuse qui, certes, l'a bien méritée. Jusqu'ici nous n'avons parlé des Filles de la Charité que pour signaler leur présence dans telle ou telle Mission, sans décrire leurs œuvres en détail, ni faire mémoire des personnes. Un gros volume n'y aurait pas suffi.

Cependant, parmi les Filles de la Charité qui ont travaillé en Chine il en est deux, qui ont tenu une si grande place à la tête des œuvres auxiliaires des Missions, que nous ne pouvons

pas garder le silence sur ces deux noms si connus : Sœur Gilbert, dans la Province lazariste du Sud, et Sœur Guerlain, dans celle du Nord.

SŒUR GILBERT.

Elle avait 31 ans lorsqu'en 1879 elle abordait en Chine après avoir passé douze ans à Biskra (Algérie). Elle s'occupa d'abord des œuvres de *Ting-Hai*, le port de l'île Tcheou-Shan ; puis fut placée à l'hôpital-hospice de *Ning-Po*, dont elle devint supérieure et qu'elle développa merveilleusement jusqu'à la fin.

Sœur Gilbert écrivit beaucoup de lettres, elle en envoyait de tous côtés. Son nom était très connu dans le monde des Missions. Les *Missions Catholiques* de Lyon, les *Annales de la « Ste-Enfance »*, nombre de revues anglaises ont fait connaître au loin, Ning-Po et la « Maison de Saint-Vincent », en publiant les lettres de la bonne Sœur. Lettres d'appels touchants en faveur des petits enfants chinois ou des pauvres vieux recueillis par elle. Dieu seul connaît les sommes qu'elle a reçues au cours de sa longue existence. Les pauvres les plus misérables étaient ses préférés. Les portes de sa maison étaient toujours ouvertes et on ne faisait jamais en vain appel à sa charité.

Souvent l'établissement regorgeait de monde. Bébés, vieillards, malades étaient toujours reçus gratuitement. Quand toutes les places étaient occupées, elle recevait encore, et quand la caisse était vide, elle continuait ses admissions.

Ses compagnes débordées protestaient : « Je n'ai plus une place à donner. — Allez, disait-elle, recevez-les, arrangez-vous ! Où voulez-vous qu'ils aillent ? Mais je vous le promets, c'est le dernier ! ». Et ce dernier était bientôt suivi d'un autre... Un missionnaire à qui elle exposait à la fois ses projets et sa détresse, lui disait : « Si vous y allez de ce train, vous serez bientôt sans le sou ; alors, que ferez-vous ? » — « Le Bon Dieu y pourvoira, répondit-elle ». En fait, s'il lui arriva maintes fois de n'avoir plus rien en caisse, jamais, en fin d'année, elle ne se trouvait en dette ; la Providence était sa pourvoyeuse.

Cependant il y eut des jours pénibles ; parfois de grosses dépenses s'imposaient juste au moment où la caisse était à sec. Des employés, des ouvriers trompaient sa bonne foi. Il y eut des déboires. Sœur Gilbert fut très discutée, ses méthodes sévèrement jugées, parfois condamnées d'avance. Elle eut à souffrir, mais elle sut se taire et se montra toujours d'une discrétion exemplaire.

Elle connut aussi les honneurs. Elle fut décorée de la Légion d'honneur le 25 mai 1925 ; elle sut très bien reporter cette distinction sur toute la Mission. Quand elle eut 82 ans, ses supérieurs la rappelèrent à *Shang-Hai*, à la Maison de repos pour les Sœurs âgées. Elle se sentait encore vigoureuse et pouvant continuer à travailler ; aussi son entourage fut surpris de cette décision. Mais Sœur Gilbert accepta l'ordre sans mot dire. Elle

partit et disparut pour s'ensevelir dans le silence. Elle allait simplement à la cuisine aider à éplucher les légumes tant qu'elle put le faire. Elle vécut six ans de cette retraite, méritoire pour une personne habituée à commander. Après une maladie de six mois, Sœur Gilbert rendait son âme à Dieu le 14 février 1936.

Nous présenterons Sœur Guerlain lorsque nous serons remontés dans le Nord.

MORT DE MGR DUMOND.

Mgr Dumond avait toujours été d'une santé assez débile. Depuis de longues années il souffrait d'un asthme dont son entourage s'apercevait à peine, tant Monseigneur était endurant, ne se plaignant jamais. On pouvait dire de lui qu'il avait une mauvaise santé de fer.

Vers la fin de 1942, la guerre battait son plein. Les avions américains bombardaient les gares et les ports. A *Kiou-Kiang*, la résidence épiscopale, ainsi que la Procure de la Mission, étant à proximité du port fluvial, n'étaient pas précisément menacées, car les avions volant très bas, leurs bombes atteignaient exactement les objectifs visés ; mais le bruit des explosions était extrêmement fatigant pour les riverains du Yang-Tse.

Pour jouir de plus de tranquillité, Mgr Dumond s'était retiré au séminaire situé dans la campagne et non loin de la ville. C'est là que Mgr Dumond contracta une entérite chronique qui l'usa doucement.

Au début de 1944, le malade s'aperçut très bien que le mal s'aggravait. Néanmoins, il suivit toujours les principaux exercices de la communauté et il reçut l'Extrême-Onction des mains de M. Rossignol, qu'il avait désigné auparavant.

Le 17 février, fête du Bienheureux Clet, il prit le repas de midi avec les professeurs du séminaire, puis se retira dans sa chambre. Quelques heures après, son infirmier s'aperçut que le malade était au plus mal et appela les confrères. Ceux-ci arrivèrent juste pour être témoins d'une mort douce et sans agonie. Mgr Dumond, né le 2 avril 1864, allait accomplir sa quatre-vingtième année, en ayant passé cinquante-six en Chine, dont trente-deux d'épiscopat.

Mgr Dumond a donné à ses confrères un bel exemple de soumission, de patience et de discrétion dans l'adversité.

M. PAUL MONTEIL.

Le Vicariat de Nan-Tchang était en deuil de son évêque depuis deux ans, lorsqu'il fut frappé d'une nouvelle épreuve par le décès de l'actif provicaire, M. Monteil. Devenu chef du vicariat durant ces deux années particulièrement terribles dans cette région éprouvée par la guerre, M. Monteil a su faire face aux plus grandes difficultés pour maintenir les œuvres de cette Mission.

Né à Ally (Cantal) le 7 novembre 1881, M. Paul Monteil entra à Saint-Lazare le 17 mars 1901 et arriva à Kiou-Kiang le 14 septembre 1906. Comme ce jeune missionnaire avait de remarquables aptitudes pour toute espèce de constructions, Mgr Ferrant le chargea bientôt de relever les œuvres de Nan-Tchang dévastées par l'horrible persécution de 1906.

En l'espace d'un an, une vaste résidence centrale fut construite pour recevoir les missionnaires du vicariat ; puis les fondements d'une belle église furent posés. La mort de Mgr Ferrant n'interrompit pas les travaux.

L'église fut achevée en 1913.

Durant la guerre 1914-1918, M. Monteil fit vaillamment tout son devoir comme aumônier militaire. Rentré en Chine en 1919, il continua à *Nan-Tchang* ses œuvres interrompues. Ce fut alors l'œuvre principale de sa vie : l'Hôpital Saint-Louis, si populaire à Nan-Tchang. Mgr Fatiguet en confia la construction à M. Monteil, persuadé, comme Mgr Ferrant, que nul autre ne ferait mieux. M. Monteil s'y appliqua avec tout son cœur et toute son intelligence. En février 1922, l'Hôpital Saint-Louis était inauguré et confié aux Filles de la Charité.

Dans la suite, M. Monteil dirigea, de près ou de loin, des constructions d'églises et de chapelles, dont il avait tracé les plans. Par son aménité et son zèle, il eut une influence très bienfaisante dans toute la région, au cours des épreuves qui se succédèrent de 1926 à 1946 : invasions des Sudistes, ravages des troupes communistes, guerre japonaise, etc.

Après la mort de M. Domergue en 1940, il devint vicaire général de Mgr Dumond, puis chef du vicariat en 1944, à la mort de l'évêque lui-même.

Alors il prit la direction de toutes les affaires avec tout son courage et son expérience de quarante ans dans ce vicariat. Son grand souci n'était pas de développer les œuvres, mais seulement de maintenir la vie de ses prêtres, puis de relever les courages abattus de quelques-uns. Hélas ! en juin 1945, M. Monteil se sentit atteint d'un mal inexorable. Les docteurs de l'Hôpital Saint-Louis découvrirent un cancer au pancréas qui se développait très rapidement. Ce fut un spectacle admirable : le malade, une fois connue la vérité, oublia sa souffrance pour ne penser exclusivement qu'à la Mission dont il était chargé. Il rêvait de mettre le tout en parfait état entre les mains du futur évêque, avant de mourir. C'est ce qu'il fit en réalité, et Dieu seul sait au prix de quels efforts il a pu en arriver là. On le vit des journées entières à sa table de travail dans sa chambre d'hôpital, s'occupant de la mise en ordre des archives et, en même temps, de toutes les affaires qui se présentaient.

Les témoins de ce spectacle comprirent alors quel trésor ils allaient perdre, et quel évêque idéal M. Monteil aurait pu être à la tête du vicariat. Le 12 mars 1946, le malade reçut sur sa demande le sacrement d'Extrême-Onction et... continua de tra-

vailler. Le 22 mars sa vue se troubla et sa langue était embarrassée. Le 23, il ne fit que prier et le soir, vers 5 heures, il s'endormit dans le Seigneur sans aucune agonie. Ce bon et fidèle serviteur était allé jouir du salaire mérité par une vie si bien remplie.

Les chrétiens de *Nan-Tchang* et de nombreux païens voulurent des funérailles très solennelles et demandèrent qu'on les retardât jusqu'au 1^{er} avril, pour avoir le temps de les préparer. Ce fut une belle manifestation de la religion dans cette ville de *Nan-Tchang*, si hostile au christianisme, cinquante ans auparavant.

Dans les autres vicariats du Kiang-Si, la situation en ces dernières années de la guerre japonaise était à peu près la même qu'à *Nan-Tchang*. Les efforts des missionnaires étaient dirigés sur la protection des œuvres existantes, leur entretien, leur ravitaillement, les denrées alimentaires étant hors de prix.

Quant au Tche-Kiang, nous laissons la parole à Mgr Defebvre qui, dans le B.C.P., parle de la situation de son vicariat pendant cette dure époque.

LE VICARIAT DE NING-PO ET LA GUERRE JAPONAISE.

« Nous avons subi l'occupation japonaise ici à Ning-Po et dans le nord du vicariat pendant quatre ans et demi, tandis que dans le Sud, c'est-à-dire à *Wen-Tcheou*, la région n'eut à souffrir que trois occupations, dont l'une de dix mois. Pendant ce temps, les communications furent coupées entre le nord et le sud du vicariat ; aussi ne pus-je que visiter seulement les chrétiens voisins de Ning-Po. Les missionnaires des différents districts eurent aussi de grandes difficultés pour visiter leurs chrétiens partout où sévissait l'occupation japonaise...

« Dans l'impossibilité de trouver les ressources nécessaires pour l'entretien des séminaristes, j'ai dû avec douleur les renvoyer dans leurs familles pour des vacances prolongées. Les œuvres de charité ont été également obligées de ralentir leur activité, sans cependant être complètement abandonnées. De plus, le manque de ressources financières a obligé les missionnaires à supprimer une grande partie des catéchistes qui s'occupaient des régions éloignées ; mais j'espère que nous pourrons bientôt reprendre notre apostolat d'autrefois. Ici, comme dans le reste de la Chine, les denrées de première nécessité sont d'un prix effrayant. Le riz se vend aujourd'hui 31 000 dollars les 150 livres. Depuis plusieurs années tout le monde subit les restrictions alimentaires les plus dures, et nous ne pouvons encore savoir le moment où elles cesseront. Nous avons pourtant confiance dans la divine Providence, qui nous a protégés jusqu'ici, et ne nous abandonnera pas ».

CHAPITRE XXVI

LA PROVINCE DU NORD

Vitalité de l'Œuvre missionnaire à l'époque actuelle. — Le Collège ecclésiastique chinois. — Les inondations dans le Ho-Pei en 1939-1940. — Sœur Guerlain, de Tcheng-Ting. — Les Œuvres des Filles de la Charité en Chine : exercice 1935-1936. — Un grand convertisseur : M. Wang Etienne, C.M. — M. Paul Dutilleul. — Le Frère André Denis. — Les camps de concentration. — La fin de la guerre japonaise.

VITALITÉ DE L'ŒUVRE MISSIONNAIRE A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

Ce titre paraît paradoxal. C'est la guerre, tout est bouleversé, le ciel est sillonné d'avions, les campagnes sont dévastées, des provinces entières sont occupées par des armées étrangères, des villes sont détruites... Pourtant c'est un fait. A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire dès 1935, on voyait surgir dans les Missions du nord et du sud de la Chine un magnifique effort de la part des missionnaires.

Vers 1930, les Pères de Scheut ouvraient une grande école de langue chinoise à Tientsin, pour leurs jeunes missionnaires arrivant d'Europe.

Bientôt, ils transférèrent cette école à Péking, en la perfectionnant encore en 1935. On vit alors les PP. Franciscains, les PP. Jésuites installer des établissements semblables et non moins bien organisés. Si bien que dès le début de la guerre japonaise, on pouvait voir la capitale enrichie de la présence de plus de 200 ecclésiastiques, ce qui faisait dire que Péking était devenue une petite « Rome » ; car dans ces écoles affluaient de jeunes missionnaires d'autres sociétés, venus là pour y suivre les cours linguistiques qui y étaient donnés par des professeurs experts, prêtres et laïcs.

Mgr Zanin, délégué apostolique, désirant apporter son concours à la formation des futurs missionnaires, eut l'heureuse idée d'instituer à l'Université catholique de *Fou-Jen* des séries de conférences spéciales dénommées « Académies », pour les missionnaires. Nous avons personnellement assisté à la plupart de ces conférences. Une fois placé sur le plus haut degré de l'amphithéâtre, nous avons joui avec émotion de ce beau spectacle de 200 missionnaires, prêts et instruits, disposés à partir bien équipés dans toutes les directions, pour annoncer la parole de Dieu... Et nous pensions intérieurement, non sans un sentiment de crainte : « Ceci est-il un commencement ? ou bien une apogée ? »... Nous étions déjà en 1941. La guerre japonaise était à son point

critique dans toute l'Asie, l'Amérique était entrée en guerre. En même temps, le communisme se forgeait une forte armée à *Ye-nan* (Chen-Si), son centre d'opération et de formation, et s'implantait déjà dans le nord de la Mongolie et de la Mandchourie. Les conférences déjà se faisaient plus rares, et bientôt cessèrent tout à fait. Notre question obtenait sa réponse : « C'était l'apogée ! »...

LE « COLLÈGE ECCLÉSIASTIQUE CHINOIS ».

L'Université de Péking, Fou-Jen, avait triomphé de bien des obstacles ; cependant, elle se trouvait être en 1939 parmi les rares survivantes des quinze universités qui faisaient l'orgueil de Péking, celle qui était sortie de la tourmente la plus aguerrie et la plus forte. Grâce à sa courageuse attitude, elle s'était acquis le respect des Chinois et des autorités japonaises. Les inscriptions actuelles dépassaient toutes les précédentes. Les conversions au catholicisme d'étudiants et de professeurs se succédaient, à raison de plusieurs dizaines par an. Mais enfin Mgr le Délégué apostolique désirait ardemment que le clergé indigène pût participer aux cours universitaires, afin d'obtenir des connaissances plus approfondies et plus spéciales dans la littérature chinoise et dans les diverses branches des sciences.

Pour réaliser ce désir, et faciliter le plus possible la fréquentation des cours, il était sinon nécessaire du moins très avantageux de les réunir dans un séminaire spécial, élevé auprès de l'Université. Le Délégué apostolique en était convaincu et dès lors décida la fondation. Cette Maison d'étude, ce *studium* clérical, s'insérerait tout naturellement dans le grand complexe de l'Université qui est elle-même une propriété ecclésiastique, en terme de droit, un bien d'Eglise. C'est en effet l'Eglise qui l'a fondée à ses frais, et c'est elle encore qui l'entretient. Son but est non seulement de préparer un clergé apte à prendre en main la direction de l'Eglise de Chine, mais encore de former pour l'Etat une élite de citoyens de valeur, des serviteurs capables et dévoués de la Chose publique.

Ce second but paraît avoir été méconnu d'abord par les intéressés. Le Gouvernement se fit longtemps prier avant d'autoriser la fondation. De plus, pour obtenir que les diplômes de Fou-jen fussent reconnus par l'Etat, le ministère de l'Instruction publique tint à conserver la haute direction de l'Université, en se réservant la nomination du chancelier. On aurait espéré qu'en retour de ce privilège, le gouvernement aurait accepté de contribuer pour sa part aux frais de l'installation et de l'entretien de l'école. Mais il n'en fut rien. Aussi, la Sacrée Congrégation de la Propagande devait-elle fournir chaque année à *Fou-jen* une forte somme, pour payer les professeurs et subvenir à toutes les autres dépenses.

Mgr Zanin discuta longuement du futur Séminaire universitaire avec les autorités de Fou-Jen et finit par aboutir à un contrat, selon lequel les clercs pourraient être admis aux cours

universitaires et, après un stage de trois ans, seraient admis à passer les examens au même titre que les autres inscrits et, ainsi, obtenir le diplôme qui les habiliterait à l'enseignement secondaire ou équivalent ; en réalité, pour enseigner dans les petits séminaires, qui eux, déjà, devaient conformer leurs programmes d'études aux normes édictées par l'Etat.

Ce Séminaire ou Collège ecclésiastique fut construit dans les parages de l'Université, et Mgr Zanin nomma un Père du « Verbe Divin » pour en assumer la direction.

Le Collège fut pour Mgr Zanin son œuvre de prédilection, à laquelle il prodiguait sa sollicitude aussi affectueuse que paternelle. Chaque dimanche — lorsqu'il n'était pas en tournée apostolique — il venait au Collège passer une bonne partie de la journée au milieu de ses chers étudiants, leur faisant tantôt une allocution ou une conférence, tantôt conversant avec eux amicalement, les mettant au courant de ses tournées à travers la Chine, tantôt leur donnant des conseils sur leurs études, ou des directives sur leur ministère futur.

Disons de suite que le Collège était en plein développement quand s'éleva l'ouragan communiste. On avait prolongé le stage d'une quatrième année. En 1949, le Collège avait environ 60 étudiants prêtres.

LES INONDATIONS DANS LE HO-PEI EN 1939-1940.

C'est à regret qu'après avoir décrit tant de calamités, nous évoquons encore celle-ci. Mais elle a sévi d'une manière si terrible dans la Province lazariste du Nord, dont les limites coïncident avec celles de la Province civile du Ho-Pei (autrefois Tche-Ly), que nous ne pouvons passer outre sans en rien dire.

Une Société de secours américaine, établie en 1923 de concert avec le Gouvernement chinois à l'occasion d'une autre calamité générale, fit faire une enquête par les missionnaires dans le Vicariat de *Nan-Kouo*, partie méridionale du *Ho-Pei*. De cette enquête il résulta que, sur une population de 1 330 000 habitants, plus de 400 000 personnes étaient réduites à la plus grande misère et destinées à mourir probablement de faim au printemps prochain, si on ne parvenait pas à trouver une solution au problème alimentaire.

Déjà les missionnaires avaient signalé que des chrétiens étaient morts de faim et que des bandes sans nombre d'affamés, tant chrétiens que païens, parcouraient des régions non moins éprouvées du vicariat, à la recherche d'une nourriture quelconque : millet, graine de coton, son, sarrasin, racines étaient recherchés par ces pauvres gens. Des secours en grains arrivèrent lentement, car les communications étaient rendues très difficiles du fait de la guerre et de l'inondation elle-même. Les missionnaires s'en firent les distributeurs.

A Tientsin même, ce fut un vrai désastre pour les quartiers bas. Aussi, Mgr de Vienne, en collaboration avec les PP. Jésuites,

fit des prodiges pour sauver des inondations le plus de sinistrés possible. Dans la Concession anglaise, dont le niveau était plus élevé, il fit élever 150 huttes de terre mêlée de paille, dans lesquelles furent abritées environ mille personnes, dont la moitié étaient des catholiques. Dans un autre faubourg, la Mission seule dressa un autre camp de réfugiés avec également 150 abris pour les catholiques seulement. Tous ces réfugiés recevaient deux repas de millet par jour. Des écoles y furent installées pour les enfants.

SEUR GUERLAIN DE TCHENG-TING.

Comme nous l'avons annoncé, nous donnons ici une brève notice sur Sœur Guerlain, ainsi que sur quelques confrères du Nord.

Née à Saint-Omer (Pas-de-Calais) en 1841, Sœur Guerlain avait reçu une bonne éducation chez les Ursulines. A 21 ans, elle déclara sa vocation à son père qui n'entendait pas que sa fille chérie le quittât. L'énergie de l'aspirante triompha des difficultés, elle entra au noviciat des Filles de la Charité à Paris, le 23 décembre 1862. Placée d'abord à *Fribourg*, elle y fut chargée de l'asile, ensuite elle fut appelée à Rome.

Mgr Tagliabue, vicaire apostolique de Tcheng-Ting (1869-1884), avait instamment demandé à Paris des Filles de la Charité pour son vicariat. Avec cinq compagnes, Sœur Guerlain fit partie du premier convoi qui arriva à *Tcheng-Ting* le 11 novembre 1882. Les missionnaires étaient heureux de remettre entre leurs mains les orphelines qui, certes, leur causaient bien des embarras. Dans cet embryon d'orphelinat, où tout était à faire, la Sœur Guerlain a déployé tant d'énergie qu'elle en fit bientôt une Maison de Miséricorde, dans laquelle toutes les œuvres charitables venaient successivement s'installer.

Pendant la persécution des boxeurs, elle se trouvait en France, occupée à intéresser les bienfaiteurs à sa cause. Sitôt le calme rétabli, elle retourna à Tcheng-Ting au moment où le général Bailloud et ses troupes pacifiaient le pays, se faisant aimer des Chinois et favorisant ainsi de plus grands progrès dans le vicariat. Par la suite, une dizaine d'années se passa dans un grand calme, et les œuvres prospéraient.

Mais vint la révolution de 1911, puis les inondations, les disettes, les guerres de partisans, qui amenèrent un surplus de malheureux à la maison déjà pleine. Alors, sans fond permanent, vivant au jour le jour, forte de sa confiance en saint Joseph, la Sœur Guerlain, comme la Sœur Gilbert de Ning-Po, recueillait encore... Quelquefois le personnel à nourrir était triplé.

En 1926, âgée de 85 ans, ses infirmités et la fatigue l'obligèrent à céder le gouvernement de sa Maison, mais elle ne la quitta pas; elle y demeura dans une demi-retraite, s'intéressant toujours à la marche des œuvres. En 1930, ses forces l'abandonnèrent et ses facultés mêmes s'affaiblirent; puis vinrent quelques mois

de prostration suivis d'une agonie de neuf jours. Sœur Guerlain s'éteignit le 19 mai 1931. Les nombreuses messes que demandèrent les chrétiens pour le repos de son âme furent un beau témoignage de l'estime et de la reconnaissance qu'ils avaient pour celle qui leur avait fait tant de bien.

ŒUVRES DES FILLES DE LA CHARITÉ.

Pour donner une idée de ce que furent les Œuvres des Filles de la Charité en Chine, nous présentons ici un tableau succinct de leurs Œuvres pour l'exercice 1935-1936.

Observation. — On sait que les Filles de la Charité n'ont jamais eu en Chine qu'une seule province. Leur Maison centrale est à *Shang-Hai* (vicariat des PP. Jésuites) et c'est dans cette ville que réside leur Visitatrice, ainsi que leur Directeur général, qui est le Visiteur de la Province lazariste du Sud. Les Sœurs sont répandues à peu près également dans les deux provinces lazaristes ; et leurs maisons et leurs œuvres sont réparties entre treize vicariats apostoliques. Ce sont :

Dans le Nord : Péking, Tientsin, Pao-Ting, Tcheng-Ting, Shun-Teh et Yong-Ping.

Dans le Sud : Shang-Hai, Ning-Po, Hang-Tcheou, Nan-Tchang, Ki-Nan, Yu-Kiang et Kan-Tcheou.

EXERCICE 1935-1936

Filles de la Charité :	
Etrangères, 169 ; Chinoises, 241. Total	410
Ecoles paroissiales, primaires, secondaires :	
Elèves	3 778
Catéchuménats : 15. Etudiantes	713
Ouvroirs : 14. Ouvrières	929
Hôpitaux pour hommes : 20. Hospitalisés	26 930
Hôpitaux pour femmes : 18. Hospitalisées	9 130
Dispensaires : 61. Secours apportés	2 101 900
Visites aux malades à domicile	47 586
Visites aux prisons	1 540
Hospices pour hommes : 12. Vieillards soignés.	800
Hospices pour femmes : 11. Vieilles soignées..	570
Orphelinats pour garçons : 3, avec 100 à la crèche, 103 en classe et 140 aux ateliers.	
Orphelinat pour filles : 21,	
avec 3 400 enfants en nourrice, 738 à la crèche, 1 100 fillettes en classe.	
Baptêmes d'adultes durant cet exercice	1 040
Baptêmes d'adultes à l'article de la mort	5 166
Baptêmes d'enfants de chrétiens	7 247
Baptêmes d'enfants à l'article de la mort	20 568

UN GRAND CONVERTISSEUR : M. WANG ETIENNE, C.M.

M. Wang Etienne, né en juillet 1858 à *Ling-Louo* au nord de Péking, fit toutes ses études à la capitale. Il fut ordonné prêtre en janvier 1897 et placé dans le district de *Pao-Ting*, où il travailla

toute sa vie. En 1899, il était vicaire de M. Dumond, directeur du district.

Quand déjà la révolte des boxeurs battait son plein et avait fait de grands ravages, M. Dumond et son vicaire se réfugièrent à Nan-Kia-Tchoang, où ils ne demeurèrent que quatre mois et, en octobre 1900, le calme étant rétabli, ils revinrent tous deux relever les ruines. Pendant que M. Dumond était occupé à reconstruire l'église rasée par les boxeurs, M. Wang se dépensait à bâtir des chapelles dans les chrétientés d'alentour. Il en éleva ainsi sept ou huit dans d'excellentes conditions, et qui rendirent de grands services à ces groupes de chrétiens.

M. Dumond avait remarqué chez son vicaire de grandes capacités. Bon parleur, très entreprenant tout en étant docile à son supérieur, il réussissait dans ses entreprises. D'ailleurs très pieux, n'omettant rien de ses exercices de piété sacerdotale, malgré ses multiples occupations.

En 1903, M. Dumond envoya M. Wang dans le sud de Pao-Ting, avec mission de créer une paroisse dans le milieu même où les boxeurs avaient fait le plus de ravages. Le centre de la paroisse serait *Sié-Tchoang*, gros village influent dans toute la région, qui avait été un nid de boxeurs. Le nombre des chrétiens de ce village aurait pu se compter sur les doigts de la main, mais il y en avait bien davantage dans les villages environnants, qui avaient été fort malmenés par les rebelles.

M. Wang était un réalisateur. Il fallait une paroisse ! On aura une paroisse et une belle ! Celle-ci, à l'encontre de toutes les paroisses de Pao-Ting, sera purement chinoise, en ce sens qu'aucun missionnaire européen n'aura jamais exercé de ministère à *Sié-Tchoang*, non pas du tout par exclusion — personne n'y a jamais pensé — mais fortuitement et simplement par le jeu des circonstances. On lui avait donné deux vicaires, en 1905 on en ajouta deux autres, tous chinois. Les débuts furent assez durs ; mais bien vite, la parole convaincante de M. Wang remua tout le milieu.

Les catéchuménats se remplissaient. On appela des Joséphines pour instruire la gent féminine. M. Wang construisit une chapelle et une résidence. Les chrétiens se multipliaient comme par enchantement. En 1909, au village même, il y avait 950 baptisés, et bien plus dans les hameaux qui dépendaient de la paroisse nouvelle.

En 1912, M. Wang entra dans la Congrégation, quitta sa paroisse pour aller faire son noviciat à Chala. Son remplaçant provisoire à *Sié-Tchoang* fut l'un de ses vicaires, M. Tcheng Pierre (futur évêque de *Suan-Hoa*).

L'année suivante, 1913, sa probation étant achevée dans les meilleures conditions, M. Wang revint à son poste de curé. Alors il construisit une belle et grande église avec une résidence bien agencée. Bientôt, la paroisse de *Sié-Tchoang* prépara d'autres paroisses, dont plus d'une fois ses vicaires devinrent curés à

leur tour. Ainsi l'on eut *Kiang-Kia-Tchoang*, *Si-Wang-Ly*, ensuite *Pei-Wang-Ly*, *Toan-Kia-Tchoang*, puis *Pei-Tchoang*.

A l'époque de la « Guerre mondiale 1914-1918 », l'afflux des conversions diminuait, les missionnaires eux-mêmes durent y mettre un frein, parce qu'ils étaient excédés de travail. Il fallait, en effet, s'occuper d'une masse de chrétiens tout récemment convertis ; il fallait entretenir leur vie religieuse, éduquer la jeunesse, donc ériger des écoles, des œuvres ; tout cela prenait une bonne partie du personnel en place, et il n'en restait que peu pour travailler auprès des païens.

Dès sa création, la paroisse de *Sié-Tchoang* et toutes celles qu'elle a enfantées, faisaient partie du district de *Tong-Lu*. Cela dura jusqu'en 1931, c'est-à-dire jusqu'après la prise de possession, par Mgr Joseph Tcheou, du Vicariat de Pao-Ting confié désormais au clergé séculier. De ce fait, les Lazaristes européens devaient diminuer en nombre et bientôt disparaître tout à fait. Or, le district de *Tong-Lu* comprenait alors plus de 33 000 chrétiens ; il était temps de le démembrer, pour en faire deux districts. Mgr Tcheou laissa à *Tong-Lu* environ 10 790 fidèles et érigea le district de *Sié-Tchoang* avec un peu plus de 22 000 chrétiens. Mais M. Wang Etienne n'était plus là.

En 1928, on avait célébré joyeusement les vingt-cinq années de présence de M. Wang, noces d'argent de la paroisse. Comme il arrive trop fréquemment cette fête fut le chant du cygne pour le titulaire. Quand M. Wang eut dépassé la soixantaine, il paraissait déjà comme un homme usé : sa vue baissait, ses organes vocaux — il avait tant parlé ! — ne donnaient qu'un son rauque. Il dut donc ralentir ses activités. Cependant, il se rendit à Pao-Ting avec les autres confrères pour y faire avec eux la retraite annuelle. Au deuxième jour des exercices, M. Wang fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il ne se releva pas. Transporté à l'hôpital du *Nan-Koan*, il ne recouvra pas l'usage de la parole mais conserva sa connaissance.

Le 20 septembre 1930, il rendait son âme à Dieu. Ce vaillant lutteur contre le démon a dû être bien reçu par saint Michel, dont on célébrait la fête ce jour-là.

M. Wang Etienne a laissé l'exemple d'un zèle infatigable pour la conversion des païens. Certes, il avait des dons naturels, mais il a su les mettre en œuvre pour le salut des âmes. Il avait acquis un grand ascendant sur la population même païenne. Connaissant à fond la mentalité de ses compatriotes, les roueries et l'astuce du païen n'avaient pas de secret pour lui : il ne s'en laissait pas conter et quand il traitait quelque affaire compliquée de mariage ou de procès, ou de contestation quelconque, il devinait les intentions intimes du partenaire et avait presque toujours le dernier mot.

On lui a reproché parfois d'être allé un peu vite dans la formation des nouveaux chrétiens. « Nos chrétiens, répondait-il, ne sont pas des saints actuels, ce sont des saints futurs.. ».

M. PAUL DUTILLEUL.

Pour être moins remuante que celle du précédent, la vie de M. Dutilleul ne fut pas moins consacrée au salut des âmes. Né à *Cambrai* le 14 juillet 1862, il fit toutes ses études dans le diocèse et y fut ordonné le 29 juin 1886. Professeur au Collège de *Roubaix* durant onze ans, il se sentit, à l'âge de 35 ans, appelé à la vie de mission. Il fut admis à Paris le 6 novembre 1897 et fit son séminaire interne à *Wernhout* (Hollande). Après avoir émis ses vœux, il demanda à aller en Chine. Il arriva le 25 septembre 1902 à Shang-Hai, au moment même où M. Boscat, visiteur, érigeait le Séminaire et la Maison d'études en Chine. M. Dutilleul en fut nommé immédiatement le premier directeur, d'abord à *Tcheou-Shan*, puis à *Kia-Shing* en 1904. Il y resta jusqu'en 1909, année où il fut appelé à diriger le second Séminaire interne nouvellement fondé à *Chala*, près de Péking.

En 1913, M. Dutilleul devenait professeur au Grand Séminaire de *Péking*, puis supérieur en 1916. Quand les élèves de ce séminaire passèrent au Séminaire régional de *Chala*, en 1923, M. Dutilleul, avancé en âge, n'eut plus d'office déterminé ; ce qui ne l'empêcha pas d'exercer encore un fécond ministère auprès du clergé, en particulier auprès des prêtres séculiers qui faisaient partie de l'*Union Apostolique*, association sacerdotale mondiale, que Mgr Fabrègues avait instituée de concert avec M. Dutilleul. Celui-ci en était le directeur général pour la Chine et le Japon.

M. Dutilleul était un saint prêtre et un excellent directeur d'âmes. Il est vrai que son ministère, soit en France, soit en Chine, a été entièrement consacré à la formation des prêtres ; aussi avait-il acquis une grande expérience des âmes.

Venu tard en Chine, il eut beaucoup de peine à s'initier à l'étude de la langue. Il fit de louables efforts, mais sa mémoire visuelle retenait difficilement les traits si compliqués des caractères chinois et, d'autre part, sa prononciation était d'autant plus défectueuse qu'il n'avait jamais été mêlé à la population chinoise, comme les missionnaires.

Ame foncièrement bonne et charitable et d'une véritable candeur de sentiments, il récolta l'affection qu'il prodiguait largement autour de lui. Ses conférences, sérieusement préparées, étaient fort goûtées des auditeurs. Il les tirait directement de l'Évangile et des maximes de saint Vincent. Pleines d'onction et de charité, elles faisaient aimer Dieu et communiquaient une solide dévotion à saint Vincent. Aussi, l'entendait-on dire : « L'Évangile et saint Vincent m'ont toujours suffi ».

Après une courte maladie, le 19 décembre 1929, M. Dutilleul mourait paisiblement à l'Hôpital Saint-Vincent, après avoir reçu pieusement les sacrements. Nous ne croyons pas exagérer en disant que la mémoire de cet homme de Dieu sera longtemps douce et bienfaisante à tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher et de le connaître.

Comme il ne nous est pas possible de mentionner tous les missionnaires qui se sont distingués dans nos deux provinces par leurs travaux et leurs vertus, nous sommes obligés de faire un tri plus ou moins bien réussi parmi eux, et ne faire sortir de l'ombre que ceux qui, à notre sens, le méritent le mieux. D'ailleurs, dans toute histoire humaine, il en est ainsi : seuls apparaissent les noms de ceux qui, par leur situation ou leur genre d'activités, ont émergé. La foule des autres est passée sous silence.

LE FRÈRE ANDRÉ DENIS.

Né à *Lyon* le 5 décembre 1858, admis dans la Congrégation à *Paris* le 26 septembre 1877, Frère Denis arrivait en Chine le 31 octobre 1881. Placé comme « *factotum* » à la résidence épiscopale de *Tcheng-Ting*, il y rendit de bons services par son multiple savoir-faire.

En 1887, Frère Denis est appelé à Péking pour enseigner les français dans une école établie au *Nan-Tang*. Quand commença la Boxe en 1900, l'afflux des chrétiens réfugiés au Pétang fut tel, que le Frère dut abandonner son école et se rendre au Pétang pour s'occuper des réfugiés. En fait, pendant le siège, il exerça toutes sortes d'emplois, mais surtout celui d'infirmier. Il se distingua par son dévouement à soigner les nombreux blessés, soldats et réfugiés.

Lorsque le calme fut rétabli, il fut envoyé à *Pao-Ting*, pour prendre la direction d'une école française que venait de fonder l'un des aumôniers des troupes françaises, M. Clerc-Renaud (le futur évêque du Kiang-Si).

Cette école continua à fonctionner avec beaucoup de succès. Frère Denis, aidé de deux autres Frères, avait à enseigner les français à une centaine d'élèves, dont 40 internes catholiques, les autres étaient presque tous païens. Il y avait aussi un ou deux professeurs de langue chinoise.

Frère Denis ne se contentait pas d'enseigner les français, mais, se souvenant qu'il était lui aussi missionnaire à son rang, il voulait éduquer ses élèves. Chaque année, il en convertissait un certain nombre et les faisait baptiser par un prêtre qui, au préalable, jugeait de leur préparation intellectuelle et morale. Ses anciens élèves l'estimaient beaucoup, surtout ceux qui avaient bénéficié de ses admonestations et corrections.

Quand les missionnaires voyageaient sur la ligne « Péking-Han-Kéou », il leur arrivait souvent d'être interpellés soit dans le train, soit dans une gare ou un bureau, par un employé qui, s'adressant au prêtre, lui demandait s'il connaissait Frère Denis, professeur de français à Pao-Ting. Si le missionnaire répondait par l'affirmative, alors il entendait de la part du jeune homme des paroles élogieuses, qui témoignaient du respect et de l'affection que cet employé avait conservés pour son ancien maître.

Ainsi, vingt années durant, les directeurs des administrations susdites s'adressèrent au bon Frère Denis pour leur fournir une notable partie de leurs employés. Mais le temps vint où les nombreuses écoles publiques créées par l'Etat pouvaient subvenir aux besoins des employeurs. De plus, la langue anglaise, devenue la principale langue commerciale dans le monde entier, prit rapidement le pas sur la langue française.

Constatant ce fait, Mgr Fabrègues songea à supprimer l'école française pour en faire un « *probatorium* » pour le petit séminaire, œuvre plus directement utile à la Mission qu'une école de français.

C'est ce qui eut lieu en 1921. Alors les Frères se mirent à enseigner les premiers éléments du latin à des enfants qui se destinaient à l'état ecclésiastique, afin que ceux-ci pussent le lire en entrant au petit séminaire. Les élèves, au nombre de 60, y faisaient un stage de deux ans, de sorte qu'une trentaine environ entraient au petit séminaire chaque année.

En 1923, Mgr Fabrègues fondait au *Nan-Koan* (faubourg du Sud) un collège secondaire, qui devait devenir une école normale approuvée par le Gouvernement. L'évêque plaça à sa direction un confrère européen et retira les trois Frères du *Probatorium* pour les mettre au nouveau collège et y enseigner à nouveau la langue française aux élèves qui le désiraient. Frère Denis était très heureux de se retrouver dans son élément. Quant au *Probatorium*, il fut désormais toujours dirigé par des prêtres indigènes.

Lorsqu'en 1927, sonna l'anniversaire des cinquante années de vocation de Frère Denis, les missionnaires de Pao-Ting voulurent témoigner au bon Frère combien ils l'estimaient, en organisant une petite fête de famille. Mgr Fabrègues, qui avait eu Frère Denis sous sa direction pendant vingt-cinq ans, vint de Péking, de même M. Desrumaux, visiteur, vint de Tientsin. Tous les Frères coadjuteurs de la Province se trouvaient là, ainsi que beaucoup de prêtres du vicariat. Tout se passa au mieux. Mais, là aussi, c'était le chant du cygne. Ceux qui avaient assisté à cet anniversaire, qui avaient vu ce jour-là Frère Denis si joyeux et si avenant, furent bien peinés lorsqu'ils apprirent, quelques jours plus tard, qu'une paralysie faciale avait empêché le Frère de reprendre ses cours. Le mal fit de rapides progrès. Le dimanche 13 novembre, il assista encore à la messe et reçut la communion ; mais rentré dans sa chambre, il sentit le mal s'aggraver et pria le supérieur de lui administrer l'Extrême-Onction avant, disait-il, d'avoir perdu connaissance. Ensuite il fut conduit à l'hôpital de la Mission, situé sur la même propriété du *Nan-Koan*, où il ne tarda pas à perdre complètement la parole. Le mardi 15 novembre 1927, à 10 heures du soir, Frère Denis rendait sa belle âme à Dieu.

La Mission de Pao-Ting perdait un précieux auxiliaire qui, dans sa spécialité, n'a pas peu contribué au progrès du travail commun des missionnaires de Pao-Ting.

LES CAMPS DE CONCENTRATION.

Après de longs pourparlers avec les représentants du gouvernement japonais, l'Amérique n'avait pu réussir à les persuader de renoncer à leur emprise sur la Chine, déjà bien avancée, elle se crut obligée de prendre la défense de celle-ci et donc de se prononcer contre le Japon. Aussitôt, le Japon — qui n'attendait que cette décision — entra en action. C'était le 9 décembre 1941, la majorité de la population américaine connaissait à peine que son pays était en guerre, lorsqu'une nouvelle vraiment exceptionnelle se répandit : la flotte américaine de *Honolulu* était anéantie par les Japonais... Quelques jours après, c'était au tour de la Grande-Bretagne de déplorer avec stupéfaction la perte de deux de ses plus fortes unités de guerre mouillées à *Singapore*.

Ce fut une humiliation indicible pour ces deux grandes nations. Dans la suite, plusieurs pays : la Hollande, la Belgique, le Canada, se déclarèrent également en guerre contre le Japon. La France, écrasée, n'y songeait guère, et ce fut une chance inespérée pour les Missions de Chine, comme nous allons le voir.

Alors le Japon se mit à appliquer le régime des internements des sujets étrangers résidant en Chine et appartenant aux nations qui lui avaient déclaré la guerre. Les résidents américains furent internés les premiers, puis, en 1942-1943, vint le tour des autres. Pour ne pas trop effaroucher les résidents qui étaient nombreux en Chine, les maîtres du jour donnèrent le nom de « camps de rassemblement » à ces véritables camps de prisonniers de guerre, que l'on a désignés dans la suite par « camps de concentration ». La France, n'ayant fait aucune déclaration de guerre fut considérée par le Japon comme nation amie. Par conséquent, tous les Français missionnaires et civils habitant la Chine furent indemnes.

Voici un exemple pris à Chala, de la manière de procéder des Japonais à l'arrestation des sujets dits « hostiles ».

Le 12 mars 1943, vers 10 heures du matin, une douzaine de policiers chinois, bientôt suivis du vice-consul japonais, se présentaient au Grand Séminaire régional de Chala. Ils prièrent le supérieur d'appeler les trois professeurs hollandais, MM. Marijnen, Op Hey et Herrijgers. Au salon, le vice-consul, par interprète, les interrogea avec assez de déférence sur leur nationalité et leurs précédentes activités en Chine, puis il leur déclara que, faisant partie d'une nation hostile, ils auraient à se rendre le 15 mars en ville, à un endroit qui leur serait désigné et, de là, le 24 mars, ils seraient conduits à *Woei-Hsien* (Shan-Tong), dans un camp de rassemblement. Ensuite, il donna à chacun d'eux sa feuille de route contenant les renseignements nécessaires tant pour le départ, que pour leur séjour là-bas. Puis, il se retira, laissant les prisonniers sous la garde de douze policiers.

Ce fut un grand désarroi au Séminaire pendant ces trois jours. Toutefois, les agents faisaient leur service assez conve-

nablement. Les trois confrères demeuraient dans leur propre chambre à la porte de laquelle deux gardes stationnaient jour et nuit. Personne ne pouvait entrer chez eux, mais eux-mêmes pouvaient se rendre au réfectoire, à la chapelle, seulement pour dire la messe, et à la toilette, toujours accompagnés par un ou deux gardes. Pendant ce temps, leurs cours et leur enseignement étaient interrompus.

Le 15 mars, les trois prisonniers, malgré leur peine, se rendirent au Pétang, qui était le rendez-vous désigné; ils y demeurèrent jusqu'au 24, où avec un grand nombre de missionnaires belges, hollandais et canadiens, ils prirent le train pour *Woei-Hsien*. Cette ville se trouve au nord-est de la province du Shan-Tong, distante de Péking à vol d'oiseau de 600 kilomètres, et de 700 kilomètres par chemin de fer.

Le départ de ces trois professeurs laissait le séminaire dans une situation embarrassante. M. le Visiteur avait déclaré qu'il lui était absolument impossible, à ce moment, de trouver des aides pour remplacer les professeurs manquants. Dès lors, les quatre professeurs qui restaient furent contraints de se partager entre eux les cours de leurs trois confrères. Ainsi, durant deux mois et demi, chacun dut presque doubler sa tâche quotidienne à remplir auprès des 70 étudiants (ceux-ci atteignaient ordinairement la centaine, mais l'état de guerre en avait retenu un certain nombre dans leurs familles).

Le camp de *Woei-Hsien* occupait un ancien établissement américain, situé en pleine campagne, à 80 kilomètres de la ville. Parmi les 1700 internés, il y avait 320 prêtres et 160 religieuses.

Bien que l'administration ne fût pas tracassière, les missionnaires se morfondaient sous ce régime de désœuvrement. Par des démarches longues et laborieuses, Mgr Zanin, délégué apostolique, obtint des autorités japonaises le transfert des missionnaires catholiques internés à *Woei-Hsien*, dans les établissements de leurs Sociétés respectives, qui étaient installées dans la capitale. Le 25 août 1943, tous les missionnaires — à l'exception de quelques unités par congrégation, qui restèrent au camp jusqu'à la défaite du Japon, pour le bien spirituel des internés civils — rentrèrent à Péking : qui chez les Jésuites, qui chez les PP. Franciscains, qui chez les PP. de Scheut belges. Les Lazaristes furent installés dans une ancienne école de catéchistes au Pétang, au nombre d'une quarantaine, y compris Mgr Lebouille, vicaire apostolique de *Yong-Ping*. Quoique assez étroitement logés (ils étaient pour la plupart en salle commune), ils se trouvaient infiniment mieux là qu'à *Woei-Hsien*, pouvant plus facilement mener la vie de communauté et sacerdotale. Ils restèrent là deux années entières.

Dans le Sud, les internements de missionnaires se firent à peu près de la même manière. Le camp de concentration était situé dans la banlieue de *Shang-Hai*. Après quelques mois, grâce

aux démarches faites par Mgr Zanin avec les autorités japonaises, les missionnaires rejoignirent les diverses procures de leurs Sociétés religieuses respectives.

Il est fort heureux que la France n'ait pas été comprise parmi les nations hostiles au Japon ; sans quoi, bon nombre de vicariats apostoliques de Chine auraient été privés de leurs missionnaires pendant plus de deux années.

LA FIN DE LA GUERRE JAPONAISE.

Dès 1943, les succès des armées japonaises se changèrent en revers ; toutes leurs conquêtes du Pacifique et de l'Asie leur échappaient les unes après les autres. En août 1945, la première bombe atomique est lancée par les Américains sur Hiroshima, et l'U.R.S.S. déclare la guerre au Japon. C'est la fin... Le 15 août, le Japon capitule et doit subir l'occupation américaine.

Aussitôt que l'empereur du Japon eut donné à la nation, par radio, l'ordre de capitulation, tous s'inclinèrent avec un respect profond, égal à celui que les anciens Chinois exhibaient autrefois devant toute déclaration du Fils du Ciel.

Les officiers et soldats déposèrent leurs armes avec une dignité presque solennelle...

On aurait pu croire que la paix signée avec le Japon dût apporter la joie au peuple chinois. Il n'en fut rien. Un nuage noir planait à l'horizon comme une menace formidable : le communisme ! Tout le monde savait qu'il existait une véritable armée communiste bien formée et équipée. C'était celle de Yénan qui s'était développée et fortifiée à la faveur de la guerre japonaise. Les communistes se chargèrent eux-mêmes, sans le consentement du président Kian-Kiai-Che, de désarmer les divisions japonaises qui se trouvaient en Mandchourie et, ainsi, s'enrichirent d'un armement considérable.



CHAPITRE XXVII

LES DEUX PROVINCES NORD ET SUD

Le premier Cardinal chinois. — La hiérarchie ecclésiastique en Chine. — Importance de ces événements. — Nomination d'un Internonce en Chine. — L'entrée du Cardinal Tien à Péking. — Le petit séminaire du Pétang. — Deux nouveaux Visiteurs Lazaristes. — Transfert de Mgr Tcheou à Nan-Tchang. — La Chine tombe de Charybde en Scylla. — Une Mission complètement ruinée. — La situation dans le diocèse de Tien-Tsin. — Visite de l'Internonce à Tientsin. — Le Monastère de Notre-Dame de Consolation incendié par les Rouges. — Le Monastère de Notre-Dame de Liesse. — Les dernières activités de M. Lebbe.

LE PREMIER CARDINAL CHINOIS.

M. Thomas Tien naquit le 24 octobre 1890, de parents païens, à *Tchang-Tsiu-Chen*, dans le Vicariat de *Yang-Kou-Hsien* (Shan-Tong), confié aux Pères du « *Verbe Divin* », Allemands. Son père, bachelier et maître d'école, fut nommé professeur de langue chinoise au petit séminaire de *Po-Ly-Tchoang* en 1898 ; il se fit chrétien la même année et mourut en 1899 ; tandis que sa mère ne reçut le baptême qu'en 1914 et mourut en 1922.

L'enfant admis à l'école primaire de la Mission de *Po-Ly-Tchoang* en 1901, étudia les classiques chinois et reçut le baptême en 1902, sous le nom de Thomas. En 1905, il entra au petit séminaire de *Yen-Tcheou*, ensuite au Grand Séminaire où il fut ordonné prêtre le 9 juin 1918. Il fut successivement missionnaire à *Fan-Hsien* et à *Shan-Hsien*, puis, le 8 mars 1929, il entra dans la Société du Verbe Divin à *Tai-Kia-Tchoang*.

En 1932, il est nommé supérieur de la Mission indépendante de *Yang-Kou-Hsien*. Par décret du 23 février 1934, cette Mission devient Préfecture apostolique, et M. Tien en est nommé le premier préfet apostolique. Enfin, par décret de juillet 1939, la préfecture est érigée en vicariat apostolique et Mgr Tien en devient le premier vicaire apostolique.

Ce vicariat avait alors 28 980 catholiques, avec 15 prêtres chinois, dont trois indigènes, avec quatre allemands, faisaient partie de la société du Verbe Divin. Mgr Tien, appelé à Rome, reçut la consécration épiscopale des mains du Pape Pie XII, le 29 octobre 1940 ; puis revint en Chine prendre possession de son vicariat.

En 1942, il fut transféré à *Tsing-Tao*, port de mer du Shan-Tong. Ce vicariat avait alors 21 500 chrétiens, 28 prêtres étrangers et 6 chinois.

A Noël 1945, à sa grande surprise, Mgr Tien est créé cardinal « *de Sancta Maria de Via* ». De nouveau il fit le voyage de Rome, où le 18 février 1946, lui fut imposé le chapeau cardinalice. De Rome, Son Eminence entreprit un voyage agré-

menté de multiples visites. Après avoir visité la Hollande, l'Allemagne, la Suisse et la France, le cardinal partait pour l'Amérique ; à New-York, il fut l'hôte du cardinal Spellman. De là, il alla à Boston où, le 7 avril, il célébra la messe à la cathédrale de Sainte-Croix, en présence d'une grande partie de la colonie chinoise de la ville.

L'archevêque de Boston fit cadeau à Son Eminence de 11 000 dollars.

Le cardinal Tien visita ensuite l'Université de *Georgetown*, la plus ancienne Université catholique des Etats-Unis, qui offrit à Son Eminence deux bourses entières, destinées à être remises par le cardinal, à son propre choix, à deux étudiants chinois méritants.

Le cardinal visita encore plusieurs autres grandes villes d'Amérique ; partout il fut reçu avec un accueil enthousiaste.

Son Eminence était encore en Amérique lorsque eut lieu un événement capital concernant les Missions de Chine.

ETABLISSEMENT DE LA HIÉRARCHIE ECCLÉSIASTIQUE EN CHINE.

La Sacrée Congrégation de la Propagande annonça à la Délégation apostolique que le Saint-Siège, par décret du 11 avril 1946, établissait la Hiérarchie catholique en Chine.

Peu de jours après, le 25 avril, le cardinal étant à San Diego (Californie), reçut un télégramme direct du Saint-Siège le nommant archevêque de Péking. A cette nouvelle, Son Eminence entreprit sans tarder son voyage de retour.

D'Amérique, il fit la traversée en avion par-dessus le Pacifique et les Philippines, pour atterrir à Shang-Hai. Dès son arrivée en Chine, le cardinal fut accueilli et salué par Mgr Zanin, délégué apostolique, Mgr Yu Pin, archevêque de Nankin, et par les évêques de Shang-Hai, Hai-Men et Sing-Yang, tandis qu'une foule s'agenouillait pour recevoir la bénédiction du cardinal. Le lendemain 2 juin, Son Eminence célébra la Messe pontificale à *Zi-Ka-Wei*, et les jours suivants elle visita les œuvres catholiques de Shang-Hai. Le 7 juin, le prélat se dirigea sur Nankin, voyageant dans un train spécial mis à sa disposition par le Gouvernement chinois. A *Nankin*, le cardinal fut l'hôte du généralissime Kiang-Kiai-Che. Le 14 juin il partit pour *Tsing-Tao* à bord de l'avion personnel du généralissime.

IMPORTANCE DE CES ÉVÉNEMENTS.

Le Saint-Siège, en même temps qu'il établissait la Hiérarchie en Chine et élevait à la dignité du cardinalat un évêque chinois, n'ayant fait aucune de ses études hors de Chine (1), voulait

(1) Déjà nombreux étaient les prêtres chinois qui chaque année, allaient parfaire leurs études ecclésiastiques hors de Chine, notamment à Rome.

solennellement manifester la grande estime et confiance dans lesquelles il tenait la nation chinoise. Il y aurait eu vraiment mauvaise grâce de placer le premier cardinal chinois dans un petit vicariat, qui n'était même pas une capitale de province, mais une simple sous-préfecture civile. Il convenait donc beaucoup mieux qu'il le nommât archevêque, d'autant plus que désormais — de par la Hiérarchie — tout vicaire apostolique d'une capitale de province va devenir archevêque, tandis que tous les autres vicaires apostoliques de cette même province civile seront ses suffragants.

De plus, il convenait mieux encore que le cardinal fût l'archevêque de Péking, qui a toujours été la capitale de la Chine, sauf à de courtes périodes.

Cependant, une certaine difficulté semblait entraver ce beau projet : le siège de Péking était occupé par Mgr Montaigne, vicaire apostolique de Péking. Mais, devant cette situation, généreusement, Mgr Montaigne donna sa démission.

Dès lors, le siège de Péking était vacant. Rome pouvait y faire monter le cardinal. Ainsi s'explique le nouveau transfert du cardinal Tien de Tsing-Tao à Péking.

On peut se demander quelles sont les raisons qui ont motivé l'institution de la Hiérarchie ecclésiastique en Chine à ce moment où la pacification du pays, au sortir de la guerre japonaise, était loin d'être complète et où la menace du communisme était imminente.

Parmi les raisons tangibles, on peut citer l'augmentation considérable du nombre des catholiques dans les trente années précédentes. Il était de 3 313 400 en 1941. Il est vrai que sur les 490 millions d'habitants de la Chine, la proportion des catholiques est encore très faible, à peine 67 pour 10 000. Mais l'Eglise ne considère pas que le nombre, elle envisage surtout l'organisation de l'Eglise en pays païen et la place qu'elle occupe dans un pays au point de vue social, par son influence sur les esprits ; au point de vue éducatif, par ses institutions scolaires ; au point de vue moral, par le prestige et l'estime qu'elle attire sur elle par ses œuvres de charité, et les bienfaits de la doctrine qu'elle enseigne. Or, dans l'état actuel de l'Eglise en Chine, on ne peut nier la magnifique réalisation des principes susdits et un indice de proche maturité. Le Saint-Père considérerait la part prise par l'épiscopat indigène dans l'administration de la chrétienté chinoise et le nombre rapidement croissant des prêtres chinois.

Sur les 138 vicariats et préfectures apostoliques, 28 avaient à leur tête des ordinaires chinois, à savoir 21 évêques et 7 préfets apostoliques non-évêques.

Sur les 5 298 prêtres missionnaires, il y avait 2 186 Chinois. Sur 1 358 religieux laïcs, 750 étaient indigènes, de même, sur 6 609 religieuses, 4 257 étaient Chinoises.

Les grands séminaristes, tous Chinois évidemment, étaient 1 066, et les petits, 3 688 ; ce qui donnait un espoir prochain de nombreux nouveaux prêtres chinois.

Les écoles catholiques étaient également des réalisations visibles ; les écoles secondaires et supérieures avaient 14 094 étudiants et 9 787 étudiantes, dont un grand nombre, il est vrai, n'étaient pas catholiques. Il en était de même pour les écoles primaires-supérieures avec leurs 28 509 étudiants et 17 674 étudiantes, et les écoles primaires inférieures, qui avaient 122 553 garçons et 68 450 filles.

Bien que les élèves de toutes ces écoles soient en très grande majorité des non-chrétiens, ils respirent dans ce milieu une atmosphère de discipline et de moralité, qu'ils ne trouvent pas dans les écoles publiques en général. C'est sans doute cette ambiance chrétienne qui provoque chaque année des conversions au catholicisme, plus ou moins nombreuses.

Quant aux écoles de doctrine et de rudiments, leurs 201 577 élèves, des deux sexes, sont tous catholiques.

A noter que dans le chiffre total des fidèles cité plus haut, nous n'avons donné que le nombre des baptisés, sans rien dire des catéchumènes, au nombre de 512 000 selon les statistiques, qui, on doit l'espérer, augmenteront bientôt notablement le nombre des chrétiens.

On doit tenir compte aussi de l'impression que font sur les foules les édifices du culte. Les 2 485 églises, dont les plus petites peuvent contenir 400 personnes, qui se dressent sur le sol chinois, sont bien visibles dans les campagnes surtout, où elles émergent au-dessus de toutes les habitations. Moins apparentes sont les chapelles et oratoires, mais leur nombre, 13 430, ne laisse pas que de faire impression sur les habitants.

Quant aux œuvres de bienfaisance, on sait que leurs clients ordinaires sont les païens, par conséquent, l'influence de l'Eglise pénètre ainsi jusqu'au cœur du peuple chinois qui, sans qu'on l'appelle, vient de lui-même aux établissements de l'Eglise pour y recevoir des secours temporels presque toujours gratuits.

Toutes ces raisons montrent assez que la création de la Hiérarchie ecclésiastique en Chine était réellement opportune.

NOMINATION D'UN INTERNONCE EN CHINE.

A la date du 7 juillet 1946, Sa Sainteté Pie XII nommait Mgr Antoine Riberi internonce en Chine. Né à *Monte-Carlo* (Monaco) le 15 juin 1897, Mgr Riberi remplit dès 1925 diverses fonctions dans les Délégations apostoliques et, en octobre 1934, il fut nommé délégué apostolique du *Liberia* (Ouest africain). C'est là qu'il reçut sa nomination d'internonce. On sait que la principale fonction de l'internonce est de promouvoir et d'entretenir les relations amicales entre le Saint-Siège et le gouvernement civil auprès duquel il est accrédité de façon

permanente ; l'autre devoir de l'internonce est d'informer le Pape de ses observations sur tout ce qui concerne la situation de l'Eglise en ce pays. C'est cette dernière charge seule qui était officiellement confiée à la Délégation apostolique. Cependant, les deux précédents délégués apostoliques, Mgr Costantini et Mgr Zanin, ne laissèrent pas que d'entretenir les meilleures relations possibles avec le haut pouvoir civil, sinon officiellement, du moins pratiquement.

Rappelons ici en bref les principales réalisations opérées en Chine par la Délégation apostolique.

Le premier titulaire, nommé en 1921, fut Mgr Costantini. A son arrivée sur le territoire chinois, il y avait 56 circonscriptions missionnaires ; à son départ définitif en 1933, il y en avait 120, auxquelles le premier Concile plénier de Shang-Hai, qu'il avait lui-même convoqué et présidé en 1924, avait assuré une solide armature.

Le 14 mai 1934, le deuxième délégué apostolique fut Mgr Zanin. Il trouvait l'Eglise en Chine déjà bien implantée et n'avait qu'à poursuivre l'œuvre de son prédécesseur. Tout d'abord, il s'efforça d'assurer aux missionnaires et à leurs coopérateurs, les dirigeants de l'Action catholique déjà instituée, une formation plus complète.

Aux missionnaires, en favorisant l'établissement de diverses écoles à Péking spécialement destinées à la formation des jeunes prêtres étrangers, surtout par l'étude de la langue. C'est ainsi que plus de 250 jeunes prêtres réunis confirmaient par leur présence le nom de « Rome orientale » à la capitale.

A l'Action catholique, par l'organisation dans diverses régions de cours de religion aux membres de l'A.C. et par la convocation de grands congrès, comme celui de Shang-Hai en 1935 et celui de Canton en 1937.

Pour les prêtres chinois, nous l'avons vu, ce fut l'institution du Collège ecclésiastique chinois à *Fou-Jen*, réservé exclusivement aux prêtres faisant des études universitaires.

Mgr Zanin travailla en des circonstances difficiles. La guerre sino-japonaise porta un coup dur à ses projets et à ses œuvres. La situation s'aggrava encore lorsque la guerre s'étendit au reste du monde. Alors, malgré une santé très délicate, Mgr Zanin commença à travers la Chine tourmentée un véritable pèlerinage qui devait durer sept années, encourageant les uns, consolant les autres, apportant à tous son aide bienfaisante. Il parcourut ainsi des milliers de kilomètres à travers toutes les Missions du pays. C'est pendant ses tournées que le délégué obtint des autorités japonaises que les 700 missionnaires et religieuses, détenus dans les camps de concentration, fussent transférés à Péking et à Shang-Hai dans leurs propres Maisons, installées dans ces deux villes.

Les prisonniers surent utiliser cette réclusion forcée, les uns en préparant les matériaux pour la traduction de la Bible en

langue chinoise, les autres en rédigeant l'index des livres prohibés, etc.

Mgr Zanin fit établir des sections féminines à « *Fou-Jen* », à l'« *Aurore* » de Shang-Hai et à l'École des « *Hautes Etudes* » de Tientsin. Il organisa l'Agence « *Lumen* », dont les informations devaient renseigner sur tout ce qui pouvait intéresser les Missions de Chine. Il présida 19 assemblées épiscopales en diverses provinces.

Mgr Zanin inaugura une fois une réunion d'évêques tout à fait spéciale. C'était en juin 1940 ; les élèves du Séminaire régional de Chala venaient de partir en vacances. Onze vicaires apostoliques chinois, invités par Mgr le Délégué, furent reçus à Chala. Dès le lendemain, 17 juin, commencèrent les travaux de cette assemblée spécialisée qui, sous une allure de synode, ne serait en somme qu'une réunion de famille où l'on ferait des conversations plutôt que des conférences. Le but de Mgr Zanin était de se mettre pendant quelques jours en contact direct avec les évêques chinois, afin de mieux connaître leur pensée et leur mentalité.

Les séances avaient lieu à l'oratoire des séminaristes, transformé en salle de conférences. Deux séances chaque jour, de deux heures et demie, eurent lieu durant trois jours. Leur objet portait sur les missions. Chaque évêque pouvait librement poser des questions, soulever des doutes, proposer des méthodes d'évangélisation, faire des objections, etc. Parmi eux le secrétaire, Mgr Joseph Tcheou, devait mettre en forme le résultat des discussions.

Comme ces évêques étaient honorés de la confiance que Mgr Zanin leur témoignait, ils purent parler avec toute liberté devant le délégué du Chef de l'Église. Et Mgr Zanin a déclaré par après, que le but proposé à cette « *Semaine épiscopale* », avait été largement atteint. Prirent part à la réunion les vicaires apostoliques suivants :

- Mgr Simon Tsu, de *Fai-Men* (Kiang-Sou) ;
- Mgr Jean Tchang, de *Tchao-Hsien* (Ho-Pei) ;
- Mgr Joseph Fan, de *Tsi-Ning* (Mongolie) ;
- Mgr Jean-Baptiste Wang, de *Nan-Kouo* (Ho-Pei) ;
- Mgr Thomas Tien, de *Yang-Kou* (Shan-Ton), le futur cardinal ;
- Mgr Joseph Tcheou, de *Pao-Ting-Fou* (Ho-Pei) ;
- Mgr Joseph Tsoei, de *Yong-Nien* (Ho-Pei) ;
- Mgr Joseph Tchang, de *Suan-Hoa-Fou* (Ho-Pei) ;
- Mgr François-Xavier, de *Sien-Hsien* (Ho-Pei) ;
- Mgr Job Tchen, de *Tcheng-Tin* (Ho-Pei) ;
- Mgr Pierre Tcheng, de *Hong-Tong* (Shan-Si).

Mgr Zanin n'invita que ceux dont le voyage à Péking était le plus facile, ne voulant pas obliger les autres à s'imposer un voyage très incommode.

Après un stage en Chine d'une douzaine d'années, comme son prédécesseur, Mgr Zanin s'éloigna de Péking en août 1946, pour regagner Rome.

En vertu de la Hiérarchie existant en Chine furent, sur le champ, créés 20 archevêchés, correspondant aux 20 capitales des provinces civiles, ainsi que de 79 évêchés, dont les titulaires seront les suffragants des 20 archevêques métropolitains. Par contre, 38 préfectures apostoliques demeuraient encore hors de la Hiérarchie et dépendant en tout de la Sacrée Congrégation de la Propagande, jusqu'au jour où elles seront érigées en diocèses et auront un évêque à leur tête. Aucun changement n'a été fait, concernant les titulaires des nouveaux archidiocèses et diocèses ; de sorte que les vicaires apostoliques qui en avaient précédemment l'administration restèrent à leur poste et acquirent le titre d'archevêque ou d'évêque selon qu'ils étaient dans une préfecture ou dans une sous-préfecture civile.

Ce fut le rôle de Mgr Riberi, internonce, d'introniser, selon le droit canonique, chaque archevêque et évêque dans son archidiocèse ou son diocèse. Tâche difficile en cette époque troublée. Il sera contraint de le faire à plusieurs endroits par procuration, ne pouvant pratiquement s'y rendre lui-même.

L'ENTRÉE DU CARDINAL TIEN A PÉKING.

Nous avons dit plus haut que Son Eminence le Cardinal était parti de Nankin par avion le 14 juin 1946, pour *Tsing-Tao*. Ensuite il alla passer quelques jours à *Tsi-Nan* et, de là, le 29 juin, fête des Saints Apôtres Pierre et Paul, de nouveau par avion il allait atterrir à l'aérodrome de *Nan-Yan*, à 30 kilomètres de Péking.

L'armée chinoise avait mis gracieusement à la disposition des autorités catholiques une cinquantaine d'auto-camions. Ecoles, collèges, des communautés entières y prirent place pour aller recevoir le cardinal à sa descente d'avion.

Le cardinal Tien fut accueilli officiellement par le maire de Péking, par le gouvernement militaire de la province et par toutes les autorités du gouvernement de Péking. Puis les autorités religieuses, à la tête desquelles s'avancait Mgr Montaigne, venaient s'incliner devant le premier cardinal de Chine. L'entrée à Péking se fit majestueuse au milieu d'une foule ébahie. Arrivé à l'évêché, le cardinal fut conduit au salon pour se revêtir de ses ornements, puis il entre dans la cathédrale, adore le Saint-Sacrement et prend place au trône. Son secrétaire lit en latin la bulle d'intronisation, puis c'est l'obédience du clergé séculier et régulier. Enfin, pour terminer la séance, c'est l'allocution du cardinal et sa bénédiction.

Le soir, un banquet d'environ 150 couverts fut servi dans l'une des cours du petit séminaire. Son Eminence, dans un bref discours, indiqua la ligne de conduite qu'elle avait l'intention de suivre pour répandre la Foi et fut suivie par de nombreux

orateurs ecclésiastiques et laïcs, qui prirent également la parole, assurant le cardinal de leur soutien cordial.

LE PETIT SÉMINAIRE DU PÉTANG.

Une des premières entreprises du cardinal fut la réorganisation du Petit Séminaire de Péking. Son intention était de mettre le programme d'études de cet établissement d'accord avec les règlements de l'Etat et d'obtenir la reconnaissance du dit Séminaire, comme école secondaire autorisée à conférer à ses élèves les diplômes réguliers.

Déjà plusieurs petits séminaires du Nord, entre autres celui de *Pao-Ting*, avaient obtenu cet avantage, en introduisant dans leurs programmes les matières d'études exigées par le Gouvernement, tout en conservant l'ancienne discipline, dont le point principal était de n'admettre au séminaire que les élèves qui se destinaient à l'état ecclésiastique.

Son Eminence crut bien faire de remanier plus profondément et la direction et la discipline du Petit Séminaire de Péking. Le personnel enseignant fut changé ; un seul Lazariste fut conservé, c'était M. Soun Pierre, ancien directeur du précédent séminaire, qui devint directeur de discipline et procureur du nouveau. Les autres professeurs furent des Jésuites, des Scheutistes et des prêtres sortis du Collège ecclésiastique de Fou-Jen. Le Petit Séminaire perdit son nom et reçut celui de « Ecole Moyenne *King-Sin* » (1).

Son Eminence le Cardinal avait eu au préalable une série d'entretiens avec tous ses évêques suffragants de la province du Ho-Pei. Ceux-ci s'engagèrent à envoyer à ce séminaire, devenu commun, tous leurs élèves, de sorte qu'en 1949 le nombre des élèves de *Kin-Sin* arrivait à 700. Selon le nouveau programme, on voulait consacrer plus de temps à des matières considérées de plus grande importance à notre époque, telles l'anglais et les sciences physiques. L'ouverture de l'Ecole *King-Sin* eut lieu le 20 septembre 1946.

En même temps fut créé l'« Institut de *Saint-Thomas* » à Péking, destiné à élever le niveau du travail de presse catholique et à mettre entre les mains du public des ouvrages ressortissant à la fois à des domaines variés et d'un style plus relevé que précédemment. Le but principal de l'Institut était la production de nouveaux ouvrages en langue chinoise et, plus tard, d'envisager la traduction d'ouvrages de valeur provenant de l'étranger. La direction de l'Institut fut confiée à M. Maur Fang, prêtre séculier du diocèse de Hangchow. Il avait avec lui cinq ou six prêtres choisis parmi les plus aptes, comme collaborateurs. Ils commencèrent par éditer une revue trimestrielle dite de « *Saint-Thomas* ». L'inauguration de cet Institut eut lieu le

(1) Ces deux caractères *King-Sin* expriment le prénom chinois du Cardinal Tien. Le nom tien = *champ* ou *terre*. *King-Sin* = *cultiver*. Le Cardinal a voulu prêter son nom à l'établissement de sa création.

19 septembre 1946. Il était installé provisoirement dans des locaux attenants à la propriété même du Pétang.

Cette œuvre n'eut pas le temps de se développer avant l'arrivée du communisme qui détruisit tout : œuvres anciennes et nouvelles. D'ailleurs, ces deux établissements ont été organisés un peu vite. Il n'est que de considérer les dates suivantes : 29 juin, intronisation du cardinal ; 19 septembre, inauguration de l'Institut ; 20 septembre, ouverture de l'École Moyenne *King-Sin*, pour comprendre qu'une certaine maturation a fait défaut.

DEUX NOUVEAUX VISITEURS EN CHINE.

M. Desrumaux, visiteur de la Province du Nord depuis trente-six ans, demanda à ses supérieurs, vers la fin de 1946, d'être déchargé de cet important office. Sa demande fut agréée par M. Robert, vicaire général de la Congrégation depuis la mort de M. Souvay (1939). M. Robert choisit M. Hippolyte Tichit pour succéder à M. Desrumaux. Ce dernier, âgé de 76 ans, n'en continua pas moins à remplir sa charge de procureur des Lazaristes à Tientsin.

M. Hippolyte Tichit, né à *Chabannes* (Lozère) le 3 février 1903, reçu à Paris le 13 octobre 1922, fut ordonné le 30 juin 1930 et arriva à Péking en octobre suivant.

Le nouveau visiteur prenait la conduite de la Province lazarisite dans un moment difficile. Il y avait spécialement à établir, de concert avec Son Eminence, le « *modus vivendi* » des Lazaristes dans l'archidiocèse de Péking, confié maintenant au clergé séculier. A cet effet, M. Moulis, procureur des Lazaristes à Shang-Hai, avait été nommé commissaire extraordinaire par M. Robert. Des tractations furent commencées, mais les événements se précipitèrent de telle façon que rien de définitif ne put être conclu avant l'emprise du communisme.

Dans le même temps, M. Legris, visiteur de la Province du Sud, contraint par une santé fortement ébranlée, demanda également sa démission. Il fut remplacé par M. Deymier en 1946.

M. Joseph Deymier, frère de Mgr Deymier, archevêque de *Hang-Tcheou*, est né à Notre-Dame de Lorette (Gironde), le 26 septembre 1894 ; reçu à Dax le 18 septembre 1911, y fut ordonné le 2 septembre 1923 et arriva à Sang-Hai le 2 octobre 1925, après avoir étudié deux années à Rome pour obtenir ses grades. Après avoir été Directeur du Petit Séminaire de Hangtchéou, de 1929 à 1936, il fut placé, en Indochine, Directeur des Filles de la Charité, de juillet 1936 à octobre 1938. Revenu en Chine, il reprit la direction du Petit Séminaire de Hangtchéou que les bombardements de la ville avaient contraint de transporter à Ling-shan (sous-préfecture de Long-yéou). En octobre 1943, à la mort de M. Bouillet, M. Deymier devenait Directeur du district de Kiü-chow, puis Vicaire général dudit diocèse d'Hangtchéou, pour la partie non occupée du Tchékiang.

En 1946, avec la charge de Visiteur de la Chine méridionale, M. Joseph Deymier recevait enfin celle de Directeur général de toutes les Filles de la Charité de Chine.

TRANSFERT DE MGR JOSEPH TCHEOU A NAN-TCHANG.

Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande du 25 juillet 1947, Mgr Tcheou, évêque de Pao-Ting, fut transféré au siège de *Nan-Tchang* vacant depuis le décès de Mgr Dumond (17 février 1944). Comme Nan-Tchang est capitale de la province du Kiang-Si, Mgr Tcheou, par le fait, devenait archevêque.

Le même jour, un second décret de la Propagande nommait administrateur du vicariat vacant de Pao-Ting Mgr Jean Tchang, évêque titulaire de Tchao-Hsien, qu'il avait dû abandonner devant les guérillas des Rouges.

Ce vicariat était en effet voisin de celui de *Shun-Teh*, déjà ravagé par eux, comme nous allons le voir. Or, le personnel de *Tchao-Hsien* était entièrement chinois. On voit par là que les communistes ne s'en prenaient pas exclusivement aux étrangers, mais aussi bien aux Chinois ; ce qui prouve amplement que c'était bien la religion catholique qu'ils voulaient exterminer.

D'ailleurs Mgr Tchang ne résida que quelques mois à Pao-Ting, ensuite il regagna son refuge de *Péking* et ne retourna jamais à *Tchao-Hsien*.

Le 6 octobre 1947, Mgr Tcheou arrivait à *Kiou-Kiang* pour prendre possession de son archidiocèse. En réalité, son siège officiel était à *Nan-Tchang*, mais jusqu'alors, la résidence épiscopale avait toujours été *Kiou-Kiang*, et son itinéraire l'obligeait de passer par cette ville pour gagner *Nan-Tchang*.

Il fut reçu magnifiquement à *Kiou-Kiang* par toutes les autorités civiles et militaires au débarcadère. Après les présentations, le cortège s'organisa, parcourant le faubourg et la ville de *Kiou-Kiang*, au milieu d'une population fort sympathique. Plusieurs jours se passèrent en visites actives et passives, qui firent une excellente impression sur Mgr Tcheou, et l'on put dire que tous, chrétiens et païens, furent touchés par la cordialité de Son Excellence et surtout par l'à-propos de ses conversations avec eux.

Après s'être rendu compte de l'état des œuvres de *Kiou-Kiang*, Monseigneur se rendit à *Nan-Tchang* le 15 octobre, où la réception se fit encore plus solennelle qu'à *Kiou-Kiang*, grâce à l'organisation parfaite et à la bienveillante sympathie des autorités provinciales.

Après quelques jours de repos, Mgr Tcheou partit pour un long voyage à travers la province du Kiang-Si, afin de visiter ses quatre évêques suffragants.

LA CHINE TOMBE DE CHARYBDE EN SCYLLA.

La guerre avec le Japon était à peine terminée, que les Rouges commencèrent à s'infiltrer sérieusement par l'ouest et le nord de la Chine. Pendant la guerre déjà, leurs guérillas avaient pénétré loin en avant, mais ce n'était pas encore une véritable emprise. Celle-ci ne sera totale qu'en 1949.

Parmi les Missions qui successivement ont subi le régime communiste, celle de *Shun-Teh*, devenue vicariat en 1944 avec Mgr Krause comme vicaire apostolique, est certainement celle qui en eut la primeur.

Nous empruntons ce qui suit au récit qu'en fit en 1948 l'un des missionnaires de ce malheureux vicariat, M. Sojka, qui n'était pas présent à la débâcle, mais qui fut renseigné par ses confrères.

A ce moment, les confrères polonais étaient au nombre de 16, y compris l'évêque, avec 7 prêtres chinois dont 3 Lazaristes.

UNE MISSION COMPLÈTEMENT RUINÉE.

Quand la guerre sino-japonaise eut pris fin, les troupes nippones commencèrent à évacuer le territoire chinois, et bientôt abandonnèrent la ville de *Shun-Teh*. Dans la ville restait un petit groupe de l'armée chinoise qui espérait, en attendant des renforts, la défendre contre les Rouges. Ceux-ci tenaient déjà virtuellement toute la région. Pendant dix jours la ville resta fermée, et les troupes nationales n'arrivaient pas.

Le dixième jour, les Rouges, en grand nombre et bien armés, atteignaient la ville et lançaient l'attaque. Après une lutte courte mais sanglante, la ville fut prise. Aussi, dès le 24 septembre 1945, les neuf sous-préfectures étaient sous le régime communiste.

Au cours de cette nuit fatale, comme par miracle, la résidence épiscopale ne subit aucun dommage, malgré l'explosion dans la cour du petit séminaire de plus de 40 grenades. Suivant l'avance des soldats rouges, arrivèrent immédiatement les administrateurs et, parmi eux, ceux qu'on appelle les « commissaires politiques ». La nuit même, l'un d'eux assura Mgr Krause et les missionnaires que le Gouvernement rouge protégerait spécialement leur vie, leurs biens et la liberté de la religion. Quelques jours après, les chefs militaires et les magistrats civils, déjà mis en place, perquisitionnèrent à fond toute la maison et, n'ayant rien découvert, ils se retirèrent tranquillement.

Tout était pour le mieux, semblait-il, et la Mission croyait pouvoir poursuivre son œuvre sans difficulté. A l'hôpital, des soldats rouges y étaient soignés par les Sœurs et, peu à peu, toute la vie et l'activité de la Mission se réglaient sur les exigences du nouveau régime, lesquelles paraissaient assez modérées.

Cependant, soit à la résidence soit à la campagne, des missionnaires étaient souvent abordés par des soldats ou des administrateurs qui leur conseillaient à l'oreille et avec insistance :

« Retournez dans votre pays... ». Bientôt, à cette manière douce, s'en ajoutait une autre moins dissimulée ; ils déclaraient ouvertement : « Nous détruirons vos établissements, vos églises, vos écoles et nous vous disperserons, nous vous chasserons ». Il arrivait que des soldats rouges, venant de la campagne et passant en ville, s'étonnaient et s'exclamaient : « Quoi donc ! il y a encore des diables étrangers ici ? On ne les a pas encore expulsés ? ». De jour en jour, ces menaces se multipliaient.

Vers la fin de juillet 1946, les missionnaires de *Shun-Teh* furent avertis, par des chrétiens venant du sud, que des agitateurs spéciaux, sortant d'une école politico-militaire de *Lou-Nan*, avaient pour mission de promouvoir la révolution sociale, c'est-à-dire de supprimer les riches, d'abolir le catholicisme et le protestantisme, comme étant les pires ennemis du communisme, et qu'ils arriveraient bientôt à *Shun-Teh*.

De fait, vers la fête de l'Assomption, ils étaient signalés dans deux de nos paroisses, *Pai-Tchang* et *Nan-Tao*. Ces émissaires se répandaient dans les villages, y laissaient un ou plusieurs espions et davantage dans ceux où étaient des missionnaires. Le curé de *Pai-Tchang* s'évada à la faveur de la nuit, gagna *Shun-Teh* pour avertir l'évêque et se rendit à Péking pour annoncer la chose. Celui de *Nan-Tao* resta sur place. Alors les émissaires cherchèrent des prétextes pour accuser le curé. Des gens questionnés leur dirent qu'autrefois (il y avait plus de cinquante ans) un chrétien avait arraché un arbre (un thuya) dans la cour d'une pagode appartenant à la commune. Cette affaire avait été réglée par la punition du délinquant. Les émissaires estimèrent que l'amende imposée n'était pas proportionnée au crime. Eux-mêmes statuèrent que la Mission, responsable du délit, aurait dû verser telle somme ; et, puisqu'elle n'en a versé qu'une partie infime, elle devait maintenant la rembourser entière, et y ajouter les intérêts composés des cinquante années. Ce qui, selon eux, faisait une somme de 224 549 000 dollars chinois, équivalant alors à 200 000 dollars américains. Le curé de *Nan-Tao* ne pouvant pas solder cette dette, fut mis en prison et comparut deux fois devant le « Jugement populaire ».

Le 8 septembre, après avoir été dépouillé de tout ce qu'il avait, il fut prié de vider les lieux et de retourner dans son pays, d'où il fera bien de rapporter l'argent nécessaire pour réparer les torts faits au peuple par la Mission. Le missionnaire rentra à *Shun-Teh*.

A *Pai-Tchang*, le jeune vicaire, M. Skowyra, accepta de se soumettre au jugement du peuple à la place du curé absent. Mais, comme il voulut naïvement haranguer ses juges, ceux-ci le jetèrent en prison pour trois mois, après lesquels on le condamna à verser la somme de 240 millions de dollars chinois, à savoir, la dette de son confrère, plus la sienne — estimée sans doute à environ 25 millions — ; comme cette somme ne pouvait être soldée, tous les biens de ces deux paroisses furent confisqués et

considérés comme un acompte des remboursements dus par la Mission.

Vint le tour de *Shun-Teh*. Les émissaires savaient qu'une perquisition avait été faite l'an dernier et qu'on n'avait rien trouvé de répréhensible ; mais ils voulurent la refaire à nouveau et ils trouvèrent un certain dépôt d'argent confié à la Mission par l'administration du chemin de fer au temps de l'invasion japonaise. Depuis sept ans, ce dépôt était là, et les Rouges l'avaient respecté lors de leur première fouille ; mais la tactique avait évolué. Les nouveaux émissaires regardèrent ce dépôt comme une preuve certaine que l'Eglise et tous les étrangers sont les ennemis du communisme et doivent être considérés comme des traîtres.

On a peine à concevoir la stupidité de leurs raisonnements. Selon eux, c'était là un très important chef d'accusation.

La tempête débuta lorsque M. Paul Kiao, prêtre séculier qui avait étudié à Rome pendant deux ans, et directeur de l'école de la Mission, fut arrêté, jugé et condamné à la prison perpétuelle. Quelques jours après, 800 miliciens populaires envahirent la résidence, ligotèrent l'évêque, les missionnaires, quelques Filles de la Charité et des religieuses chinoises, et les conduisirent dans une prison de la ville. Le narrateur renonce à donner plus de détails sur leur captivité ; il rappelle seulement que tous ces prisonniers comparurent à quatre reprises devant le tribunal du peuple. Ces rustres brusquèrent plus encore les femmes que les hommes.

Le 21 décembre 1946, pour conclure ces jugements populaires, tous les captifs durent entendre à genoux pendant deux heures la harangue d'un des juges. Après quoi, Mgr Krause, revêtu d'un pantalon et d'une chemise, fut contraint de monter sur une estrade élevée et de faire une confession publique de ses prétendus crimes... Des photos furent prises, qui plus tard furent affichées au bureau du maire de la ville. Enfin, on organisa un cortège de comédie : tous, missionnaires et Sœurs, à travers les huées de la populace, furent promenés par les principales rues de la ville, l'évêque en tête, ayant en guise de coiffure un tube de papier blanc avec une inscription dérisoire. La mascarade terminée, les victimes furent réintégrées dans leur prison. Quand ils se retrouvèrent réunis dans le calme, Monseigneur dit : « Maintenant la Mission de *Shun-Teh* a reçu le baptême de sang, disons le *Te Deum* ! ». Ainsi fut fait.

La sentence du jugement fut que la Mission était condamnée à réparer tous les dommages qu'elle avait causés au peuple. Le montant était de 1 200 millions de dollars chinois qui, ayant encore baissé, équivalaient à peu près à 600 000 dollars d'Amérique. Tous les biens de la Mission, estimés par les Rouges au tiers de la somme ci-dessus, revenaient donc au peuple, en attendant le paiement des deux autres tiers par la Mission.

Enfin, le 21 janvier 1947, les domestiques et quatre missionnaires furent relâchés et retournèrent à la résidence. Le 8 février

suisant, tous furent libérés, sauf Mgr Krause, regardé comme l'instigateur de tous les crimes, et M. Skowyra, procureur.

Tous, missionnaires et Sœurs, rentrés à la résidence, espéraient reprendre leurs activités, mais beaucoup de choses avaient disparu, et tout était sens dessus-dessous. A l'orphelinat il ne restait que quelques aveugles ou débiles, tous les autres enfants avaient été dispersés. Parmi les vieillards, il ne restait que les impotents.

Les missionnaires réclamèrent les ornements du culte et les obtinrent. Peu à peu la vie religieuse reprenait. Le 19 mars, fête de Saint-Joseph, il y eut messe solennelle. Mais il était impossible de reprendre les œuvres dans de telles conditions.

Lors de l'arrestation générale des missionnaires le 10 décembre 1946, quelques missionnaires polonais et chinois étaient demeurés au milieu des chrétiens, logeant chez eux, ce qui était fort dangereux pour les uns et les autres, et se gardant bien d'aller se faire prendre à Shun-Teh. Mais quand ils apprirent que leurs confrères étaient sortis de prison, ils partirent à la résidence épiscopale, à l'exception de deux prêtres séculiers chinois qui voulurent rester pour exercer le ministère auprès de leurs compatriotes. A *Shun-Teh*, d'un commun accord, décision fut prise de se réfugier à *Che-Kia-Tchoang*, ville commerçante et non encore occupée par les Rouges. De là, si possible, on irait à Péking.

Munis d'un laissez-passer délivré par les communistes, ils se dirigèrent par petits groupes vers le Nord à pied pour faire les 60 kilomètres qui les séparaient de *Che-Kia-Tchoang*. Arrivés là, des avions de transport américains les amenèrent à Péking où ils furent accueillis par diverses communautés.

Nous avons laissé Mgr Krause et son compagnon se morfondre dans leur prison. Que se passa-t-il depuis le départ des libérés ? Les hautes autorités rouges ne savaient que faire de l'évêque. L'expulser de Chine sans lui faire payer sa dette eût été ridicule aux yeux du peuple. Le conserver dans les fers était absolument inutile, puisque l'évêque n'avait pas de quoi payer. Comment sortir de ce dilemme ? Un chef va voir Monseigneur et lui pose la question : « Voulez-vous payer votre dette oui ou non ? » — « Je ne demande pas mieux, mais donnez-moi les moyens de trouver les fonds nécessaires ». — « Quels sont ces moyens » — « Me rendre à Péking ». — « Eh bien ! Vous irez à Péking ! ». Leur face était sauvée : ils avaient maintenant une raison à donner au public de l'élargissement du prisonnier. « Nous lui avons permis, diront-ils, d'aller chercher l'argent qu'il nous doit ». Au demeurant, ils savaient très bien que l'évêque ne paierait jamais. Ce procédé est d'ailleurs tout à fait dans la ligne des coutumes d'Extrême-Orient : « Ne jamais acculer l'adversaire dans une impasse, sans lui ménager quelque issue ».

Mais l'indulgence des Rouges n'alla pas jusqu'à relâcher M. Kiao. Il restera dans sa geôle et y mourra de privations et de terribles souffrances morales.

Mgr Krause et son compagnon furent conduits sous escorte jusqu'à *Kao-Yi*, ville située à quelque cent kilomètres de *Shun-Teh*, hors du diocèse et en pays libre encore de la domination rouge. De là, ils voyagèrent comme ils purent jusqu'à Péking où immédiatement ils louèrent une maison capable de loger tous les missionnaires.

Ainsi fut anéantie cette belle et jeune Mission de *Shun-Teh*, première d'une longue série. Pour couper court, nous avons omis le récit de plusieurs incidents de moindre importance, mais ceci suffit pour instruire le lecteur sur les méthodes juridiques communistes, et en même temps nous dispense de décrire désormais les « *Tribunaux populaires* » et cette hypocrisie des chefs, qui voient leur responsabilité derrière la fameuse fiction « *le Peuple* ».

LA SITUATION DANS LE DIOCÈSE DE TIENTSIN.

Ce diocèse, l'un des dix suffragants de Péking, a eu pendant la guerre japonaise sa large part de tribulations ; celles-ci n'ont fait que croître avec la fin du conflit.

En ces régions, les soldats japonais ont été assez bienveillants envers les Missions catholiques. Au début même, ils crurent fermement que le clergé et les chrétiens allaient collaborer avec eux. Mais ils furent déçus sur ce point, car les missionnaires européens ne faisaient ni politique ni nationalisme, tandis que les prêtres chinois étaient naturellement du côté de leur patrie envahie.

Durant ce temps, l'Église a continué son œuvre bienfaisante, aidant les malheureux chaque jour plus nombreux : victimes de la guerre ou des communistes, sinistrés des inondations, réfugiés en quête d'asile et de moyens de subsistance. Les écoles catholiques de la ville de *Tientsin* ont été maintenues en pleine prospérité. Dans les campagnes, par contre, la plupart ont dû fermer leurs portes et seules quelques-unes ont pu être conservées, grâce à la générosité et au dévouement des chrétiens du lieu.

Avec la fin de la guerre, en août 1945, la situation déjà précaire n'a fait qu'empirer lorsque le pays est tombé sous la domination des soldats communistes, les « *Pa-Lou* » (Pa : 8 ; Lou : armée), la 8^e armée.

Organisés et entraînés par des Russes, ils appliquaient la théorie communiste jusqu'au bout et, comme ils étaient tout puissants, rien ni personne ne pouvait les empêcher de faire tout ce qui leur plaisait. Là où ils arrivaient, c'était immédiatement le partage des terres, le pillage des maisons riches et, chose plus triste, la désorganisation de la famille ; les enfants ne devaient plus ni respect ni obéissance à leurs parents, tandis que jeunes gens et jeunes filles étaient contraints de devenir marxistes militants. Là où ils sont, les *Pa-Lou* persécutent la religion, ils tentent de forcer les chrétiens à apostasier et empê-

chent toute cérémonie et réunion religieuse ; ils le font brutalement, sans méthode ; ils ne sont pas encore formés, cela viendra plus tard.

VISITE DE L'INTERNONCE A TIENTSIN.

Mgr Riberi, en tournée dans le nord de la Chine, se rendit à *Tientsin* le samedi 30 août 1947. Le lendemain il présidait à l'installation officielle de Mgr de Vienne, évêque de Tientsin, à la cathédrale de *Lao-Si-Kai*. Dans la soirée, l'internonce fit une visite à l'importante paroisse de Notre-Dame des Victoires (*Wang-Ho-Leou*) et s'entretint familièrement avec les chrétiens. Le même jour, l'évêque de Tientsin, faisant volontiers des concessions à l'esprit nouveau, annonçait à ses diocésains la démission du vicaire général, M. Molinari, et la nomination de son successeur, M. Alphonse Tchao, C.M., ainsi que la nomination de deux prêtres séculiers comme membres du Conseil épiscopal.

Une réception en l'honneur de Mgr Riberi eut lieu le lendemain à l'Ecole des « Hautes Etudes » des PP. Jésuites, à laquelle prirent part des autorités de la ville.

LE MONASTÈRE DE NOTRE-DAME DE CONSOLATION INCENDIÉ PAR LES ROUGES.

Il n'y a que deux monastères trappistes en Chine, et tous deux sont situés dans la province civile du *Ho-Pei*. De plus, les Cisterciens ont été appelés en Chine par les Lazaristes (Mgr Delaplace en 1883). Pour toutes ces raisons, nous voulons relater ici les très dures tribulations subies par ces vénérés religieux, de la part des communistes.

Dès avant même la capitulation japonaise, les Rouges avaient le contrôle de toute la zone environnant le monastère de Notre-Dame de Consolation de *Yang-Kia-Ping*, dans la région la plus montagneuse du *Ho-Pei*. Par petits groupes, ces Rouges avaient déjà fait plusieurs incursions au monastère, cherchant à créer des difficultés aux religieux qui, disaient-ils, avaient coopéré avec les Japonais. Aussi, au début de 1946, ils se saisirent de l'abbé et de deux religieux, les emmenèrent dans un village des montagnes, les tinrent enchaînés sur le sol nu, pendant toute une nuit par un froid rigoureux, puis les enfermèrent dans une prison durant deux mois. Après leur libération, l'abbé Baillon et ses deux compagnons retournèrent en Europe. Ensuite les Rouges occupèrent à peu près complètement le monastère, ne laissant que très peu de place aux religieux, dont plusieurs, âgés et infirmes, trépassèrent pendant l'occupation. En avril, tous les religieux prêtres et convers furent soumis au « jugement du peuple », après quoi ils furent emmenés dans les montagnes, pendant que les villageois des environs de *Yang-Kia-Ping*, poussés par les communistes, pillaient complètement le monastère. Le 30 août 1946, le monastère avec toutes ses dépendances était dévoré par les flammes. Le prétexte de cette destruction, disaient

les Rouges, était de supprimer cette position qui allait servir de forteresse aux troupes nationales envoyées pour les combattre.

LE MONASTÈRE DE NOTRE-DAME DE LIESSE
(TCHENG-TING) ÉVACUÉ.

On se souvient que ce monastère n'était encore qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de *Yang-Kia-Ping*. A l'approche des Rouges, le Père Ly Paulin, prieur, ayant appris leur manière de procéder, se prit à craindre de voir les plus jeunes parmi ses religieux, incorporés de force dans les services de l'armée rouge, décida d'évacuer le monastère, quitte à n'y laisser qu'une douzaine d'anciens prêtres et convers, et de profiter de cette émigration forcée pour entreprendre une nouvelle fondation aux environs de *Tcheng-Tou*, dans la province du *Sse-Tchoan*, comme d'ailleurs il en avait déjà été question.

En effet, le Père Struyven, religieux belge de Notre-Dame de Liesse, s'était rendu récemment au *Sse-Tchoan* en vue d'étudier les possibilités de cette réalisation.

Donc, le Père Prieur Ly, accompagné de 40 de ses religieux, prit la route de Shang-Hai pour y préparer un départ prochain au *Sse-Tchoan*.

Ces bons religieux s'y rendirent en effet, et s'y installèrent tant bien que mal au milieu d'énormes difficultés. Mais quand l'invasion communiste pénétra jusque-là (1949-1950), il fallut bien déloger. Alors le Père Ly partit au Canada accompagné de quelques moines pour y chercher aide et secours. A son retour, en 1950, il installa son monastère à *Lan-Tao*, une des petites îles qui parsèment la baie de Hong-Kong, sous la protection anglaise. Ils y sont encore à présent, et leur noviciat est prospère.

Quant aux Trappistes du Nord, ils eurent beaucoup à souffrir. Plusieurs furent torturés et mis à mort. D'autres se sont dispersés, qui dans sa famille, qui chez des chrétiens et des amis. Père Struyven, de retour du *Sse-Tchoan* où il était allé installer ses coreligieux, fit l'impossible pour ramener à Péking un grand nombre de ces moines errants et réussit à les rassembler dans un local situé dans l'angle nord-est de la ville de Péking, non loin de la grande pagode des « Lamas ». Il y érigea un monastère provisoire, dont il se fit lui-même l'abbé, provisoire également.

Après leur triste isolement, ces religieux étaient heureux de reprendre la vie du cloître, vie de prière et de travail. L'abbé provisoire tint tête assez longtemps aux exigences de communistes, par son audace tranquille et souvent ironique. Finalement, il fut expulsé en 1952 et rentra en Europe. Lui parti, naturellement les communistes occupèrent en maîtres le monastère. Nous ignorons la suite...

LES DERNIÈRES ACTIVITÉS DE M. LEBBE.

Nous disions plus haut qu'après son départ de Chine en compagnie de Mgr de Guébriant en 1920, M. Lebbe s'occuperait

des étudiants chinois des collèges ou écoles supérieures de France et de Belgique. Nous ajoutions que, s'il devait revenir en Chine, nous pourrions peut-être avoir l'occasion de reparler de lui.

Après le sacre des six évêques chinois à Rome, le 28 octobre 1926, M. Lebbe supplia Mgr Soun Melchior de le recevoir dans son vicariat de *Nan-Kouo*. L'évêque, certes, ne désirait pas ce missionnaire qui avait causé tant de troubles dans les Missions du Nord, mais sur les instances réitérées de hautes personnalités, Mgr Soun céda. M. Lebbe rentra donc en Chine, quelques mois après le retour de Mgr Soun, au printemps de 1927.

Une des premières démarches de M. Lebbe fut de se faire naturaliser chinois. Dès lors, il jouissait de son entière liberté, se déplaçant très fréquemment en dehors de son vicariat, avec une parfaite indépendance et sans aucune autorisation.

On s'aperçut bientôt que ses voyages avaient sans doute pour but de trouver et réunir des jeunes gens de bonne volonté en vue de former une communauté d'hommes que M. Lebbe nommera les « *Petits Frères de saint Jean-Baptiste* » ; puis une autre, du sexe féminin, qui seront les « *Thérésiennes* ».

Lorsque nous parlions de la première institution de religieuses indigènes, les Sœurs de saint Joseph ou « *Joséphines* », fondées par Mgr Delaplace en 1872, nous disions qu'il fut imité non seulement par les évêques Lazaristes, mais par un grand nombre de chefs de Mission qui, eux aussi, fondèrent pour leur circonscription des communautés religieuses chinoises avec des règles à peu près identiques à celles des *Joséphines*. Il était donc prouvé que les vocations religieuses étaient nombreuses parmi les fidèles, pourvu qu'on les favorisât. Ceci dit pour le sexe féminin.

En était-il de même pour les hommes ? Il faut dire d'abord que les vicaires apostoliques, en grande partie religieux, ne voyaient pas l'utilité de Frères religieux autres que ceux qui, dans toutes les congrégations cléricales, sont les auxiliaires des missionnaires. Et lorsque les Frères étrangers qu'ils avaient amenés avec eux n'étaient pas assez nombreux, ils formaient dans leur noviciat provincial les jeunes gens qui se sentaient appelés à cet office de dévouement, mais leur nombre était limité aux besoins de leur Mission. Le souci principal des évêques était le recrutement des vocations sacerdotales et, en même temps, celui de faciliter aux séminaristes leur accès aux congrégations religieuses cléricales.

D'ailleurs, les monastères de religieux à vie contemplative de Notre-Dame de Consolation et de Notre-Dame de Liesse, les seuls existant en Chine, avaient eux aussi donné la preuve que le monachisme plaisait aux Chinois, tant leur recrutement était abondant.

M. Lebbe entreprenait une très belle œuvre, et son entrain, son éloquence persuasive lui ont facilité sa tâche auprès des

âmes droites. Il n'y a pas de doute que, parmi ces jeunes gens et jeunes filles, il y eut de belles âmes qui trouvèrent dans ces deux sociétés la réalisation de leur idéal de perfection et de dévouement que leur piété simple leur avait inspiré. D'ailleurs, le fondateur, qui s'était fait Chinois, s'appliqua de tout son cœur à leur formation. Il cessa de porter sa longue pipe à la manière des lettrés chinois, et se mit à observer fidèlement la règle qu'il avait élaborée lui-même.

Il demanda à qui de droit la dispense de ses vœux perpétuels. Comme depuis de longues années il vivait absolument en dehors de tout contrôle de ses supérieurs, ceux-ci lui accordèrent volontiers, le 11 juillet 1934, la dispense sollicitée.

S'il s'en était tenu à son œuvre, M. Lebbe aurait pu faire un grand bien. Mais vint la guerre sino-japonaise. Alors il se mit dans la tête qu'il devait s'en mêler lui-même avec toute sa troupe et prendre une part active à la défense du pays... mieux, de son pays. Hélas ! On a peine à croire jusqu'où peut aller celui qui lâche la bride à son imagination : il croyait dur comme fer qu'il était de son devoir à lui prêtre de prendre la tête d'un mouvement patriotique, et cela, dès la première semaine du conflit. Le 18 juillet 1937, il réunit les Frères et leur dit qu'il n'y avait plus qu'à songer au pays. Tous ceux qui ne seront pas retenus au monastère par une tâche indispensable, l'accompagneront aux armées. Les novices iront au *Shan-Si*, à l'écart du front, continuer leur formation jusqu'à ce qu'ils soient prêts eux aussi à renforcer le corps des brancardiers. S'il s'était contenté de procurer ce beau service de brancardiers aux blessés de la guerre, on ne pourrait que le louer ; mais l'année suivante, étant au *Shan-Si*, il suscita parmi les chrétiens de la région un corps de francs-tireurs de plus de 500 combattants, accompagnés de Petits Frères dans chaque groupe, et attaquant les Japonais dans les passes abruptes des montagnes. Leur colonel était l'abbé Raymond de Jaegher, prêtre belge, membre de la Société des Missionnaires fondée par l'abbé Boland, pour travailler sous la direction des évêques chinois.

Loin de nous la pensée de raconter ces aventures. Il nous suffit de citer une seule page de la « *Vie du Père Lebbe* », écrite par M. le Chanoine Leclercq, prise au chapitre XI et dernier, intitulé « *Le grand brasier* », p. 305. On peut lire à la page 319 :

« *Le Père Lebbe fut plus d'une fois meurtri par l'attitude de beaucoup de missionnaires et même d'évêques.*

« *Alors qu'il s'appliquait à montrer par tous les moyens que le catholicisme était le plus sûr rempart de la patrie, qu'il prescrivait aux siens de soutenir le moral des soldats, de former le peuple au sain patriotisme, de consoler les réfugiés, un grand nombre de missionnaires ou même d'évêques songeaient avant tout à ne pas se compromettre.*

« *En somme, que la Chine fût gouvernée par les Chinois ou par les Japonais leur était indifférent. Cette guerre n'était pas*

leur guerre ; ils étaient venus en Chine prêcher l'Évangile, non pour faire de la politique ».

Avez-vous bien lu, cher lecteur?... Ces naïfs missionnaires et évêques *qui étaient venus en Chine pour prêcher l'Évangile, non pour faire de la politique* ; tandis que le Père Lebbe, lui, *était venu faire de la politique* il n'a guère fait que cela, à l'encontre de tous les Papes, qui ont toujours défendu rigoureusement aux missionnaires de tous les pays de se mêler de politique, mais leur ont enjoint de prêcher uniquement l'Évangile.

On lit plus bas à la même page : « *Le Père Lebbe écrivit au Délégué apostolique, répétant ce qu'il écrivait déjà vingt ans auparavant à Mgr Reynaud. Mais le Délégué, lui aussi, tenait à ménager l'avenir... Il se borna à recommander de prier pour le salut de la Chine et de travailler tous ensemble à soulager les infortunes...*

« *C'est toujours la même question. L'indignation du Père Lebbe reste aussi fraîche que dans sa jeunesse* ». L'indignation de M. Lebbe, devant la conduite de l'envoyé direct du Pape Pie XI ! L'auteur de l'apologie semble se pâmer d'aise devant ce génial missionnaire, qui y voit plus clair dans l'évangélisation que le Pape et tous ses délégués.

Mgr Zanin, en effet, dès le début de la guerre, avait mis en garde tous les missionnaires de Chine de ne prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre, de ne pencher ni à droite ni à gauche. Evidemment, M. Lebbe n'en a rien fait. Il était bien au-dessus de ces peureuses initiatives.

Nous n'avons cité qu'une page sur les 347 que contient le volume ; elle suffit, nous semble-t-il, pour montrer que la grande majorité des missionnaires de Chine n'avaient pas tort de réproucher les agissements de ce prêtre, qui a dénigré autant qu'il l'a pu la grande œuvre des missionnaires qui l'ont précédé en Chine ou qui ont été ses contemporains.

Cependant M. Lebbe a beaucoup souffert dans ses dernières années. Une fois, douze de ses Frères furent arrêtés, torturés et mis à mort (nous ne saurions dire si les auteurs de ce massacre étaient des Japonais ou des guérillas rouges). Lui-même fut si malmené que sa santé en fut fortement ébranlée. Grâce à Mgr Yu-Pin, vicaire apostolique de Nankin, et au président Kiang-Kial-Che, il fut transporté par avion à *Tchong-King*, résidence du Gouvernement pendant la guerre. M. Lebbe y mourut le 24 juin 1940, après avoir reçu les derniers sacrements, écrivent des témoins de son décès, très peu nombreux d'ailleurs.

Ici surgit un doute important. Quelques mois après la mort de M. Lebbe, un bruit se répandit qu'il se serait rétracté avant de mourir, qu'il aurait déclaré qu'il avait fait erreur, qu'il s'était trompé... S'il était avéré qu'il eût avoué ses fautes en public — si restreint que fût le nombre des témoins — alors tout s'arrangerait au mieux. « *Errare humanum est* ». Toute la question est là : a-t-il avoué son erreur ? Oui ou non ? Mgr Zanin l'a

affirmé par exemple à Mgr Deymier, archevêque d'Hangtchéou. D'autres témoignages vont aussi dans ce sens et justifient deux conclusions d'importance :

1° Nette réprobation de certaines méthodes et attitudes outrancières de M. Lebbe.

2° Réprobation du mythe qu'on a essayé de créer : *Lebbe le missionnaire modèle*.



CHAPITRE XXVIII

TOUTE LA CHINE TOMBE SOUS LE JOUG COMMUNISTE

Les prodromes. — Les débuts du communisme en Chine. — L'installation. — La Triple Autonomie. — L'attitude des catholiques. — Résultats de la propagande communiste. — L'expulsion de Mgr de Vienne. — Expulsion de Mgr Riberi, Internonce apostolique. — Evolution de la tactique communiste. — La Légion de Marie. — La rééducation des récalcitrants. — Arrestation de M. Tichit avec quatre prêtres indigènes. — Délivrance de M. Tichit. — Internement de M. Huysmans. — Les autres compagnons d'infortune de M. Tichit. — Les internements et expulsions dans la Province du Sud : de Mgr Deymier ; de Mgr Defebvre ; de M. Joseph Deymier, Visiteur du Sud et de Mgr Jean O'Shea, évêque de Kan-Tcheou.

PRODROMES.

Nous avons vu plus haut que l'agression japonaise avait commencé le 7 août 1937, par l'incident de *Lou-Kou-Tsiao*, près de Péking, et comment les envahisseurs, pourvus de matériel motorisé, emportèrent de faciles succès sur les soldats du président Kiang-Kiai-Che, peu armés et mal aguerris.

Les armées japonaises occupèrent d'abord les grands ports de mer de Tientsin et de Shang-Hai, le grand port intérieur de *Han-Keou*, sur le Yang-Tsé, au cœur de la Chine, puis les villes commerciales situées sur les voies ferrées. Mais elles ne se répandirent guère dans l'intérieur des terres, car les armées chinoises, peu soucieuses de lutter face à face contre un ennemi plus fort qu'elles, bien que très inférieur en nombre, préféraient se disperser dans les campagnes et multiplier leurs offensives de guérillas.

LES DÉBUTS DU COMMUNISME EN CHINE.

Le mouvement communiste, qui avait surgi de Canton, à l'instigation de deux habiles envoyés de Moscou, Borodin et Galen, s'implanta d'abord au *Fou-Kien*, puis vint s'établir au *Kiang-Si*, dans les années 1926-1930 (voir plus haut) assez solidement.

Le général Tchou-Tei, qui avait fait ses études militaires en Allemagne, le chef de ces Rouges, y appliqua le système sovié-

tique : partage des terres, confiscations, etc. Il recruta des adeptes parmi la jeunesse et en fit des soldats.

Kiang-Kiai-Che, voyant le danger imminent où se trouvait la Chine d'être contaminée par le communisme, refoula violemment les Rouges vers le Nord-Ouest, où ils se multiplièrent et se fortifièrent si bien qu'ils constituèrent une véritable armée.

Vint l'agression japonaise. Le président aux abois ne dédaigna pas de recourir à l'armée rouge pour l'aider à défendre le sol de la patrie. Les communistes acceptèrent de prendre part à la protection du territoire, à la condition de demeurer indépendants et entretenus par le Gouvernement. Kian-Kiai-Che, poussé par le besoin, leur accorda ce qu'ils désiraient.

Le chef politique des communistes était Mao-Tse-Tong qui, très jeune encore, avait participé à la retraite mémorable du Kiang-Si au Kan-Sou et s'était formé et mûri pendant cet exil de sept ou huit ans. Le chef militaire était Tchou-Tei.

Forts de la licence accordée par le président, les Rouges se faufilèrent dans les provinces occidentales et septentrionales de la République chinoise, par petits groupes, recrutant des jeunes gens et se posant devant les populations comme les véritables défenseurs de la patrie. En réalité, leurs soldats, quoique peu armés et à peu près dépourvus d'uniformes militaires, mais bien disciplinés, donnèrent du fil à retordre aux Japonais, par le moyen de leurs guérillas insaisissables. D'ailleurs, ne cachant pas leur jeu, ils disaient à qui voulait les entendre que leur ennemi n° 1 n'était autre que Kiang-Kiai-Che, l'impérialiste qu'ils voulaient abattre comme le plus grand obstacle à l'établissement du nouveau régime marxiste en Chine. Ils proclamaient aussi que les trois dixièmes de leurs efforts étaient tournés contre le président, les deux dixièmes contre le Japon et les cinq autres dixièmes étaient consacrés à la formation des cadres du parti.

Tout n'était pas fanfaronnade dans ces paroles. Jusqu'à la fin de la guerre mondiale, leur centre de formation était *Yen-Nan*, préfecture civile du Chen-Si. Ils avaient appelé de Moscou des maîtres-professeurs capables d'infuser dans l'esprit de leurs adeptes la sève la plus pure du marxisme-léniniste...

Yen-Nan était un vicariat apostolique depuis 1924. Dès l'arrivée des Rouges, les 17 missionnaires, y compris l'évêque, Mgr Ibanez, tous Franciscaïns espagnols, ont dû fuir, ne laissant derrière eux que quelques prêtres chinois. C'est dire que cette Mission, qui comptait environ 9 000 chrétiens, fut désorganisée et n'a jamais pu se rétablir.

Lors de la capitulation japonaise, en août 1945, les communistes, profitant de l'inertie du président, se chargèrent eux-même de désarmer les vaincus partout où ils étaient entrés en contact avec eux, et ainsi acquirent un important matériel de guerre.

Comprenant que la fin des hostilités avec les Japonais, loin d'avoir apporté la paix, avait au contraire considérablement

fortifié l'ennemi du dedans, Kiang-Kiai-Che résolut de l'attaquer directement. A la fin de l'automne 1945, ses troupes se mirent en marche et entrèrent en contact avec les rebelles.

A ce moment, le président des Etats-Unis, M. Truman intervint. Il exhorta les deux adversaires à s'entendre avant d'en venir aux mains, et à se faire mutuellement des concessions s'il le fallait, plutôt que d'engager le pays parmi les horreurs de la guerre civile ; puis il leur proposa le général Marshall comme médiateur. Les deux partis l'acceptèrent et entrèrent en pourparlers à *Tchong-King*, dans le Sse-Tchoan, où avait siégé le Gouvernement chinois pendant toute la guerre japonaise. On délibéra durant de longs mois pour n'aboutir qu'à un « cessez-le-feu » qui, grâce à la mauvaise foi des communistes, ne fut pas observé.

L'échec de la médiation eut pour résultat la reprise des hostilités et ce fut à l'avantage des rebelles, car les troupes nationales combattaient sans entrain ; une bonne partie d'entre elles se refusaient à tuer leurs compatriotes. Bientôt, les communistes pénétrèrent dans la province du *Ho-Pei* (nous l'avons raconté en parlant de Shun-Teh), d'abord dans les gros villages, puis dans de petites villes.

La première ville importante qu'ils occupèrent fut *Che-Kia-Tchoang*, là où les missionnaires polonais s'étaient réfugiés après leur expulsion, dans les premiers jours de novembre 1947. Cette victoire des communistes causa en Chine septentrionale une véritable consternation. Tant qu'ils restaient dans les campagnes, on se berçait de l'illusion qu'ils n'oseraient pas s'emparer d'une grande agglomération d'habitants, ou d'une ville industrielle, n'étant pas capables d'en assurer l'administration. Personne ne se doutait que des équipes toutes préparées à *Yen-Nan*, selon les doctrines marxistes, suivaient de près les bataillons rouges et, aussitôt que ceux-ci avaient conquis une ville, ces hommes hardis s'adressaient aux autorités qui tenaient en main les leviers de commande, les sommaient de continuer à diriger leur secteur, en attendant de nouveaux ordres. Si ces autorités s'y refusaient, ou si elles avaient fui devant l'envahisseur comme il arrivait souvent, alors les équipes prenaient en main la direction et, en quelques jours, un calme relatif était établi. Ainsi en fut-il de *Che-Kia-Tchoang* ; ils en saisirent l'administration et l'ordre, troublé pendant quelques jours, fut vite restauré.

Après ce beau succès, les communistes se répandirent dans la Mandchourie et, dès février 1948, ils s'emparaient de *An-Shan* où les Japonais avaient créé de grandes usines métallurgiques, à 60 kilomètres au sud de *Moukden*, capitale de la Mandchourie. Le 2 novembre suivant, les Rouges entraient à *Moukden*, capturant 120 000 hommes des troupes nationales, qui leur abandonnaient armes et munitions, avec un nombre considérable de camions tout neufs, venant directement d'Amérique, sans compter des stocks énormes de ravitaillement. Ces conquêtes ne firent

que ranimer leur audace pour aller de l'avant. Deux grands centres se trouvaient devant eux : *Péking* et *Tientsin*.

Pendant les premiers jours de l'hiver 1948, les Rouges franchirent la Grande Muraille et s'étalèrent dans le nord et l'est du Ho-Pei, avançant leurs troupes jusqu'aux abords de Péking ; puis, se glissant le long de la côte, ils approchèrent de Tientsin. Jusque-là, ils avaient rencontré peu de résistance, car les nationaux se retiraient prudemment à mesure que l'ennemi approchait. Dès ce moment, les Rouges, par petits groupes, s'infiltraient de plus en plus nombreux parmi la population, surtout dans les villes de Péking et Tientsin. Presque chaque nuit, les voies ferrées de Péking à Tientsin et de cette ville à *Tang-Shan* étaient coupées. Les saboteurs ne visaient pas à faire de grands dégâts, mais seulement à causer des difficultés et à gêner le trafic. Leur intention n'était certes pas de détruire des lignes, qui devaient bientôt leur être très utiles. Cependant, à Tientsin, le gouverneur de la place paraissait bien décidé à défendre la ville.

L'attaque de Tientsin commença le 1^{er} janvier 1949, par un violent bombardement, non pas dirigé sur la cité, mais sur les troupes qui l'entouraient. La canonnade, assez espacée les premiers jours, se faisait plus intense à mesure que les assiégés se rapprochaient de la ville.

Le 14 janvier, le feu des batteries de 150 fut extrêmement violent. Le 15, le général communiste Lin-Piao envoya un ultimatum au gouverneur Tchen, lui intimant l'ordre de capituler sans conditions, sinon la cité serait immédiatement soumise à un bombardement intense. Le gouverneur se rendit, et les Rouges entrèrent triomphalement dans la ville de *Tientsin*.

La capitale fut prise deux semaines plus tard presque sans combattre, mais non sans parlementer. Sous la menace du bombardement de *Péking*, il fallut bien céder. A ce moment-là, le personnel du Séminaire régional de Chala était allé se réfugier à Péking et continuait ses cours dans des bâtiments des PP. de Scheut, tandis que les forces nationales occupaient toute la propriété de Chala et en avaient fait un camp retranché.

Le 26 janvier 1949, Péking ouvrait ses portes, et les communistes entraient en ville dans le plus grand calme.

Ces deux grands centres étant conquis, l'avance des Rouges fut plus rapide. En peu de mois, ils arrivèrent sur le Fleuve Bleu. Certes, il eût été facile aux troupes nationales, avec l'artillerie dont elles disposaient, de leur barrer le passage du Yang-Tsé ; mais soit par défaut de commandement, soit pour une autre raison, c'est un fait que les armées communistes traversèrent le grand fleuve où et quand elles le voulurent. Quelques jours après, elles entrèrent à *Nankin* qui, depuis la défaite des Japonais, était redevenu le siège du Gouvernement chinois. Celui-ci s'était prestement retiré à *Canton* sitôt que les communistes campèrent sur la rive gauche du Fleuve Bleu.

Mais prévoyant que cette ville tomberait elle aussi entre les mains des envahisseurs, le président s'enfuit par mer avec tous ses ministres à Formose, où il établit son gouvernement qui y est encore aujourd'hui (1963).

Bientôt vint le tour de Shang-Hai, mais la prise de cette ville immense et peuleuse exigea un peu plus de temps. Ils s'en emparèrent le 25 mai 1949.

L'INSTALLATION.

Entrer dans les villes drapeaux déployés, quand on n'y rencontre presque pas d'opposition, n'est pas chose difficile. Se poser en « sauveurs », désigner leur arrivée et leur occupation du pays du nom de « libération » n'exige pas non plus de gros efforts. Mais prendre en main toutes les administrations publiques et officielles est une œuvre beaucoup plus ardue. Or, telle était la tâche qui incombait aux nouveaux occupants, dès le premier jour de la *libération* de chaque ville.

C'est pourquoi l'on ne doit pas s'étonner si les premiers temps de la « libération » furent une époque de tranquillité pour la population et pour les Missions. Pendant environ dix-huit mois, les catholiques continuèrent à fréquenter les églises en toute liberté. La police avait ordre de surveiller les chrétiens et envoyait parfois des agents dans les églises, surtout pour écouter le sermon, mais il n'en résultait rien de fâcheux ; il est vrai que les prêtres avaient reçu de leur évêque la consigne sévère de ne jamais parler de politique en chaire, mais de ne prêcher que la doctrine catholique.

Bien différente pourtant était la situation dans les campagnes. A quelque 20 kilomètres de Tientsin, tout exercice du culte était prohibé ; les chrétiens ne pouvaient plus se réunir pour prier ensemble ; les prêtres n'avaient plus le droit de célébrer la messe dans les églises, converties d'ailleurs en salles de réunions, destinées à l'éducation politique du peuple. Les chrétiens de Tientsin n'ignoraient pas ce que souffraient ceux du dehors et, par réaction, ils se montraient plus fervents que jamais. On remarquera en effet que la « Légion de Marie », fondée quelques mois avant l'arrivée des Rouges, faisait de rapides progrès. Plus de 40 centres (*praesidia*) furent établis dans la cité de Tientsin, et l'activité des légionnaires des deux sexes s'avérait réellement bienfaisante. Conversions de païens, retour aux pratiques chrétiennes de fidèles attiédés, mariages régularisés, tels étaient les fruits de leur zèle. Ne vit-on pas les policiers eux-mêmes maintenir l'ordre dans la magnifique cérémonie qui se célébra en juin 1950, à l'occasion du cinquantenaire de sacerdoce de Mgr de Vienne, évêque de Tientsin ! La Messe pontificale, célébrée en plein air dans la cour de la résidence de *Lao-Si-Kai* toute pavoisée, devant une assistance de plusieurs milliers de personnes, fut suivie par des chants et des compliments offerts à Monseigneur par les délégations de chacune

des œuvres du diocèse. Tout cela se passait sous les yeux de la police, sans la moindre protestation de sa part.

Les missionnaires du dehors présents à la fête, et sachant ce qui se passait dans les campagnes, ne revenaient pas de leur étonnement. On peut donc dire que, jusqu'à la fin de 1950, les chrétiens des grandes villes ne furent guère molestés en tant que chrétiens. Mais ne croyons pas que la tolérance qui leur était accordée était un effet de la bienveillance des communistes à l'égard de la religion catholique. Loin de là ! Déjà, dans les fréquentes réunions où prêtres chinois (non les étrangers au début) et chrétiens devaient assister, ils entendaient nombre de propos étranges et menaçants pour la liberté du culte chrétien. Si on ne les mettait pas encore à exécution, c'était parce que le plan d'attaque n'était pas encore élaboré, ou suffisamment mûri dans les hautes sphères.

Du reste, dès la fin de 1949, les autorités de Tientsin firent connaître à tous les ecclésiastiques non chinois qu'ils devaient se procurer un « permis de séjour ». Pour obtenir cette pièce ils durent répondre à une foule de questions plutôt insidieuses et, en le leur accordant, les agents leur firent comprendre qu'ils étaient des indésirables, à qui on permettait de demeurer dans la ville provisoirement, mais pas ailleurs, et de plus, que ce « permis » devra être renouvelé à une date ultérieure non encore fixée.

Nous arrivons ainsi au seuil de l'année 1951, année fatidique pour les Missions catholiques de Chine. Au cours de l'année 1950 un effort intense avait été fait pour infuser aux éducateurs de tous degrés un esprit nouveau, afin qu'ils puissent le communiquer à leurs élèves, petits et grands. Des cours d'une pédagogie spéciale leur furent donnés pendant les vacances scolaires d'été et d'hiver, pour étudier la pure doctrine communiste ; et l'on insistait sur la nécessité d'enseigner la science politique dans les classes, même les inférieures ; car cet enseignement devait tenir une place prépondérante dans les programmes scolaires à partir des écoles secondaires.

LA TRIPLE AUTONOMIE.

Dès janvier 1951, les journaux communistes — les seuls qui paraissent dans tout le pays — inaugurent une véritable campagne en vue d'éclairer l'opinion sur la grave question des religions.

Ils énoncèrent d'abord les conditions auxquelles devaient se conformer toutes les Eglises établies en Chine, si elles voulaient continuer d'exister. Ces conditions, considérées comme essentielles, se réduisaient à trois, ayant quelque analogie avec le « *Triple Démisme* » de Sun-Wen (Sun-Yat-Tsen). C'était la triple autonomie : économique, administrative et doctrinale, énoncée en termes concis que l'on pouvait interpréter de différentes façons. Voici le sens littéral des caractères chinois dont

se compose l'énoncé des trois principes : 1° *Tse-Yang* ; 2° *Tse-Tche* ; 3° *Tse-Tch'oan*.

Le caractère *Tse*, commun aux trois principes, est un pronom personnel réfléchi : se, soi-même, s'.

« *Yang* » = nourrir, entretenir. Première autonomie de l'Eglise, *Tse-Yang*. Elle doit vivre, s'entretenir elle-même, sans le concours des étrangers.

« *Tche* » = gouverner. Deuxième autonomie, *Tse-Tche*. Elle doit se gouverner elle-même, c'est-à-dire indépendamment de toute autre Eglise, surtout étrangère à la Chine (Rome).

« *Tch'oan* » = enseigner, répandre une doctrine. Troisième autonomie, *Tse-Tch'oan*. L'Eglise doit elle-même enseigner sans le concours de maîtres étrangers à la Chine, sa doctrine à elle, non celle d'une autre Eglise.

L'Autorité ecclésiastique, sous la direction de l'internonce Mgr Riberi, s'émut et considéra attentivement la question. Elle reconnut que ces trois principes pouvaient s'entendre de telle manière que leur application ne contreviendrait en rien, ni au droit naturel, ni au droit divin et ecclésiastique. Une déclaration fut signée par les évêques, en vue d'instruire les prêtres et les fidèles de la manière dont il fallait entendre les trois autonomies, et qui leur enjoignait de ne les accepter que dans ce sens-là. Voici le sens adopté par les évêques :

1° *Tse-Yang*, autonomie « *économique* ». — Les chrétiens doivent eux-mêmes subvenir aux frais du culte et à l'entretien de leur curé ; ils doivent aussi contribuer, selon leurs moyens, à l'établissement des œuvres jugées nécessaires par l'autorité ecclésiastique. Cependant, rien ne les empêche d'accepter les dons des particuliers, même s'ils sont étrangers.

2° *Tse-Tche*, autonomie « *administrative* ». — Il s'agit là de la collaboration que doivent prêter les fidèles à l'autorité ecclésiastique, dans la grande œuvre de la propagation de l'Évangile, directement ou indirectement, par leur zèle à aider les missionnaires dans toutes sortes de travaux, mais toujours sous la direction de leur évêque. C'est ce que l'on désigne par l'Action catholique.

3° *Tse-Tch'oan*, autonomie « *doctrinale* ». — La doctrine que l'Eglise enseigne n'est autre que la diffusion de la Parole de Dieu contenue dans les Saintes Ecritures et le Magistère ordinaire de l'Eglise.

Les chrétiens de Tientsin, y compris les prêtres indigènes, au nombre d'environ 10 000, signèrent cette déclaration et la présentèrent aux autorités civiles. Loin de l'accepter, les dirigeants leur signifièrent qu'ils ne retrouvaient pas les « trois autonomies » dans l'explication des évêques, et que les chrétiens n'auront rien fait tant qu'ils n'auront pas signé la déclaration du gouvernement. Or, cette déclaration donnait un sens littéral et absolu à chacune des trois autonomies, à savoir :

1° L'autonomie « économique » signifie une rupture totale avec les nations étrangères, dans le domaine financier ; suppression de toute aide pécuniaire, y compris les subsides de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance et de l'œuvre de Saint-Pierre Apôtre.

2° L'autonomie « administrative » consiste en ce que les Eglises chinoises doivent rejeter toute ingérence d'une autorité occidentale quelconque dans leurs affaires ; elles en décideront elles-mêmes sans autre dépendance que celle du Gouvernement chinois, leur législation et leur culte étant en tous points conformes aux besoins des chrétiens. C'était la rupture avec le Vatican.

3° L'autonomie « doctrinale » ne saurait se comprendre, si elle n'a pour base l'Évangile. Mais jusqu'à nos jours, la formation des prédicateurs est purement occidentale ; les ouvrages mis à la disposition des fidèles sont, pour la plupart, des traductions d'ouvrages européens ou américains. Il appartient aux prêtres et aux catholiques de Chine de fouiller les trésors de l'Évangile en se débarrassant des entraves de la théologie de l'Occident et de créer un système théologique appartenant en propre aux Chinois chrétiens.

Plusieurs mois durant, les journaux chinois parlaient tous les jours de l'Église catholique. Des colonnes entières étaient consacrées à cette question, sous des titres divers, qui tous employaient ces trois caractères : Tien-Tchou-Tang, Église catholique. Sans le savoir ces auteurs faisaient connaître l'existence de l'Église catholique jusque dans les régions les plus reculées, où jamais on n'avait entendu parler d'elle. Et pourtant, le nombre total des chrétiens n'arrivait pas encore à 4 millions. Sur les 500 millions de Chinois, la proportion des catholiques était encore bien au-dessous de un pour cent. Pourquoi donc se donner tant de peine ? Il faut répondre que souvent les statistiques sont trompeuses. L'influence, le prestige ne s'écrivent pas en chiffres. A la question : pourquoi faisait-on tant d'efforts pour obtenir l'adhésion d'une si infime minorité ? On doit répondre : « C'est que le catholicisme tenait déjà une grande place dans la société chinoise ; c'est que le Gouvernement communiste se serait estimé heureux s'il eût pu attirer dans son clan cette sorte d'élite dans la société. En fait, ces destructeurs de l'Église ont fait connaître à tous les Chinois l'existence et l'importance de l'Église catholique.

L'ATTITUDE DES CATHOLIQUES.

Revenons aux faits. Nous avons vu les chrétiens de Tientsin signer en vain une formule trop bénigne aux yeux des communistes. Comment s'y prendront ceux-ci pour faire adopter par les fidèles la formule officielle ? A Tientsin, un parti assez avancé s'était formé.

Quelques prêtres, déjà compromis par un passé rien moins qu'édifiant, s'étaient joints à des chrétiens, jadis influents à

cause de leur attache au parti « Kouo-Min-Tang (parti de Kiang-Kiai-Che) alors au pouvoir, mais qui, à présent, craignant d'être suspects aux communistes, éprouvaient le besoin de se montrer zélés en faveur du nouveau parti. Les uns et les autres, par leur faconde, leur audace et leur désir de popularité, traînaient après eux un bon nombre de chrétiens que l'on nommait « progressistes » à cause de leurs idées avancées. Or, ces personnages se donnèrent la tâche de faire signer la fameuse formule par la masse des chrétiens.

Que firent-ils ? Ils brouillèrent les cartes. Les prêtres s'adressant aux fidèles, leur déclaraient qu'eux-mêmes connaissaient fort bien le Droit canon et affirmaient que le fait de poser sa signature sous la formule officielle ne constituait pas un péché. Les autres, s'introduisant dans les familles, ne craignaient pas de leur annoncer que l'évêque avait reconnu la nécessité pour les chrétiens de signer, afin de ne pas perdre les emplois qu'ils peuvent avoir dans la fonction publique. Pour ceux-ci, il n'y avait donc pas à hésiter. Ils ajoutaient que les chrétiens qui ne signeraient pas seraient considérés comme des non-patriotes.

Les deux entités « patriotisme » et « religion », étant mêlés à plaisir, les pauvres chrétiens ne savaient plus au juste de quoi il s'agissait ; et comme ils avaient signé docilement une première fois la formule des évêques, de même, ils signèrent une seconde fois ce qu'on leur assurait être nécessaire. Le lendemain, leurs noms et prénoms figuraient dans le *Journal Officiel*, comme ayant accepté les « Trois Autonomies ».

RÉSULTATS DE LA PROPAGANDE DES ROUGES.

Comme on le voit, la campagne contre l'Eglise se faisait moins sur le plan religieux que sous le couvert du « patriotisme ». De plus, leur tactique était de faire marcher les chrétiens eux-mêmes, de se servir d'eux pour détruire la religion. Les catholiques chinois et même les prêtres, qui voulaient faire preuve de patriotisme, étaient mis en demeure d'accuser les missionnaires et les évêques étrangers. Dans les fréquentes réunions auxquelles ils devaient assister, on leur disait : « Ignorez-vous que nous sommes sous le gouvernement « du Peuple »... Or, vous êtes vous-même le peuple ; comment se fait-il que vous collaboriez avec vos ennemis les étrangers, alors que vous devriez les dénoncer, les accuser de saboter le mouvement du progrès, et exiger l'expulsion des plus coupables d'entre eux, comme sont les évêques, et notoirement l'internonce, qui est le premier des oppresseurs de la Chine ? ».

D'ailleurs, les calomnies répétées dans les journaux communistes, et jamais réfutées, finissaient par ébranler les esprits et convaincre plusieurs que les missionnaires européens ou américains étaient des agents de leurs propres nations, établis en Chine sous le couvert de la prédication évangélique. Ce préjugé existait déjà dans l'esprit de beaucoup de païens, mais la campagne maudite l'a singulièrement développé.

Cette xénophobie généralisée n'était pas sans influencer les catholiques et même quelques prêtres. Il y eut parmi eux des défaillances regrettables et des apostasies — peut-être plus matérielles que formelles, espérons-le. Il est certain que pour ceux qui n'ont pas vu de leurs yeux le communisme en Chine, il n'est pas facile de concevoir ces hésitations et ces compromis. C'est que catholiques et prêtres chinois se sentaient pris comme dans un étau, dont les mâchoires ne faisaient que se resserrer chaque jour davantage. Ils n'avaient aucun espoir de soulagement, ni de recours à une plus haute autorité. Ils étaient contraints d'assister deux ou trois fois par semaine, pendant des mois, à des réunions qui duraient trois à quatre heures, pendant lesquelles un porte-parole du parti chargé de leur endoctrinement leur débitait : raisonnements, promesses et menaces, à jet continu. Quand l'orateur était las de parler, il était relayé par un autre, tandis que les auditeurs ne jouissaient d'aucun répit. On a mis du papier devant eux ; ils doivent écrire leurs impressions sur ce qui a été dit et, tout ensemble leurs opinions et objections. A la fin de la séance, on collectionne tous ces papiers et, à la prochaine réunion, on en discutera, soit pour réfuter, soit pour approuver.

Si le résultat désiré n'est pas obtenu, la police enverra ses agents chez les particuliers, ils passeront de famille en famille, poseront les questions les plus inattendues, exigeront la signature de pièces dans lesquelles sont inscrits des délits que le signataire n'a jamais commis ; ou bien obligera de signer des pétitions ou des accusations contre certaines autorités. Il arrive que l'homme, excédé par ces longues séances, cède enfin et signe n'importe quoi...

Les dirigeants communistes, dans une habileté perfide, s'efforçaient de se couvrir eux-mêmes en rejetant sur les chrétiens ce qu'il y avait d'odieux dans les expulsions de missionnaires étrangers. Nous en avons un exemple frappant dans l'expulsion de Mgr de Vienne, évêque de Tientsin, et dans celle de l'inter-nonce Mgr Riberi, qui la suivit de près.

Nous avons vu qu'à Tientsin les chrétiens étaient fort remuants. Et cela datait des années qui suivirent la première guerre mondiale, époque où M. Lebbe avait causé grand trouble dans cette belle chrétienté. Heureusement que la sage administration de Mgr de Vienne vint pacifier les esprits et faire de ce vicariat, en l'espace de trente ans, un des plus florissants du Nord. Mais, à la faveur du communisme, l'esprit frondeur de jadis a surgi de nouveau.

L'EXPULSION DE MGR DE VIENNE.

Les catéchistes les plus influents de la ville, et, parmi eux, Ou-Ko-Tchai, ancien directeur du journal *I-che-pao*, qui allait devenir le trop fameux leader communiste de Tientsin, cédant plus ou moins volontiers à la pression des communistes, résolu-

rent en secret d'accuser leur évêque d'impérialisme ou de quelque chose d'approchant. Mais il leur fallait un chef d'accusation. Dans les premiers jours de mai 1951, les catéchistes allèrent en corps demander à leur évêque de leur faire voir les comptes temporels de l'année précédente. Monseigneur leur répondit qu'il n'avait aucun compte à leur montrer, car les chrétiens n'ont rien à voir dans la gestion des biens de la Mission. C'est au Pape que l'évêque doit en rendre compte, ou à son délégué, l'internonce de Nankin. Ils insistèrent, mais en vain.

Les jours suivants, ils vinrent en plus grand nombre et renouvelèrent leur pétition, en employant des termes de plus en plus arrogants.

L'évêque persista dans son refus. Une fois, vers minuit, ils allèrent frapper à sa porte, l'obligèrent à se lever et à comparaître devant eux ; alors ils sommèrent l'évêque de leur remettre les comptes de la Mission immédiatement, sinon ils allaient l'accuser d'avoir dilapidé les biens de l'Eglise. L'évêque ne céda pas.

Le lendemain, 16 mai, les chrétiens vinrent au nombre d'une quarantaine et déclarèrent à Monseigneur qu'il était devenu leur prisonnier et qu'eux-mêmes se constituaient ses gardiens à tour de rôle. Il lui intimèrent l'ordre de ne pas sortir de sa chambre et l'assurèrent qu'ils veilleraient eux-mêmes à ce qu'il ne reçût aucune visite, ni de l'extérieur, ni d'aucun de ceux qui habitaient la résidence épiscopale. Un seul domestique sera admis pour faire sa chambre et pour lui apporter ses repas ; chaque fois qu'il pénétrera dans la chambre de l'évêque, il sera accompagné de deux gardiens.

Une grande partie du rez-de-chaussée fut occupée par les chrétiens, et l'étage était habité par une vingtaine de prêtres, dont deux Européens, tous surveillés par les chrétiens. Ceux-ci permirent aux prêtres d'exercer leur ministère à la cathédrale et, à ceux qui étaient aumôniers, d'aller célébrer la messe dans les diverses communautés de la ville.

Les deux premiers jours de son internement, Mgr de Vienne ne célébra pas la messe, car il ne voulait solliciter aucune grâce de ses geôliers.

Ceux-ci, sentant peut-être ce qu'il y avait d'odieux pour l'évêque d'être privé de la messe, lui permirent de célébrer dans l'oratoire commun, qui était à quelques pas de sa chambre. Monseigneur y alla le lendemain, mais, comme il a la vue très basse, il ne s'aperçut qu'à la fin de la messe que ses deux servants étaient... des apostats (deux de ses geôliers). Il n'y retourna pas, et les autres jours il dit la messe seul, sans servant, dans un petit salon contigu à son bureau.

Au cours de son internement, qui dura douze jours, l'évêque fut conduit à la Police centrale à deux reprises pour y être interrogé. Celui qui écrit ces lignes ignore quelles furent les questions posées.

Le 26 mai 1951, des policiers vinrent avertir Mgr de Vienne que dans deux jours ils viendraient le prendre pour le conduire ailleurs et que, en conséquence, il pouvait préparer les effets qu'il désirerait emporter avec lui.

L'évêque prépara deux valises ; il pensait qu'on allait le mettre dans une vraie prison. Le 28 mai, vers midi, les valises furent emportées — sans doute pour en visiter le contenu — et, à 4 heures du soir, une auto, avec deux policiers, vint cueillir l'évêque et l'emmener au port, sans qu'il puisse faire ses adieux à personne. Les policiers l'invitèrent à monter à bord du « *Han-Yang* », cargo d'une compagnie anglaise en partance pour Hong-Kong. La police elle-même avait retenu la place et payé tous les frais.

Le lendemain 29 mai, quelques missionnaires ayant eu bruit de l'événement, se rendirent au quai et purent saluer le vénéré captif et échanger quelques paroles seulement, car ses deux gardiens ne le quittaient pas d'une semelle. A 9 heures, le bateau levait l'ancre...

Nous apprîmes dans la suite que les policiers traitèrent leur digne et patient prisonnier avec égards et ne lui laissèrent manquer de rien au cours des six jours de navigation. Débarqués sur terrain anglais, ils le laissèrent en liberté. Mgr de Vienne prit place à bord d'un avion et, peu après, il se trouvait à Rome.

Si tôt que l'auto de la police emmenant Mgr de Vienne eut quitté la résidence de *Lao-Si-Kai*, tous les chrétiens qui avaient fait la garde rentrèrent chez eux... sans bruit. Quelques jours après, on pouvait lire, dans le *Journal de Tientsin*, un article de Ou-Ko-Tchai, félicitant la police de Tientsin d'avoir expulsé l'évêque et, considérant cette mesure comme un premier pas dans la ligne du progrès, il déclarait qu'un second pas était à faire, plus important que le premier, à savoir, l'expulsion de l'Internonce.

EXPULSION DE MGR RIBERI, INTERNONCE APOSTOLIQUE.

A la fin de juin 1951, dans le même journal, on lisait quatre articles signés de quatre prêtres du diocèse, exposant de différentes façons la nécessité d'exiger le renvoi du plus grand ennemi du progrès de la Chine : l'Internonce, Mgr Riberi.

La plupart des prêtres indigènes du diocèse de Tientsin n'avaient pris aucune part à l'expulsion de leur évêque. Sans doute, ils auraient dû protester et ne pas demeurer passifs devant la conduite ignoble des meneurs. Ils n'ont pas osé le faire... Mais devant la nouvelle pression communiste, en vue de chasser l'Internonce hors de Chine, ils étaient angoissés. Ils se réunirent tous à la résidence épiscopale pour étudier la question : « Peut-on, en conscience, participer au renvoi de Mgr Riberi ? » Que se passa-t-il dans ce conciliabule ? Nous l'ignorons ; nous ne savons même pas s'il y eut parmi eux quelque tête qui dirigeât le débat.

Mais la suite des événements semble indiquer que la controverse n'eut pas de conclusion positive, et que chacun des membres de l'assemblée demeura libre de suivre sa propre opinion.

Mais c'est dans toute l'étendue de la Chine que la question fut posée, et bientôt les journaux locaux, bien stylés, rapportèrent des listes interminables de signataires, qui exigeaient du Gouvernement l'expulsion de l'internonce. Or, on apprit dans la suite que la plupart de ces signatures étaient fausses ; des noms de prêtres et de chrétiens qui avaient été mis au bas d'autres documents furent transposés sous la pétition d'expulsion. Ainsi, à Tientsin, les noms de ceux qui avaient signé la première formule présentée par les évêques, furent reportés sous la formule officielle. Le but était atteint. Le Gouvernement pouvait s'en laver les mains : c'était l'Eglise de Chine qui avait répudié son internonce apostolique, délégué direct du Pape !...

Au début de 1952, Mgr Riberi fut expulsé de Nankin, manu militari, et conduit à *Hong-Kong*, à l'encontre de tous droits et usages diplomatiques, et d'une façon aussi brutale que grotesque.

Mgr Riberi demeura d'abord à *Hong-Kong*, puis, en 1953, il alla établir sa résidence à *Tai-Pei*, capitale de l'île de Formose et centre du Gouvernement nationaliste chinois, auprès duquel l'internonce avait été accrédité en 1946.

Jusqu'ici nous avons parlé de ce qui s'est passé, pour ainsi dire, sous nos yeux, puisque nous avons quitté la Chine en juillet 1951. Il faudrait parler maintenant des infâmes mesures prises dans la suite par les communistes contre les orphelinats tenus par les religieuses, et contre la Légion de Marie. Ce sont des faits que les missionnaires rentrés en Europe ont raconté maintes fois. Mais notre intention, nous l'avons dit, était d'écrire l'histoire des Missions lazaristes en Chine jusqu'à la « *débâcle* », c'est-à-dire jusqu'à la destruction complète de ces Missions.

Or, pour les nôtres, nous y sommes arrivés. D'ailleurs, il est trop tôt d'écrire l'histoire du communisme en Chine, même au seul point de vue des Missions catholiques, puisque cette histoire se trame encore à l'heure présente (1962-1963). Nous dirons deux mots seulement sur l'évolution de la tactique communiste, puis sur la Légion de Marie.

EVOLUTION DE LA TACTIQUE COMMUNISTE.

L'application rigoureuse des « Trois Autonomies » a échoué, de l'aveu même des communistes. Alors ceux-ci se sont crus habiles en insistant davantage sur la notion « patriotisme » déjà amorcée, comme nous l'avons vu. Ils veulent maintenant établir des Eglises dites « patriotes », les seules viables en régime démocratique. Tout prêtre et tout chrétien qui ne fait pas partie d'une Eglise « patriote » est par le fait antipatriote. Ils disaient auparavant antirévolutionnaire.

LA LÉGION DE MARIE.

Quant à la Légion de Marie, on peut dire que la désignation de cette belle association et de toutes ses parties, en termes militaires, fut pour elle un véritable malheur. En effet : *Legio* = troupe, armée. *Praesidium* = poste, garnison, garde. *Centrum* = quartier général, ou bien centurie.

Tous ces termes latins n'auraient pas dû être traduits littéralement d'après leur sens en chinois. Mgr Riberi, internonce, qui avait été auditeur de la Délégation apostolique de *Liberia* (Afrique), où il s'était occupé de cette œuvre, s'était aperçu de ces malencontreuses appellations. A son arrivée en Chine, il essaya de les changer par d'autres, qui n'avaient aucune résonance militaire ; mais il était trop tard : l'association, bien que récente, était déjà si répandue en Chine qu'elle ne pouvait plus accepter ces changements.

Or, les Rouges voulurent voir, ou plutôt feignirent de voir dans ces dénominations militaires la preuve évidente que les légionnaires faisaient partie d'un vaste complot contre le Gouvernement populaire. Pour eux, évidemment, ce n'était qu'un prétexte, car dans leurs enquêtes sur les activités de la Légion de Marie, ils ne purent jamais trouver la moindre trace de complot. Mais ces signes extérieurs et purement verbaux leur suffirent pour écraser cette œuvre d'une manière féroce.

LA RÉÉDUCATION DES RÉCALCITRANTS.

Une autre de leurs odieuses manœuvres est celle qu'ils masquent sous le nom de « rééducation » des criminels qui remplissent les prisons. C'est tout simplement la mise aux « travaux forcés » de tous ceux qu'ils ont emprisonnés comme contre-révolutionnaires et qui résistent plus ou moins à l'endoctrinement qui leur est imposé. Tous ceux qui sont capables de fournir quelque travail corporel couvrent des chantiers immenses et travaillent comme des esclaves. Il y en a des centaines de mille, parmi lesquels des chrétiens et des prêtres. Ce sont les journaux communistes qui publient ces choses à la gloire du régime, comme d'une œuvre de haute humanité, qui s'efforce de remonter le moral de ces dévoyés par le travail et d'en faire avec le temps de bons citoyens. Tandis qu'en réalité, l'Etat a trouvé là un moyen ingénieux de se procurer une main-d'œuvre à bon marché.

Nous avons narré l'expulsion d'un évêque, qui n'avait pas été officiellement incarcéré, ni jamais jugé.

Maintenant nous relatons l'expulsion d'un autre confrère, qui a été bel et bien emprisonné pendant presque trois années et qui finalement a été jugé digne d'être chassé de Chine, avec défense absolue d'y revenir jamais. Nous nous en tiendrons à ces deux spécimens de condamnations et ne ferons que citer les cas, sans en faire la description détaillée.

ARRESTATION DE M. TICHIT
AVEC QUATRE PRÊTRES INDIGÈNES.

En juin 1951, M. Hippolyte Tichit, visiteur de la Province du Nord depuis mars 1947, faisait savoir aux professeurs non chinois du Séminaire régional de Chala et à deux autres confrères européens de Tientsin, qu'ils avaient à préparer leur départ de Chine, en ajoutant que lui-même prenait ses dispositions pour obtenir son « *exeat* », afin de partir également. Ces confrères avertis se procurèrent l'autorisation de sortie non sans difficultés et délais répétés, et s'embarquèrent à Tientsin pour rejoindre Hong-Kong, où ils arrivèrent en août et septembre 1951. De là, ils gagnèrent l'Europe, qui par mer, qui par air. Le 25 juillet 1951, vers 4 heures du soir, des policiers en armes, casque et uniforme, se présentèrent au Pétang, firent appeler M. Tichit et de suite le conduisirent dans une chambre séparée, pour lui présenter leur mandat d'amener. Immédiatement on lui mit les menottes et on le fit monter sur une camionnette, où se trouvaient déjà quelques prêtres chinois, puis la voiture se dirigea sur une prison commune. Arrivés là, des policiers conduisent M. Tichit au tribunal pour y être interrogé sur son identité ; puis, il fut introduit dans une cellule dans laquelle se trouvaient une dizaine de prisonniers. On lui fit subir de fréquents et très longs interrogatoires. Comme ses réponses étaient le plus souvent négatives, il fut traité très durement. Ses codétenus avaient reçu ordre de ne pas ménager leur nouveau compagnon.

Une fois, le gardien de cellule ayant menacé de le frapper, le prisonnier répondit que s'il en venait aux mains, lui se défendrait. C'est ce qui arriva, mais alors toute la chambrée se leva contre M. Tichit et le frappa si fort qu'il tomba à terre sans connaissance. Quand il revint à lui, il s'aperçut qu'il avait menottes aux mains et fers aux pieds.

Après cet incident impressionnant, on l'obligea à se tenir debout, face au mur, pendant le jour, et la nuit on le conduisait devant le juge pour répondre à ses questions. Au bout du douzième jour, son esprit commença à battre la campagne. Sur l'intervention du docteur de la prison, on lui enleva chaînes et menottes, car ses jambes étaient à ce point enflées que l'on avait décidé de les lui amputer. Cependant un écoulement se produisit, qui diminua la tension et rendit la douleur supportable. A partir de ce moment, c'est-à-dire après un mois d'internement, on mit le captif au sommeil, tout en maintenant les interrogatoires de nuit, et on pansa ses plaies chaque jour.

Le juge le contraignit à raconter sa vie depuis l'enfance ; ce qu'il fit jusqu'à trois fois. Puis en novembre, on lui fit subir la fameuse endoctrination. Mais M. Tichit était un élève récalcitrant, très peu docile. Ses professeurs, perdant sans doute tout espoir de le convertir à leurs idées, le laissèrent un peu tranquille. Ainsi se passèrent près de trois ans.

DÉLIVRANCE DE M. TICHIT.

La libération vint pour M. Tichit, comme une surprise. Elle fut un des résultats de la Conférence de Genève. Le 17 janvier 1954, un gardien de la prison entra dans la cellule vers 2 heures après midi, et lui dit : « Sortons dans la cour... nous allons vous délivrer. Que pensez-vous de cette largesse du Gouvernement ? » — « C'est à cause sans doute des santés qui déclinent à force de vivre entre quatre murs ». — « Non, c'est pour montrer aux impérialistes que nous soignons mieux les prisonniers qu'eux ». Trois longs mois se passèrent encore.

Enfin, le 12 avril, un gardien lui apporta tous ses objets et lui dit de le suivre. Ils allèrent alors entendre la déclaration de la sentence judiciaire : « Expulsion pour toujours du territoire chinois ! ».

Après cela, en compagnie de M. Vetel, un Français interné en 1951, M. Tichit fut conduit à Tientsin et interné. Le 23 avril, il prenait le bateau et le 29 il débarquait à Hong-Kong... libre mais malade. Quatre mois de soins à l'Hôpital Saint-Paul furent nécessaires avant qu'il pût prendre le paquebot, qui devait le ramener en France dans les premiers jours de septembre 1954.

INTERNEMENT DE M. JACQUES HUYSMANS.

M. Huysmans, confrère hollandais, était l'assistant de M. Tichit, visiteur. Au moment de l'arrestation de M. Tichit, il était en visite en ville. Lorsque M. Huysmans rentra, quelques heures après, au Pétang, un policier qui en gardait l'entrée lui barra le chemin et lui demanda son nom. « Nous vous cherchons depuis trois heures, dit-il, venez, je vous accompagne dans votre chambre ». Sitôt tous deux entrés, le policier demanda à M. Huysmans les clés de la chambre de M. Tichit. « Je ne les ai pas, répondit M. Huysmans, probablement M. Tichit les a emportées avec lui ». Un autre policier fut aussitôt envoyé à la prison pour en rapporter les clés de M. Tichit. En possession de celles-ci, les policiers se mirent à fouiller meubles et tiroirs de M. Tichit sous les yeux de M. Huysmans, en posant mille questions à celui-ci ; ensuite vint le tour de la chambre de l'assistant qui fut visitée très minutieusement ; enfin presque toutes les chambres du Pétang furent ainsi fouillées de fond en comble, pendant plusieurs jours.

Le 29 juillet, M. Huysmans fut emmené en prison lui aussi. Il changea dix fois de cellule et dans ses allées et venues, il rencontra plusieurs captifs qu'il connaissait, mais il ne put jamais leur parler. Une fois il aperçut M. Tichit et ne put lui adresser un seul mot. Interrogatoires et endoctrinement lui furent imposées, pendant près de trois ans.

Au printemps de 1954, la Conférence de Genève se réunissait. De même que la France et l'Amérique avaient demandé la libération des missionnaires incarcérés, ainsi la Hollande demanda également l'élargissement de ses missionnaires. Le 24 mai, on

annonça à M. Huysmans sa prochaine délivrance. Comme M. Tichit, il fut reconduit jusqu'à *Hong-Kong* où il arriva le 4 juin 1954. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il aperçut au débarcadère M. Tichit, qu'il croyait encore dans sa prison de Péking ! En fin de juillet, tous les deux montèrent à bord du « *Cambodge* » et arrivèrent à Marseille le 1^{er} septembre 1954. Le 6 suivant, les deux voyageurs étaient reçus à la gare de Lyon, par une douzaine de missionnaires récemment rentrés de Chine.

LES AUTRES COMPAGNONS D'INFORTUNE DE M. TICHIT.

Que devinrent les quatre prêtres chinois qui, le 25 juillet 1951, en compagnie de M. le Visiteur Tichit, quittaient le Pétang en auto et escortés de nombreux policiers se rendaient à la prison qui leur était destinée ? C'étaient M. Soun Pierre, directeur du petit séminaire transformé en école *King-Sin* ; M. Tchang Paul, curé de la cathédrale depuis 1937, tous deux Lazaristes ; puis MM. Tsi Ignace et Pien Thomas, deux prêtres séculiers, vicaires de M. Tchang.

M. Soun ne vécut pas longtemps dans sa prison. On a peu de détails sur sa fin. Ses chaînes, dit-on, avaient été tellement serrées que les plaies, qui en furent la conséquence, amenèrent la gangrène. Il serait mort le 16 septembre suivant.

M. Tchang Paul, étant Chinois, ne put bénéficier de la libération obtenue grâce à la Conférence de Genève. Nous ne savons absolument rien de son internement. Le fait est que, en juin 1954, le Pétang fut averti que le captif était mourant. Aussitôt des confrères chinois s'empressèrent d'aller à la prison et de ramener M. Tchang au Pétang. Trois heures après son retour, M. Tchang s'éteignait.

Quant aux deux autres prêtres séculiers, MM. Tsi Ignace et Pien Thomas, internés en même temps que les précédents, nous n'avons jamais eu aucun renseignement. Ils sont sans doute encore dans les fers aujourd'hui, à moins qu'ils ne soient morts...

LES INTERNEMENTS DANS LA PROVINCE DU SUD.

MGR GEORGES DEYMIER.

Dans la province civile du Tche-Kiang, la plupart des églises furent transformées en salles de conférences pour l'endoctrinement. Dans les grandes villes, les églises étaient laissées à la disposition des chrétiens jusqu'à midi ; le reste de la journée elles redevenaient salles de réunions.

Très tôt, on mit en cause l'archevêque, et on excitait les chrétiens à formuler des accusations contre lui. Dès l'application des Trois Autonomies, Mgr Deymier s'y opposa formellement et donna des ordres à ses prêtres, dont le principal était que « Ni les fidèles, ni les prêtres n'ont le pouvoir de réformer l'Eglise. Cela revient à l'Eglise elle-même ». De même, en 1952, il prit ouvertement la défense de l'internonce lorsqu'il fut ques-

tion de son expulsion. Cette attitude valut à Mgr Deymier de cruelles avanies. Cependant, il ne fut jamais incarcéré, mais gardé à vue dans sa résidence. En ces jours-là, Mgr Deymier, accablé d'ennuis, tomba malade. On le laissa se reposer quelques jours ; un agent alla même plusieurs fois s'informer de sa santé. A la fin de mars, on reprit les interrogatoires. Enfin, le 29 mai 1952, à 8 heures du matin, l'archevêque fut conduit à la police centrale. Après les questions ordinaires d'identité et quelques injures proférées à son adresse, toute la salle se leva et le président lut la sentence de bannissement perpétuel, dont voici quelques passages : « Il est avéré que le Français Georges Deymier a été désigné par le Vatican archevêque de Hang-Tcheou... Il s'est mis en liaison avec les chefs militaires féodaux, les brigands japonais, il s'est lié avec les impérialistes américains, avec le bandit Kiang-Kiai-Che... Après la libération, cet étranger s'est opposé au Gouvernement de la République chinoise... Suivant les instructions de l'impérialiste Riberi, il a secrètement érigé la société réactionnaire de la Légion de Marie... Il a, par de fausses rumeurs, calomnié, saboté les ordres du Gouvernement... Dans l'église il a publié des mandements réactionnaires... Il a excité les catholiques à s'opposer au Gouvernement populaire. De ces crimes, nous en avons la preuve certaine. Aussi, le peuple de cette ville et les catholiques patriotes ont instamment prié le Gouvernement d'expulser cet étranger de notre pays...

« C'est pourquoi notre Comité, pour la sûreté de l'Etat et le bien du peuple, a prononcé contre Deymier la sentence de bannissement perpétuel, et a confié à la police municipale l'exécution immédiate de cette sentence ».

Signatures du président et du vice-président.

Aussitôt, sous la mitraille des photographes, trois soldats entraînèrent Mgr Deymier. Ils le firent asseoir au milieu d'eux sur un camion découvert, où se trouvaient déjà trois autres policiers. Il arriva ainsi à la résidence, où l'on procéda à la visite de ses bagages. Tous les livres, les registres, les photos ayant trait à la Chine furent retenus.

Le voyage, par la voie ferrée à Canton, prit deux jours et une nuit. Il arriva à Hong-Kong le dimanche de la Pentecôte, en juin 1952 (1).

INTERNEMENT DE MGR ANDRÉ DEFEBVRE.

Mgr Defebvre fut saisi à sa résidence de Ning-Po, le 16 juin 1953, et fut incarcéré dans une prison de la ville pendant trois mois. Le 11 septembre suivant, il fut transféré dans une prison de Shang-Hai. Expulsé de Chine le 19 avril 1954 — probablement grâce à la Conférence de Genève — il se rendit à Canton et

(1) Mgr Deymier décéda le 2 avril 1956, au Bouscat, près de Bordeaux.

arriva à Hong-Kong le 22 avril. Enfin, le 15 mai, il prit la mer en compagnie de quelques missionnaires expulsés comme lui et débarqua à Marseille le 10 juin 1954.

Mgr Defebvre n'a pas été maltraité comme les précédents. Il a souffert du régime de la prison, des privations alimentaires, de l'isolement et surtout de l'absence de nouvelles de ses missionnaires et de l'incertitude de l'avenir. Mais au cours de ses interrogatoires, il n'a pas été injurié ni torturé.

Il en fut de même de M. Deymier et de ses compagnons. M. Joseph Deymier, frère de l'archevêque de Hang-Tcheou et visiteur de la Province du Sud, fut incarcéré à Shang-Hai le 16 juin 1963, dans la prison de l'ancienne rue Massenet. Avec M. Deymier, furent internés M. Prost, procureur de Shang-Hai ; M. Lassus, sous-procureur, et M. Corcuff, missionnaire de Ning-Po. Comme toujours, ces prisonniers étaient dans des cellules différentes.

Tous furent relâchés en même temps que Mgr Defebvre, et ils firent ensemble le voyage par train de Shang-Hai à Canton, et par mer, de Canton à Hong-Kong, sauf un hélas ! Ils apprirent en effet, à Hong-Kong, que M. Lassus était mort dans sa prison, vers le 6 janvier 1954. Ne le voyant pas paraître lors de leur sortie de prison, ils pensèrent qu'il n'avait pas encore bénéficié de sa libération. On ignore la cause de sa mort, mais il est fort probable que M. Lassus, de santé délicate, et n'ayant jamais été appliqué au dur travail des missions de l'extérieur, n'a pas pu supporter les privations de la détention chinoise.

Mgr Jean O'Shea, évêque de *Kan-Tcheou* (Kiang-Si) fut interné en automne 1953 à Kan-Tcheou même. Le régime de la prison ruina sa santé. Expulsé en mars 1954, il était à bout de force et dut se faire soigner à *Hong-Kong* pendant près de cinq mois, avant d'être capable d'entreprendre son voyage de retour en Amérique.

Mgr Gaétan Mignani, évêque de *Ki-Nan*, fut expulsé le 11 juin 1951.

Mgr Charles Quinn, évêque de *Yu-Kiang*, fut également expulsé en l'année 1951.

Mgr Joseph Tcheou, archevêque de *Nan-Tchan*, fut arrêté en 1951 et condamné à cinq ans d'emprisonnement. Ses juges le traitaient avec assez d'égards, car ils espéraient mettre Mgr Tcheou à la tête de tous les évêques de Chine. Quand ils lui soumièrent leur projet, l'archevêque s'inclina profondément devant eux en les remerciant du grand honneur qu'ils voulaient lui faire en le nommant Pape de toute la Chine. « Mais si je suis Pape, dit-il, je veux l'être de toute l'Eglise catholique, et non pas seulement de la Chine... ». Ayant purgé sa peine, il fut libéré en 1957. Rendu à son église, il reprit aussitôt ses activités apostoliques. Il punit de sanctions ecclésiastiques tous les prêtres de son diocèse qui avaient participé à l'érection d'Eglises « patriotes » et interdit aux chrétiens d'assister aux offices célébrés par des prêtres qui,

ostensiblement, adhèreraient au parti communiste. Mgr Tcheou fut aussitôt arrêté de nouveau et placé sous garde à sa résidence épiscopale, avec défense absolue de communiquer avec ses prêtres et chrétiens.

Mgr Joseph Hou, évêque de *Tai-Tcheou*, fut arrêté en 1955 et condamné à dix ans de prison. Depuis lors, nous n'avons reçu aucun renseignement sur ce vénéré captif, sauf celle de sa mort en prison, le 28 août 1962.

Nous sommes arrivés au moment critique où toutes les activités missionnaires en Chine vont cesser complètement. Nous devons donner ici l'état du personnel présent dans nos Missions immédiatement après la débâcle.

ETAT DU PERSONNEL DES MISSIONS LAZARISTES A LA FIN DE L'ANNÉE 1941

L'année 1941 est la dernière, dont les comptes généraux des Missions ont pu être publiés complètement. Les années qui suivirent cette date furent tellement troublées par la guerre sino-japonaise, qu'il était devenu impossible de recueillir les rapports annuels de certains vicariats. Des statistiques partielles ne peuvent servir à composer un tableau d'ensemble.

C'est pourquoi nous avons dû prendre comme base le dernier numéro paru de l'annuaire *Les Missions de Chine*, paru en 1942. Il se passa encore près de dix années avant l'emprise complète de la Chine par le communisme, pendant lesquelles les missionnaires travaillaient encore et produisaient des fruits ; il y aura donc dans notre tableau des chiffres plus ou moins inexacts, surtout ceux qui représentent le nombre des fidèles.

Nous présentons trois tableaux. Le *premier tableau* donne l'état du personnel de chaque vicariat lazariste, en indiquant pour chacun d'eux la province dont il fait partie. Il va sans dire que, dans ce premier tableau, ne figurent pas les vicariats ou préfectures qui ont été confiés soit au clergé séculier, soit à d'autres sociétés missionnaires. Néanmoins, puisque ces Missions ont été pour ainsi dire engendrées par les Lazaristes, nous en donnons l'état du personnel dans un *deuxième tableau* avec les mêmes détails que dans le premier tableau.

Le *troisième tableau* concerne toutes les Missions de la Chine.

REMARQUES SUR CES TROIS TABLEAUX.

1° Le nombre d'habitants n'est qu'approximatif. Il n'est que de lire les nombreux zéros qu'ils contiennent pour comprendre qu'ils ne sont pas exacts, ce sont des chiffres arrondis. Il n'y a jamais eu en Chine de recensement sérieusement fait. Le Gouvernement communiste tend actuellement à augmenter le nombre de la population chinoise : il parle de 600 millions, peut-être en y incluant le Thibet et toute la Mongolie intérieure et extérieure.

2° Le nombre des catholiques a certainement augmenté depuis 1941, comme nous l'avons dit. Cette année-là, les Lazaristes ont eu environ 5 000 baptêmes d'adultes et près de 12 000 baptêmes d'enfants de chrétiens. Les années suivantes en donnèrent moins. Bref, on n'est pas loin de la vérité si on ajoute au chiffre total des fidèles un nombre de l'ordre de 40 000.

3° Le nombre des prêtres étrangers est demeuré tel quel à peu près, tandis que celui des prêtres indigènes a augmenté d'au moins 40 jusqu'en 1950.

4° Dans le premier tableau, qui ne regarde que les Lazaristes, nous voyons que le nombre des prêtres étrangers est de 223. Or, à la fin de l'année 1954, tous ces missionnaires avaient quitté la Chine. Le nombre des prêtres indigènes est de 450, parmi lesquels étaient 120 Lazaristes. Il y avait aussi dans les deux provinces Nord et Sud 10 Frères coadjuteurs, qui ne sont pas mentionnés dans le tableau.

Au cours des dernières années (1953-1960) nous avons appris le décès d'une douzaine de nos confrères chinois, mais des 108 autres, nous ne savons rien de précis sur leur situation actuelle. Il est fort probable que plusieurs sont dans les fers ; quelques-uns peut-être ont adhéré au mouvement des « Eglises patriotiques ». Nous croyons cependant que, parmi les prêtres fidèles, il y en a qui, au milieu de mille difficultés et au péril de leur vie, exercent un ministère efficace auprès de leurs chrétiens. Mais nous préférerions la certitude à toutes ces conjectures.

Le rideau de bambou est tissé si hermétiquement que toute correspondance avec l'Occident est impossible. C'est l'une des plus grandes peines dont souffrent les anciens missionnaires de Chine que d'être laissés dans l'ignorance sur la situation véritable de l'Eglise catholique dans ce grand pays dont ils avaient fait leur pays d'adoption.

5° Dans le premier tableau, on lit : 108 Filles de la Charité étrangères et 209 indigènes. Il faut y ajouter celles de Shang-Hai, qui ne figurent pas dans ce tableau, parce que cette ville n'est pas dans nos vicariats ; mais les Filles de la Charité y avaient leur Maison centrale et des œuvres. Elles y étaient au nombre de 43 étrangères et de 51 Chinoises. Or, ces 151 Sœurs étrangères étaient toutes rentrées en Europe ou en Amérique fin 1954. Quant aux 260 Sœurs chinoises, elles sont restées, en bonne partie, dans les établissements qu'elles occupaient, mais elles n'en ont plus la direction. Quelques-unes, sans doute, sont rentrées dans leurs familles.

LES MISSIONS LAZARISTES EN CHINE
NORD ET SUD EN 1941

PREMIER TABLEAU :

★

PÉKING, PROVINCE DU NORD (PROVINCE CIVILE DU HO-PEI)

Population	4 000 000
Catholiques	245 000
Prêtres étrangers	31
— indigènes	111
Grands séminaristes	15
Petits —	63
Filles de la Charité étrangères	30
— — indigènes	60
Religieuses indigènes	118
Ecoles secondaires masculines	2 272
— — féminines	1 944
— primaires-supérieures masculines	496
— — — féminines	395

★

TCHENG-TING, PROVINCE DU NORD

Population	4 000 000
Catholiques	51 985
Prêtres étrangers	15
— indigènes	47
Grands séminaristes	15
Petits —	67
Filles de la Charité étrangères	6
— — indigènes	20
Religieuses indigènes	103
Ecoles primaires-supérieures masculines	672
— — — féminines	246

★

TIEN-TSIN, PROVINCE DU NORD

Population	2 500 000
Catholiques	55 647
Prêtres étrangers	23
— indigènes	34
Grands séminaristes	6
Petits —	42
Filles de la Charité étrangères	7
— — indigènes	18
Religieuses indigènes	35

Ecoles secondaires masculines	1 672
— — féminines	504
— primaires-supérieures masculines	458
— — — féminines	277

★

NAN-KOUO, PROVINCE DU NORD

Population	1 270 000
Catholiques	34 388
Prêtres étrangers	2
— indigènes	24
Grands séminaristes	5
Petits —	38
Ecoles primaires	387
— inférieures	535

★

SHUN-TEH, PROVINCE POLONAISE

Population	1 100 000
Catholiques	21 605
Prêtres étrangers	15
— indigènes	7
Grands séminaristes	2
Petits —	20
Filles de la Charité étrangères	8
— — indigènes	6
Religieuses indigènes	15
Ecoles secondaires masculines	75
— — féminines	12
— primaires	135
— supérieures	25

★

YONG-PING, PROVINCE HOLLANDAISE

Population	4 582 000
Catholiques	35 965
Prêtres étrangers	25
— indigènes	16
Grands séminaristes	10
Petits —	25
Filles de la Charité étrangères	6
— — indigènes	13
Religieuses indigènes	37
Ecoles secondaires féminines	295
— primaires	109
— supérieures	290

★

NING-PO, PROVINCE DU SUD (PROVINCE CIVILE : TCHE-KIANG)

Population	9 200 000
Catholiques	52 200

Prêtres étrangers	28
— indigènes	54
Grands séminaristes	23
Petits —	41
Filles de la Charité étrangères	16
— — indigènes	38
Religieuses indigènes	64
Ecoles primaires	577
— supérieures	77

★

HANG-TCHEOU, PROVINCE DU SUD

Population	6 600 000
Catholiques	35 050
Prêtres étrangers	11
— indigènes	45
Grands séminaristes	9
Petits —	31
Filles de la Charité étrangères	10
— — indigènes	28
Religieuses indigènes	55
Ecoles secondaires masculines	40
— — féminines	80
— primaires	717
— supérieures	276

★

TAI-TCHEOU, PROVINCE DU SUD

Population	2 000 000
Catholiques	7 874
Prêtres indigènes	18
Grands séminaristes	2
Petits —	6
Religieuses indigènes	11
Ecoles primaires	299
— supérieures	106

★

NAN-TCHANG, PROVINCE DU SUD (PROVINCE CIVILE : KIANG-SI)

Population	5 000 000
Catholiques	34 230
Prêtres étrangers	15
— indigènes	25
Grands séminaristes	10
Petits —	24
Filles de la Charité étrangères	12
— — indigènes	23
Religieuses indigènes	39
Ecoles secondaires masculines	9
— primaires	32
— supérieures	20

★

YU-KIANG, PROVINCE DES U.S.A. OCCIDENTALE

Population	4 400 000
Catholiques	26 826
Prêtres étrangers	24
— indigènes	32
Grands séminaristes	7
Petits —	36
Filles de la Charité étrangères	4
— — indigènes	2
Ecoles secondaires féminines	82
— primaires	187
— supérieures	245

★

KAN-TCHEOU, PROVINCE U.S.A. ORIENTALE

Population	3 000 000
Catholiques	17 863
Prêtres étrangers	22
— indigènes	15
Grands séminaristes	1
Petits —	5
Filles de la Charité étrangères	5
Religieuses indigènes	34
Ecoles primaires	124
— supérieures	10

★

KI-NAN, PROVINCE DE TURIN

Population	4 000 000
Catholiques	23 980
Prêtres étrangers	12
— indigènes	12
Grands séminaristes	2
Petits —	21
Filles de la Charité étrangères	4
— — indigènes	1
Religieuses indigènes	21
Ecoles primaires	53
— supérieures	100

★

TOTAL :

Population	51 652 000
Catholiques	643 406
Prêtres étrangers	223
— indigènes	450
Grands séminaristes	107
Petits —	419
Filles de la Charité étrangères	108
— — indigènes	209

Religieuses indigènes	532
Ecoles secondaires masculines	4 068
— — féminines	2 917
— primaires	3 859
— supérieures	2 067

DEUXIÈME TABLEAU :

VICARIATS CONFIES AU CLERGE SECULIER
OU A DES SOCIETES MISSIONNAIRES
ISSUES DES MISSIONS LAZARISTES

Personnel en 1941

PAO-TING (HOPEI), AU CLERGÉ SÉCULIER

Population	2 100 000
Catholiques	79 369
Prêtres étrangers	7
— indigènes	62
Grands séminaristes	27
Petits —	49
Religieuses indigènes	64
Ecoles primaires inférieures masculines	292
— — — féminines	331

★

SUAN-HOIA (HOPEI), AU CLERGÉ SÉCULIER

Population	1 700 000
Catholiques	36 027
Prêtres étrangers	2
— indigènes	43
Grands séminaristes	11
Petits —	71
Religieuses indigènes	34
Ecoles primaires inférieures masculines	335
— — — féminines	343

★

TCHAO-HSIEN (HOPEI), AU CLERGÉ SÉCULIER

Population	930 000
Catholiques	45 635
Prêtres indigènes	39
Grands séminaristes	13
Petits —	87
Religieuses indigènes	50

Ecoles primaires inférieures masculines	500
— — — féminines	60

★

YI-HSIEN, PRÉFECTURE APOSTOLIQUE (HOPEI),
AUX PP. STIGMATINS

Population	800 000
Catholiques	6 490
Prêtres étrangers	10
— indigènes	7
Grands séminaristes	8
Petits —	32
Religieuses indigènes	12
Ecoles primaires inférieures masculines	292
— — — féminines	185

★

LY-CHOEI (TCHE-KIANG), AUX PP. DE SCARBORO

Population	2 300 000
Catholiques	6 250
Prêtres étrangers	38
— indigènes	16
Grands séminaristes	5
Petits —	4
Ecoles primaires inférieures masculines	180
— — — féminines	254

★

NAN-TCHENG (KIANG-SI), AUX PP. DE SAINT-COLUMBAN

Population	480 000
Catholiques	9 093
Prêtres étrangers	25
— indigènes	3
Grands séminaristes	2
Petits —	17
Ecoles primaires inférieures masculines	44
— — — féminines	21

★

TOTAUX :

Population	8 310 000
Catholiques	182 864
Prêtres étrangers	82
— indigènes	160
Grands séminaristes	66
Petits —	260
Religieuses indigènes	160
Ecoles primaires inférieures masculines	1 643
— — — féminines	1 194

★

REMARQUES.

— Vicariat de Pao Ting : les 7 prêtres étrangers étaient les derniers Lazaristes restés là. En 1948, 3 étaient décédés ; les autres étaient transférés à Péking.

— Vicariat de Suan-Hoa : les 2 prêtres étrangers étaient deux Samistes belges, qui partirent en 1948.

— Les Pères Stigmatins, C.P.S. italiens, n'avaient que cette Mission en Chine.

— Ly-Choei était encore Préfecture apostolique ; celle-ci devint Vicariat en 1946. La Société de Scarboro a son siège au Canada S.F.M.

— Le Vicariat de Nan-Tcheng était confié à la Congrégation de Saint-Columban, S.S.C. irlandaise.

★

TROISIÈME TABLEAU :

STATISTIQUE DE TOUTES LES MISSIONS
DE CHINE EN 1941

Nombre approximatif des habitants	486 000 000
— des catholiques	3 313 400
— des catéchumènes	512 263
— des vicariats et préfectures apostoliques	138
— des églises proprement dites pouvant contenir 400 fidèles	2 485
— des chapelles et oratoires	13 429
PERSONNEL :	
Missions étrangères	3 112
Prêtres indigènes	2 186
Religieux laïcs étrangers	608
— indigènes	750
Religieuses étrangères	2 372
— indigènes	4 237
Grands séminaristes	1 066
Petits —	3 688
Ecoles secondaires et supérieures :	
Etudiants	14 094
Etudiantes	9 787
Ecoles primaires supérieures :	
Garçons	28 509
Filles	17 674

Ecoles primaires inférieures :	
Garçons	122 553
Filles	68 451
Ecole doctrine et rudiments : garçons et filles.	201 577

★

ŒUVRES DE BIENFAISANCE ET FRUITS

SPIRITUELS :

Nombre d'orphelins	3 171
— d'orphelines	27 514
Baptêmes d'adultes	82 338
— — in articulo mortis	81 019
— d'enfants de chrétiens	90 157
— — de païens in articulo mor- tis	273 970
Confirmations	104 920
Mariages	25 440

LA HIERARCHIE ECCLESIASTIQUE ETABLIE DANS LES MISSIONS DE CHINE EN 1946

★

Nous donnons ici le tableau général de toutes les Missions de la Chine au moment où fut promulgué le Décret romain du 11 avril 1946, établissant la Hiérarchie catholique en Chine.

Depuis déjà quelques décades, en vue d'une plus grande commodité d'administration, la Sacrée Congrégation de la Propagande avait décidé que chaque province civile serait dorénavant considérée comme Province, ou plutôt comme Région ecclésiastique : de sorte que les 5 anciennes Régions alors existantes seraient désormais au nombre de 20, qui est celui des Provinces civiles.

Dès 1924, comme nous l'avons dit plus haut, les circonscriptions ecclésiastiques ne furent plus désignées sous le nom de la Province civile auquel on accolait l'un ou l'autre des quatre points cardinaux, mais elles prirent le nom du lieu de résidence assigné au chef de Mission par la Propagande.

L'emprise communiste survenant peu après la promulgation dudit Décret et, comme un ouragan soufflé par l'Enfer, renversant toutes les institutions, l'Eglise n'eut pas le temps de faire aucun changement concernant les titulaires des nouveaux archidiocèses et diocèses, de sorte que furent maintenus avec le titre d'archevêques les vicaires apostoliques qui avaient leur résidence dans une ville capitale ou chef-lieu de Province civile et d'évêques

les vicaires apostoliques qui avaient la charge d'une circonscription détachée du Vicariat principal.

Quant aux Missions indépendantes et aux Préfectures apostoliques, elles ne furent aucunement touchées par le Décret de 1946 et demeurèrent hors de la Hiérarchie, c'est-à-dire qu'elles demeurèrent sous la juridiction immédiate du Saint-Siège et leur désignation resta inchangée.

Nul doute que si la paix se fût maintenue, elles auraient reçu un statut spécial.

Dans la liste des Régions ecclésiastiques devenues Provinces ecclésiastiques, nous avons suivi la numérotation fixée par la Sacrée Congrégation de la Propagande, tandis que pour les circonscriptions surgies au cours du temps dans chacune des Provinces, nous avons suivi l'ordre chronologique de la naissance de chacune des circonscriptions.

Abréviations désignant les Sociétés missionnaires responsables des diverses Missions :

C.M. : Congrégation de la Mission, ou Lazaristes.

S.J. : Compagnie de Jésus (Jésuites).

S.V.D. : Société du Verbe Divin (de (Steyl).

M.E.P. : Missions étrangères de Paris.

Cl. Séc. : Clergé indigène.

Les autres Sociétés seront désignées en clair.

V.A. : Vicariat apostolique ; P.A. : Préfecture apostolique ;

Miss. indép. : Mission indépendante (avant de devenir P.A.) ;

Arch. Dioc. : Archidiocèse ; Dioc. : Diocèse.

TABLEAU DES MISSIONS DE CHINE EN 1946

PREMIÈRE RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : MONGOLIE.

1. SI-WAN-TZE. — Détaché du Diocèse de PÉKING comme Vicariat apostolique de MONGOLIE, en 1840. Devient V.A. de MONGOLIE-CENTRALE en 1883. V.A. de SI-WAN-TZE en 1924. Devient Diocèse en 1946. (Société Missionnaire de Scheut, belge).
2. SOEI-YAN. — Détaché du V.A. de MONGOLIE comme V.A. de MONGOLIE-SUD-OUEST en 1883. V.A. de SOEI-YUAN en 1922. *Archidiocèse* en 1946. (PP. de Scheut).
3. NING-SIA. — Détaché du V.A. de MONGOLIE-OUEST en 1922 comme V.A. de NING-SIA en 1922. Devient Diocèse en 1946. (PP. de Scheut).
4. TSI-NING. — Détaché du V.A. de SI-WAN-TZE, comme V.A. de TSI-NING en 1929. Devient Diocèse de TSI-NING en 1946. (PP. de Scheut).
845 000 km² - 3 300 000 hab. - 146 359 cath. - 22 055 catéchum.



DEUXIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : MANDCHOURIE.

1. MOUKDEN. — Détaché du Diocèse de PÉKING comme V.A. de MANDCHOURIE en 1838. V.A. de MANDCHOURIE-SUD en 1898. V.A. de MOUKDEN en 1924. Devient *Archidiocèse* en 1946. (M.E.P.).
2. JE-HOL. — Détaché du V.A. de MONGOLIE comme V.A. de MONGOLIE-EST en 1883. V.A. de JE-HOL en 1924. Diocèse de JE-HOL en 1946. (PP. de Scheut).
3. KI-LIN. — Détaché du V.A. de MANDCHOURIE, comme V.A. de MANDCHOURIE-NORD, en 1898. V.A. de KI-LIN en 1924. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
4. KIA-MOU-TZE. — Détaché du V.A. de WON-SAN, comme Mission indépendante de I-LAN en 1928. Devient Miss. Indép. de KIA-MOU-TZE en 1934, puis Préfecture Ap. de KIA-MOU-TZE en 1940. Hors de la Hiérarchie. (Capucins Tyroliens).
5. TSI-TSI-KAR. — Détaché du V.A. de KI-LIN, comme Préf. Ap. de TSI-TSI-KAR en 1928. (Société Miss. de Bethléem).
6. YEN-KI. — Détaché du V.A. de WON-SAN, comme V.A. de YEN-KI en 1928. Devient Diocèse en 1946. (Bénédictins de Ste Odile).
7. SSE-PING-KAI. — Détaché du V.A. de MOUKDEN en 1929, comme V.A. de SSE-PING-KAI. Diocèse en 1946. (Soc. Miss. de Québec).
8. CHE-FENG. — Détaché du V.A. de JE-HOL, comme Préf. Ap. de CHE-FENG en 1932. (Clergé Indigène).
9. FOU-SHOUN. — Détaché du V.A. de MOUKDEN, comme Préf. Ap. de FOU-SHOUN en 1932. V.A. de FOU-SHOUN en 1940. (Soc. Miss. Maryknoll, Américains). Diocèse en 1946.

10. LIN-TONG. — Détaché du V.A. de SSE-PING-KAI comme P.A. de LIN-TONG en 1937. (Miss. Etr. de Québec, Canada).
1 304 292 km² - 32 869 054 hab. - 193 156 cath. - 20 205 catéch.



TROISIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : HO-PEI (JADIS TCHE-LY).

1. PEKING. — Archevêché de KAMBALIK 1307-1483. Evêché de PÉKING 1690-1856. V.A. du TCHE-LY-NORD en 1856. V.A. de PÉKING en 1924. *Archidiocèse* en 1946 (Cl. indigène).
2. TCHENG-TING-FOU. — Détaché du Dioc. de PÉKING, comme V.A. du TCHE-LY-OUEST en 1856. V.A. de TCHENG-TING en 1924. Diocèse en 1946. (C.M.).
3. SIEN-HSIEN. — Détaché du Dioc. de PÉKING, comme V.A. du TCHE-LY-SUD-EST en 1856. V.A. de SIEN-HSIEN en 1924. Dioc. en 1946. (S.J.).
4. YONG-PING-FOU. — Détaché du V.A. du TCHE-LY-NORD, comme V.A. du TCHE-LY-EST en 1899. V.A. de YONG-PING en 1924. Dioc. en 1946. (C.M. Hollandais).
5. PAO-TING-FOU. — Détaché du V.A. du TCHE-LY-NORD, comme V.A. du TCHE-LY-CENTRAL, en 1910 (C.M.). V.A. de PAO-TING en 1924 (C.M.). En 1930 (Cl. ind.). Dioc. en 1946 (Cl. indigène).
6. TIENTSIN. — Détaché du V.A. du TCHE-LY-NORD, comme V.A. du TCHE-LY-MARITIME en 1912. V.A. de TIENTSIN en 1924. Diocèse en 1946. (C.M.).
7. NAN-KOUO. — Détaché du V.A. de PAO-TING, comme P.A. de LY-HSIEN en 1946. V.A. de NAN-KOUO en 1929. Dioc. en 1946. (Clergé indigène).
8. SUAN-HOA-FOU. — Détaché du V.A. de PÉKING, comme V.A. de SUAN-HOA, en 1926. Diocèse en 1946. (Cl. ind.).
9. YI-HSIEN. — Détaché du V.A. de PAO-TING-FOU, comme Miss. Indép. en 1929. Devient P.A. de YI-HSIEN en 1936 (PP. Stigmatins italiens).
10. TCHAO-HSIEN. — Détaché du V.A. de TCHENG-TING, comme P.A. de TCHAO-HSIEN en 1929. Devient V.A. en 1932. Diocèse en 1946. (Clergé indigène).
11. YONG-NIEN. — Détaché du V.A. de SIEN-HSIEN, comme P.A. de YONG-NIEN en 1929. Devient V.A. en 1933. Dioc. en 1946. (Cl. ind.).
12. SHOUN-TEH. — Détaché du V.A. de TCHENG-TING, comme P.A. de SHOUN-TEH en 1933. Devient V.A. en 1944. Diocèse en 1946. (C.M. Polonais).
13. TA-MING. — Détaché du V.A. de SIEN-HSIEN, comme P.A. de TA-MING, en 1935. (S.J. Hongrois).
14. KING-HSIEN. — Détaché du V.A. de SIEN-HSIEN en 1939. P.A. de KING-HSIEN. Devient V.A. en 1945 et Dioc. en 1946. (S.J. Autrich.).
153 600 km² - 28 644 000 hab. - 785 823 cath. - 48 441 catéch.



QUATRIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : SHAN-TONG.

1. TSI-NAN-FOU. — Détaché du Diocèse de PÉKING, comme V.A. du SHAN-TONG, en 1939. V.A. du SHAN-TONG-NORD en 1882. V.A. du TSI-NAN en 1924. *Archidiocèse* en 1946. (Franciscains Allemands).

2. YEN-TCHOU-FOU. — Détaché du V.A. du SHAN-TONG, comme V.A. du SHAN-TONG-SUD, en 1885. V.A. de YEN-TCHEOU en 1924. Diocèse en 1946. (S.V.D. Allemands).
3. TCHE-FOU. — Détaché du V.A. du SHAN-TONG-NORD, comme V.A. du SHAN-TONG-EST, en 1894. V.A. de CHE-FOU en 1924. Diocèse en 1926. (Franciscains Français).
4. TSING-TAO. — Détaché du V.A. de YEN-TCHEOU, comme P.A. de TSING-TAO, en 1925. V.A. en 1928. Diocèse en 1946. (S.V.D. Allemands).
5. CHEOU-TSOUN. — Détaché du V.A. de TSIN-NAN, comme Miss. Indép. de TCHANG-TIEN en 1929. P.A. en 1932. V.A. de CHEOU-TSOUN en 1937. Diocèse en 1946. (Franciscains Américains).
6. WOEI-HAI-WOEI. — Détaché du V.A. de TCHE-FOU, comme Miss. Ind., en 1931. P.A. en 1938. (Franciscains Français).
7. I-TOU-HSIEN. — Détaché du V.A. de TCHE-FOU, comme Miss. Ind., en 1931. (Franciscains Français).
8. LIN-TSING. — Détaché du V.A. de TSI-NAN, comme P.A. de LIN-TSING, en 1931. (Clergé Séculier).
9. YANG-KOU. — Détaché du V.A. de YEN-TCHEOU, comme P.A., en 1933. V.A. de YANG-KOU en 1939. Diocèse en 1946. (Clergé indig.).
10. TSAO-TCHEOU-FOU. — Détaché du V.A. de YEN-TCHEOU, comme V.A. de TSAO-TSCHEOU en 1934. Diocèse en 1946. (S.V.D. Allemands).
11. I-TCHEOU-FOU. — Détaché du V.A. de TSI-NAN, comme V.A. de I-TCHEOU-FOU, en 1937. Diocèse en 1946. (S.V.D. Allemands).
179 200 km² - 38 029 000 hab. - 286 252 cath. - 84 836 catéch.



CINQUIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : SHAN-SI

1. TAI-YUAN-FOU. — Détaché du V.A. de SHEN-SI-SHAN-SI, comme V.A. du SHAN-SI, en 1844. V.A. du SHAN-SI-NORD en 1890. V.A. de TAI-YUAN-FOU en 1924. Archidiocèse en 1946. (Franciscains Italiens).
2. LOU-NAN-FOU. — Détaché du V.A. du SHAN-SI, comme V.A. du SHAN-SI-SUD, en 1890. V.A. de LOU-NAN-FOU en 1924. Diocèse en 1946. (Franciscains Hollandais).
3. TA-TONG-FOU. — Détaché du SHAN-SI-NORD, comme P.A. de TA-TONG-FOU, en 1922. V.A. en 1932. Diocèse en 1946. (Miss. de Scheut).
4. FEN-YANG. — Détaché du V.A. de TAI-YUAN, comme V.A. de FEN-YANG, en 1926. Diocèse en 1946. (Cl. ind.).
5. SHO-TCHEOU. — Détaché du V.A. de TAI-YUAN, comme P.A. de SHO-TCHEOU, en 1926. V.A. en 1932. Devient Diocèse en 1946. (Franciscains Bavares).
6. YU-TSE. — Détaché du V.A. de TAI-YUAN, comme P.A. de YU-TSE, en 1932. Devient V.A. en 1944. (Franciscains Italiens).
7. HONG-TONG. — Détaché du V.A. de LOU-NAN, comme P.A. de HONG-TONG, en 1932. (Cl. ind.).
8. KIANG-TCHOU. — Détaché du V.A. de LOU-NAN, comme P.A. de KIANG-TCHEOU, en 1936. (Franciscains Hollandais).
155 900 km² - 11 601 000 hab. - 131 180 cath. - 24 520 catéch.



SIXIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : SHEN-SI.

1. SI-NAN-FOU. — Détaché du Diocèse de PÉKING, comme V.A. du SHEN-SI et du SHAN-SI, en 1696. V.A. du SHEN-SI en 1844. V.A. du SHEN-SI-NORD en 1887. V.A. du SHEN-SI-CENTRAL en 1911. V.A. du SI-NAN-FOU en 1924. Devient Archidiocèse en 1946. (Franciscains Italiens).
2. HANG-TCHONG-FOU. — Détaché du V.A. du SHEN-SI, comme V.A. du SHEN-SI-SUD, en 1885. V.A. de HANG-TCHONG en 1924. Diocèse en 1946. (Miss. Etr. de Milan).
3. YEN-NAN-FOU. — Détaché du V.A. du SHEN-SI-SUD, comme V.A. du SHEN-SI-NORD, en 1911. V.A. de YEN-NAN en 1924. Diocèse en 1946. (Franciscains Esagnols).
4. HING-NAN-FOU. — Détaché du V.A. de HANG-TCHONG, comme P.A. en 1928. (Franciscains Conventuels Italiens).
5. SAN-YUAN. — Détaché du V.A. de SI-NAN, comme P.A. de SAN-YUAN, en 1931. V.A. en 1944. Diocèse en 1946. (Francisc. Italiens).
6. TONG-TCHEOU. — Détaché du V.A. de SI-NAN, comme P.A. de TONG-TCHEOU, en 1931. (Franciscains Italiens).
7. TCHEOU-CHE. — Détaché du V.A. de SI-NAN, comme P.A. de TCHEOU-CHE, en 1932. (Clergé indigène).
8. FEN-SIANG. — Détaché du V.A. de SI-NAN, comme P.A. de FEN-SIANG, en 1932. Devient V.A. en 1946. (Cl. indigène).
187 300 km² - 7 717 000 hab. - 83 227 cath. - 23 763 catéch.



SEPTIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : KAN-SOU, SIN-KIANG
ET TSING-HAI.

1. LAN-TCHEOU. — Erigé en 1878 comme V.A. du KAN-SOU. V.A. du KAN-SOU-NORD en 1905. V.A. de LAN-TCHEOU en 1924. Archidiocèse en 1946. (S.V.D. de Steyl).
2. TSIN-TCHEOU. — Détaché du V.A. du KAN-SOU, comme P.A. du KAN-SOU-SUD, en 1905. V.A. du KAN-SOU-Est en 1922. V.A. de TSIN-TCHEOU en 1924. Diocèse en 1946. (Capucins Allemands).
3. PING-LIANG. — Détaché du V.A. de TSIN-TCHEOU, comme P.A. de PING-LIANG, en 1930. (Capucins Espagnols).
4. SIN-KIANG. — Détaché du V.A. de LAN-TCHEOU, comme Miss. indép., puis comme P.A., en 1930 et en 1936. (S.V.D. de Steyl).
5. SI-NING. — Détaché du V.A. de LAN-TCHEOU, comme P.A. de SI-NING, en 1937. (S.V.D. de Steyl).

N.B. — A la VII^e Région ecclésiastique est rattachée la Province civile de SIN-KIANG avec la P.A. de SIN-KIANG ; et la Province de TSING-HAI (ou KOUKOUNOR) avec la P.A. de SI-NING.

378 000 km² - 6 705 000 hab. - 27 220 cath. - 6 022 catéch.



HUITIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : KIANG-SOU.

1. NANKIN (NAN-KING). — Erigé en V.A. en 1658. Evêché en 1690. V.A. de NANKIN en 1856. V.A. du KIANG-SOU en 1922. V.A. de NANKIN en 1922. Archidiocèse en 1946. (Clergé indigène).

2. HAI-MEN. — Détaché du V.A. de NANKIN en 1926, comme V.A. de HAI-MEN. Diocèse en 1946. (Cl. ind.).
3. SIU-TCHEOU. — Détaché du V.A. de NANKIN, comme P.A. de SIU-TCHEOU, en 1931, et V.A. en 1935. Diocèse en 1946. (S.J. Canadiens-Français).
4. SHANG-HAI. — Détaché du V.A. de NANKIN, comme V.A. de SHANG-HAI, en 1933. Diocèse en 1946. (S.J. Français).
108 300 km² - 36 469 000 hab. - 282 108 cath. - 51 935 catéch.
NEUVIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : NAN-HOEI.
1. NGAN-KING. — Détaché du V.A. de WU-HOU en 1929, comme V.A. de NGAN-KING. Archidiocèse en 1946. (S.J. Espagnols).
2. WU-HOU. — Détaché du V.A. de NANKIN en 1921, comme V.A. du NAN-HOEI. V.A. de WU-HOU en 1930. Diocèse en 1946. (S.J. Espagnols).
3. PENG-POU. — Détaché du V.A. de WU-HOU en 1929, comme V.A. de PENG-POU. Diocèse en 1946. (S.J. de Turin).
4. TOUN-KI. — Détaché du V.A. de WU-HOU, comme P.A. de TOUN-KI, en 1937. (Congr. du Cœur de Marie, Espagnols).
134 400 km² - 23 265 000 hab. - 117 075 cath. - 55 802 catéch.



DIXIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : HO-NAN.

1. NAN-YANG. — Détaché du Diocèse de NANKIN, comme V.A. du HO-NAN, en 1844. V.A. du HO-NAN-SUD en 1882. V.A. de NAN-YANG en 1924. Diocèse en 1946. (Miss. Etr. de Milan).
2. WEI-HOEI-FOU. — Détaché du V.A. du HO-NAN, comme V.A. du HO-NAN-NORD, en 1882. V.A. de WEI-HOEI-FOU en 1924. Diocèse en 1946. (Miss. Etr. de Milan).
3. TCHENG-TCHEOU. — Détaché du V.A. du HO-NAN-SUD, comme P.A. du HO-NAN-OUEST, en 1906. V.A. du HO-NAN-OUEST en 1911. V.A. de TCHENG-TCHEOU en 1924. Diocèse en 1946. (Miss. Etr. de Parme).
4. KAI-FENG-FOU. — Détaché du V.A. de HO-NAN-SUD, comme V.A. du HO-NAN-EST en 1916. V.A. de KAI-FENG-FOU en 1924. Archidiocèse en 1946. (Miss. Etr. de Milan).
5. SIN-YANG-TCHEOU. — Détaché du V.A. de NAN-YANG, comme P.A. de SIN-YANG, en 1927. V.A. de SIN-YANG en 1933. Diocèse en 1946.
6. KOEI-TEH. — Détaché du V.A. de KAI-FENG, comme P.A. de KOEI-TEH, en 1928. V.A. de KOEI-TEH en 1937. Diocèse en 1946. (Récollets de Saint-Augustin Espagnols).
7. LO-YANG. — Détaché du V.A. de TCHENG-TCHEOU, comme P.A. de LO-YANG, en 1928. V.A. de LO-YANG en 1935. Diocèse en 1946. (Miss. Etr. de Parme).
8. SIN-SIANG. — Détaché du V.A. de WEI-HOEI-FOU, comme P.A. de SIN-SIANG, en 1936. (S.V.D. Américains).
9. TCHOU-MA-TIEN. — Détaché du V.A. de NAN-YANG, comme P.A. de TCHOU-MA-TIEN, en 1933. V.A. en 1944. Diocèse en 1946. (Clergé indigène).
172 700 km² - 34 282 000 hab. - 153 594 cath. - 53 750 catéch.



ONZIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : SZE-TCHOAN.

1. TCHENG-TOU. — Détaché du Diocèse de NANKIN, comme V.A. du SZE-TCHOAN, en 1696. V.A. du SZE-TCHOAN-NORD-OUEST en 1856. V.A. de TCHENG-TOU en 1924. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
2. TCHONG-KING. — Détaché du V.A. du SZE-TCHOAN, comme V.A. du SZE-TCHOAN-EST, en 1856. V.A. de TCHONG-KING en 1924. Archidiocèse en 1946. (M.E.P.).
3. TA-TSIEN-LOU. — Érigé en P.A. du THIBET en 1846. Devient V.A. du THIBET en 1857. V.A. de TA-TSIEN-LOU en 1924. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
4. SOEI-FOU. — Détaché du V.A. du SZE-TCHOAN-EST, comme V.A. du SZE-TCHOAN-SUD, en 1860. V.A. de SOEI-FU en 1924. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
5. NING-YUAN-FOU. — Détaché du V.A. du SZE-TCHOAN-SUD, comme V.A. de KIEN-TCHANG, en 1910. V.A. de NING-YUAN-FOU en 1924. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
6. KIA-TING. — Détaché du V.A. de SOEI-FOU, comme P.A. de YA-TCHEOU, en 1929. V.A. de YA-TCHEOU en 1933. V.A. de KIA-TING en 1938. Diocèse en 1946. (Cl. ind.).
7. CHOUN-KING. — Détaché du V.A. de TCHENG-TOU, comme V.A. de CHOUN-KING, en 1929. Diocèse en 1946. (Cl. ind.).
8. WAN-HSIEN. — Détaché du V.A. de TCHEN-TOU, comme V.A. de WAN-HSIEN, en 1929. Diocèse en 1946. (Cl. ind.).
431 300 km² - 52 963 900 hab. - 180 685 cath. - 11 635 catéch.



DOUZIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : HOU-PEI.

1. HAN-KEOU. — Le V.A. du HOU-KOANG (i.e. HOU-PEI et HOU-NAN actuels) fut érigé en 1696, mais fut en réalité administré depuis sa fondation jusqu'en 1838, par les vicaires apostoliques du SZE-TCHOAN et du SHEN-SI. En 1838, le HOU-KOANG-NORD (HOU-PEI futur) fut confié aux Franciscains Italiens de Venise. En 1856, ce V.A. prend le nom de HOU-PEI. Devient V.A. du HOU-PEI-EST en 1870. V.A. de HAN-KEOU en 1924. Archidiocèse en 1946, sous la même Société missionnaire.
2. I-TCHANG. — Détaché du V.A. du HOU-PEI, comme V.A. du HOU-PEI-SUD-OUEST en 1870. V.A. de I-TCHANG en 1924. Diocèse en 1946. (Franciscains Belges).
3. LAO-HO-KEOU. — Détaché du V.A. du HOU-PEI, comme V.A. du HOU-PEI-OUEST, en 1870. V.A. de LAO-HO-KEOU en 1924. Diocèse en 1924. (Franciscains Italiens).
4. HAN-YANG. — Détaché du V.A. du HOU-PEI-EST, comme P.A. de HAN-YANG, en 1923. V.A. de HAN-YANG en 1927. Diocèse en 1946. (Miss. de Saint-Columban).
5. KI-TCHEOU. — Détaché du V.A. de HAN-KEOU, comme Miss. Indép. de HOANG-TCHEOU-FOU, en 1929. P.A. en 1932. V.A. de KI-TCHEOU en 1936. Diocèse en 1946. (Franciscains Italiens).
6. POU-KI. — Détaché du V.A. du HOU-PEI-EST, comme P.A. de POU-KI, en 1923. (Cl. indigène).
7. SHA-CHE. — Détaché du V.A. de I-TCHANG, comme P.A. de SHA-CHE, en 1936. (Franciscains Américains).

8. SHE-NAN. — Détaché du V.A. de I-TCHANG, comme P.A. de SHE-NAN, en 1938. (Cl. ind.).
9. SIANG-YANG. — Détaché du V.A. de LAO-HO-KEOU, comme P.A. de SIANG-YANG, en 1936. (Cl. ind.).
10. SOEI-HSIEN. — Détaché du V.A. de HAN-KEOU, comme P.A. de SOEI-HSIEN, en 1937. (Franciscains Irlandais).
11. WU-TCHANG. — Détaché du V.A. du HOU-NEI-EST, comme P.A. de WU-TCHANG, en 1923. V.A. de WU-TCHANG, en 1930. Diocèse en 1946. (Franciscains Américains).
207 600 km² - 25 541 000 hab. - 184 645 cath. - 140 494 catéch.



TREIZIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : HOU-NAN.

1. TCHANG-CHA. — Détaché du V.A. du HOU-KOANG (HOU-PEI et HOU-NAN actuels), comme V.A. du HOU-NAN, en 1856. V.A. du HOU-NAN-SUD en 1879. V.A. de TCHANG-CHA en 1924. Archidiocèse en 1946. (Franciscains Italiens).
2. TCHANG-TEH. — Détaché du V.A. du HOU-NAN, comme V.A. du HOU-NAN-NORD, en 1879. V.A. de TCHANG-TEH en 1924. Diocèse en 1946. (Ermites Augustiniens Espagnols).
3. YUAN-LING. — Détaché du V.A. de TCHANG-TEH, comme P.A. de SHEN-TCHEOU, en 1925. V.A. de SHEN-TCHEOU en 1934. V.A. de YUAN-LING en 1938. Diocèse en 1946. (Passionnistes Américains).
4. YONG-TCHEOU. — Détaché du V.A. de TCHANG-CUA, comme V.A. de YONG-TCHEOU, en 1925. (Franciscains Autrichiens).
5. HENG-TCHEOU. — Détaché du V.A. de TCHANG-CHA, comme V.A. de HENG-TCHEOU, en 1930. Diocèse en 1946. (Franciscains Italiens).
6. LY-TCHEOU. — Détaché du V.A. de TCHANG-CHA, comme P.A. de LY-TCHEOU, en 1932. (Ermites Aug. Espagnols).
7. YAO-TCHEOU. — Détaché du V.A. de TCHANG-CHA, comme P.A. de YAO-TCHEOU, en 1931. (Ermites August. Espagnols).
8. SIANG-TAN. — Détaché du V.A. de TCHANG-CHA, comme P.A. de SIANG-TAN, en 1938. (Franciscains Italiens).
9. PAO-KING. — Détaché de la P.A. de YONG-TCHEOU, comme P.A. de PAO-KING, en 1938. (Franciscains Hongrois).
273 200 km² - 28 293 000 hab. - 71 024 cath. - 17 502 catéch.



QUATORZIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : KIANG-SI.

1. NAN-TCHANG. — Détaché du V.A. du FOU-KIEN, TCHÉ-KIANG et KIANG-SI, comme V.A. du TCHÉ-KIANG et KIANG-SI, en 1938. V.A. du KIANG-SI en 1846. V.A. du KIANG-SI-NORD en 1879. V.A. de KIOU-KIANG en 1920. V.A. de NAN-TCHANG en 1924. Archidiocèse en 1946. (C.M.).
2. KI-NAN-FOU. — Détaché du V.A. du KIANG-SI, comme V.A. du KIANG-SI-SUD, en 1879. Devient V.A. de KI-NAN en 1924. Diocèse en 1946. (C.M. Italiens).
3. YU-KIANG. — Détaché du V.A. de KIANG-SI-NORD, comme V.A. du KIANG-SI-EST, en 1885. Devient V.A. de YU-KIANG en 1920. Diocèse en 1946. (C.M. Américains).

4. KAN-TCHEOU. — Détaché du V.A. de KI-NAN, comme V.A. de KAN-TCHEOU, en 1920. Diocèse en 1946. (C.M. Américains).
5. NAN-TCHENG. — Détaché du V.A. de YU-KIANG, comme P.A. de NAN-TCHENG, en 1932. V.A. de NAN-TCHENG en 1938. Diocèse en 1946. (Miss. Irlandais de Saint-Columban).
200 200 km² - 15 820 000 hab. - 112 849 cath. - 11 282 catéch.



QUINZIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : TCHE-KIANG.

1. NING-PO. — Détaché du V.A. du FOU-KIEN, TCHE-KIANG et KIANG-SI, comme V.A. du TCHE-KIANG et KIANG-SI, en 1838. V.A. du TCHE-KIANG en 1846. Devient V.A. du TCHE-KIANG-EST en 1910. V.A. de NING-PO en 1924. Diocèse en 1946. (C.M.).
2. HANG-TCHEOU. — Détaché du V.A. du TCHE-KIANG, comme V.A. du TCHE-KIANG-OUEST, en 1910. V.A. de HANG-TCHEOU en 1924. Archidiocèse en 1946. (C.M.).
3. TAI-TCHEOU. — Détaché du V.A. de NING-PO, comme V.A. de TAI-TCHEOU, en 1926. Diocèse en 1946. (Cl. ind.).
4. LY-SHOEI. — Détaché du V.A. de NING-PO, comme P.A. de LY-SHOEI, en 1931. V.A., puis Diocèse en 1946. (Miss. de Scarboro Canadiens).
103 000 km² - 21 230 000 hab. - 104 774 cath. - 19 346 catéch.



SEIZIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : FOU-KIEN.

1. FOU-TCHEOU. — Détaché du Diocèse de NANKIN, comme V.A. du FOU-KIEN, en 1680 ou 1696. V.A. de FOU-TCHEOU en 1924. Archidiocèse en 1946. (Dominicains Espagnol).
2. AMOY. — Détaché du V.A. du FOU-KIEN, comme V.A. de AMOY, en 1883. Diocèse en 1946. (Dominicains Espagnols).
3. TING-TCHEOU. — Détaché du V.A. du FOU-KIEN-NORD, comme P.A. de TING-TCHEOU, en 1923. (Dominicains Allemands).
4. FOU-NING. — Détaché du V.A. du FOU-KIEN-NORD, comme V.A. de FOU-NING, en 1926. Diocèse en 1946. (Dominicains Espagnols).
5. SHAO-WU. — Détaché du V.A. du FOU-TCHEOU, comme Miss. Indép., en 1929. P.A. en 1938. (Salvatoriens Allemands).
6. KIE-NOU. — Détaché du V.A. de FOU-TCHEOU, comme Miss. Indép., en 1931. Devient P.A. en 1938. (Dominicains Américains).
158 700 km² - 11 755 000 hab. - 89 025 cath. - 9 939 catéch.



DIX-SEPTIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : KOANG-TONG.

1. MACAO. — Erigé en Diocèse en 1575, comprenant la Chine et le Japon, avec GOA dans les Indes pour métropole. En 1588, le Diocèse de MACAO n'administre que la CHINE. En 1690, MACAO ne comprend que la Chine du Sud, et plus tard administrera Timor, Malacca et Singapore. Actuellement le Diocèse de MACAO ne comprend qu'une petite partie du KOANG-TONG. (Missionnaires Portugais).
2. CANTON. — Détaché du Diocèse de MACAO, comme P.A. du KOANG-TONG et du KOANG-SI, en 1858. P.A. du KOANG-TONG en 1875. V.A. de CANTON en 1924. Archidiocèse en 1946. (M.E.P.).

3. HONG-KONG. — Détaché du Diocèse de MACAO, comme P.A. de HONG-KONG. en 1841. Devient V.A. de HONG-KONG en 1874 et Diocèse en 1946. (Miss. de Milan).
4. SWA-TOW. — Détaché du V.A. de CANTON, comme V.A. de SWA-TOW, en 1914. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
5. PAKHOI, en réalité : CHAN-HAI, comme SWA-TOW, devrait s'écrire CHAN-TEOU. — Détaché du V.A. de CANTON, comme V.A. du KOANG-TONG-OUEST, en 1920. V.A. de CHAN-HAI en 1924. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
6. SHIU-TCHEOU, en réalité CHAO-TCHEOU. — Détaché du V.A. de CANTON, comme V.A. de CHAO-TCHEOU, en 1920. Diocèse en 1946. (PP. Salésiens Dom. Bosco)
7. KONG-MOON (KONG-MEN). — Détaché du V.A. de CANTON, comme P.A. de KONG-MEN, en 1924. V.A. de KONG-MEN en 1927. Diocèse en 1946. (PP. de Maryknoll).
8. HAI-NAN (Ile de). — Détaché du V.A. de CHAN-HAI, comme Miss. Indép., en 1929. P.A. de HAI-NAN en 1935. (Picuciens Français).
9. KIA-YING. — Détaché du V.A. de CHAN-TEOU, comme P.A. de KIA-YING. V.A. de KIA-YING en 1935. Diocèse en 1946. (Miss. de Maryknoll).
217 400 km² - 32 385 000 hab. - 146 141 cath. - 9 361 catéch.



DIX-HUITIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : KOANG-SI.

1. NAN-NING. — Détaché du V.A. du KOANG-TONG et KOANG-SI, comme P.A. du KOANG-SI, en 1875. V.A. du KOANG-SI en 1914. V.A. de NAN-NING, en 1924. Archidiocèse en 1946. (M.E.P.).
2. WU-TCHEOU. — Détaché du V.A. de NAN-NING, comme Missi. Indép., en 1930. Devient P.A. de WU-TCHEOU en 1934 et V.A. en 1939. Diocèse en 1946. (Miss. de Maryknoll).
3. KOEI-LIN. — Détaché du V.A. de WU-TCHEOU, comme P.A. de KOEI-LIN, en 1938. (Miss. de Maryknoll).
217 500 km² - 15 820 000 hab. - 19 181 cath. - 3 672 catéch.



DIX-NEUVIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : KOEI-TCHEOU.

1. KOEI-YANG. — Détaché du Diocèse de NANKIN et du V.A. du SZE-TCHOAN, en 1696 et en 1846, comme V.A. du KOEI-YANG, en 1924. Archidiocèse en 1946. (M.E.P.).
2. LANG-LONG. — Détaché du V.A. du KOEI-TCHEOU et du KOANG-SI, comme P.A. de LANG-LONG, en 1922. Devient V.A. de LANG-LONG en 1927. Diocèse en 1946. (M.E.P.).
3. CHE-TSIEN. — Détaché du V.A. de KOEI-YANG, comme Miss. Indép., en 1937. (PP. du S.-C. d'Issoudun).
179 400 km² - 9 043 000 hab. - 37 909 cath. - 13 715 catéch.



VINGTIÈME RÉGION ECCLÉSIASTIQUE : YUN-NAN.

1. YUN-NAN. — Détaché du V.A. du SZE-TCHOAN, comme V.A. du YUN-NAN, en 1840. V.A. de YUN-NAN, ville Capitale en 1930. Archidiocèse en 1946. (M.E.P.).

2. TA-LI. — Détaché du V.A. du YUN-NAN, comme Miss. Indép. de TA-LI. P.A. de TA-LI en 1935. (Miss. du Sacré-Cœur de Betharam).
3. CHAO-TONG. — Détaché du V.A. de YUN-NAN, comme Miss. Indép. de CHAO-TONG, en 1935. Clergé indigène).



STATISTIQUES ISSUES DE CE TABLEAU

Superficie de la Chine proprement dite : 5 936 990 kilomètres carrés.

Si on y ajoutait la partie ouest du Thibet à partir du 90° de longitude, tout le Sin-Kiang et le nord de la Mongolie, la superficie serait de plus de 9 millions de kilomètres carrés.

Population en 1941 : 447 725 000 habitants.

Nombre de catholiques, à la même époque : 3 282 950.

Nombre de catéchumènes : 648 424.

Il ne faut pas s'étonner si ces trois nombres diffèrent un peu de ceux que nous lisons à la page 658 de la Statistique générale.

Prenons le *Nouvel Atlas des Missions*, édité en 1951 par l'abbé J. Despont, nous y trouverons quelques petites différences, peu importantes d'ailleurs.

Nombre des archevêchés 20, dont 3 indigènes.

Nombre des évêchés 81, dont 20 indigènes.

P.A. et Missions indépendantes 37, dont 5 indigènes.

Total des circonscriptions ecclésiastiques : 138.

Quant au nombre de missionnaires et religieux étrangers et indigènes, il est donné dans la Statistique générale, page 658.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN CHINE (1699-1950)

par Octave FERREUX

L'auteur : Octave Ferreux (1875-1963) 3-5

AVANT-PROPOS

Premières tentatives d'évangélisation de la Chine. — Cadres de l'histoire de Chine. — Les dynasties chinoises : Tang, Song, Yuan, Ming, Tsing. — La conquête mongole	5-11
CHAPITRE PREMIER. — Débuts d'évangélisation de la Chine. — La prédication nestorienne (VII ^e -IX ^e siècles). — Stèle de Signanfou. — Expulsion des Nestoriens	11-16
L'apostolat franciscain (XIII ^e siècle) : Jean de Plan Carpin, André de Longjumeau, Guillaume de Rubruck..	16-20
CHAPITRE II. — Jean de Monte Corvino (premier évêque de Kambalik, † 1328). — Odoric de Pordenone, Guillaume de Prato	21-28
CHAPITRE III. — Les navigateurs portugais : Macao (1517), Goa (1524). — Evêché de Macao (1576). — Padroado..	28-31
CHAPITRE IV. — Les missionnaires à Péking : Ricci et ses compagnons (24 janvier 1601). — Travaux et mort de Ricci († 11 mai 1610)	31-43
CHAPITRE V. — Macao « Ville Sainte ». — Les successeurs de Ricci (Longobardi, Trigault, etc...). — Chute des Ming (1643)	44-48
CHAPITRE VI. — La hiérarchie ecclésiastique en Chine. — Les rites chinois	48-51



LES LAZARISTES EN CHINE

PREMIERE PERIODE (1699-1783)

CHAPITRE PREMIER. — Louis-Antoine Appiani (1663 - † 29 août 1710). — La Légation de Tournon (1705 - † 8 juin 1710). — Légation de Mezzabarba (1720-1721)	52-63
CHAPITRE II. — Jean Mullener, évêque titulaire de Myriophis († 17 décembre 1742)	63-66
CHAPITRE III. — Théodorice Pedrini : « voyages et musique ». — Arrivée à Péking (5 février 1711). — Epreuves († 10 décembre 1746)	67-71
CHAPITRE IV. — Mgr Bernardin della Chiesa, évêque de Pékin († 20 décembre 1721) et ses successeurs	71-80



DEUXIEME PERIODE (1785-1855)

CHAPITRE V. — Envoi des Lazaristes en Chine par la Congrégation de la Propagande. — Arrivée à Pékin (29 avril 1785) de MM. Raux et Ghislain et Fr. Paris. — Etat de la Mission française de Pékin en 1785. — Travaux et mort de M. Raux (16 novembre 1801). — Le personnel missionnaire: Mgr de Gouvea, évêque de Pékin († 6 juillet 1808. — M. Ghislain et le clergé indigène	80-94
CHAPITRE VI. — Déclin des Missions de Péking (1811). — Travaux et martyre de Fr. Régis Clet (†18 février 1820), etc. — M. Lamiot à Macao. — Mgr Gaëtan Pirès († 2 nov. 1838), Jean-Gabriel Perboyre († 11 septembre 1840) Missionnaires	94-113
CHAPITRE VII. — Martial Mouly en Mongolie (2 juillet 1835)..	113-120
Voyage au Thibet de MM. Huc et Gabet (septembre 1844-février 1846)	120-122
CHAPITRE VIII. — Vicaires apostoliques (1835-1850) : Rameaux, Laribe, Baldus, Lavaissière, Danicourt, Delaplace, Mouly, Daguin	122-138
Assemblées de Ningpo et de Shanghai (1851)	138-140
Pékin. Schisme et persécutions locales : Montels, etc. — Travaux apostoliques de Mgr Mouly. — Son expulsion ...	140-148



TROISIEME PERIODE (1856-1900)

CHAPITRE IX. — La triple division du diocèse de Péking : Tchély Nord, Tchély Sud-Est, Tchély Sud-Ouest. — Statistiques et croquis cartographiques (1856 et 1950)	148-152
nares)	94-113
vau et martyr de Fr. Régis Clet († 18 février 1820), etc. — Etat du personnel de la Congrégation de la Mission en Chine en 1856	150-154
Mgr Mouly, Vicaire apostolique de Péking et mort de Mgr Daguin (9 mai 1859)	154-157
La Mission de Mongolie cédée aux Scheutistes (1862-1864).	158-159
Mgr Anouilh, Vicaire apostolique de Tcheng ting fou et M. Kiou exilé à Shanghai Canton (mars-octobre 1860)	159-162
Voyage de Mgr Mouly en Europe (1861-20 février 1862)	163
Restauration des églises de Péking et construction du Pétang (1865-1867)	163-165
Mgr Guierry, coadjuteur de Mgr Mouly (30 avril 1865) ...	165-166
Cession du Vicariat de Honan aux Missions étrangères de Milan (1 ^{er} septembre 1864)	166-167
Mort de Mgr Mouly (4 décembre 1868)	167-169
CHAPITRE X. — Mgr Anouilh et sa méthode d'apostolat († 18 février 1869)	169-173
Mgr Tagliabue, Vicaire apostolique de Tchengtingfou (1869-1884)	173-175
Mgr Bray, Vicaire apostolique du Kiangsi (1870, 15 mars).	175-177
Mgr Rouger, Vicaire apostolique du Kiangsi méridional et Vicaire apostolique (1884 - † 31 mars 1887)	177-181
Mgr Vic, Vicaire apostolique du Kiangsi (1885)	181-182

Tientsin : la chrétienté ; le massacre de dix Filles de la Charité martyres (21 juin 1870)	182-189
Mgr Delaplace, Vicaire apostolique de Péking (1870). — Les œuvres de Péking : orphelinat, religieuses, imprimerie.	189-193
CHAPITRE XI. — Les cinq régions ecclésiastiques (1879)	194
Le premier Synode régional de Péking (1880). — La Trappe de Yung-kia-ping et ses filiales : Notre-Dame de Consolation, Notre-Dame du Phare, Notre-Dame de Liesse	195-197
Mort de Mgr Delaplace (24 mai 1884)	197-198
Mgr Tagliabue, Vicaire apostolique de Péking. — Transfert du Pétang	198-206
Armand David, naturaliste et voyageur	206-208
Mgr Guierry, Vicaire apostolique du Tchékiang (1870-1883)	208-215
Mgr Reynaud, Vicaire apostolique du Tchékiang (1883-1926). — Synode régional de Hangkéou (1880). — Meugniot, Visiteur de Chine	215-224
Vicariat de Tchengtingfou : Shunteh, Mgr Sarthou († 1899), Mgr Bruguière	226-229
CHAPITRE XII. — Vicariat de Péking (1890). — Chala, Tientsin, Synode (1891), Mgr Favier (1897-1905), Paotingfou, Mgr Geurts, Mgr Jarlin	229-240



QUATRIEME PERIODE (1900-1950)

CHAPITRE XIII. — Le Mouvement boxeur (1900). — Siège du Pétang	241-254
CHAPITRE XIV. — Le Mouvement dans le Tchély : Nantang, Tongtang, Sitang, Chala, Tientsin, Paoting, Suan-Hoa-Fou, La grotte des Chèvres	255-274
CHAPITRE XV. — Après la tourmente de 1900. — Les Vicariats lazaristes du Tchély : Péking, Yungpingfou, Tchengtingfou. — M. Boscat, Visiteur	274-281
CHAPITRE XVI. — Vicariat apostolique de la Chine Sud : <i>Kiangsi</i> : Mgr Bray, Mgr Ferrant, Mouvement boxeur, M. Lacruche, Frères maristes et Sœurs	282-299
CHAPITRE XVII. — Vicariat du Kiangsi méridional : Mgr Coqset, M. Canduglia, Mgr Ciceri	299-308
CHAPITRE XVIII. — Vicariat du Kiangsi oriental : M. Anot, Mouvement boxeur, Mgr Clerc Renaud, Mgr Favier et Bruguière	308-317
CHAPITRE XIX. — Vicariat du Tchékiang : Mouvement boxeur, Wentchéou, M. Cyprien Aroud, Mgr Reynaud, Mgr Faveau La chute des Ming. — La République chinoise (1912-1927).	317-324 324-327
CHAPITRE XX. — Vicariat du Tchély : Péking, Paotingfou, Maison de Chala. — Les deux Provinces lazaristes de Chine (1910)	328-336
CHAPITRE XXI. — Province septentrionale de Chine. — Vicariat de Tientsin : Mgr Jarlin et l'évangélisation, Tchentingfou, Mgr de Vienne et M. Lebbe. — Visite apostolique de Mgr de Guébriant (1918)	337-366

Vicariat de Tientsin et de Yungpingfou : Mgr Geurts. — Vicariat de Paotingfou : Mgr Fabrègues, Préfecture de Ly-Hsien. — Vicariat de Tchengtingfou : Mgr Schraven..	366-375
CHAPITRE XXII. — Vicariat du Kiangsi-Nord (Kioukiang) : Mgr Fatiguet. — Filles de la Charité à Nanchang. — Vicariat de Yukiang	376-379
La Délégation apostolique en Chine : Mgr Constantini. —Le Concile plénier de Shanghai (15 mai 1924). — L'exposition missionnaire du Vatican	381-384
Vicariat de Kantchéou : Mgr O'Shea, Mgr Dumond, M. von Arx, Sœurs de Kinan, Mgr Mignani, Mgr Sheehan.	385-392
CHAPITRE XXIII. — Vicariats apostoliques du Tchékiang. — Hangtchéou : Mgr Faveau et Mgr Deymier ; Ningpo : Mgr Reynaud. — Sacre des six évêques chinois à Rome (28 octobre 1926). — Mgr Hou, Mgr Defebvre, MM. Guil- loux, Boisard, Ibarruthy, Aroud, Anselmo, Joseph Hou, Mgr Sheehan et Mgr Misner	392-408
CHAPITRE XXIV. — Vicariats du Tchély : Tcheningfou, Tchao- Hsien, Shuntehfou et Mgr Krause, Suan-hoa-fou. — MM. Tchao et Pierre Tcheng	408-416
L'Université catholique de Pékin : Mgr Fabrègues	416-419
Yungpingfou et Mgr Lebouile	419
Mgr Montaigne (Péking). — Mgr Tchéou (Paoting). — Tonglu : M. Philibert Clément	420-428
La guerre sino-japonaise (1937). — Frères maristes de Hei-Shan-Hou. — La tragédie de Tcheningfou (9 octobre 1937)	428-432
Vicariat apostolique de Tcheningfou : Mgr Tchen Job, Mgr Melchior Soun, Mgr Jarlin	432-434
Mgr Zanin, Délégué apostolique (1934). — Mgr Geurts	434-436
CHAPITRE XXV. — La Province sud de la Chine (en 1925 et en 1941)	437-438
Ningpo : Mission de Ly-Choei. — Wentchéou. — Maison du Missionnaire à Vichy et M. Wathé. — Mort de Mgr Mis- ner. — Mgr Quinn. — M. Lo-Pa-Hong	438-444
Nan-Tchang : Centenaire du Vicariat (1938)	445-446
Sœur Gilbert, Fille de la Charité. — La guerre sino- japonaise. — Mgr Dumond. — M. Paul Monteil. — Vicariat de Ningpo et la guerre japonaise	446-452
CHAPITRE XXVI. — Province du Nord. — Vitalité et désastres (1939-1940). — Collège ecclésiastique de Péking. — Inon- dations (1939-1940). — Sœurs Guerlain. — M. Etienne Wang. — M. Dutilleul. — Frère André Denis	453-462
Camps de concentration. — Fin de la guerre japonaise ..	463-465
CHAPITRE XXVII. — Le cardinal Tien et la Hiérarchie en Chine	466-469
Internonce en Chine : Mgr Riberi. — La Délégation apostolique. — Le cardinal Tien à Péking	469-473
Le Petit Séminaire de Péking. — MM. Tichit et Deymier, Visiteurs. — Mgr Tchéou à Nantchang. — Méfaits de la guerre à Shuntehfou	473-480
Diocèse de Tientsin. — Monastère de Notre-Dame de Consolation et sa ruine. — Notre-Dame de Liesse évacuée. — Dernières activités de M. Lebbe († 24 juin 1940), son œuvre	480-486

CHAPITRE XXVIII. — L'emprise communiste : débuts et progrès. — Le mouvement : sa tactique, ses progrès	486-491
Triple autonomie. — Les catholiques et les Rouges. — Expulsion de Mgr de Vienne (29 mai 1951). — Expulsion de Mgr Riberi (1952)	491-498
Légion de Marie et rééducation. — Emprisonnement de MM. Tichit et Huysmans, Deymier, Defebvre, etc. — Expulsion de tous les missionnaires travaillant en Chine (1951)	498-505

★

APPENDICES

Statistiques : Les Missions lazaristes en Chine (1941)	505-511
Vicariats issus des Missions lazaristes (1941)	511-513
Statistiques des Missions de Chine : les vingt régions ecclésiastiques en 1946	514-525

★

CARTES

La Chine en 1860	56-57
Province du Hopeh et les Vicariats apostoliques (Tchengting, Paoting, Pékin, Tiensin, Yungping, Shunteh)	72-73
Le Tchély en 1856	151
Le Kiangsi en 1950	153
Le Hopei (jadis Tchély) en 1950	155
Le Kiangsi en 1860	171
La Chine en 1950 : la Hiérarchie ecclésiastique	200-201
Le Tchékiang en 1860	209
Le Tchékiang en 1950	225

AU JOUR LE JOUR

(Mars 1962 - Août 1963)

PAUL BIZART, PRÊTRE DE LA MISSION
(5 décembre 1880 - 5 février 1962).

Sur la vie et les exemples que nous a laissés M. Bizart, plusieurs conférences furent consacrées à la Maison-Mère, au lendemain de sa mort si rapide (Voir *Annales*, t. 126, p. 264). Devant cette perte sensible, devant le vide que ce décès creusait quasi à l'improviste, MM. Cény, Dulau et Houfflain, notamment, évoquèrent quelques traits de cette âme et de ce prêtre de la Mission. Le *Bulletin de la Province de Paris*, n° 33, a donné in extenso le texte de ces témoignages, en y joignant quelques pages de M. Milleville.

Né à Bapaume (Pas-de-Calais) le 5 décembre 1880, Paul Bizart entra, dès sa dixième année, à l'École apostolique de Loos, ouverte et installée aux portes de Lille, non loin de la paroisse dont nos confrères avaient alors la charge. En 1893, l'établissement de Loos-Ecole fut transféré à Wernhout, littéralement sur la frontière hollandaise. Dès les premières semaines, le jeune Paul se montra un élève sérieux, consciencieux et notablement doué. Tout à son devoir, il manifesta sans retard, parmi nombre de qualités, une heureuse facilité pour la composition littéraire. Cette aisance, sa vie durant, lui resta d'une spéciale utilité et d'un continuel usage pour la mise sur pied des nombreuses allocutions qu'il fut amené à prononcer. Ses dons et cette aisance de composition, sa facilité pour la parole, trouvèrent de multiples occasions de s'exercer.

Sur toute la ligne, il profita de l'ensemble de sa formation et de ses études classiques. Ainsi muni, le 6 septembre 1897, dès avant ses 17 ans, il était admis au Séminaire interne de Paris, alors sous la direction de M. Alfred Louwyck. En ces temps-là, quelque 80 séminaristes constituaient un bel ensemble de générosités et de qualités. Dans un tel milieu, Frère Bizart fut parmi les meilleurs, mettant en œuvre et accentuant ses qualités d'entraîné et d'intrépide labeur. Durant sa philosophie et sa théologie, il s'adonna courageusement au travail, avec ce goût, ce soin et ce sérieux que reconnaissent et proclament les notes de travail de M. Delanghe, directeur des études : « *Esprit vif et délié. Apte aux différentes fonctions, avec préférence pour les études sérieuses. Caractère franc et ouvert. Ne recule pas devant la peine pour rendre service* ».

Ordonné prêtre à Paris, le 28 mai 1904, par Mgr Potron, O.F.M., évêque titulaire de Jéricho, M. Bizart fut choisi pour ramener de Rome, après deux ans d'études complémentaires, les

classiques diplômés qu'il conquiert allégrement. M. Bizart commençait alors ses dix ans de séjour en Italie. Il se familiarisa sans retard avec cette langue italienne, dans laquelle il allait être amené à enseigner et à prêcher. Ce fut tout d'abord au Séminaire de Noto, en Sicile, sous la direction du Père Verdier, et, par la suite, de 1910 à 1914, à Plaisance, en ce Collegio Alberoni qu'il aima et servit avec joie. Temps heureux d'études approfondies et de calme dans un cadre et parmi des élèves que sélectionnait un concours d'admission, ayant lieu tous les trois ans. De ce séjour à Plaisance, il comprend et conserve le plus agréable souvenir. Il aime toujours évoquer confrères et anciens élèves, et avec nombre d'entre eux il conserva jusqu'au bout d'amicales relations.

La mobilisation et la guerre de 1914 vinrent l'arracher à cette vie et à ce havre de paix studieuse. Désormais, pour cinq ans, dans la conflagration et les souffrances générales, voici d'autres enrichissantes expériences, notamment sur le front d'Orient, dans cette base de Salonique où il fut bientôt acheminé avec nombre de prêtres-soldats, utilisés comme brancardiers dans le service de santé. Le Séminaire lazariste de Zeitenlik pour les Bulgares catholiques abrita et vit se masser à son entour toute une ville de baraquements pour blessés et malades, tandis que, à proximité, commençaient à s'aligner les milliers de croix de plusieurs cimetières.

Pour sa part, dans un tel milieu, M. Bizart exerce avec zèle son expérience et son savoir-faire. Ce fut pour lui un consolant et incessant ministère, principalement auprès des prêtres mobilisés. Il les soutint par ses entretiens, sa compréhensive direction et ses conseils avisés, sans négliger pour autant le service où, comme un chacun, il devait payer de sa personne pour secourir blessés et malades. Hélas ! malgré ces efforts, de nombreuses rangées de tombes attestent la quantité des victimes que paludisme, épidémies et séquelles de blessures multiplièrent sur ce front macédonien et sous ce soleil d'Orient.

Sur ces souvenirs et ce passé, discrètement M. Bizart eut l'occasion d'égrener quelques-uns de ces sombres souvenirs, soulignant le dur travail et le fécond apostolat, qu'animaient et dirigeaient entre autres les conseils avisés de M. Lobry, visiteur de Constantinople, alors replié à Salonique. En effet, les jugements avisés et pertinents qu'avait formés une longue expérience de l'Orient, rendaient précieux les dires et les conclusions de cet ami et de ce sage d'Orient. Dans ce rayonnement, prédictions, direction, retraites procurèrent à M. Bizart de multiples occasions de faire du bien.

Ces expériences et ces souvenirs mûrirent et enrichirent encore le tempérament et l'âme de M. Bizart. Mais pour ceux qui ne les ont pas vécus, ces âpres récits et souvenirs doivent être servis avec mesure. Pour les apprécier, il faut en avoir vécu. Il en est ainsi dans toute existence où d'ordinaire l'on goûte assez peu les souvenirs et histoires des autres. Hélas ! l'expérience

reste un habit fait sur mesure. Ce n'est pas un article de confection et de prêt à porter.

La vie et d'autres occupations allaient appeler sur d'autres terrains la générosité et le labeur de M. Bizart. L'armistice le ramène en France et l'obéissance le place au Grand Séminaire d'Albi, dont la Congrégation, en 1919, reprenait la direction, assurée jadis durant de longues années, soit avant la Révolution de 1774 à 1791, et plus tard, de 1836 à 1903. Après seize ans d'absence, les fils de Monsieur Vincent allaient assurer à nouveau la direction de ce florissant Grand Séminaire dont les effectifs, sans être ceux d'autrefois, se maintenaient dans une consolante moyenne. L'équipe lazariste qui se mettait alors au travail se trouvait sous la direction d'un ardent supérieur, M. Durand, originaire de ce diocèse d'Albi, et pourvu d'heureuses qualités d'entraîn et de savoir-faire. Avec M. Bizart et deux collaborateurs du diocèse, il y avait là M. Joseph Sackebant et M. Pierre Dulau. Le tout constituait un bel ensemble aux qualités et tempéraments divers et complémentaires.

Dans ce milieu, M. Bizart se dépensa avec générosité. Il collabora à la solide et pratique formation intellectuelle, morale et spirituelle des prêtres diocésains, que ces années préparaient au labeur et au ministère de demain, réalisant l'idéal entrevu : instruction solide, goût du travail, esprits avisés et équilibrés.

Les classes de M. Bizart étaient solides et vivantes, adaptées à l'enseignement pratique de la morale. La besogne si délicate et si consolante de la direction permettait également d'assurer et de parfaire la formation des esprits, en ces futurs vicaires et curés : leur apprenant à travailler et les munissant d'un bon bagage au départ dans la vie et pour le ministère qui allait les saisir au sortir du séminaire.

D'autre part, en marge de son enseignement et de la vie sagement réglée du séminaire, de multiples occasions étaient offertes à M. Bizart de porter la parole et l'enseignement dans des discours de circonstance, par suite d'appels présentés à son dévouement apostolique. M. Bizart ne résistait pas à ces souhaits et à ces demandes. Ses entretiens, soigneusement médités et écrits, étaient donnés avec cœur et flamme. Le professeur s'y retrouvait, dûment équilibré.

A Albi, tout comme ailleurs et dans un cadre bien vivant, M. Bizart se montra sagement homme de communauté, sociable et heureux caractère. Dans cette ligne d'épanouissement, dans ce Midi ensoleillé, se ressouvenant des exemples de M. Verdier, il aimait parfois à chanter quelque air classique, tandis que dans l'intimité il fredonnait avec facilité. Tout cela traduisait un heureux équilibre de vie qui enrichissait et agrémentait les journées et la vie du séminaire, monotone en apparence seulement pour qui ne la voit que du dehors, et qui ne sait la comprendre et surtout la vivre.

Après six ans d'Albi, les besoins de la maison de Dax le firent passer des bords du Tarn aux rives de l'Adour. A Notre-

Dame du Pouy, sous la direction de M. Léonard Peters (une de ses anciennes connaissances de Sicile), se développait en ces années une nombreuse et vivante jeunesse qui allait apprécier et utiliser son enseignement de la morale.

Là encore, et c'est normal, M. Bizart, en marge de sa vie de professeur, continue ce labeur multiple de prédication et de direction pour lequel il possédait de sérieuses qualités et et où il conservait son inlassable dévouement.

Et voici qu'en 1928, ainsi préparé par un stage de quelque dix-huit ans dans l'enseignement des Grands Séminaires, M. Bizart est appelé à renforcer l'équipe missionnaire de Loos qu'animait alors et dirigeait le cher M. Bévière, un maître qu'appréciait chacun de ses confrères.

Dans cette équipe se trouvaient les qualités et tempéraments de MM. Courdent et Lebacq et de quelques autres, auxquels M. Bizart apportait son riche acquis de formation doctrinale et aussi son expérience personnelle. Il se trouvait à pied d'œuvre pour ce labeur astreignant et prenant. Il s'y donne et dépense avec feu et entrain. Doué en outre d'une excellente santé, d'une étonnante résistance physique, il se donnait à ce ministère, à cette vie attachante où les consolations comme la fatigue ne font jamais défaut.

Dans ce milieu et ce labeur il conservait gaieté, sourire et délicatesse. Toujours avec solidité et conscience, il prépare ses entretiens dont la forme reste soignée. Se tenant au courant des meilleures productions qu'il s'assimile aisément, ses paroles sortaient de ses lèvres dans la rédaction qu'il leur avait donnée sur le papier. Son entrain se manifeste dans ces gloses et causeries qui, tout en instruisant avec le sourire, préparent et préparent l'entretien. Au total se reflétait et se manifestait un tempérament équilibré et raisonnable, judicieux et modéré. L'enseignement l'avait préparé et l'expérience n'avait cessé de l'enrichir. A son témoignage, ce furent alors des années de joie et d'épanouissement.

Mais, là encore, une nouvelle guerre vint entraver et clore pratiquement pour lui l'œuvre des Missions et l'arracher à cette forme d'apostolat.

En 1939 les Missions sont pratiquement suspendues. Aussi, vu son passé et ses qualités, M. Bizart est envoyé travailler au Grand Séminaire de Périgueux que dirigeait alors le sage M. Bogaert. M. Bizart n'y resta qu'un an et fut envoyé prendre la direction du Grand Séminaire voisin d'Angoulême. Dans ce nouveau milieu, il sut exercer sa patience et son savoir-faire, sachant encaisser, comme tout véritable chef, suivant les leçons que lui avaient fournies ses différents postes.

En 1946, aux lendemains de la guerre qui avait durement atteint la plantureuse Normandie, M. Bizart, pour un septennat, doit prendre en main la direction du Grand Séminaire d'Evreux. C'est dans la maison de campagne de Cracouville que l'œuvre

est alors installée, loin des ruines et débris calcinés du Grand Séminaire, durement bombardé et incendié. L'œuvre continue malgré tout et l'on prépare la rentrée à Evreux que, peu d'années plus tard, le regroupement des séminaires contraint pratiquement à fermer pour aller ailleurs continuer la formation dans un cadre qui, pour le bien de tous, assemble professeurs et élèves.

Aussi, en octobre 1953, M. Bizart, disponible, devient supérieur de la Maison-Mère. Par une ascension et un enrichissement continuels, sa vie entière l'avait préparé à ce poste délicat et complexe. En de nombreuses occasions il est amené à prendre la parole. Son expérience lui facilite cet apostolat. Il y manifeste sa richesse doctrinale, son style agréable et son aisance dans l'élocution. Accaparé par les multiples affaires du supérieurat, il a surtout cette multiple correspondance, ce va-et-vient des requêtes, et la direction multiple des diverses catégories de la maison. Les incidents le saisissent et de jour, et de nuit. En effet, lors du couvre-feu de chaque soir, le téléphone automatique est branché dans sa chambre. Il y a alors des appels d'urgence, spécialement pour l'hôpital tout proche de Laënnec, et pour ailleurs aussi.

Dans cette suite d'incidents et d'affaires, M. Bizart conserve la paix de son âme et met en pratique le conseil d'expérience reçu jadis : ne s'étonner de rien et rester toujours bon. Consigne facile à formuler, mais qui, après un long et sérieux noviciat, demande un tempérament dûment équilibré et exige toute une suite d'efforts et de maîtrise de soi.

Non content de la besogne trouvée à la Maison-Mère, M. Bizart s'adonne au fructueux travail de la confession, soit à la chapelle, soit ailleurs. Il dirige avec entrain et profit de nombreuses âmes qui le trouvent toujours disposé à les écouter et à leur rendre service. Captivant et consolant labeur pour qui sait le comprendre.

Toujours homme de communauté, il s'inspire des principes et consignes qu'en 1946, il avait formulés en strophes heureuses, reflet de son talent, et qui traduisent son sens de la vie de communauté et du bonheur dans le don de soi « *en équipe... ensemble* ».

1. *Ensemble, d'un regard clair pareil, extatique*
Dès le matin cherchons dans les yeux de Jésus
L'appel et les aveux de la tendresse unique
Qu'ils reflètent pour nous, ses petits, ses élus :
2. *Ensemble, dans le calme ému de l'oratoire,*
A la faible lueur de la lampe en sommeil,
Relisons, attendris, la merveilleuse histoire
D'une âme en qui la grâce a mis tout son soleil.
3. *Ensemble, quand le prêtre offre le sacrifice*
Sur la patène d'or déposons notre cœur :
Comme la goutte d'eau dans le vin du calice
Nous aurons de Jésus la divine saveur.

4. Ensemble, à la minute où s'élève l'hostie
Qui courbe tous les fronts penchés pour adorer
D'un même élan de foi, d'espoir, de sympathie
Donnons-lui tout, heureux de tout lui consacrer !
5. Ensemble, au fond du cœur devenu son ciboire,
Nos yeux dans ses beaux yeux, l'âme en fête, éperdus,
Supplions-Le tout bas de nous donner à boire
L'eau vive de sa grâce, à la source, sans plus !
6. Ensemble, bras unis pour l'œuvre de vaillance,
Mettant tout en commun : prières, labeurs, croix,
Soyons, comme le Christ, messagers d'espérance,
Le reflet de son cœur et l'écho de sa voix.
7. Ensemble, dans l'effort des luttes de la vie,
Portons le joug très dur du temps et des humains.
Et, sans rancœur devant les rages et l'envie
Face aux méchants, prions pour eux, joignons les mains !
8. Ensemble, dans l'effroi des heures ténébreuses,
Des sournoises rumeurs qui rôdent dans la nuit,
Au Christ en croix montrons nos âmes douloureuses
Prêtes à pardonner à la haine qui nuit.
9. Ensemble, revenons le soir à la chapelle,
Où l'ami de toujours, dans le silence, attend
Et le cri du pardon quand notre âme chancelle
Et l'amical merci, quand le cœur est content.
10. Ensemble, avant la nuit, en l'honneur de Marie,
Caressant de nos doigts les grains du chapelet,
Egrenons les Avé de notre âme attendrie
Dans la suave paix de notre grand secret.
11. Ensemble, répondant au geste de la Vierge
Qui dépose Jésus — son Jésus — dans nos bras
Pour mieux l'aimer, rêvons de n'être plus qu'un cierge
Qui se consume tout pour lui, jusqu'au trépas.
12. Ensemble, lorsqu'au Ciel, en la maison du Père
Nous serons présentés par Marie à Jésus,
Nos âmes deviendront ce cierge de lumière
Pur, ardent et joyeux qui ne s'éteindra plus.
13. Ensemble, pour jouir de notre « heure mystique »
Nous n'aurons plus à craindre, avec le dur labeur
Et la fuite du temps et la sottise critique :
Près de Dieu nous aurons repos, paix et bonheur.

Tout aussi bien et bien mieux encore que ces alexandrins, il faisait bon vivre à ses côtés (pourvu qu'on ait soi-même caractère souple et compréhensif), car il fallait (et c'est devoir) marcher droit et avec conscience. M. Bizart était largement compréhensif, mais il n'hésitait pas à demander un peu de ce dévouement qu'il mettait pour sa part si généreusement en pratique. Il aimait trouver chez les autres ce don de soi, cette disponibilité du matin jusqu'au soir, cette dépense et ce labeur

dans la joie, cet épanouissement que pour sa part il avait eu soin de faire fleurir dans les différents postes de sa vie de communauté.

Les années passent et en apparence le trouvent quasi sans changement... Toutefois, en juillet 1961, quasi pour la première fois, il se trouve visiblement fatigué : il fonde à vue d'œil ! Quelques semaines à l'Hôpital Saint-Joseph lui composent et imposent un programme et un régime de restrictions et d'adaptations, devant une santé désormais atteinte et secouée. Il est contraint d'avouer discrètement ce nouvel état de chose. Il en convient dans l'intimité, quoique rarement, car sans se dorloter, il marche quand même, comprenant avec sagesse les directives que lui impose sa santé.

Pourtant, jusqu'au bout, il assure les multiples occupations de sa charge.

Au début de février 1962, il est ressaisi par le malaise qui l'avait contraint de s'arrêter, six mois auparavant. Le samedi 3 février, il se voit obligé de demander à M. Pachier, économe de la maison, de le remplacer le lendemain, pour la bénédiction des cierges en cette solennité de la Chandeleur. Ce dimanche même, M. Bizart peut encore dire, mais non sans peine, la sainte messe. C'était la dernière ! Il écrit encore, et confesse ! Il assiste au repas de midi avec la Communauté. Quelque trois heures après, sur une soudaine aggravation de son état, il consent à rentrer à l'Hôpital Saint-Joseph sur les 17 heures. Un examen de son état fait sans retard conclure à une opération d'urgence.

Avec abandon et générosité, il s'incline devant la conscience professionnelle du chirurgien. L'opération est entreprise sans retard et avec soin. Grâce aux transfusions de sang, on soutient le malade, mais, dira-t-on plus tard, l'intervention décèle sans retard une péritonite aiguë. Très délicate, l'opération est suspendue pour que le prêtre (le dévoué M. Pachier) puisse donner les derniers sacrements. Le vénéré malade, qui a pourtant conscience de son état, ne retrouve pas la facilité de parole, il peut toutefois manifester sa reconnaissance.

Au galop, le mal fait des progrès terrifiants et le cher M. Bizart s'éteint sur les 9 heures du soir. Perte et épreuve fort sensibles pour la Maison-Mère et pour tous ceux qui le connaissent et l'aiment. La surprise et la peine sont générales, tandis que le cher défunt est amené sans retard rue de Sèvres.

Le jeudi 8 février 1962, devant une importante assistance d'amis (prêtres et Sœurs), les obsèques manifestent la peine et soutiennent la prière pour ce prêtre de la Mission qui, jusqu'au bout, se dévoua et vécut en ouvrier inlassable, en véritable enfant de saint Vincent.

Grande âme, noble exemple ! Il aima et servit les âmes. Par elles il fut généralement payé de retour, tout au long de sa vie. C'est ici-bas le salaire de tels ouvriers : ombre et image de la véritable et éternelle récompense.

11 juin 1962. — L'assemblée des Filles de la Charité procède ces jours-ci aux élections qui donnent à la Compagnie : sa Supérieure générale et son Conseil, S.T.H.M. Suzanne Guillemain, supérieure générale, et ses six conseillères : Sœurs Rohou (assistante), Nunez, Poletti, Roarke, Rocha, Wiedenhofer. Comme *économiste générale* est nommée Sœur Modaine, et comme *secrétaire générale*, Sœur Marcelle Bourraux.

1^{er} juillet 1962. — Dans ce dimanche et fête du Précieux Sang, Mgr Brot, auxiliaire de Paris, confère le diaconat à quatre sous-diacres de la Mission et à Dom Gozier, moine Bénédictin de la rue de la Source.

19 juillet. — La fête de Saint Vincent est marquée, à la Maison-Mère, par la Messe pontificale célébrée par le Nonce apostolique, Mgr Bertoli, et le soir par le panégyrique donné par Mgr Bezac, coadjuteur de l'évêque de Dax. De ces paroles, on peut en lire le texte dans le fascicule 34 du *Bulletin paroissial de Paris* (p. 35-39) : « Rappel de la charité vincentienne ».

26 septembre. — Ces jours-ci, on apprend le décès de notre confrère chinois Mgr Joseph Hou, évêque de *Taichow* depuis le 11 avril 1946. Vingt ans auparavant, le 28 octobre 1926, avec cinq autres évêques chinois, il avait reçu la consécration épiscopale à Rome, des mains du Pape Pie XI. Nommé vicaire apostolique de *Taichow* et évêque titulaire de *Theodosiopolis d'Arménie*, Mgr Hou se dépensa avec zèle pour ses chrétiens du Tche-Kiang. Emprisonné le 10 septembre 1955, il meurt, toujours en prison, le 28 août 1962. Il avait 82 ans d'âge et 55 de vocation. Belle et sympathique figure de fils de saint Vincent : héroïque missionnaire de Chine.

A la Maison-Mère, le T.H.P., assisté de MM. Delafosse et Engels, anciens missionnaires eux-aussi du Tche-Kiang, chante, en ce 26 septembre, la messe de *Requiem* pour ce généreux évêque. Nombreuse assistance de confrères et Sœurs, unis dans le souvenir et la prière pour nos frères de l'Eglise de Chine.

A signaler la présence, au fauteuil, de Mgr Defebvre (venu de l'infirmerie) : il ne peut oublier son compagnon d'apostolat depuis le temps des études à Kiashing. Ce fut aussi Mgr Hou qui, à *Ningpo*, le 1^{er} mai 1927, sacra Mgr André Defebvre. Souvenirs et prières !

9 octobre. — Très simplement, par le train Paris-Rome, le T.H.P. part pour le Concile Vatican II. (La première session va s'ouvrir le 11 courant : et à titre de supérieur général de Congrégation cléricale exempte, le T.H.P. Slattery est un des Pères du Concile). — Le 11 octobre, à la rue du Bac, à 23 heures, une veillée de prière réunit la double famille de Saint-Vincent dans la prière aux intentions qui font battre le Cœur de l'Eglise universelle.

Le 11 décembre, le T.H.P. rentre du Concile. — Durant ces deux mois d'absence, travaux et informations n'ont pas manqué en marge de cette réunion d'Eglise.

Sur quelque 25 évêques de la Congrégation de la Mission, 16 étaient présents aux laborieuses sessions.



ARMAND GROS, FRÈRE DE LA MISSION (1888-1962).

Depuis mars 1962, en treize mois, la Maison-Mère a éprouvé la perte de cinq de ses membres, dont l'âge et les vertus en faisaient des figures auxquelles on était accoutumé.

Le Frère Gros s'éteint à l'infirmerie le 10 novembre 1962. Depuis peu de jours il avait été à nouveau contraint de s'arrêter. Depuis quelques années cela lui arrivait plusieurs fois par an. On ne s'attendait pas à une fin si rapide. Ce fut dès lors une douloureuse surprise pour tous ceux qui le connaissaient et avaient la faveur d'approcher cette âme délicate. Depuis trente-cinq ans, il se donnait au travail du Secrétariat avec un dévouement intelligent, patient, discret et généreux. Que d'actes de vertus, quels sujets d'édification sous ces menus adjectifs, ici assemblés en toute objectivité.

La vie de Frère Gros, une vie de saint Frère de la Mission, fut rectiligne et sans incidents notables. Il faisait bon vivre et travailler avec lui. C'était un trésor, suivant le mot de saint Vincent.

Né à Vabre (Tarn) le 16 novembre 1888, Armand Gros appartenait à une excellente famille où vertus chrétiennes et travail étaient à l'honneur. Sans tarder, pour gagner son pain, le jeune Armand travailla et apprit le métier de tisserand qu'il exerçait à domicile. Enfin, à 18 ans, avec des vœux et aspirations de vie sacerdotale ou du moins religieuse, Frère Gros était admis comme postulant coadjuteur de la Mission à Paris, le 20 décembre 1906. Il prend l'habit de Frère le 6 juin 1907 et vécut dans cette maison toute sa vie. Il aimait et comprenait ce cadre qui correspondait à ses goûts et à ses vertus paisibles et généreuses. Attaché, dès son temps de séminaire, au service de l'entretien de la maison, il poursuivit généreusement son temps de probation. Le 3 juin 1910, en toute ferveur et en présence du Père Fiat, il prononçait ses vœux. En 1915, il est mobilisé. Et ce furent les quatre ans de la guerre, parmi les sacrifices et les perturbation universelles. En 1919, il se remet pour un temps sous la direction du Frère Bernier. En 1921, il est placé au service de la porterie. Sa discrétion, son doigté, sa patience lui confèrent les qualités d'un bon portier, sans cesse en contact avec tant de gens et nombre de problèmes délicats. Mais ce service demande aussi une énergie et une résistance physique, car il faut aller et venir et maîtriser fatigue et contradictions passagères.

En 1927, le Secrétariat le reçoit : riche acquisition. Ce labeur incessant se déroule dans un cadre de vie qui convenait à son tempérament et aussi à son esprit surnaturel. Travailler dans l'ombre et le renoncement.

Ce furent désormais trente-cinq ans de bons et loyaux services. A maintes reprises, M. Coste et d'autres aussi soulignent en Frère Gros les qualités d'un excellent Frère. Dans cet « horizon », il s'épanouit encore davantage et resta un bon ouvrier de la Mission. C'est ce que disent les pages suivantes de M. Dulau, texte et remarques qui prirent place, lors de la conférence sur les vertus et les exemples que nous laisse Frère Armand Gros, excellent Frère de la Mission.

Armand Gros naquit le 16 novembre 1888 à Vabre, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Castres (Tarn). Vabre est bâtie sur les premières pentes des monts de Lacaune. Des 1500 habitants que compte cette localité, les deux tiers sont protestants. La région en effet constitue l'une des principales citadelles du protestantisme dans le Midi de la France. Ceux de la Religion réformée sont une minorité assez importante dans plusieurs villages : il arrive même qu'ils soient la majorité. Les conflits n'étaient pas rares jadis entre catholiques et protestants. Ils devenaient parfois aigus. Le jeune Vincent de Paul, dans la première lettre que nous ayons de lui, mentionne l'existence à Castres d'une de ces chambre mi parti dont le rôle était précisément d'assurer la justice dans le règlement des affaires où s'opposaient les fidèles des deux confessions.

Entre catholiques et protestants, les relations aujourd'hui sont plus pacifiques, voire même bienveillantes. Il y a une quarantaine d'années un protestant, maire de Mazamet, voulant fêter dignement les cinquante ans de présence à l'hôpital de la Supérieure des Filles de la Charité, fit ériger dans la cour de l'établissement une belle statue de saint Vincent de Paul et prononça pour son érection un panégyrique digne de la chaire. Malgré tout, il reste entre les deux parties de la population un certain raidissement, peu sensible de nos jours, mais qui l'était davantage à l'époque où naquit Armand Gros. L'un des résultats appréciables de cette situation est qu'en général on trouve, dans cette région, un sérieux et une générosité de vie chrétienne qui sont plus rares dans les régions du Tarn où les protestants sont moins nombreux ou presque inexistantes.

Le petit Armand fut baptisé le jour même de sa naissance. Son père était fabricant, et cela disait déjà la vie religieuse qui régnait à son foyer. Aussi on ne s'étonnera pas que la piété de l'enfant se manifestât de bonne heure. Les cérémonies du culte l'attiraient. Tout jeune il devint enfant de chœur et continuera les fonctions de grand clerc jusqu'à son départ pour Saint-Lazare. Fait plus significatif et d'une portée beaucoup plus grande : à une époque où c'était chose exceptionnelle pour des laïcs, Armand communiait toutes les semaines. Cette dévotion à l'Eucharistie ne fit que grandir. Plus tard, au cours de son service militaire ou quand il partit pour le front pendant la guerre, sa grande préoccupation sera de pouvoir communier souvent.

De nos jours, un enfant si bien disposé, appartenant à une famille chrétienne, serait vite distingué par le curé de la paroisse et orienté vers le séminaire. Peut-être la pensée vint-elle au curé de Vabre que le petit Armand pourrait faire un excellent prêtre. On sait d'ailleurs, par une confiance, que l'enfant lui-même s'ouvrit à son père de l'attrait qu'exerçait sur lui le sacerdoce. Hélas ! il lui fut répondu que ce n'était pas possible. Certes, la famille eût été grandement honorée d'avoir un prêtre parmi ses enfants, mais sa situation économique ne le permettait pas. Elle ne pouvait assumer les frais qu'entraînerait l'admission d'Armand au Séminaire. De plus, son départ aurait privé les siens du salaire qu'il commençait à gagner par son travail.

Il serait donc tisserand comme son père. Filature et tissage sont la principale industrie de la région. Le voyageur qui traverse les villages le devine au cliquetis qui s'échappe des usines et des maisons particulières.

Le père d'Armand était un rude travailleur. Après avoir passé la journée à l'usine, il se mettait à son métier de tisserand pour des heures supplémentaires de labeur. Son fils, dans ces conditions, pouvait-il se dérober au devoir de l'aider dans sa lourde tâche ? Cependant il n'arrivait pas à faire taire la voix qui l'appelait au don plus complet de lui-même à Dieu. Un jour, il avait déjà dix-huit ans, il n'y tint plus. A la suite d'une mission prêchée à Vabre, il dit à son père : « Il faut que je parte. Je ne sais encore où, mais j'irai à Dieu où Dieu me veut ».

L'excellent chrétien qu'était M. Gros ne crut pas pouvoir s'opposer plus longtemps à une vocation si évidente. Il donna son assentiment au départ d'Armand. Mais où celui-ci chercherait-il la réalisation de son rêve ? Aujourd'hui, dans un cas de ce genre, la réponse est toute indiquée : le Séminaire des Vocations tardives. Au temps où le jeune tisserand souhaitait si ardemment devenir prêtre, on ne sentait pas encore en France le besoin d'une institution de ce genre... du moins dans les diocèses où abondaient les candidats au sacerdoce tel qu'était celui d'Albi. Chaque année le Grand Séminaire donnait au diocèse plus de jeunes prêtres qu'il n'en fallait pour combler les vides. Aussi plusieurs des nouveaux ordonnés allaient-ils travailler dans un diocèse moins riche en prêtres, ou demandaient-ils leur admission dans une congrégation religieuse.

Armand avait une tante Fille de la Charité. Mise au courant des désirs de son neveu, elle pensa que s'il ne pouvait accéder au sacerdoce, il avait tout ce qu'il fallait pour faire un excellent Frère de la Mission. Elle lui en parla et il résolut de demander son admission comme coadjuteur dans la famille de saint Vincent.

Ce ne fut sans doute pas sans regret que le jeune Armand abandonna son rêve d'être prêtre un jour. Mais dès le début, il apprécia la beauté de la vie à laquelle Dieu l'appelait, et cet amour de sa vocation ne fit que grandir avec les années. Il comprit les possibilités qu'il y trouverait de devenir lui-même

un saint et de travailler efficacement en collaboration avec les prêtres de la Mission à ce salut des pauvres gens qui sont le lot des fils de saint Vincent. Il fut de la lignée de ces Frères coadjuteurs dont la piété, la vie de travail et de sacrifice ont laissé dans la petite Compagnie un parfum d'édification.

Sa joie d'être Frère de la Mission, Armand Gros aimait à l'affirmer, notamment dans ses entretiens avec ses parents. « Je suis heureux dans ma vocation, leur disait-il, je l'ai tant désirée ! ». Il était tout particulièrement reconnaissant à sa famille spirituelle des soins qu'il recevait d'elle dans ses maladies. Sur le point de subir une deuxième opération, il déclarait aux siens n'éprouver qu'une appréhension : celle de n'avoir plus assez de forces pour continuer son travail et d'être ainsi à la charge de la Maison-Mère. Elles étaient bien vraies sur ses lèvres les paroles du psalmiste : Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre demeure... J'ai choisi d'y vivre inaperçu... Mieux vaut habiter dans tes parvis que de séjourner sous la tente des pêcheurs ». Et ce bonheur se lisait dans la sérénité du visage de notre cher Frère, dans la cordialité de son accueil.

Il faut reconnaître, cependant, que cette joie connut sinon une éclipse, du moins une crise. Non certes que sa vocation lui ait paru moins belle, mais parce qu'il lui semblait qu'ailleurs, il serait mieux aidé par la ferveur de son entourage dans la réalisation de son idéal. « J'aime tout de Paris, disait Victor Hugo, même ses verrues ». Tel n'est pas le langage du véritable amour. Celui-ci souffre vivement des laideurs ou simplement des déficiences de la personne qu'il voudrait pouvoir admirer sans réserve. Tel était l'amour de Frère Gros pour sa Communauté. Reprenant sa place à la Maison-Mère, après la première guerre mondiale, il y vit et entendit des choses qui le heurtèrent dans son désir de perfection. Il en souffrit et la pensée lui vint de chercher ailleurs plus de ferveur et de générosité. Heureusement il s'en ouvrit à son directeur qui était un grand spirituel, M. Edouard Mott. Ce dernier n'eut pas de peine à lui montrer qu'il y avait là une tentation. Il lui fit comprendre qu'il ne fallait pas se laisser obséder par ce qu'on voit de mal ou de moins bien, que ce spectacle doit au contraire maintenir l'âme dans une humble vigilance et stimuler la charité fraternelle.

Frère Gros resta coadjuteur de la Mission. Comme nous devons être reconnaissants à M. Mott de nous l'avoir gardé ! Mais grande eût été la responsabilité de ceux qui auraient pu occasionner son départ. Il ne faut pas en communauté de « briseurs de courage », de « casseurs d'ailes » qui, plus ou moins consciemment, par leur comportement et quelque fois par leurs paroles, risquent de désaffectionner les autres à l'égard de leur vocation. On pense à ce hérault qui en Israël, avant que le combat ne s'engageât, passait sur le front des troupes et invitait à se retirer ceux à qui certaines circonstances rendaient plus difficile le sacrifice de leur vie et dont la tristesse et les hésitations auraient pu faire fléchir l'ardeur des combattants.

Frère Gros fut un travailleur modèle par son application consciencieuse à sa tâche, par son amour de l'ordre et de la précision. Le 2 mai 1919, un ministre plénipotentiaire écrivait à M. Cazot : « Au moment où je quitte le service, je me fais un agréable devoir de reconnaître le zèle, l'intelligence et le dévouement que M. Gros a déployés pendant les quelques mois qu'il a été mis à ma disposition. Je tiens à vous exprimer toute ma reconnaissance d'avoir bien voulu nous désigner cet excellent auxiliaire. Je conserve le meilleur souvenir de sa collaboration. Par son esprit de discipline, sa ponctualité et la conscience qu'il a mise à s'acquitter des travaux que je lui ai confiés, M. Gros a certainement fait honneur à votre recommandation. Je lui en suis personnellement reconnaissant, et je vous remercie d'avoir bien voulu le choisir ».

Tel était notre cher Frère Gros, tel il demeura pendant les quarante-trois ans qu'il avait encore à vivre. Tel je l'ai vu au Secrétariat pendant les quatorze années que j'y ai passées avec lui. Son travail de base était de tenir à jour les fiches individuelles des confrères. Tâche ingrate et rendue souvent difficile par le fait de renseignements insuffisamment clairs, par des retards prolongés dans l'envoi de certains documents, telles les attestations de vœux. Il n'est pas toujours aisé d'identifier la personne dont il s'agit, notamment quand elle a plusieurs noms patronymiques, qu'elle possède de nombreux prénoms, et que noms et prénoms ne sont pas toujours donnés de façon authentique. Frère Gros en souffrait, mais il le signalait sans amertume. Il aurait bien compris cette dernière parole d'un savant historien, disant à son fils avant de mourir : « Mets bien les références. Dieu sait combien j'ai perdu de temps à cause de références fauses qu'il m'a fallu rectifier ! ».

Un autre travail, plus intéressant et qui répondait mieux à ses goûts, était la composition de l'Ordo de la Congrégation. Il s'en acquittait avec une grande compétence et y apportait un soin minutieux. Humblement il sollicitait un contrôle pour éliminer le plus possible toute erreur. Et quand on avait découvert dans son travail un oubli ou une légère inexactitude, ce qui était bien rare, il les reconnaissait et remerciait en toute simplicité de ce service. Malgré son âge il s'était très vite mis au courant des nouvelles rubriques. Aussi, quand il parut plus pratique de confier la rédaction de notre Ordo de la Compagnie à nos confrères de Rome qui éditaient déjà l'Ordo de l'Eglise universelle, ce fut certainement pour lui un sensible sacrifice. Mais il n'en laissa rien deviner et à plus forte raison ne l'entendit-on pas se plaindre, si peu que ce fût.

Le travail de Frère Gros avait des témoins quotidiens, des témoins de tous les instants pour qui il était un sujet d'édification. On se rendait moins facilement compte de sa vie spirituelle, sans doute était-il d'une admirable exactitude à tous les exercices communs. Mais son entretien avec Dieu dans ses exercices et tout au long de la journée demeurait son secret. Il ne

se livrait pas beaucoup. Son tempérament, ses origines paysannes et la nature des travaux de sa jeunesse le portaient plutôt à se replier sur lui-même. On pouvait mieux le connaître quand les circonstances permettaient de converser plus longuement et en tête à tête avec lui, comme il arrivait notamment quand il faisait un séjour à l'infirmerie ou à l'hôpital. Aussi ai-je été heureux de pouvoir prendre connaissance d'un certain nombre de lettres adressées par lui au T.H. Père Willette et à M. Louwyck pendant la guerre.

Mobilisé dans le service auxiliaire à Castres, au début de la guerre 14-18, il aurait pu se féliciter d'y avoir un travail qui le tenait loin des fatigues et des dangers du front. Mais il souffre de n'avoir que la messe du dimanche. Il fait quelques démarches pour obtenir la permission d'assister à la messe en semaine, afin de pouvoir y communier ; mais il n'a pas ce bonheur. Sa décision est donc vite prise. Il s'offre à partir au front comme brancardier. Dans les lettres qu'il écrit à ses supérieurs, il est parfois question des dangers qu'il a courus, des vides faits autour de lui par la mort. Mais ce dont il parle surtout, c'est de la plus ou moins grande facilité qu'il a de servir la messe et d'y communier. C'est ainsi qu'il écrit le 23 février 1916 : « Je puis assister à la sainte messe et faire la sainte Communion tous les dimanches. C'est une grande consolation, je voudrais bien l'avoir tous les jours ».

Dans une autre lettre il dit : « Je me trouve très bien ici. Il y a dans le même village un prêtre-soldat à qui je vais servir la messe tous les matins, ce qui est pour moi une grande consolation ». C'est cela qu'il apprécie surtout quand il descend du front pour passer quelque temps dans un village de l'arrière. Parfois la messe est dite par M. le Curé à une heure trop tardive pour qu'un soldat puisse y assister ; mais du moins il lui est possible de communier en dehors de la messe, et il en profite avec bonheur.

Cet attrait pour l'Eucharistie se manifestait à la Maison-Mère par son attitude à la chapelle où l'on sentait combien il était heureux d'assister et de participer à de beaux offices. Quand il pouvait encore faire quelques promenades dans Paris, un jour de congé, un de ses jeunes confrères était heureux de l'accompagner. On faisait d'abord sa visite au Saint-Sacrement dans une église ou une chapelle, et on y récitait le chapelet.

On pouvait encore pénétrer un peu plus avant dans l'âme de Frère Gros quand il était appelé à parler des Frères défunts, lors de la conférence qui leur était consacrée. Il aimait à souligner leur piété, leur amour du travail, de la pauvreté, leur acceptation silencieuse de la souffrance. Et en l'écoutant on pensait : il se peint lui-même !

En digne fils de saint Vincent, il aimait le silence et l'effacement. Il avait eu l'occasion de parler quelquefois à un de ses neveux de M. Pouget. Quand après la mort de notre confrère, écrivains et conférenciers firent connaître cette intelligence d'élite, cette âme à la vie spirituelle si profonde, le neveu de

Frère Gros s'étonna devant lui que sa Congrégation ne l'eût pas, de son vivant, mis davantage en relief : « Ce n'est pas dans notre esprit », se contenta-t-il de répondre.

Il avait une grande parenté d'âme avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et je lui ai causé une grande joie, en lui procurant quelques ouvrages qui lui étaient consacrés, surtout ceux qui faisaient connaître quelques détails inédits de sa vie ou de la vie des siens. De Thérèse de l'Enfant-Jésus on retrouvait en lui la confiance en Dieu, l'humilité, la charité fraternelle délicate et dévouée. Il lui ressemblait aussi par l'amour de sa famille. Il avait des parents à Paris ou dans les environs de la capitale. Par mortification il n'allait pas souvent les voir. Mais on le sentait heureux d'aller leur faire visite, une ou deux fois par an. Il les recevait avec bonheur à la Maison-Mère, et c'était pour eux une douce joie, une édification profonde de le rencontrer. Il partageait leurs tristesses. Il fut douloureusement atteint par la mort du mari d'une de ses nièces, ancien militant jociste, qui avait fondé une petite imprimerie aux environs de Paris. Et comme sa nièce résolut de continuer l'entreprise, Frère Gros lui chercha des clients. Comme il fut reconnaissant de la réponse faite à son appel par la double famille de saint Vincent !

Il aimait aussi sa petite patrie. Avec quel plaisir il lisait la Semaine Religieuse d'Albi et le Tarn Libre, que je lui passais ! Tout ce qui concernait son diocèse d'origine l'intéressait, et quand l'archevêque d'Albi ou un membre de son administration descendait à la Maison-Mère, il était si content d'avoir quelque nouvelle !

Quelques jours avant sa mort, Thérèse de l'Enfant-Jésus entendit, de l'infirmerie, une Sœur converse qui, dans la cuisine, disait à une de ses compagnes : « Notre Sœur Thérèse va bientôt mourir. La Mère prieure sera sans doute bien embarrassée pour écrire quelque chose à son sujet aux autres Carmels. Sans doute cette petite Sœur est bien gentille, mais elle n'a jamais rien fait qui vaille la peine d'être raconté ». En entendant ces mots, Thérèse sourit, avec humilité et indulgence, avec une totale sérénité. Ce n'est pas pour obtenir l'estime des créatures qu'elle avait vécu. Elle avait entendu saint Paul dire aux Corinthiens : « Peu importe d'être jugé par vous ou par un tribunal humain. Celui qui a qualité pour juger c'est le Seigneur ! C'est lui qui manifestera, quand il viendra, le fond des cœurs, et alors chacun recevra l'éloge qu'il aura mérité ». Tels étaient bien les sentiments du bon Frère Gros. Mais autour de lui on était pénétré de vénération pour sa vertu et les laïcs ne s'y trompaient pas. Une de ses parentes traduisait bien le sentiment commun quand, après un entretien avec lui, elle s'écriait : « Oh ! cet Armand, on dirait un saint ! ».

Le jour de ses obsèques l'Eglise célébrait la fête de saint Didace, humble frère convers franciscain qui, au milieu du XV^e siècle, exerça un tel rayonnement dans la ville de Rome. Et dans l'office de ce saint, on lisait cette antienne : « Courage

serviteur bon et fidèle. Parce que tu as bien géré le peu qui t'a été confié, je te donnerai un poste de choix ». *Le secret des saints est de faire grandement les plus petites choses et de donner ainsi à leur existence un magnifique épanouissement. Telle fut la vie de notre cher Frère Gros. Puissent son exemple et son intercession lui valoir beaucoup d'imitateurs !*

★

10-12 janvier 1963. — Venu au Concile, Mgr Van de Kerkhove, évêque de Bikoro (Congo, Léopoldville), fait une visite à la Maison-Mère, en compagnie de M. Demasure, visiteur de Belgique. Son programme est chargé. Parmi les problèmes du meilleur rendement de l'apostolat en son diocèse, et pour la beauté du culte en sa cathédrale, Mgr s'intéresse à une nouvelle création d'orgue, basée sur la technique des transistors. Relative modicité de prix de ces instruments, robustesse et adaptation plus facile aux variations des climats tropicaux, etc. Monseigneur assiste satisfait à des auditions de ce genre d'orgue puissant et sonore. Les doigts de musiciens habiles et suffisamment compétents se trouvent sous les diverses latitudes. Monseigneur se montre content... Il est toutefois surpris par les rigueurs exceptionnelles de cet hiver qui ne rappellent en rien la température de Bikoro qu'il va sous peu retrouver.

16-17 février. — Profitant de quelques jours de vacances, les congrès et réunions de jeunes se multiplient en cette période. Ainsi plusieurs milliers d'Enfants de Marie, encadrées par de nombreuses cornettes et diverses religieuses, se réunissent à Paris en journées d'études. Elles s'instruisent et reprennent de l'entrain par le programme de pèlerinages, cercles, séances, qui les mènent ici et là, rue du Bac, salle Gaumont, etc. La vie impose cette incessante activité pour la formation des générations successives, en vue d'une existence au service du Seigneur, de son Eglise et du devoir d'état. Expériences, enseignements fournissent des directives et sèment la bonne nouvelle.

17 mars 1963. — Troisième dimanche de Carême. En la basilique Saint-Pierre de Rome est béatifiée Elisabeth-Anne Seton, fondatrice des Sœurs de la Charité, décédée à Emmitsburg (Maryland), le 4 juillet 1821. A la joie de l'Eglise des Etats-Unis, accourue en nombre et représentée en ce beau jour, s'unit la famille entière de saint Vincent de Paul. Vu la réunion de plusieurs maisons et Sœurs, en 1850 (donc vingt-neuf ans après la mort de Mère Seton), la fondatrice des Sœurs de la Charité de Saint-Joseph est à l'origine des deux actuelles Provinces des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, aux Etats-Unis. (Voir *Annales*, t. 114-115, p. 135-139). Notons que *Saint-Joseph* est le nom de la paroisse... de Baltimore, où eut lieu la fondation en 1808.

Elisabeth-Anne Bayley naquit le 28 août 1774, à New York, alors simple ville de quelque 30 000 habitants. C'est là aussi que, pieuse épiscopaliennne, elle se marie, le 25 janvier 1794, avec le marchand William Seton, dont elle eut cinq enfants. En 1803,

la santé débile de M. Seton impose un voyage vers l'Italie, chez les Filicchi, leurs correspondants et amis commerciaux de Florence. William, malgré les soins de son épouse et en dépit de la douceur du climat, meurt à Florence le 27 décembre 1803, âgé de 35 ans, et est inhumé au cimetière protestant de Livourne.

Fortement éprouvée par ce deuil, Elisabeth est néanmoins touchée et réconfortée par la charité des Filicchi. Elle est également saisie et émue par les manifestations de la vie religieuse, soit chez ses hôtes, soit dans le milieu populaire florentin. Par un cheminement de pensées et de sentiments, la grâce de la conversion entoure et travaille cette âme de choix, profondément religieuse. Dans un admirable courage et malgré les déchirements concrets que cela va lui causer, elle entre dans l'Eglise catholique, le 14 mars 1805. Démarche héroïque, obéissance à l'appel de la vérité, ségrégation pratique de tous les siens. Pour gagner sa vie et élever ses enfants, Elisabeth cherche du travail dans l'enseignement. Elle se rend à Baltimore, le 9 juin 1808, pour y ouvrir une école. Là elle assemble et met sur pied un embryon de communauté, « robe noire, mantelet à capuchon dont la bordure est plissée, coiffure de mousseline blanche et mentonnière de crêpe noir, chapelet à la ceinture » (mai 1809).

Un mois plus tard (2 juin), une émission de vœux rassemblait et raffermissait la générosité de ces bonnes volontés. La situation matérielle restait pourtant assez délicate et difficile. Aussi, avec joie, Elisabeth agréa l'offre charitable de M. Cooper qui lui propose un établissement à Emmitsburg, à 80 kilomètres de Baltimore. Elisabeth s'y installe dès la fin de juillet 1809. Sans retard on se met au travail. Et c'est là que la fondatrice meurt, le 4 juillet 1821. Elle y est inhumée et entourée de la vénération de ses Filles. Comme une relique, la modeste maison primitive (la Maison blanche) a été conservée : musée et témoin vivant. (*Annales*, t. 114-115, p. 334-374).

La Communauté setonienne continua courageusement son œuvre de dévouement. Mais les désirs de la fondatrice de se voir incorporée à la famille vincentienne eurent enfin leur aboutissement par les vœux du 25 mars 1850 (les premiers des Filles de la Charité d'Amérique) et par la prise d'habit de Communauté, le 8 décembre 1851. La Communauté ainsi agréée, comprenait alors 30 maisons et 345 Sœurs. Quelque cinquante ans plus tard, en 1900, aux Etats-Unis, on comptait 117 maisons et 1 639 Sœurs. L'arbre vivace et bien planté avait trouvé un sol qui permettait tous les espoirs... Aussi, le 15 juillet 1910, en conclusion de tractations et examens de la situation, on aboutissait à l'érection de deux Provinces : *Emmitsburg* (Maryland), 95 maisons et 1 203 Sœurs, et *Normandy* (proche de Saint-Louis, Missouri), 73 maisons et 1 041 Sœurs. Depuis lors, la vie continue : œuvres et vocations se développent. On peut voir notamment dans *Annales* (t. 114-115, p. 374-383 ; t. 118, p. 183-208 ; 262-267 ; 437-446, et t. 119, p. 179-183) quelques notes sur les diverses

maisons des Filles de la Charité aux Etats-Unis. Ces notations permettent de se rendre compte des fondations qui en ce jour se réjouissent, spécialement et à bon droit, de la béatification de Mère Seton.

Aux Etats-Unis, en dehors des Filles de la Charité, l'on trouve actuellement quatre Congrégations qui reconnaissent Mère Seton pour leur fondatrice. Ces diverses communautés ont leur Maison-Mère à *New York*, *Cincinnati*, *Seton Hill* (Greensboro), *Convent Station* (New Jersey). Il faut y ajouter *Halifax*, au Canada.

Des délégations de ces six branches de la fondation setonienne sont venues à Rome, par avions, en passant par Fatima (Portugal). Il y a là notamment 100 Filles de la Charité.

C'est donc devant des centaines de Sœurs de ces diverses Communautés que la béatification a lieu, en ce 17 mars, dans la Basilique Vaticane, « *Jour de joie et d'allégresse immense !* ». En ce dimanche, lors de son audience, le Pape Jean XXIII souligne les magnifiques exemples de la nouvelle Bienheureuse : fidélité à l'appel du Seigneur, générosités prodiguées dans toute une vie de dévouement.

En un programme chargé et consolant, le Triduum rituel de la nouvelle Bienheureuse a lieu, les 18-20 mars, sous les voûtes du *Titre* du cardinal Spellman, la vénérable église des Saints-Jean-et-Paul.

Le jeudi 21 mars, les Sœurs américaines sont à Paris (voyage par avion). Les 22 et 23 c'est un pèlerinage à Lourdes. Le 26, à la rue du Bac, c'est la Journée consacrée à Mère Seton. La famille de Saint Vincent fête avec cœur et prie la Bienheureuse (grand-messe le matin). Le soir, en début d'après-midi, avant le Salut, notre T.H. Père dégage quelques leçons de cette nouvelle figure du Calendrier liturgique. Sous les voûtes de la chapelle, habituée aux entretiens en diverses langues, nous avons la joie d'une conférence en anglais, suivie d'un résumé en français. Réconfortante et consolante célébration.

Le lendemain, la centaine de Sœurs des Etats-Unis et une cinquantaine d'autres commencent rue du Bac leur retraite annuelle, prêchée (en anglais, évidemment) par M. John Zimmerman, assistant. Les directeurs des Sœurs d'*Angleterre* et d'*Australie*, ceux aussi d'*Emmitsburg* et de *Normandy*, épaulent le travail spirituel et les directions de la retraite. Jours de paix dans ce programme chargé.

Enfin, le 6 avril, c'est l'envol vers l'Amérique après un arrêt en la souriante Irlande. Que de souvenirs cette béatification de Mère Seton !

Deo gratias...

TREVES

FRÈRE PHILIPPE KNUPPEN
(17 septembre 1869 - 4 avril 1963).

Ce que certains confrères attendaient dans une attente inquiète, depuis des mois, est arrivé le 4 avril 1963 : Dieu rappela à lui, ce jour, notre cher et vénéré Frère Philippe Knuppen, doyen d'âge de nos chers Frères coadjuteurs. Il nous quitta définitivement à Trèves, où il avait passé les dix dernières années de sa vie dans le silence et l'effacement. Ce cher défunt mérite bien d'être commémoré dans nos *Annales* ; car parmi tous les confrères, absolument parlant, c'est lui qui, depuis la fondation de notre province en 1853, a atteint jusqu'ici l'âge le plus avancé : 93 ans ! C'est lui encore qui, en grande partie, personnifiait notre histoire mouvementée. Enfin, nous avons affaire à un Frère qui prêcha d'exemple en toute humilité, des dizaines d'années. Somme toute, c'était le dernier représentant d'une bonne génération de Frères coadjuteurs qui s'en est allé, après avoir fait un bien indescriptible.

Né le 17 septembre 1869 à Neuendorf, près de Prüm, dans l'Eifel, au sein d'une excellente famille catholique, le Bon Dieu avait fait cadeau au jeune Philippe d'une excellente santé, héritage de famille, ce me semble, car, comme lui, ses frères germains parvinrent à un âge patriarcal. Après avoir fréquenté l'école primaire, le jeune Philippe devint laboureur, tout à son travail, jusqu'au moment béni où Dieu l'appela à son service dans la petite Compagnie. Il obéit généreusement à l'appel d'en haut et fut admis au Séminaire interne, le 21 octobre 1888, à Theux, en Belgique, où se trouvait à cette époque, la Maison centrale (Séminaire et Etudes) de notre province exilée. Ce fut là également qu'il eut la grande grâce de prononcer les saints vœux, à Noël 1890. A partir de ce moment, le cher Frère Philippe mena une vie quotidienne dans les absorbants travaux de cuisine en Belgique, puis en Allemagne, puis enfin au-delà des mers.

Placé en 1893 avec plusieurs autres pionniers au Costa-Rica, dans cette belle portion de la vigne du Seigneur, il y resta jusqu'en 1908. Tombé alors gravement malade, il fut rappelé en Europe par ses supérieurs et replacé à Theux. La première guerre mondiale mit fin, pour quelques années, à son office de cuisinier. Pendant quatre ans environ, en effet, le bon samaritain se dévoua sans compter au chevet des soldats blessés ou malades, dans un hôpital de Cologne, dirigé par les Filles de la Charité. Ce dévouement lui mérita la Médaille de la Croix-Rouge, deuxième classe. La guerre terminée, Frère Philippe reprit ses fonctions de cuisinier dans nos maisons de Nieder-Prüm (1920) et Schleiden, de Cologne (1930) et d'Henri-Chapelle (1943). Enfin, déjà plus qu'octogénaire et arrivé au bout de ses forces physiques, il reçut son dernier placement dans la maison

de Trèves (1953), qui accueillit le vénérable vieillard à bras ouverts. Le divin Maître lui ménagea encore dix années de repos bien mérité. Edifiant son entourage, surtout au cours de son ultime maladie, il expira tranquillement, comme il avait vécu, après une longue préparation. C'est au cimetière *Saint-Paulin*, cher à tout bon Trévirois, qu'il trouva sa dernière demeure, à côté des confrères qui y attendent avec lui le jour de la résurrection. Voilà les lignes qui marquent le cours de cette longue vie.

Et maintenant, que fut le cher Frère Philippe ?

Bien bâti, de taille moyenne, carré d'épaules, physionomie sympathique et jouissant d'une robuste santé, avec cela alerte et de bonne humeur, Frère Philippe avait tout ce qu'il fallait, du point de vue physique, pour être, durant de longues années, un travailleur à la hauteur de sa tâche. C'est ce qu'il assura, en effet. Tout le monde se rappelle cette belle figure de cuisinier de « chef ». Vraiment son office lui tint à cœur. Au cours des années, il y fit un bien immense. Même après avoir subi l'ablation d'un de ses deux reins, Frère Philippe eut la chance de rester encore, et pour quarante ans, apte à son office.

Vu la qualité de son travail, ce cher Frère trouva excellent accueil partout, dans nos maisons. A mesure qu'il vieillissait, il imposait tout naturellement le respect, ne serait-ce que par son beau physique. Tout reflétait en lui la maturité d'âme d'un ancien, dont les cheveux avaient blanchi au service de Dieu et du prochain. Enfin, tous ceux qui l'ont connu à Trèves, lors des dernières années de sa vie, le revoient encore, passant gravement dans certaines rues de la ville, tel un patriarche de plus de 90 ans, personnifiant « le bon vieux temps ».

Certes (et c'est normal), l'existence d'un bon Frère coadjuteur de la Compagnie présente rarement des faits sensationnels. Sa vie, suivant la volonté de notre saint fondateur, demeure une vie cachée aux yeux du monde, mais une existence méritoire aux yeux du Très-Haut. Cependant, des traits édifiants de ce portrait moral méritent d'être jetés sur le papier. En voici trois qui, dans le cas présent, peuvent intéresser en particulier nos bons Frères.

Tout d'abord il m'a toujours semblé que Frère Philippe avait une piété simple et solide. Esprit droit, plein de bon sens, il allait à Dieu, bonnement et simplement, sans chercher midi à quatorze heures. Esprit bien fait et sagement équilibré, sachant qu'il avait une noble tâche à remplir, il servait Dieu et le prochain d'un cœur gai. Nulle extravagance dans ses exercices de piété ! Rien d'extraordinaire, mais tout se faisait d'une façon consciencieuse. Cela semblait être une de ses maximes. Jusqu'en ses dernières années, tant que la santé le lui permit, il prit part aux exercices de piété de la Communauté. Malheureusement il souffrait depuis longtemps d'une dureté d'oreille qui allait s'aggravant de plus en plus, en sorte qu'il comprenait très peu de ce qu'on disait,

par exemple, au cours des conférences spirituelles. Était-ce une grande privation pour sa vie intérieure ? Il semble bien que non. Car Frère Philippe puisait abondamment à d'autres excellentes sources. A ce point de vue, la lecture spirituelle lui demeura toujours bien chère.

En outre, notre cher Frère jouissait d'un caractère à la fois ferme et charmant. C'est l'avis de tous ceux qui avaient à faire avec lui. Lorsqu'on l'abordait, on trouvait la plupart du temps un bon sourire sur ses lèvres, un salut respectueux pour ceux de la maison ou les externes. Si le confrère était par hasard du nombre des priseurs, il lui tendait aimablement sa tabatière, avant d'y puiser à son tour. Les externes n'ont jamais eu à se plaindre de lui tellement il était prévenant et délicat, quand il avait à faire avec eux. Non pas qu'il se soit laissé rouler ! Pour cela il était trop perspicace et expérimenté. Dans les rapports avec les prêtres, surtout avec les supérieurs, le bon Frère Philippe montrait un profond respect, ce qui, le cas échéant, ne l'empêcha nullement de dire son opinion d'une façon nette et claire. Mais la chose en question une fois décidée par le supérieur, il se soumettait entièrement et sans réserve. Dans ses rapports avec les gens du dehors, il paraît qu'il rendit des services à tout le monde, quand il était dans son pouvoir de le faire. Cela peut se dire, à plus forte raison encore, concernant ses confrères, tant il était profondément pénétré du rôle de Marthe qu'il devait jouer, en nos maisons, au milieu des prêtres.

Ténacité dans son office, où il avait été destiné à recommencer plusieurs fois au milieu d'exceptionnelles difficultés, voilà ce qu'on doit dire sur son compte. Et c'est ce qui assure un cachet spécial à son activité dans la Compagnie. Arrivé au Costa-Rica à San José en 1893, avec l'équipe de nos missionnaires de la première heure, il y fut chargé de la cuisine avec tout ce que cela comporte parmi ces difficiles débuts de toute œuvre. Car, si tous les commencements sont difficiles, il faut en dire tout autant dans ces nouveaux établissements. Il fallait alors se donner au travail en des conditions primitives, et celles-ci ne furent pas de courte durée, d'après ce qu'on sait de bonne source. La première guerre mondiale terminée et les lois bismarckiennes abrogées, les confrères allemands rentrèrent en Allemagne. Ce fut l'époque de la reconstruction de nos maisons. Placé à Niederprüm en 1920, en tant que chef de cuisine, il trouva alors justement les années de privation que l'on sait. On devine facilement avec quelles difficultés le bon Frère devait être aux prises, spécialement quand on songe que la troupe des séminaristes et étudiants, à l'appétit solide, avaient à être rassasiés jour après jour. Reste à mentionner que le placement du Frère Philippe à Henri-Chapelle, en pleine guerre mondiale en 1943, le plongea d'une certaine manière dans des difficultés semblables aux précédentes ; car tout homme averti sait que le domaine de l'alimentation ne va pas sans difficulté en temps de guerre, même si les supérieurs sont pleins de bonne volonté. C'est un cas de force majeure.

En tout cas, dans toutes ces situations exceptionnelles, le bon Frère fit de son mieux et rendit d'innappréciables services partout il passait, laissant le parfum d'une belle vie de travail silencieux.

Il est naturel, que devant une telle existence, on ne puisse qu'exprimer un vif désir, le souhait de voir notre jeune génération de Frères coadjuteurs marcher sur les traces de ses aînés, évidemment en s'adaptant aux exigences de notre temps.

JEAN-BAPTISTE MEYER,
Niederprüm, 24 mai 1963.

BRÉSIL

★

MGR PIO FREITAS,
ÉVÊQUE DE JOINVILLE (BRÉSIL) (1885-1963).

Mgr Pio Freitas, premier évêque de Joinville (Etat de Sainte-Catherine, Brésil) est mort saintement le 5 mai 1963, au terme d'une longue et douloureuse maladie. Né le 29 avril 1855 à Campina Verde (Minas Gerais) jadis Campo Belo de Farina Pôdre, le nouveau-né venait réjouir une excellente famille. Ses parents (Protasio de Freitas Silveira et Anna Candida Chaves) possédaient les solides vertus chrétiennes que soutenait alors le zèle inlassable des Lazaristes de Campo Belo. En effet nos confrères, établis en ce lieu depuis 1840, se dépensaient sans compter au service de ces populations du *Triangulo Mineiro*. Dès lors les anciennes générations de *Campina Verde* aiment toujours rendre hommage aux excellents Prêtres de la Mission, bénissant le Seigneur de leur avoir donné de si bons pasteurs.

Le Jeune Pio commença ses études primaires sous la maternelle direction d'Anna Candida (*Dona Aninha*) qui, jusqu'à un âge fort avancé, resta l'unique maîtresse d'école de la paroisse. En ces temps, déjà lointains, les gens de la campagne voyaient, dans l'école, l'unique acquisition des éléments fondamentaux : *lire, écrire et compter*.

Peu après, le bon élève de Campo Belo se rendit à *Petropolis*, véritable pépinière des vocations vincentiennes pour le Brésil. De *Petropolis*, les jeunes clercs de la Mission allaient alors chercher en France le bienfait des études supérieures de philosophie et de théologie. Ainsi ce fut à Dax que « notre cher frère Pio Freitas da Silveira » alla poursuivre ses études et recevoir les ordres et enfin la prêtrise, le 13 juin 1908.

A peine de retour au Brésil, sans retard, de par les circonstances, les Supérieurs l'envoient dans le nord du Brésil, à Fortaleza. Sans hésiter il s'y rendit généreusement, avant même d'avoir pu donner à ses excellents parents la joie d'une première grand'messe. Ceux qui ont plus tard connu notre cher confrère, en ses divers placements, attestent son détachement, son amour de la vocation et son inlassable zèle au service des âmes. Combien

de fois n'a-t-il pas entraîné à une semblable et excellente générosité, les chères Filles de la Charité, lors de merveilleuses conférences dans le style et la manière vincentienne. Personnellement je puis fournir le témoignage sur un entretien adressé aux étudiants de *Petropolis*. Le sujet traité *consuedo consuedine vincitur* : la vertu, l'habitude sont une seconde nature. A l'accent sérieux et solide de la doctrine, il joignait alors une amabilité et un esprit sainement ironique et plein d'entrain et de réalisme.

A peine arrivé à Fortaleza, M. Freitas reçoit l'enseignement de plusieurs matières dans le Séminaire. Il remplit en outre les offices d'économiste, de Préfet de discipline, et plus tard la charge de Supérieur. Le travail ne lui fit jamais peur ; il attestait son entier dévouement.

Placé à Diamantina, là encore il consacra toutes ses forces au bien de ses confrères et de l'œuvre. Et l'on comprend que



Mgr. Pio FREITAS (1885-1963)
Lazariste
Evêque de Joinville (Brésil)

sa bonté et son zèle lui aient suscité des amitiés qui l'ont suivi jusqu'à la fin de sa vie.

Enfin le Saint-Siège lui confia le diocèse de Joinville, le 25 janvier 1929. Il fut sacré à Diamantina le 9 juin suivant. Il avait, ce jour-là, chargé la croix sur ses épaules.

Aisément on peut deviner les difficultés qui accompagnent la mise en place, la création d'un nouveau diocèse, avec le manque de clergé, la pénurie de religieuses pour assurer l'enseignement du catéchisme et les diverses œuvres sociales. Il fallait en outre construire une cathédrale, établir un séminaire, et créer des paroisses et surtout leur trouver des pasteurs. Tout cela évoque la responsabilité et les devoirs de ce nouvel évêque. Mais tout est possible à qui aime vraiment les âmes ! Mgr Freitas, animé de ces sentiments, se dépense dès lors sans compter, il se fait tout à tous. Il apprend même l'allemand pour se faire comprendre et communiquer avec les vieux émigrants venus jadis d'Allemagne pour s'établir dans l'Etat de Sainte-Catherine. Pendant plus d'un quart de siècle, Mgr Freitas se dépense avec zèle, au mépris de sa santé. Le Pasteur se donne totalement à son troupeau jusqu'au bout de ses forces. Epuisé il obtint enfin, pour l'aider, un auxiliaire. Aussi, sans retard, devant les progrès du mal, il se déchargea totalement de toute responsabilité apostolique.

Et Mgr Freitas, toujours édifiant se retira chez nos confrères d'Irati : il rentra à la maison de famille. Son *mal de Saint Gui* (cette *chorée* dit le langage médical) avec ses incoercibles et épuisants tremblements convulsifs alla toujours en s'aggravant. Il y perdit tout d'abord la facilité de se servir de ses mains et peu à peu la possibilité du moindre déplacement. Le voilà « cloué » en son lit : en « homme de douleurs » peut-on dire, à l'image de son divin Maître. Souffrir et prier rien de plus ! Il n'y manquait pas.

Enfin la mort arrive pour lui ménager la récompense, assurée au bon et fidèle serviteur du Seigneur. Il s'en est allé à la maison du Père : véritable saint, suivant l'avis et le dire de tous ceux qui l'ont connu de près. Maintenant auprès de saint Vincent et de tant de membres de la Mission du Ciel, nous avons un nouvel intercesseur et un solide ami ! Qu'il soit le protecteur de nos confrères d'Irati et des Sœurs de *Curitiba* qui, sans compter et généreusement elles aussi, ont servi et soutenu, jusqu'au bout, ce serviteur du Seigneur durant le cours d'une longue et cruelle maladie

Diamantina, juillet 1963.

Ezio Rodrigues de Lima.



Post-scriptum.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D'AOUT 1963.

Convoquée à Rome (Via Pompeo Magno 21), l'Assemblée générale de la Mission s'y est heureusement réunie et normalement poursuivie.

Les résultats tangibles, connus sans retard, apprennent que M. Carlo Braga a été élu comme Secrétaire de l'Assemblée. Puis peu après eut lieu l'élection des six Assistants généraux, à savoir : MM. Contassot Félix, Marijuan Toribio, Lapalorcia Giuseppe, Zimmerman John, Domogala Gérard et Rigazio Alejandro.

Le reste du travail, les décisions et décrets seront ultérieurement promulgués par une circulaire de M. le Supérieur Général, le T.H.P. Slattery.

L'Assemblée reçue le 30 août, par le Pape, à *Castel Gandolfo*, y a entendu la lecture d'une allocution que l'*Osservatore Romano* du 6 septembre devait publier. Sur ces consignes, l'Assemblée s'est terminée le 1^{er} septembre après avoir manifesté (souligné-ton) un climat de cordiale confraternité et d'amour pratique de l'Œuvre de saint Vincent de Paul.

NÉCROLOGE

(1962)

MISSIONNAIRES

53. Hou (Mgr Joseph), évêque, 28 août 1962, en prison, *Taichow* (Chine) ; 82, 55.
54. Barbato (Eduardo), prêtre, 9 octobre 1962, *Como* ; 71, 53.
55. Salgado (David), prêtre, 3 octobre 1962, *Saragosse* ; 82, 66.
56. Estradas (Bartolomeo), coadjuteur, 23 octobre 1962, *Madrid* ; 80, 45.
57. Gros (Armand), coadjuteur, 10 novembre 1962, *Paris* ; 74, 55.
58. Tomazic (Francesco), coadjuteur, 6 novembre 1962, *Sienne* ; 71, 30.
59. O'Brien (John), coadjuteur, 10 novembre 1962, *Dublin* ; 62, 35.
60. Neveut (Emile), prêtre, 15 novembre 1962, *Dax* ; 87, 69.
61. Dodd (Francis), prêtre, 9 novembre 1962, *Northampton* ; 74, 54.
62. Gaté (Louis), prêtre, 26 novembre 1962, *Paris* ; 79, 57.
63. Pane (Salvatore), prêtre, 27 novembre 1962, *Naples* ; 77, 60.
64. Ansotegni (Agustin), prêtre, 1^{er} décembre 1962, *Salamanque* ; 79, 63.
65. Maynadier (Léon), prêtre, 3 décembre 1962, *Quito* ; 76, 58.
66. Moral (Urbano), prêtre, 18 décembre 1962, *Ciudad-Bolivar* ; 60, 44.
67. Menjot (Louis), 21 décembre 1962, *Dax* ; 78, 58.
68. Martin (Ignacio), 8 décembre 1962, *Salamanque* ; 91, 70.
69. Ferraro (Antonio), prêtre, 28 décembre 1962, *Sienne* ; 72, 53.

(1963)

1. Knödl (Hubert), coadjuteur, 6 décembre 1962, *Graz* ; 66, 39.
2. Torre-Lopez (Miguel), prêtre, 28 décembre 1962, *Lima* ; 64, 46.
3. Domingo (Miguel), prêtre, 6 janvier 1963, *Madrid* ; 85, 69.
4. Myska (Antoine), prêtre, 9 janvier 1963, *Abranches* (Brésil) ; 65, 44.
5. Tobar (Julian), coadjuteur, 17 janvier 1963, *Salamanque* ; 80, 62.
6. Sandri (Giuseppe), prêtre, 30 janvier 1963, *Sassari* ; 90, 62.
7. Marcos (Rafael), prêtre, 26 janvier 1963, *La Laguna* ; 72, 54.
8. Valero (Manuel), prêtre, 26 janvier 1963, *Limpas* ; 69, 54.
9. Claramunt (Eugenio), prêtre, 3 janvier 1963, *Figueras* ; 57, 39.
10. Ferreux (Octave), prêtre, 9 février 1963, *Paris* ; 87, 60.
11. Kus (Jan-Pawel), prêtre, 17 janvier 1963, *Chelmno* ; 43, 27.

12. Chalfoun (Rezkallah), coadjuteur, 24 janvier 1963, *Beyrouth* ; 84, 64.
13. Tobar (Pablo), coadjuteur, 1^{er} mars 1963, *Las Rehojas* ; 56, 37.
14. Triep (Joseph), prêtre, 16 mars 1963, *Valfleury* ; 65, 41.
15. Guirard (Louis), prêtre, 23 mars 1963, *Marseille* ; 83, 48.
16. Fox (Leo), prêtre, 21 mars 1963, *Taipei* (Formose) ; 54, 26.
17. Arevalo (Felipe), prêtre, 18 mars 1963, *Nataga* ; 56, 34.
18. Roustain (Gaston), prêtre, 8 avril 1963, *Paris* ; 83, 64.
19. Knuppen (Philippe), coadjuteur, 4 avril 1963, *Trèves* ; 93, 74.
20. Messina (Ferdinando), prêtre, 3 avril 1963, *Oria* ; 86, 66.
21. Pampliega (Julio), prêtre, 16 avril 1963, *Ponce* ; 57, 40.
22. Reinprecht (Louis), prêtre, 19 avril 1963, *Kobé* ; 64, 44.
23. Hotze (Johannes), prêtre, 10 avril 1963, *San José Costa Rica* ; 76, 51.
24. Tahl (John), sous-diacre, 19 avril 1963, *Salamanque* ; 29, 8.
25. Power (Robert), prêtre, 24 avril 1963, *Saint-Louis* ; 81, 65.
26. Hickey (Thomas), prêtre, 20 mai 1963, *Raheny* ; 75, 54.
27. Freitas (Mgr Pio), évêque, 20 mai 1963, *Curitiba* ; 78, 60.
28. Sorio (Romualdo), 11 juin 1963, *Gênes* ; 60, 37.
29. Houllier (Gustave), prêtre, 27 juin 1963, *Dax* ; 82, 64.
30. Aurél (Jean-Marie), coadjuteur, 29 juin 1963, *Paris* ; 82, 64.
31. Mazurkiewicz (Antony), prêtre, 6 juillet 1963, *New Haven* ; 86, 65.
32. Skelly (Joseph), prêtre, 8 juillet 1963, *Philadelphie* ; 89, 70.
33. Samuel (Pierre), prêtre, 3 juillet 1963, *Rio de Janeiro* ; 80, 60.
34. Marsay (André), prêtre, 21 juillet 1963, *Dax* ; 56, 34.
35. Born (Castor), prêtre, 13 juillet 1963, *Cologne* ; 82, 61.
36. Dolmeta (Giacomo), prêtre, 26 juillet 1963, *Como* ; 73, 56.
37. Wheelan (John), coadjuteur, 23 juillet 1963, *Malvern* ; 81, 61.
33. Sarneel (Pierre), prêtre, 3 juillet 1963, *Rio de Janeiro* ; 80, 60.
39. O'Donnell (Hugh), prêtre, 7 août 1963, *Ridgefield* ; 63, 31.
40. O'Keefe (William), prêtre, 26 août 1963, *New York* ; 56, 35.
41. Doherty (Francis), prêtre, 23 août 1963, *Philadelphie* ; 57, 35.
42. Nachez (Octave), prêtre, 1^{er} septembre 1963, *Paris* ; 57, 39.
43. Ojea (Sylvestre), prêtre, 3 septembre 1963, *Madrid* ; 71, 56.

SŒURS

- Gallus Hélène, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pologne) ; 81, 56.
Altini Amalia, Maison Provinciale, *Sienna* (Italie) ; 81, 57.
Famoso Josephé, Institut Mater Dei, *Naples* (Italie) ; 86, 61.
D'Alessandro Maria, Monistero, *Sienna* (Italie) ; 83, 62.
Hauer Mathilde, Maison Provinciale, *Cologne-N.* (Allemagne) ; 68, 45.
Fiedler Françoise, Maison de Repos, *Dult* (Autriche) ; 83, 67.
Hajek Aloisia, Contagieux, *Vienne* (Autriche) ; 73, 54.
Marrero Esperanza, Hospice, *Cadiz* (Espagne) ; 84, 58.
Pindado Desideria, Hôpital Militaire, *Melilla* (Espagne) ; 85, 61.
Graña Pilar, Ecole, *Sobradiel* (Espagne) ; 69, 42.
Imirizaldu Angela, Consultations Militaires, *Sevilla* ; 80, 56.
Legrande Mercedes, Collège, *Saragoza* ; 97, 69.
Luna Joaquina, Sanatorium, *Buñola* (Espagne) ; 73, 51.
Garcia Maria Pura, Aliénés, *Murcia* (Espagne) ; 65, 40.
Vilanova Josefa, Aliénés, *Gerona* (Espagne) ; 64, 33.
Soler Carmen, Aliénés, *Gerona* (Espagne) ; 88, 48.
Larrazza Martina, Hôpital, *Sanguesa* (Espagne) ; 74, 47.
Moreda Bibiana, Collège de l'Union, *Madrid* ; 53, 32.
Séchet Marie, Maison de Retraite, *Belletanche* ; 83, 61.
Riéter Marie, Foyer Sainte-Dévote, *Monaco* ; 68, 45.
Jeanbourquin Cécile, Maison de Repos, *Mont-s.-Lausanne* (Suisse) ; 73, 36.
Lapedagne Marie, Maison Saint-Michel, *Dijon* ; 48, 25.
Salazar Teresa, Hôpital, *Galarga* (Col.) ; 76, 49.
Tomas Emilia, Hôpital Provincial, *Valencia* (Espagne) ; 77, 52.
Gonzalez Maria del Carmen, Collège, *Valdemoro* (Espagne) ; 78, 56.
Vaglia Marie, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 75, 48.
Teixidor Mercedes, Maison Sainte-Louise, *Rafelbuñol* (Esp.) ; 68, 43.
Molas Dolores, Clinique d'Assurances, *Valencia* (Espagne) ; 67, 47.
Martinez Maria Mercedes, Ecole del Pilar, *Madrid* (Espagne) ; 82, 59.
Diez Concepcion, Crèche, *Malaga* (Espagne) ; 70, 36.
Calvanese Lucia, Maison Provinciale, *Rome* (Italie) ; 72, 52.
Moore Anne, Ecole Saint-Jean, *Boston Spa* (Angleterre) ; 74, 51.

- Espinosa Custodia, Hôpital Régional, *Talca* (Chili) ; 56, 34.
Guedes Rosalina, Maison Provinciale, *Rio* (Brésil) ; 82, 60.
Noga Casimir, Hôpital, *Curitiba* (Brésil) ; 66, 45.
Jara Rosaura, Hôpital Général, *Guayaquil* (Équateur) ; 93, 66.
Alves Maria, Hôpital Pedro II, *Recife* (Brésil) ; 45, 25.
Nardi Annita, Hôpital, *Ferentino* (Italie) ; 75, 49.
Asinelli Thérèse, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 84, 66.
Bauwens Marie, Maison Saint-Bavon, *Gand* (Belgique) ; 73, 44.
Verroust Marie, Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 85, 64.
Chupin Henriette, Centre Rural, *Bouloire* ; 72, 49.
Boulet Angèle, Maison-Mère, *Paris* ; 75, 54.
Nasarre Rosario, Maison Sainte-Louise, *Rafelbuñol* (Espagne) ; 66, 44.
Ochoa Maria Cruz, Asile de l'Enfant-Jésus, *Pamplona* (Esp.) ; 80, 59.
Carranza Micaela, Hospice Provincial, *Salamanca* (Esp.) ; 71, 48.
Cabrera Maria Socorro, Aliénés, *Tafira* (Espagne) ; 44, 15.
Carpio Jacoba, Ecoles, *Masanasa* (Espagne) ; 64, 41.
Llisiona Petra, Hôpital Provincial, *Valencia* (Espagne) ; 85, 59.
Sainz Juana, Hôpital du Refuge, *Granada* (Espagne) ; 97, 76.
Molet Carmen, Hôpital Provincial, *Lérida* (Espagne) ; 78, 48.
Gonzalez Luisa, Hôpital Saint-François-de-Paul, *Madrid* (Esp.) ; 63, 42.
Coll Maria Consolacion, Hôpital, *Mataro* (Espagne) ; 84, 64.
Espinal Carmen, Ecoles, *Villena* (Espagne) ; 48, 18.
Leone Marie, Hôpital Militaire, *Caserte* (Italie) ; 60, 29.
Guarracino Marie, Orphelinat, *Torre Annunziata* (Italie) ; 92, 67.
Raccuglia Antonine, Institut Mater Dei, *Naples* (Italie) ; 88, 65.
Prusinowska Marianne, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pol.) ; 95, 67.
Meza Joséphe, Maison Saint-Vincent, *Osijek* (Yougoslavie) ; 65, 45.
Kalan Maria, Maison de Charité, *Kikinda* (Yougoslavie) ; 74, 44.
Hoffmann Elisabeth, Maison Provinciale, *Cologne* (Allemagne) ; 85, 63.
Terraneo Giovanna, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 68, 46.
Skaza Elisabeth, Incurables, *Vienne* (Autriche) ; 71, 47.
Falter Louise, Incurables, *Vienne* (Autriche) ; 90, 65.
Haering Louise, Hôpital, *Constantine* (Algérie) ; 66, 45.
Wattinne Justine, Hôtel-Dieu, *Douai* ; 72, 43.
Page Lucie, Hôpital, *Autun* ; 70, 43.
Magnan Jeanne, Léproserie, *Farafangana* (Mad.) ; 73, 49.
Toulon Marguerite, Maison de Charité, *Puteaux* ; 63, 38.
Laporte Marie, Hôpital Saint-André, *Bordeaux* ; 84, 55.
Baeriswyl Hélène, « La Providence », *Fribourg* (Suisse) ; 61, 36.
Haust Marie, Maison de Charité, *Celles-Gendron* (Belgique) ; 98, 70.
Batut Amélie, Maison-Mère, *Paris* ; 85, 63.
Chapelot Victorine, Ecole Apostolique, *Prime-Combe* ; 83, 61.
Granata Charlotte, Monistero, *Sienna* (Italie) ; 78, 46.
Lotti Lina, Monistero, *Sienna* (Italie) ; 66, 40.
Colletta Rosalie, Hôpital, *Lentini* (Italie) ; 74, 54.
Manchi Cécile, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 85, 60.
Lisa Caterina, Hôpital Gradenigo, *Turin* (Italie) ; 84, 66.
Campanile Thérèse, Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 84, 65.
Palmiotto Marie, Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 64, 43.
Gregan Catherine, Maison Saint-Joseph, *Liverpool* (Angleterre) ; 63, 42.
Sikorska Stanislas, Maison de Retraite, *Lipowa* (Pologne) ; 62, 37.
Kornarzynska Hélène, Maison Provinciale, *Cracovie* (Pologne) ; 64, 37.
Kozłowska Hélène, Hôpital d'Enfants, *Lublin* (Pologne) ; 83, 58.
Russocka Leontyna, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pologne) ; 76, 50.
Lopez Florencia, Foyer d'Enfants, *Soria* (Espagne) ; 74, 45.
Lerch Anna, Maison Sainte-Marie, *Wassenberg* (Allemagne) ; 54, 28.
Burns Teresa, Maison Sainte-Marie, *Glasgow* (Ecosse) ; 70, 33.
Andreu Geneviève, Hôpital Saint-Roch, *Nice* ; 58, 27.
Staron Claire, Maison Saint-Vincent, *Périgueux* ; 71, 44.
Maîtrejean Suzanne, Maison du Sacré-Cœur, *Osaka* (Japon) ; 58, 30.
Bubocq Juliette, Maison Saint-Vincent, *L'Hay-les-Roses* ; 83, 61.
Bataille Pauline, Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 86, 66.
Eloin Marguerite, Clinique Reine-Astrid, *Huy* (Belgique) ; 74, 51.
Dewaela Hélène, Home de la Sainte-Famille, *Louvain* (Belgique) ; 85, 60.
Greci Linda, Maison Provinciale, *Rome* (Italie) ; 49, 26.
Cappello Conradine, Hôpital, *Noto* (Italie) ; 83, 51.

- Portesi Adèle, Maison Provinciale, *Rome* (Italie) ; 69, 47.
Briody Mary, Maison Sainte-Marie, *Douvres* (Angleterre) ; 82, 55.
Marin Maria Esperanza, Fourneau Economique, *Almeria* (Esp.) ; 78, 59.
Romero Teresa, Ecoles, *Figueras* (Espagne) ; 83, 57.
Alecha Ramona, Ecole d'Infirmières, *Madrid* (Espagne) ; 87, 68.
Pocurull Dolores, Asile Saint-Rafaël, *Barcelone* (Espagne) ; 83, 60.
Azcona Lucia, Grand Hôpital, *Santiago* (Espagne) ; 76, 54.
Echevarria Maria del Carmen, Ecole, *Algorta* (Espagne) ; 70, 42.
Ortelli Montserrat, Maternité, *Madrid* (Espagne) ; 85, 56.
Eritja Maria Cinta, Ecole, *Torredembarra* (Espagne) ; 83, 64.
Gonzalez Petra, Patronage Saint-Joachim, *Mataro* (Espagne) ; 87, 61.
Maillavin Marguerite, Hôpital, *Vichy* ; 75, 52.
Nicolas Joséphine, Maison de Charité, *Valence* ; 82, 56.
Treille Lucie, Maison Saint-Vincent, *Origny* ; 87, 66.
Soize Marie, Maison-Mère, *Paris* ; 89, 69.
Suard Henriette, « La Chesnaye », *Athée-sur-Cher* ; 75, 50.
Berthoumieu Marie, Sourds-Muets, *Montpellier* ; 69, 41.
Boband Jeanne, Maison Saint-Vincent, *Musinens* ; 77, 55.
Joubert Marie, Préventorium, *Grammont* ; 76, 28.
Kenny Elizabeth, Hôpital Militaire, *Washington* (Etats-Unis) ; 74, 41.
Smith Margaret, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 83, 57.
Triglione Jeanne, Institut de *Casamassima* (Italie) ; 75, 52.
Girola Marguerite, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 80, 54.
Cesari Cesira, Institut Torlonia, *Castelgandolfo* (Italie) ; 82, 59.
Ferrés Serafina, Sanatorium, *La Habana* (Cuba) ; 79, 56.
Lasheras Pilar, Asile de la Vega, *Salamanca* (Espagne) ; 84, 64.
Robles Josefa, Hôpital, *Mondonedo* (Espagne) ; 85, 57.
Aranguren Maria, Hôpital, *Alicante* (Espagne) ; 65, 40.
Rojó Petra, Hôpital, *Leon* (Espagne) ; 66, 43.
Morales Josefa, Consultation d'Enfants, *Séville* (Espagne) ; 88, 63.
Miserach Teresa, La Charité, *Olot* (Espagne) ; 88, 65.
Sanjenis Generosa, Ecole N.-D. Montserrat, *Barcelone* (Esp.) ; 83, 59.
De Maria Guadalupe, Hôpital Civil, *Malaga* (Espagne) ; 87, 61.
Garcia Gomez Pilar, Colegio de la Purissima, *Granada* (Espagne) ; 57, 37.
Sousa Julia, Collège N.-D. Auxil., *Vitoria* (Brésil) ; 82, 58.
Saytor Madeleine, Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 80, 55.
Hennart Hélène, Maison Saint-Vincent, *Montlieu* ; 85, 65.
Bonnet Marie, Maison de Charité, Sainte-Anne, *Paris* ; 85, 60.
Terzoli Camilla, Piccola Casa S. Vincenzo, *Cagliari* (Italie) ; 80, 60.
Prosio Margherita, Maison Provinciale, *Sienne* (Italie) ; 65, 44.
Wendt Pélagie, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pologne) ; 68, 45.
Dini Luigia, Maison Provinciale, *Sienne* (Italie) ; 79, 50.
Marini Ester, Monistero, *Sienne* (Italie) ; 81, 53.
Strusi Francesca, Hôpital Polyclinique, *Bari* (Italie) ; 62, 39.
Tapia Felissa, Maison de Charité, *Oviedo* (Espagne) ; 87, 56.
Eguaguirre Isabel, Hôpital Général, *Madrid* (Espagne) ; 78, 58.
Ibarbia Manuela, Maison Sainte-Louise, *Rafelbuñol* (Esp.) ; 84, 65.
Gonzalez Josefa, Hôpital, *Las Palmas* (Espagne) ; 52, 32.
Azpilcueta Celedonia, Ecoles, *Alcorisa* (Espagne) ; 64, 45.
Fernandez Elisa, Maison d'Aliénés, *Plasencia* (Espagne) ; 33, 1.
Larrainza Maria, Hôpital - Ecoles, *Alcira* (Espagne) ; 71, 45.
Arbulu Dionisia, Sanatorium, *Bilbao* (Espagne) ; 68, 43.
Lynch Catherine, Hôpital De-Paul, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 60, 41.
Wichers Anna, Maison Saint-Joseph, *Hardt* (Allemagne) ; 84, 60.
Sigworth Mary, Priory, *Mill-Hill* (Angleterre) ; 85, 60.
De Bacher Gabrielle, Clinique Ste-Elisabeth, *Winterslag* (Belg.) ; 75, 50.
Hund Jeanne, Maison Provinciale, *Lima* (Pérou) ; 91, 63.
Lannes Marie, Maison Provinciale, *Guatemala* (Am. C.) ; 94, 76.
Paulon Louise, Maison de Charité, N.-D. de la Gare, *Paris* ; 81, 61.
Baron Marie, « La Chesnaye », *Athée-sur-Cher* ; 63, 40.
De Raffin Marie, Miséricorde, *Tarbes* ; 91, 60.
Mellin Anne, Maison Provinciale, *Chelmo* (Pologne) ; 74, 49.
Perz Valentine, Maison Provinciale, *Curitiba* (Curitiba) ; 70, 47.
Muhic Ana, Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 72, 43.
Zidansek Juliana, Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 58, 31.
Gibelli Agostina, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 86, 58.

- Braca Marie, Inst. des Enfants-Trouvés, *Messine* (Italie) ; 73, 46.
Kisiel Anne, Crèche, *Swiecie* (Pologne) ; 64, 41.
Onderko Antoinette, Jardin d'Enfants, *Tenczynek* (Pologne) ; 94, 72.
Lannes Marie, Maison Provinciale, *Guatémala* (Amér. Cent.) ; 94, 76.
Abuin Vicenta, Collège de Saldaña, *Burgos* (Espagne) ; 85, 65.
Pérez Luciana, Clinique de Barrantes, *Burgos* (Espagne) ; 89, 69.
Irizar Teodora, Hôpital, *Jeréz de la Frontera* (Espagne) ; 71, 45.
Mas Carmen, Maison de Charité, *Huelva* (Espagne) ; 85, 62.
Ircio Matilde, Maison Vice-Provinciale, *Porto-Rico* ; 75, 56.
Aira Maria Angela, Hôpital Militaire, *Coruña* (Espagne) ; 90, 66.
Goñi Benigna, Ecole du Rosaire, *Séville* (Espagne) ; 78, 58.
Amprino Louise, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 81, 59.
Sadoletti Argia, Orphelinat, *Aragona* (Italie) ; 82, 56.
Nuzzi Rachele, Hospice Cristallini, *Naples* (Italie) ; 69, 44.
Vertiz Dolores, Maison Provinciale, *Lisbonne* (Portugal) ; 84, 35.
Almeida Prisciliana, Col. N.-D. des Sept-Douleurs, *Diamantina* ; 85, 50.
Cossio Marie, Inst. Saint-Vincent, *Udine* (Italie) ; 75, 49.
Sullivan Catherine, Hôp. St-Vincent, *Indianapolis* (Etats-Unis) ; 88, 64.
Wallner Juliana, Hôpital Schwarzach, *Salzburg* (Autriche) ; 62, 37.
Torre Marie, Hôpital, *Carignano* (Italie) ; 84, 60.
Starina Françoise, Maison Provinciale, *Graz* (Autriche) ; 71, 50.
Pozzesi Anna, Maison Provinciale, *Rome* (Italie) ; 83, 49.
Novero Barbara, Aliénés, *Cagliari* (Italie) ; 74, 45.
Magusic Rosa, Maison Provinciale, *Graz* (Autriche) ; 72, 47.
Burgstaller Theresia, Hôpital Schwarzach, *Salzburg* (Autr.) ; 72, 27.
Zalokar Marie, Hospice, *Knittelfed* (Autriche) ; 96, 71.
Clarke Catherine, Maison Saint-Vincent, *Londres* (Angleterre) ; 64, 36
Steidl Maria, Hôpital Saint-Jean, *Salzburg* (Autriche) ; 65, 42.
Murguia Demetria, Hôpital Civil, *Bilbao* (Espagne) ; 60, 39.
De Lacruz Purification, Résidencia Sanitaria, *Valencia* (Espagne) ; 27, 4.
Stefanowicz Sophie, Hôpital de la Transfig., *Varsovie* (Pol.) ; 70, 45.
Zielewska Angèle, Maison Provinciale, *Chelmo* (Pologne) ; 70, 49.
Demeuse Augusta, Maison Provinciale, *Ans* (Belgique) ; 80, 60.
Giuriani Maria, Ecole Maternelle, *Somma Lombardo* (Italie) ; 78, 52.
Oldani Luigia, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 70, 47.
Brusadelli Regina, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 74, 50.
Pottola Rosa, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 90, 71.
Pessuto Domenica, Hôpital Principal, *Turin* (Italie) ; 85, 61.
Manna Marie, Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 82, 55.
Massa Françoise, Asile, *Bagheria* (Italie) ; 88, 66.
Indino Joséphine, Inst. Marie Immaculée, *Tarente* (Italie) ; 43, 20.
Gautier Marthe, Hôp. de la Paix, *Istanbul* (Turquie) ; 81, 54.
Gabutto Marie, Hôp. Sainte-Famille, *Bethléem* (Proche-Orient) ; 62, 40.
Lebeurre Mélite, Hospice, *Armentières* ; 89, 65.
Janole Augustine, Centre Rural, « La Cadène », *Lalande* ; 88, 67.
Bordes Marie, Maison de Charité, *Montaudran* ; 86, 64.
Lynch Catherine, Hôpital De-Paul, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 60, 41.
Eisele Mary, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 89, 68.
Sullivan Catherine, Hôp. St-Vincent, *Indianapolis* (Etats-Unis) ; 88, 64.
Wallace Marie, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 86, 59.
Zimbauer Frances, Hôpital Ste-Marie, *Milwaukee* (Etats-Unis) ; 89, 62.
Valencia Teresa, Hôp. Saint-Jean-de-Dieu, *Cali* (Col.) ; 61, 26.
Rotta Guillaumine, Maison Sainte-Louise, *Pallanza* (Italie) ; 73, 48.
Manzella Jeanne, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 78, 50.
Bellumé Ursuline, Maison Sainte-Louise, *Pallanza* (Italie) ; 82, 61.
Kainrath Thérèse, Hôpital Général, *Graz* (Autriche) ; 59, 35.
Lupi Caterina, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 78, 55.
Caraballo Ambrosia, Maison Saint-Joseph-Saint-Laurent, *Madrid* ; 75, 37.
Lopez Maria, Hôpital-Clinique, *Granada* (Espagne) ; 52, 18.
Aparicio Gregoria, Foyer d'Enfants, *Soria* (Espagne) ; 76, 56.
Jurga Sophie, Hôpital, *Katowice* (Pologne) ; 60, 36.
Bandel Fabiana, Maison Saint-Vincent, *Cologne* (Allemagne) ; 79, 60.
Kromer Amalia, Maison de Charité, *Hetrendorf* (Autriche) ; 87, 64.
Fouasse Maria, Maison Provinciale, *Madrid* (Espagne) ; 66, 44.
Gascoïn Pauline, « La Chesnaye », *Athée-sur-Cher* ; 77, 56.
Drahonnet Adrienne, Maison de Charité, *Béziers* ; 72, 47.

- Cazier Denise, Hospice, *Arnèke* ; 66, 45.
Bosatta Angela, Asile Lattandi, *Mantova* (Italie) ; 71, 42.
Casadio Luigia, Monistero, *Sienna* (Italie) ; 83, 62.
Boccardo Giuseppina, Monistero, *Sienna* (Italie) ; 80, 57.
Barbero Margherita, Hôpital, *Canneto* (Italie) ; 82, 61.
Cappelletti Ida, Monistero, *Sienna* (Italie) ; 75, 53.
Anselmi Maria, Maison Provinciale, *Sienna* (Italie) ; 97, 75.
Mattei Gentili Maria, Maison Provinciale, *Sienna* (Italie) ; 90, 66.
Ruiz Angela, Asile Gaditano, *Cadiz* (Espagne) ; 45, 26.
Pardo Restituta, Hôpital, *Baena* (Espagne) ; 91, 71.
Zubia Tomasa, Hôpital Psychiatrique, *Leganes* (Espagne) ; 74, 52.
Sarasa Faustina, Enfants-Trouvés, *Bilbao* (Espagne) ; 82, 57.
Oroz Maria, Hospice de *Ciudad Real* (Espagne) ; 51, 27.
Tirapu Valentina, Hôpital Général, *Madrid* (Espagne) ; 88, 67.
Arzarello Margarita, Colonie Saint-Bois, *Montevideo* (Uruguay) ; 74, 35.
Powers Marie, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 84, 61.
Lieben Mary, Hôpital Saint-Joseph, *Iton* (Etats-Unis) ; 81, 61.
Funken Franziska, Hôpital, *Tavel* (Suisse allemande) ; 88, 61.
Bohl Marthe, Hôp. Saint-Vincent, *Cologne Nippes* (Allemagne) ; 56, 33.
Barbe Jeanne, Maison de Charité Saint-Projet, *Bordeaux* ; 87, 64.
Méresse Emilie, « La Chesnaye », *Athée-sur-Mer* ; 78, 43.
Lambert Marie, Maison Provinciale, *Lima* (Pérou) ; 87, 63.
Nisson Marie, Hôpital, *Vichy* ; 93, 71.
Théron Marguerite, Maison Saint-Michel, *El Biar* (Algérie) ; 76, 55.
Ceglarek Françoise, Maison Provinciale, *Cracovie* (Pologne) ; 81, 62.
Stec Stéphanie, Maison Provinciale, *Cracovie* (Pologne) ; 61, 42.
Duke Maria, Maison San Jacinto, *San Salvador* (Amér. Cent.) ; 92, 71.
Manrique Victoriana, Hôpital, *Santa Ana* (Amérique Centrale) ; 64, 35.
Ramos Clementina, Hôpital San José, *Costa Rica* (Amér. Cent.) ; 78, 50.
Minera Cecilia, Hôpital de San José, *Costa Rica* (Amér. Cent.) ; 84, 65.
Cervone Anne, Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 84, 56.
De Benedittis Marie, Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 84, 65.
Delogu Giulia, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 49, 25.
Gugl Albine, Maison Provinciale, *Graz* (Autriche) ; 66, 39.
Perry Catherine, Le Priory, *Mill Hill* (Angleterre) ; 94, 74.
Griglio Domenica, Maison Sainte-Louise, *Pallanza* (Italie) ; 78, 57.
Romano Emilie, Institut, *Giovinazzo* (Italie) ; 48, 28.
Resende Francisca, Hôpital Militaire, *Rio-de-Janeiro* (Brésil) ; 57, 28.
Domaszewicz Anne, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pologne) ; 80, 52.
Wagenaar Gertrude, Maison de Charité, *Tilbourg* (Hollande) ; 79, 54.
Margiotta Antonia, Hôpital Civil, *Tarente* (Italie) ; 76, 56.
Séroux Florine, Maison de Charité, *Château-Gonthier* ; 86, 63.
Jagueu Marie, Maison de Charité, *Saint-Brieuc* ; 82, 59.
Groulez Claire, Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 86, 64.
Lemordant Célestine, Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 82, 57.
Duranton Rosalie, « La Providence », *Le Coteau* ; 82, 62.
Philippon Marie, Hôpital, *Riom* ; 85, 64.
Puginier Euphrasie, Maison de Retraite, *Montlieu* ; 85, 62.
Bouillet Julie, Hospice, *Guimerville* ; 88, 62.
Escoubeyron Marie, Maison Sainte-Croix, *Bordeaux* ; 75, 42.
Girard Anna, Hospice, *Origny-en-Thiérache* ; 80, 51.
Galdeano Gregoria, Asile, *Figuera* (Espagne) ; 76, 55.
Mendivil Rosina, Aliénés, *Murcia* (Espagne) ; 81, 62.
Company Josefa, Hôp. S. Antonio, *Mayagüez* (Porto-Rico) ; 83, 58.
Altamir Teresa, Aliénés, *Valencia* (Espagne) ; 82, 60.
Sacristan Mercedes, Miséricorde, *Cartagena* (Espagne) ; 68, 46.
Lecuona Ramonra, Hôpital Pral., *Avila* (Espagne) ; 75, 54.
Murphy Mary, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 72, 52.
Jurgielewicz Alexandre, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pol.) ; 85, 57.
Czyszek Marie, Hôpital, *Lublin* (Pologne) ; 49, 32.
Thiriart Anna, Maison Provinciale, *Ans* (Belgique) ; 71, 45.
Wieltchnig Hélène, Asile Saint-Antoine, *Vienne* (Autriche) ; 83, 45.
Logue Mary, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 72, 53.
Visconti Angela, Jardin d'Enfants, *Robecco-sul-Nav.* (Italie) ; 65, 42.
Quaranta Antoinette, Maison Saint-Vincent, *Rome* (Italie) ; 87, 68.
Carpentier Irma, Maison de Retraite, *Montlieu* ; 68, 42.

Hendel Marie, Infirmerie Marie-Thérèse, *Paris* ; 79, 58.
 Delpont Marie, Hospice, *Belletanche* ; 83, 60.
 Fürpass Thérèse, Maison de Retraite, *Dult* (Autriche) ; 80, 57.
 Schmitz Sibilla, Maison du Sacré-Coeur, *Cologne-Flittard* ; 90, 60.
 Bruccoleri Cencetta, Hôpital, *Torre Annunziata* (Italie) ; 83, 59.
 Schön Philomena, Hôpital, *Schwarzach/Salzburg* (Autriche) ; 65, 43.
 Steinbeisser Maria, Maison de Retraite, *Schernberg* (Autriche) ; 87, 63.
 Gründler Maria, Hôpital, *Schwarzach* (Autriche) ; 75, 41.
 Flynn Jane, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 82, 59.
 Sacristan Mercedes, Miséricorde, *Cartagena* (Espagne) ; 68, 46.
 Lecuona Ramona, Hôpital Provincial, *Avila* (Espagne) ; 75, 54.
 Cuadrade Victorina, Aliénés, *Zaldivar* (Espagne) ; 60, 40.
 De la Fuente Martina, Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* (Esp.) ; 67, 41.
 Lorenzo Maria, Miséricorde, *Murcia* (Espagne) ; 73, 49.
 Garbayo Maria Concepcion, Ecoles, *Alcorisa* (Espagne) ; 62, 35.
 Martinez Teresa, Ecoles, *Masanasa* (Espagne) ; 80, 61.
 Ballester Agustina, Asilo La Protectora, *Valencia* (Espagne) ; 71, 48.
 Navares Tarsila, Hôp. Saint-Jean-de-Dieu, *Burgos* (Espagne) ; 88, 65.
 Hurl Susan, Maison Saint-Vincent, *Cabra-Dublin* (Irlande) ; 57, 27.
 Bozic Françoise, Maison de Retraite, *Menges* (Yougoslavie) ; 78, 56.
 Rudolf Julia, Maison de Retraite, *Mirno* (Yougoslavie) ; 74, 51.
 Vitt Paula, Hôpital Saint-Vincent, *Cologne-Nippes* ; 62, 34.
 Buratti Gina, Maison Provinciale, *Maïko* (Japon) ; 70, 46.
 Grisselin Marie, Hôpital, *Chartres* ; 83, 49.
 Piaskoka Eugénie, Maison de Retraite, *Epinay-sous-Sénart* ; 82, 55.
 Paradova Basilia, Hôpital de la Paix, *Istanbul* (Turquie) ; 78, 55.
 Gonzalez Maria, Hôpital Psychiatrique, *Guatemala* (Amér. Cent.) ; 46, 26.
 Brandstätter Theresia, Maison de Retraite, *Schernberg* (Autr.) ; 86, 61.
 Herk Aloisia, Hôpital Général, *Graz* (Autriche) ; 65, 44.
 Horak Marie, Asile Saint-Antoine, *Vienne* (Autriche) ; 74, 56.
 Conerton Margaret, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 94, 71.
 Kelly Ciare, Maison Sainte-Anne, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 73, 49.
 Ghio Catherine, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 85, 64.
 Eizmendi Maria, Collège Notre-Dame, *Santiago* (Espagne) ; 43, 22.
 Redin Antonia : Maison Saint-Nicolas, *Valdemoro* (Espagne) ; 92, 69.
 Sanchez Dorotea, Hôpital-Ecole, *Mayorga* (Espagne) ; 79, 54.
 Lewinska Edvige, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pologne) ; 72, 54.
 Nowakowska Marie, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pologne) ; 86, 64.
 Yancova Bogia, Hôpital Jérémie, *Istanbul* (Turquie) ; 82, 58.
 Mendez Maria, Hôpital Civil, *Malaga* (Espagne) ; 86, 55.
 Delorme Jeanne, Orphelinat Saint-Joseph, *Beyrouth* (Pr.-Or.) ; 71, 42.
 Cavenaile Marie, Hôpital, *Saint-Amand-les-Eaux* ; 61, 37.
 Terraz Marguerite, *Hôtel-Dieu*, Valenciennes ; 65, 42.
 Terrier Marie, Hôpital, *Mazamet* ; 69, 50.
 Aris-Blanche Marie, Hospice, *Rochechouart* ; 91, 66.
 Géron Madeleine, Maison Saint-Vincent, *Montolieu* ; 65, 39.
 Garcia Consolacion, Coll. Sainte-Isabel, *Naga* (Phil.) ; 61, 37.
 Alini Maria, Monistero (Italie) ; 86, 64.
 Urrutia Gertrudis, Sanatorium, *Tafira* (Espagne) ; 72, 50.
 Pons Francisca, Hôpital Militaire, *Barcelone* (Espagne) ; 74, 41.
 Calero Modesta, Hôpital, *Jerez* (Espagne) ; 82, 62.
 Guisasa Leonor, Collège, *Oviedo* (Espagne) ; 73, 48.
 Gosar Thérèse, Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 83, 58.
 Magalhaes Heloisa, Institut Notre-Dame, *Igarape-Miri* (Brésil) ; 23, 1.
 Zingarelli Grazia, Hôpital Militaire, *Caserte* (Italie) ; 79, 55.
 Scognamillo Antonia, Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 70, 44.
 Liguori Assunta, Orphelinat, *Santa Flavia* (Italie) ; 69, 43.
 Rotolo Christine, Hospice Collereale, *Messine* (Italie) ; 87, 62.
 Kastelic Elpidia, Maison de Retraite, *Menges* (Yougoslavie) ; 69, 40.
 Gerstner Rosa, Asile Saint-Antoine, *Vienne* (Autriche) ; 74, 56.
 Stocchi Assunta, Maison Provinciale, *Stenna* (Italie) ; 64, 28.
 Gill Demetria, Maison Provinciale, *Cologne-Nippes* (Allem.) ; 72, 50.
 Lorentz Stanislas, Maison Provinciale, *Varsovie* (Pologne) ; 82, 58.
 Zurakowska Hélène, Maison Provinciale, *Cracovie* (Pologne) ; 82, 57.
 Le Person Célestine, Maison de Charité, *Redon* ; 65, 41.
 Durieux Léona, Maison de Retraite, *Guimerville* ; 56, 24.
 Chamelot Jeanne, Centre S.N.C.F., *Laroche-Migennes* ; 50, 25.
 Begouen-Deneaux Thérèse, Hôpital, *Angers* ; 65, 37.
 Delrieu Marie, Hôpital de La Grave, *Toulouse* ; 74, 44.

Francioli Luisa, Maison Sainte-Louise, *Pallanza* (Italie) ; 86, 60.
 Tagliafico Concetta, Albergo dei Poveri, *Naples* (Italie) ; 89, 59.
 Martino Antonia, Hôp. Ramos Mejia, *Buenos-Aires* (Argentine) ; 99, 58.
 Cassagne Maria, Maison Provinciale, *Buenos-Aires* (Argentine) ; 77, 50.
 Jadrzyk Edvige, Maison Provinciale, *Chelmo* (Pologne) ; 61, 38.
 Kucinska Marie, Maison Provinciale, *Cracovie* (Pologne) ; 76, 53.
 Friesdorf Margareta, Maison Provinciale, *Cologne-Nippes* (All.) ; 82, 56.
 Calleri Louise, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 79, 50.
 Menescal Esther, Maison Provinciale, *Rio-de-Janeiro* (Brésil) ; 87, 64.
 Gorra Georgette, Maison Provinc., *Beyrouth* (Proche-Orient) ; 77, 48.
 Mandolini Godelia, Maison Provinciale, *Rome* (Italie) ; 67, 41.
 Tobin Honora, Maison Saint-Vincent, *Dundee* (Ecosse) ; 66, 41.
 Kokalj Francoise, Hôpital Wilhelmine, *Vienne* (Autriche) ; 40, 15.
 Fernandez Victoria, Maison de Retraite, *Madrid* (Espagne) ; 72, 48.
 Romagnoli Ida, Monistero, *Sienna* (Italie) ; 89, 65.
 Carboni Antoinette, Maison Provinciale, *Turin* (Italie) ; 41, 13.
 Kremer Lambertine, Maison Saint-Vincent, *Porz* (All.) ; 72, 43.
 Rafalski Maria, Maison Saint-Joseph, *Hardt* (Allemagne) ; 87, 69.
 Jimenez Julia, Sanatorium, *Otocollao* (Equateur) ; 73, 53.
 Falconi Dolores, Maison Provinciale, *Quito* (Equateur) ; 75, 52.
 Ganuza Ursula, Maison de la Préservation, *Jérez* (Espagne) ; 85, 59.
 Eizaguirre Josefa, Hôpital Civil, *Bilbao* (Espagne) ; 73, 53.
 Monforte Maria del Carmen, Hôpital, *Ubeda* (Espagne) ; 85, 56.
 Estrada Rosa, Hôpital Provincial, *Benavente* (Espagne) ; 76, 56.
 Olalde Francisca, Bienfaisance, *Villafranca de Oria* (Esp.) ; 67, 47.
 Motta Francisca, Maison de Charité, *Praiba do Sul* (Brésil) ; 63, 41.
 Giblin Ellen, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 97, 66.
 Smith Estelle, Hôpital Saint-Joseph, *Alten* (Etats-Unis) ; 70, 43.
 Burrus Louise, Hôpital Saint-Vincent, *Los Angeles* (Etats-Unis) ; 59, 40.
 O'Callaghan Mary, Hôtel-Dieu, *New Orleans* (Etats-Unis) ; 87, 69.
 Löbmann Maria, Hôpital, *Schwarzach* (Autriche) ; 58, 40.
 Slovencik Thérèse, Maison de Charité, *Pinkafeld* (Autriche) ; 71, 51.
 Lesch Cécile, Maison des Incurables, *Graz* (Autriche) ; 74, 56.
 Scarola Anna, Maison de Retraite, *Marigliano* (Italie) ; 81, 58.
 Melandri Maria, Institut, *Avellino* (Italie) ; 80, 59.
 Ritter Anne, Maison de l'Immaculée, *Luserna* (Italie) ; 87, 57.
 Soldi Joséphine, Maison Sainte-Louise, *Pallanza* (Italie) ; 52, 30.
 Mansel Winefride, Priory, *Mill Hill* (Angleterre) ; 95, 65.
 Simpson Anne, Priory, *Mill Hill* (Angleterre) ; 89, 63.
 Lovrecic Adelina, Maison Sainte-Marie, *Raka* (Yougoslavie) ; 77, 57.
 Paffrath Rigoberta, Maison Saint-Vincent, *Schönecken* (All.) ; 75, 53.
 Abranches Raquel, Maison Saint-Vincent, *Barbacena* (Brésil) ; 91, 72.
 Druelle Emilie, Maison de Retraite, *Belletanche* ; 83, 57.
 Paillart Elisa, Maison de Retraite, *Montolieu* ; 88, 65.
 Mabire Marie, Hôp. Saint-Louis-des-Français, *Lisbonne* (Port.) ; 83, 56.
 Baïda Isabelle, Crèche, *Constantine* (Algérie) ; 80, 53.
 Gilloux Jeanne, Maison d'Enfants, *Tours* ; 69, 44.
 Vieuille Marie, Hôpital, *Charleville* ; 89, 62.
 Pautré Jeanne, Maison de Charité, *Mazingarbe* ; 77, 52.
 Quesada Elisa, Maison Provinciale, *Buenos-Aires* (Argentine) ; 82, 62.
 Garcia Conception, Maison Provinciale, *Buenos-Aires* (Argent.) ; 89, 66.
 Avendano Mariana, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, *Riosucio* (Col.) ; 87, 61.
 Jaramillo Francisca, Maison Provinciale, *Calí* (Colombie) ; 62, 41.
 Sandoval Rosa, Maison Provinciale, *Bogota* (Colombie) ; 67, 40.
 Pelaez Lucia, Hôpital, *Fomeque* (Colombie) ; 48, 18.
 Donici Emilie, *Oradea* (Roumanie) ; 78, 51.
 Fagan Anna, Maison Saint-Michel, *Baltimore* (Etats-Unis) ; 84, 62.
 Delaney Mary-Vincent, Hôp. St-Vincent, *Saint-Louis* (Etats-Unis) ; 86, 60.
 Arienti Giuseppina, Monistero (Italie) ; 67, 44.
 Delfino Anna, Hôpital, *Borgotaro* (Italie) ; 92, 71.
 Chimenti Maria, Hôpital, *Bitonto* (Italie) ; 74, 52.
 Lemos Gabriela, Ecole Saint-Vincent, *Recife* (Brésil) ; 88, 66.
 Kresnik Adelgunda, Asile de Vieillards, *Menges* (Youg.) ; 58, 34.
 Stollenwerk Agatha, Maison Provinciale, *Cologne-Nippes* (All.) ; 68, 43.
 Sousa Ermelinda, Maison Provinciale, *Lisbonne* (Portugal) ; 79, 58.